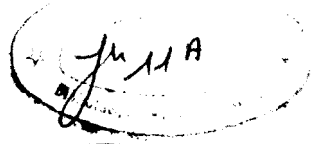


PUBLICATIONS DU CENTRE UNIVERSITAIRE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

FACULTÉ DES LETTRES

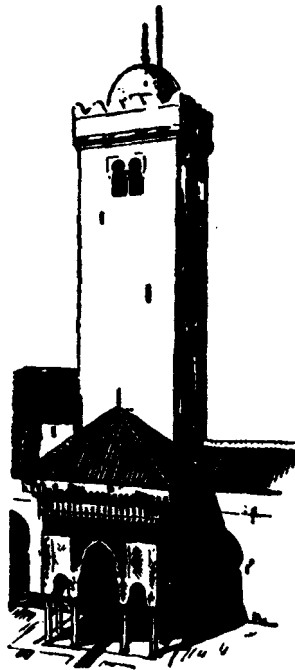
45



HESPÉRIS TAMUDA

VOL. II

I. FASC.



ÉDITIONS TECHNIQUES NORD-AFRICAINES

22, RUE DU BÉARN, RABAT

1961

HESPÉRIS TAMUDA

La revue HESPÉRIS-TAMUDA publiée par la section de recherche de la Faculté des Lettres, est consacrée à l'étude du Maroc, de son sol, de ses populations, de sa civilisation, de son histoire, de ses langues et d'une manière générale, à l'histoire de la civilisation de l'Afrique et de l'Occident musulman. Elle continue, en les rassemblant en une seule publication, HESPÉRIS, qui était le Bulletin de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, et TAMUDA, Revista de Investigaciones Marroquíes, qui paraissait à Tétouan.

Elle paraît annuellement en trois fascicules simples. Chaque fascicule comprend, en principe, des articles originaux, des communications, des comptes rendus bibliographiques, principalement en français et en espagnol, et, éventuellement, en d'autres langues.

Une revue bibliographique périodique concernant tout ce qui est publié sur le Maroc, complète pour le lecteur le tableau des résultats de l'enquête scientifique dont ce pays est l'objet de la part des savants de toutes les disciplines.

Pour tout ce qui concerne la RÉDACTION DE LA REVUE (insertions, publication de manuscrits, épreuves d'impression, tirages à part, demandes de comptes rendus), s'adresser, pour les articles en français, au Service des Publications, des Echanges et de la Diffusion du Centre Universitaire de la Recherche Scientifique, 70, avenue Abderrahman Annegai, Rabat; pour les articles en espagnol à M. le Directeur adjoint de l'Institut Moulay el-Hasan, Tétouan; pour les articles en une langue autre que le français et l'espagnol, s'adresser indifféremment à l'un des deux secrétariats.

Le Centre Universitaire de la Recherche Scientifique est chargé des échanges.

Les demandes d'ABONNEMENTS et d'ACHATS doivent être adressées à l'Imprimerie de l'Agdal, 22, rue du Béarn, Rabat.

Le système de translittération des mots arabes utilisé dans cette revue est celui de l'ancien Institut des Hautes Etudes Marocaines et des Ecoles d'Etudes Arabes de Madrid et de Grenade.

La revista HEPERIS-TAMUDA, publicada por la sección de investigaciones de la Facultad de Letras, está dedicada al estudio de Marruecos, de su suelo, de su población, de su civilización, de su historia, de sus lenguas y de modo general a la historia de la civilización de Africa y del Occidente musulmán. Esta revista continúa, reuniéndolas en una sola publicación, a HESPÉRIS, que era el Boletín del Institut des Hautes Etudes Marocaines, y TAMUDA, Revista de Investigaciones Marroquíes, que aparecía en Tetuán.

HESPÉRIS-TAMUDA aparece anualmente en tres fascículos. Cada fascículo comprende, en principio, artículos originales, varia, reseñas bibliográficas, principalmente en francés y en español, y eventualmente en otras lenguas.

Una revista bibliográfica periódica, que recoja todo lo que se haya publicado acerca de Marruecos, completa para el lector el cuadro de los resultados de la investigación científica de que es objeto este país por parte de los especialistas de las distintas materias.

Para todo lo que concierne a la REDACCIÓN DE LA REVISTA (inserciones, publicación de originales, pruebas de imprenta, separatas, peticiones de reseñas), la correspondencia deberá dirigirse, para los artículos en francés, al Servicio de las Publicaciones, Intercambios y Difusión del Centro Universitario de las Investigaciones científicas, 70, Avenida Abderrahman Annegai, Rabat; para los artículos en castellano, al Sr. Director adjunto del Instituto Muley el-Hasan, Tetuán; y para los artículos en lengua distinta al francés y al español, la correspondencia podrá dirigirse indistintamente a cualquiera de las dos secretarías indicadas.

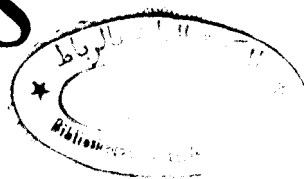
El Centro Universitario de las Investigaciones científicas tiene a su cargo los intercambios.

Los pedidos de SUSCRIPCIÓN y COMPRA deben dirigirse a la Imprimerie de l'Agdal, 22, rue du Béarn, Rabat.

El sistema de transcripción de palabras árabes utilizado en esta revista es el del antiguo Instituto de Altos Estudios Marroquíes y el de las Escuelas de Estudios Arabes de Madrid y Granada.

	Dirhams *	Dollars Dólares
<i>Prix de l'abonnement -- Precio de suscripción anual :</i>		
Maroc, Espagne, France — Marruecos, España y Francia	30	6
Autres pays — Demás países	35	7
<i>Prix du fascicule — Precio del fascículo suelto :</i>		
Maroc, Espagne, France — Marruecos, España y Francia	12	
Autres pays — Demás países	13	2 1/2
* 1 dirham = 100 francs marocains anciens.		

HESPÉRIS TAMUDA



Vol. II. - Fasc. I.

1961

SOMMAIRE - SUMARIO

ARTICLES — ARTÍCULOS :

- Jacques CAILLÉ. — *Le vice-consul Broussonet et ses « mémoires » sur le Maroc* 5
- Ambrosio HUICI MIRANDA. — *Un fragmento inédito de Ibn 'Idārī sobre los Almorávides* 43

*
* *

COMMUNICATIONS — VARIA :

- Mariano ARRIBAS PALAU. — *Muḥammad Ibn 'Uṭmān designado gobernador de Tetuán a finales de 1792* 113
- G. DEVERDUN et Ch. ALLAIN. — *Le minaret almoravide de la mosquée Ben Youssef à Marrakech* 129
- Bernard DUBREUIL. — *Les pavillons des Etats musulmans (suite)* .. h.t.
- Mohammed EL FASI. — *Les bibliothèques au Maroc et quelques-uns de leurs manuscrits les plus rares* 135
- L. GOLVIN. — *Le palmier dans le décor musulman d'Occident* 145
- Ibrahim AL-KATTANI. — *A propos de l'ouvrage al-Qidḥ al-mu'allā fi ikmāl al-Muḥallā d'Ibn Ḥalīl* 161
- M. TARRADELL. — *Sobre los raíces remotas de la historia de Marruecos* 171

*
* *

Géographie - Geografia. — A. ANDRÉ et H. GAYOT, *De la cartographie en langue arabe* (Gaston Deverdun), p. 179.

Histoire - Historia. — Philippe de COSSÉ BRISSAC, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc, 2^e série*, France, t. VI (Jacques Caillé), p. 179. — Jean GANIAGE, *Une entreprise italienne de Tunisie au milieu du XIX^e siècle* (J.-L. Miège), p. 182. — Enrico DE LEONE, *La colonizzazione dell'Africa del Nord* (J.-L. Miège), p. 183. — M. LESNE, *Les Zemmour ; évolution d'un groupement berbère* (J. Le Coz), p. 187. — Gilbert CHARLES-PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine* (Dora Bacaicoa Arnaiz), p. 191. — José M^a MILLÁS VALLICROSA, *Nuevos estudios sobre historia de la ciencia española* (Mariano Arribas Palau), p. 201. — Charles RAYMOND, *L'Evolution de l'Islam* (Dora Bacaicoa Arnaiz), p. 203.

Langue et littérature - Lengua y literatura. — Henri JAHIER et Abdelkader NOUREDDINE, *Anthologie de textes poétiques attribués à Avicenne* (L. Brunot), p. 208. — T.F. MITCHELL, *Prominence and syllabication in Arabic* (L. Brunot), p. 210.

LE VICE-CONSUL BROUSSONET ET SES « MÉMOIRES » SUR LE MAROC ⁽¹⁾

Pierre Marie Auguste Broussonet ⁽²⁾ naquit le 17 janvier 1761 ⁽³⁾ à Montpellier, où son père était médecin. Lui-même fit également des études médicales et, dès le 27 mai 1779, obtint le titre de docteur ; mais il ne pratiqua guère sa profession et se consacra presque exclusivement à l'histoire naturelle et plus spécialement à la botanique. En 1780, il se rendit en Angleterre et s'y lia avec plusieurs savants, qui le firent recevoir membre de la Société royale de Londres. Revenu en France, il fut en 1785 nommé associé anatomiste de l'Académie des Sciences. La même année,

(1) SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE. — *Archives nationales* : AFIII, cartons 448, 462, dossiers 2643, 2795, 2938 ; AFIV, 19, 419 et surtout F⁷ 5142, dossier de police, qui renferme divers rapports, mémoires, lettres, déclarations, etc. *Archives du ministère des Affaires étrangères : Mémoires et documents, Maroc*, t. 2 ; *Correspondance consulaire et commerciale, Maroc*, t. 21 ; *Archives du consulat général et de la légation de France à Tanger*, A11¹. *Archives de l'Académie des Sciences, Rapport à l'Institut sur la demande du C. Broussonet*, 26 brumaire an V. *Archives municipales de Montpellier : registres paroissiaux*. GG 276, f^o 111, paroisse Notre-Dame ; *registre des décès*, 1807, f^o 108. *Bibliothèque du Service central hydrographique de la Marine*, à Paris, manuscrit 195 (3737). *Bibliothèque de l'Institut de France : Registres des procès-verbaux de la classe des sciences mathématiques et physiques ; Mémoires de la classe des sciences mathématiques et physiques*, t. V, 2^e partie, p. 81 ; *Fonds Cuvier*, 186, pièces 3 (*Notice sur la vie de M. Broussonet*) et 6. *Moniteur universel* (réimpression), t. XI, p. 108 et t. XVIII, p. 1468. *Extrait de deux lettres de Broussonet, voyageur de l'Institut au C. Lhéritier, en date des 11 et 19 messidor dernier [an VII], de Mogador*, dans *Magasin encyclopédique ou Journal des Sciences, des Lettres et des Arts*, Paris, an VII-1799 (5^e année, t. 3), pp. 410-412. *Aug-Pyramus de CANDOLLE, Eloge historique de M. Auguste Broussonet, prononcé dans la séance publique de l'École de Médecine de Montpellier le 4 janvier 1809*, une brochure in-4^o, Montpellier, 1809. F. AUBOUY, *Auguste Broussonet et la flore de Montpellier*, une brochure in-8^o, Montpellier, 1897. Henri DEHÉRAIN, *Le naturaliste Auguste Broussonet*, dans *Journal des Savants*, 1908, pp. 471-490. Henri DEHÉRAIN, *Dans l'Atlantique*, 1 vol. in-12, Paris, 1912. Henri FROIDEVAUX, *Un voyageur oublié : Auguste Broussonet*, dans *La Géographie*, revue de la Société de Géographie, numéro du 15 août 1913. Dr H.-P.-J. RENAUD, *La peste de 1790 d'après des documents inédits*, dans *Hespéris*, 1921, pp. 160-182. ANONYME, *Tableau du Maroc à la fin du XVIII^e siècle, présenté par Auguste Broussonet, membre de l'Institut*, dans *Bulletin de la Chambre française de Commerce et d'Industrie de Casablanca*, 1957, pp. 74-77.

(2) C'est ainsi que sont indiqués ses nom et prénoms dans son acte de décès. Mais, dans son acte de naissance, les prénoms sont intervertis et le nom comporte deux n : Pierre Auguste Marie Broussonnet. Dans les manuscrits et les imprimés cités à la note précédente, le nom est le plus souvent orthographié comme dans l'acte de décès et, lorsqu'un prénom est mentionné, c'est celui d'Auguste.

(3) D'après l'article de DEHÉRAIN, *Le naturaliste...* (*op. cit.*, p. 471), Broussonet serait né le 28 février 1761. Cependant, l'acte de baptême de ce dernier mentionne qu'il a été baptisé « le vingt-troisième jour du mois de janvier » et qu'il est « né le dix-neuvième du courant ». D'ailleurs, le livre du même auteur, *Dans l'Atlantique* (*op. cit.*, p. 191), indique bien le 17 janvier 1761 comme date de naissance.

Daubenton le choisit comme adjoint à l'École vétérinaire d'Alfort et suppléant au Collège royal. Un peu plus tard, il devint secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, au développement de laquelle il participa utilement. Avant la Révolution, il avait publié, outre sa thèse de médecine, au moins neuf études traitant de l'ichtyologie, de la philosophie scientifique ou de l'agronomie.

Elu en 1789 membre de la Commune de Paris et en 1791 député du département de Paris à l'Assemblée législative, Broussonet abandonna la capitale à la fin de 1792. Il se retira dans le département de l'Hérault, où il possédait une propriété, nommée Pous et sise commune de Saint-Martin-de-Londres. Dans ce domaine, il se consacra entièrement à l'agriculture et à l'élevage des moutons de race étrangère.

Accusé de fédéralisme, il fut arrêté le 19 octobre 1793, mais relâché peu après. Toutefois, craignant « la tyrannie de Robespierre et de ses odieux complices » (4), il se réfugia en Espagne le 19 juillet 1794. A Madrid, ses confrères botanistes l'accueillirent fort aimablement ; par contre, il fut en butte à l'hostilité des émigrés français, qui le considéraient comme un révolutionnaire. C'est pourquoi il se rendit à Lisbonne où, du reste, il se trouva dans une situation analogue. Il revint alors en Espagne et rencontra par hasard en Andalousie le sieur Simpson, consul général des Etats-Unis d'Amérique à Gibraltar. Cette rencontre allait l'entraîner au Maroc.

En effet, Simpson fut en 1795 chargé par son gouvernement d'aller demander au sultan Moulay Sliman, monté sur le trône en 1792, la confirmation du traité conclu par Sidi Mohammed ben Abdallah et les Etats-Unis d'Amérique en 1786. Il emmena Broussonet avec lui en qualité de médecin et c'est ainsi que notre compatriote visita successivement Tanger, El-Qsar el-Kebir et Rabat. Il resta deux mois en cette dernière ville où il aurait donné ses soins à Moulay Sliman. On sait que celui-ci, au mois de septembre 1795 et à Rabat, reconnut solennellement le traité dont son père avait convenu neuf ans plus tôt avec la République américaine.

A son arrivée sur les bords de l'estuaire du Bou Regreg, Broussonet s'était présenté au consulat général de France et, le 28 juin 1795, y avait

(4) *Arch. nat.*, F⁷ 5142.

fait la déclaration suivante : « Dès que j'ai appris, c'est-à-dire deux mois après sa publication, le décret du 22 germinal [an III] qui autorise les citoyens persécutés à rentrer dans leurs foyers, je me suis préparé à regagner ma patrie et j'y serais déjà s'il s'était présenté depuis cette époque un vaisseau neutre pour passer en France ou en Italie. Convaincu enfin que le parti de la justice et de la modération qui domine actuellement en France est le seul propre à établir la liberté, à faire fleurir la République et oublier les maux innombrables produits par les terroristes, je déclare que je saisirai la première occasion pour aller servir ma patrie » (5).

En attendant, il étudia la flore marocaine. C'est alors « qu'il a découvert le *thuia*, dont on tire la résine de Sandaraque, qu'il a observé l'argan, arbre utile dont il a donné une description intéressante, et qu'il a recueilli un grand nombre d'objets d'histoire naturelle » (6).

Mais, si Broussonet désirait regagner la France, il ne voulait cependant pas « être confondu avec ces émigrés qui rentraient pour déchirer leur patrie » (7). Aussi ne revint-il à Montpellier qu'au mois d'octobre 1795, après la journée du 13 vendémiaire an V (5 octobre 1795). De sa ville natale, il écrivit le 26 octobre 1795 au Comité de législation de la Convention : « J'ai appris les belles journées des 12 et 13 vendémiaire, et de suite je suis venu joindre mes compagnons, les patriotes de 89, heureux si je puis encore avec les vétérans de la Révolution, au nombre desquels je me glorifie d'être compté, concourir à faire disparaître du sol de la liberté jusqu'à la dernière trace de royalisme et rendre impuissants les derniers efforts des traîtres émigrés » (8).

Cette requête tendait à le faire rayer de la liste des émigrés sur laquelle il avait été inscrit, après être passé en Espagne et à la suite d'une dénonciation où il était dit notamment : « L'infâme Broussonet ... ennuyé de respirer l'air pur de la liberté, vient de quitter ... les terres de la République pour aller vivre parmi les esclaves et les fanatiques espagnols » (9). Un arrêté du 17 juillet 1795, pris à la requête de sa famille et alors qu'il se trouvait au Maroc, l'avait autorisé à rentrer en France et à être réinté-

(5) *Arch. nat.*, F⁷ 5142.

(6) A.-P. DE CANDOLLE, *op. cit.*

(7) *Arch. nat.*, F⁷ 5142.

(8) *Arch. nat.*, F⁷ 5142.

(9) *Arch. nat.*, F⁷ 5142.

gré provisoirement dans la possession de ses biens. Mais la radiation sollicitée ne fut accordée que par un décret du Directoire, en date du 6 janvier 1797.

Broussonet attendait cette décision avec impatience, car il était devenu membre de l'Institut et avait formé un projet qu'il souhaitait voir se réaliser sans délai, d'autant plus que, lors de son retour en France, presque toute sa fortune avait disparu.

Les quarante-huit premiers membres de l'Institut, nommés par le Directoire, s'étaient réunis le 9 décembre 1795 pour désigner le second tiers de leurs confrères et avaient élu Broussonet membre de la classe des sciences mathématiques et physiques. Mais le nouvel élu écrivit de Montpellier que ses occupations ne lui permettaient pas d'aller résider à Paris et qu'il ne pouvait accepter sa nomination. En conséquence, le 15 février 1796, la classe des sciences mathématiques et physiques accepta sa démission de membre titulaire et l'inscrivit, le premier, sur la liste des candidats aux places « d'associés non résidants ». Or, une loi du 26 octobre 1795 avait décidé que l'Institut nommerait « tous les ans six de ses membres pour voyager soit ensemble, soit séparément pour faire des recherches sur les diverses branches des connaissances humaines autres que l'agriculture ».

Broussonet conçut donc le projet suivant : se faire nommer en même temps consul et voyageur de l'Institut, de préférence au Maroc où, par expérience, il savait pouvoir satisfaire sa curiosité de naturaliste. Il fit part de son désir à un confrère de l'Institut, Charles-Louis L'Héritier, ancien conseiller à la Cour des Aides, devenu magistrat au tribunal civil de la Seine et avec lequel il entretenait depuis longtemps d'amicales relations. La lettre qu'il lui écrivit, entre le 20 février et le 26 avril 1796, était conçue dans les termes suivants :

« Je serais au comble de mes vœux si je pouvais être envoyé à Mogador avec le titre de vice-consul, relevant uniquement du consul général qui réside à Salé ⁽¹⁰⁾. Je ferais dans ce pays des collections immenses.

(10) Le consul général habitait Rabat, mais cette ville était souvent appelée Salé, comme celle de la rive nord de l'estuaire du Bou Regreg. Il n'y résidait plus d'ailleurs depuis quelques mois au moment où Broussonet écrivait la lettre ci-dessus. En effet, le consulat général de la République avait été transféré à Tanger à la fin de l'année 1795 ; dans la correspondance conservée au ministère des Affaires étrangères, la dernière dépêche du consul datée de Salé — c'est-à-dire en réalité de Rabat — est du 14 thermidor an III (1^{er} août 1795) et la première écrite de Tanger, du 24 frimaire an IV (15 décembre 1795).

La zoologie surtout me fournirait bien des nouveautés ; c'est le lieu de passage des oiseaux qui viennent d'Europe et la quantité de volatiles qu'on y trouve est réellement prodigieuse.

« Vous me dites que ma place à l'Institut est encore vacante et qu'elle le sera encore quelque temps. Ceci me fait venir une idée relative à mon plan. Je crains que le Gouvernement ne soit pas disposé dans ce moment à fournir des appointements quelconques soit à un voyageur pour l'économie rurale, soit à un nouveau vice-consul. Il me faudrait cependant quelque chose, car je n'ai plus rien, et, quoiqu'on vive à bon compte dans ce pays, personne n'y vit de l'air du temps, pas même les cigales : eh bien ! ne serait-il pas possible de me renommer membre de l'Institut, de me donner le titre de vice-consul et de me laisser pour appointements les honoraires attachés à la place de l'Institut ?

« Vous m'avez dit que cela valait environ 100 louis ; je crois que cela me suffirait. La seule chose qu'il me faudrait serait une avance pour faire le voyage, me procurer du papier gris, des boîtes, etc. Si l'on pouvait ajouter quelque petite chose au titre de vice-consul, ça serait encore mieux, parce qu'il faut faire quelques présents et que mes 100 louis ne pourraient pas suffire à tout ; mais n'importe, je partirais avec cela si cette augmentation souffrait la moindre difficulté.

« *Post-scriptum.* Au reste si la carrière des consulats se trouvait ouverte quelque autre part et que je pusse y entrer, je suis tout prêt. » (11)

L'Héritier transmit cette lettre à l'un des directeurs, La Réveillère-Lépeaux, qui la fit parvenir à Delacroix, le ministre des Relations extérieures et celui-ci l'accueillit favorablement. En conséquence, un décret du Directoire, en date du 15 mai 1797, créa dans la ville de Mogador un vice-consulat, dont Broussonet fut désigné comme titulaire, aux appointements de 5 000 francs par an.

D'autre part, L'Héritier agit à l'Institut en faveur de son ami. Dans sa séance du 29 juin 1796, la classe des sciences mathématiques et physiques considéra comme non avenue la démission de Broussonet, qui fut

(11) Lettre citée par DEHÉRAIN (*op. cit.*), qui l'indique comme faisant partie d'une collection particulière.

réelu à l'unanimité. Ce dernier demanda ensuite « à partir en qualité de l'un des membres de l'Institut chargé de voyages pour le progrès des sciences » ⁽¹²⁾ et précisa qu'il serait heureux d'être envoyé au Maroc. A l'appui de sa requête, il produisit un mémoire sur les avantages que les sciences pourraient retirer de l'expédition par lui projetée. Le 6 novembre 1796, une commission fut nommée pour faire un rapport sur sa demande. L'Héritier en fit partie et rédigea lui-même ce rapport, dans lequel il concluait ainsi :

« La pratique de la médecine, à laquelle notre collègue s'est depuis quelque temps plus que jamais livré, et un premier voyage sur une partie de la côte de Barbarie, en qualité de médecin du consul des Etats-Unis de l'Amérique, lui promettent toute espèce de succès. Nous estimons donc que l'Institut doit accueillir avec empressement la demande de notre collègue Broussonet. C'est le vrai moyen d'utiliser un savant, qui, dans l'âge des grandes entreprises et des meilleures conceptions, brûle d'impatience de donner tout l'essor à son zèle. » ⁽¹³⁾.

Naturellement, la classe suivit le rapporteur de sa commission et Broussonet fut nommé voyageur de l'Institut.

Il prépara soigneusement son voyage. C'est ainsi qu'il demanda au ministre des Relations extérieures de lui faire remettre une montre en or, une carabine et une paire de pistolets, qu'il se proposait d'offrir aux autorités marocaines. Le ministre, Talleyrand, appuya cette requête auprès du Directoire par une lettre qui nous fait connaître son sentiment sur la vieille coutume des « donatives » et dans laquelle il s'exprimait ainsi :

« Quelque répugnance que nous puissions avoir à nous conformer à l'usage des donatives aux musulmans, il n'en est pas moins vrai que c'est la manière la plus sûre et la plus prompte de se concilier l'estime et la bienveillance des grands. Les vice-consuls ne peuvent pas plus s'en dispenser que les agents d'un grade supérieur, et cette obligation est d'autant plus impérieuse pour le citoyen Broussonet qu'il est le premier vice-consul français à Mogador... Il faut que ce premier vice-consul à Mogador s'y

⁽¹²⁾ *Bibliothèque de l'Institut. Registre des procès-verbaux ... pour l'an IV et l'an V, séance du 16 brumaire an V.*

⁽¹³⁾ *Archives de l'Académie des Sciences. Rapport... du 26 brumaire an V.*

montre par des dehors qui puissent d'abord avantageusement prévenir en sa faveur et il n'y réussira qu'en distribuant des présents aux principaux personnages. Il paraît donc impossible de ne pas souscrire à la très modeste demande du citoyen Broussonet. » (14)

Bien entendu, les trois directeurs partagèrent l'avis du ministre.

Ce fut seulement à la fin de l'année 1797, sinon même en 1798, que Broussonet partit de Montpellier pour rejoindre son poste à Mogador. Accompagné de sa femme et de sa fille, il traversa l'Espagne et, à Cadix, s'embarqua pour Tanger, où il s'arrêta un certain temps.

Il s'y livra aussitôt à sa passion favorite, la botanique et recueillit de nombreuses plantes aux environs de la ville. Mais il s'intéressa également à l'histoire et à ses sciences auxiliaires. Il eut la bonne fortune de trouver un manuscrit arabe relatif à l'expédition du Soudan, ordonnée par le sultan saadien Moulay Ahmed el-Mansour. D'autre part, il étudia la façon dont les habitants du pays travaillaient les cuirs. Avant de quitter Tanger, il adressa deux mémoires à l'Institut, l'un sur la conquête de Tombouctou par les Maures et l'autre sur la manière de préparer les maroquins. En outre, une lettre de lui, lue à la classe des sciences mathématiques et physiques le 1^{er} novembre 1798, annonçait qu'il avait « recueilli quelques médailles et découvert une bibliothèque dont il fera copier les manuscrits » (15).

Il se trouvait encore à Tanger le 31 août 1798 et partit pour Mogador au mois de septembre, par voie de terre. Naturellement, il herborisa en cours de route, particulièrement sur les bords du Sebou et aux alentours de Rabat, où il s'arrêta plus de huit jours.

Arrivé à son poste dans la première moitié du mois d'octobre, il alla sans tarder rendre visite au gouverneur de la ville, auquel il remit les présents d'usage et une lettre du sultan que lui avait procuré le consul général par intérim de la République à Tanger, Guillet. Le Marocain l'accueillit fort aimablement et lui procura un logement : une maison très

(14) *Arch. nat.*, AFIII, cart. 462, dos. 2795.

(15) *Bibliothèque de l'Institut. Registre des procès-verbaux ... pour l'an VII*, pp. 51-52.

commode, la plus belle de la ville, avec de vastes dépendances, pour un loyer de cent vingt-cinq piastres fortes, soit douze cent cinquante nouveaux francs. Mais l'immeuble avait besoin de réparations et notre compatriote ne put s'y installer que quelques semaines plus tard. Le 30 novembre, après y avoir arboré le drapeau national, il y reçut à dîner tous les Français de la ville et plusieurs de ses collègues, notamment le consul ligurien, les agents de l'Espagne et des Pays-Bas. Ce jour-là, deux vaisseaux espagnols, mouillés en rade, hissèrent leur pavillon et saluèrent le représentant de la France de trois salves d'artillerie.

La correspondance de Broussonet, tant avec le ministre des Relations extérieures qu'avec le consul général de Tanger nous renseigne sur son activité à Mogador.

Il fait traduire en arabe la première proclamation de Bonaparte en Egypte, qui est distribuée jusque « sur les frontières du désert du Sud » (16). De plus, il demande à Paris des renseignements détaillés sur les succès du général français, pour les faire connaître au Maroc et « détruire les assertions mensongères » des Anglais.

A la fin de 1798, il informe le ministre du départ des Marocains pour le pèlerinage de La Mecque. Les uns se sont embarqués sur des navires ragusains à Mazagan, à Rabat, à Tétouan, tandis que les autres, au nombre de plusieurs milliers, sont partis en caravane de Meknès. Le sultan les a, conformément à l'usage, accompagnés jusqu'à une certaine distance de la ville et leur a dit « qu'ils ne devaient pas ignorer que l'Egypte était au pouvoir de la France, mais que cette raison ne devait nullement les empêcher de continuer leur voyage, qui ne serait point interrompu par les Français dont il était l'ami ».

L'année suivante, notre consul est appelé à protéger certains de ses compatriotes. Un navire corsaire français, le *Barret*, avait capturé un bâtiment chérifien et s'était emparé de sa cargaison, qui appartenait en grande partie à des Marocains, cargaison qu'il avait déposée entre les mains du consul de France à Sainte-Croix de Ténériffe. Le sultan pro-

(16) Les citations de ce paragraphe et celles du paragraphe suivant sont tirées d'une *Lettre de Broussonet au ministre des Relations extérieures*, du 2 nivôse an VII (*Arch. Aff. étr., corresp. cons. et com., Maroc*, t. 21).

testa officiellement et les propriétaires des marchandises saisies envoyèrent des représentants à Paris pour réclamer la restitution de leurs biens. Sans doute n'avaient-ils pas tort, car notre consul à Cadix écrivait à cette époque : « La course que font nos corsaires est plutôt un brigandage qu'autre chose » (17). Quoi qu'il en soit, on attendait une décision du Directoire quand, au mois de janvier 1799, un vaisseau génois, le *Triton*, allant des Canaries à Cadix, fit escale à Mogador. Il avait à son bord cent trente Français qui descendirent à terre et dont un certain nombre passèrent plusieurs jours chez notre consul. Plusieurs d'entre eux furent reconnus comme ayant été sur le *Barret*. Aussitôt, quelques marchands de Mogador, qui comptaient parmi les victimes du corsaire, demandèrent au pacha de retenir ces Français au Maroc jusqu'à ce que les marchandises saisies et entreposées à Ténériffe eussent été rendues à leurs propriétaires. Broussonet intervint énergiquement auprès du gouverneur, invoqua le traité franco-marocain du 28 mai 1767, insista sur ce que le litige était en voie de règlement à Paris et donna aux intéressés « l'assurance ... que toute justice leur serait rendue » (18). Le gouverneur s'inclina devant les arguments du consul et rejeta la demande qui lui avait été présentée. Notre représentant rendit hommage à sa « loyauté » mais, pour éviter de nouveaux incidents, s'empressa de faire immédiatement embarquer tous les Français. Ultérieurement, il eut la satisfaction d'annoncer au pacha que le Directoire, par un arrêté du 28 mars 1799, avait ordonné la restitution aux Marocains de toutes les marchandises leur appartenant et saisies par le *Barret*.

Au mois de février 1799, il adresse au ministre des Relations extérieures divers renseignements sur « la nature des relations commerciales de cette côte avec l'Europe et sur les maisons françaises qui s'y trouvent » (19). Les Marocains, écrit-il, « commercent beaucoup plus qu'ils ne le faisaient autrefois » ; néanmoins une récolte déficitaire et l'interdiction d'exporter

(17) Citation tirée d'un *Rapport du ministre de la Justice au Directoire*, du 12 nivôse an VII, d'après une copie trouvée aux archives de la *Section historique du Maroc*, à Paris.

(18) *Lettre de Broussonet au ministre des Relations extérieures*, du 5 pluviôse an VII (*Arch. Aff. étr., corresp. cons. et com., Maroc*, t. 21).

(19) Les citations de ce paragraphe et du paragraphe suivant sont tirées d'une *Lettre de Broussonet au ministre des Relations extérieures*, du 20 pluviôse an VII (*Arch. Aff. étr., corresp. cons. et com., Maroc*, t. 21).

certaines marchandises, qui en a été la conséquence, ont entraîné une diminution des échanges avec l'étranger. A son rapport était joint un état des navires ayant mouillé à Mogador durant l'année 1798. De ceux-ci, au nombre de soixante, la plupart étaient génois, hollandais, espagnols ou anglais et deux seulement arboraient le pavillon français. Mais un certain nombre de ces bâtiments avaient dû repartir sur lest, ce qui prouve bien, dit notre compatriote, « la souffrance du commerce ».

A Mogador, il n'y a qu'une seule maison française, celle des citoyens Barre et La Barraque, regardée comme très solide et fort bien considérée. C'est le sieur La Barraque qui la dirige en réalité ; « du patriotisme le plus pur » et d'une grande probité, il est parfaitement au courant de la situation du pays, où il réside depuis longtemps. Un autre Français, le sieur Sabathier, s'occupe aussi de commerce à Mogador, mais il est presque toujours dans l'intérieur du royaume, qu'il connaît mieux qu'aucun Européen. Enfin, il y a deux maisons françaises à Safi et trois à Rabat, mais ces dernières ne travaillent guère que sur commission.

Par la suite, Broussonet signale qu'au mois de mai 1799, le sultan s'est arrêté quelques jours à Mogador, en se rendant à Marrakech. Il est allé se présenter à lui, comme les autres consuls et « en a reçu ... un accueil favorable et ... distingué » (20), dans lequel il a vu la preuve du peu de succès qu'avaient auprès de Moulay Sliman les démarches des Anglais. A cette occasion, notre compatriote a offert une montre et « quelques objets d'une valeur modérée » au chérif, qui a donné aux marchands l'autorisation d'exporter de l'huile et diminué les droits de douane sur divers articles, mais maintenu l'interdiction de sortir des céréales du Maroc.

Au consul général de Tanger, notre représentant à Mogador demande, pour des corsaires, des lettres de marque qu'il pourra, dit-il, « placer avantageusement aux Canaries » (21). Par ailleurs, il lui signale les passages de navires ou les accidents de mer, tel celui dont fut victime un bâtiment espagnol, chargé de cacao et de café, qui s'est brisé « sur les

(20) Les citations de ce paragraphe sont tirées d'une *Lettre de Broussonet au ministre des Relations extérieures*, du 10 prairial an VII (*Arch. Aff. étr., corresp. cons. et com., Maroc*, t. 21).

(21) *Lettre de Broussonet à Guillet*, du 12 pluviôse an VII (*Arch. Aff. étr., arch. du cons. gén. et de la lég. de France à Tanger*, A 11¹).

récifs du port, contre la ville » (22). Il entretient d'ailleurs des relations amicales avec Guillet et lui réclame du tabac à priser, de la poudre à poudrer, des journaux et des tissus pour faire des robes de femme car, écrit-il, « nos dames n'ont plus rien à se mettre..., nous sommes dans un monde privé de tout » (23). Il le tient au courant des mouvements de la population et lui annonce un jour l'établissement à Mogador de trois Italiens, dont un médecin piémontais, qui est « aux appointements du Commerce et du Gouverneur » (24). Une autre fois, il lui donne des nouvelles du chirurgien anglais de Safi, qui n'est peut-être pas un grand médecin, mais qui éprouve un grand penchant pour la boisson.

D'autre part, dès son arrivée à Mogador, Broussonet « s'occupa sur-le-champ à en recueillir, à en étudier les productions avec toute l'ardeur qu'il mettait à ses entreprises » (25). Il y trouva : « d'immenses *argans*, dont on recueillait alors les fruits ; le *thuia sandarague*, dont il avait déjà tracé l'histoire à son premier voyage ; le *gommier*, arbre important du genre des *mimosa*, dont on tire une gomme qui fait un des objets du commerce du pays ; le *statice mucronata*, que les Arabes nomment *mabouische* et qu'ils emploient en onguent dans les maladies cutanées ; un *stapelia*, qui leur sert d'aliment et un grand nombre d'autres végétaux rares ou inconnus ». Les plantes, d'ailleurs, n'étaient pas le seul objet de ses recherches et de ses travaux. Dès la fin du mois d'octobre 1798, il se félicitait d'avoir pu étudier des oiseaux et des lézards. De plus, il fit « dessiner sans relâche les monnaies du pays » (26), à l'intention du savant orientaliste Silvestre de Sacy.

Enfin, à la fois dans une lettre officielle au ministre des Relations extérieures, dans deux lettres privées à son ami L'Héritier et dans sa correspondance avec Guillet, le vice-consul de Mogador donne de précieux renseignements sur l'épidémie de peste qui désola le Maroc en 1799.

Le fléau qui, d'après ses indications, serait venu de Tlemcen, a gagné au mois de juin presque tout le pays et sévit à Fès, Meknès, Rabat, Azem-

(22) *Lettre de Broussonet à Guillet*, du 25 frimaire an VII (*ibidem*).

(23) *Lettre de Broussonet à Guillet*, du 21 ventôse an VII (*ibidem*).

(24) *Lettre de Broussonet à Guillet*, du 29 germinal an VII (*ibidem*).

(25) Cette citation et la suivante sont tirées de A.-P. DE CANDOLLE, *op. cit.*

(26) *Extrait de deux lettres...*, *op. cit.*, p. 412.

mour, Marrakech, dans le Rif, la Chaouïa, les Doukkala, les Abda, etc. Il est vrai qu'on n'a presque rien fait pour s'en protéger : « Quelques gouverneurs avaient d'abord pris des précautions pour empêcher que la contagion se répande ; mais ils ont été sévèrement repris par le Roi qui, guidé par des préjugés religieux et peut-être par des vues de politique, a défendu toute espèce de quarantaine » (27).

A Marrakech, « il est mort en un jour 1 800 personnes. Les cadavres remplissent les rues, la consternation est générale » (28). La ville est, « à la lettre un désert où des chiens et des oiseaux de proie se disputent les restes des cadavres. Le Roi est seul dans un jardin à une certaine distance de la ville. Une de ses femmes, plusieurs de ses enfants, deux de ses frères et la plupart de ses domestiques sont morts » (29). Rabat, qui comptait 30 000 habitants, en a perdu les deux tiers. « Les campagnes sont désertes, écrit encore notre vice-consul, les bleds n'ont pas été récoltés, les bestiaux, les chevaux se vendent pour rien. Les Maures n'achètent plus que de la toile pour se faire ensevelir. Les plus dévôts ont fait creuser leur fosse, qui est remplie de blé ou d'orge, qu'on distribuera aux pauvres le jour qu'ils iront prendre la place du grain. Des familles vont de côté et d'autre sans savoir où s'arrêter ; les musulmanes sont admises dans notre ville, les juives meurent de misère dans les sables. »

Le 29 juin 1799, Broussonet annonce que la peste a fait son apparition à Safi où, le premier jour, on a compté vingt-huit décès. Il faut s'attendre, écrit-il, à ce qu'elle apparaisse incessamment à Mogador. Dans ces conditions, il avise le ministre des Relations extérieures qu'il se propose de quitter le Maroc, où d'ailleurs sa présence n'a plus guère de raison d'être, car les relations commerciales avec l'Europe ont pratiquement cessé. Un petit navire des îles Canaries vient précisément de mouiller dans le port ; il va en profiter et partir avec sa femme et sa fille, en même temps que le consul d'Espagne, dès que le sultan lui en aura donné l'autorisation. En conséquence, il charge le marchand La Barraque, que ses affaires com-

(27) *Lettre de Broussonet au ministre des Relations extérieures*, du 11 messidor an VII (*Arch. Aff. étr., corresp. cons. et com., Maroc*, t. 21).

(28) *Lettre de Broussonet à L'Héritier*, du 11 messidor an VII (*Extrait de deux lettres... op. cit.*, p. 410).

(29) Cette citation et la suivante sont tirées d'une *Lettre de Broussonet à L'Héritier*, du 19 messidor an VII (*Extrait de deux lettres... op. cit.*, pp. 410-411).

merciales retiennent à Mogador, de tenir le rôle d'agent du vice-consulat et lui recommande surtout, si des bâtiments français se présentent en rade, de veiller à ce que personne ne descende à terre.

Le consul général intérimaire à Tanger s'était retiré à Tarifa le 25 juin 1799. Quelques jours plus tard, le 8 juillet, Broussonet s'embarque à son tour avec sa famille. Il avait raison de fuir Mogador ; en effet, la peste s'y manifesta dans le courant du mois et fit près de 5 000 victimes avant la fin de l'année.

Après trente-six heures de navigation, notre compatriote arrivait à Lancerotte, une île de l'archipel des Canaries. Deux jours plus tard, il allait s'installer à Ténériffe et, le 6 janvier 1800, était nommé, par arrêté du Premier Consul, commissaire des relations commerciales (30) aux Canaries. Tout en assurant ses fonctions, Broussonet continua de s'intéresser à la botanique et envoya un herbier au savant espagnol Cavanilles. Mais il rencontra certaines difficultés dans ses relations avec les autorités locales et conçut en 1802 de nouveaux projets.

Il manifesta le désir d'être nommé commissaire des relations commerciales au Cap de Bonne-Espérance, afin de pouvoir y créer un jardin botanique. L'Institut, auquel il adressa un mémoire sur l'utilité de ce jardin, émit un avis très favorable que le ministre de l'Intérieur transmit en l'appuyant à son collègue des Relations extérieures : « L'Institut national, écrivait-il, prend ainsi que moi le plus grand intérêt au projet de cet estimable savant... En favorisant les vues du Cⁿ Broussonet, vous acquerez des droits à l'estime et à la reconnaissance de tous les botanistes de l'Europe » (31). En conséquence, un arrêté consulaire du 15 octobre 1802 nomma l'ancien vice-consul de Mogador commissaire des relations commerciales de la République au Cap de Bonne-Espérance.

Broussonet rentra bientôt à Montpellier pour préparer son départ. On lui offrit alors la chaire de botanique à l'École de médecine de la ville, avec la direction du jardin botanique local. Il abandonna ses projets en

(30) Ce titre avait remplacé celui de consul, depuis l'établissement du Consulat en 1799.

(31) Lettre citée par DEHÉRAIN (*op. cit.*), qui l'indique comme faisant partie d'une collection particulière.

Afrique du Sud et accepta ces fonctions. Il se donna de tout cœur à ses nouvelles occupations et développa considérablement le jardin dont il avait la charge, ce qui ne l'empêcha pas de rédiger un « Mémoire sur la Barbarie », en fait, d'ailleurs, uniquement consacré au Maroc. Mais sa femme mourut à la fin de 1805 et, treize ou quatorze mois plus tard, sa fille fut très dangereusement malade, à la suite de couches difficiles. Ces malheurs l'atteignirent profondément : au mois de janvier 1807, une attaque d'apoplexie le frappa ; il s'en remit difficilement et une nouvelle attaque l'emporta le 27 juillet 1807.

*
* *

Les mémoires de Broussonet relatifs au Maroc sont, à notre connaissance et sauf erreur, au nombre de quatre, savoir par ordre chronologique : 1° *Petit mémoire sur l'utilité d'un voyage de recherche dans l'intérieur du pays de Maroc* ; 2° *Mémoire sur la manière de préparer les marocains à Fez et à Tétuan* ; 3° *Mémoire sur la conquête de Tombut* ⁽³²⁾ *par les Maures* ; 4° *Mémoire sur la Barbarie*.

Le premier se trouve aux archives du ministère des Affaires étrangères et porte la date de « mai 1797 » ⁽³³⁾. Malgré cette date, c'est certainement celui produit par Broussonet à l'appui de sa demande tendant à être nommé voyageur de l'Institut, demande présentée à la séance du 6 novembre 1796 de la classe des sciences mathématiques et physiques. Il n'est pas permis d'en douter quand on compare le texte de ce mémoire avec le résumé qu'en a fait L'Héritier dans son rapport. On peut supposer que, sa nomination de consul à Mogador se faisant attendre, Broussonet ait, pour la hâter, envoyé au ministre des Relations extérieures, copie du mémoire qu'il avait adressé quelques mois auparavant à l'Institut.

Quoi qu'il en soit, ce travail s'efforce de justifier son titre, puisqu'il commence par cette phrase : « Il est peu de pays où l'on puisse faire dans tous les genres des recherches aussi intéressantes que dans le Maroc ». L'auteur précise ensuite qu'il entend parler « des contrées de l'intérieur, des montagnes qui avoisinent l'Atlas ..., du pays, presque inconnu ... qui

(32) Tombouctou.

(33) *Arch. Aff. étr., Mémoires et documents, Maroc*, t. II, f°s 498-501. Ce mémoire est reproduit intégralement dans le *Tableau du Maroc...* (*op. cit.*), où l'on y a même ajouté des sous-titres et dans lequel le travail de Broussonet, par suite d'une erreur de lecture, est daté du « 5 mai 1797 ».

est entre cet empire et Tombut » et non pas de « cette partie, voisine de l'Europe et peu éloignée des bords de la mer ».

Puis, il passe en revue toutes les matières capables de retenir l'attention du voyageur et parmi lesquelles figurent au premier rang la zoologie et l'économie rurale. En effet, il existe dans le pays ou sur ses côtes de très nombreuses espèces de poissons, de coquillages, de plantes marines, d'oiseaux, de quadrupèdes et d'insectes. D'autre part, on aurait avantage à faire venir en France, non seulement des chevaux, des mulets et des « bêtes à laine de races choisies », mais encore certaines céréales ou légumineuses et certains arbres fruitiers. Il faudrait aussi s'occuper de développer le commerce. Aux exportations principales, laines, cuirs, blé, huile, bestiaux, pourraient sans doute s'ajouter la gomme arabique, l'indigo, le coton. En outre, on devrait se livrer à des prospections minières, car « le règne minéral ... est fort peu connu » dans l'empire chérifien. Il conviendrait également de s'intéresser aux arts, dont les procédés ne sont pas toujours à dédaigner, à l'histoire des Berbères, à la recherche des monnaies et des médailles anciennes et à celle des manuscrits, peut-être susceptibles de nous révéler des œuvres inconnues d'auteurs grecs. Enfin, du Maroc il serait possible de pénétrer plus avant dans le cœur de l'Afrique et d'aller même jusqu'à Tombouctou ; un tel voyage se réaliserait facilement et permettrait d'intéressantes études.

Sur ce dernier point, Broussonet se faisait des illusions ; la mort du major Laing en 1826 et les difficultés rencontrées par René Caillié en 1828 montrent bien les obstacles que présentait l'accès de Tombouctou. En outre, il semblait ignorer que l'exportation des céréales, des chevaux et des mulets était en principe interdite. Mais il avait parfaitement raison de recommander la prospection des mines, le développement du commerce et même la recherche des monnaies et des manuscrits. Son travail constitue une véritable introduction à un voyage d'exploration scientifique au Maroc.

Le *Mémoire sur la manière de préparer les marocains à Fez et à Tétuan* (34) a été lu le 17 octobre 1798 à la séance de la classe des sciences

(34) *Bibliothèque de l'Institut. Mémoires de l'Institut national ... 1^{re} classe (Sciences mathématiques et physiques)*, t. V, 2^e partie, pp. 81-88.

mathématiques et physiques. Il figure dans la collection imprimée des mémoires de l'Institut national. L'auteur a expliqué comment il avait été amené à entreprendre cette étude : « La préférence, écrit-il, qu'on donne depuis longtemps dans le commerce aux peaux de chèvre préparées dans cette partie de la Barbarie ... et connues sous le nom de marocains, la beauté de leur grain qui leur procure encore dans ce moment une valeur supérieure à celle des marocains travaillés en Europe, m'ont déterminé à prendre des renseignements particuliers sur cette branche d'industrie » (35).

On comprend fort bien d'ailleurs qu'il ait été attiré par le travail du cuir, important à son époque et encore assez prospère, bien qu'il ne tienne plus aujourd'hui la même place qu'autrefois dans l'économie marocaine. C'est de plus, à juste titre, qu'il l'a étudié à Fès et à Tétouan. Les tanneries de la capitale des Idrissides ont depuis des siècles une très grande renommée ; d'après une tradition, leurs produits auraient été, au Moyen Age, exportés jusqu'à Bagdad. Quand aux cuirs de Tétouan, on a pu écrire qu'ils étaient « les plus réputés du Maroc » (36).

Il est intéressant de rapprocher le mémoire de Broussonet des études publiées sur la même question au xx^e siècle par A. Joly (37), par M. Louis Brunot (38), par MM. R. Guyot, R. Le Tourneau et L. Paye (39) et par M. André Hardy (40). De même que ces différents auteurs, le vice-consul de Mogador indique les diverses opérations que nécessite la préparation des maroquins, opérations compliquées, parfois délicates, qui exigent un temps assez long et consistent en : salage et chaulage, reverdissage, pelanage, épilage, purge de chaux, tannage et corroyage. Certaines manipulations, régulièrement pratiquées à la fin du xviii^e siècle, sont maintenant abandonnées, notamment parmi celles de la purge de chaux. Ainsi, en 1923, à Rabat et en 1935 à Fès, on avait renoncé au bain de figes qui,

(35) *Lettre de Broussonet à La Réveillère-Lépeaux* (Bibliothèque de l'Institut, fonds Cuvier, 186, pièce 6).

(36) Louis BRUNOT, *Vocabulaire de la tannerie indigène à Rabat*, dans *Hespéris*, 1923, p. 84.

(37) A. JOLY, *L'industrie à Tétouan. L'industrie du cuir*, dans *Archives Marocaines*, vol. VIII, Paris, 1906, pp. 203-263.

(38) L. BRUNOT, *op. cit.*

(39) R. GUYOT, R. LE TOURNEAU et L. PAYE, *La corporation des tanneurs et l'industrie de la tannerie à Fès*, dans *Hespéris*, 1935, pp. 167-240.

(40) André HARDY, *Les tanneurs de Salé*, dans *Bulletin économique du Maroc*, vol. V, juillet 1938, pp. 190 et sq.

pourtant, empêchait les cuirs « de se fendre, de s'éplucher, de se rétrécir » (41). Toutefois, ce bain se pratiquait encore en 1906 à Tétouan où, pour les beaux cuirs, on employait des figues blanches de première qualité. D'autre part, la teinture se fait souvent aujourd'hui avec des produits chimiques.

Enfin, le travail de Broussonet renferme un certain nombre de termes arabes et permet quelques remarques lexicologiques que nous indiquerons en note sous le texte.

Le *Mémoire sur la conquête de Tombut par les Maures* (42) a été transmis par le directeur La Réveillère-Lépeaux à la classe des sciences mathématiques et physiques, où il en fut donné lecture au cours de la séance du 27 octobre 1798. Ce mémoire n'existe pas aux archives de l'Académie des Sciences, où il devrait être conservé et nos recherches pour le retrouver sont demeurées vaines. Sans aucun doute, Broussonet l'a rédigé d'après le document arabe sur la conquête du Soudan en 1591, qu'il avait découvert à Tanger.

Le *Mémoire sur la Barbarie* est conservé à la bibliothèque du Service central hydrographique de la Marine, à Paris (43). C'est un manuscrit, relié, non signé, mais qui porte sous son titre la mention « par Broussonet ». Sur la première page, on lit en marge l'annotation suivante : « Acheté à la vente de M. Barbier le 26 février 1828 et payé 27 fr. 50 ». De plus, une brève notice biographique de l'auteur, assez inexacte d'ailleurs, figure sur une des pages de garde. On ignore la date à laquelle ce mémoire a été rédigé, mais il est évidemment postérieur à 1799, puisque Broussonet y parle de l'épidémie qui l'avait obligé à se réfugier aux Canaries.

Ce mémoire « sur la Barbarie » n'est rien moins qu'un projet de conquête et de mise en valeur du Maroc. Une armée de 25 000 à 30 000 hommes, qui débarquerait à Tanger, s'emparerait en peu de temps de tout le pays puis, une fois installée sur la côte méditerranéenne, pourrait faci-

(41) R. GUYOT, R. LE TOURNEAU et L. PAYE, *op. cit.*, p. 189.

(42) Cf. *Bibliothèque de l'Institut. Registre des procès-verbaux ... pour l'an VII*, séance du 6 brumaire an VII.

(43) *Bibliothèque du Service central hydrographique de la Marine*, à Paris, manuscrit 195 (3737).

lement se rendre maître d'Alger. Le succès de l'entreprise serait d'ailleurs plus vite assuré, si l'on suscitait un prétendant au trône. Enfin, pour s'établir solidement, il n'y aurait qu'à suivre l'exemple des Portugais, lorsqu'ils occupaient une partie de l'empire chérifien.

De la possession du Maroc, on retirerait des « avantages immenses ». Ce serait d'abord une excellente colonie de peuplement, bien plus accessible que les lointaines contrées d'outre-mer. Du reste, le climat y est excellent et la terre, fertile et propre à toutes sortes de cultures. On pourrait y récolter des céréales en abondance et y élever de nombreux troupeaux. Dans les plaines qui entourent Marrakech, on se procurerait facilement une quantité considérable de salpêtre. Il conviendrait d'exploiter les mines et d'installer sur la côte des pêcheries, qui rapporteraient de gros bénéfices et formeraient des marins. Du Maroc, il serait aisé d'envoyer des caravanes dans l'intérieur de l'Afrique, non seulement à Tombouctou, mais encore plus loin ; ce serait d'ailleurs un moyen de combattre l'influence anglaise dans cette partie du monde. D'autre part, il serait possible de recruter dans le pays un corps de troupes de Noirs, qu'on entretiendrait à peu de frais.

L'esprit de conquête que révèle ce mémoire n'est pas sans étonner de la part d'un botaniste et l'on ne saurait aujourd'hui l'approuver. Mais l'auteur écrit entre 1799 et 1807, au moment de la plus grande puissance de Napoléon, à une époque où les Français se croyaient les maîtres de l'Europe. De plus, il est manifestement inspiré par la haine de l'Angleterre, dont l'opération envisagée, dit-il, « anéantirait infailliblement la puissance » en Méditerranée.

Quoi qu'il en soit, le projet de Broussonet apparaît comme tout à fait irréalisable et chimérique. Il est aussi naïf et fantaisiste que celui de l'ancien marchand de Rabat qui, en 1748, avait suggéré au roi Louis XV la conquête du Maroc, pour en faire un Etat catholique, sous l'autorité de Charles-Edouard Stuart, le prétendant malheureux au trône d'Angleterre (44).

En outre, la partie historique du « Mémoire sur la Barbarie » laisse beaucoup à désirer. Il est tout à fait inexact, croyons-nous, d'écrire que

(44) Sur ce projet, cf. François CHARLES-ROUX, *Un projet de conquête du Maroc présenté par un Français aux ministres de Louis XV en 1748*, dans *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1928.

« les caprices » de Moulay Sliman aient « ruiné » le pays, que le Maroc ait été alors moins florissant qu'au temps de Sidi Mohammed ben Abdallah et que l'Espagne et le Portugal s'y soient « toujours » procuré des grains et des bestiaux en « grande quantité ». Par ailleurs, la domination portugaise fut certainement bien loin d'être aussi complète et aussi étendue que l'affirme l'ancien vice-consul de Mogador. Au surplus, celui-ci commet une erreur sur la date de l'évacuation de Mazagan, qui eut lieu en 1769 et non en 1767.

Il convient donc, à propos de ce mémoire, de faire abstraction de son objet principal et des renseignements historiques qu'il renferme ; mais on ne saurait l'écarter entièrement. En effet, il souligne à juste titre les richesses du sol et du sous-sol de l'empire chérifien. Broussonet avait parfaitement raison d'insister sur l'importance de la culture des céréales, de l'élevage, de la pêche, de l'exploitation des mines. Le développement de ces divers éléments était susceptible — on l'a vu au XX^e siècle — de transformer l'économie marocaine, d'augmenter considérablement le commerce intérieur ou extérieur et, par suite, d'améliorer les conditions de vie des habitants du pays.

*
* * *

Broussonet n'a pas laissé les travaux qu'on pouvait espérer de lui, après les premières publications de sa jeunesse, qui lui avaient valu de faire partie des corps savants les plus réputés.

Son œuvre sur le Maroc, particulièrement, s'avère assez modeste : quatre mémoires seulement et dont un ne nous est pas parvenu. On pouvait s'attendre à davantage, à lire dans le premier mémoire toutes les recherches que permettait le pays. On ignore ce que sont devenues les médailles par lui recueillies et la bibliothèque qu'il a découverte et sur lesquelles il semble bien n'avoir rien écrit. Sans doute n'est-il guère resté que neuf mois à Mogador, mais rien ne l'empêchait d'y retourner, une fois disparue l'épidémie de peste. Or, il n'est pas aux Canaries depuis six mois qu'il s'y fait nommer consul. La flore des îles de l'archipel l'intéresse fort et il annonce qu'il va lui consacrer deux ouvrages : ceux-ci ne virent jamais le jour. On ne connaît ses travaux botaniques au Maroc et aux Canaries que par quelques articles du savant espagnol Cavanilles, parus

dans les *Anales de ciencias naturales* et qui décrivent certains végétaux récoltés à Mogador ou dans l'île de Ténériffe. Mais il n'est pas en cette île depuis deux ans qu'il veut aller en qualité de consul au Cap de Bonne-Espérance et, quand sa nomination est acquise, il s'empresse de la refuser. Enfin, dans les cinq dernières années de sa vie, son seul travail imprimé est le *Catalogue du jardin botanique de Montpellier*.

Notre savant formait de nombreux et vastes projets, mais à peine un de ses desseins commençait-il à prendre forme qu'il l'abandonnait pour une nouvelle entreprise, sans mener davantage celle-ci à bonne fin : ce n'était pas un réalisateur.

Quand il était député à l'Assemblée législative, Broussonet avait protesté contre « l'habitude de la recommandation » et stigmatisé les agissements des « membres du corps législatif qui sollicitaient auprès des agents du pouvoir exécutif pour obtenir des places » (45). C'était là une noble et courageuse attitude, dont on ne peut que le féliciter. Mais on s'étonne de le voir agir pareillement et faire lui-même ce qu'il estime répréhensible de la part des autres. En effet, ses nominations à Mogador, à Ténériffe, au Cap de Bonne-Espérance ne furent dues qu'à ses relations avec les ministres et les membres du Directoire exécutif. On songe tout naturellement à la parabole de l'Évangile de saint Mathieu sur la paille et la poutre.

Si réduite qu'elle soit, l'œuvre marocaine de Broussonet présente néanmoins un certain intérêt. Sa correspondance de Mogador constitue une source très utile pour l'histoire de l'épidémie de 1799. Son mémoire sur les maroquins nous renseigne avec précision sur une industrie alors florissante dans l'empire chérifien. Ses deux autres mémoires renferment de précieuses indications sur les ressources du pays, trop ignorées à l'époque où il écrivait.

Incontestablement, le vice-consul de Mogador était un savant botaniste, un homme fort cultivé, à l'esprit très ouvert ; il a su voir l'importance économique du Maroc et, rien que pour cela, mérite de ne pas être oublié.

Jacques CAILLÉ.

(45) *Moniteur universel* (réimpression), t. XI, p. 108.

**Petit mémoire
sur l'utilité d'un voyage de recherche
dans l'intérieur du pays de Maroc ⁽⁴⁶⁾**

Il est peu de pays où l'on puisse faire dans tous les genres des recherches aussi intéressantes que dans le Maroc. Il n'est pas question de cette partie, voisine de l'Europe et peu éloignée des bords de la mer, mais des contrées de l'intérieur, des montagnes qui avoisinent l'Atlas, qui se confondent avec lui, du pays, presque inconnu, même des géographes, qui est entre cet empire et Tombouctou. Cette partie de l'Afrique diffère beaucoup par ses productions, de la partie où se trouvent Alger et Tunis ; d'ailleurs ces derniers pays ont été parcourus à diverses époques par des savants de différentes nations, tandis que si on en excepte quelques écrits, peu instructifs, publiés dans le dernier siècle, un ouvrage danois ⁽⁴⁷⁾ fort abrégé, mais qui donne une assez bonne idée de la partie du Maroc la plus fréquentée, l'ouvrage de Chénier ⁽⁴⁸⁾, très bien fait pour la partie historique, et en dernier lieu un journal insignifiant publié par Lemprière ⁽⁴⁹⁾, on n'a rien sur le Maroc.

L'économie rurale et les arts, quoique bien éloignés de l'état de perfection où ils sont en Europe, offrent cependant des procédés qui ne sont pas à dédaigner. Les descendants de ces Maures, qui ont pendant si longtemps fait fleurir l'Espagne, s'occupent encore dans les villes de Fez, de Mequinez et de Maroc, des arts qui avaient rendu si célèbres Cordoue et Grenade ; il règne encore parmi eux le même goût pour le jardinage, pour la distribution des eaux ; ils ont encore l'esprit inventif de leurs ancêtres et leurs campagnes rappellent dans plusieurs cantons les champs de Murcie et de l'Andalousie, autrefois si bien cultivés par leurs pères.

(46) Sur le document des Archives du ministère des Affaires étrangères, ce titre n'est pas de la même écriture que le texte du mémoire de Broussonet et semble avoir été ajouté ultérieurement.

(47) Georg HÖST, *Ejterretninger om Marokos og Fes*, Copenhague, 1779.

(48) Louis de CHÉNIER, *Recherches historiques sur les Maures et histoire de l'empire de Maroc*, 3 vol., Paris, 1787.

(49) G. de LEMPRIÈRE, *Voyage dans l'empire de Maroc et le royaume de Fez pendant les années 1790 et 1791*, tra I. Sainte-Suzanne, Paris, 1801. Du fait que Broussonet cite cet ouvrage, on pourrait conclure que son mémoire a été rédigé postérieurement à 1701, ce qui est fort possible ; mais le livre de Lemprière avait paru antérieurement, en anglais, à Londres.

aussi abondant que variés, et dans le peu de temps que j'ai passé dans ce pays, j'ai observé beaucoup d'espèces non décrites de poissons, de vers, de plantes marines, etc.

Les oiseaux qui vont ou viennent annuellement d'Europe passent sur cette côte. Il y en a d'ailleurs une infinité d'espèces, qui sont sédentaires. C'est la partie de la zoologie, qui me paraît dans ces contrées devoir fournir le plus grand nombre d'objets nouveaux.

On y trouve beaucoup de quadrupèdes communs au reste de l'Afrique, mais plusieurs aussi qui ne sont pas décrits. C'est surtout parmi les petites espèces des familles des rats, des écureuils, etc. que j'ai eu occasion de reconnaître les espèces nouvelles. Je ne parle pas des lézards, des serpents, des grenouilles, des tortues, qui y sont très diversifiés.

Quant aux insectes, on y retrouve la plupart de ceux du cap de Bonne-Espérance, et on ne fait presque pas un pas sans découvrir quelque espèce nouvelle.

La plupart des Européens qui ont visité le Maroc, n'y ont été conduits que par des vues mercantiles, ils ne se sont guère écartés du bord de la mer ; aussi l'intérieur du pays est fort peu connu des géographes, non seulement du côté de l'Atlas, mais encore vers le sud. Les Maures vont tous les ans en caravane jusqu'à Tombut ; quelques détails assez circonstanciés, que j'ai recueillis de plusieurs d'entre eux, me font croire que ce voyage serait d'une exécution facile et mettrait à la portée de faire des recherches fort intéressantes.

On pourrait faire dans le Maroc des collections utiles aux antiquaires. C'est un des pays où l'on peut se procurer le plus grand nombre de médailles et de monnaies anciennes. Les recherches historiques qu'on pourrait faire dans les diverses peuplades, qui sous le nom générique de Brèbes (52), habitent la chaîne de l'Atlas, seraient fort curieuses. La langue des Brèbes diffère de l'arabe ; ces peuples sont d'une race différente de celle des Maures et la plupart d'entre eux ont su conserver leur indépendance.

(52) Berbères.

Il y a eu à Fès une école aussi fameuse que celle de Cordoue ; on croit qu'il y a encore un grand nombre de manuscrits précieux ; je me suis bien assuré qu'il n'y a point de Bibliothèque considérable.

Le savant traducteur des manuscrits arabes de l'Escurial a prouvé qu'on pouvait trouver des connaissances précieuses dans plusieurs de ces manuscrits qui sont venus du Maroc, et n'est-on pas en droit d'espérer d'y en découvrir beaucoup d'autres également intéressants. Une recherche exacte faite dans les principales villes du Maroc, nous ferait peut-être retrouver des traductions de plusieurs auteurs grecs surtout de médecine dont les ouvrages sont perdus pour nous.

Le voisinage de l'Espagne, le grand nombre de petits bâtiments qui en viennent tous les jours, mettraient à portée de faire passer successivement tous les objets que l'on aurait rassemblés et qui pourraient être transportés par eau jusqu'à Paris.

Mémoire sur la manière de préparer les marocains à Fez et à Tétuan

Les peaux de chèvres les plus grandes, celles dont le grain est le plus beau, viennent des provinces du Sud de l'Empire du Maroc. Les chèvres qu'on trouve dans le Nord ne diffèrent point de celles d'Europe. La chèvre naine ne se trouve qu'à Tafilet ; elle est très recherchée dans le Maroc, à cause de la grande quantité de lait qu'elle fournit.

Le marocain le plus estimé se fabrique à Fez ; les Maures désignent le rouge sous le nom de cuir couleur de rose.

Procédé employé à Fez pour préparer le marocain rouge

Les peaux destinées à le faire sont entières, l'animal ayant été dépouillé en retournant la peau sur elle-même. On met d'abord dans l'eau les peaux en poil, et on les y laisse pendant trois jours ; elles sont ensuite exposées à l'air ; et dès que l'eau en est suffisamment égouttée, on procède au débouillage, qui s'opère avec un instrument de fer. Elles sont mises de

suite dans la chaux éteinte, appelée *clata* ⁽⁵³⁾, où elles séjournent jusqu'à ce qu'elles soient renflées. Alors on les travaille dans l'eau même pour achever de les débourrer. On les place de nouveau dans la chaux ; mais c'est à la chaux vive qu'on emploie cette fois. Dès qu'elles sont bien imprégnées, on les transporte dans une eau courante, où elles sont foulées aux pieds, et rincées avec soin, de manière qu'il n'y reste aucune particule de chaux. Les peaux demeurent ensuite une nuit dans l'eau courante, et n'en sortent que pour être égouttées à l'air, et mises de suite dans le son. Pour trente parties de peaux ⁽⁵⁴⁾, on emploie deux quintaux de son ⁽⁵⁵⁾. Chaque jour les peaux sont retournées de dedans en dehors ; on continue de cette manière jusqu'à ce qu'elles soient devenues parfaitement souples. Après cette opération, elles sont encore mises dans l'eau courante pour être rincées avec soin et piétinées, afin qu'il n'y reste plus de son.

En même temps, on fait tremper dans l'eau des figes blanches ; on les y laisse jusqu'à ce qu'elles soient bien renflées, et qu'étant foulées aux pieds elles rendent l'eau savonneuse. Ces figes sont d'une grosse espèce, et elles ont été séchées à l'air. On rejette soigneusement ceux de ces fruits qui sont noirs, parce qu'ils communiqueraient leur couleur aux peaux. On emploie un quintal et un part de figes pour trente parties de peaux. La quantité d'eau est proportionnée à celle des peaux et des figes. Cette eau, avec les figes, sert à remplir les peaux, qui sont attachées à peu près comme des outres. En hiver, il faut six jours pour cette opération, qui se fait dans quatre en été. On tourne et retourne chaque peau, afin que l'eau en touche alternativement les deux faces. S'il n'y a pas assez d'eau, on y en ajoute ; et, lorsque les figes se trouvent entières ou en gros morceaux, on les presse avec la main. On répand ensuite légèrement sur chaque peau du sel pilé très fin, et on réitère cette opération chaque jour pendant trois jours consécutifs. Alors on met sur les peaux du sel gemme pilé grossièrement ; elles deviennent ainsi parfaitement souples, et finissent par n'avoir plus de duretés : c'est après cette opération qu'on

(53) *Qlâta*, bain de chaux éteinte. C'est M. Louis Brunot, directeur honoraire de l'Institut des Hautes-Études Marocaines, qui nous a indiqué la transcription et la traduction de ce mot et aussi toutes les remarques mentionnées aux notes ci-après 58, 59, 60, 61, 65, 66, 68, 69, 70, 71 et 72. Nous tenons à lui présenter nos très sincères remerciements.

(54) Chaque partie est composée de six peaux (note de Broussonet).

(55) Le quintal dont il s'agit est le grand quintal, composé de 150 livres ; chaque livre équivalant au poids de dix-huit piastres fortes d'Espagne (note de Broussonet).

met sur chacune autant de sel que peut en contenir la main. Toutes ces opérations se font tandis que la peau est encore avec l'eau des figues ; après quoi, on laisse égoutter l'eau, et, pendant cet intervalle, on ajoute encore un peu de sel.

Les peaux sont ensuite placées pendant deux ou trois jours en tas les unes sur les autres dans un vaisseau plat, où elles achèvent de se bien imbiber de sel. On exprime après toute l'eau qu'elles contiennent, en les tordant fortement de deux en deux avec un bâton. C'est après cette opération qu'on leur donne la couleur rouge. Une demi-livre de cochenille ⁽⁵⁶⁾ et trois onces d'alun suffisent pour teindre dix parties de peaux. On procède ensuite au tannage qui se fait avec de l'écorce réduite en poudre assez fine. Cinquante livres de tan ⁽⁵⁷⁾ sont nécessaires de chaque peau [sic]. On met le tan dans l'eau, et on emplît de ce mélange les peaux dont on a retourné le côté de la fleur en dedans. On agite la peau, et on la froisse à trois reprises différentes, jusqu'à ce qu'elles soient bien pénétrées de l'eau tannante. On laisse la même eau pendant six ou huit jours ; ensuite on retourne la peau, et on l'emplît de la même eau, qu'on agite de même et qu'on y laisse pendant six jours. Les peaux sont ensuite mises dans l'eau courante, rincées et raclées avec un instrument de fer. On ouvre la peau par le fer, en la fendant dans sa longueur, et on l'assouplit en la frottant légèrement d'huile ; après quoi, on l'expose au soleil le plus ardent jusqu'à ce qu'elle soit sèche : alors on la met à l'ombre pour la rafraîchir. On l'imbibé légèrement d'eau avec une éponge, et on achève de l'amincir et de l'unir avec trois différens instrumens de fer appelés sedria ⁽⁵⁸⁾, al afi ⁽⁵⁹⁾ et chebka ⁽⁶⁰⁾.

Lorsque la cochenille est trop forte, et qu'elle donne une couleur foncée, on y mêle une certaine quantité d'une plante sèche, connue sous le

⁽⁵⁶⁾ Le commerce de la cochenille est exclusivement entre les mains de l'Empereur (note de Broussonet).

⁽⁵⁷⁾ Ces cinquante livres équivalent à 75 livres du poids de dix-huit piastres fortes chacune (note de Broussonet).

⁽⁵⁸⁾ *sedriya*, instrument composé d'un arc en bois que l'ouvrier place contre sa poitrine (d'où son nom : *şder* = poitrine) et d'une lame cintrée placée à l'extrémité d'une tige de fer qui part du sommet de l'arc de bois. Il sert à assouplir les cuirs trop raides pour être travaillés avec la râclette.

⁽⁵⁹⁾ *l-hâji*, sorte de lame de fer rectangulaire peu tranchante, utilisée pour achever le polissage.

⁽⁶⁰⁾ *şebka*, lissoir : morceau de bois — et non de fer — de 15×5×2 cm recouvert en entier d'une tresse de palmier nain enroulée tout autour.

nom de razoul al achbi ⁽⁶¹⁾. Cette plante, dont je joins ici un échantillon et des semences, paraît être une espèce de *mesembryanthemum* ⁽⁶²⁾ ; elle est annuelle et croît en abondance du côté de Chesa ou Tesa ⁽⁶³⁾, dans les plaines dont le sol est salé et inondé en hiver. Le mot razoul est le même, quant à la prononciation et aux lettres avec lesquelles il est écrit en arabe que celui de ghasùl, dénomination sous laquelle Forskal désigne deux espèces de *mesembryanthemum* ⁽⁶⁴⁾. Cette plante est appelée asba ⁽⁶⁵⁾ à Tétuan. On la nomme aussi quelquefois guesisilia ⁽⁶⁶⁾, quoique ce nom appartient à une espèce de *tenerium*, que j'ai observée dans presque toute la province de Garbe ⁽⁶⁷⁾, et dont les Maures se servent, après l'avoir pilée, pour laver leurs vêtements de laine. L'addition de razoul al achbi à la cochenille sert à en embellir la couleur.

On n'emploie, pour tanner les marocains rouges que l'écorce de l'iézeri ⁽⁶⁸⁾. C'est une écorce rougeâtre, épaisse, et disposée en couches, à peu près comme celle du pin. On en trouvera ci-joint un échantillon. L'arbre qui la produit est connu sous le nom de shnober ⁽⁶⁹⁾ ; il se trouve principalement dans la montagne de Beniyesga ⁽⁷⁰⁾, au sud-est de Fez. C'est un grand arbre, qui croît dans les lieux où il y a presque toujours de la neige. Je n'ai pu me procurer que les feuilles de cet arbre ; j'en joins

(61) *l-ğāsùl el-ʿašbi*, c'est-à-dire le détersif végétal. Ce mot n'est plus employé actuellement ; *ğāsùl* se dit ordinairement de l'argile saponifère, mais désigne aussi une plante saponifère qui sert à dégraisser les tissus. *ʿašbi* ou *ʿašbi* est un adjectif de relation tiré du mot *ʿšūb*=herbe.

(62) Celle qui a fleuri dans mon jardin en l'an 7, est l'*Aizoon hispanicum* (note de L'Héritier).

(63) Ces noms de lieux n'ont pu être identifiés.

(64) *Flor. arab.*, p. 98 (Note de Broussonet). Il s'agit sans aucun doute de l'ouvrage posthume du naturaliste suédois du XVIII^e siècle, Pierre FORSKAL, *Flora aegyptiaco-arabica, sive descriptiones plantarum...*, 1 vol. in-4^o, Copenhague, 1775.

(65) *ʿošba* : plante, herbe, spécialement herbe médicinale et plus particulièrement salsepareille, remède de la syphilis. Le mot désigne aussi à Rabat une plante sèche dont on garnit les paillasses.

(66) *Gsisilya* (?).

(67) La province du Gharb.

(68) *yizri*. Ce mot étonne un peu, d'abord parce qu'il semble être un adjectif de relation et non un substantif, puis parce qu'aujourd'hui les maroquins, qu'ils soient rouges (ce qui est rare), ou noirs, ou jaunes, ou blancs, sont tannés de la même manière ; la teinture rouge intervient après le tannage et se fait à l'aide de la cochenille.

(69) *šnóber*. Ce mot désigne toutes les espèces de pins. Nous ne croyons pas qu'aujourd'hui l'écorce d'un pin quelconque soit employée pour le tannage ; les cuirs forts sont tannés avec du tan, écorce de chêne et les maroquins avec du takkaout, graine d'un tamaris du Sud marocain. D'autre part, rares sont au Maroc les endroits où la neige persiste plus de six mois.

(70) La tribu des *Beni Yizga* est connue au nord de Fès, mais nous ne croyons pas qu'il existe dans la région une montagne de ce nom. D'ailleurs, peu de montagnes portent un nom, à part celles qui se détachent sur un ensemble et sont couvertes de neige pendant longtemps, tel par exemple le Bou Iblane. Il faut lire ci-dessus : « dans le pays montagneux des *Beni Yizga* ».

une ici. On emploie pour la préparation des cuirs forts diverses écorces, mais surtout celle du liège

Le sel de mer n'est pas employé dans la fabrication des marocains ; on se sert de celui dont je joins ici un échantillon, et qu'on ramasse dans des plaines, après que le soleil en a fait évaporer toute l'eau qui les couvrait.

On emploie à Fez, pour préparer les marocains, une eau de source, courante, douce et pure. Il y a dans cette ville deux tanneries, dans l'une desquelles le marocain rouge est très beau, tandis qu'il ne vaut rien dans l'autre ; ce qui provient de la différence des eaux.

Procédé employé à Tétuan pour le marocain rouge

Après que les peaux de chèvres ont été mises dans l'eau de chaux, afin de pouvoir les débarrasser, on les rince dans l'eau propre, et on les y laisse pendant deux jours ; ce temps suffit pour enlever tout ce qui pourroit rester de chaux. On les met ensuite pendant cinq ou six jours dans l'eau avec du son ; elles sont ensuite jetées dans une eau où l'on a mis des figues sèches, et on a l'attention de les remuer chaque jour. On ajoute à ce bain une petite quantité de sel qu'on augmente graduellement pendant huit jours. Alors on retire les peaux, et on les sale en les posant les unes sur les autres. Dès qu'elles sont suffisamment imprégnées de sel, on les passe à la presse, afin d'enlever la plus grande partie de l'eau dont elles étaient imbibées. On procède ensuite à la teinture. Pour cinq douzaines de peaux, il faut une livre et un quart de cochenille. On fait bouillir dans de l'eau la cochenille réduite en poudre, et à laquelle on a ajouté deux onces d'alun. Lorsqu'on juge que la cochenille a bouilli suffisamment, on la retire du feu, et on met dans ce mélange une demi-livre de l'herbe sèche appelée osba à Tétuan, et razoul al achbi à Fez. La liqueur encore chaude est répandue avec une cuiller sur chaque peau, et étendue de suite sur toute la surface de la peau. On la tanne ensuite en la mettant dans l'eau à laquelle on a ajouté de l'écorce en poudre, et on l'y laisse pendant quinze jours. Cette écorce est la même que celle qu'on connoit à Fez sous le nom de l'iézeri. Les peaux sont ensuite séchées et parées avec une espèce de fer et une pierre rude au toucher.

Procédé employé pour le marocain jaune

Le procédé suivi pour teindre le marocain en jaune est le même que celui qu'en emploi dans la préparation des marocains rouges, excepté qu'on ne sale pas les peaux de la même manière ; on ne leur donne le sel que lorsqu'elles sont dans l'eau des figues. Dès qu'on a retiré les peaux de cette eau, on les met dans une eau à laquelle on a ajouté le tan réduit en poudre. Cinq arrobas (71) (de vingt-cinq livres chacune) suffisent pour tanner cinq douzaines de peaux. On les laisse dans ce bain pendant quinze jours ; on les fait ensuite sécher, après quoi on les fait tremper dans l'eau pure, et sécher de nouveau en les exposant au soleil et au grand air. Cette opération est répétée alternativement plusieurs fois. On donne ensuite la couleur ; elle se prépare avec de l'écorce de grenades pulvérisée et de l'alun ; ces deux substances sont mêlées dans une suffisante quantité d'eau.

Nota. — *On donne aux peaux de chèvres une couleur rouge, faux teint, avec le bois de Brésil et l'alun, après avoir préparé les peaux comme si on vouloit les mettre en jaune. Le fouah (72), qui paroît être une espèce de galium ou de rubia, et qu'on apporte en grande quantité de Maroc, est employé à la place du bois de Brésil.*

Mémoire sur la Barbarie (73)

La France parait destinée à dominer sur toute la méditerranée : un des moyens les plus assurés pour parvenir à ce but est de se rendre d'abord maître des deux côtés qui bordent le détroit de Gibraltar. Cette opération qui serait d'une exécution facile et n'entraînerait pas dans de grandes dépenses, anéantirait infailliblement la puissance des Anglais dans cette

(71) C'est le mot *rob'a*, précédé de l'article. Il s'agit d'une mesure de capacité, sous-multiple d'une autre et qui signifie : « quart », mais qui varie selon les localités, l'époque et la matière mesurée.

(72) *foa*, la garance *rubia tinctorum*. Ce produit n'est plus employé pour les cuirs, mais on l'utilise pour la teinture de la laine.

(73) Nous avons dit que ce mémoire sur la Barbarie était en fait exclusivement consacré au Maroc. C'est que, pour Broussonet, la Barbarie correspond uniquement à l'empire chérifien, alors que généralement on désignait sous ce nom l'ensemble de l'Afrique du Nord : Tunisie, Algérie, Maroc.

mer et ferait passer dans nos mains tout le commerce du Levant. Il ne serait pas nécessaire pour réussir de faire de grandes expéditions maritimes ; il suffirait, après s'être assuré de la partie espagnole qui avoisine l'Afrique, de traverser le détroit de Gibraltar et de s'établir au Maroc sur la côte opposée où l'on peut aborder dans tous les tems, à toutes les époques et sans avoir jamais à craindre les forces navales de l'ennemi.

Tanger est la première place de Barbarie qu'on devrait occuper : c'est par là que les troupes françaises pourraient passer et se répandre sur toute la côte. Tarifa du côté de l'Espagne est le poste le plus voisin de Tanger et offrirait toutes les facilités nécessaires pour embarquer les troupes. Cette ville que sa position rend si aisée à fortifier n'offre dans ce moment qu'un mouillage indifférent quoique suffisant pour de petits bâtimens les seuls qu'on devrait employer pour faire toutes les expéditions. On pourrait par la suite y former un bon port : cet objet a fixé plus d'une fois l'attention de la Cour d'Espagne et nous avons eu occasion de voir les plans que des ingénieurs avaient fait pour l'exécution de ce projet. Il suffirait pour former un port de faire une jettée entre la terre ferme et l'île qui se trouve en avant de Tarifa. Cette place offrirait alors un mouillage sûr pour les plus gros bâtimens qui seraient en même temps protégés par les forts.

Tanger était fortifiée lorsque les Portugais en étaient les maîtres : les Anglais étendirent par suite ces fortifications, et au moyen d'une jettée qu'ils avaient construite dans la mer, le mouillage était devenu sûr dans tous les tems. En abandonnant cette place, ils détruisirent les fortifications et firent sauter la partie supérieure de la jettée ; mais il est facile de réparer tous ces ouvrages. Les gros bâtimens ne peuvent mouiller que devant les ruines de Tingis qui est de l'autre côté de la baie. Dans ce moment Tanger n'offre presque aucun moyen de défense : les murs qui l'entourent sont à moitié ruinés, les canons de fer qu'on y voit encore sont pour la plupart sans affûts, et le mauvais état de ceux qu'on n'emploie depuis longtems que dans les jours de fête, ne peut être comparé qu'à la maladresse des Maures qui servent ces pièces.

Le pays qui avoisine Tanger est fertile ; il offre les plus grandes ressources ; le terrain y est de la meilleure qualité et propre à toute espèce de culture. Les plaines qu'on traverse en allant vers Fez et Salé sont for-

mées par des couches très profondes d'une excellente terre végétale qui serait propre à la culture de la canne à sucre et de presque tous les végétaux que l'on cultive aux Antilles. Des coupures faites avec art dans ces plaines, des fossés bien ménagés assureraient l'arrosage des terres et serviraient à les égoutter pendant l'hiver.

Il serait avantageux de s'emparer d'abord de tout ce qui formait autrefois le royaume de Fez, c'est-à-dire de toutes les provinces de l'Ouest connues sous le nom collectif de Garb (74). On aurait ainsi des ports dans les rivières de la Mamora (75), dans celle de la Rache (76) devant Arzilla, à Tanger, à Tétuan. On pourrait dans la suite former des établissemens sur toute la côte occidentale de Maroc. Les premières entreprises devraient être dirigées du côté de la méditerranée. Ceuta qui, bien loin d'être de quelque utilité à l'Espagne, lui est au contraire à charge, tomberait au pouvoir de la France et pourrait devenir alors un poste important. Tétuan serait aisément fortifié ; mais avant de passer la petite rivière qui sépare son district de la côte montueuse et boisée qui borde ensuite la méditerranée, il serait peut-être nécessaire de former quelques petits établissemens sur cette partie, de prendre possession de Melilla et de quelques autres postes abandonnés en différens tems par les Européens. Les îles Zafarines (77) devraient également être occupées : on y trouve un bon port fait par la nature, ainsi que d'autres mouillages qui deviendraient excellents moyénant une petite dépense. Toute cette côte est d'autant plus précieuse qu'elle est couverte de forêts qui fournissent des bois de construction de bonne qualité et qui peuvent être embarqués aisément à cause de leur voisinage de la mer. C'est d'ailleurs la route qu'il faut prendre pour s'emparer de la partie de la Barbarie qui borde la méditerranée, et des qu'on serait paisible possesseur de ces gorges rien ne pourrait empêcher qu'on se rendit maître d'Alger. C'est peut-être la seule route à suivre pour parvenir à détruire entièrement cette puissance.

(74) La province du *Gharb*, que dans son mémoire sur la façon de préparer les cuirs, Broussonet orthographe *Garbe*.

(75) La Mamora, aujourd'hui Mehdiya.

(76) Larache.

(77) Les îles Zaffarines, situées près de l'embouchure de la Moulouya, ont été occupées par l'Espagne en 1848.

Le moment actuel est on ne peut plus favorable pour s'emparer de l'Empire du Maroc. Ce pays déchiré pendant quelques années par des dissensions intestines a été la proie de diverses factions. Le prince (78) qui occupe le trône des Shérifs n'est point aimé de ses sujets. Les guerres civiles, la peste (79) et plus encore les caprices du roi ont ruiné ce pays qui au tems de Sidi Mohamed était aussi florissant que le puisse être une contrée musulmane. L'Empereur actuel aussi fanatique qu'avare a interdit la sortie de presque toutes les denrées du Maroc, et a conséquemment empêché l'importation du numéraire que ce pays recevait annuellement de l'Espagne et du Portugal. Tous les chefs de provinces sont mécontents, et il serait facile, si on le jugeait utile, de faire parmi les Maures une diversion qui les empêcherait de songer de longtems à attaquer les premiers établissemens français : il suffirait de faire paraître Muley Slemma (80), frère du roi actuel, et qui après avoir gouverné pendant quelque tems les provinces du nord du Maroc s'était retiré en Egypte d'où il a été depuis quelque tems se fixer à Tunis. Les amis de ce prince sont nombreux sur la côte occidentale de la Barbarie, et leur zèle entretenu par l'espoir que leur donnent ses fils de le voir réparaître parmi eux.

Si on désirait se rendre maître de toute la côte jusqu'à ce qu'on eut entièrement chassé les chefs des Maures au delà de la chaîne de l'atlas, il serait avantageux de suivre à l'égard de ce peuple l'exemple des Portugais (81) qui, lorsqu'ils étaient les maîtres de la Barbarie, entretenaient parmi les Maures une guerre continuelle en favorisant toujours les chefs les plus faibles. Leurs colonies étaient militaires et formées à peu près comme celle des Romains : en Barbarie toutes les terres sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, domaniales ; le roi en dispose à son gré et les donne momentanément à ceux de ses sujets qu'il veut favoriser. Ce n'est que dans les environs des villes que la propriété est plus déterminée ; elle est

(78) Le sultan Moulay Sliman, qui régna sur le Maroc de 1792 à 1822. C'était un homme très pieux, modéré, juste et élément. Contrairement à ce que dit Broussonet, le Maroc, à l'époque où écrit celui-ci — entre 1799 et 1807 — était un pays prospère.

(79) Il y avait 53 ans que la peste n'avait paru au Maroc, lorsqu'elle s'y est manifestée en 1799; on avait été à cette époque 72 ans sans voir ce fléau (note de Broussonet).

(80) Moulay Moslama, fils de Sidi Mohammed ben Abdallah et d'une captive espagnole convertie à l'Islam.

(81) Nous avons déjà signalé combien la partie historique de ce mémoire laissait à désirer. L'histoire des Portugais au Maroc, telle que l'expose Broussonet, nous semble très romancée.

transmise des pères aux enfans. D'après ces dispositions, le Gouvernement pourrait, sans craindre de faire des mécontents, céder les portions de terre qu'il jugerait à propos et attacher ainsi au sol les premiers colons.

Le Portugal a su conserver pendant quelques siècles les possessions qu'il avait en Mauritanie, et si l'appas des richesses n'avait engagé ce gouvernement à tourner mal à propos ses vues vers l'Inde où une puissance européenne du troisième ordre ne saurait conserver longtems la supériorité, tous les efforts des Maures quoique réunis sous la conduite des Shérifs n'auraient jamais expulsé les Portugais d'un pays dont la possession leur aurait procuré des avantages plus réels que tous les établissemens lointains. Lorsque les Portugais prirent possession d'une partie de la Barbarie il n'y avait aucune puissance assez forte pour les en empêcher : ils introduisirent la discorde parmi les chefs de tous les petits états, parmi les tribus errantes des Arabes, et ils n'eurent bientôt dans tout le pays que des Alliés ou des tributaires. Ils trouvèrent parmi les Alliés des généraux fidèles et habiles : il y avait du tems de leur roi Emmanuel un chef Maure à la tête des généraux portugais les plus distingués. Ces alliés étaient employés pour tenir dans la soumission les Etats tributaires. Ce que les Portugais retiraient de la Barbarie était considérable ; ce pays fournissait au Portugal des grains, des bestiaux, de l'huile, des métaux et surtout le produit d'une riche pêche. Les tributs étaient perçus en denrées et devaient être très considérables, si l'on en juge par un seul article dont la chronique du roi Emmanuel nous a donné connaissance, c'est l'orge que les états situés au sud d'Azamore ⁽⁸²⁾ payaient annuellement pour la cavalerie du roi, et dont la quantité se portait à sept cent mille Alqueires ⁽⁸³⁾. Le Portugal occupait alors, ou en propre ou en suzeraineté, le tiers au moins de l'étendue de Fez, de Maroc et de Suz.

Tout ce pays était divisé en municipalités dont les trois principales étaient Ceuta, Tanger et Saffy. Chaque municipalité avait dans son arrondissement un certain nombre de villes ou pour mieux dire de bourgs. Tous les Portugais étaient censés soldats : ils étaient attachés à des municipalités et ils ne se mêlaient point avec les Maures. Ces municipalités

(82) Azemmour.

(83) L'alqueire est une mesure qui, pour les grains, correspond à 13,52 litres.

étaient formées de la même manière que les colonies romaines. On les multipliait avec d'autant plus de facilité que les Maures d'alors comme ceux d'aujourd'hui ne possédaient aucune terre en propre. Les principaux d'entre les Portugais établis en Barbarie étaient d'anciens officiers qui y dépensaient le produit des commanderies qu'ils possédaient en Europe. Le produit de la bulla de la cruzada était aussi versé en grande partie dans la Mauritanie.

Les Portugais qui se soutinrent aussi longtems qu'ils voulurent dans ce pays, ne l'abandonnèrent que sous leur roi Jean. Les courtisans avides qui obsédaient ce prince, l'obligèrent, malgré les réclamations des officiers établis dans la Mauritanie et qui offraient de défendre ce pays contre la nouvelle puissance des Shérifs, de concentrer toutes ses forces à Ceuta, Tanger et Mazagan. Ceuta est encore au pouvoir de l'Espagne : c'est devant cette place défendue par une poignée d'Européens, que Muley Yezid ⁽⁸⁴⁾, un des militaires les plus habiles qu'aient eu les Maures, est venu échouer il y a quelques années avec une armée de plus de trente mille hommes. Tanger après avoir été cédé aux Anglais par le Portugal fut abandonnée par leurs nouveaux possesseurs dans un tems où leur commerce était encore peu étendu dans la méditerranée. Mazagan n'a été évacué qu'en 1767 ⁽⁸⁵⁾ et seulement par des vues d'économie.

Les avantages que le Gouvernement retirerait de la possession de la Mauritanie sont immenses. Il suffira d'indiquer les principaux. Tels sont la faculté de pouvoir y établir des colonies pour se débarrasser d'un excédent de population ; ce pays offrirait d'autant plus de ressources pour cet objet que le climat en est excellent, la terre très fertile et propre à la culture de toutes les denrées qu'on trouve en France et de la plupart de celles qu'on retire des Antilles. D'ailleurs on peut s'y rendre presque entièrement par terre et d'une manière économique. On sait que beaucoup de personnes sont obligées de renoncer au dessein qu'elles ont de s'établir dans les colonies d'outremer, par l'impossibilité de trouver les fonds nécessaires pour faire la traversée ; par l'éloignement que les familles habituées

(84) Le sultan Moulay el-Yazid, le prédécesseur de Moulay Sliman et qui régna de 1790 à 1792.

(85) C'est le 11 mars 1769 et non pas en 1767, que les Portugais évacuèrent Mazagan, assiégée par les troupes du sultan Sidi Mohammed ben Abdallah.

à vivre dans l'intérieur de la France doivent naturellement avoir pour des voyages lointains et maritimes ; par la crainte de devenir victimes d'un climat si différent de celui d'Europe et de ne pouvoir tirer parti de leurs connaissances agricoles dans des pays où la culture est si différente de la nôtre. L'état actuel des Antilles engagerait certainement un grand nombre de colons industriels à se transporter avec leurs capitaux dans la Mauritanie ; et si l'on voulait y admettre des étrangers, il s'y rendrait un grand nombre de familles du nord et des îles grecques qui préféreraient ce pays aux états-unis de l'Amérique.

L'Espagne et le Portugal ont toujours retiré de la Barbarie une grande quantité de grains et de bestiaux ainsi que plusieurs autres produits ; il paraît même que ces deux états ne peuvent se passer de ces secours. Cette branche de commerce sujette aux caprices des rois de Maroc, quoique très étendue, est cependant susceptible d'un très grand accroissement et deviendrait une source abondante de richesse dès que le pays serait au pouvoir des Français.

Les Mines, qui entre les mains des Maures ⁽⁸⁶⁾ ne rendent pas à beaucoup près autant que lorsque les Carthaginois fréquentaient cette côte, deviendraient une partie des plus importantes des produits de la Mauritanie : ces produits étaient aussi considérables sous la domination des Romains. Les mines de cuivre et d'argent sont très multipliées dans toute la chaîne que forme l'atlas : on exporte de ce pays tous les ans une assez grande quantité de cuivre. La plupart de ces mines sont encore intactes ; celles même où l'on voit les restes des galeries pratiquées par les Romains pourraient être reprises avec avantage. Du côté de Salé, on trouve des mines d'étain, d'autant plus précieuses que, comme on sait, ce métal ne se rencontre que dans très peu de pays, et que le commerce en est presque entièrement entre les mains des Anglais. L'or qu'on trouve en circulation dans l'intérieur de la Barbarie y est apporté par le commerce qui se fait avec les Européens, ou vient de l'intérieur de l'Afrique. On a cependant des raisons pour croire qu'il y a des mines d'or du côté de Tarudant.

Les pêcheries pourraient non seulement devenir une source de richesse, mais une pépinière de marins. Du tems des Portugais on préparait sur

(86) Cf. Georges S. COLIN, *Les mines marocaines et les Marocains*, dans *Bulletin économique du Maroc*, juillet 1936, pp. 196-199.

cette côte une grande quantité de morue destinée pour l'Europe. Le poisson qu'on salait ou qu'on faisait sécher appartient à une espèce voisine de celle de la morue, et les premiers Portugais qui avec Corte Réal s'établirent à Terre neuve venaient de cette partie de la Barbarie : leur principal établissement était au cap de Gée ⁽⁸⁷⁾. Plusieurs points seraient propres à former des pêcheries d'où, ainsi qu'on l'a dit plusieurs fois, il serait très facile de fournir abondamment du poisson salé, aux nègres des Antilles. La côte de la méditerranée ayant en même temps des pêcheries de thon, les deux côtes fourniraient du poisson préparé non seulement pour l'Espagne, mais encore pour l'Italie dont les peuples ne sauraient se passer de cet aliment.

On trouve sur la côte occidentale du Maroc quelques bons ports naturels ; il est surprenant que les Maures n'aient jamais essayé d'en tirer parti. La Vledia ⁽⁸⁸⁾ surtout forme un des meilleurs et des plus surs mouillages.

Les établissemens qu'on fera en avançant vers le sud seraient d'autant plus importans, qu'indépendamment des produits abondans qu'on en retirerait, ils nous mettraient à portée de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique et d'expédier plus d'une fois par an des caravanes qui ne se contenteraient pas comme celles des Maures de n'aller que jusques à Tombut, mais qui pourraient visiter les principales villes de Bornou, Cashna, etc. Cet objet mérite d'autant plus l'attention du Gouvernement, qu'il attire depuis quelques années celle des Anglais d'une manière particulière. Il semble que l'association formée en Angleterre pour faire des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique n'ait pas uniquement pour but des recherches scientifiques. Le changement de système qui a eu lieu relativement à l'organisation de la colonie de Sierre Leona qui est actuellement administrée par le Gouvernement anglais ; les établissemens nouveaux formés depuis peu à Boulama, à Gambie et sur d'autres points de cette côte ; la nomination surtout d'un consul général pour l'intérieur de l'Afrique, tout fait voir clairement que l'Angleterre compte retirer les plus grands avantages de ses relations avec ce pays : et s'il est permis de former quelque

(87) Aga-lir, autrefois appelée Santa Cruz du cap de Guir, ou Santa Cruz du cap de Gué (ou Guéé).

(88) Sans doute Oualidia, entre Mazagan et Safi.

cada la segunda parte del tomo segundo, se encontró en una habitación abandonada de la Biblioteca de la Mezquita de al-Qarawiyyīn en Fez un legajo informe de hojas sueltas y descabaladas, que Lévi-Provençal recibió en préstamo para su estudio y de las que, apesar de su desorden y grandes lagunas, sacó interesantes precisiones sobre la cronología almorávide, que le permitieron fijar la fecha y pormenores de la fundación de Marrakech (4) y aclarar la filiación de la Mora Zaida (5) y el carácter de las relaciones entre Alfonso VI y su hermana la Infanta Urraca (6). Al disponer de cincuenta y cuatro fotocopias, sacadas de ese legajo, he podido yo estudiar *La salida de los Almorávides del desierto y el reinado de Yūsuf b. Tašfīn* en un trabajo aparecido en *Hesperis* (7). En *Tamuda* he publicado otro sobre "Alī b. Yūsuf y sus empresas en el Andalus" (8). He dedicado a *Tašfīn b. 'Alī y su gobierno en el Andalus* un estudio en el *Memorial Lévi-Provençal* próximo a aparecer y finalmente he utilizado gran parte del mismo legajo para redactar otro artículo sobre *Los Banū Hūd, Alfonso I, el Batallador y los Almorávides*, que forma parte del tomo 7º, en prensa, de *Estudios de la corona de Aragón*.

En 1939, el nuevo hallazgo de un segundo legajo, que debía llenar en gran parte la laguna, que va en el primero desde el año 469 hasta el 495, lo aprovechó Lévi-Provençal solo en parte para su estudio sobre el sitio y conquista de Valencia por el Cid a base de la monografía de Ibn 'Alqama copiada y extractada por Ibn 'Idārī. Publicó el texto árabe del Bayān, que abarca los hechos ocurridos desde Ša'bān del 485 —Septiembre del 1092— hasta Šawwāl del 487 —Octubre del 1094— en el artículo *La toma de Valencia por el Cid, según las fuentes musulmanas y el original árabe de la Crónica general de España* (9), pero pasó por alto todo lo referente a los años 469 a 485 y 487 a 495, que podía figurar en los demás folios de ese segundo legajo sobre la toma de Tanger y de Ceuta,

(4) *Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Occident musulman. — Hommage à Georges Marçais*, tomo segundo, págs. 117 a 120.

(5) *La « Mora Zaida » femme d'Alphonse VI, et leur fils, l'infant don Sancho*, *Hesperis*, t. XVIII, 1934, pp. 1-8, reimpresso en *Islam d'Occident*, volume VII, pp. 139 à 151.

(6) *Al-Andalus*, vol. XIII, fasc. 1º, pp. 157-9, pp. 155 a 182.

(7) Tercero y cuarto trimestres, 1959, Librairie Larose, Paris.

(8) Año VII, semestres I y II, 1959, pp. 77 a 122. Tetuán.

(9) *Al-Andalus*, vol. XIII fasc. 1º, pp. 97 a 156. Traducción con nueva confrontación del texto árabe por el Prof. E. García Gómez.

la intervención de Yūsuf b. Tašfīn en el Andalus, el destronamiento de los reyes de taifas y las luchas con los reyes cristianos de la Península hasta la proclamación oficial de 'Alī b. Yūsuf como príncipe heredero en 495 y solo para completar su trabajo transcribe y traduce del legajo primero el párrafo sobre la reconquista de Valencia por el emir almorávide Mazdalī en Raḡab del 496 —Abril-Mayo del 1102—.

El texto árabe de ambos legajos, mas lo que entretanto pudiera aparecer, pensó Lévi-Provençal publicarlo en un tomo de *Documents inédits d'histoire almoravide*, que hace ya tiempo tenía preparado y anunciado, pero su prematura y llorada muerte le impidió realizar su propósito y ese segundo legajo en el que tantos datos interesantes de historia almorávide debían encontrarse, además del episodio de Valencia y su toma por el Cid, no se ha restituido a la Biblioteca del Qarawiyyīn y hoy ignoro cual ha sido su destino, a pesar de las gestiones que he hecho para encontrarlo.

Así nos encontramos con que todavía está inédito casi todo el texto de lo que escribió Ibn 'Idārī sobre los Almorávides y precisamente su historia, que hasta ahora conocíamos muy imperfectamente a través de las deformaciones y errores del *Rawḍ al-qirṭās*, necesita una urgente revisión, que solo será posible, cuando se acaben de descubrir los pocos fragmentos del *Bayān*, que aún nos faltan, para disponer de su texto completo, ya que habrá que renunciar al descubrimiento de las fuentes contemporáneas y de las monografías, que como el *Anwār al-dyaliya* y el menos conocido *al-Anbā' fi siyāsāt al-ruūsā'*, ambas obras de Abū Bakr Ibn al-Ṣayrafī y varias otras de autores conocidos o anónimos, que veremos citadas por Ibn 'Idārī en el curso de este relato.

Quizá se considere demasiado prematuro el atreverme a dar a la imprenta el texto que he podido transcribir de este primer legajo acéfalo, tan averiado y lleno de cortes, blancos y manchas, pero son tan importantes las aportaciones que Ibn 'Idārī nos ofrece y tan precisa la rectificación cronológica de los jalones de la gesta almorávide, que me he decidido a su publicación con la esperanza de que su conocimiento sirva de estímulo a los que estudian y catalogan los fondos inéditos de las Bibliotecas del Norte de Africa y sobre todo al Director y funcionarios de la

gran Biblioteca de la mezquita de al-Qarawiyiyin para buscar e identificar los pasajes aún ignorados o perdidos, que nos permitan establecer el texto completo del *Bayān al-mugrib* en su parte almorávide, como ya lo he logrado en lo referente al imperio almohade ⁽¹⁰⁾.

Ambrosio HUICI MIRANDA.

... و يشتهرون وفيها اقوام على تعليم العلوم يحرضون وعلى التفقه في الدين من الله يرغبون ... « يا سيدنا تنظر في من يتوجه معي الى بلادنا ليعلمنا ديننا » فقال له الفقيه « سوف اجتهد لك في ذلك ان شاء الله تعالى » فعرض الفقيه الامر على الطلبة هنالك فلم يجد احدا يوافقه على ذلك ، لأجل مشقة السفر البعيد والانقطاع في الصحارى ، فدل الفقيه على رجل من فقهاء الغرب الاقصى اسمه واجاج فاعطاه كتابا يوصله اليه يؤكد في الاجتهاد في ذلك عليه . فلما وصل يحيى بن ابراهيم الى اقصى المغرب وجده في موضع يقال له « ملكوس » واجتمع معه فيه واعطاه كتاب الفقيه ابي عمران فرحب به واكرمه وكلمه يحيى بما اراد ان يكلمه واعلمه بوصية الفقيه ابي عمران اليه ، وتوكيد عليه فاختر له شخصا يقال له عبد الله بن ياسين فسار معه الى قبيلة جدالة فاجتمع عليه عندهم نحو سبعين شخصا ما بين كبير وصغير من فقهاءهم ليعلمهم ويقفهم في دينهم فانقادوا له انقيادا عظيما ووالوه في ابتداء الامر تكريما واقاموا معه على ذلك مدة كبيرة واجتمع عليه منهم اعداد كثيرة الى ان امر عبد الله المذكور لقبائل جدالة بغزو قبائل لتونة فحاربهم جدالة حتى غلبوهم ودخلوا في دعوة عبد الله بن ياسين وغزوا معهم سائر قبائل الصحراء وحاربوهم فقوى امر جدالة وظهورهم الى ان مات يحيى بن ابراهيم .

(10) Sobre su publicación y traducción y sobre los manuscritos de que me he valido para mi nueva edición, véase mi artículo *La salida de los almorávides del desierto y el reinado de Yūsuf b. Tašfīn en Hespéris*, tercero y cuarto trimestre, año 1959, pág. 158.

وبقى فيهم عبد الله بن ياسين يمثلون كل ما به يامرهم منقادين لامره ونهيه الى ان نقض عليه شخص منهم اسمه الجوهر بن سحيم شيئا من احكامه وجد فيها تناقضا فتوافق مع بعض رجال من كبرائهم فعزلوه من الرأي والمشورة وقطعوا منه مالهم وانتهبوا داره وهدموها واخذوا ما كان فيها وخرج عبد الله بن ياسين منهم خائفا منهم .

وكان امير لتونة يومئذ يحيى بن عمر بن بولنكاين اللمتوني فرحل اليه عبد الله المذكور فتلقيه يحيى بن عمر باحسن قبول من اقباله واخذ معه في اموره واحواله فتوجه عبد الله بن ياسين الى شيخه واجاج الذي دخل يحيى بن ابراهيم الجدالي عليه وقيل انه كتب ولم يتوجه بنفسه اليه فاعلمه بما جرى في جدالة وبين له امره معهم وحاله فشق على الشيخ واجاج المذكور ما اعلمه من ذلك فكتب الى بعض اشياخ جدالة يعاتبهم على ما صدر لعبد الله بن ياسين منهم وما بلغه من فعل المشغبين عليه وهو مقيم بينهم واخذ في ذلك اخذا كليا عليهم وعاتب عتابا شافيا اليهم لكونهم كانوا قد انقادوا اليه ثم انتقدوا ما شيعه عدوه عليه فلما وصل جواب الشيخ واجاج من اشياخ الجداليين المذكورين مستعذرين له على تقصيرهم في حق عبد الله بن ياسين امره بالرجوع الى تلك القبائل الصحراوية وكتب لاشياخهم يعلمهم ان من خالفه قد خالف الجماعة .

بعض اخبار عبد الله بن ياسين مع لتونة في ابتداء امرهم

| Fol. 1 v. وذلك انه لما استقر عبد الله بن ياسين عند لتونة انقادوا له واطاعوه واحتال على الذين شاغبوا عليه في جدالة فقتلهم وامر بقتل من استوجب القتل عندهم فاجابته بعض القبائل الصحراوية ودخلوا في دعوته والتزموا المسنة به وكان اشدهم انقيادا له امير لتونة يحيى بن عمر فكان يخرج معه مع قبائل لتونة لمحاربة بعض القبائل الذين لم يخرجوا تحت طاعته الى ان نهضوا الى قبيلة لمطة فسألوهم ثلث اموالهم ليطيب (I) لهم الثلثان الباقيان . كذا سن لهم عبد الله بن ياسين في الاموال المختلطة فاجابوه الى ذلك ودخلوا معهم في دعوته مدة كبيرة وتقدم يحيى بن عمر اللمتوني على قبيلة مسوفة وغيرها .

(1) En el original تطيب

محمد - صلى الله عليه وسلم - واراكم قد أعياكم حرب هولاء المشركين ولم يامرنا الله ان نتركهم اذ ... فاستعينوا بالله ربكم ينصركم عليهم » فخرجت لتونة في اليوم الرابع وكان ... اسبخ ... وعزم على الحرب فحمى الوطيس بين الفريقين واشتدت الحرب الى ان انهزم اعداؤهم وقتلوهم قتلا ذريعا وسلبوا اموالهم وسبوا - نساءهم وابناءهم ... | Fol. 2 v. وعادوا الى بلادهم فامرهم امامهم عبد الله ابن ياسين باعطاء الخمس لاميرهم يحيى بن عمر ... واخذوه .

ولما ظهر لعبد الله بن ياسين استقامة لتونة وجددهم واجتهدهم اراد ان يظهرهم ويملكهم بلاد المغرب فقال لهم « انكم قد غزوتهم ونصرتهم دين محمد - صلى الله عليه وسلم - وقد فتحتم ما كان امامكم وستفتحون - ان شاء الله - ما وراءكم » فامرهم بالخروج من الصحراء الى سجلماسة ودرعة واهلها يومئذ تحت طاعة زناتة المغراويين واميرهم مسعود بن وانودين وذلك بعد ما خاطبوهم فلم يجيبوهم الى ما طلبوا منهم فغزوهم في جيش كثيف واكثرهم على النجب ركبانا ومنهم رجالا وفرسانا فقاتلهم لتونة الى ان غلبوهم فطلبوا العفو منهم وادخلوهم سجلماسة فقبل انهم قتلوا مسعود بن وانودين اميرهم وقيل بل فر امامهم واقام بها الامير يحيى ابن عمر مدة اشهر مع اخوانه اللمتونيين .

ثم تخلف جماعة منهم فيها ورحل منها مع اخوانه الى الصحراء لاجل جدالة اعدائهم وبعد ذلك زحفت زناتة المغراويون على سجلماسة فدخلوها وقتلوا من كان بها من اللمتونيين في المسجد الجامع : فقبل ان ذلك كان في السنة ست واربعين واربعمئة وقيل في سنة ثمان واربعين .

ثم بعد ذلك ندم اهل سجلماسة على ما فعل مع لتونة وتواترت رسلهم على عبد الله بن ياسين يذكرون ان زناتة المغراويين ... وانهم هم الذين فعلوا ما فعلوا وقتلوا من فتلوا وطلبوا الوصول اليهم والقنوم ... عليهم لياخذوا نارهم منهم فنذب عبد الله بن ياسين اللمتونيين وغيرهم الى ... فخالفه قبائل جدالة وذهبوا الى الساحل فامر عبد الله بن ياسين امير لتونة يحيى ان يتحصن في جبلهم وهو جبل غزير الماء والكلأ . قال ابو عبيد - رحمه الله - كان في طوله مسيرة ستة ايام وفي عرضه مسيرة يوم واحد وفيه حصن يسمى ازكي حوله نحو من عشرين الف نخلة فصار يحيى بن عمر في ذلك الحصن قيل بسبب مرض اصابه وقيل غير ذلك .

وكان ابو بكر بن عمر قد تركه اخوه يحيى بن عمر اميرا على بلاد درعة فاجتمع لعبد الله بن ياسين جيش كثير من لمتونة ومسوفة ولطة ومزجة وصار بهم الى درعة ثم بعد ذلك رجعت جيوش جدالة الى يحيى بن عمر : قيل انهم كانوا نحو ثلاثين الف واقل منهم ركبان على النجب وبعضهم على الخيل وذلك في سنة ثمان واربعين وقيل سنة تسع ... كان له ... مع لمتونة في موضع معروف عندهم : قتل فيه يحيى بن عمر وقتل فيه بشر كثير وهم يذكرون بزعمهم انهم يسمعون في ذلك الموضع اصوات المؤذنين عند اوقات الصلوات والآن يحترمونه ولا يدخله احد منهم .

ذكر دولة الامير ابي بكر بن عمر اللمتوني - رحمه الله -

Fol. 3 r. | وذلك انه لما بلغ الخبر بوفاة اخيه ابي زكرياء ببلاد الصحراء قدمه امامه عبد الله بن ياسين في درعة وتوجه الى سجلماسة واخذ له البيعة من اهلها : ثم وصلها الامير ابو بكر فبويع بها في اوائل شهر محرم مفتتح عام خمسين واربعمائة وقيل غير ذلك وبايعه فيها بعض الزناتيين على يدي عبد الله بن ياسين وخرج الامير ابو بكر من سجلماسة بعسكره في الثالث عشر الى درعة لياخذ منهم ما اوجب له عليهم من الزكاة والفطرة وكان بدرعة قوم من زناتة فامتنعوا له فقاتلهم الامير ابو بكر وهزمهم وغنم ابلهم ومواشيهم وولي الامير ابو بكر على بلاد درعة رجلا من خيار لمتونة وترك معه جمعا كبيرا وعاد الى سجلماسة وانصرف ابو محمد عبد الله بن ياسين عنه الى بلاد المصامدة وغيرها حين تذكر ما عاينه من تلك القبائل واحوالهم فخرج من سجلماسة قاصدا الى اغمات فاجتمع بوريكة وهي لانة وهزميرة وطاف على قبائل المصامدة وقبائل بلاد تامسنا فوجدهم على ما كان تركهم من الفتنة الفها (?) فقال لهم « ألا تعرفون انه من مات منكم في هذه الحروب الجاهلية فانه من اهل النار » فوعظهم وقال لهم « اتقوا الله وادعوا عما انتم عليه من فتنكم فانه من اهل النار » فوعظهم وقال لهم « اتقوا الله وادعوا عما انتم عليه من فتنكم وقدموا على انفسكم من يؤلفكم » فقالوا له : « ما هو فينا ... ولا في قبائلنا الا كل قبيلة منا ترى ان يكون الامير منها » فقال لهم « ان انتم سمعتم مني ادلكم على راي صالح يصلح الله به احوالكم : هذا امير لمتونة الصحراء اهل الزهد والورع » وقد كانوا سمعوا به وما اصلح الله من البلاد على يديه فانعموا له ... عليهم العهود والمواثيق بذلك

ثم رحل عنهم ورجع الى سجلماسة فتلقيه الامير ابو بكر بن عمر على مسيرة يوم منها وسر بقدمه عليه فبشره عبد الله بن ياسين بما افاء الله له على يديه فشكر الامير ابو بكر على ذلك ودعا له بامتداد عمره فقال له ابو محمد عبد الله : تاهب للحركة اليهم وقدمك المبارك اليهم » فاخذ في غد ذلك اليوم في حركته وولى على سجلماسة واحد اخوانه مع جمع وافر من لمتونة وخرج من سجلماسة في السابع عشر لربيع الاخر من السنة خمسين المذكورة وذلك في عسكر فيه اربع مائة فارس وثمان مائة راكب على النجب والفي راجل وكان وصولهم الى اغمات وريكة في الثاني لجمادى الاولى من السنة فتلقتهم بعض اشياخ قبائل المصامدة على مرحلتين من اغمات فاحتل الامير ابو بكر مدينة اغمات واستوكن مع امامه عبد الله بن ياسين فبايعه بعض القبائل بها .

ثم وفدت عليه وفودها فبايعوه واقام باغمات مع امامه مدة من ستة اشهر فلما كان اول شهر ذي قعدة من العام المؤرخ انصرف عنه امامه ابو محمد الى بلاد تامسنا فقتله برغواطة في اوائل سنة احدى وخمسين واربع مائة وقال بعض المؤرخين لدولتهم ان توجه في بلاد السوس ليصلح بين اخوته جدولة في فتنة | Fol. 3 v. فاصابه مرض ففضى نجه ووصل نعيه الى اغمات واما ما صح عنه بانه قتله برغواطة كما تقدم ذكره ولم يقتل عبد الله بن ياسين حتى استولى على سجلماسة واعمالها واغمات وبلاد السوس وغيرها .

ومما يذكر من احوال عبد الله بن ياسين انه سافر مع قوم كانوا معه فعطش جميعهم فشكوا ذلك اليه فقال « عسى الله ان يجعل لنا من امرنا فرجا ومخرجا » ثم سار بهم ساعة وقال « احفروا » فحفروا فوجدوا الماء بادنى حفر فعدوا ذلك كرامة له فشربوا جميعا وسقوا دوابهم وانصرفوا : وكانت لمتونة لا تقدم احدا منهم للصلاة الا من صلى خلف عبد الله بن ياسين وقيل كان عبد الله بن ياسين نكاحا للنساء يتزوج في الشهر عددا منهن ثم يطلقهن فكان لا يسمع بامرأة حسناء الا خطبها ولا يجاوز بصدقاتهن اربعة مثاقيل .

واما ما شد فيه عبد الله من الاحكام فاخذ الثلث من الاموال وزعم ان بذلك تطيل وان الرجل اذا دخل في دعوتهم وتاب عن سالف ذنوبه قالوا له « قد اذنبت ذنوبا كثيرة فيجب ان يقام عليك حدودها » فيضربوه حد الزنا وحد الافتراء وان علموا انه

قتل قتلوه سواء اتاهم تايبا طايبا او غلبوا عليه ، ومن يتخلف من مشاهدة الصلاة مع الجماعة ضرب عشرين سوطا ومن فاتته ركعة ضرب خمسة اسواط فكان اكثرهم يصلون بغير وضوء اذا حان الوقت واعجلهم الامر من اجل الضرب ، ومما يحفظ من جهل عبد الله بن ياسين ان رجلا اختصم اليه مع تاجر غريب فقال له التاجر في جوابه حاشا لله ان يكون ذلك - فامر بضربه ولما مات ابن ياسين وقتله برغواطة كان الامير ابو بكر بن عمر قد تولى امر صنهاجة وغيرها وطاعت له قبائل المصامدة باسرها فقام معهم لقتال برغواطة حتى اخذ الثأر منهم . وفي ابتداء هذه الدولة للمتونية اختلاف اختصرنا منه ما وقع الاتفاق عليه .

ذكر نسب أمراء الدولة المرابطية

قال ذو العلم باخبارهم ان الجد الذي ينتهي اليه نسب جميعهم هو منصور، والجد الذي يفترق منه افخاذهم ترجوت بن ورتاسن بن منصور بن مصالة بن امية بن وانمالي الصنهاجي ثم للمتوني وكانت لترجوت ثلاث بنين محمد وحמיד وابراهيم ففترقت منهم بطون كثيرة وكان القائم بالملك في الصحراء بعد ابيه ابراهيم وهو جد يحيى بن عمر الامير المتقدم ذكره ، وكان يقال له امير الحق وهو يحيى بن عمر بن ابراهيم بن ترجوت وكان لامير الحق يحيى المذكور من الولد اربعة بل ثلاثة محمد وعلي وعيسى وكان لام محمد نبأ ظريف ياتي ذكره في موضعه ان شاء الله تعالى - واستصحب يحيى بن عمر الامر بقية عمره فلما قضى نحبه ولى الامر بعده اخوه ابو بكر بن عمر وكان يرى في منامه بقرتين يخير فيهما فيضع ... احدهما فيقال له « هذا الذي اخذت هو الملك والذي تركت هو الولد : » وكان له ابنان ابراهيم ويحيى | Fol. 4 r. فاما يحيى يعرف بابن عايشة وهي بنت ياران بن تايغشتت اخت اسحق بن ياران واما ابراهيم فلم يعرف امه وكان اسود الجلدة وهو ابراهيم بن الامير ابي بكر بن عمر . واما فخذ يوسف ابن تاشفين ومن ذكر معه فهم بنو ابراهيم فهو يوسف بن تاشفين بن ابراهيم بن تورجوت. وفي سنة ستين واربع مائة استقامت الامور للامير ابي بكر بن عمر وطاعت له البلاد ووجه عماله اليها وكان مستوطنا بمدينة اغمات وكانت بها امرأة جميلة تعرف بزنب النفزاوية قد شاع ذكرها وامرها في قبائل المصامدة وغيرها فكان يخطبها اشياخهم وامراؤهم فتمتنع لهم وتقول « لا يتزوجني الا من يحكم المغرب كله » فكانوا

يرمونها بالحمق وكان لها اخبار مستظرفة غريبة كمثل اخبار الكهنة فبعض يقولون ان الجن يكلمها وبعض يقولون هي ساحرة وبعض يقولون كاهنة : فاعلم بجمالها الامير ابو بكر بن عمر فخطبها وتزوجها فوعدته بمال كثير تخرجه له ثم ادخلته في دار تحت الارض معصب العينين ثم ازال العصابة ففتح عينيه فرأى بيوتا فيها ذهب كثير وفضة وجواهر ويواقيت فعجب من ذلك ابو بكر بن عمر كل العجب لما عاين من الذخائر والذهب والفضة فقالت له زوجته زينب هذا كله مالك ومتاعك اعطاك الله اياه على يدي فصرفته الآن عليك وكان رؤيته له بضوء الشمع ثم اخرجته معصب العينين من ذلك الموضع كما ادخلته فيه فلا علم من اين دخل ولا من اين خرج وكان دخوله معرفا بزینب المذكورة في شهر ذي القعدة من عام ستين واربع مائة ، وكانت هذه المرأة موسومة بالجمال والمال وكان لها محاسن وخصال محمودة وروية مستظرفة فليل - والله اعلم - ان الجن كانت تخدمها وقيل غير ذلك كما تقدم .

وفي سنة احدى وستين واربعماية بعث الامير ابو بكر بن عمر عسكريا كبيرا قدم عليه ابن عمه يوسف بن تاشفين وبعث معه جملة كبيرة من اشياخ لتونة ومن قبائل البربر المصامدة وغيرهم وذلك برسم قتال رؤساء القبائل القاطنين بارض المغرب وكان اكبرهم شوكة بني يفران الزناتيين المستوطنين في قلعة مهدي ابن تبالا ، فحاربهم يوسف ابن تاشفين بمن كان معه من القبائل التي دخلت ... للامير ابي بكر بن عمر وفر معنصر ابن حماد الى مدينة فاس وقتل من اتهم بالقيام بامر لتونة وقتل يوسف بن تاشفين اناسا من سدراتة .

وفي هذه السنة ضاق المجمع بمدينة اغمات وريكة ... الخلق فيها فشكا اشياخ وريكة وهيلانة بذلك الى الامير ابي بكر بن عمر مرة بعد اخرى الى ان قال لهم « عينوا لنا موضعا ابني فيه مدينة - ان شاء الله تعالى » - وكان سكناه مع اخوانه في الاخبية . . . حتى ابنتى بزوجه زينت النفزاوية في هذا العام فزاد الخلق باغمات من اجل ... هيلانة وهزميرة على ان يعينوا موضعا حيث يكون بناء المدينة فوق التنازع بين المذكورين في ذلك | Fol. 4 v. وطلب كل واحد ان يكون بناء المدينة في بلادهم لينسب بناؤها اليهم وذلك لاجل ما تقدم بينهما من الفتنة ومداولة الامارة الى ان اجتمعت اشياخ قبائل المصامدة وغيرهم فوقع تدبيرهم ان يكون موضع تلك المدينة بين بلاد هيلانة وبين بلاد هزميرة فعرفوا بذلك اميرهم ابا بكر بن عمر

وقالوا له « قد نظرنا لك موضع صحراء لا انيس به الا الغزلان والنعام ولا تنبت الا السدر والحنظل » : ثم كان اراد بعضهم ان تكون المدينة على وادي تانسيفت فامتنع لهم من ذلك وقال « نحن من اهل الصحراء ومواشينا معنا لا يصلح لنا السكنا على الوادي » فنظروا له ذلك الموضع لكي يكون وادي نقيس جنانها ودكالة فداتها وزمام جبل درن بيد اميرها طول زمانها فركب الامير ابو بكر في عسكره مع اشياخ القبائل فمشوا معه الى فحص مراکش وهو خلاء لا انيس به فقالوا له « ابن هنا مدينة تكون متوسطة بين هيلانة وهزميرة » .

وفي سنة اثنين وستين واربعمائة في الثالث والعشرين لرحب ابتدىء باساس مراکش وذلك قصر الحجر وشرع الناس في بناء الدور دون سور وفي ذلك اليوم بعينه كان ركوب الامير ابي بكر بن عمر واخوته وجميع محلته مع اشياخ المصامدة والفلة من البنائين وغيرهم فابتداء العمل في الاساس بمشاركة للاشياخ وحسب عونهم فاعانوا على البناء بالمال والرجال فقام سور قصر الحجر في نحو ثلاثة اشهر على نحو ما ذكره ذو المعرفة والاخبار واشتغل الناس فيها ببناء الديار كل واحد على قدر جهده واستطاعته : فذكروا ان اول دار بنيت بمراكش من ديار لمتونة دار تورزجين ابن الحسن الكائنة بموضع اسدال بناها بالطوب وجددها الآن ظاهرة على المقر بالموضع المذكور الى وقتنا هذا سنة ست وسبعماية وذكروا ان اللمتونيين حين طلبوا موضعا صحراء بينون فيه مدينتهم ليبعدوا من مواضع الوادي والغياض على انفسهم ومواشيهم لعادتهم في بلادهم فوقع بحثهم وجدهم واجتهادهم على موضع مدينة مراکش والله اعلم بذلك .

وفي سنة ثلاث وستين واربعماية كان الامير ابو بكر بن عمر قاعدا على السور والفلة امامه يعملون في السور وفي غيره الى ان وقف عليه رجل راكب على فرس أشعث الرأس فسلم عليه وقال « ايد الله الامير ان جدالة اغارت على اخوتك فقتلوا الرجال وسبوا الاموال وهزموهم » . فلما استوفى كلامه قال الامير ابو بكر « انا لله وانا اليه راجعون » وبعث الى اشياخ لمتونة وكبرائهم وعظمائهم وقال لهم « ان اخوانكم قد اغارت جدالة عليهم وقتلوهم ... وانا مسافر - ان شاء الله - اليهم لآخذ بثأرهم فانظروا منكم رجلا استخلفه عليكم » .. ان شاء الله اليهم فاطرق الجميع رؤوسهم وصمتوا ثم رفعوا وبهتوا فلم يكن ... على ذلك فقال لهم « لا بد ان تدبروا من ترونه يصلح لذلك »

ثم انصرفوا فلما كان في ... ابو بكر صلى ودعا الله ان يسمى له رجلا صالحا يستخلفه فهتف به هاتف | Fol. 5 r. مرعوبا فقال : « من هو هذا الغايب » فانسأه الله ذكر يوسف بن تاشفين الى ان وصل من بلاد المغرب في تلك الايام وحضر بين يدي ابي بكر بن عمر وهو يعيد القول على اخوته وهي الثالثة فقال له يوسف ابن تاشفين « انا اكون خليفتك ان شاء الله - عز وجل - » فقال له الامير ابو بكر « صدقت يا يوسف انت والله خليفتي » وتذكر قول الهاتف له فولاه الامر بعده .

ذكر حركة الامير ابي بكر بن عمر الى الصحراء

لما اخذ الامير ابو بكر في الحركة الى الصحراء ولى يوسف مكانه وقسم الجيش بين يوسف وبينه فقبل ان الذي ترك مع يوسف بن تاشفين من اللمتونيين الثلث ورحل معه الثلثان وذلك في غرة ربيع الاخير من سنة ثلاث وستين فشيعة يوسف ووادعه واوصاه ابو بكر فطاوعه : وكان ابو بكر بن عمر لما عزم على حركته تلك قال لزوجيه زينب « اني مسافر منك برسم الفتن والحروب ولا يمكنني ان امشي عنك وانت في عصمتي فان انا مت كنت مسؤولا عنك والراي ان اطلقك : » فقالت له « الراي السيد ما تراه » فطلقها فذكروا انه قال لابن عمه يوسف بن تاشفين « تزوجها فانها امرأة مسعودة » وقيل انها هي التي طلبت منه طلاقها فاسعفها بذلك .

ذكر ولاية يوسف بن تاشفين ونبد من اخباره

لما توجه الامير ابو بكر بن عمر الى الصحراء وواه مكانه وترك معه الثلث من لمتونة اخوانه فاشتغل ببناء مراكش وتحصينها وحصل منها تحت سور وابواب في قصر الحجر واعانه القبائل في جميع اموره واحواله وحبب نفسه اليهم وافاض احسانه عليهم وكان يكاتب الامير ابا بكر بكل ما يصنع فيشكره على ذلك واو ابو بكر بن عمر في الصحراء يحارب جدالة حتى اخذ ثاره منهم في خبر طويل : وتزوج يوسف ابن تاشفين زينب النفزاوية في شهر شعبان المكرم من سنة ثلاث وستين بعد تمام عدتها ودخل بها فسرت به وسر بها واخبرته انه يملك المغرب كله فبسطت آماله واصلحت احواله واعطته الاموال الغزيرة فركب الرجال الكثيرة وجمع له القبائل

اموالا عظيمة فجدد الاجناد واخذ في جمع الجيوش من البربر والاحتشاد ... بنفسه وبتدبير
 زوجه زينب في كل يوم مع امسه حتى ... سلك اهل المغرب في قانون الضغط فتأتى
 من ملكه ما لم يتأت ...

وفي سنة اربع وستين واربعمائة تحرك الامير يوسف بن تاشفين بعسكر
 جرار الى بلاد المغرب ... | Fol. 5 v. ورجع الى وطاط الى ملوية الى ناحية
 جراوة ودوخ ما مر عليه من القبائل ودخلت كلها في طاعته هكذا ذكر ابن القبطان
 في نظم الجمان : وفي هذه السنة صنع الامير يوسف بن تاشفين دار السكة بمراكش
 وضرب فيها السكة بدراهم مدورة زنة الدرهم منها درهم وربع سكة من حساب
 عشرين درهما للاوقية وهو الدرهم الجوهري المعلوم في وقتنا هذا وضرب الدينار
 الذهبي باسم الامير ابي بكر بن عمر في هذا العام . وفيها ارتدت قبائل في القبلة
 في جهة سجلماسة من زناتة وغيرهم فجهز اليهم يوسف بن تاشفين عسكرا قود
 عليه محمد بن ابراهيم اللمتوني فخرج في شهر ربيع الاخر وغنم تلك القبائل وقتل
 المرتدين ورجع بغنائم كثيرة : فدون يوسف الدواوين ورتب الاجناد وطاعته البلاد
 وكتب الى بعض اخوانه في السر من ابي بكر بن عمر يحضهم على الوصول اليه
 والقدم عليه ويعددهم بالخير الجزيل الحفيل فوصل منهم جماعة كبيرة : وفي
 هذه السنة ولد ليوسف بن تاشفين مولود ذكر سماه المعز بالله من زوجته زينب النفزاوية
 وفيها قوى امر الامير يوسف وعظمت شوخته فاشترى جملة من العبيد السودان
 وبعث الى الاندلس فابتيع له بها جملة من الاعلاج فركب الجميع وانتهى عنده منهم
 شراء ماله مائتين واربعين فارسا ومن العبيد شراء ماله نحو الالفين وركب الجميع
 فغلظ حجابهم وعظم ملكه . وفيها افترض على اليهود فريضة ثقيلة في جميع طاعته
 اجتمع له فيها مائة الف دينار عشرية ونيف على ثلاثة عشر الف دينار .

وفي هذه السنة اتصل الخبر بالامير يوسف ان ابن عمه الامير ابا بكر بن عمر
 قد اخذ في الرجوع من الصحراء الى بلاد المغرب فاغتم لذلك غما شديدا وحزن
 حزنا عظيما وصعب عليه مفارقة الملك بعد ان ذاق حلاوته ورتب فيه ما رتب من
 الاجناد والضخامة فعرفت زينب ذلك في وجهه فقالت له « اراك مهموما مكروبا من
 وصول ابن عمك الى ملكه الذي ولاك عليه والله لا ذاق ابو بكر طعامها ابدا فطب نفسا
 وقر عينا » فقال لها « انه ... استخلافه الى من بين اهل بنيه ويثق على هذه الملكة ولو

كان غير ابن عمي لقاتلته » فقالت له « انا ادلك ... الله » فقال « وما ذلك يازينب فاني - والله - اعرفك ميمونة » ... قالت له « اذا قدم عليك وبعث مقدمات رجاله اليك فلا تخرج اليه » ... ادركه بهدية جلييلة | Fol. 6 r. فلا يقااتلك على الدنيا فان الرجل خير لا يستحل سفك دماء ... على امرك وتفوز بملكك - ان شاء الله - » فقال لها « والله لا خالفتك في امر تشير به ابدا »

وفي سنة خمس وستين واربعماية كان وصول الامير ابي بكر بن عمر من صحرائه الى مراكش فوجد يوسف قد استبد بالمملكة واعجبتة الامرة وطاعت له جميع البلاد الغربية فعلم انه مقلوب عليه وعزم على تسليم الامر اليه

ذكر خلع الامير ابي بكر بن عمر نفسه عن الملك واسلامه ليوسف بن تاشفين

كان وصول ابي بكر بن عمر من الصحراء الى اغمات في الخامس لشهر ربيع الاول المبارك من السنة المؤرخة قادمًا الى مراكش فنزل بخارج اغمات في مضاربه وتسابق اكثر اصحابه الى مراكش برسم رؤيتها ورؤية بنائها والسلام على اميرها يوسف وكانوا قد سمعوا عن ضخامة ملكه وجميل كرامته وجزيل احسانه وانعامه على اخوانه وقرابته فاجتمع اليه من القادمين عليه خلق كثير فوصلهم على قدر منازلهم ومراتبهم وامر لهم بالكسي الفاخرة والخيول العتيقة وغير ذلك من المبرة والمكرمة فلما علم الامير ابو بكر احوال يوسف وما هو عليه من الميل الى نخوة الملك وعز السلطان عزم على تسليم الامر له وعلم ايضا يوسف احوال الامير ابي بكر من اللين في امره لتقواه وديانته استمال نفوس اخوانه باحسانه وانعامه وزاد طمعه في الانقداد والاستبداد

وانقطع رجاء الامير ابي بكر من الملك فبعث الى يوسف يعلمه بوصوله اليه وعين له يوما معلوما يكون فيه اجتماعه به فخرج يوسف من مراكش في جنده وعبيده وتلقاه في نصف الطريق فسلم عليه راكبا على دابته ولم تكن تلك قبل عادته ثم نزل الى الارض وقعدا على برنس بسط لهما في ذلك المكان فسمى ذلك الموضع فحص البرنس الى الان : وابو بكر مع ذلك متعجب في كثرة عساكره واحتفال هيئته يطيل النظر غنى ذلك كله فتكلم الامير ابو بكر مع يوسف في مصالح المسلمين ثم قال له « يا يوسف انت ابن عمي ومحل اخي وانا لا غني لي عن معاونة اخواننا بالصحراء ولم ار

من يقوم بأمر المغرب غيرك ، ولا احق به منك وقد خلعت نفسي لك ووليتك عليه فاستمر على تدبير ملكك وانت حقيق به وخليق له وما وصلت اليك الا لامرتك في بلادك واسلم لك في ... امير اخواننا وموضع استيطاننا » فدعا له الامير يوسف وشكر ... « ولا اقطع امرا دونك ولا استاثر - ان شاء الله - بشيء عليك » وحضر ...

| Fol. 6 v. | الصحراويين وخلع له ابو بكر نفسه وشهد بذلك بعض العدول واعيان القبائل وعاد الامير ابو بكر الى اغمات موضع نزوله ورجع يوسف الى مراكش دار مملكته فكان هذا التدبير برأي زينب النفزاوية زوجته فهي التي جسرت له على ذلك كله حتى ملك المغرب اسعد ملك واتمه نصر على العدو ولم يهزم له قط جيش ولا ردت له راية بملك والله يوتي ملكه من يشاء .

ذكر الهدية التي اهداها الامير يوسف بن تاشفين الى ابن عمه ابي بكر بن عمر

لما وصل الامير ابو يعقوب الى مراكش بعد اجتماعه بالامير ابي بكر بن عمر وخلعته له نفسه وتقديمه ليوسف وبيعته شرع يوسف في توجيهه الهدية المذكورة وذلك خمسة وعشرون الف دينار من الذهب وسبعون فرسا منها خمسة وعشرون مجهزة بماخر الجهازات وسبعون سيفا محلاة وعشرون من الاشابر المذهبة ومائة وخمسون من البغال الذكور والاناث وخدور كثيرة بنفيس الامتعة والكسي الفاخرة وبعث له عشرين جارية ابكارا وجملة من خدم الخدمة ووجه له بمايتين من البقر وخمسائة رأس من الغنم والف ربع من دقيق الدرمق واثني عشر الف خبزة وسبع مائة مد من الشعير وبعث اليه وزنا صالحا من العود والعنبر والمسك

وكتب يعتذر له من ذلك ويحلف انه ما بقي له شيء مما ادخره واقتناه فطابت نفس الامير ابي بكر وقال « خير كثير هذا من يوسف » : ثم انصرف بهديته بعد ما اعطى منها بعض اخوانه وخاصته واقام بصحرائه ثلاثة اعوام والامير ابو يعقوب يمهده بالتحف والهدايا الى ان قتله السودان المجاورون للمتونة في الصحراء لانه كان يحاربهم حتى قضى الله بوفاته بسهم اصابه كان فيه منيته وذلك في سنة ثمان وستين واربعماية .

وفي سنة ست وستين واربعماية بعث الامير ابو يعقوب مزدلي بن بانلونكا بعسكر ضخم الى ناحية سلا فافتتح تلك القبائل من غير قتال ولا نزال فامنهم وانصرف عنهم في الخامس والعشرين لشهر ربيع الاخر وكان خروجه من مراکش في الثاني لشهر صفر فكانت غيبته هذه نحو ثلاثة اشهر وفيها بعث ايضا يوسف بن تاشفين عسكرا الى الغرب قود عليه يطبي بن اسماعيل ولما وصل الى وادي بهت بعث رقاصا الى امير مكناسة الخير بن خزر الزناتي ... قد عفا عنه وبعث كتابه اليه بذلك فقرا كتابه على زناتة ... في امره وقالوا « نقاتله باجمعنا حتى نخرجه من بلادنا » فقال لهم « لا سبيل | Fol. 7 r. لذلك ولا افعله حتى ابعث له » فبعث اليه منغفاد بن عبد العزيز الزناتي فلما وصل الى يطبي بن اسماعيل رحب به واكرمه ولمن كان معه فقال له منغفاد : « نحن رجال الامير ابي يعقوب وبلادنا بلاده ، غير انا لا بد لنا من الاجتماع به وشروط. نشترطها عليه وحينئذ نسلم البلاد اليه ونخرج له عنه » وضمن له اللمتوني ابن اسماعيل ذلك الشروط عنه وتعاهد على ذلك معه ودخل مكناسة وخرج الخير منها اميرها ومن كان معه من زناتة الى موضع القناطير وولي مكناسة بعد الخير بن خزر الزناتي الافضال اللمتوني ورحل ابن اسماعيل بعسكره مع الخير المذكور الى مراکش وانعم عليه الامير يوسف بكل ما اراد ثم صرفه فبقي الخير مستوطنا بخارج مكناسة الى ان مات رحمه الله .

ذكر تسمية يوسف بن تاشفين رحمه الله بامير المسلمين

وفي هذه السنة اجتمع اشياخ القبائل على الامير ابي يعقوب يوسف بن تاشفين وقالوا له : « انت خليفة الله في المغرب وحقك اكبر من ان تدعى بالامير الا بامير المؤمنين » فقال لهم « حاشا لله ان اتسمى بهذا الاسم انما يتسمى به الخلفاء وانا راجل (4) الخليفة العباسي والقائم بدعوته في بلاد الغرب » فقالوا له « لا بد من اسم تمتاز به » فقال لهم « يكون امير المسلمين » فقبل انه هو الذي اختاره لنفسه ، فامر الكتاب ان يكتبوا بهذا الاسم اذا كتبوا عنه او اليه .

وفي سنة سبع وستين واربع مائة افتتح امير المسلمين يوسف مدينة فاس : وذلك لما افتتح مدينة مكناسة ووصله اميرها الخير واحسن اليه واكرمه وخيره حيث يريد

(4) Así en el original.

السكنى واسعه في كل مطلب جهز امير المسلمين عسكريا جرارا وقدم عليه ابن عمه يحيى بن وآسينوا اللمتوني وامره بمنازل فاس فكان وصوله اليها عقب رجب الفرد من هذه السنة ، وكان امراء فاس يومئذ ابناء حمامة فقاتلهم يحيى قتالا شديدا سبعة ايام وفي الثامن دخلها عنوة مات فيها من اهل فاس بشر كثير وسلبت ديارهم ثم عفى عنهم وانحصر ابناء حمامة الفتوح ودوناس في قصرهما ثم طلبوا الامان فعفى عنهما في بقيهما فكتب بفتح فاس وباخبار الفتوح بن حمامة واخيه الى الامير يوسف بن تاشفين فامر بتوجيههما حيث شاءوا فاستوصى (؟) الفتوح مغيلة واستولت لتونة على مدينة فاس حرسها الله . وفي هذه السنة وصل الخبر الى يوسف بن تاشفين بوفاة الخليفة العباسي القايم بامر الله وبيعة الخليفة المقتدر بالله في الثالث عشر لشعبان .

فتح مدينة تلمسان

| Fol. 7 v. | وفي سنة ثمان وستين واربعماية جهز امير المسلمين يوسف ابن تاشفين عسكريا ضخما وقدم عليه ابن عمه مزدلي اللمتوني وبعثه الى مدينة تلمسان وكان اميرها يومئذ العباس بن يحيى امير زناتة فكتب امير المسلمين اليه كتابا بالعمو منه ان نزل دون قتال فخرج هذا العسكر من مراكش في اوائل شهر محرم ووصل الى مدينة تلمسان عقب شهر صفر فقدم مزدلي الكتب الى العباس بكتاب امير المسلمين فعند وصول الرقاص بالكتب اليه وقف عليه فخرج من تلمسان فانعم عليه الامير مزدلي بمطلبه ووافقه في مذهبه ورحل الامير مزدلي الى تلمسان ودخلها في مهلة وحال هدنة ثم ولي عليها ابنه يحيى بن مزدلي ورجع الى مراكش فكان وصوله اليها في نصف ربيع الاخر من هذه السنة ومعه العباس صاحب تلمسان فانعم عليه امير المسلمين بكل خير وامر له بظواهر كريمة وانصرف الى وطنه .

وفي سنة تسع وستين واربعماية وصل ابراهيم بن ابي بكر بن عمر من الصحراء يطلب ملك ابيه فنزل بخارج اغداث في خلق كثير من اخوانه لتونة فسمع بذلك امير المسلمين فبعث اليه الامير مزدلي فقال له « ماالذي تريد يا ابراهيم » قال « اطلب ملك ابي الذي غصبنا فيه عمي يوسف » قال مزدلي « ان الملك بيد الله يؤتاه من يشاء والله تعالى قد خص هذا الرجل بالملك دوننا فان كنت عاقلا فاطلب منه ان يعينك

بمال وخيل ترجع بها الى بلدك وان طلبت غير هذا اخاف ان يجعل على رجلك قيذا ويحبسك عنده عبدا وما قلت لك ذلك الا بوجه الشفقة عليك » فقال له « يا عمي مزدلي - رضى الله عنك - عسى ان تجتمع معه في امري وتبين له حالي » وكان الامير مزدلي حسن السياسة صحيح المذهب عارفا بخدمة الماوك فهدن ابراهيم المذكور وقال له « اقم في موضعك حتى اتيك بكل ما يرضيك » فانصرف عنه ووصل الى الامير يوسف بن تاشفين فحسن كلامه اليه وانعم الامير يوسف عليه بمال وخيل وكسى وغير ذلك بعد ما بولغ في كرامته (5) وضيافته واحتمل له ذلك مزدلي فشكره الولد على ذلك وانصرف عنه من هنالك ولم يجتمع بالامير يوسف ولا رآه وانصرف الى الصحراء وبقي بها الى ان مات .

وجرت لامير المسلمين مع امير تازى في هذه السنة وقيل في سنة سبع وستين حروب شديدة بفحص الوادي هزمه امير تازى وهو ابو يعلى وكان معه القاسم ابن عبد الرحمن بن ابي العافية على لمتونة وذلك بموضع (اجرسيف) وفي هذه السنة ولد للامير يوسف بن تاشفين ولده الفضل من زوجه زينب النفزاوية وكانت ما لديه امراة غالبية عليه ليس ... ولا كان امر الا امرها وكان يقول لبني عمه اذا خلى بهم وورد ذكرها انما فتح | *Fol. 8 r.* (6) ... رجلين من اجناد رجاله وبقي المستعين بن هود المذكور في محاربة مع الروم الى ان وصل انه ... ذكره ان شاء الله تعالى .

ذكر فتح بلنسية وعود بها للمسلمين

قال ابو بكر يحيى بن محمد الانصاري : اخبرني ابو عبد الله البوني قال : لما لحق الامير مزدلي ... صدر ذي القعدة من السنة الفارطة نزل بمقربة منها كما تقدم ذكره وكان الروم الذي بالمدينة قد استصرخوا ملكهم الاكبر اذفونش فتحرك اليها بجيش اخشن : فلما كان على فرسخين منها افرج الامير مزدلي عنها وصار بمحلته الى قليرة (7) فاقام اذفونش ببلنسية نحو شهر والروم ترومه على التمسك

(5) Así en el original, tal vez por « في اكرامه »

(6) Hay un desgarró de unas cuatro líneas al principio de este folio y a continuación una gran laguna desde el año 469 hasta el 495, cuyo relato debe encontrarse en el 2º legajo que Lévi estudió y publicó en parte en su trabajo *La toma de Valencia por el Cid*.

(7) Cullera.

بها ويرغبونه فيها ويهونون عليه امر جيوش المسلمين فلما الحوا عليه خرج بجيوشه لقصده قلبية وهو يظهر القصد لاكل الزرع وفساده يستر استطلاع جيش الامير مزدلي في باطن امره فتحرك الامير مزدلي لما اتصل به ذلك من هنالك وكتب الكتابين وعبأ المواكب في وجه الاذفونش فظهر لاذفونش من عزمه وصرامته وقوة جأشه ما ظهر ، فكانت بين الفريقين مكافحة عظيمة عامة النهار ... المغرب الاذفونش في الصدر الى بلنسية وجد في اخلايها وخرج بجميع من كان فيها من الروم واضرمت النار في الجامع والقصر وبعض الدور ، وصدر الامير مزدلي الى بلنسية في شهر رجب فانقذ الله بلنسية من يد الشرك وملكة الروم وطهرها وصرف اليها نور الاسلام ودين محمد عليه السلام بعد ثمانية اعوام وشهر ونصف وبعد نفوذ القدر السابق في علم الله تعالى ... وهلك من هلك بها جعل الله ذلك تمحيصا لهم وتطهيرا بعزته ووليها في هل ذي الحجة القايد ابو محمد عبد الله بن فاطمة ثم استتاب فيها ونهض الى سرقسطة فوافاها ثاني عيد النحر مع الف وخمس مائة فارس وذلك لما وصل ولد ابن هود من العدو بكتاب من امير المسلمين وبعد وصول هذا الكتاب توجه القايد ابو محمد عبد الله بن فاطمة اليها بجيش كثيف من الف وخمس مائة فارس فوفاه ثاني عيد النحر من السنة المورخة .

وفي هذه السنة اخذ امير المسلمين في الحركة من حضرته مراكش برسم الجواز الى الاندلس ... المرسوم بالانوار الجليلة فلما جاز ... ثم صدر الى اغرناطة وعقد ... Fol. 8 v. | علي بن الحاج واعلام المرابطين والرؤساء الاندلسيين في حال البيعة ووجه احمد بن هود المقندر بالله ابنه عبد الملك المدعو عماد الدولة من روضة (8) الى قرطبة بهدية جليلة منها اربعة عشر ربعا من آنية الفضة مطرزة باسم المقندر بن هود فامر يوسف بن تاشفين بضربها قراريط وفرقها ليلة عيد النحر في طبقات المرابطين وحضر البيعة عبد الملك بن المستعين بن هود وكتبه ابو بكر بن القصيرة .

وفي هذه السنة توفي ملك شنتمرية من ثغر الاندلس الملقب بندي الرياستين حسام الدولة وكانت رياستهم في هذا القطر من سنة احدى واربعين واربعماية اولهم موبد الدولة هزيل بن خلف بن ازحن ثار بها ودام ملكه فيها الى ان مات : ثم قام بعده اخوه عبد الملك الى ان مات : ثم ثار بعده ابنه ذو الرياستين هذا حسام الدولة وتمادى

(8) Rueda.

ملكه بها الى ان مات في هذه السنة وولى بعده ابنه مدة يسيرة وصار امره الى امر الامير يوسف .

وفي سنة سبع وتسعين واربعماية اخذ يوسف بن تاشفين في الحركة الى حضرة مراکش من بلاد الاندلس لما كمل امر البيعة لابنه علي وضبط احوالها وتقديم عماله للنظر في اشغال التحرك صادر الى العدو ووعز الى ابي الحسن علي بن الحاج عامله على اغرناطة في النهوض الى شرق الاندلس واستحثه في السير فلحق به كتابه وهو على مقربة من الجزيرة الخضراء ... بامتثال امره ووصل علي بن الحاج الى بلنسية في شهر صفر ... الامير يوسف في ... كتب اليه جوابه في محلة مضاربه واقام علي ابن الحاج ببلنسية الى شهر رمضان فورده ... الخبر من منازلة اذفونش بن فرذلند مدينة سالم (9) فتوجه بحملة وافرة من الخيل والرجال ... فلما احتل بقلعة ايوب (10) استمد القايد الاعلى ابا محمد عبد الله بن فاطمة فبادر اليه ... تفاوض فاجتمع الراي على غزو بلاد العدو فلحقا مدينة طليطلة من ... سرقسطة .. المحلة واتصل بالحل والترحال فوفوا مدينة تلبير (11) فخرج منها ... والحرب تدور على الدوام وباخرة احلت ... الامير علي بن الحاج رحمه الله ... فيه طرف المعترك ميتا بدرعة وسلاحه ... ولا ضربة ... الى تطيلة (12) فدفن في قبلي جامعها وانصرف | Fol. 9 r. ... قاهرا ومالا وافرا فاقتفى اثر ابيه وسلك سبيله في عضد الحق وانصاف المظلوم ... الظالم وامن الخاييف وسد الثغور ونكاية العدو فلم يرم السداد في اعماله والتوفيق في حسن افعاله وكان اخص الناس به ابو محمد عبد الله بن اسباط فجعله المترجم عن بيانه واقامه في الاوصية مقام لسانه وناط به الامال وواطأ عقبه جماهير الرجال .

وفي سنة ثمان وتسعين شاع الخبر بالاندلس بمرض الامير يوسف واستيلاء الآلام عليه وخاض فيه اهل الدولة الذين يستنبطون الغوائل ويشغلون نيران الشقاق والنفاق واتصلت الاخبار بالطاغية اذفونش على غير صورتها وجلبت لديه في غير معرضها وصور عنده ان بلاد المسلمين من الرجال قد خلت ومن الحماة ذوي

(9) Medinaceli.

(10) Calatayud.

(11) Talavera.

(12) Tudela.

النجدة قد تفرغت وظن انه من هذا الحادث قد اضطربت الامور وانحل نظام التدبير فخرج الاعداء في زهاء ثلاثة آلاف وخمسمائة فتوغلوا في نظر اشبيلية حتى وصلوا الى موضع يعرف بمقاطع (13) فغنم من تلك القرى الغنائم الوفيرة والاسلاب الكثيرة وخرج ابو محمد سير من اشبيلية وحصن في حصن هنالك وتلاحقت به اجناده وامداده وبقي هناك مرتقبا لورود ابي عبد الله بن الحاج بعسكر اغرناطة الى ان استوفت العساكر فهرب جميع الكفرة وولوا امامهم فارين مهزومين وباغ المسلمون الشفاء من القتل غيهم وكاد السيف يستأصلهم ويفنيهم وضح بعد هذا الفتح الجليل ان الذي قتل منهم الف وخمسمائة وفي هذه السنة تناهى القحط في بلاد الاندلس والعدوة حتى ايقن الناس بالهلاك .

وفي سنة تسع وتسعين تزايدت بالامير يوسف علته التي قبض منها وفيها صدر الامير تميم ... من شرق الاندلس ووصل مراكش بسبب ذلك وفيها عزل موسى ابن الحاج عن اغرناطة ووليها ابو بكر بن ابراهيم اللمتوني وفيها قرىء باشبيلية كتاب نفذ من ولي العهد بتأخير القاضي ابن ... وفي هذه السنة خرجت سبعون قطعة من البحر الغربي وقصدت بيت المقدس فلما توسطت البحر ... فيها ربح فرقته واغرقتها فلم يرجح شيء منها وكفى الله المسلمين شرها وفيها ظهر نجم منظور الضوء طويل الذؤابة ... كأنها طرة المجررة تمادى نحو ثلاثة اشهر .

وفي سنة خمسمائة استنار الله امير المسلمين يوسف بن تاشفين رحمه الله تعالى وذلك يوم الاثنين مستهل شهر المحرم من السنة .

بعض اخباره على الجملة

... كان خائفا لربه كتوما لسره كثير الدعاء والاستخارة مقبلا على الصلاة مدة ... اكثر عقابه كان الاعتقال الطويل الا من انتزى وشق العصا فالسيف احسم لانتشار الداء : كنيته ابو يعقوب : ديناره تبر في احدي صفحتيه . « لا اله الا الله محمد رسول الله . » وتحت ذلك . « امير المسلمين يوسف بن تاشفين . » وفي الداير . « ومن يبتغ غير الاسلام ديناً فلن يقبل منه » الآية . وفي الصفحة

(13) Topónimo desconocido.

| Fol. 9 v. | الأخرى اسم أمير المؤمنين العباسي : عنوان كتبه : من أمير المسلمين وناصر الدين الى فلان : وكان يفضل الفقهاء ويعظم العلماء ويصرف الامور اليهم وياخذ فيها برأيهم ويقضى على نفسه بفتياهم وولع بالاختصار في ملبسه وما زال الى ان لقي الله مجدا في الامور ملقنا للصواب فيها مستصحا حال المجد موديا الى الرعاية حقها من الذب عنها والغلظة على عدوها وافاضة للامن والعدل فيها ويرى صور الامور على حقيقتها وكان معظما مهوبا لا يخلد الى راتبه (14) ولا يسكن الى دعة : نسبه هو يوسف بن تاشفين بن ترجوت بن ورتانظن بن منصور بن مصالة بن امينة ابن وانمالي الصنهاجي وقد ذكر الهمداني في كتاب الاكليل ان سنهاجة من ولد عبد الشمس ابن وابل بن حمير واجتمعت الروايات ان سنهاجة من حمير : وطوى الدهر أمير المسلمين يوسف فاسترجع ما وهب وقبض وهو على اوله في الحزم والعزم لنصر الدين واطهار الكلمة وعضد الاسلام : وقد امتدحته الشعراء في حركاته وغزواته وصدوره ووروده فاجزل لهم العطاء ورثاه جماعه منهم ابو بكر بن سوار من جملة مرثيه وانشدها على قبره

ملك الملوك وما تركت لعامل
يا يوسف ما انت الا يوسف
اسمع أمير المؤمنين وناصر الـ
جوزيت خيرا عن رعيتك التي
اما من ... الكرام فانها خرجت
... غزوة مبرورة تردى
وصل الجهاد الى الجهاد موقفا
ويجىء ما دبرته كمجيئه
متواضعا لله مظهر دينه
ولقد ملكت بحقك الدنيا وكم
لو رامت الايام ان تحصي التي
... بوصول منك واحد
واذا سمعت حمامة في ايكة
عملا من التقوى يشارك فيه
والكل يعقوب بما نطويه
دين الذي بنفوسنا نفديه
لم ترض فيها غير ما يرضيه
عن التكييف والتشبيه
عديد الروم او تفنييه
حتم القضا بكل ما تقضيه
فكان كل مغيب تدريه
في كل ما يبديه ويخفيه
ملك الملوك الامر والتقويه [؟]
فعلت لم تكن تحصيه
جمعت خصال الخلق اجمع فيه
تبكى الهديل فانها ترثيه

(14) Así en el original.

ومضى قد استرضى (15) رعيته ابنه ما قام فيهم حق مسترعيه
 واذا ... الغاب ضرى (16) شبده في الغاب كان الشبل شبل ابيه
 واذا . . . كان وارث ملكه فالسهم ملقى في يدي باريه

ذكر دولة امير المسلمين علي بن يوسف Fol. 10 r. |

ولما استأثر الله بامير المسلمين يوسف بن تاشفين وصى الامر الى ولده ولي
 عهده علي امير المسلمين فاضطلع وابرع اضطلاع وقام احمد مقام والبسه الله المهابة
 وقذف له في القلوب المحبة فاجتمعت عليه الامة واتفقت الكلمة وبعد موارة ابيه خرج
 ويده في يد اخيه ابي الطاهر تميم ... قبائل المرابطين والمصموديين وغيرهم من
 زعماء القبائل ورؤسائهم فنعياهم اليهم وجدد ابو الطاهر بيعة اخيه واخذ الحاضرين
 بذلك فاستتب الامر ، وبادر الامير ابو الطاهر الى مكناسة بالجيش والامير يحيى
 ابن ابي بكر بفاس والامير مزدلي بتلمسان وكان الامير سير بن ابي بكر في طاعة
 اشبيلية ولحق الامير ابو بكر بن ابراهيم بغرناطة في ربيع الاول من هذه السنة
 وقصده زعماء الاقطار مهنئة وامتدحته الشعراء فوهب الهبات لهم وكان خروجه
 من غرناطة في رجب العام المذكور .

ذكر حركة امير المسلمين علي بن يوسف من مراکش الى الاندلس

وتحرك امير المسلمين علي بن يوسف من حضرة مراکش مع جيوش المرابطين
 والمصموديين والجنود والحشود يوم الجواز الى بلاد الاندلس لتفقد اهلها وسد خللها
 واعد السير الى ان وصل الى مدينة سبتة وجاز البحر منها الى الجزيرة الخضراء
 فبادر اليه قضاة الاندلس وفقهاؤها وزعمائها ورؤسائها وادبائها
 وشعراؤها فامتدحته الشعراء فاجزل لهم العطاء وقضى لمن كان ذا ارب اربه ، وسنى
 لكل ذي مطلب مطلبه ، فولى اخاه ابا الطاهر تميما اغرناطة ، وولي ابا عبد الله
 محمد بن ابي بكر اللمتوني قرطبة ، وبقي محمد بن الحاج تحت الخمول الى ان ولاه بعد

(15) O tal vez استرعى por استرعى

(16) Tal vez ضدى

ذلك مدينة فاس ثم نقله الى بلنسية في سنة ثلاث : (16 bis) قال ابن الصيرفي وجرت في هذا العام احداث ذكر في كتاب تقضى (16 ter) الانباء في سياسة الرؤساء (17) وفي هذا العام انبرى ابو العلي بن زهر الى مطالبة القاضي ابن منظور باشبيلية جر بذلك [؟] ان ابن زهر اعتل فذكر ذلك للقاضي فقال « وطبيب ماهر يمرض ؟ » فنهى ذلك الى الوزير ابي العلي بن زهر فحرك [؟] منه وقال ... « ان ابن منظور تعجب هازلا لما مرضت » فقلت « يعتر من مشى ... قد كان جالينوس يمرض دائما فمن الامام المرتضى ان ... فانفذ امير المسلمين علي اليه كتاب عزلته ولما كملت اشغال جاز بها لاندنس [؟] ... امورها وعمت البيعة دانيها وقاصيها صدر الامير علي بن يوسف الى سبتة وادي مشيه في ... الى حضرته مراکش

وفي سنة احدى وخمسمائة ورد الامير ابو الطاهر تميم بن يوسف بغرناطة واليا عليها فاطمأنت النفوس وهجرت العيون ... | Fol. 10 v. بمملكته وظهر به جمال دولته ونظر الامير ابو الطاهر في اسباب الغزو واحسن الى الجند وخرج منسلخ شعبان المكرم من العام فلما احتل الجيش مدينة جيان (18) تلوم بها الامير ابو الطاهر اياما حتى وفدت عليه الجيوش والعساكر من قرطبة وغيرها واستقبل علي حصن اقليش (19) فاضطربت المحلات بأرائه وانتشرت الحروب عليه الى ان دخله عنوة وامتنع اهله في قصبته والحروب محدقة به وفي خلال ذلك وصل اليه ولد اذفونش شانجه من زوج المامون ... التي كانت تنصرت بنحو سبعة الاف فارس فكانت بينه وبين جيوش المسلمين حروب يطول ذكرها كانت الدائرة فيها على الروم مات فيها شانجه بن الفنش اخزاهما الله ورجع الامير ابو الطاهر الى اغرناطة . قال ابن الصيرفي فكان ذلك دليل اليمن والبركة بولاية علي بن يوسف في اول دولته وكانت الوقعة على الروم وموت شانجه المذكور في ... شوال وفي اخر هذا العام مات اذفونش لعنه الله تعالى .

(16 bis) Así en el original.

(16 ter) Así en el original.

(17) Obra desconocida.

(18) Jaén.

(19) Uclés.

بعض اخبار اذفونش ملك قشتالة اخزاه الله

قال الراوية : هلك طاغية الروم الاعظم اذفونش بن فردلند بطليطلة في شهر ذي الحجة من عام اثني وخمس مائة وكان ملكه نيفا على خمسين سنة با شهر وهو اذفونش بن فردلند بن غرسية بن شانجه بركة (20) وكان لغرسية بن شانجه بركة ثلاثة اولاد غرسية وفردلند وردمير . قال ابو بكر بن عبد الرحمن : كان غرسية اشجع اخوته وقتله اخوه فردلند في حرب كان بينهما وترك ابنين قام احدهما بالملك وهو شانجه وخرج الاخر الى بلاد الاسلام وهو الفنت الذي احرق جامع البيرة (21) وقتل لعنه الله بروطة (22) بسبب يطول شرحه هنا ويقرأون في اسم الفنت (23) الهنت يصرفون الفاء في النطق ومعناه عندهم ابن الملك كما عند الفرس سابور ، وهلك غرسية بن شانجه بركة وقد قسم البلاد بين بنيه واختص فردلند وردمير بملكه مناصفه ولم يكن لردمير من الولد الا شانجه : فلما قتله المقتدر بالله بن هود في الحرب التي كانت بينهما قام بالملك بعده شانجه وحده فلما هلك ترك ابنين بطره واذفونش المصروع على افراغه بما افضى الى هلكه .

ولما اشرف فردلند على الهلك ايضا قسم بلاده بين اولاده شانجه واذفونش وغرسية فخص شانجه بملك برغرش وقشتالة (24) وما حولها من المدن وخص اذفونش بليون (25) وما حولها من المدن وخص غرسية بغليسية وبرتغال (26) ففسد بين شانجه واذفونش وكانت بينهما حرب اتت على اكثر رجالهما ثم ظفر شانجه باخيه اذفونش فاسره وحبسه مصفدا عنده في قشتالة مدة ثم حل اعتقاله ونفاه عن بلاده فلدحق بالمأمون ... ذي النون بطليطلة وبقي عنده مدة كانت سببا لتطلعه على احوالها حتى استولى | Fol. 11 r. بعد ذلك عليها وقد تقدم ذكره فيه ، وكانت لشانجه واذفونش اخت يقال لها اراكه تميل الى اخيها اذفونش

- (20) Sancho Abarca.
- (21) Elvira.
- (22) Rueda.
- (23) Infante.
- (24) Burgos y Castilla.
- (25) León.
- (26) Galicia y Portugal.

فداخلت بعض رجال أخيها شانجه على قتله وخرج شانجه يتصيد في ... من خيله وفي جملته الداخل في قتله وتسابقت تلك الخيل الجرى فاجرى ذلك الفارس وبيده رمح معدة فلما قرب من شانجه طعنه فقتله ومر على علوية الى حصن سمورة (27) وبه اراكة اختهما فاعتصم ... الدعوة بالاذفونش وانفذ فيه فلحق للحين وانفرد بالملك فلما استوسق امره قتل قاتل اخيه وقال بلغته « عمل جد وعادة سوء » ويذكر ان اذفونش بن فرذند لعنه الله زنى باخته اراكة فجمع بين النصرانية والمجوسية ثم طلب الى ابحار دينه المغفرة مما واقعه فحملوه على قصد الكنايس الفاضلة والتعبد - اخزاهم الله ولعنهم - ثم فسد ما بين اذفونش وغرسية فكانت بينهما حرب اسر فيها اذفونش لآخيه غرسية فحبسه ثم دس عليه من قتله ... في محبسه وانفرد في مملكته الى ان توفي هذه السنة المورخة ، وفي هذه السنة فسد صلح المستعين بالله احمد بن هود مع الروم وعادت الفتنة بينه وبينهم على ما اذكر بعضه

وفي سنة ثلاث وخمسمائة تحرك امير المسلمين علي بن يوسف من مراکش الى الاندلس برسم الغزو والجهاد وفتح مدينة طليبة (28) وذلك لما تمهدت المملكة لعلي ابن يوسف ببلاد المغرب تحرك الى الاندلس فاجاز البحر ويمم اغرناطة ونوم بها ريثما اجازت العساكر العدوية والحشود والمطوعة وتاهبت الجيوش الاندلسية ثم تحرك الى قرطبة واقام بها اياما ومشى البريح باعياد ولحقته الجيوش والاجناد وتحرك منها الى مدينة طليبة فنزل عليها ثم دخلها ووقع النهب والسبي فيها واعتصم ... الروم في قصبتها واجارهم الليل فرموا بانفسهم في النهر وتسربوا بين المحلات فافلتوا وامتلأت ايدي المسلمين بالسقط والثياب والماشية والاسلحة ، وطهر الجامع ورد على الهئة المسلمة ورجع به حرامه واقامة الصلوات ومحا الله منه الكفر وندب لها امير المسلمين الخيل والرجال والرماة وقود عليهم احد المرابطين ورحل الامير علي عن طليبة ... فاستقبل طليطة فاناخت محلته عليها ثلاثة ايام ... الضيقة ... وساعت ظنون اهلها مع ما هي عليه طليطة من الحصانة والمنعة ... عليها الحرب يوم الخميس والجمعة والسبت واخذت الجيوش في القبول يوم الجمعة وانقضى امر هذه الحركة في اربعين يوما فصدر علي بن يوسف وقد

(27) Zamora.

(28) Talavera.

دوخ تلك البلاد ولم يعهد في ذلك الوقت مثل هذه الغزوة قوة وظهورا وعدة ووفورا
ونكاية في العدو وبقي رعبه في الروم ...

Fol. 11 v. | ومن اخبار المستعين ابن هود في هذه السنة

قال الراوية . نزل المستعين احمد بن هود حصن روطة (29) الى مدينة
سرقسطة فجدد البيعة عن اهلها لنفسه ولائنه بولاية عهده : فلما كمل له من
تجديد البيعة امله : عزم على الغزو على بلاد الروم المجاورين له فجمع وحشد
وسار في جيش دهم وتحرك في شهر جمادى الآخرة فاجتاز بمدينة تطيلة (30) ودخل
منها على ارنبة (31) فغلب على ارباضها واعتصم اهلها منه بكنيسة منيعة ثم صلح
على مال يوردون اليه اخذ به رهائن منهم ثم انصرف قافلا عنهم وشن في صدره
الغارات على من بذلك الصقع من الروم وهدم وحرق وقتل وسبى وعاد الى بلاده :
فلما شارف بلاد الاسلام لحقته خيل الروم المتالفة من البلاد في اول يوم من رجب
الفرد فاجتلدوا احمر جلد وصبر الفريقان وطال الضرب واستشهد المستعين بن هود
وانفض الجمع والحرم السيف ... على كثير من المسلمين كرمهم الله بالشهادة اجمعين
وولى عبد الملك الملقب عماد الدولة بعد استشهاد ابيه وبايعه الناس بسرقسطة
بعد ما اشترطوا عليه الا يستخدم الروم ولا يتلبس بشيء من امرهم واتصل بعبد الله
ابن فاطمة موت المستعين فطمع في سرقسطة وتحرك اليها وذلك على نحو شهر
واحد من الواقعة : فلما انتهى الى مقربة منها وجه اليه اهلها ان ينصرف عنهم
ولا يبدأ الفتنة مع المبايع له خشية استصراخه بالروم فيعود الحرب على الاول :
ثم بعد ذلك لم يف عماد الدولة ابن المستعين بالشرط الذي لزمه نفسه من طرح
الروم وتركهم فعزم على مداخلتهم وفهم ذلك منه اهل سرقسطة فاستدعوا الامير
محمد بن الحاج صاحب بلنسية من قبل امير المرابطين معوضا به من الامير عبد الله
ابن فاطمة الوالي على اغرناطة فوافاها صبيحة يوم السبت العاشر من ذي القعدة
ففتحت له الابواب ففتحها واضطربت المحلة في الشريعة منها ودخل المرابطون

(29) Rueda.

(30) Tudela.

(31) Topónimo no identificado.

سرقسطة وتقدم أهلها لمحمد بن الحاج فدخل الجعفرية وصار القصر المذكور في ملكه تحت ثقافه فجرى ابن المستعين على سيرة ابيه وصانع اذفونش بن ردمير فاستجابه ووافاه بحصن تطيلة ومحمد بن الحاج بالجيش في تلك الناحية : ثم انصرف الى سرقسطة وتقدم ابن ردمير حتى كان منها على فرسخين فابتدر محمد بن الحاج الى حرمة وامر الناس بالخروج اليه للمحاربة ورتب الناس على هيئة الأهبة والرتبة عامة يومهم وباخرة اخذوا مراكزهم وتسللوا الى المدينة فظهر الخلل والتسلل وانتهز ابن ردمير الفرصة وقسم جيشه فرقتين وصدمت احدهما ابن الحاج وصدمت الاخرى ابنه ابا يحيى فتفرق الناس عنه واستشهد هناك وفقد في تلك الواقعة جملة من المسلمين وذلك عشية يوم الاحد منتصف شهر ذي الحجة من السنة المؤرخة .

تلخيص التعريف بتاريخ من ملك سرقسطة وبعض اخبار | Fol. 12 r. البلاد الشرقية من بني هود رحهم الله الى هذه السنة

كان استيلاء المستعين سليمان بن هود الجذامي على طاعة منذر بن يحيى وتغلبه على شرق الاندلس في ذي الحجة من سنة ستة وثلاثين واربعمئة وكان هذا المستعين صاحب مدينة لاردة وبلقى (32) واجتمع ذلك الثغر كله سرقسطة وتطيلة (33) وقلعة ايوب ودروقة (34) ووشقة وبربشتر (35) ولاردة وباقي ومدينة سالم ووادي الحجارة (36) الى ان توفي في سنة ثمان وثلاثين واربعمئة ، فولى ابنه المقتدر بالله احمد بن سليمان بن هود في سنة ثمان المذكورة ، وتوفي سنة اربع وسبعين واربعمئة وكانت مدة ولايته ستة وثلاثين سنة ، وولى ابنه المؤتمن سنة اربع المذكورة ، وتوفي سنة ثمان وسبعين واربعمئة وكانت مدته أربعة اعوام : وولى بعده المستعين بن هود المقتول في ملحمة يوم الاثنين مستهل رجب من السنة ثلاث وخمسمئة المؤرخة . وولى عماد الدولة احمد بن احمد المستعين ابن المؤتمن بن احمد المقتدر بن سليمان المستعين بالله بن هود الجذامي في غرة رجب من هذه السنة

(32) Lérida y Balaguer.

(33) Zaragoza y Tudela.

(34) Calatayud y Daroca.

(35) Huesca y Barbastro.

(36) Meliáceli y Guadalajara.

وأخرجه أهل سرقسطة كما تقدم ذكره في يوم السبت العاشر من ذي القعدة ودخلها عامل على بن يوسف .

وفي سنة أربع وخمسمائة استقر محمد بن الحاج بسرقسطة وابن ردمير يساجله الحرب والظهور عليه وعبد الملك بن المستعين معه في جيوش تعضل بوا الأرض فنزل على نحو فرسخ من المدينة ومحمد بن الحاج يناوشه الحرب صباحا ومساء إلى أن لحق ابن عبد الله بن عايشة الوالي على مرسية (37) من قبل أمير المسلمين علي بن يوسف بعسكرية مرسية فالطاغية ابن ردمير صادر إلى بلاده والعساكر المسلمة في أثره ولم تزل بعد ذلك الحرب متصلة والمضارب مترددة وغزوات محمد بن الحاج متوالية إلى أن توجه علي بن كنفاط اللمتوني بعسكر من المرابطين في جهة قلعة أيوب فنازل حصنا من حصون ابن المستعين وضيق عليه وأخذ بمخنقه : فلما نال منه الضغطة استصرخ أهله بأبن المستعين صاحبهم فوجه إليه مددا من الروم شفى أمره حتى دخل الحصن وخرج منه ليلا على المحلة والناس على طمأنينة فتغلب العدو على المحلة وأسر أميرهم ابن كنفاط وصدر المدد الرومي به إلى روضة فبقي في اعتقال ابن المستعين مدة ثم خلى سبيله فكان مهادنة ثم كانت حرب والحرب سجال والنفوس آجال .

وفي هذه السنة خرج الأمير أبو الطاهر تميم بن يوسف بن تاشفين عن أغرناطة وولى مدينة تلمسان واستقر بها ، وفي سنة خمس وخمسمائة ولى أمير المسلمين علي ابن يوسف الأمير مزدلي على مدينة قرطبة وأغرناطة والمرية (38) وما انتظم معهم من الحصون والقرى ، وفي شهر صفر منها قام المنصور بن سير بن مسلمة الشهير بابن الألفس من أرض النصرانية إلى مدينة أشبيلية فصمم منها إلى حضرة أمير المسلمين فكانت له منزلة لطيفة ومكانة رفيعة ، وفيها خرج عماد الدولة | Fol. 12 v. من مدينة روضة برسم محاربة سرقسطة فخرج إليه وألحها محمد بن الحاج بعسكرها فحاربه ثم بعد منه .

وفي سنة ست وخمسمائة غزا الأمير مزدلي بعساكره ومن أنضاف إليه قاعدة وادي الحجارة بأرض الروم واكتسح ما حولها وضيق عليها ثم صدر إلى قرطبة بغنائة وفيها أغرى ؟ بالأمير مزدلي عند أمير المسلمين فاقتضى نظره إيفاد مشيخته من المرابطين

(37) Murcia.

(38) Almería.

لثقاف ..؛ ما الى نظر الامير مزدلي من بلاد الاندلس وكان لابي علي بن ... حيث
المسعى والقدر المعلى واتصل النبأ به فبادر الى امير المسلمين ولما اجتمع به جلا عن نفسه
فارتفع الظن وحصص الحق ... الى طاعته على اكرم حال واتم آمال .

وفي سنة سبع وخمسمائة توفي الامير سير بن ابي بكر الوالي على مدينة اشبيلية
بتقديم امير المسلمين يوسف بن تاشفين وذلك في شهر رجب من عام اربعة وثمانين وكانت
وفاته في شهر جمادى الاولى من هذه السنة بموضع يعرف باغرناط (39) على مقربة
من اشبيلية خرج زافا لنفسه فاطمة الى امير المسلمين علي بن يوسف ومشيعا لزوجته
حواء بنت تاشفين وكان هذا تاشفين اخو يوسف بن تاشفين لامه وابن عمه لانه
لما مات تاشفين والد يوسف دخل مكانه اخوه علي فخرجت حواء واختها (40)
من اشبيلية فلم يعهد مثل ذلك اليوم لهوا وكثرة ونعما خرج فيه الجسم الغفير الى
مضارب المحلة بعين العلو (41) فلما جن الليل نزل بالامير سير بن ابي بكر بن تاشفين
مفص تزيد عليه حتى قضى رحمه الله عند انصداع الفجر فشهد جنازته بشر عظيم .

وكانت هذه الحرة حواء اديبة شاعرة جلييلة ماهرة : اخبر ابو عبد الله محمد
ابن سعيد الخزرجي في كتابه ، قال : حدثني ابو محمد بن جلون عن شيخه ابي عبد الله
ابن زرمون وكان شيخه مالك بن وهيب قال امرت الحرة حواء اللمتونية بمراكش
بمجلس الكتبة والشعراء كانت تحاضرهم فيه وكانت ذات نباهة وخطر فاجتمع يوما
في ذلك المجلس جماعة منهم ابن القصيرة وابن المرخي وهذا لقب له لانه يقال كان
له فتور على فصاحته وحضر غيرهما فلما غص المجلس اقبلت الحرة تريردهم وهم
يتحادثون وياخذون في الشعر وكان ابن المرخي قد قال صدر بيت وهو « انا للبدر [؟] ..؛
اخ » ولم يجزه احد منهم اذا قبلت الحرة فسلمت عليهم وبادرها ابن المرخي وقال
لها حياك الله يا قمري ويا زهرى فقالت « وصفتني والله بتامل [؟] وذابل » ففرح
بفطنتها فقالت له « فيم كنتم » قال لها « كنا قد قلنا صدر بيت ولم يقدر احد على
عجزه » فقالت « انشدني » فقال « انا للبدر [؟] اخ » فقالت على البديهة على [؟] ..؛
ذا سمنخ فتعجب الحاضرون من براعتها .

(39) Topónimo desconocido.

(40) O tal vez ابتها

(41) Topónimo desconocido.

وفي هذه السنة خرج الامير مزدلي من حضرة مراکش الى الاندلس وولاه علي ابن يوسف على مدينة قرطبة واغرناطة فاجاز البحر للاندلس الى مدينة اشبيلية فاستمد ... للامير سير بن ابي بكر اللمتوني فامده بعسكر ضخم من المرابطين والحشم وغيرهم وانضم اليهم عسكر قرطبة واغرناطة ولما من العدو ولفيف من المطوعة خيلا ورجلا فعظم الجيش وام به الامير مزدلي ارض طليطلة فدوخها واكتسح به اوديتها وابلغ في نكايتها وصدر الى قرطبة ظافرا ظاهرا علي عدوه : وفي هذه السنة خرج لروم الارض الكبيرة نحو خمس مائة قطعة تحمل مائة الف مقاتل فيهم الف وخمسمائة فارس وخمسون الفا من الرماة فارسل الله عليهم ريحا صرصرا عاتية اغرقتهم فلم تبق منها باقية واتت مع ذلك على مراكب الحاج وجملة مشحونة بالاطعمة .

وفي هذه السنة صرف القاضي ابو مروان الباجي عن قضاء اشبيلية وقدم ابو عبد الله بن داود ثم نقل الى فاس وولى القضاء ابو مروان الباجي ثم صرف وولى ابو محمد عبد المنعم بن سحجون (42) فنقل الى اغرناطة وولى بعده ابو القاسم بن ورد ثم صرف وولى بعده الفقيه الخطيب المقرئ ..؛ شريح بن شريح ثم صرف وولى الفقيه ابو بكر بن العربي - رحمهم الله تعالى اجتمعين - وكانت ولاية ابن العربي المتأخر منهم في سنة ثمان وعشرين وخمسمائة . قال ابن حمادة وكان يوسف بن تاشفين امر القاضي محمد بن عيسى ببنيان جامع سبتة وزاد فيه حتى اشرف على البحر وكمل بنيانه عام احد وتسعين وقبل بناء الجامع باعوام امر يوسف بن تاشفين ببناء سور الميناء السفلي بسبتة على يد القاضي ابراهيم بن احمد .

وقام على يوسف بن تاشفين في هذه السنة رجل يعرف بابن الزنر بحارى وادعى انه ابن معنصر الزناتي الذي كان صاحب فاس ببلاد غمارة فتوجه اليه يوسف وقتل خلقا من اصحابه ثم اعطى غمارة مالا فغدروه واتوا اليه براسه ، وقام عليه ايضا ماخوخ الزناتي بناحية تلمسان واختط بلدا لنفسه فخرج اليه يوسف وفر امامه وخرج من بلاده . (43)

(42) O tal vez سجون

(43) Estos dos últimos párrafos referentes a Yūsuf b. Tašfīn han sido intercalados entre los hechos de su hijo 'Alī.

ذكر حرق الاحياء وما قال ابو حامد حين بلغه ذلك

قال ابن القطان في نظم الجمان : امر علي بن يوسف باجماع قاضي قرطبة ابن حمدين وفقهائها على حرق كتاب الاحياء فاحرق على الباب الغربي من رحبة المسجد بجلوده بعد اشباعه زيتا بمحضر جماعة من اعيان الناس ووجه الى جميع بلاده يامر باحراقه وتوالي الاحراق على ما اشترى منه ببلاد الغرب في ذلك الوقت فكان احراقه له سببا لزوال ملكهم وانتشار سلكهم ، وكان المتلقب بالمهدي في بلاد المشرق يومئذ ، فذكر ابن القطان في السفر الثالث عشر من كتاب نظم الجمان : ورحل المهدي من بلاد اقصى المغرب الى الاندلس في سنة خمس مائة فدخل قرطبة ثم وصل الى المرية فدخل في مركب الى الشرق فغاب فيه الى ان وصل مراكش سنة اربع عشر . وذكر ابن القطان ايضا عن عبد الله بن عبد الرحمن العراقي شيخ مسن من سكان فاس من اثبت في مدرسة ابي حامد فجاء رجل كثر اللحية على رأسه كرزية صوف ودخل للمدرسة وحيهاها بالركعتين ثم دخل الى الشيخ ابي حامد | Fol. 13 v. فسلم عليه فقال «ممن الرجل» ؟ فقال « من اهل المغرب الاقصى » فقال له « دخلت قرطبة » ؟ قال « نعم » قال « فما فعل فقهاؤها » ؟ قال « في خير » قال « هل انتهى اليهم كتاب الاحياء » ؟ قال « نعم » قال « فماذا قالوا فيه » فلزم الرجل الصمت حياء منه فعزم عليه ليقولن ما طرأ فاخبره باحراقه وبالقصة كما جرت . قال : فتغير وجه الشيخ ابي حامد ومد يده الى الدعاء والطلبية يومنون فقال « اللهم مزق ملكهم كما مزقوه واذهب دعوتهم كما حرقوه » فقام المهدي فقال « ايها الامام ادع الله تعالى ان يجعل ذلك على يدي » فتغافل عنه ابو حامد فلما كان بعد وقت اذا بشيخ اخر على شكل الاول فقال له ابو حامد فاخبره بالخبر المتقدم فتغير ودعا بمثل دعائه الاول فقال له المهدي « على يدي » فقال له « على يديك » فقبل الله دعاءه .

وفي سنة ثمان وخمسمائة توفي الامير مزدلي الوالي على قرطبة في شوال غازيا على مقربة من حصن مسطاسة (44) صرف به الى قرطبة فوصل به يوم الاربعاء

(44) Topónimo desconocido.

ثاني يوم وفاته وصلى عليه انصر صلاة العصر الفقيه القاضي ابو القاسم بن حمدين .
نسبه : هو مزدلي بن بوبلنكان بن حسن بن محمد بن تورجوت : قال ابن الصيرفي
لم ازل اطاب نسب لمتونة حتى لم اجد منه الا ان الجد الذي تفترق منه افخادهم
ترجوت : وفي هذه السنة توفي الكاتب الجليل ابو بكر بن القصيرة الذي اشتملت عليه
الدول الثلاث العبادية المعتمدية والدولة اليوسفية وهذه الدولة العلوية بعد
خطوب اصارته طريدا وقطعت منه وريدا . وفي هذه السنة اتصل الخبر بامير المسلمين
علي بن يوسف وهو بحضرته مراکش عن وفاة الامير مزدلي فسد خلا من مصابه
ورفع ..؛ فقدته بابنيه فولى الامير عبد الله بن مزدلي اغرناطة وولى محمدا اخاه
قرطبة فتحرك الامير عبد الله بن مزدلي من مراکش وورد اغرناطة اخر ذي القعدة
وتحرك الامير محمد فاحتل ايضا بقرطبة واستقر بها وضبط امورها واحوالها
وفي سنة تسع وخمس مائة ضرب العدو على نظر قرطبة فخرج اليه محمد بن مزدلي
بعسكره وبادر في الاستعجال لاثره فلحق بالعدو ونشبت الحرب وصبر المسلمون
فاستشهد محمد بن مزدلي والامير محمد بن الحاج والامير ابو اسحق بن دانية والامير
ابو بكر بن واسينوا ومات ..؛ الامراء نحو الثمانين من وجوه المرابطين وجملة
كبيرة من الحشم واهل الاندلس وذلك يوم الخميس مستهل من صفر من السنة المورخة
فكان مصابا عظيما وخطبا جسيما واتصل الخبر بامير المسلمين علي فولى قرطبة
الامير ابا بكر يحيى بن تاشفين وهو ابن عمه شقيق ابيه لانه فنذ اليها وقدم عليها
ولايام من وصوله اكتسح العدو الاول صاحب الجولة (45) على قرطبة فلحقه بجهة
بياسة (46) ولحق الصريخ بالامير عبد الله بن مزدلي صاحب اغرناطة فبادر في اثاره
وتتابع الجيش معدا فلحق به على مقربة فكانت للروم ايضا واستشهد خلق من
المسلمين كرمهم الله بالشهادة في اعلى عليين وذلك يوم الاربعاء الثامن والعشرين من جمادى
| Fol. 14 r. الاخيرة من هذه السنة ، وفي هذه السنة توفي محمد بن الحاج صاحب
سرقسطة شهيدا واتصل الخبر بامير المسلمين فانفذ ولاية سرقسطة للامير ابي بكر
ابن ابي يحيى ابراهيم وكان مقيما بها فتولى الامر فيه واخذ بالعزم والحزم وثقف
امور المملكة ونظر في مصالح الرعية ، وفي هذه السنة عوض عبد الله بن فاطمة عن ولاية
فاس بولاية مدينة اشبيلية فاستقر بها في اول السنة المورخة .

(45) Palabra ilegible ; quizá ابولة - Avila.

(46) Baeza.

وفي سنة عشر وخمس مائة تحرك الامير ابو بكر صاحب سرقسطة الى الغزو فقصد حصن روضة فاحرق وبالحق في النكاية ثم تحرك الى برجة (47) وبها عماد الدولة بن المستعين بن هود فضيق عليها وبالحق في نكايتها حتى صالحه اهلها ورجع عنها الى مدينة سرقسطة ، وفي هذه السنة قدم امير المسلمين محمد ابن ميمون قايد الاسطول البحري فكان له غزوات مشهورة وامور مذكورة ، وفي هذه السنة امر صاحب المهديّة علي بن يحيى بن تميم باعداد الاساطيل وعمارتها الى جزيرة جربة فساروا في جمادى الاولى وحاصروها واخذوا بخنق اهلها الى ان امروا بالطاعة له وسلموا لامره ونزلوا على حكمه فانصرف الاسطول عنها وصلاح امر البحر في هذه السنة ، وفيها ارجف العوام بانه سيكون في شهر رمضان خطب عظيم وحادث كبير وقطع على الدولة شديد وان السلطان يموت فيه وفشا القول بذلك فيهم وانتشر فاكذب الله قولهم وعطل ارجافهم وعملت الشعراء في ذلك ، وقد تكون اصابتهم فيها ايضا كما حدثنا ابو الصلت قال حدثني ابو محمد عبد العزيز ابن الامام احد خواص الامير ابى القاسم محمد بن عباد قال كنت في عسكر الامير ابى القاسم عند توجهه مع امير المسلمين يوسف بن تاشفين ملك المغرب الاقصى الى لقاء اذفونش بن فردلند ملك جليقية اول غزوة غزاها المرابطون بالاندلس وكان الناس ينزلون بنزوله ويرحلون برحبله تقريبا له ورعيا لمكانه من السن وعظم القدر ووفور العدد وجردة الرأي : قال فسمعنا طبوله تضرب وقيل امير المسلمين يتقدم الى العدو فامر الامير ابو القاسم منجمه بتحقيق طالع الوقت والنظر فيه قال فوجده بحسب ما تقتضيه اصول هذه الصناعة دالا على ان الدائرة تكون على المسلمين وان الظفر والغلب للمشركين قال فاشفق من ذلك وكره اعلام يوسف لنفارة من الاستدلال بالنجوم والعمل بها ولم يمكنه غير مساعدته والانتقال معه فيبينما هو يحاول ذلك اذ خفتت الاصوات وهادت الضجة وجاء من اخبر ان يوسف قد بدا له في الانتقال من هنا فلما كان بعد ساعات من ذلك اليوم بعينه عادت الاصوات وضربت الطبول فامر الامير ابو القاسم منجمه باخذ طالع الوقت والنظر فيه فوجده اوفق طالع واسعد نصبة وادلها على ان الظفر للمسلمين والدائرة للمشركين حسب ما جرى الامر عليه قال فتعجب من ذلك ومن قوة سعادة يوسف وقال وهذا من المصنوع لهم المعتنى بامرهم الملتزمين الى

رشدهم الذين ... لهم التوفيق ويخدمهم ... | Fol. 14 v. وذلك كله بمشية الله تعالى وسابق علمه ونافذ حكمه :

وكتب امير المسلمين علي بن يوسف من مراکش في هذه السنة الى ابي محمد ابن فاطمة كتابا يحضه فيه على اقامة الحق اذكر الآن منه بعض فصول : وقد رأينا والله ولي التوفيق والهادى الى سواء الطريق ان نجد عهدنا الى عمالنا بالتزام احكام الحق واينار اسباب الرفق لما نرجوه في ذلك من الصلاح الشامل والخير العاجل والله تعالى ييسرنا لما يرضيه من قول وعمل بقوته : وانت اعزك الله ممن يستغنى بإشارة التذكرة ويكتفى بلمحتها التبصرة لما تاوى اليه من السياسة والتجربة فاتخذ الحق امامك ، وملك يده زمامك واجر عليه في القوى والضعيف احكامك وارفع لدعوة المظلوم حجابك ، ولا تسد في وجه المضطر المظلوم بابك ووطيء للرعية - حاطها الله - اكنافك : وابذل لها انصافك ، واستعمل عليها من يرفق بها ويعدل فيها واطرح كل من يحيف عليه ويأذيها ومن سبب عليه من عمالك زيادة ، او خرق في امرها عادة او غير رسما او بدل حكما او اخذ لنفسه درهما ظلما فاعزله عن عمله وعاقبه في بدنه والزمه رد ما اخذ تعديا الى اهله : واجعله نكالا لغيره ، حتى لا يقدم احد منهم على مثل فعله ان شاء الله تعالى وهو ولي تسديدك والملي بعضدك وتأييدك لا اله الا هو عليه توكلت : وهو من انشاء ابن الجدر رحمه الله .

وفي سنة احدى عشرة وخمس مائة تحرك امير المسلمين علي بن يوسف من حضرته مراکش الى بلاد الاندلس فاجاز البحر في اواخر محرم ويمم اشبيلية ريثما استتب امر الغزو ولحقت العساكر العدوية : وتاهبت العساكر الاندلسية ولحقت من قرطبة لمة من الفقهاء والعلماء ولقيف من المجاهدين الزعماء خيلا ورجلا ، وتاهب فقهاء اشبيلية ومجاهدوها واستوفت مطوعة غرناطة ومرتبوها ، ثم تحرك امير المسلمين بجميع العساكر من اشبيلية لغزو قلمورية (48) فحاصرها عشرين يوما وضيق بها ثم انصرف عنها الى اشبيلية ومشى عبد الله بن فاطمة والمنصور بن الافطس فقابل ارواما في بلاد الروم ثم وردا الى اشبيلية واستاقا غنيمة عظيمة واسرى كثيرة وانصرف الناس الى بلادهم .

(48) Coimbra.

وانفذ امير المسلمين علي بولاية ابي الوليد بن رشد خطة القضاء بقرطبة ،
ومدح الشعراء لامير المسلمين فمن ذلك لابي العباس السلملي من قصيدة طويلة
اركب اذا دارت رحاها وانزل وقل اذا صم صداها وافعلنى
واقترض فاستوف ونقب فاحتفل وابلغ بادنى السقى اقصى لاول
في عمر الشعر وسير المثل ورتبة الوسطى من العقد العلى
وجهك فالاحسان والحسن ملئ وانت للدنيا وللدين ولى
نيطت بك الامال فاقطع وصلنى وهذه الدنيا فول واعزل

Fol. 15 r. | وفي هذه السنة ورد كتاب علي بن يوسف بولاية موسى بن حماد
قضاء اغرناطة ، وفيها قدم باشيلية خطة القضاء ابو الحسن شريح بن محمد
ابن شريح الرعيني عن اصفاق من اهل بلده ، وفيها ولى محمد بن سعيد قضاء
المرية ، وفيها فسد ما بين الزهرى وابن زهر من الصداقة والظهر ورعى
كل واحد صاحبه بقاصمة الظهر وبادر ابن زهر بمخاطبة علي بن يوسف فبادر اليه
الزهرى اثر ذلك بنفسه فتكلم في ابن زهر ملء فيه فامر الزهرى بسكنى
مراكش ثم ورد ابن زهر بعد ذلك اليها وقد اظلم له النير وصعب عليه اللين
فتلقى من امره ما اصدده ... ولم يسمح له بالوصول وكان قبل في غاية الجاه
والعزة والتمكين من الدولة فولى من قبله حاكم يحكم من حاشيته وصاحب المدينة من
توليته وشهود البلد بحكمه وامر المستخمس واملا ... السلطان جارية على نهيه وامره
بمدينة اشبيلية والزهرى في كل ذلك تلوه ومقتد به فما راعوا حق الحرمة ولا
ادوا شكرا لنعمة .

ذكر ولاية ابي حفص عمر بن يوسف بن تاشفين

وفي هذه السنة صرف علي بن يوسف امير المسلمين الامير ابا زكرياء يحيى بن علي
عن اشبيلية وقدم اخاه ابا حفص واليا عليها ولما وصل الامير ابو حفص الى
اشبيلية برز اليه اهلها خرج الامير ابو مروان بن ابي العلي زهر وكان ابوه ابو
العلي مستوطنا بفاس بالامر فلما رآه اصغره وقصر به وترجل صاحب المدينة خالصة
ابن زهر فاخذ بيده مسلما عليه فلما اعلم به امر عليه فالتقت عمامته في عنقه
وجر الى السجن فتقلقت نفوس الحاشية واستشعروا الشر ، وجلس الامير ابو حفص
عشية ذلك اليوم في رحبة القصر فاستحضر من حاشية ابن زهر رجلين متلبسين بامرهم

فامر بضرب اعناقهما وطيف برمحة على اسواق المدينة وذهب ادب ابن نهيبة العتاد واقبل ادب ... الحجاج ... ففتقف البلد وتمهد وسكن الارجاف وفر المريب وجاء البريء واقبل الامير ابو حفص على تتبع هذه الحاشية وجعل غرضه لانتقام فيهم والتشريد لهم .

وفي هذه السنة نفذ عهد امير المسلمين علي بن يوسف الى ... محمد بن ميمون قائد الاسطول بتعمير جملته وغزو بلاد الروم بها فعمر خمسة وعشرين ... الدربة والنجدة فاستفتح مدينة قطرون وهي على مسافة يوم من مدينة ... فيها وامتنعت جملة من اهلها بقصبتها وهي على مسافة يوم من مدينة ... فيها وامتنعت جملة من اهلها بقصبتها وهي وعرة المرتقى فاسقتها الذرى فتعلقت . . . واشرفوا على استفتاحها فحماها الليل ... دونها وصدر المسلمون الى الاسطول وعددها ... وخمسون راسا من السبى وكثير ... وانصرف عنها القايد الى المرية . قال ... ابو بكر بن علي بن يوسف والى مدينة اشبيلية ... | Fol. 15 v. في الاقبال واثبت ابن رواده ريثما يلحق بقرطبة فلما تمهدت مدينة قرطبة واستتب امره اخذ في الصدر منها فلقي ابا الطاهر بجزيرة طريف (49) مقبلا وصادرا ولحق ابو الطاهر اغرناطة في رمضان المعظم ، وفي هذه السنة ولى مرسية ابو زكرياء يحيى بن غانية اللمتوني وفيها ولى قضاء المرية ابو الحسن بن اضحى وفيها نهض يناله الى شرق الاندلس فلم يزل به الى جمادى الاولى من العام المقبل .

وفي سنة ست عشرة وخمسائة اغزى ابو عبد الله محمد بن ميمون قائد الاسطول علي بن يوسف مدينة بقوطرة من عمل رجار صاحب صقلية ففتحها وسبى نساءها واطفالها ... فيها وكان علي بن يحيى صاحب المهديّة كتب كتابا الى رجار عند ما وقع بينهما وحشة يضمن تهديده فيه بادخال المثلثين والعرب الى صقلية فلما كان من غزو ابي عبد الله ما كان لم يشك رجار صاحب صقلية ان السبب الباعث على ذلك والمحرك له صاحب المهديّة فاستنفر اهل بلاد الروم قاطبة ... الاستنصار واستجاش وحشد كانما في ذلك كله لامره بمنع السفر الى سواحل المسلمين التام له ما لم يعهد مثله .

(49) Tarifa.

وفي هذه السنة ولى الامير تميم بن يوسف اشبيلية من بعد ولايته اغرناطة فورها في جمادى الثانية .

وفي سنة سبع عشرة وخمسمائة صرف الامير تميم عن ولاية اشبيلية ووليها ابو بكر بن علي بن يوسف وفيها حاصر اسطول صاحب صقلية مدينة المهدي ونزل عليها في جمادى الاولى في نحو ثلاثماية مركب حمل على ظهورها ثلاثين الف راكب وزهاء الف فارس فارس الله عليهم ريحا صيرت جميعهم الى الانتشار واصلنتهم مع برد الماء حر النار فلما عاينوا ما نزل بهم انزلوا عن ظهور مراكبهم ما كان انجاء الغرق من افراسهم فصدموها بها جيوش المسلمين فخبب الله آمالهم وجعل الدائرة عليهم لا لهم واقلع جميع الاسطول خاسرين الى بلادهم وبعد ذلك لم ... صقلية يحيل على المهدي الى ان استولى عليها بعد ذلك واخرج الروم منها الموحدون على ما ياتي .

وفي سنة ثمان عشرة وخمسمائة تسمى محمد بن تومرت السوسي بالمهدي وكان لما اشتهر صيته في قبائل الجبال ووصلوا اليه رحل معهم الى جبل ايجليز لهرغة فلما صار في منعة الجبل وحماية عشيرته خاطب القبائل ومديده للبيعة وذلك في سنة ست عشرة على ما اذكره في موضعه : قال اليسع بن عيسى الغافقي ولما صعد الامام بالجبل امر بتحصين موضعه لانه ما كان له الا طريقا واحدا وذلك الطريق لا يمشى فيه الا راكب بعد راكب من كثرة توعره واخذ يعرض اصحابه على قتال المثلثين ويقول لهم اقتلوا المجسمين والبرابر المفسدين والفقهاء الكافرين . قال ابن القطان ولما ارتقى المهدي جبل ايجليز اقام فيه ثلاثة اعوام من سنة خمس عشرة الى هذه السنة المؤرخة .

وفي سنة تسع عشرة وخمسمائة امر المهدي بتميز | Fol. 16 r. | الموحدون وسودي في جبل المصامدة من هرغة وجنيفة من كان مطيعا لله ولرسوله وللمهدي فليصل وكانوا يعرضون الى ابي محمد البشير فيخرج قوما على يمينه وقوما على يساره فكل من اخرج على يمينه يزعم انه من اهل الجنة وكل من اخرجه على يساره يزعم انه من اهل النار ولا يخرج على اليسار الا من كان شاكا في ان الامام هو المهدي المعلوم ... (الله ممن خرج عن اليسار الا) ذكر ذلك ابن القطان وغيره ، واخبرني ابو علي صالح قال لما قتل محمد ابن تومرت هزيمة تينمل قال له الفقيه الافريقي

احد عشيرته « كيف تقتل اقواما بايعوك ودخلوا في طاعتك وتقسم اموالهم ؟ » فامر به فقتل وصلب لانه كان شك في عصمته وكان قتله لهزيمة تينمل سنة ثمان عشرة جمع المهدي عليهم اهل تلك الجبال فقام بهم وقتل منهم فيما ذكروا خمسة عشر الفا فلما استأصلهم وسبى اموالهم بنى حصن تينمل فلما ملك المهدي تلك الجبال وما حولها ضاق الامر على علي بن يوسف فبعث اليها عسكريا فهزم .

وفي هذه السنة خاطب اهل نظر اغرناطة من جبل دور ... والبشارات لابن ردمير وتوالت عليه كتبهم وتواترت رسالهم ملحمة عليه في الاستدعاء مطمعة له بدخول اغرناطة ووجهوا له زماما يشتمل على اثني عشر الفا من مقاتلتهم وعلموه ان هولاء شهدت اعينهم لقرب مواضعهم وبالبعث من يخفى امره « ويظهر عند ورودك شخصه وهذه الجملة كافية وعورات البلاد بادية ، وعندنا رتب ونظر نخرج لك عنها بالمسانية ؟ » فاستزاد طمعه وابتعث جشعه واستفزوه باوصاف اغرناطة ومالها من الفضل على سائر البلاد بتحسينها وكثرة عيونها وانهارها ومنعة قصبته وانطباع رعيته وانها المباركة التي يملك منها غيرها وهي المسماة سنام الاندلس عند الملوك في تواريخها واشخصوا بكتابهم وزمامهم كهولا منهم تكلموا بين يديه ملء افواههم ورموا على ذلك الغرض حتى عزم وحد في الحشد وانتخب من محتشده خمسة الاف فارس وخمسة عشر الف راجل .

وتحرك بهم اول شعبان وقد اخفى مذهبه وكنم اربه الى ان وصل بلنسية في يوم الثلاثاء الموفى عشرين من رمضان فامر بضرب محلته ومشى في اهبة فمر عليها وزاحمها ثم رحل عنها من موضع الى موضع الى ان وصل مدينة وادي اش (50) فاضطرب محلته بموضع يعرف بالقصر من باديتها على فرسخ منها وذلك لعشر بقين من شوال فبدأ يحث المعاهدة في استدعائه وافتضح سرهم في اجتلائه وهم الامير ابو الطاهر بجمعهم وثقافتهم فاعياهم ذلك بكثرتهم وبعد اقطارهم واقبلوا يتسللون الى ابن ردمير على كل طريق ومن كل فج عميق ... فكثرت رجلته وضخمت جملته وضايق مدينة وادي آش بالحرب من جهة القبلة فرأى ... فجد في حربها من الغد فانت عليها السهم وفقد جملة من ... اقام بمضطرب محلته | Fol. 16 v. نحو النهر واهل

وادي اش في حصار صعب فد اخذوا المنازل وسكنوا ... ارباض ... المتجالدة من السترة تنتقل اليها الاحجار وكانت تبرز المخدرة من خدرها ومنهتك من سترها .

وإما اتصل بأمير المسلمين نبأ ابن ردمير اللعين انفذ امره الى اقطار العدو بتسريب الجيوش الى الاندلس فاجازت البحر وجدت في السير حتى احدثت باغرناطة واقبلت عسكرية مرسية وبلنسية وتحرك ابن ردمير من وادي اش واخذ على برربيطة (51) يوم النحر فصلى الناس بالمصلى صلاة الخوف وهم في الاسلحة ، وتحرك الامير ابو الطاهر من اغرناطة بالجيوش للقاء العدو فمشى مسافة اميال ثم صدر الى المدينة وظهرت اخبية العدو في غد صدوره اليها على فرسخين منها وجاءت الطلائع منبئة بها فعميت ... وانقطعت السابلة والواردة وقلت المرافق وتزاحم الناس في المدينة وسكبت المساجد والمصاطب والرحاب والخراب وكثر الجزع والارجاج والموجان بالنهار والطبل ... والاسوار معمورة باهل البلدة وما نسي في الدور غير الصبية والنسوة وتولت الامطار وسالت الطرق وضافت النفوس اشد ضيقة .

واقام ابن ردمير بمضطرب محلته بضع عشرة ليلة لم تسرح له سارحة ولا شنت غزوة ولا انفصل بعض جيشه عن بعض والمعاهدة تجتلب اليه الاقوات والعلوفات وخيل المسلمين تراوحه وتغادبه دون مناوشة وفي خلال ذلك سفر الى رأس من رؤس المعاهدة بالحضرة يعرف بابن القلاس يوبخه على استدعائه ويلومه على تضمينه بما لا يفى به ولا يقدر عليه فاحتج له بتلومه وتباطؤه في اقباله حتى اقبلت الجيوش من الشرق والغرب والعدوة وقال له قد اوبقتنا واوقعتنا في الهلكة الى المسلمين وساق نفسه الى الخزى فلما انصرف السفير بهذه المقالة تحرك ابن ردمير بمحلته من موضع الى موضع الى الجبل الذي بجوفي ... قبرة (52) فبدت للمسلمين جملة محلته وكانت قبل مكنة بالجبال والشعراء .

وبعد حركته من خارج اغرناطة لحق الامير ابو بكر بن امير المسلمين بمحلته من اشبيلية فاقام يوما ثم تحركت الجيوش في اثر العدو ، واقام ابن ردمير بجبل

(51) Topónimo ilegible.

(52) Cabra.

قبرة ايما ثم تحرك منه ، وعساكر المسلمين تتبعه وتنتقل بانتقاله ... عن يمينه وشماله الى حصن ارنيسول (53) فصبحته الجيوش يوم الاربعاء الثالث عشر من صفر فكانت عامة النهار مكافحة وفي اثنائها مناوشة والظهور عليه : فلما طفقت الشمس امر الامير تميم برفع خبائه من وهدة كان فيها الى ربوة عالية ... فاختل الامر وانتكثت تعبئة الجيوش وساء به الظنون واخذ الناس في الفرار وجعلوا اوجههم الى الساقة وتهيب العدو الامر فلم يدخل المحلة الا بعد هداة من الليل ثم اخذ الى جهة الساحل ثم عاد الى اغرناطة فضرب محلته على ثلاثة فراسخ منها فاقام بها ثلاثة ايام وفي الرابع | Fol. 17 r. ... العساكر وسرعان خيله بقرب من الزاوية صمد ابو حفص بن توزجين بجيش مكناسة ... ووقع الضرب والحرب فاخرجهم عنها وصار المسلمون الى المدينة وانجلت الجيوش عن هذا الفحص ... استشهد رجال من الموحدين ... وانتقل ابن ردمير الى المرج مضيقا عليه والخيل تخرجه فاضطرب محلته مضطرا ثم رحل منه ورجع الى وادي اش وقد بادره يناله اللمتوني بعسكر فاس فحاربه من جهة واديها ففقد عددا كثيرا في ذلك اليوم واصيب له زعيم كبير فرفع اخزي رفع ودفع شر دفع فاخذ الجيوش تضيق عليه الى فحص قرباقة (54) من انظار مرسية فاجتاز بجيوشه واخذ على حصون شاطبة والعساكر في كل ذلك تطأ اذياله وتناوشه وتصيب منه فكان يترك في كل منزل هلكى ومرضى لا ترجى حتى لحق بلاده مخترم الجمع مفلولا بلا حرب ومن خلص من جملته الى موضعه استولت عليه الامراض ... الاغراض فكاد الحين والموت يواصلهم وصدرت العساكر ... استقر المختص منها بالاندلس في مواضع ارزاقها واخذ المدد في الاجازة الى العدو .

وفي هذه السنة احتسب الفقيه القاضي ابو الوليد بن رشد - آجره الله - وتجشم النهوض الى حضرة مراکش فتلقيه امير المسلمين بالمكرمة والمبرة وبين له القاضي امر الاندلس وما بليت به من معاهدتها وما جرره اليها وجنوه عليها من استدعاء ابن ردمير وما في ذلك من نقض العهد والخروج عن الذمة واصغى اليه الامير علي وتلقى قوله بالقبول فوق نظره على تغريبهم واجلائهم من اوطانهم وهو اخف ما يوخذ به من عقابهم ونفذ عهده الى جميع بلاد الاندلس ... المعاهدين الى

(53) Arnizol o Aranzuel.

(54) Caravaca.

العدوة فنفي منهم في رمضان عدد جم انكرتهم الاهواء واكلتهم الطررق ونسفتهم الاسفار ونزل فيهم الوباء وفرقهم الله شذر مذر واحل بهم عاقبة مكرهم واذاقهم وبال امرهم ولا يحق المكر السيء الا باهله ، ونبه القاضي على بناء الاسوار فشرع الامير علي ابن يوسف في بناء سور محدد بمراكش في هذه السنة فكمل في اقرب وقت واعجله وورد كتاب الامير علي بن يوسف الى الاندلس بالنظر في الاسوار بجميع البلاد فتلوم ذلك النظر فيه حتى صرف الامير ابو الطاهر عن اغرناطة وقرطبة في رمضان ونهض الى مراكش وقدم ابا عمر يناله على اغرناطة وقدم ابا حفص عمر بن سير على قرطبة ، وخرج يناله من اغرناطة بالجيش متحملا ميرة اقليش فلما احتل ... اعترضه جملة وافرة من الروم توقع الضرب بينهم وثبت المسلمون فهزم الله الكفرة واورد يناله الميرة وصدر ظافرا ظاهرا ، ولما استقر يناله بقرطبة بعد انفصال الميرة وقد تهيب امره وانتهج امر السور ثم اغرى الامير ابو ... بن يوسف بن تاشفين ارض | Fol. 17 v. | طليطلة في جيشه وجيش قرطبة مغنمهما وصدر منها غانما ظافرا الى اغرناطة .

ذكر التعيب بالاندلس وبناء الاسوار في هذه السنة

فلما صدر جد في تعيب البلد وقلد ذلك من وقع الاتفاق عليه من قاضي القطر ابي القاسم بن ورد وصاحب المستخلص ابي علي بن هدبة وقدم لقبض المعتب رجل من بني نجبة لم يكن من الحزمة ولا من الخدمة فمزق المال كل ممزق وعاث فيه كل ممخرق وذم يناله جميع البنائين وشد على الناس في دفع المال فكانت الالات متمكنة والموردة متصلة وتهيب يناله فكان الناس يخافونه لضغطه وشدته وكمال السور في اقرب وقت وكان حاطب ليل وبعض البنائين غشاء سيل لا وفوا التأسيس ولا قوموا الترصيص ولا قرب مدة وهمى وسقط كثير منه على المجاورة بجهة باب الرملة وباب البيرة فاهلك جملة لا تحصى وكثر الدعاء على بانيه ومنويه (؟) .

وتولى النظر في اسوار المرية رجل منهم يعرف بابن العجمي من اصحاب ابن ميمون فاخذ بالحزم واستكثر بالسياسة والعزم ولم ينفق شيئا من المال الا في موضعه ولا استعان الا بمن جد في نصحه ورأى الناس ذلك فتساهلوا في الاداء وتواسوا عمل تلك الاعباء فكمل السور على واجبه من التحصين والتحسين بيسير من المونة

دون ضرب ولا سجن ، وتولى اهل قرطبة رم اسوارها على سالف عادتهم فلزم اهل كل مسجد اقامة ما يليهم فكمل الامر دون تشغيب ولا تعتيب وكذلك اهل اشبيلية بوسط الحال دون اسراف ولا اجحاف .

وفي ليلة الاحد الحادى عشر لذي القعدة توفي بقرطبة الفقيه القاضي ابو الوليد ابن رشد رحمه الله وهو محمد بن احمد بن احمد بن رشد وله شرح المستخرجة تاليف لم يسبق احد من العلماء الى مثله ينيف على الماية جزء هاكذا ذكر صاحب كتاب « الانوار الجليلية في محاسن الدولة المرابطية » وله مقدمات في الفقه قصر فيه مذهب مالك - رحمه الله - بابلغ حجة وواضع معنى الى غير ذلك من غير التواليف ، وصلى عليه ابنه ودفن بمقبرة بني العباس فلم يعهد مثل ذلك اليوم في الحفل وكثرة المخلوق فيه .

وفي سنة عشرين وخمس مائة قال ابن حمادة : قام رجل في ريف سبتة في كركال وادعى انه الخضر فقبض عليه في العشر الاول من جمادى الآخرة ووصل الى سبتة يوم الثلاثاء لثلاث عشرة من الشهر المذكور فحمل منها الى حضرة مراکش فقتل وصلب، وفي هذه السنة تواترت اخبار المهدي بمراكش وطاعت له الجبال كلها ... فأكمل البشير الونشريسي الميز في العام الفارط امره المهدي بالتقديم على الباقيين ... فغزا بهم في هذه السنة كيك ووصل الى اغمات وحوز مراکش ورجع الى الجبل فاخذ الامير علي بن يوسف يبني المرصد بقرب مراکش ويسد الطرق التي ينزل منها اتباع المهدي الى الاوطية | Fol. 18 r. وذكروا انه في هذه السنة كان وصول ابن رشد الى مراکش ووفاته بقرطبة والله اعلم..

وفي هذه السنة نهض يناله اللمتوني السوالي على اغرناطة الى شرق الاندلس فلم يزل به الى ان عزل عن اغرناطة في جمادى الاولى من عام اثنين وعشرين فكانت ولايته سنة وتسعة اشهر وكان ابو عمر يناله استدعى فقهاء وعلماء من اهل جيان فلما حضروه امر بسجنهم ظلما واعتداء ثم نهض للغزو الى الشرق فلم يزل في تلك الوجهة وهم في الغفلة الى ان عزل بالامير ابى حفص عمر بن امير المسلمين علي بن يوسف فلما ورد اغرناطة بادر باخراجهم واصدارهم الى بلدهم على غاية المبرة والتكرمة وفرج الله عزلة يناله عن المسلمين الغمة وانفرجت الضيقة بالاندلس .

وفي سنة احدى وعشرين وخمسمائة قال ابن القطان وجمع الامام المهدي في هذه السنة نحو اربعين الفا من الرجال ونحو اربعمائة فارس فنزلوا على مراكش فخرج اليهم لمتونة في اكثر من عددهم مع اميرهم علي بن يوسف فهزموه ومات عسكر علي بن يوسف على باب اغمات وطال حصار مراكش نحو اربعين يوما يلتقون فيه ويتقاتلون وخرج علي بن يوسف ايضا بعساكره وانهزم ومات من عسكره خلق كثير بالزحام عند باب دكالة وفر اقوام من عسكره حين لم يجدوا من اين يدخلون الى مراكش حتى وصلوا الى وادي ام ربيع فلما رجعوا بعد ذلك الى المدينة امر علي ابن يوسف بحلق لحاهم ومثل بهم ، ولما مكث اصحاب المهدي بحشودهم في البحيرة المدة المذكورة وصلت الحشود والعساكر من كل مكان الى علي بن يوسف فخرج بهم اليهم فهزمهم وقتلهم قتلا ذريعا وفقد في هذه الهزيمة ابو محمد البشير ولم يجده الموحدون ولا المرابطون لاحيا ولا ميتا ، وذكروا انه كان لطايفة المهدي على علي بمراكش اربعين هزيمة ... عليهم هذه الهزيمة المعروفة بهزيمة البحيرة قتلوا فيها اجمعين حتى لم يبق منهم الا نفر يسير مع عبد المومن وقدم عبد المومن مرة اخرى وبات على هيلانه فحشدتهم ورجع بهم الى مراكش فهزموا ايضا فمات في تلك الهزيمة نحو اثني عشر الفا وتوجه عبد المومن مع خمسين رجلا الى تينمل ووجد المهدي فقال لهم « بقى الامر »

وفي سنة اثنين وعشرين وخمسمائة ولي امير المسلمين علي بن يوسف ولده عمر مدينة اغرناطة واحتلها في شهر جمادى الاولى وكان في جملته رجل زيه التلثيم نشأ بمدينة طنجة وتادب باشبيلية يعرف بموسى بن مفروح له خط بارع وأدب صالح ونفوذ في الحساب وكانت له نفس ذكية وهمة عالية القى اليه الامير ابو حفص جميع الاعمال واوطأ فيه الرجال فاستبد بالامر واستقل ... ففسد اليه يهودي ينتحل الطب سقاه يوم اربعاء ودفن يوم جمعة ، ولحق الامير ابو بكر والي اشبيلية بغرناطة متوجها الى شرق الاندلس فسار اليه الامير ابو حفص اخوه فدخلوا | Fol. 18 v. المدينة في اجمل هيئة واتقن رمة ... فاجتمع باخيه واقبلا مقترنين والجيوش تحفهما وكان مضطرب محلة الامير ابي بكر بالمصلى فتلوم اياما ثم تحرك الى وجهته فقصد حصنا كان للروم قد تملكوه غدرا فنصب عليه الحرب ودخله عنوة وامتلأت ايدي المسلمين بكثير من الاسلحة والآلات والزي والمتاع وثقف الامير ابو بكر الحصن بالرجال والرماة وصدر فبرز له بغرناطة اجفل تبريز ثم اعد السير الى اشبيلية

وقد نفذ كتاب امير المسلمين الى ولده الامير صاحب اغرناطة بوصوله اليه واقام واجدى ابن سير مع اخيه عمر والى اشبيلية وعبد الرحمن بن ابي بكر والى قرطبة وصدر ابو عمر يناله عن الشرق الى اغرناطة ثم توجه الى الجزيرة وجاوز البحر ، فلما وصل الى حضرة امير المسلمين علي بن يوسف اشار بذكره اليه معاهدة اغرناطة فأمر بمحضره معهم في مجلس نظره فادلوا بحجج في ظلمه فسجنه لهم حتى انصفهم من ظلامتهم ثم بعد ذلك اصابه طاعون كان سبب حتفه وكان هذا يناله اذا عاقب الجاني اعتدى عليه واذا اوفى بالبرى لم يسمع منه وكان له كاتب يهودي الاعراق والاخلاق يبغض الناس ويبغضونه اثنام قسمة على نفسه ورئيسه ومن اتصل به فبدا بشؤمه اميره يناله فجر اليه العزل واورده السجن واداه الى الهلكة وغدا شؤمه عليه فاستوصل ماله ونهبت داره وطلب ليقوع به ففر وهلك بعد ذلك وكان اشقر ازرق ذميم الخلق في وجهه خال .

وفي رمضان المعظم من هذه السنة صرف الامير ابو حفص عمر بن امير المسلمين علي بن يوسف عن اغرناطة وكانت ولايته بها اربعة اشهر ووليها عبد الله بن ابي بكر اللمتوني وكان في شرق الاندلس بجيش العدو فلما وصلته الولاية ورد كتابا على ابي يحيى بن رواده يستنبيه في الامور المختصة فتولى ذلك . وفي هذه السنة استمرت عزيمة علي بن يوسف اقتداء بابيه في اشارتهم الى من يقوم بالامر من بعده فاستدعى من نواب القبائل من وثق بدينه ونظره وفاوضهم في مذهبه فكل شيخ ورد على تهمه واثار بالامير ابي محمد سير ابنه فامر كتبتة بانشاء البيعة له فنزع كل سهمه الى غرض طبعه وعلمه فلما وقف عليه أعرض عنه وامر بنقل البيعة المتعهدة في قرطبة باسمه فالزم نفسه ما التزم وقلده ما تقلده وانفذ الكتب الى عماله وقضاته بالاندلس حتى اخذ البيعة في كل بلدة فانعقدت في كل قاعدة بيعة يوم الجمعة الرابع عشر من جمادى الاولى ... امير ابي حفص ثم دنى بهما واستدعى الزعماء والاعيان من جميع جهات اغرناطة فلما ... فيها انفذ الى امير المسلمين بها وتساجل في هذا الشأن اهل البلاد هاكذا ذكر الصيرفي في كتابه .

قال الوراق في المقياس : لما عزم علي بن يوسف على ان يخلع عهده على ابنه سير الذي من امته ... وجه الى عقد ذلك ... أهل العقد والحل من الفقهاء والقضاة وجمع لذلك بنى | Fol. 19 r. عمه واخويه الامير تميما كبيره واخاه ابراهيم

صغيره المشتهر بابن تاغيشت وهي امه سوداء فسلم الامير لابنه سير وشهد الشهود عليه بذلك وكملت البيعة له وارسل بها الى سائر الاقطار والانظار فاستقرت البيعة للمذكور والتزم قبولها واستقل بالامر ونظر في سائر ما تدعوه الضرورة اليه من امور الجيوش والاحكام والولايات والعزل ورد المظالم وقعد للناس قعودا فخما وكان تام الخلقة حسن الخلق كامل الادوات من الفروسية وغيرها جميل الهيئة ولم يكن له ولد لانه كان عقيما ولم تطل مدته فهلك في حجر ابيه وتكلم الناس في سبب موته باحاديث شنيعة .

ذكر ولاية تاشفين بن علي بن يوسف الاندلس ونبذ من اخباره

لما ولي علي بن يوسف ابنه سير ولاية عهده وجعل له الامر من بعده رأى ان يولي ابنه تاشفين الاندلس فولاه اماره اغرناطة والمريه الى ان عزل عن قرطبة ابن عمه عبد الله بن جنونة فولاه مدينة قرطبة مضافة الى ما بيده لما حسن منابه وذلك بعد سنتين من ولايته فدخل قرطبة سنة اربع وعشرين واستقر بها ونظر في مصالح امورها ، وكان بطلا شجاعا حسن الركة والهيئة لولا بخل اهل به وكان يسلك طريق ناموس الشريعة ويميل الى طريقة المستقيمين وقراءة كتب المريدين ، وقيل انه لم يشرب قط مسكرا ولا استمتع الى قينة ولا اشتغل بلذة صيد ولا غير ذلك مما يلهو به الملوك من سائر اللهو وظهرت له بارقة في النصر على النصراري الضارين ببلاد الاندلس فانه كان يؤثر فيهم ويهزمهم في آثر الاوقات فاحبه اهل قرطبة خواصها وعوامها فبعد صيته وعلا ذكره وساس اهل الاندلس سياسة طار بها ذكره من الاستقامة واتباع لامور الشريعة .

ولما بعد صيت تاشفين في امر الغزو والجهاد وشاع ذكره في سائر البلاد - كبر ذلك على اخيه ولي عهد ابيه سير وفاوض اباه في ذلك وقال له « ان الامر الذي اهلتنى له لا يحسن لي مع تاشفين فانه قد حمل الذكر والثناء دوني وغطى على اسمي وامال اليه جميع المملكة فليس لي اسم معه ولا ذكر » فحينئذ عزله ابوه عن الاندلس وامره بالوصول الى حضرته فوصل تاشفين مراکش وصار في جملة من يتصرف بين يدي اخيه سير فكان يحضر مجلسه في جملة كبار لتونة ويقف على بابيه ولم تطل المدة الى ان جرى من امر سير ما جرى ، ومات حسبا اذكر في موضعه وذلك في سنة ثلاث

وثلاثين . هاكذا ذكر الوراق : وكانت ولايته بالاندلس سنة ثلاث وعشرين وخمسمائة قال ابو بكر الانصاري : ولى اغرناطة الامير تاشفين فوافها في السابع والعشرين لذي حجة سنة ثلاث وعشرين فقوى الحصون وسد الثغور واذكى العيون على العدو وائر الجند ولم يكبر الا الجند ولم تنل عنده الحظوة الا بالغناء | Fol. 19 v. | والنجدة ولذلك حمل على الخيل وقاد الاسلحة واوسع الارزاق واستكثر من الرماة واركبهم واقام همهم وعنى بالغزو ومباشرة الحرب فهزم الجيوش وفتح الحصون وتهيبه العدو ولم ينهض الا ظاهرا ولا صدر الا ظافرا ومهد الملك بالحزم وتملك نفوس الرعية بالمعدلة وقدوب الجند بالنصفة . قال ولولا الاختصار لا وردنا من خلاله السنينة ما يضيق عنه الرحب ولا يسعه الكتب .

وفي هذه السنة ، وهى سنة ثلاث وعشرين اغزى واجدى بن عمر بن سير اللمتوني على طليبة بجيش اشبيلية فاكسح ما بها وبالغ في النكاية وصدى بالسيقة فتبعه زهاء خمسين فارسا للعدو فحضى على صرف عدد يصيب منهم او يشردهم فتهاون بهم فلحقه عدد آخر فقيل له بددهم قبل تجمعهم فاعرض عن ذلك حتى تكامل للعدو زهاء ثلاثماية فارس حمل على جيش المسلمين فانهم لهم واصابوا من المرابطين جملة وافرة واسروا عدة ورفع الامر الى علي بن يوسف فالزم واجدى فدية من اسر وانفذ عزلته وولاية الامير ابى زكرياء يحيى بن علي بن الحاج ومجوز وكانت ولاية عبد الله ابن تينغمر مدينة قرطبة في السنة الفارطة عن هذه وهو ابن اخت علي بن يوسف .

وفي سنة اربع وعشرين وخمسمائة استصرخ صاحب قرطبة الامير تاشفين والعدو مصمم نحوها فبادر اليها فارتدع العدو عنها ورجع عوده على بدء فلم تكن له نكاية فثنى الامير تاشفين اعنته الى مدينة جيان واقام يستطلع الانباء ثم صدر الى اغرناطة وفي هذه السنة توفى صاحب بلنسية محمد بن يوسف يدى وتولاها ينتان ابن علي اللمتوني فقرن الله بذلك ... وظهر بالروم وسيق رأس زعيمهم غشتون (55) الى اغرناطة في شهر جمادى الآخرة فنصب على ذروة رمح وطيف به الاسواق والسكك وشهر بضرب الطبول واعد به البسم الى امير المسلمين علي بن يوسف وهو بمراكش فانشد الامير تاشفين ابو بكر محمد بن يوسف شعرا ارتجالا وهو :

بسعدك نشبت في الاعادي لظا الحرب فجاءك ما تهوى من الشرق والغرب

(55) Gastón, vizconde del Bearne.

وقد كنت بشرت الامير بانها
 فقد انجز الرحمن بالنصر وعده
 ... القت بايلان بركها
 ... جاءك منها راس غشتون مخبرا
 صوتا احمر المسى في لسانه ولكنه ...
 وما هذه من تلك اعظم نعمة

Fol. 20 r. | فليل في ذلك

يا تاشفين وقطب ... عاطشة
 قد راسلتك ملوك الروم صاغرة
 فخيها الكمت ملقى البيد وادعة
 تخشى عقابك في اقصى منازلها
 اذا اتت رسلها جاءتك مقبلة
 تخاف بحر ندادك الغمر يفرقها وتت
 لاتسمع القول الا ان يحركها ولا
 تملك الرعب منها كل جارية فما
 فاهناً فان بلاد الله اجمعها

ولما وردت رسل الروم راغبة في السلم احسن اليهم وصرفهم الى ملكهم وامر
 بتشبيهم الى مامنهم ثم اخذ في الحزم والعزم ونظر في حسم العلل وحد لهم التاهب
 وامر الادلة بالفحص عن الانباء واخذ اللسنة وبائر ذلك ورد النبا الصادق ان القمط
 احتفل في الحشد وخرج الى بلاد الاسلام وعزم الامير تاشفين على الخروج الى طرف
 نظره فتواترت الانباء بتفريج العدو الى طريق اشبيلية يوم النصف من رجب وكان
 واليها ابو حفص عمر بن الحاج اللمتوني الملقب ومجور فلم يشعر الا
 والخيل جايلة بالشرف (56) فخرج بمن كان معه فوقف على ضعة الوادي
 ببعض خيله ورجله واجاز البعض ليكف عادية الخيل العائدة عليهم فظفروا ببعض

الروم وكروا بهم الى الامير عمر فاستخبرهم وامر بضرب اعناقهم ، ومن بالضفة الاخرى من خيل الروم ينظرون اليهم فاحتلتهم الحمية واقتحموا النهر فحاص المسلمون امامهم حيصه اجلت عن الامير عمر صاحب اشبيلية قرب المسلمين كر ... بشهادة فقيل ان حجرا كان يلقي على الظهر فلما الهف الفرس بالجري سقط واثقله عن القيام الدرع فداسته الخيل وبطت بطنه بالطعن ، وفي صبيحة تلك الليلة اضطرب الروم المحلة على فرسخين من مدينة اشبيلية فقتلوا عظيما وسبوا عظيما بمراى عين ومسمع اذن واستاقوا من الاسرى والمواشي والآراب مالا يحصيه عد ولا يحصره حد قلم ... عن احراق الزرع وقطع الشجر وسرعوا (؟) الصدر ولما علم تاشفين باخذ العدو الى جهة اشبيلية خرج بالجيش الى سمت قرطبة فتلقاه كتاب القاضي بها محمد بن اصبع معلما له باكتساح العدو مدينة اشبيلية وعرفه باستشهاد صاحبها فجد السير في الوصول اليها وقد قتل رئيسها وفض جمعها ... من اهل الحاضر المتصرفين ... اسعارها وكثر ... والنادب | Fol. 20 v. من اشبيلية وامر بتنكيله وسوقه الى جزيرة ؟ ...

وكان تميم بن يوسف بن تاشفين واليا على فاس فيها فعزله اخوه في سنة ثلاث وعشرين بعد ولاية العهد لسير بن علي فولى بعده محمد بن يزول وفي هذه السنة وهي سنة اربع وعشرين عزل يزول عن المغرب وولى جازم بن داود بن عمرو ابن يحيى .

وفي هذه السنة هبط الموحدون الى مراكش وحصروها وبقيت اياما لا يدخلها احد ثم وقعت الملاقاة فحصل من اللمتونيين خلق كثير لم يحص لهم عدد وهرب باقيهم الى مراكش واتبعهم الموحدون الى بابها فتراموا في الحفير وطلع فيه الناس على الناس حتى امتلأ منهم ثم رجع الموحدون عنهم الى محلتهم وبقوا عليهم اياما ف وقعت بينهم وقعة مات فيها من الموحدين من قضى الله له بذلك . انتهى كلام ابن حمادة . وفي هذه السنة وهي سنة اربع وعشرين المذكورة نزلت طائفة من قبائل الموحدين الى كيك فهزموا عسكريا لعلي بن يوسف واخذوا اموالهم وسلاحهم واخبيتهم ثم نزل بهم عبد المومن بن علي الى اغمات فحصروها وقتلوا في يوم واحد نحو ثلاثة آلاف اكثرهم سودان فاتصلت الهزيمة بموضع افراك ؛ وفي اليوم الثاني اصبحوا على باب الشريعة فخرج اليهم علي بن يوسف من مراكش فهزموه حتى دخل من باب المخزن ، وفي هذه السنة توفي المهدي لما رجع عبد المومن من حركته وجده مريضا فخرج الى الناس

فوعدهم وكلمهم ثم رجع الى داره فتوفى وكتم اصحابه وفاته وكان عمر المهدي نحواً من خمسين سنة ، هاكذا ذكر ابن القطان رحمه الله .

وفي سنة خمس وعشرين وخمسمائة ورد كتاب علي بن يوسف على الامير ابي محمد عبد الله بن ابي بكر بولاية قرطبة فلما استقر بها امر بالنظر في الميرة الى ارنبة (٤) (57) وقد انتدبت النصرانية لهذا الحصن خيلاً ورجلاً واحدقت به لتمنع وصول الميرة اليه وقد نفذت الاموال عليه وطمعوا به لكونه ... وقضى في عينهم ، فاستمد الامير عبد الله الامير تاشفين من اغرناطة فأمده بنفسه واجتمع بهما في سمت مرسية واليها ورئيسها يحيى بن علي بن غانية وتسامعت الروم بذلك فارسلت امدادها من البلاد النازحة والاقطار الشاسعة فاحدقت بالحصن وآمد الميرة فحال بين اتصال الروم وامر الامير تاشفين يحيى بن علي بن غانية باخذ مخاضة النهر على من بتلك الضفة من المدد فلما راي الروم ذلك استمروا الى سفح الجبل فقل الطمع فيهم وامر الامير تاشفين بضرب المحلة فلما حل بالمغرب صدر الناس الى الاخبية وترك يحيى بن غانية المخاضة التي وقف عليها فبادر الروم الخوض منها رجلاً وخيلاً ... يحيى بن غانية المخاضة التي وقف عليها فبادر الروم الخوض منها رجلاً وخيلاً ... فاخذهم الطعن في النهر وذهب المسلمون اكثرهم غرقاً وطعنوا وفي ... امد الامير تاشفين الحصن بالرماة والرجلة وصدر ... اظهر الله المسلمين ... واخذ تاشفين في ... من هناك | Fol. 21 r. الميرية ثم وصل اغرناطة في ربيع الاول سنة ست وعشرين وخمسمائة ، وفي هذه السنة اعنى سنة خمس وعشرين توفي بمدينة قرطبة ابو العلى زهر بن عبد الملك ابن زهر رحمه الله ، ولم يزل امير المسلمين علي بن يوسف يوالي الحروب من قبله على الموحيدين ويأمر عساكره بملازمة السكنى حيث بقيت لهم الطاعة من اهل الجبال ... مطاولة الحرب والنزال ووجه اليهم اخاه ابراهيم الشهر بابن تاغيشت فانكسرت محلته من غير قتال فاخذ الموحدون اخبيتهم واسلحتهم والويتهم فلما جرت هذه الكاينة وشاع ذكر هذه الهزيمة ببلاد المصامدة كثر الوافدون اليهم وقامت الفتنة بين قبائل المصامدة يقاتل الرجل اباه واخاه في داره اذا تخلف عن اتباع المهدي ويكفر بعضهم بعضاً اما مصامدة الجبل فاتبعوه اجمعين واما مصامدة الفحص بقليل .

وفي سنة ست وعشرين وخمسمائة اتصل الخبر بالامير تاشفين بن علي بن يوسف ان العدو خرج من طليطلة الى جهة قرطبة فاستمد الامداد واستعد غاية الاستعداد

(57) Topónimo inidentificable.

وخرج الى الجهاد فدارت الحرب على الروم واخذ السيف مأخذه منهم وقبض على قائدهم وعلى عشرين من زعمائهم وامتلأت ايدي المسلمين من اسلحتهم وزبيهم ودوابهم . فامر الامير تاشفين بثقاف الاسرى والغنائم ونهض بهم الى قلعة رباح لقربها من المعترك ، فالقى احوالهم مختلفة وامورهم معتلة فاصلح ما فسد وسد ما اختل وترك الاسرى عندهم ليفادوا بها من في دار الحرب من اسراهم وصدر الى اغرناطة ظاهرا وظافرا فانشدته الشعراء ، فمن ذلك ما قيل فيه من قصيدة :

ركبت ردها جيوش الضلال وسرت من رماحها بذبال
ماقيات دروعها لا لوقت فيه تقض ... الجلود وغشى الصلال (؟)
حث في اثرها الامير بعقبان جياد هوت باسد رجال
ومنها :

انت يا تشفين والله واق لك نفس العلى وشخص الكمال
ليس آمال من على الارض الا ان ترى انت غاية الاعمال
وهنيئا بان نهضت واقبلت . . . النهوض والاقبال
ومنها :

رب اشياء ليس يبلغ منها كد ه ما في النفوس بالاقوال
غير ان الكلام ان جمل قدرا . . . وعانيت (؟) فوقه بالفعال

وفي هذه السنة خاطب الامير تاشفين رذريق صاحب طليطلة اخزاه الله وكان معروفًا عندهم بالماء الحدة ؟ فولاه ... السليطن بن ردمير حفيد اذفونش ملك قشتالة ... من الامير تاشفين ... ونظر خلال ذلك في ...
| Fol. 21 v. بها الى ان استبشر اهلهما بقدم تاشفين عليها فقويت انفسهم برويته وتانسوا به وانضم الى جيشه بفية جيشها وتالف اليه عدد جم من مطوعتهم واذماء اهل باديتها فاخذ بهم في اثر العدو حتى يسير من لحاقه لحدوله ببلاده فكر راجعا الى قرطبة . وفي هذه السنة انضافت ولاية قرطبة الى تاشفين ، وكتب له بذلك ابن ابي الخصمال عن ابيه :

من امير المسلمين وناصر الدين علي بن يوسف بن تاشفين، اعزه الله بتقواه، وامده بتوفيقه وهداه ، كتابنا كتب الله لك معاني ومثاني الخيرات ومهد لك مراقبي

الاعمال الصالحات من مراكش حرسها الله تعالى لعشرة بقين من رجب الفرد سنة ست وعشرين وخمسمائة وقد راينا والله نسله الخيرة فيما نرتبه والتوفيق في كل ما نصنعه ان نجمع لك قرطبة واعمالها الى ذلك العمل الذي انت فيه ، فاذا وقفت على كتابنا هذا ، فانهض بنفسك على بركة الله الى هناك ، واجعل قرطبة دار سكنك وقرارة مثواك ، وعلى مقدار ما زدناك من العمل فازدد من التيقظ لاتساع ذرعك وامتداد مسعاك ، واستعين بالله في اعلانك واسرارك ، وخذ من اوقات ليلك لاوقات نهارك ، واجعل لنظرك حظا من سهرك ولفكرك مستمنحا من تدبيرك واستظهر بحسن المشورة في مواطن الاشتباه ، فان الله سبحانه يقول لرسوله صلى الله عليه وسلم «وشاورهم في الامر فاذا عزمت فتوكل على الله» (58) واستخلف على اغرناطة عند انفصالك عنها ابا محمد الزبير بن عمر ، اعزه الله بتقواه ، والزمه من استشعارك مراقبة الله تعالى مثل الذي نزمك اياه ، واعهد اليه بشاكلة ما نعهد اليك والمستعان الله لا رب سواه .

ومنها : واول ما نوصيك به تقوى الله ، فاجعلها بردة شعارك وعقدة اضمارك وعهدة ايرادك واصدارك : ثم اعتمد المعدلة في عباد الله : فانما انت واحد منهم وكلنا عبيد الله الى تراب انتسابنا والى الحساب ما بنا ، والناس كلهم سواء في اول النشأة والحال ، وانما يتميزون بالمساعي والاعمال فهي التي رفع الله منها بعضهم فوق بعض درجات ... على مجازة المحسن باحسانه والمسيء باساءته بحكم ثبات ، وحق على من اتاه الله خطأ من ولاية لادائه وقلده قسطا من وقاية عبادته ، وان يقوم بينهم بالقسط كما امره الله ويخشى يوما حق لمن يوصى ... اليوم الاخر ان يخشاه وان من عزم الامور وحزامة التدبير ان يلحظوا بعين الكلافة ... بكل سوء ومساءة ، والله المستعان وعليه التكلان لا رب غيره .

وفي سنة سبع وعشرين وخمسمائة وصل العدو دهره الله الى حومة مدينة شريش والبحيرة (59) ولم يلقه احد من المسلمين وصدروا الى بلاده : هاكذا ذكره ابن حمادة

(58) Alcorán, III, 153.

(59) Jerez y Vejer.

وفي سنة ثمان وعشرين غزا تاشفين بن علي بن يوسف الروم وهزمهم واخذ الاسرى من ... وذلك انه اتصل بالامير تاشفين عظماء الروم وزعماءهم تالف لهم جيش ... يحتوي على الآف من زعمائهم ومشهوري ابطالهم | Fol. 22 r. وقصدوا ناحية بطليوس وباجة ويابرة (60) وما بذلك الصقع من بلاد الاسلام فشنوا الغارة عليها واستحووا؟ جميع ما الفوا بها وانتهوا الى مواضع كانت لاروع بعدو لبعدها ومنعتها تعذر الوصول اليها فجاسوا خلالها ودوخوا ارضها واخترقوا طولها وعرضها فاجتمع من المسلمين ضعف شيعة العدو المحجف باشبيلية وانتنوا على مهل لثقل السيقنة وثقتهم بعد الصارخ منهم فثنى الامير تاشفين الاعنة وامر الادلة ان يتجشموا به كل ذرة وثقبة رجاء في لحاقهم فافضى الاعداد به الى فدان بقرب زلاقه (61) موضع المعترك الذي اوقع فيه جده بالطاغية اذفونش بن فرذند اخزاه الله وفي ... ذلك اقبلت الطلائع منذرة بهم فلما ترى الجمعان اضطربت المحلتان وترتبت المواكب فاخذت مصافها ولزمت الرجال مراكزها فكان في القلب مع الامير تاشفين وجوه المرابطين واصحاب الطاعات وعليه البنود البيض الباسقات مكتبة بالآيات وفي الجانبين كفاة الدولة وحماة الدعوة من ابطال الاندلس عليهم حمر الرايات بالصور الهائلات وفي الجناحين من اهل الثغر وذوى الجلادة والصبر وفي المقدمة مشاهير زناتة ولفيف الحشم اهل العزائم الماضية والبصائر الثابتة بالرايات المصنفة والاعلام المنيفة فانقذ الاسرى من ايدي الطاغية واخذ الغنيمة وقتل جملة كبيرة وصدر الى قرطبة ثم الى اغرناطة وذلك في جمادى الاولى من سنة ثمان وعشرين فانشده الشعراء مهنته بقدومه من غزوه ووصف هزيمته للروم فمن ذلك من قصيدة طويلة نبذ اقتصرت عليها:

فالروم تبذل ما ظباك تروم	اما وبيض الهند عنك خصوم
عن نفسه حيث الكلام رحيم	تمضى سيوفك في العدى ويردها
ابدا على قمم الملوك هجوم	دار هجمت بيوتها قطبا لها
فطفت وغاصت ارؤس وجسوم	وكانما بفرسان قد عرقت بها
في كل واد بالفرار تهيم	جاس خلال ديارهم وحماتها
يوم على الدين الكريم كريم	... يوم العسروية انه

(60) Badajoz, Beja y Evora.

(61) Zalaca.

فتح عظيم القدر عن بشره يستفتح البلدان سعدك طالعا
 من بعد اقليم ... اقليم خضعت ملوك الروم في ...
 الاغر قام بتاجه المغميم (٤) ... الكتياب بعد سير والتي
 فنيت بضارم تاشفين الروم ... سماء الملك الجمة ... النفاق (٤)
 انت امير المسلمين ... (٤)

وفي هذا الشعر طول اقتصرت منه على هذا ... الى سياسة
 | Fol. 22 v. الرؤساء وانما هذه نبذ مقتصر عليها .

وفي هذه السنة وهي سنة ثمان وعشرين اغزى تاشفين الروم وهي
 غزوة البكار (62) كانت على المسلمين : قال ابو بكر يحيى بن محمد الانصاري : خرج
 الامير تاشفين في اثر عيد النحر بجيش اغرناطة وقرطبة ولفيف من المجاهدين خيلا
 ورجلا ليقطع بالعدو المغزى وقد اكتسح ما بتلك الجهة وأوعز تاشفين الى ابي
 يعقوب ينتان بن علي فخرج بجيش تلك الجهة اعني اشبيلية فاجتمع به بفحص
 الريحانة (63) في شهر ذي حجة فنهضت الحملتان الى موضع يعرف بالبكار
 طريق العدو التي لا محيص له عنها فلما ... في طلبه تمكن العدو من رؤيتهم
 واستشعر انه الامير تاشفين في طلبه فخامرهم الجزع ... المسلمون الى البكار
 فاضطربت المحلة وانبتت الادلة ولما تحقق العدو صدر الامير تاشفين الى البكار
 حملوا الحملة في انتهاز الفرصة فانتدب من انجادهم الفان وادفوا عددهم
 من الرجلة وصمدوا صمت المحلة وقد تهور الليل وضيع الحزم فاقتحموها من فرج
 كثيرة فثار الصياح وعلا الصهيل واختلطت الاصوات ونفرت الدواب وقطعت مقاودها
 وقيودها فوقعت على الاخبية فوقع النهب ، وفر الناس وتسلمت المحلة وقصد العدو
 مضرب خباء الامير تاشفين ، وقد قرب فرسه لينجو عليه فانتهر ناصيته ونجا من
 حظه وقال ؛ لا اسلم واسلم الامة ولا ابرح او تنجلي عما انجلت عليه هذه الكرة
 فاحدق به رجال من اهل الاندلس وافذاذ من المرابطين لم يلتئم الجمع اربعين
 فاعترضوا بينه وبين الروم فوقع الضرب واشتدت الحرب وعظم الخطب ، والامير

(62) Albacar.

(63) Topónimo desconocido.

تاشفين في درعة متشحا بسيفه ودرقته بيده يشد حملته وييدى صفحته فلم ير
أربط جأشاً ولا اشهم نفساً ولا تحدث عن احد قبله بما ظهر منه في مطلع ذلك الهول
وتفاقم الامر وقد هتكت خباؤه بالطعن وجدت او اخيها بالضرب فعانقت الارض
وباخرة طعن احد العبيد قومس الروم فاخرج الرمح من وراء ظهره ... فكانت
المحاجزة وانصدع الفجر فانجلت الظلمة والحرب على اذناذ قتلى واعداد جرحى
... مبطوحة ودماء مسفوحة ولولا قدر الله السابق بشبوت الامير الاجل تاشفين
... الفضيحة والآزفة التي ليست لها كاذبة ورجع العدو في اخريات الليل الى
مضرب محلته فاقام الى الضحى مع اخذ آل بلده وركب الامير تاشفين في الصبح
الى قشرش ... طيلة وكر الى حصن قشرش (64) بالمحلة ثم رحل صدرا الى قرطبة .
ولما استقر الامير تاشفين بقرطبة انشده الشعراء فقال الفقيه ابو بكر يحيى بن يوسف
الانصاري من قصيدة طويلة يمدحه ويعظمه ... الحروب وفعله بما يجنى في ذلك :

... .. كم يبكي الهمام الاروع .

| Fol. 23 r. | واخذوا كل طريق ولما سكنت الشايرة عاد الى اقامة رسمه
والتزام حكمه وجاء رجل يستعديه ويذكر موضعاً سلب فيه فقال له : « وانا ايضا
سلبت انا وذهب مالي ومالك ... وصار ايدي سبا (٤) » قال ابو بكر يحيى بن محمد
الانصاري : وفي هذه السنة خرج يحيى بن علي بن غانية عامل بلنسية ومرسية
الى حماية الزرع بالثغر وبث الطلائع اثناء ذلك فانشئت اليه تقديم عسكر العدو
يوم الضرب على بلاد الاسلام فاخذ في اترهم حتى لحقهم فاستأصلهم الله
واستنقذ الاسرى وصرف السيفه .

وفي هذه السنة هلك الطاغية اذفونش ، ولما هلك خزاه الله فضت القومسة الى
ردمير اخيه باجتماع الروم عليه بعد امور مشتتة وشؤون مضطربة فاقر كل عامل
على عمله ببلاد شرق الاندلس من بلاده وانصرف الى قشتالة حضرة ملكهم - عجل الله
بهلكهم - فاتفقت الموادة في حين ذلك بين ابي بكر يحيى بن علي بن غانية عامل
بلنسية ومرسية وبين ردمير بن ردمير - لعنهما الله - الى انقضاء عام ثلاثين الآتي بعد
هذه السنة المؤرخة ، وبعد ذلك قطع اهل ارغون (65) برفقة خرجت

(64) Cáceres.

(65) Aragón.

من افراغة (66) ناهضة الى وشقة (67) فبادر صاحب افراغة سعد بن مردنيش اعلام ردمير فاحضر الملاء من القسيسين والرهبان وزعماء الروم وقال لهم : « ما منزلة آباي ومن درج من اجدادي عندكم وما تعتقدونه في انفسكم » قالوا : « على سواء واجتماع ملوك وابناء ملوك أهم السمع والطاعة وعندهم العزة والقوة على قدم الدهر كابر عن كابر واورثه الاول للآخر ». قال: فاين انا منهم؟ « قالوا « انت احدهم والمضى اليه ملكهم وشأنك شأنهم ومكانك مكانهم » . قال « فما ... من حل امر ابرمته وفسخ ما كنت احكمته وهم فلان وفلان؟ » . وعد سبعة من عظمائهم وزعمائهم قالوا « حكمك والاعتراض عليك » فامر اولئك احضار سلب الرفقة فلما كمل امر بضرب اعناقهم وصرف ذلك السلب الى اربابهم .

وفي هذه السنة تيمن فاس القاضي ابن الملجوم ، كتب امير المسلمين علي ابن يوسف الى اهل مدينة فاس ينبئهم بدم قاضيهم ابن الملجوم وعزله عنهم :

فصول منه : ابقاكم الله واكرمكم بتقواه ويسركم لما يرضاه وقد انهى اليه ويحقق لدينا ان الجهول ابن الملجوم اجعل باحكام القضاء من الملجوم ، وانه اظهر فيكم احكاما يترحم من مثلها على سدوم ، فقد وليناه خطة الملوم ، ونبذناه بالعراء وهو مذموم ، جعلنا له شهب العزلة الشياطين رجوم ، ولعل متعسفا يتعسف او متكلفا يتكلف ... وتقديمه القدح ، بعد اخبار عليه السلام لوجي الله ...

Fol. 23 v. | وفي هذه السنة ولي قضاء اشبيلية القاضي ابو بكر بن العربي - رحمه الله - ووصل كتاب ولايته من مراکش الى اشبيلية عن علي بن يوسف - رحمه الله - بتاريخ يوم الخميس منسلخ جمادى الآخرة سنة ثمان وعشرين وخمسائة وفي هذه السنة خرج العدو ابن ردمير بشرق الاندلس فكسره جيش ابن غانية صاحب مرسية ولم يسلم منه الا بشريسير وصدر ابن غانية ظافرا بالغنائم واما الطاغية فبقي اياما ومات من مرض اصابه .

وفي سنة تسع وعشرين وخمسائة قال ابو بكر يحيى بن محمد الانصاري : وقتل في هذه السنة قاضي قرطبة احمد بن خلب التجيبي رحمه الله - اكب رجل عليه وهو في المسجد الجامع وهو في السجدة الاولى من ركعتي الجمعة فضربه

(66) Fraga.

(67) Huesca.

بخنجر فصرخ وقطعت الصلاة وبطش بالضارب وحيز رأسه فرفع في عصى وشهر رجل آخر سيفاً فقتل به والحق بصاحبه ومرج الناس في الجامع لا يعلم أكثرهم ما حدث فيه نم انزعجوا الى المقصورة فسدت ابوابها ومنعوا منها وشهر المرابطون اسلحتهم واخرجوا اميرهم تاشفين على باب الساباط وحمل القاضي في نعش ففضى عند العصر والتطخت قرطبة بما لم يشتمل عليه ديوان ولا بدر في زمان من اغتيال قاضي عدل فقيه خير جامع لاعمال البر قتل مظلوما ساجدا في صلاة الجمعة : وقد تقدم ما كان من تحذير الوالي خشيته على ابن رشد ، فكان الامر الذي اصيب هذا به .

وثارت العامة ايضا بقرطبة في هذه السنة في رجب على اليهود - لعنهم الله - بسبب قتيل وجد بين اظهرهم اقتحمت منازلهم وانتهبت اموالهم وقتل نفر منهم ، وثارت السفلة ايضا باشبيلية على قاضيهم ابي بكر بن العربي وذلك انه كان له في عقاب الجناة اختراعات مهلكات ومضحكات فانندب نفسا ؟ جمّة صلبا وضربا وسيق ... احد الزمرة فامر بضرب يديه وثقب شذقيه فانبطلت الحكمة عليه ، وعشر اخوانه على حامل خمر لم تنم عليه فباغته وتحفى بسؤاله ... طريقا يخرججه الى نقابه فطمس ذلك الرجل وافهم الامر وقال عندي خادم رومية ... والخمر قوام شرعها فابتعتها وحملته لها ثم عثر على هؤلاء : فاطرق ابن العربي وقال « لعن الله بائعها ومبتاعها وعاصرها وحاملها » ... اللعن عليها فأمر بلعنه وعرضه على الحامل ... ثم خلا سبيله فانطلق عليه اللعن في كل مكان ومن كل انسان ولا ... ذلك امر من العقاب واشد من العذاب : فلما طال على الرجل الامر انتقل عن البلد ... العربي يوالي التشدد والتسلط حتى ... والاشرار فهاجوا ... | Fol. 24 r. عبد المومن بخليفته وتحرك عبد المومن لتاوررت (68) فدخلها واستولى على بلاد السوس كلها وقتل من لم يتبعه من اهلها وهزم قائدها علي بن يوسف وعسكره وحصل بعسكره في تيونوين : (69) هاكذا ذكر ابن القطان . وفي هذه السنة هلك الطاغية اذفونش اخزاه الله تعالى .

وفي سنة ثلاثين وخمسمائة اغزى تاشفين بن علي بن يوسف الروم في شعبان المكرم بعد ما استحضر زعماء المرابطين ونظر ما عندهم في لقاء عدوهم فقالوا :

(68) Taurirt.

(69) Tiwanwin.

« الدولة لنا فاما تركها او حمايتها لا يتقدمنا احد الى لقاء عدونا ، فاذا استشهدنا فالامر لمن شاء الله بعدنا » ثم دعا العرب فقالوا : « ارم العدو بنا ولا تشرك احدا معنا ، وسيرى الله عملنا » ثم استدعى زناة والحشم فقالوا : « لا جواب الا الفعل وشرطنا ان تعول ايتامنا » فجزى كلا خيرا واجابهم بما اصاب انفسهم وقوى عزمهم ، وكر الى الامير تاشفين من اعلمه ان الروم مالت الى التحصن في جبل القصر فاحذ الى الجبل فتعلقت الخيل به ترهقه وتصيب منه وقد شرع القتل في الروم فهالهم الامر وتردى اخذا في غير طريق واخذ الروم الضرب الى عدة اميال فاتي على جلهم القتل وافلت النزر وامتلأت ايدي المسلمين من دوابهم واسلحتهم وفكت اغلال الاسارى وصرفت الاغنام الى البلاد النازحة والاقطار الشاسعة وكاد هذا الفتح يربى على ما تقدم من نظرائه لاستئصال هذه الشوكة المؤلفة والحيية القاتلة وصدر تاشفين الى قرطبة وقد صنع الله له كافضل ما عوده واقبل عيد الفطر ، فانشدته الشعراء فقال الفقيه ابو بكر يحيى بن محمد بن يوسف من قصيدة طويلة :

عرفت والليل مزور على الافق خفي مسراك في الظلماء والغسق
يا بانه كلما افتر الصباح لنا القى التسييم عليها نس معتبق
ومنها :

لا يعدلن تاشفين ... ملكا طعانه وعطاياه على نسق
ومنها :

يا اكرم الناس عضوا عند مقدره واجمل الناس في خلق وفي خلق
قد نafs العيد اعيادا لك اطردت من الفتوح اطراد الخيل في المطلق
فاهنا بعيدك من عياد من ظفر لك (٤) التظافر تاتي بعد في نسق
لا زال ملكك يعلو كعبه ابدا هام (٥) الملوك كما تعلو على السوق

وكانت في هذه السنة احداث اعرضنا عنها ليلا يطول الكتاب بها . وفي هذه السنة اغزى الروم سعد بن مردنيش صاحب افراغة وابن غانية صاحب بلنسية ومرسية وذلك انه احس بنفاد القوات في مكناسة (70) احد حصون شرق الاندلس استدعى من طرطوسة ولاردة (71) والحصون المجاورة لهم فنازل مكناسة وصار

(70) Mequinenza.

(71) Tortosa y Lérida.

و... من غير... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...
 ... والسنون... والسنون... والسنون... والسنون...

Reproducción del folio 23 r. del Bayān almorávide de Ibn 'Idārī

بذلك الى ... بن علي بن غانية ونظر روم سرقسطة في توصيل الميرة الى مكناسة فلما شارفوها ... الرعب في قلوبهم | Fol. 24 v. فتركوا الميرة وفروا بانفسهم ولحق ابو زكرياء يحيى بن علي بن غانية ففرق من بمكناسة وتشوق صاحبها لنبيهته وحماية الامان فنزل عنها ووفى لهم ابو زكرياء واصحبهم شيعة الى ما منهم وانتقل من فوره الى تلك الحصون المجاورة لمكناسة فافتتحها بفعل اهل مكناسة وانقضت غزوته بفتح عدة حصون منيعة المعامل .

وفي سنة احدى وثلاثين اخذ الامير تاشفين في الحركة عن الاندلس الى حضرة ابيه وذلك بعد ما وصله خطاب والده مستاذنا له في تجديد العهد به ، وكان علي بن يوسف اعتل في السنة الفارطة وارتبك في مرضه حتى ارجف به فساءت الظنون وتمكن الجزع ببلاد الاندلس فلما وصله الخطاب المذكور تلقى ذلك بالقبول ونزع في القفول الى مراکش فكان من امره ما يذكر في موضعه ان شاء الله تعالى هاكذا ذكر ابو بكر ابن محمد وقال ابن حمادة : اغزى تاشفين الروم في ربيع من عام احد وثلاثين وفتح حصونا للروم .

وفي سنة اثنين وثلاثين وخمسائة قال ابن حمادة : كان السيل العظيم بطنجة حمل الديار والجدر ومات فيه خلق عظيم من الناس والدواب .

وفي سنة ثلاث وثلاثين وخمسائة اجتمع عسكر المرابطين مع اميرهم تاشفين ابن علي مع عسكر عبد المومن بن علي ببلد منانة بموضع بني يلول فكانت بينهم محاربة عظيمة شهرا كاملا وثلاثة ايام انجلت عن هزيمة تاشفين فاتبعه عبد المومن الى ايمى ان تانورت واخذ عبد المومن بلاد منانة وكان تاشفين قد ارسل الى جزولة ليغيشوه فلما وصلوا اليه وجدوا الهزيمة عليه فضربت جزولة على آخر عسكر عبد المومن طمعا ان تكون له خصلة فكرت عليهم عساكر عبد المومن فقتلت جزولة عن آخرهم واخذ دوابهم واسلحتهم وكانوا الافا من الفرسان والرجالة ولم يبق منهم الا الاقل .

ذكر وفاة سير

وفي هذه السنة توفى الامير ابو محمد سير بن امير المسلمين علي بن يوسف ولي عهد ابيه ؛ وقد تقدم القول في ولاية تاشفين الاندلس انه لما شاع ذكره فيها كبر

ذلك على اخيه سير فتسبب في عزلته عنها فوصل تاشفين مراکش وصار يتصرف بامر اخيه ويقف على بابه كاحد حجابيه ، وكان سير يركن للراجة ويصطحب اهل الفكاهة فاقتحم ليلا على اخيه تاشفين في داره فضربه وقضى عليه فمات رحمه الله وقيل غير هذا والله اعلم بذلك . وذكروا ان والدة سير هي التي غارت باخيه تاشفين ليلا يكبر على ابنها ويتملك في بلاد الاندلس فكانت سبب عزلته ووصوله : قال الوراق في المقباس : فكان الذي خلفت ... من تاشفين ... ولما مات سير بن علي فاوضت امه قمراباه فيمن يوليه عهده ... تاشفين فقالت له ابنك اسحق وكانت امه قد ماتت وتركته صغيرا | Fol. 25 r. فربته قمر ام سير فكان لها كابنها فقال علي بن يوسف « هو صغير السن لم يبلغ الحلم ولاكني اجمع الناس في المسجد الجامع من اهل مراکش خاصة وعمامة واخبرهم في ذلك ، فان صرفوا الخيار الي فعلة ما اشرت اليه » .

ذكر ولاية العهد لتاشفين بن امير المسلمين علي بن يوسف بن تاشفين

ولما مات سير بن علي ولي عهد ابيه طلب اشياخ المرابطين من علي بن يوسف في ان يولى ولي عهد فقال لهم « اجتمعوا واختاروا لانفسكم واتفقوا على من ترضونه » وقصد بذلك التوفيق في اشر تاشفين فلما اجتمع الناس في المسجد الجامع الكبير بالسقاية بمراكش حرسها الله تعالى خاصة وعمامة وتشاوروا في من ينتارون ومن عليه يجتمعون فقالوا كلهم بصوت واحد « تاشفين . تاشفين » فلم تعط السياسة لابيهم مخالفتهم فيه فعقد له الولاية بعهدة ونقش اسمه في الدنانير والدراهيم مع اسمه وقلده النظر في الامور السلطانية فاستقل بذلك وكتب الى العدو والاندلس وبلاد المغرب في بيعته فبايعوه ووصلت البيعات من كل الجهات مؤرخة برجب الفرد عام ثلاثة وثلاثين وخمسمائة .

وفي سنة اربع وثلاثين وخمسمائة خرج تاشفين بعسكر كبير من لمتونة والحشم وزناتة لقتال الموحدين ومعه جمع من النصارى مع قائدهم البربرتير (72) فبقي يحاربهم نحو شهرين ثم رجع الى مراکش ورجع الموحدون الى تينمل وانجلت الحرب

على قتلى من الفريقين وقال ابن حمادة : يوم الاربعاء لثمان خلون من شوال التقى تاشفين مع الموحدين وقتل له خلق كثير وحينئذ رجع الى مراکش .

وفي سنة خمس وثلاثين وخمسمائة خرج جيش اللمتونين من مراکش مع الحشم والروم فالتقى مع الموحدين بجبل جذميرة فهزمهم واتبعهم حتى وصل فج طرودنت فالتقى الجمعان وتحارب الفريقان فكانت للموحدين على اللمتونيين ورجعوا الى مراکش خاسرين وقائد الروم اللعين مجروح ورجع الموحدون مع عبد المومن الى تينمل . ثم خرج جيش اللمتونين مع قائد الروم المذكور فالتقى مع الموحدين فحاربهم ودخل الموحدون الى السوس فبنوا اسنجر وبالبحر والطين ورجع عنه جيش اللمتونيين وغنم الموحدون بعض بلاد السوس ورجعوا الى تينمل .

وفي هذه السنة انجلى اهل المغرب انجلاء عظيما الى الاندلس ذكر ذلك ابن حمادة وذكروا ايضا ان محاربة اللمتونين مع الموحدين انما كانت في سنة اربع وثلاثين وفيها تحرك عبد المومن من بلاد المصامدة الى الغرب وطالت غيبته الى سنة احدى واربعين على ما نذكر ان شاء الله تعالى .

وفي سنة ست وثلاثين وخمسمائة قال ابن حمادة : وصل الموحدون الى ريف سبتة ثم الى تيطاون ثم رجعوا الى غمارة . وفي هذه السنة خرج تاشفين بعساكره لتبع الموحدين . قال البيهقي وغيره : رحل عبد المومن بن علي من تينمل برسم التوجه | Fol. 25 v. الى بلاد الغرب سنة خمس وثلاثين وقيل في اواخر اربعة : فما زال يرحل من موضع الى موضع والقوم ترد عليه والقبائل من كل جهة تصل اليه الى ان وصل تاجررت بني وابوط فصرف ... ابن زجو بجيش فغنم صفروى في منتصف محرم من سنة [و] ثلاثين قال : وفي هذه السنة اكل وادي فاس باب السلسلة وفتقت جزيرة مليلة واكل البحر طنجة الى الجامع الكبير واكل وادي سبو اخبية لمتونة وكان عبد المومن اذ ذاك في غياثة وبلغ الشعير في ذلك الوقت ثلاثة دنانير السطل وكان تاشفين بمحلته على فاس : قال ابو مروان الوراق : وقد كان امير المسلمين علي بن يوسف امل في ابنه تاشفين ما لم تكن الاقدار تساعده ، وجاءت الايام بخلاف ما امل فيه فتشاءم به وعزم على خلعه وصرف عهده الى ولده الاصغر اسحق ووجه الى عامله على اشبيلية عمر ان يصل اليه ليجعله شيخ ابنه ومدير امره واخذ في العزم على ذلك الى ان وافاه خبر امضه واقلقه ولم يمهله الى ان

يستتم تدبيره فامر عند ذلك تاشفين ان ينزعج لذلك فانزعج على غير أهبة للضرورة واتبعه والده بمدده وما لم يكن الخروج به من عجلته : وذلك في هذه السنة المؤرخة ولما وصل تاشفين في حرته هذه الى فاس ضرب محلته بظاهاها وكان وصوله اليها في اول زمن المشتى فروت الارض بنزول الغيث وتوالت الامطار والقيوم وحملت الويدان واشتد البرد الى ان هلك كثير من عساكر تاشفين بردا وجوعا لانقطاع الطرق عنهم ، وكان اقامة تاشفين بظاهر فاس اياما : ثم رحل عنها ونزل بالنواظر من ناحية تازا وانتهي حال عسكر تاشفين حتى احرقوا السرج وصحاف العود ولم تمتسك اوتاد الاخبية لرخاوة الارض وغرقت الدواب في مراتبها الى بطنها وكثر الموتى في الضعفاء فكانت شرائط الاخبية مربوطة في جيف الموتى وتوالى عليها المطر نحو خمسة عشر يوما بلياليها ثم رفع الله ذلك عنهم بعد ياس من الدنيا ولم يزل تاشفين ينتقل في ارض المغرب من موضع الى موضع الى اخر هذه السنة. وقال البيدق : دخل عبد المومن مدينة المزمة فاخذه بها المطر ثمانية ايام فسامها تاغزوت والوط فقلعنا (73) منها الى جبل تمسامان فخرج ابن زجو بالعسكر فغنم مليلة واخذ فيها مائة بكر فقسماها عبد المومن على الموحيدين نفعهم الله بذلك وكانت فيهم بنت ماكسن بن المعز صاحب مليلة وفاطمة بنت يوسف فاخذ عبد المومن بنت ماكسن واخذ ابو ابراهيم فاطمة فعملوا آسماس ورحلوا الى ندرومة وبلاد كومية ورحل الى موضع تاجرا وميز بها عسكره وهو قد تقوى امره وعظم شأنه وذكره فبعث ابن زجو الى جهة الساحل فاتى بغنائم وهران وترادفت الفتوحات من كل مكان ووصل الى عبد المومن زيرى ابن ماخوخ الزناتي مطيعا فبعثه الى غياثة فقبضوا عليه بنو مكود وقتلوه وحرزوا رأسه ...
Fol. 26 r. | فاس وعلق على باب السلسلة .

وفي سنة سبع وثلاثين وخمسمائة توفي امير المسلمين علي بن يوسف بن تاشفين رحمه الله باتفاق قيل توفي لسبع خلون من رجب ولا شهر موته الا لخمس خلون من شوال فكانت مدته من حين قدمه ابوه سبعة وثلاثين سنة وسبعة اشهر وقيل وتسعة اشهر بتقريب على خلاف في ذلك . واما حقيقة مدته بعد وفاة ابيه فستة وثلاثون سنة والاشهر المذكورة . وكان مولده يوم الخميس لاربع خلون من شهر

(73) Suplido por el Bayjaq, Mémoires, pág. 93.

ربيع الاول سنة ست وسبعين واربعمائة : فكان عمره احد وستون سنة تقريبا :
 امه رومية وهي فاض الحس وقيل قمر : صفته معتدل القامة اسيل الوجه .
 وقال ابو مروان الوراق : كان مهلك علي بن يوسف بمراكش سنة سبع وثلاثين
 بعد ما بلغته احبار امرضته واورثته هما وغما اثر في جسمه فالتزم فراشه . ولما يئس
 من نفسه ، امر عند ذلك باخراج ابنه ابي بكر من مراكش وحمله الى الجزيرة
 الخضراء ليسجن بها لانه خاف من خوضه في امور فاصاب ابا بكر في ... مرض
 فكان الرجال يحملونه على اعناقهم ووصل المذكور الى الجزيرة فسجن بها ولم
 تطل مدته في محبسه هذا الى ان هلك : ولما اشتد الم علي بن يوسف وزادت علته
 عهد ان يدفن مع قبور عامة المسلمين فدفن بها في جملتهم وجددت البيعات لولي
 عهده تاشفين وهو في امره ؟ المتقدم ذكره ومتابعته لعبد المؤمن .

حكاية طريفة

واستوزر علي بن يوسف في آخر ايامه اسحق بن ينتان بن عمر بن ينتان وما
 بلغ عمره ثمانية عشر عاما وكان يتوقد ذكاء وعقلا وفهما فاعجب به اعجابا
 كثيرا وجعل اليه النظر في المظالم والشكايا فاتبع الناس في امورهم وكافة شؤونهم
 وكان مع ذلك في طبعه ومولده مثل كاهن : ياتي بغرائب من الاخبار ، ومما يؤثر عن
 هذا الفتى ان تاشفين بن علي بن يوسف قال له : « يا اسحق ان الناس تكلموا في امرك
 وخاضوا في حديثك وفي الذي يوثر عنك من المغيبات ، فمنهم من صدقك ، ومنهم من
 كذبك ، فقال الفتى : « اختبرني واسألني عما شئت مما صنعته » . قال تاشفين : « قد
 غبت من امسك اخبرني ، بما فعلته امس بعد ما قمت من مجلسي هذا وفارقتك ودخلت
 داري » قال له : « دخلت دارك وجلست في مجلسك فقدم لك طبق فيه خوخ فتناولت
 واحدة واكلتها حتى انتهيت على آخرها ثم تناولت اخرى فعضضت فيها عضة وصرقتها
 الى الطبق ثم قمت ، افتحبا ان اخبرك بما فعلت » قال له تاشفين « اقطع الكلام هاهنا : »
 وجرى ذكره يوما في مجلس علي بن يوسف فقال لهم قد عزمتم على ان اختبره ولم يكن
 حاضرا في ذلك الخبر ثم قام علي بن يوسف ودخل ... فاخبره ... اليوم
 نفتضح فيما تدعيه من علمك مع امير المسلمين . فقال لاهل ... اخبركم ...
 فقالوا « اخبرنا » فقال لهم : « قام بنفسه ان يكتب بطائق فيها

| Fol. 26 v. | اسمي واسم امي فكتبها ووضعها في نني الوسادة الى ان يحين خروجه فاذا حان ويريد ان يخرج خرج ... فيجعلها ... ويسئلني عما خبا لي فينساها عند خروجه ويخرج اليكم دونها فاذا رأني تذكر فيدعو باحد عبيده ويساره في اذنه ان يخرجها اليه ويناوله اياها من كفه ليلا يطلع على ذلك ... ان خرج علي بن يوسف من داره ودخل مجلسه فلما وقعت عينه عليه دعا بالغلام فساره في الاذن ودخل الغلام الدار ثم خرج مسرعا بالبطاقة فناوله اياها من كفه الى كفه فابتدر القوم وقالوا لعلي بن يوسف « يا امير المسلمين ! قد علمنا بجميع ما اردت » وقصوا عليه الحديث كما كان حدثهم ، وقالوا له : « قد علمنا صدقه في كل ما يدعيه ويؤثر عنه » فعجب علي بن يوسف من ذلك .

وكان علي بن يوسف في آخر امره امتنع الاعطاء لاجناده حتى رجع اكثرهم يكرون دوابهم وهو اول من استعمل الروم وركبهم في المغرب وجعلهم يحقدون (74) على المسلمين في مغامرتهم وياخذون منهم في نفقاتهم ؟ واكثر ما يجب عليهم واضطربت عليه الامور من لدن ظهور المهدي فلم يستقم له حال حتى مات رحمه الله في هذه السنة .

وفي سنة ثمان وثلاثين وصلت قراقر المجوس في مائة وخمسين مركبا بين كبار وصغار الى سبتة فخرجت اليه اجفانها فتقاتلوا فقتل من الفريقين خلق كثير : وفيها دخل الموحدون وجدة : وفيها ظهر ليلة نجم عظيم في اقصى المغرب في ليلة سادس عشر لرمضان وانتقل تاشفين بمحلته الى تلمسان ونزل عبد المومن بمحلته بين الصخرتين بمقربة منه ، وكانت بينهم حروب كثيرة يطول ذكرها ، وبعث عبد المومن يوسف بن وانودين بعسكر الى مديونة فتلقى مع جيش لمتونة خرج عليه من تلمسان ابو بكر بن الجوهر ومحمد بن يحيى بن فانوا فتلقى العسكران بوادي الزيتون وتقابل الجمعان فقتل من الفريقين خلق كثير . وفي اثناء ذلك وصلت محلة من بجاية لنصر تاشفين وذلك في سنة تسع وثلاثين برسم قتال الموحدين وقائدها ميمون ابن المنتصر فهزمهم الموحدون من الصخرتين الى باب تلمسان وبعث القائد المذكور الى عبد المومن يعلمه بتوحيده سرا ويعلمه بفتح افريقية اذا فتح المغرب ، فكان ذلك كذلك على ما ياتي ذكره في موضعه ان شاء الله تعالى .

وفي سنة تسع وثلاثين خرج قائد الروم البربرير بعسكره ، ومعه عسكر لمتونة

والحشم ، فهزمهم الموحدون وقتل القائد المذكور ونبدد عسكره ، وكان تاشفين في سطسيف بمحلته فزادت الحرب بينه وبين الموحدين مدة من شهرين الى ان وصل ابن المنتصر من بجاية كما ذكرنا ، وهزمه الموحدون ووجد سرا ووعده بفتح بجاية . وفي هذه السنة قتل ابن زاجو ورحل تاشفين من سطسيف ونزل على وهران فهرب ينجمار اللمتوني بجمع الى الصحراء وهرب ابن زنجي الى الغرب وبقي تاشفين بعسكر مشنت والقائد ابن ميمون في الاسطول في البحر برسم ان يطلع تاشفين فيها ان رأى مالا طاقة له من قتال الموحدين فلم يقدر الله ... | Fol. 27 r. | وخرج عسكر امن الموحدين واتباعهم لقتال تاشفين قود عليه عبد المومن ابا حفص فهزم عسكر تاشفين وتبعه واحاط به وحصره فخرج تاشفين فارا بنفسه يريد الدخول في القطائع فبينما هو سائر على فرسه في الليل اذ صادف حافة حاف منها ومات - رحمه الله - . فلما اصبح وجده الموحدون ميتا في تلك الحافة فقطعوا رأسه وبعثوا به الى عبد المومن فصبره ووجهه الى تينمل . وقتل من اصحاب تاشفين خلق كثير وفر منهم جمع كبير ولم يبق منهم بعد ذلك الا سيد الملوك السدراتي ... تقدم له فعفا عنه ، وذكر ابن حمادة في مقتل تاشفين ايضا : قال انه كان ليلة سبع وعشرين من رمضان من سنة تسع وثلاثين المذكورة وصل تاشفين ابن علي من تلمسان الى قرب وهران فاتبعه عسكر الموحدين وحصروه وضيّفوا عليه واطلقوا النيران في محلته فلما رأى مالا طاقة له به وعلم انه ماخوذ خرج هو وبعض اصحابه على فرسه ففر كل واحد منهم على طريقه . فمنهم من قتل ، ومنهم من حصل في القطائع وحاف تاشفين من حافة عظيمة وهلك ووجد ميتا وذلك ليلة سبع وعشرين المذكورة . ثم ولي اسحق بن علي بن يوسف وذلك انه لما مات تاشفين على ما ذكر بعض المؤرخين بربيع لابنه ابراهيم بن تاشفين فطلع عنه اسحق الى مراكش فنقض بيعته ودعا لنفسه ووقع الخلاف والتدابير بينهم الى انقطاع دولتهم ودخول الموحدين عليهم على ما اذكره ان شاء الله ملخصا في موضعه . وفي هذه السنة ظهرت في الاندلس دعوة الموحدين فاؤل من قام بدعوتهم فيها اهل مارتلة (75) في السابع عشر من ربيع الاول ثم خالفت بعد ذلك طلياطة (76) على المرابطين ودخلت في دعوة الموحدين .

(75) Mértola.

(76) Tejada.

تلخيص التعريف بتواريخ من ولى اشبيلية من مشاهير اللمتونيين المرابطين من حين استيلائهم عليها الى انقراض دولتهم

فاول من وليها بعد خلع المعتمد بن عباد عنها بتقديم امير المسلمين يوسف ابن تاشفين الامير سير - رحمه الله - فوليها سير المذكور في رجب الفرد من سنة اربع وثمانين واربعمائة ، وتوفي على مقربة من اشبيلية وهو زافا بنته فاطمة ومشيعا لزوجها حواء بنت تاشفين وقد تقدم خبرها في السنة المذكورة ، فكانت وفاته فجأة في ذي القعدة من سنة سبع وخمسمائة فكانت مدة ولايته بها ثلاثة وعشرين سنة : ثم وليها يحيى بن سير بن ابي بكر في ذي الحجة من عام سبعة وخمسمائة وعزل عنها في ذي الحجة ايضا عام ثمانية وخمسمائة فكانت ولايته سنة واحدة : ثم وليها عبد الله بن فاطمة الشهير بالنيولان في محرم ... وتوفي بها في رمضان المعظم من عام احدى عشرة وخمسمائة فكانت ولايته ... ثم وليها ابراهيم ابن يوسف بن تاشفين بعد ولايته سبعة | Fol 27 v. | ووليها في شوال عام احدى عشرة وخمسمائة وعزل عنها في جمادى الاولى عام ستة عشر وخمسمائة فكانت ولايته لها اربعة اعوام وتسعة اشهر : ثم وليها تميم بن يوسف بن تاشفين فوليها الامير تميم بعد ولايته اغرناطة في جمادى الثانية عام ستة عشر وخمسمائة وعزل عنها في ذي الحجة عام سبعة عشر وخمسمائة فكانت ولايته الى ان عزل سنة واحدة واربع اشهر : ثم وليها ابو بكر بن علي بن يوسف فكانت ولايته الى ان عزل اربعة اعوام وخمسة اشهر اولها محرم عام ثمانية عشر وخمسمائة وآخرها رجب عام اثنين وعشرين وخمسمائة : ثم وليها عمر بن سير فكانت ولايته الى ان عزل خمسة اشهر اولها شعبان وآخرها ذو الحجة عام اثنين وعشرين وخمسمائة : ثم وليها يحيى بن مقور فكانت ولايته الى ان عزل عاما واحدا وشهرين اثنين اولها محرم عام ثلاثة وعشرين وخمسمائة واخرها صفر عام اربعة وعشرين وخمسمائة : ثم وليها عمر بن مقور فكانت ولايته الى ان قتل عامين وثلاثة اشهر اولها ربيع الاول عام اربعة وعشرين وخمسمائة وآخرها رجب عام ستة وعشرين وخمسمائة ثم وليها عبد الله بن ابي بكر ابن تاشفين فكانت ولايته الى ان قبض عليه وحبس في القصر شهرين اثنين اولها شعبان المكرم وآخرها شوال المعظم وكلاهما في عام ستة وعشرين وخمسمائة :

ثم وليها الامير تاشفين بن علي بن يوسف فكانت ولايته الى ان عزل سنة واحدة اولها شوال عام ستة وعشرين وخمسمائة وآخرها رمضان عام سبعة وعشرين وخمسمائة ثم وليها ينتان بن علي الذي كان والي بلنسية فكانت ولايته الى ان عزل سنة واحدة وستة اشهر اولها شوال عام سبعة وعشرين وخمسمائة وآخرها صفر عام تسعة وعشرين وخمسمائة : ثم وليها ابو زكرياء يحيى بن اسحق فكانت ولايته الى ان عزل تسعة اعوام وعشرة اشهر اولها ربيع الاول عام تسعة وعشرين وخمسمائة وآخرها ذو حجة عام ثمانية وثلاثين وخمسمائة : ثم وليها ابو بكر بن مزدلي في شهر محرم عام تسعة وثلاثين وخمسمائة . فظهرت في الاندلس دعوة الموحدين بالعام المذكور وقام اهل مارتلة بدعوة المهدي في السابع عشر لربيع الاول عام تسعة وثلاثين وخمسمائة وخالفت بعد ذلك طلياطة على المرابطين وكذلك جميع الغرب الى ان صارت اكثر بلاد الاندلس في طاعة الموحدين .

وفي سنة اربعين وخمسمائة تغلب الموحدون علي اللمتونيين المرابطين واخرجوهم من بعض البلاد المغربية على ما اذكر في دولتهم ان شاء الله تعالى : ثم في سنة احدى واربعين وصل ابو محمد عبد المومن ... ودخل اغمات دون قتال وفي ... دخل الموحدون مراكش وقتل اسحق بن علي بن يوسف ومن كان معه .

COMMUNICATIONS - VARIA

MUHAMMAD IBN °UTMĀN DESIGNADO GOBERNADOR DE TETUÁN A FINALES DE 1792

Mawlāy al-Yazīd había nombrado a Muḥammad ibn °Uṭmān su embajador para negociar con España un nuevo tratado de paz. A últimos de Diciembre de 1790, Ibn °Uṭmān emprendió su viaje a Madrid, a donde llegó a mediados de Enero de 1791, siendo recibido en audiencia por Carlos IV el 27 del mismo mes.

Las gestiones de Ibn °Uṭmān se prolongaron sin éxito y el 18 de Agosto del mismo año 1791 el embajador marroquí inicia el regreso hacia su país. Al día siguiente Carlos IV declara la guerra a Mawlāy al-Yazīd.

Ahora bien, el rey de España y su primer ministro, el conde de Florida-Blanca, temen que Mawlāy al-Yazīd quiera sacrificar a su embajador Ibn °Uṭmān, culpándole del fracaso de las negociaciones, por lo cual hacen que se detenga en Ocaña, de donde regresa a Madrid a últimos de Octubre, como simple particular y desprovisto de su carácter de embajador.

Muḥammad b. °Uṭmān permanece ahora en Madrid hasta después de la muerte del sultán Mawlāy al-Yazīd, acaecida el 14 de Febrero de 1792 (1).

(1) De esta embajada de Ibn °Uṭmān me ocupo extensamente en mi tesis doctoral, titulada « *Cartas árabes de Marruecos en tiempo de Mawlāy al-Yazīd (1790-1792)* », actualmente en prensa, y de la cual ha publicado un resumen la Universidad de Barcelona, Tetuán (1960). Cf. también : Vicente RODRIGUEZ CASADO, « *Política marroquí de Carlos III* », Madrid, 1946, págs. 378 y sigs. y Manuel CONROTTE, « *España y los países musulmanes durante el ministerio de Florida-Blanca* », Madrid, 1909, págs. 281-282.

Después de muerto Mawlāy al-Yazīd, es proclamado en Tánger su hermano Mawlāy Muslama (2). Al enterarse de ello Muḥammad b. 'Uṭmān, espera que el nuevo sultán le transmita sus instrucciones, pero en vista de que pasa el tiempo y éstas no le llegan, estima que tal vez Mawlāy Muslama prefiera designar otro embajador y resuelve regresar a Marruecos. En efecto, a primeros de Abril de 1792 se dirige a Cádiz, a donde llega el 21, y el 6 de Mayo embarca en un buque francés que al día siguiente sale rumbo a Tetuán (3).

Finalmente no es Mawlāy Muslama el que se afirma en el trono de Marruecos, sino otro hermano, Mawlāy Sulaymān.

Ya hemos visto que Muḥammad ibn 'Uṭmān estuvo esperando en vano durante algún tiempo que Mawlāy Muslama le enviara sus instrucciones. En cambio el que se las envía es precisamente Mawlāy Sulaymān, si bien su carta llega a Madrid demasiado tarde, cuando Ibn 'Uṭmān estaba ya de regreso en Marruecos, pues está fechada el 8 de Mayo y el buque francés en que efectuaba el viaje el embajador marroquí, había zarpado de Cádiz el 7.

De la carta de Mawlāy Sulaymān a Ibn 'Uṭmān se nos ha conservado en árabe un párrafo de gran interés, puesto que contiene las instrucciones a que debe ajustarse en su trato con España (4).

A pesar de que Ibn 'Uṭmān no puede hacer uso de estas instrucciones, he considerado conveniente recogerlas, puesto que reflejan el pensamiento de Mawlāy Sulaymān en aquellos momentos.

Desea el nuevo sultán que España se haga el cargo de que Mawlāy Muḥammad b. 'Abd Allāh acaba de morir; que no ha habido entre España y Marruecos ninguna discusión; que las relaciones entre los dos países siguen en el mismo estado en que se hallaban en tiempo del sultán Mawlāy Muḥammad b. 'Abd Allāh y que todo lo ocurrido bajo Mawlāy al-Yazīd ha quedado suprimido.

(2) Cf. Mariano ARRIBAS PALAU, « *La proclamación de Mawlāy Muslama en Tánger, a la muerte de Mawlāy al-Yazīd* », en « *Hesperis-Tamuda* », I (1960), págs. 215 y sigs.

(3) Cf. mis « *Cartas árabes...* » antes citadas, cartas núm. 32 y 33, y págs. 18 y 33 del resumen.

(4) El texto de este párrafo lo incluyo en el apéndice documental que figura al final del presente estudio, como documento núm. 1.

En estas condiciones, si España desea la paz y la pide, Mawlāy Sulaymān está dispuesto a concedérsela y, si desea lo contrario, el sultán deposita su confianza en Dios.

Además, dice Mawlāy Sulaymān que ha cursado órdenes a todos los puertos marroquíes para que no pongan dificultades a las operaciones comerciales de los cristianos, tanto de los españoles como de los demás, en la misma forma en que estaban a la muerte de Mawlāy Muḥammad b. ʿAbd Allāh, hasta que sean reguladas por un nuevo acuerdo.

De todo ello debía informar Ibn ʿUṭmān al gobierno español, teniendo cuidado de no formular ninguna petición, con objeto de que fuera España la que lo efectuara.

En la fecha en que Mawlāy Sulaymān expide su carta, Mawlāy Muslama no ve reconocida su autoridad ni siquiera en Tánger, por lo cual Muḥammad b. ʿUṭmān se encontró a su regreso a Marruecos con que Mawlāy Sulaymān había extendido su dominio al Norte del país (5).

No tengo datos de la actividad desplegada por Muḥammad b. ʿUṭmān al regresar a Marruecos, pero es evidente que se puso enseguida al servicio de Mawlāy Sulaymān, el cual a los pocos meses le confiere un cargo de gran importancia : le nombra gobernador de Tetuán y a la vez le encarga las relaciones con los cónsules de las naciones europeas acreditados en Tánger. No debemos pasar por alto que normalmente las relaciones con los cónsules venían siendo atendidas por el gobernador de Tánger, cosa que parece lógica. Sin embargo, Mawlāy Sulaymān rompe la costumbre y confía esas relaciones a Muḥammad ibn ʿUṭmān, al que nombra gobernador no de Tánger, como podría parecer normal, sino de Tetuán.

Mawlāy Sulaymān dirige a los cónsules acreditados en Tánger una carta (6) en la que les informa de la decisión que ha tomado de nombrar a Ibn ʿUṭmān gobernador de Tetuán y encargado de las relaciones con ellos y justifica debidamente la medida tomada.

Según el sultán, las razones que le han impulsado para nombrar a una persona de las cualidades de Ibn ʿUṭmān son dos : la importancia de

(5) Cf. Mariano ARRIBAS PALAU, « *La proclamación de Mawlāy Muslama...* » antes citada, pág. 222.

(6) Esta carta figura en el apéndice documental con el núm. 2.

Tetuán, a donde concurren musulmanes y europeos, cuyos asuntos encaminará Ibn 'Uṭmān adecuadamente; y el perfecto conocimiento que tiene Ibn 'Uṭmān de la manera de ser de los europeos, por lo cual Mawlāy Sulaymān estima que no dispone de nadie más que él para que pueda servir de intermediario entre el sultán y los cónsules.

La carta de Mawlāy Sulaymān a los cónsules europeos de Tánger, fechada el 1 de Noviembre de 1792, es cursada por el sultán a través del propio Muḥammad ibn 'Uṭmān. Este la envía a Jerónimo Chiappe, cónsul de Venecia en Tánger, a quien escribe otra carta (7) en la que le dice que el portador de ésta le entregará la del sultán a los cónsules, que los reúna, que lean la carta del sultán, que consulten las dudas que tengan a 'Abd al-Raḥmān al-Muḥarraḡy y que su respuesta dirigida al sultán la envíen al propio Ibn 'Uṭmān, quien se encargará de darle curso. Dice también Ibn 'Uṭmān que está dispuesto a ayudar a los cónsules en la resolución de aquellos asuntos que dependan de él y que, de acuerdo con el cargo que le ha conferido el sultán, ha fijado su residencia en Tetuán, desde donde se ocupará de todos los asuntos que se presenten a los cónsules.

Estos acusan recibo a la carta del sultán pocos días después, disponiéndose a cumplir las instrucciones cursadas por Mawlāy Sulaymān, en el sentido de tramitar todos los asuntos a través de Muḥammad b. 'Uṭmān (8).

Ahora bien, ya hemos indicado los motivos de gratitud que tiene Ibn 'Uṭmān para con Carlos IV. Por ello no es de extrañar que poco más tarde escriba una carta al conde de Aranda (9), comunicándole el nombramiento de que ha sido objeto por parte de Mawlāy Sulaymān para encargarse de las relaciones con las naciones europeas y, al mismo tiempo, del gobierno de Tetuán.

Pero Ibn 'Uṭmān sabe perfectamente que las relaciones con España están interrumpidas desde que empezaron las desavenencias con Mawlāy al-Yazīd; que no hay en Marruecos ningún representante oficial español, y que los buques españoles no se dirigen a los puertos marroquíes por

(7) La carta de Ibn 'Uṭmān a Chiappe figura en el apéndice documental con el núm. 3.

(8) La respuesta de los cónsules a Mawlāy Sulaymān figura en el apéndice documental con el núm. 4.

(9) La carta de Muḥammad b. 'Uṭmān al conde de Aranda figura en el apéndice documental con el núm. 5.

falta del correspondiente permiso de las autoridades españolas. Por eso expresa en su carta el deseo de que se autorice a los cónsules y agentes españoles su establecimiento en Marruecos y a los buques españoles, que puedan hacer escala y tráfico comercial en los puertos marroquíes.

Además, durante su permanencia en España, Ibn 'Uṭmān ha perseverado en la labor de lograr el restablecimiento de las relaciones normales entre España y Marruecos. Marchó de España sin haber conseguido el objeto de sus afanes, pero ahora siente el deseo de ver culminada su labor desde el cargo que le ha confiado Mawlāy Sulaymān.

Muḥammad b. 'Uṭmān vería cumplido este deseo, pues él fue quien gestionó y firmó un nuevo tratado con España, en nombre de Mawlāy Sulaymān, pero todavía habrían de transcurrir varios años, pues el tratado no se firmó hasta 1799 ⁽¹⁰⁾.

Mariano ARRIBAS PALAU.

APÉNDICE DOCUMENTAL

Núm. 1

Mawlāy Sulaymān a Muḥammad b. 'Uṭmān

16 Ramaḍān 1206 = 8 Mayo 1792

Le da instrucciones sobre las condiciones a que debe ajustarse su trato con los españoles.

Copia árabe parcial (A.H.N. [Archivo Histórico Nacional, de Madrid] Estado. Leg. 4328)

1 | والذي يكون عليه انفصالك مع النصرى (II) هو انهم يقدرون كان | 2 سيدنا
السوالد قدس الله سره قد توفي الان و الى الان لم يقع بيننا | 3 كلام وان الامر على
ما كان عليه ايام حياته رحمه الله ويلغى | 4 جميع ما وقع بعد ذلك من خير و شر فان
ازادوا الصلح و | 5 المهادنة و طلبوا منا ذلك اجبتاهم اليه ما فيه من

(10) Cf. Mariano ARRIBAS PALAU, « *El texto árabe del tratado de 1799 entre España y Marruecos* », en « *Tamuda* » VII (1959), págs. 9-51.

(11) Por « *النصارى* »

6 | المصالحة ولقوله تعالى وان جنحوا للسلم فاجنح لها | 7 | وتوكل على الله وان ارادوا
 خلاف ذلك فالله ناصر دينه | 8 | وهو المستعان وبه الاعتصام والحوال والقوة ونحن
 قد كتبنا | 9 | الى جميع المراسي وامرناهم ان لا يحجروا على من يريد الوسق
 | 10 | والبيع والشراء من جميع اجناس النصرى (II) الاصبنيول (I2) وغيرهم
 | 11 | وانهم على الحالة التي فارقههم عليها سيدنا الوالد رحمه الله | 12 | الى ان يقع الفصل
 بيننا وبينهم بما يكون عليه الاتفاق معهم | 13 | فاخبرهم انت بهذا الامر ولا تدعهم
 الى شيء حتى يكونوا | 14 | هم الطالبون واقدم الينا وبعد ذلك هم ادرى بما يصلح بهم
 | 15 | وعلى هذا عملك والله يوفقنا جميعا والسلام 16 رمضان (من عام 1206)

TRADUCCIÓN

Aquello a que debe ajustarse tu trato con los cristianos es : que ellos supongan que nuestro señor padre [Mawlāy Muḥammad b. 'Abd Allāh] (Dios haya santificado su pensamiento secreto) ha muerto ahora y hasta ahora no ha habido entre nosotros ninguna discusión ; que la situación está en el mismo estado en que se hallaba en los días de su vida (Dios se haya apiadado de él), suprimiéndose todo lo que ha ocurrido después de esto, tanto bueno como malo. Si desean la paz y la tregua y nos lo piden, se lo concederemos por la ventaja que hay en ello y por la palabra de Dios (ensalzado sea) « y si se inclinan a la paz, inclínate a ella y confía en Dios » (13), y si desean lo contrario de esto, pues Dios es el defensor de su religión, a El pedimos ayuda y en El están la protección, el poder y la fuerza.

Hemos escrito a todos los puertos y les hemos ordenado que no prohiban la carga, compra y venta a quien lo desee de todas las naciones cristianas, la española y las demás, y que estaban en la misma situación en que les había dejado nuestro señor padre (Dios se haya apiadado de él) hasta que recaiga la decisión entre nosotros y ellos con aquello sobre lo cual se establezca al acuerdo con ellos.

(12) Transcripción árabe de « español », con artículo.

(13) Corán, VIII, 63.

Infórmales tú de este asunto y no les pidas nada, a fin de que sean ellos los peticionarios. Regresa a Nos y después de eso ellos sabrán lo que les conviene.

A estas instrucciones debe ajustarse tu actuación y Dios nos favorezca conjuntamente.

Y la paz.

16 de Ramaḍān [del año 1206].

Núm. 2

Mawlāy Sulaymān a los cónsules cristianos residentes en Tánger

16 Rabī' I 1207 = 1 Noviembre 1792

Les hace saber que ha conferido el gobierno de Tetuán a Muḥammad ibn 'Uṭmān y que ha tomado esta decisión por dos motivos : por considerar a Tetuán la más importante de las ciudades litorales de Marruecos, a la cual acuden musulmanes y cristianos, a cuyos asuntos sabrá Ibn 'Uṭmān dar curso adecuado, y porque Mawlāy Sulaymān lo ha constituido intermediario entre él y los cónsules cristianos, para hacerse cargo de sus representaciones, transmitir las al sultán y comunicarles las resoluciones de éste.

Copia árabe (A.H.N. Estado. Leg. 4329)

1 | نسخة نص كتاب امير المومنين مولانا سليمان نصره الله لجميع القونصوات (14)
الوارد بطنجة | 2 | على يد سيدي محمد بن عثمان حين ولاء امير المومنين عمالة (15)
تطوان وهو (16)

3 | كافة القونصوات (14) القاطنين بطنجة وبغيرها من جميع اياتنا السعيدة سلام
4 | على من اتبع الهدى اما بعد فاعلموا ان كاتبنا الفقيه السيد محمد بن عثمان | 5 | تعرفون

(14) Plural de « قونصوا », transcripción árabe de « cónsul », con artículo.

(15) Faltan los dos puntos diacríticos de la letra « ة », final de la palabra.

(16) En el legajo 4328 del A.H.N., Sección de Estado, se conserva otra copia del texto de esta carta.

منزلته عندنا وعند سيدنا الوالد رحمه الله صدقا وامانة | 6 وعرضا ومروؤة ولهذه الحالة المعروف بها عندنا بعثناه لتطوان و وليناه امرها | 7 وامر من بها مفوضا له في ذلك وقد حملنا على بعثه وتوليته غرضان احدهما | 8 ان تطوان اعظم ثغور المسلمين ومقصد لكل واحد من المسلمين ومن اجناسكم | 9 وهذا الفقيه له سبيل باعث على تمشية جميع الامور على ما يناسب كل واحد | 10 ومحافظ على المراتب والحقوق والغرض الاخر وهو جعله واسطة بيننا | 11 وبينكم بحيث كل من يعرض له منكم امر خاص اما من جهتكم او جهة دولتكم فليعرضه | 12 عليه ويتفاوض معه فيه لانه اعلم باحوالكم وهو يبعث لنا اغراضكم وعلى | 13 يده ياتيكم الجواب من عندنا ليكون كلامكم الذي تذكرون له يصلنا على التمام | 14 وكلامنا يصلكم كذلك لانه عندنا معروف بالصدق ولاجل اعتنائنا باموركم | 15 قدمناه لهذا الامر لتستمر اموركم على ما ينبغي فما عندنا احد نصبناه | 16 للكلام معكم سواء وفي سادس عشر ربيع الاول سنة سبع ومايتين والف

TRADUCCIÓN

Copia del texto del escrito del Príncipe de los creyentes, Mawlāy Sulaymān (Dios lo socorra), a todos los cónsules residentes en Tánger, por mediación de sayyidī Muḥammad b. ‘Uṭmān, cuando el Príncipe de los creyentes le confirió el gobierno de Tetuán. Este [texto] es :

A la totalidad de los cónsules residentes en Tánger y en todas nuestras demás provincias felices :

Paz a quien sigue el camino recto.

Y después :

Sabed que a nuestro secretario, el alfaquí sayyid Muḥammad b. ‘Uṭmān, del cual conocéis la consideración que goza junto a Nos y junto a nuestro señor padre [Mawlāy Muḥammad b. ‘Abd Allāh] (Dios se haya apiadado de él) por su sinceridad, su fidelidad, su reputación y su buena conducta, por estas cualidades por las que es conocido junto a Nos lo hemos enviado a Tetuán y le hemos confiado su mando y el de quienes están en ella, con plenos poderes para ello.

A enviarlo y a confiarle el mando nos han impulsado dos objetos :

Uno de ellos es que Tetuán es la más importante de las ciudades litorales de los musulmanes y es punto de destino para cada uno de los musulmanes y [de las gentes] de vuestras naciones, y este alfaquí tiene medios adecuados para encaminar todos los asuntos, según lo que conviene a cada uno, y es fiel observador de las categorías y derechos.

El segundo propósito es hacerlo intermediario entre Nos y vosotros, hasta el punto de que todo aquél que le presente de entre vosotros un asunto particular, bien sea de vuestra parte, bien de parte de vuestra nación, se lo deberá presentar a él y tratará de ello con él, porque él es quien mejor conoce vuestra manera de ser, y él nos enviará vuestros asuntos y por su mediación os llegará la respuesta de nuestra parte, para que las palabras que le digáis a él nos lleguen de modo perfecto y nuestras palabras os lleguen del mismo modo, porque es conocido junto a Nos por la sinceridad y a causa de nuestro interés por vuestros asuntos lo hemos nombrado para este cargo a fin de que vuestros asuntos sean tratados según se requiere, siendo así que no disponemos de nadie a quien pudiéramos confiar las conversaciones con vosotros más que él.

A dieciséis de Rabī' primero del año mil doscientos siete.

Núm. 3

Muḥammad Ibn 'Uṭmān a Jerónimo Chiappe

2 Rabī' II 1207 = 17 Noviembre 1792

Le envía la carta de Mawlāy Sulaymān a los cónsules europeos de Tánger (núm. 2 de este apéndice documental) y le da instrucciones para que reúna a los cónsules, lean la carta del sultán, consultando las dudas a 'Abd al-Raḥmān al-Mufarraḡy, y envíen su respuesta a Ibn 'Uṭmān, quien la cursará a Mawlāy Sulaymān.

Copia árabe (A.H.N. Estado. Leg. 4329)

1 | يليه نسخة براءة كاتب الحضرة العالية (I7) ومنتهى اوامرها البرية والبحرية (I7)
2 | ذى الفصاحة والتبيين الفقيه العلامة (I7) سيدي محمد بن عثمان نصها بعد

(17) Falta los dos puntos diacríticos de la letra « ة » , final de la palabra.

3 | بسم الله الرحمن الرحيم صاحبنا الاعز حرنيم (18) تاب (19) قونصوا (20)
 البلسيان (21) | 4 | اما بعد فيصلك مع حامله صاحبنا كتاب سيدنا نصره الله لجميع
 5 | القونصوات (22) فاجمعهم على عادتكهم واقراوه وان اشكل عليكم شيء منه
 6 | فالفقيه صاحبنا سيدي عبد الرحمن المفرج هو يبينه لكم وابعثوا لنا الجواب
 7 | لنبعثه لسيدنا نصره الله وان تعلق لكم غرض فاننا موجودون | 8 | لاسعافكم فيما
 تريدون ان شاء الله ونحن الان بتطوان ولا يخفاكم وجه | 9 | قدومنا فقد بينه لكم
 سيدنا المنصور بالله (23) فكل ما يعرض لكم | 10 | من الاغراض (24) فلا تقصر فيها ان
 شاء الله والسلام ثاني ربيع | 11 | الثاني عام سبعة ومائتين والف | 12 | محمد بن عثمان
 لطف الله به آمين

TRADUCCIÓN

Le sigue la copia de la carta del secretario de la majestad exaltada [del sultán Mawlāy Sulaymān] y su encargado de asuntos terrestres y marítimos, el hombre elocuente y claro, el alfaquí, el muy sabio, sayyidi Muḥammad ibn ‘Uṭmān, cuyo texto, después de :

En el nombre de Dios, clemente, misericordioso,
 es :

A nuestro querido amigo Jerónimo Chiappe, cónsul de la [nación] veneciana.

Y después :

Te llegará con nuestro servidor, el portador de la presente, la carta de nuestro señor [Mawlāy Sulaymān] (Dios lo socorra) a la totalidad de los cónsules. Pues bien, reúnelos según vuestra costumbre y leedla. Si alguna cosa de ella os ofreciera duda, nuestro amigo el alfaquí sayyidi

(18) Transcripción árabe de « Jerónimo ».

(19) Transcripción árabe de « Chiappe ».

(20) Transcripción árabe de « cónsul ».

(21) Transcripción árabe de « veneciano », con artículo.

(22) Plural de « قونصوا », transcripción árabe de « cónsul », con artículo.

(23) Título adoptado por Mawlāy Sulaymān.

(24) En el original « الاعراض »

ʿAbd al-Raḥmān al-Mufarraʿy os lo aclarará. Y enviadnos la respuesta para que la cursemos a nuestro señor [Mawlāy Sulaymān] (Dios lo socorra).

Si tenéis algún asunto que dependa de Nos, estamos dispuestos a ayudaros en lo que deseéis, ☪ : Dios quiere.

Nos estamos ahora en Tetuán, y no se os oculta el motivo de nuestra venida, puesto que os lo ha explicado [en su carta] nuestro señor al-Manṣūr bi-llāh ⁽²³⁾, y no descuidaremos, si Dios quiere, todos los asuntos que os surjan.

Y la paz.

Dos de Rabīʿ II del año mil doscientos siete.

Muḥammad ibn ʿUṭmān, esté Dios satisfecho de él ; amén.

Núm. 4

Los cónsules cristianos acreditados en Tánger a Mawlāy Sulaymān

4 Rabīʿ II 1207 = 19 Noviembre 1792

Acusan recibo de la carta del sultán en que éste les ordena que todos los asuntos que deban cursar a la corte de Marruecos sean tramitados a través de Muḥammad b. Uṭmān y se disponen a dar a la misma exacto cumplimiento.

Copia árabe (A.H.N. Estado. Leg. 4329)

1 | نسخة من جواب القنصوات (25) على الكتاب المذكور اعلاه بعد الحمدلة والتصلية
2 | وبعد تقبيل حاشية بساط مولانا الشريف وتقبيل الارض تحت نعل | 3 | القدم الطاهر
المنيّف الاعلام لسيدنا ادام الله نصره انه وصلنا امر سيدنا | 4 | المطاع على يد كاتبه
الفقيه سيدي محمد بن عثمان فقرانه فوجدنا يامرنا سيدنا | 5 | ان كل ما يكون من

(25) Plural de «قنصوا» , transcripción árabe de «cónsul», con artículo.

امورنا لمقام سيدنا يكون على يد كاتبه المذكور كان ذلك من | 6 عندنا او من عند دولتنا فقد فرحنا لذلك غاية الفرح بآرك الله لنا في عمر سيدنا | 7 ومتعنا بطول حياته آمين ونحن عند امر سيدنا ونهيه فان كل ما يجب | 8 علينا بعثه لمقام سيدنا لا يكون الا على يد الفقيه المذكور كما امرنا سيدنا | 9 وبهذا يحب الاعلام لسيدنا وربنا يبارك لنا في عمره آمين والسلام عايد | 10 على مقام سيدنا والرحمة والبركة وفي رابع ربيع الثاني عام سبعة ومايتين والف

TRADUCCIÓN

Copia de la respuesta de los cónsules a la carta mencionada [del sultán Mawlāy Sulaymān], que le antecede :

Después de la *ḥamdala* ⁽²⁶⁾ y de la *taṣliyya* ⁽²⁷⁾ y después de besar el borde de la alfombra de nuestro noble señor y de besar el suelo bajo el zapato del pie puro, que domina los altos montes, de nuestro señor [Mawlāy Sulaymān] (Dios perpetúe su socorro) :

Nos llegó la cumplimentada orden de nuestro señor, por mediación de su secretario el alfaquí sayyidi Muḥammad ibn ‘Uṭmān. La hemos leído y hemos hallado que nuestro señor [Mawlāy Sulaymān] nos ordena que todos nuestros asuntos que guarden relación con la corte de nuestro señor [Mawlāy Sulaymān] deberán ser tramitados a través de su referido secretario, tanto si proceden de nuestra parte como de nuestra nación.

De ello nos hemos alegrado en extremo (Dios nos bendiga con la vida de nuestro señor [Mawlāy Sulaymān] y nos permita gozar de su larga vida, amén) y estamos a las órdenes de nuestro señor [Mawlāy Sulaymān] y bajo sus prohibiciones. Así, pues, en verdad, todo lo que nos sea preciso cursar a la corte de nuestro señor [Mawlāy Sulaymān] no será enviado sino por mediación del alfaquí referido, según nos ha ordenado nuestro señor [Mawlāy Sulaymān].

(26) Se da el nombre de « *ḥamdala* » al empleo de la fórmula « الحمد لله » o de alguna de sus variantes.

(27) Se denomina « *taṣliyya* » al uso de la fórmula « صلى الله على سيدنا محمد وسلم » o de alguna de sus variantes.

De esto es necesario informar a nuestro señor [Mawlāy Sulaymān] (nuestro Señor [Dios] nos bendiga con su vida, amén).

Y la paz vuelva a la corte de nuestro señor [Mawlāy Sulaymān] y la misericordia y la bendición [de Dios].

A cuatro de Rabī^o II del año mil doscientos siete.

Núm. 5

Muḥammad b. 'Uṭmān al conde de Aranda

7 Rabī^o II 1207 = 22 Noviembre 1792

Le comunica que Mawlāy Sulaymān le ha confiado las relaciones con las naciones cristianas, dándole para ello plenos poderes, y le ha confiado además el gobierno de Tetuán.

Expresa su gratitud a Carlos IV y su deseo de que se autorice a los cónsules, agentes y súbditos españoles para que vayan a los puertos marroquíes.

Manifiesta su deseo de ver concluída la labor que ha realizado con España y pide respuesta a las cartas que ha escrito al llegar a Marruecos procedente de España.

Original árabe (A.H.N. Estad. Leg. 4329)

بسم الله الرحمن الرحيم
ولا حول ولا قوة الا بالله العلي العظيم
2 | صاحبنا العزيز علينا الامجد الانجد وزير الدولة الاصبنيولية (28) والامين على اسرارها
3 | الكند ارانده (29) اما بعد نعرفكم ان مولاي السلطان (30) سليمان الملك العادل
4 | قلدني امور جميع اجناس النصارى (31) الداخلة في مملكة سلطاننا العزيز
5 | والخارجة في دولهم ومماليكهم مفوضا في ذلك مشفعا ذلك بولاية 6 | تطوان الان لبعض

(28) Femenino de «اصبنيول», transcripción árabe de «español», con artículo.

(29) Transcripción árabe de «el conde [de] Aranda».

(30) En el original «السلطن»

(31) En el original «النصرى»

المصالح ولاجل ما على من الحقوق لملك اصبانية (32) السلطان | 7 الشهر
 دن كارلوس (33) الرابع تعين على ان نكاتك لتعلمه بانني دائما | 8 في خدمته بصدق
 واخلاص لجانبنا وجانبه وانا افرح كثيرا ان ياذن | 9 لقناصيله (34) ووكلائه ورعيته
 الاصبنيوليين (35) ان ياتوا الى مراسي بلادنا بمراكبهم | 10 في قضاء اغراضهم وجميع
 ما يريدون من بلادنا بامان وطمانينة فلي | 11 تشوق كثير الى اسعاف من ياتي منهم
 الينا لنظهر بذلك صدق ما انطق | 12 به من وداكم فقد عوضني الله تعالى عما مضى
 هذا الملك الجليل فحكمتي | 13 وفوضني في جميع ما تريد من المصالح ولي اشتياق
 كثير في تميم عملنا معكم | 14 فقد تعبت فيه كثيرا فيما تقدم وارجو (36) الان اتمامه
 ان شاء الله وقد كاتبتكم | 15 عند قدومنا على بلادنا بعد انصرافنا من عندكم فلم ياتنا
 جوابكم فنحبتكم ان | 16 لا تهملوا الجواب فان الباعث لنا على المكاتبه مطلق المحبة والمحافظة
 | 17 على المودة ونسلم على السيدة الجليلة زوجتكم كثير السلام ونسئلك
 | 18 ان تنوب عنا عند الملك فيما يجب له علينا ونحن في خدمته على الدوام | 19 والسلام
 كتبه من تطوان في سابع ربيع الثاني من عام 1207

محمد بن عثمان
 لطف الله به

TRADUCCIÓN

En el nombre de Dios, clemente, misericordioso.

Y no hay fuerza ni poder sino en Dios, excelso, magnífico.

A nuestro querido amigo, el muy ilustre, el muy animoso, el ministro del imperio español y su primer secretario, el conde [de] Aranda.

Y después :

Pongo en vuestro conocimiento que el sultán Mawlāy Sulaymān, el rey justo, me ha confiado los asuntos de todas las naciones cristianas,

(32) Transcripción árabe de « España ». Faltan en el original los dos puntos de la letra « ة » final de la palabra.

(33) Transcripción árabe de « Don Carlos ».

(34) Plural de « قونصول », transcripción árabe de « cónsul », con preposición « ل » y pronombre afijo de 3ª persona singular masculino.

(35) Plural de « اصبنيول », transcripción árabe de « español », con artículo.

(36) « ارجوا » (36) En el original

tanto los interiores del reino de nuestro amado sultán, como los exteriores en los imperios y reinos de aquellas naciones, concediéndome plenos poderes para ello, incrementado esto con el gobierno general de Tetuán, ahora, para algunos servicios.

A causa, pues, de los deberes que tengo para con el rey de España, el sultán célebre, Don Carlos IV, me es necesario escribirte para que le hagas saber que yo estoy siempre a su servicio con franqueza y sinceridad por nuestra parte y por la de él. Y me alegraré mucho de que autorice a sus cónsules, a sus agentes y a sus súbditos españoles para que vengán a los puertos de nuestro país con sus embarcaciones a resolver sus asuntos y a todo aquello que deseen de nuestro país, con seguridad y tranquilidad. Tengo muchos deseos de asistir a los que de entre ellos vengán a nosotros para manifestar con esto la sinceridad de lo que expreso acerca de mi afecto por vosotros.

Dios (ensalzado sea) me ha compensado de lo que ha pasado [por mediación de] este gran rey, el cual me ha nombrado gobernador y me ha concedido plenos poderes respecto de todos los servicios que hemos querido.

Tengo muy vivos deseos de llevar a buen término nuestra labor con vosotros, pues a ello he dedicado muchos esfuerzos en tiempos anteriores y espero ahora su conclusión, si Dios quiere.

Os he escrito a nuestra llegada a nuestro país, después de partir de junto a vosotros, pero no nos ha venido vuestra respuesta y deseo de vosotros que no descuidéis el responder, pues el motivo que tenemos para mantener la correspondencia es la expresión absoluta de la amistad y la conservación del afecto.

Enviamos muchos saludos a la respetada señora esposa vuestra y te pido que nos representes ante el rey en lo que nos sea preciso y que estamos a su servicio para siempre.

Y la paz.

La escribió desde Tetuán el siete de Rabī' II del año 1207

Muḥammad b. 'Uṭmān, esté Dios satisfecho de él.

LE MINARET ALMORAVIDE

DE LA MOSQUÉE « BEN YOUSSEF » A MARRAKECH

Introduction :

Héritier d'un empire pacifié et riche, 'Alī, fils de Yūsuf, le saharien, fut aussi un ami des arts et un grand constructeur. Il a fait élever pendant son long règne (1106-1143 J.C.) des monuments « d'une ampleur et d'une richesse décorative jusqu'alors inconnues » dans l'Occident musulman. Andalou de cœur et d'esprit, il sut enraciner au Maghreb la civilisation hispano-mauresque et faire de sa capitale, Marrakech, créée en 1070 par Abū Bakr, le cousin de son père, une réplique des grandes cités espagnoles. On connaît de mieux en mieux son œuvre. A Marrakech, malgré les destructions purificatrices des Almohades, de patientes recherches et des fouilles fructueuses ont permis de rendre à la dynastie saharienne des œuvres qui font l'honneur de la cité (1).

Nous voudrions dire, ici, ce que nous savons, aujourd'hui, du minaret de la grande-mosquée que l'émir 'Alī fit élever, au centre de Marrakech, et qui conserve toujours le nom de son fondateur, malgré toutes les vicissitudes de l'histoire dramatique de cette ville.

Sur la mosquée ancienne elle-même, ses limites, ses annexes, ses vestiges, nous renvoyons à l'étude que l'un de nous doit faire paraître prochainement (2).

L'état (Ph. 1, 2) dans lequel le minaret a été retrouvé, et les difficultés avec lesquelles il a été partiellement fouillé, n'ont plus qu'un intérêt historique secondaire ; mais il nous est agréable de remercier M. Henri Terrasse, membre de l'Institut de France, et les autorités de Marrakech qui,

(1) J. MEUNIÉ, H. TERRASSE et G. DEVERDUN, *Recherches Archéologiques à Marrakech*, Paris, 1952 ; les mêmes, *Nouvelles Recherches Archéologiques à Marrakech*, Paris, 1957.

(2) G. DEVERDUN, *Marrakech, des origines à 1912*, chapitre IV, § V.

en 1950, ont bien voulu nous aider à entamer des recherches qui se révélèrent pleines d'intérêt, et qui témoignent que des fouilles de plus grande envergure permettraient, sans aucun doute, d'apporter de nouvelles lumières sur un ensemble religieux sans lequel, pour parler comme un historien marocain, « on n'aurait pas parlé de Marrakech ».

Situation de l'édifice (Pl. 3) :

La figure 3, à laquelle nous renvoyons, permet de retrouver un quadrilatère orienté sensiblement nord-est/sud-ouest; délimité par quatre rues, il semble dessiner les quatre faces de l'ancienne mosquée : le minaret se trouvait sur le côté ouest.

Nous avons dégagé les murs nord-est et sud de ce minaret, mais la présence de boutiques en bordure de la rue, à l'ouest, nous a interdit toute recherche dans ce sens.

D'autres travaux permettront sans doute de reconstituer le plan de base de cet endroit. On peut du reste affirmer que le minaret saillait très largement à l'extérieur du mur de la mosquée.

Datation :

La date à laquelle la mosquée a été mise en chantier, et celle à laquelle elle a été terminée, ne sont pas faciles à fixer, mais dès 514-515/1120-1121, Ibn Ḥaldūn (3) et Ibn al-Aḡīr (4) signalent l'utilisation de l'oratoire.

Quant au minaret, nous n'avons retrouvé qu'un seul renseignement et encore est-il inédit : Ibn al-Qattān (5) nous apprend que l'édifice fut construit en deux temps. Un premier tiers fut d'abord élevé, et ce n'est que trois ans plus tard, en 527/1132-1133, lorsqu'on fut rassuré sur la solidité des fondations, que l'on termina les deux autres tiers (6). En pierre ?

(3) Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, trad. de Slane, *Histoire des Berbères*, II, 168.

(4) Ibn al-Aḡīr, *Kamil*, trad. Fagnan, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, 526.

(5) Ibn al-Qattān, Manuscrit d'*al-Naḡm al-juman*, f. 51, à droite et en bas. Communication amicale de M. Huici Miranda.

(6) Si les minarets médiévaux avaient en principe une hauteur égale à trois fois leur largeur (Henri TERRASSE, *L'Art hispano-mauresque*, Paris, 1932, pp. 80, 81), c'est donc un monument de près de 40 m qui devait dominer le quartier central de la ville. Une telle hauteur ne serait du reste pas surprenante ; à la même époque, Alep reçoit un minaret de 50 mètres, (J. SAVVAGET, *Alep*, Paris, 1941, p. 101).

en pisé, et alors en forme de tronc de pyramide comme il est encore d'usage à Marrakech ? On ne sait. Ce qu'on peut dire, c'est que le minaret eût certainement à souffrir des Almohades ; ils durent le rabattre en hauteur (7) avant qu'il ne soit presque entièrement rasé par le sultan alaouite Moulay Slimane, au début du XIX^e siècle.

Construction (Plan Pl. 4) :

Les vestiges, du point le plus élevé à la base du minaret, subsistent sur 5 mètres de hauteur environ (Ph. 5 et 6). Les fouilles nous ont permis de dégager complètement les couloirs et escaliers intérieurs et d'atteindre le sol en plusieurs points, à l'extérieur et notamment le long de la face est. La base du monument était entièrement construite en pierre. La face que nous avons dégagée mesure 12,35 m de longueur (6), l'édifice était vraisemblablement carré.

La porte (Ph 7, 8), mesurant 1 mètre d'embrasure et 2,10 m de hauteur, est couverte d'un linteau formé de dalles jointes, s'ouvrait sans doute sur la cour de la mosquée. Le seuil est recouvert de belles dalles en pierre bleue, dont les dimensions varient suivant la disposition ; d'une d'elles, la plus grande, mesure 1 mètre de longueur et 40 cm de largeur. Le seuil franchi, on s'engageait à droite, ou à gauche, dans un couloir (Ph. 7) donnant naissance, à ses deux extrémités, à deux escaliers (Ph 9) qui s'élèvent l'un et l'autre, vers l'étage supérieur. La partie haute des ruines laisse découvrir un large escalier de 3,30 m de largeur environ, s'élevant de l'ouest à l'est (Ph. 10). Il paraît donc logique, bien que nous n'ayons pas dégagé l'extrémité des escaliers latéraux, de supposer que ces derniers se réunissaient en un large passage central qui, à son tour, se divisait en deux escaliers tournant à droite et à gauche et se réunissant à l'étage supérieur. Les escaliers se développaient ainsi autour de deux massifs allongés de 5,70 m de longueur environ et de 1,60 m d'épaisseur.

Donnant sur le couloir d'entrée, on remarque deux salles de plan barlong (Ph. 11 et 12), couvertes en berceau et dont la voûte est inclinée du nord-ouest au sud-est. Leur hauteur est de 3,30 m à l'entrée, de 2,95 m au

(7) Les gravures représentant la cité de Marrakech, au XVIII^e siècle, n'indiquent jamais de monument très élevé au centre de la ville.

fond. Elles communiquent entre elles par une porte dont l'arc est en plein cintre.

A l'extérieur, au-dessus de la porte d'entrée, on remarque la base d'une niche à défoncement (Ph. 8) ; il n'a pas été possible, malheureusement, d'y retrouver une trace de décor. Sur la même face, vers le nord, on distingue la base d'une ouverture en forme de meurtrière (Ph. 13).

Nous avons distingué différents enduits et différentes formes de faux-joints dans la construction (Ph. 14 et 15). Les faux-joints, circulaires ou quadrangulaires qui, maintes fois, ont été relevés dans les constructions almoravides se présentent, ici, sous une allure constructive, plutôt que décorative. En effet, ils ont presque tous reçu des entailles destinées à supporter un éventuel enduit.

L'appareil :

L'appareil est soigné et c'est la pierre de la colline du Guéliz qui a été employée dans la construction. Les blocs sont généralement d'assez grandes dimensions et équarris sur une ou deux faces. Les chaînages d'angle sont assez régulier (Ph. 16), les plus grandes pierres employées, là, mesurent de 0,90 m à 1,40 m de longueur sur 0,40 de largeur moyenne et 0,25 à 0,40 de hauteur. Les arases sont bien horizontales et les moellons sont joints par du mortier de chaux.

Des chaînages de bois (Ph. 5) intervenaient souvent dans la construction. Notons l'emploi du cèdre dans les bordures des marches d'escaliers latéraux et reposant sur des pierres plates. Dans les escaliers centraux, les planches reposaient sur des lits de briques disposées à plat et recouvertes par une épaisse couche de mortier.

Conclusion :

L'édifice, ainsi dégagé, ne manque pas de rappeler le minaret syrien de la mosquée de Cordoue, dû au calife omeyyade ⁽⁸⁾ 'Abd al-Ḥakam III

⁽⁸⁾ Al-Fir'sī, *Waḥf al-Masjid al-Jāmi' bi-Qurṭuba*, Texte et traduction, A. Dessus Lamarre, Alger, 1949.

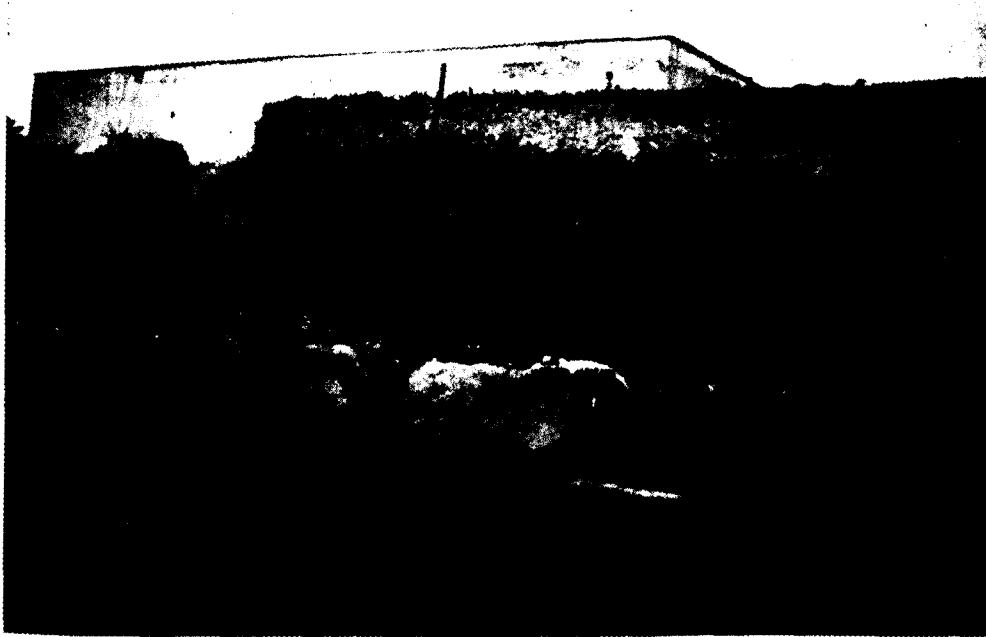
(912-951 J.C.) et dont El-Idrīsī et El-Maqqarī nous ont conservé des descriptions assez nettes. Une étude approfondie préciserait, sans aucun doute, des ressemblances qu'on a tout lieu de croire intentionnelles. Mais le minaret de Cordoue, que D. Félix Hernandez a retrouvé à l'intérieur du clocher actuel, était de dimensions plus petites et différait de celui qui nous occupe par le fait qu'une cloison médiane isolait les deux couloirs-escaliers jusqu'au sommet.

Nous ne manquerons pas également de faire un rapprochement entre le minaret détruit de Ben Youssef et celui de la Koutoubia, toujours orgueilleusement debout. Les dimensions de base de la tour almohade n'excèdent pas de beaucoup celles de sa sœur almoravide et l'appareil en est nettement inspiré. Les architectes des califes unitaires ne sont pas allés chercher bien loin le prototype de leur célèbre minaret.

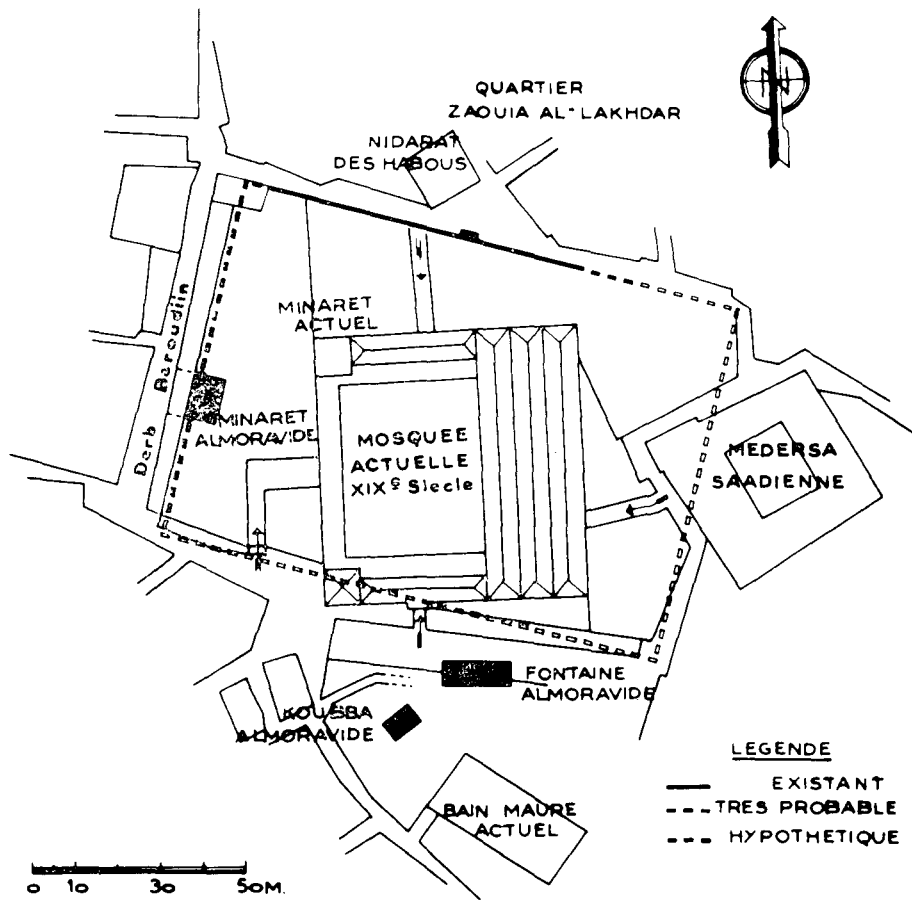
G. DEVERDUN et Ch. ALLAIN.



1

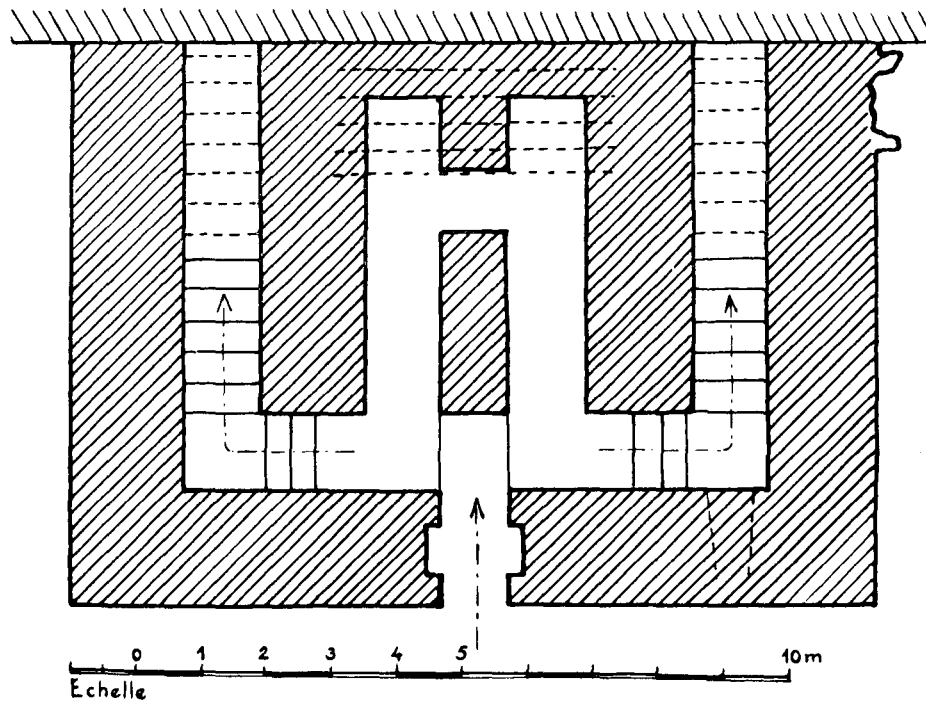


2



3

boutiques



4



5



6

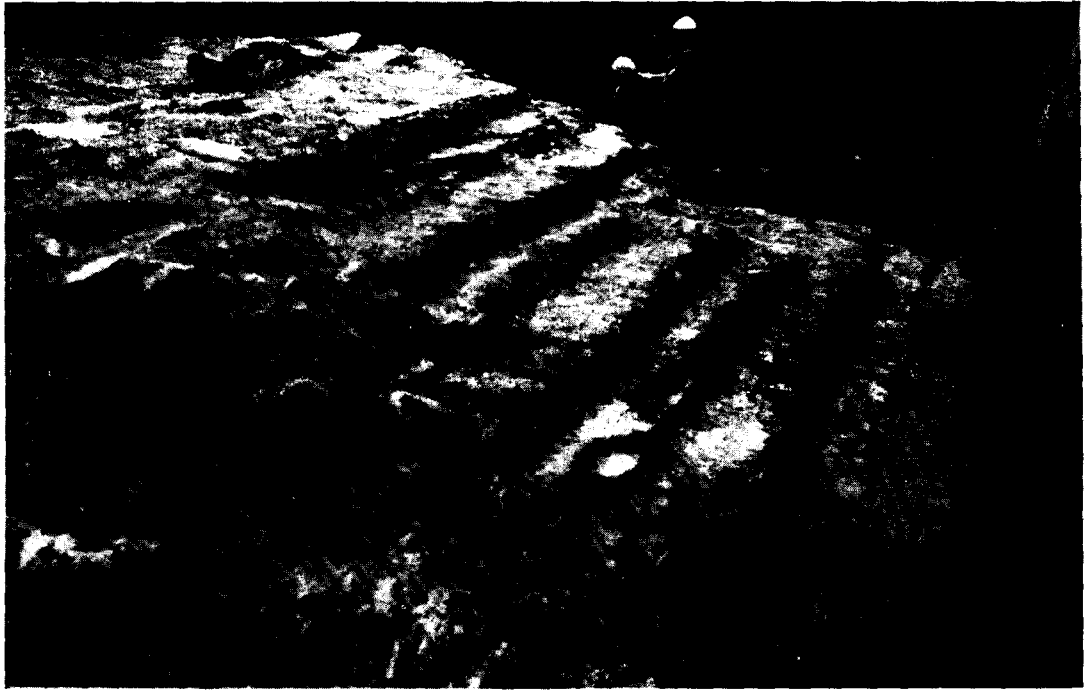


7

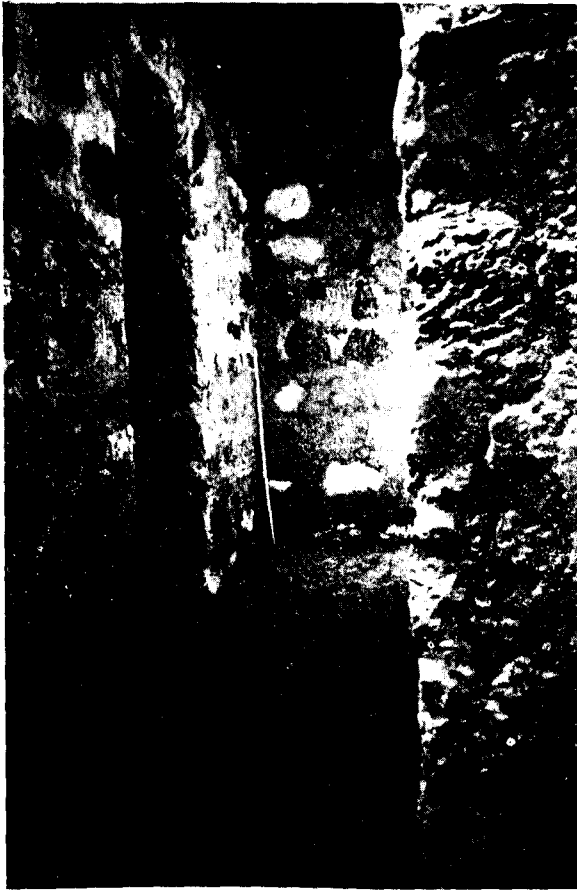


8

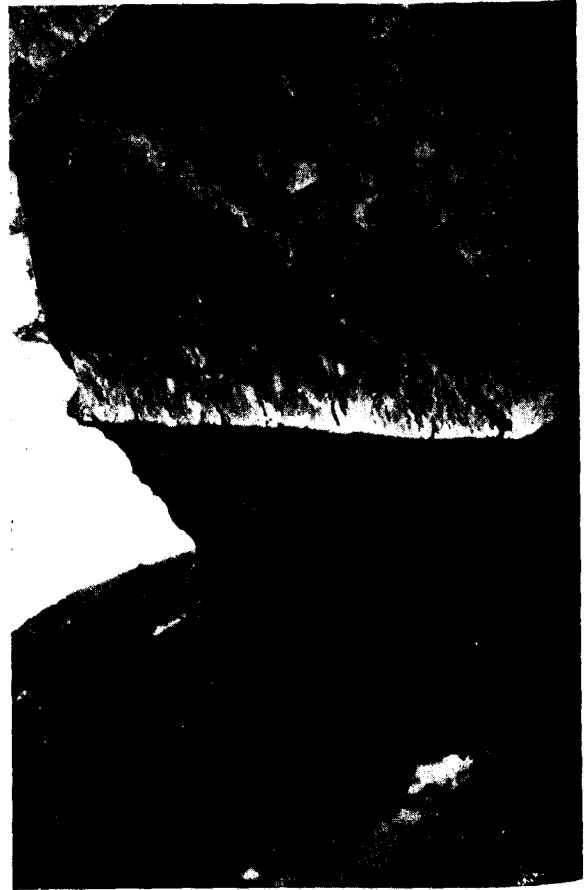




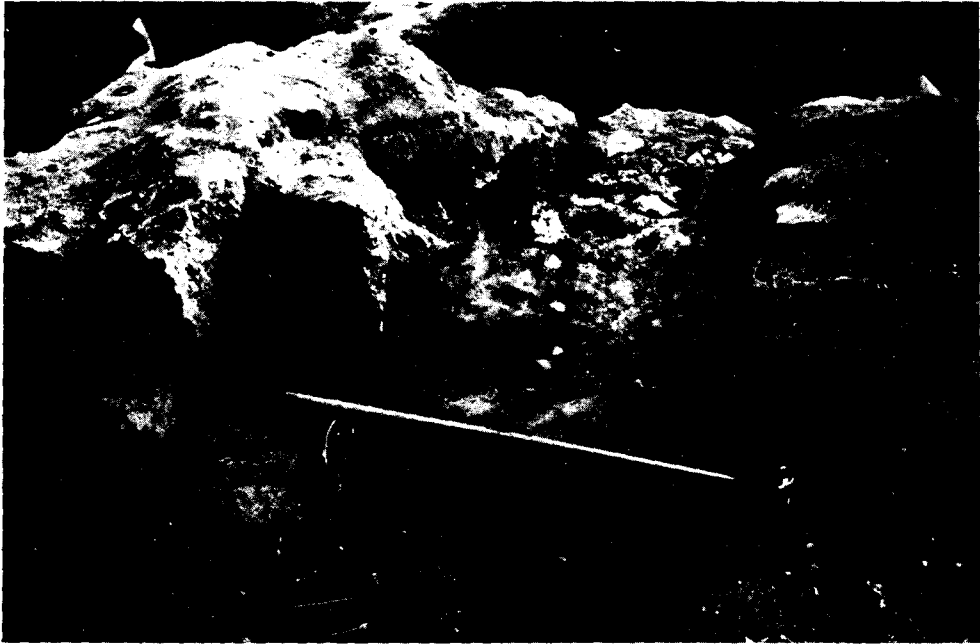
10



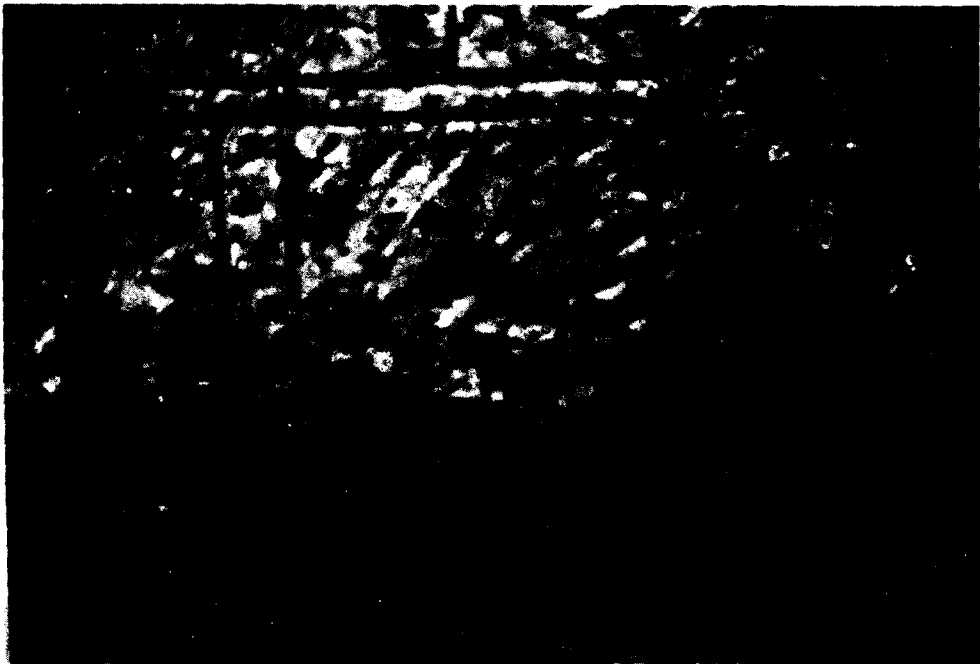
11



12



13



14



15



16

Bernard DUBREUIL

LES PAVILLONS DES ÉTATS MUSULMANS

(Suite)

ÉGYPTE

01 Pavillon d'Alexandrie au XIII^e siècle

[B-IV, D-IV]

02 Etendard égyptien en 1286

[B-II, B-IV]

A. PACHALIK, PUIS KHÉDIVAT D'ÉGYPTE (SOUS SUZERAINETÉ TUR- QUE) (1808-1922)

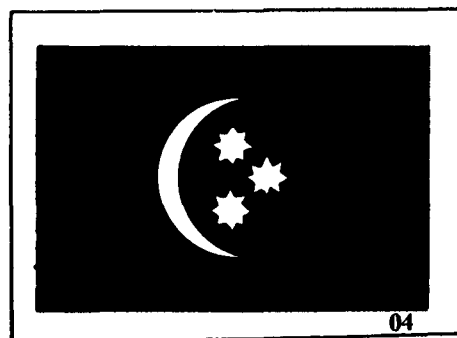
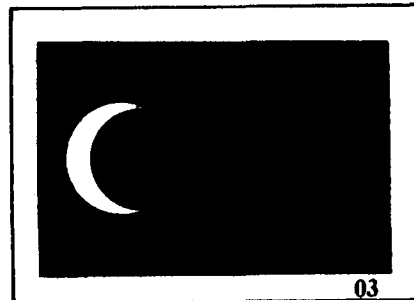
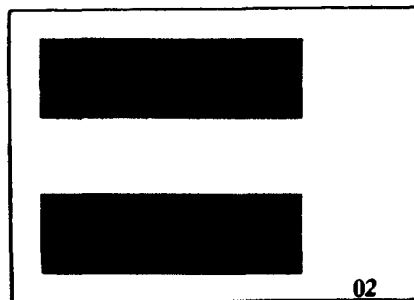
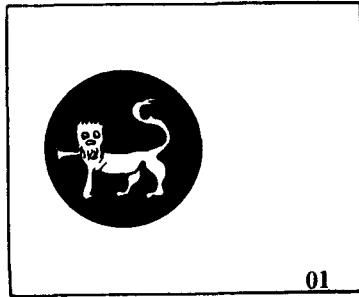
03 Pavillon national vers 1848

[B-IV]

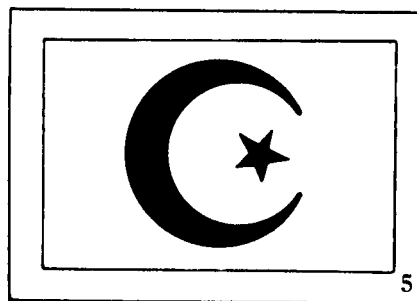
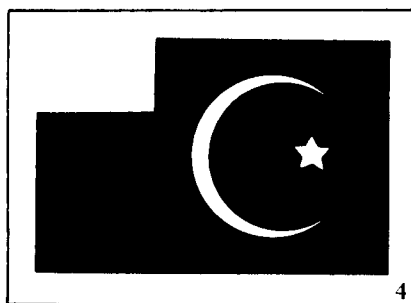
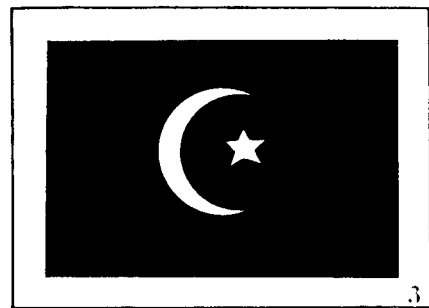
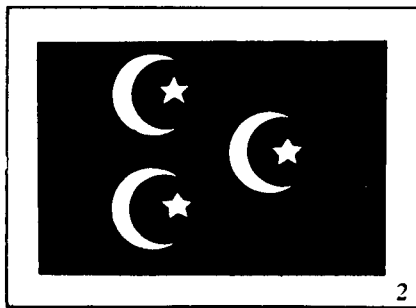
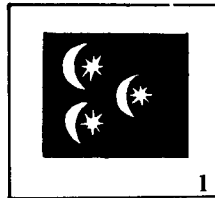
04 Pavillon du Vice-Roi d'Égypte

Ce pavillon est en soie. Il est arboré à la tête du grand mât lorsque S.A. le Vice-Roi est à bord d'un bâtiment de guerre. Il est salué de 21 coups de canon. (Vers 1860.) [A-I]

É G Y P T E



É G Y P T E



ÉGYPTE (*suite*)

1 Drapeau national vers 1860

[D-I]

2 Pavillon du Khédive vers 1900

[D-VIII]

3 Pavillon national vers 1900

C'est le pavillon de guerre turc. Il est utilisé également comme pavillon de beaupré. Toutes les marques distinctives et de commandement de la marine de la Vice-Royauté sont les mêmes que celles de la Turquie, et les honneurs à rendre sont aussi les mêmes.

4 Pavillon de santé

[D-VIII]

5 Pavillon des hôpitaux

[D-VIII]

ÉGYPTE (*suite*)

B. ROYAUME D'ÉGYPTE (1922 - 18 juin 1953)

6 Etendard royal

[A-II]

7 Etendard du Prince héritier

[A-II]

8 Autre forme de l'étendard royal

[A-II]

9 Pavillon national

Adopté officiellement le 10 décembre 1923. Le vert est la couleur sacrée de Mahomet, prophète de l'Islam. La tradition veut qu'en 626 Mahomet adopta son turban vert comme drapeau. Ce turban fut gardé au Caire jusqu'en 1215 et se trouve maintenant à Istanbul. Le vert fut d'ailleurs la couleur de la dynastie des Fatimides qui régna en Egypte, au Moyen Age. (Les Fatimides prétendaient descendre de Fatima, la fille du prophète.)

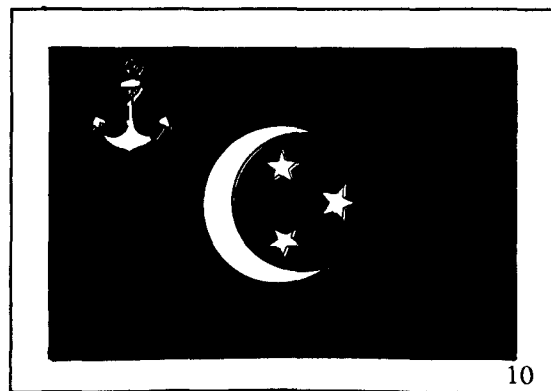
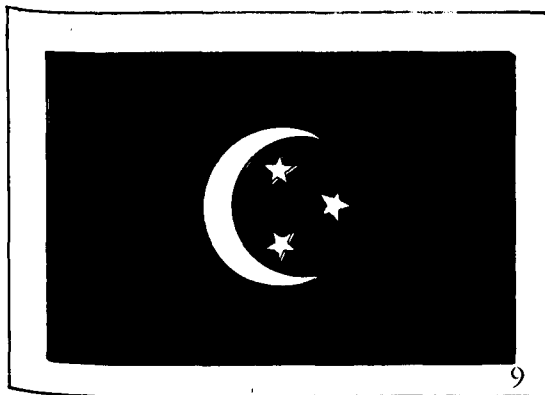
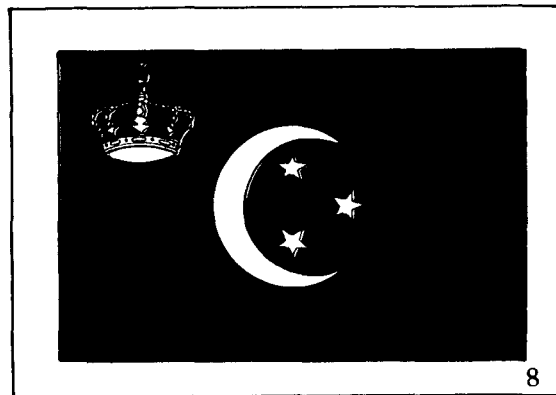
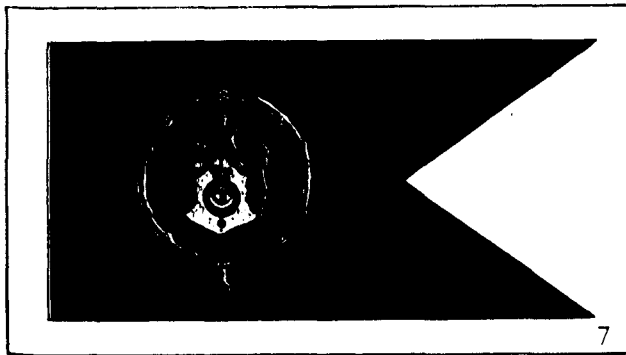
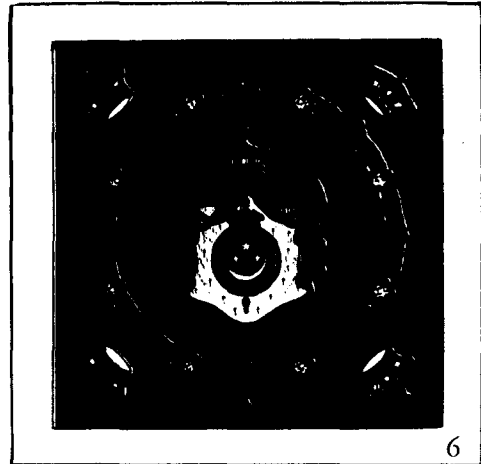
Le croissant est également le symbole traditionnel de l'Islam.

Les trois étoiles symbolisent la triple souveraineté du Royaume sur l'Egypte, la Nubie et le Soudan. [A-II]

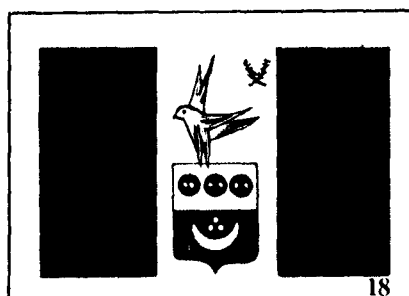
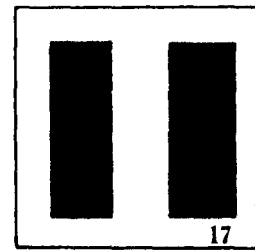
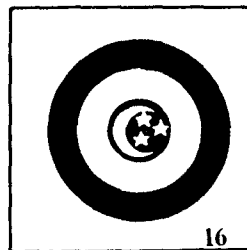
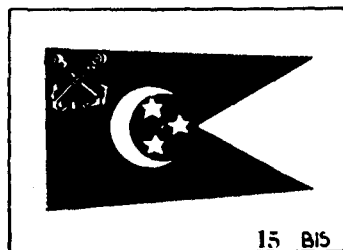
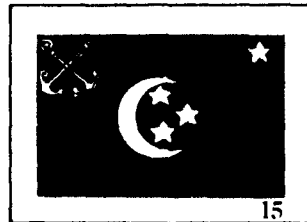
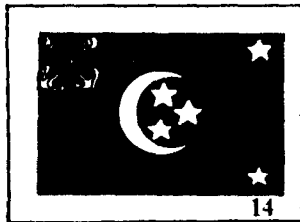
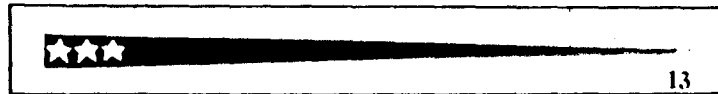
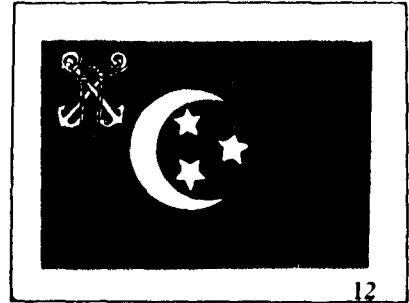
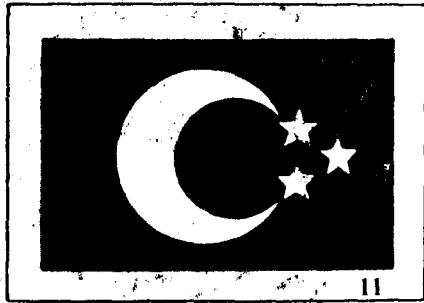
10 Pavillon de la Marine de guerre de 1923 à 1926

[A-II]

É G Y P T E



É G Y P T E



ÉGYPTE (*suite*)

12 Pavillon de la Marine de guerre de 1926 à 1953

[A-III]

Le pavillon de l'armée de terre porte au lieu des ancres, deux cimenterres blancs croisés.

14 Marque de Vice-Amiral (*Ferik*)

[A-VIII]

15 Marque de Contre-Amiral (*Lewa*)

[A-VIII]

15 *bis* Marque du Commandant le plus ancien

[A-VIII]

C. RÉPUBLIQUE D'ÉGYPTE (1953 - 1958)

11 Pavillon national

[A-III]

Pavillon de la Marine marchande

12 Pavillon de la Marine de guerre

[A-III]

Pavillon de beaupré

13 Flamme de guerre

[A-III]

14 Marque de Vice-Amiral

[A-III et A-VIII]

15 Marque de Contre-Amiral

[A-III et A-VIII]

15 *bis* Marque du Commandant le plus ancien

[A-III et A-VIII]

16 Marque des aéronefs (ailes et fuselage)

[A-III]

17 Marque des aéronefs (dérive)

[A-III]

18 Forme récente du pavillon national

SYRIE (MANDAT FRANÇAIS)

1 Pavillon de l'Etat de Syrie sous mandat français

Pavillon utilisé dans les Etats d'Alep et Damas, sous mandat français de 1925 à 1939. [A-II]

2 Pavillon de l'Etat autonome des Alaouites (Gouvernement de Lattaquié)

Pavillon utilisé de 1924 à 1936. [D-V]

3 Pavillon de l'Etat autonome du Djebel-Druze (1924-1936)

[D-V]

4 Pavillon de la République de Hatay (Sandjak d'Alexandrette)

Utilisé de 1938 au 23 juin 1939, date de la cession de la République de Hatay à la Turquie. [D-II]

RÉPUBLIQUE DE SYRIE

5 Pavillon national

Pavillon de guerre et de la Marine marchande

[A-III]

Ce pavillon flotta sur Alep le 1^{er} janvier 1932 et cinq mois plus tard sur Damas. Il fut repris, comme pavillon de la République indépendante de Syrie en 1944.

Ce pavillon est une modification du pavillon hachemide du roi Fayçal, adopté par tous les Etats arabes du Moyen-Orient.

Le blanc représente l'ancienne dynastie Omeyyade.

Le noir représente l'ancienne dynastie Abbasside.

Le vert est la couleur de l'Islam.

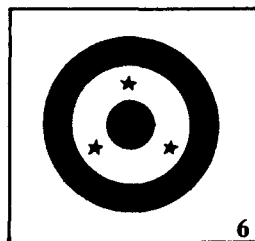
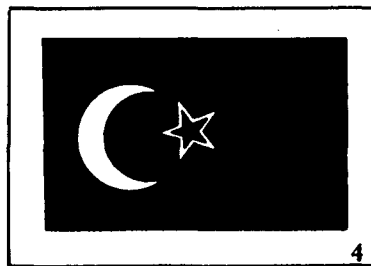
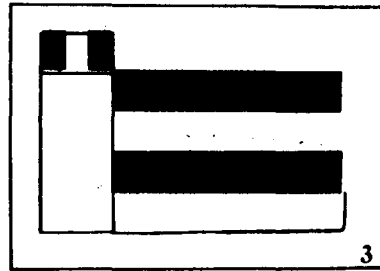
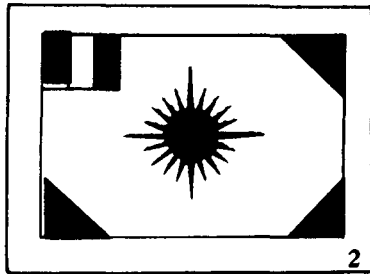
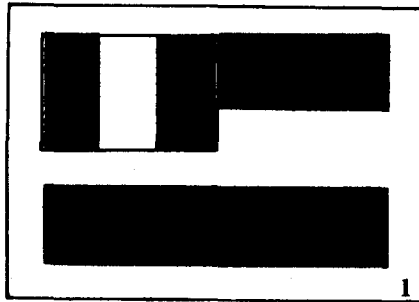
Les trois étoiles rouges représentent les vilayets de Damas, Alep et Deir-ez-Zor.

6 Marque des aéronefs (ailes et fuselage)

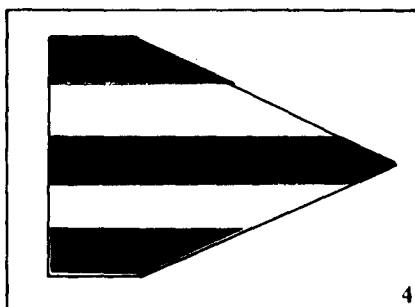
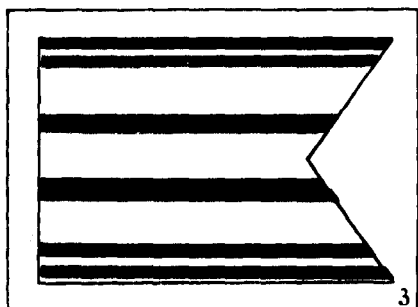
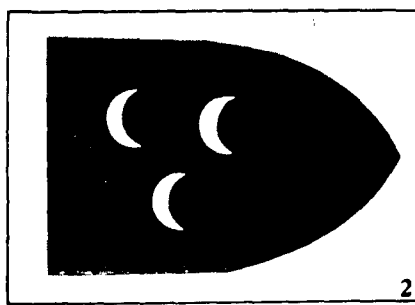
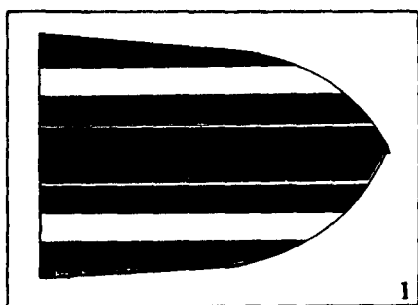
[A-III]

La dérive porte un petit pavillon national.

S Y R I E



VILLES DE TURQUIE



VILLES DE TURQUIE

- 1 Pavillon d'Alexandrette (xviii^e siècle)
[B-II et B-IV]
- 2 Pavillon de Constantinople (xviii^e siècle)
[B-IV]
- 3 Pavillon de Sangrian (xviii^e siècle)
[B-IV]
- 4 Pavillon de Smyrne (xviii^e siècle)
[B-IV]

EMPIRE OTTOMAN DE TURQUIE (☞→ 1923)

La présence sur les pavillons turcs du croissant et d'une étoile a donné lieu à trois interprétations :

Selon les uns leur origine serait la suivante : en 339 av. J.-C., Philippe de Macédoine assiégea la cité qui devint plus tard Byzance ou Constantinople. Ses hommes escaladèrent les murs, dans l'obscurité ; et les défenseurs, incapables de distinguer les amis des ennemis étaient sur le point d'être submergés, quand, soudain, la lune, à son dernier quartier, sortit des nuages. A sa lueur les défenseurs sauvèrent la cité et le croissant de lune devint l'emblème de la ville de Byzance. Quand Mohammed II prit Constantinople en 1453 il adopta le croissant qu'il ajouta à sa bannière rouge et le croissant devint le symbole universel de l'empire turc.

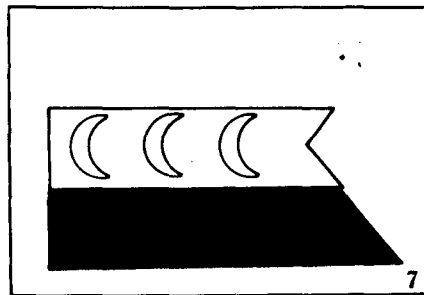
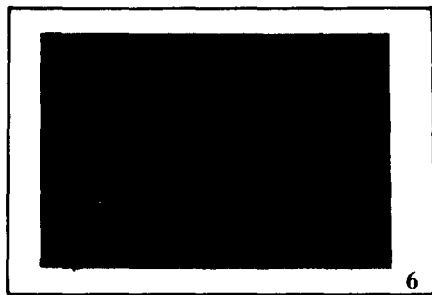
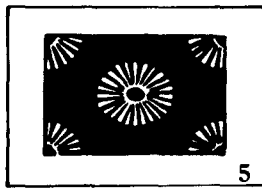
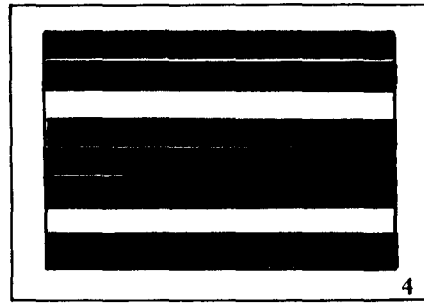
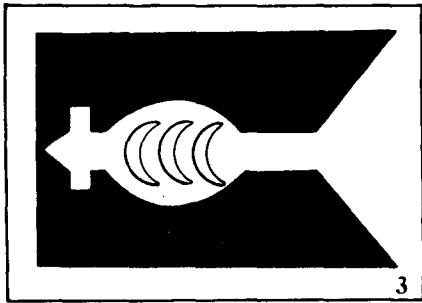
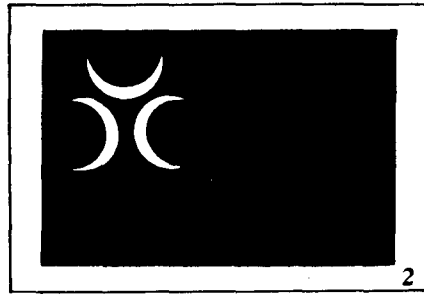
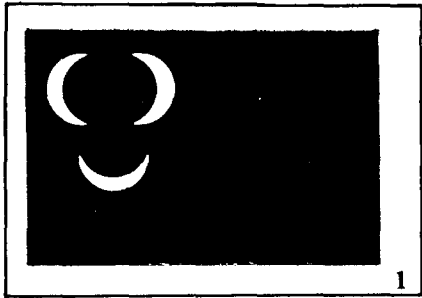
Selon d'autres le croissant devint le symbole des adeptes de Mahomet le Prophète, très tôt, dès que l'Islam se fut répandu, et il figura sur le pavillon rouge des Turcs Osmanlis au moins 200 ans avant la prise de Constantinople. Les Osmanlis étaient alors une petite tribu du Sultanat de Roum, en Asie Mineure, mais ils s'étendirent rapidement sur l'Asie de l'Est et les Balkans et s'établirent dans le pays que nous appelons maintenant Turquie.

Selon une troisième interprétation le croissant fut utilisé plus tôt encore par les Turcs qui, au XII^e siècle, au cours de leurs luttes avec les Chinois, portaient sur leur bannière une demi-lune qui paraissait être une réminiscence du culte des astres que les Turcs professaient avant de se convertir à l'Islamisme.

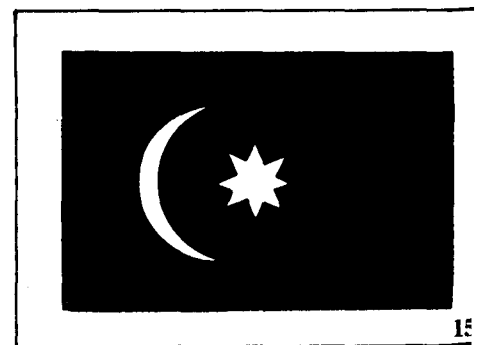
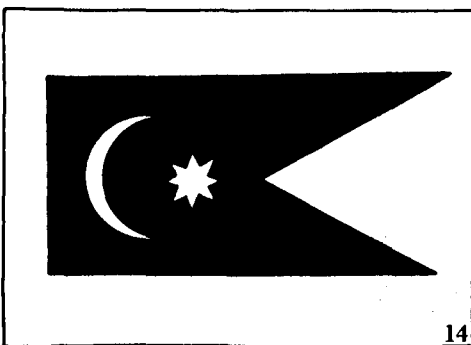
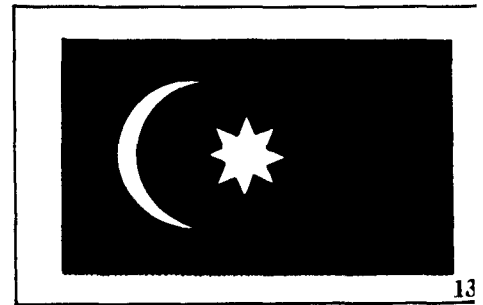
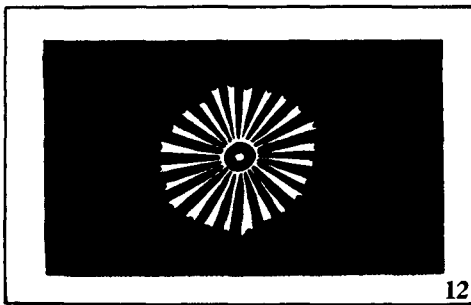
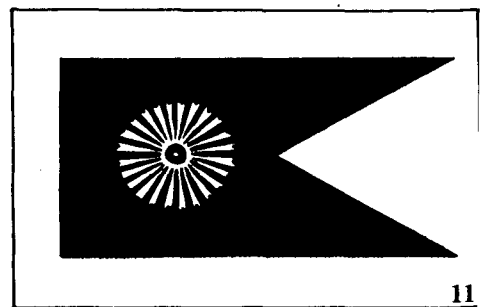
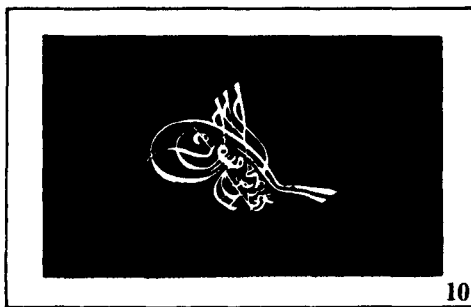
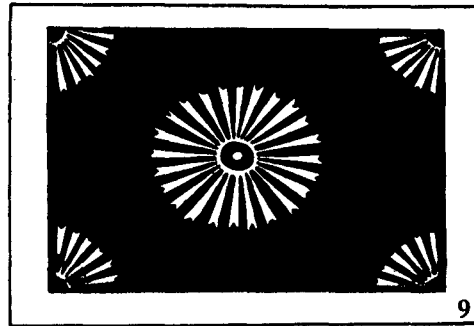
Quant à l'étoile son origine serait la suivante : quand les Turcs virent un croissant avec une étoile sur l'écu de Richard I^{er}, Cœur de Lion, ils ajoutèrent une étoile à leur propre croissant ne réalisant pas qu'il s'agissait du symbole chrétien évoquant l'étoile des mages lors de la naissance du Christ. Pour d'autres, enfin, l'étoile ne fut ajoutée au pavillon turc qu'en 1798.

- 1 Pavillon turc au XVIII^e siècle (pavillon du Sultan)
[B-I]
- 2 Pavillon turc du XVIII^e siècle (pavillon pourpre)
[B-I]
- 3 Pavillon de Pacha Turc au XVIII^e siècle
[B-I]
- 4 Pavillon particulier turc du XVIII^e siècle
[B-I]
- 5 Pavillon impérial vers 1800
[D-I]
- 6 Pavillon de guerre au XVIII^e siècle jusqu'en 1793
[B-I]
- 7 Pavillon du Grand-Vizir au XVIII^e siècle
[B-I]
- 8 Etendard impérial (variante)
[A-I]

TURQUIE



TURQUIE



EMPIRE OTTOMAN DE TURQUIE (1923) (*suite*)

9 Etendard impérial

[A-I] En soie ; hissé à la corne lorsque Sa Majesté impériale se trouve à bord d'un bâtiment de guerre.

On l'arbore également dans tous les lieux que Sa Hautesse honore officiellement de sa présence.

10 Etendard impérial

[A-I] Son règlement est le suivant :

Pavillon en soie ; lorsque Sa Majesté Impériale se trouve à bord d'un bâtiment de guerre, on arbore le pavillon à la tête du grand mât ; il est salué de 21 coups de canon par le bâtiment qui porte le pavillon, et par tous les bâtiments de guerre qui se trouvent sur la rade ou dans le port.

Le canot qui porte Sa Majesté Impériale arbore ce pavillon à l'arrière ; il est salué de 21 coups de canon. Le canot monté par Sa Hautesse compte neuf paires de rames. Lorsque LL. AA. les Princes Impériaux honorent officiellement de leur présence quelque lieu en dehors du canal de Constantinople, ils sont salués de 19 coups de canon.

11 Guidon impérial

[A-I] En soie ; lorsque Sa Hautesse se trouve à bord d'un bâtiment de guerre pendant la nuit, on arbore ce pavillon à la tête du grand mât. Les mâts et les sabords sont illuminés.

Le guidon impérial est arboré à l'avant du canot monté par Sa Hautesse.

12 Pavillon impérial de beaupré

[A-I]

13 Pavillon du Capitan-Pacha

En soie ; lorsque Son Excellence le Capitan-Pacha est à bord d'un bâtiment de guerre, on arbore ce pavillon au grand mât, avec la flamme rouge rendue au tiers de sa longueur, par dessus. Le salut est de 19 coups de canon. [A-I]

14 Guidon de Capitan-Pacha

On arbore ce guidon pendant la nuit à la tête du grand mât du bâtiment que montent habituellement Leurs Excellences les Capitan-Pacha, qu'elles soient à bord ou non. [A-I]

15 Pavillon national

Adopté en 1793, écarté par les Janissaires, rétabli en 1826.

Pavillon de la Marine de guerre

Pavillon de Commandement

[A-I et D-I] Son règlement est le suivant :

Tous les bâtiments de guerre hissent ce pavillon à la corne depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Avec des dimensions réduites, on le hisse également tous les jours sur le beaupré en même temps que le pavillon de poupe.

Il sert également pour les embarcations dans la journée du baïram et dans les journées officielles. Le vice-amiral, le padrona, le réala et le capitaine du port arborent le pavillon national à l'avant et à l'arrière du canot qu'ils montent. Les officiers commandeurs portent le pavillon national à l'arrière et la flamme nationale à l'avant. Les officiers sans commandement portent le pavillon à l'arrière seulement.

Le pacha commandant une division (ferik) arbore ce pavillon au grand mât ; il est salué de 17 coups de canon.

Le vice-amiral (padrona) arbore ce pavillon au mât de misaine ; il est salué de 15 coups de canon.

Le contre-amiral (reala impérial) arbore ce pavillon au mât d'artimon ; il est salué de 13 coups de canon.

EMPIRE OTTOMAN DE TURQUIE (☞→ 1923) (*suite*)

16 Pavillon de Commerce (adopté vers 1858)

Tous les bâtiments appartenant à des négociants musulmans ou non musulmans, sujets de la Sublime Porte, doivent arborer ce pavillon. [A-I]

17 Pavillon de la Marine

[A-I]

18 Pavillon de beaupré

[A-I et D-I]

19 Pavillon de Commerce vers 1800-1858

[D-VIII]

20 Pavillon de Commerce à la fin de l'Empire

[D-VIII]

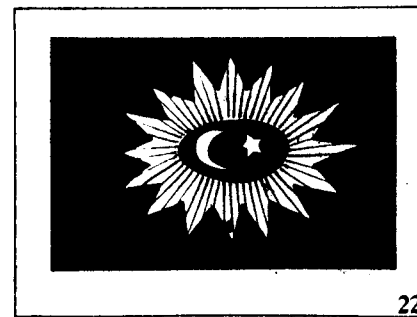
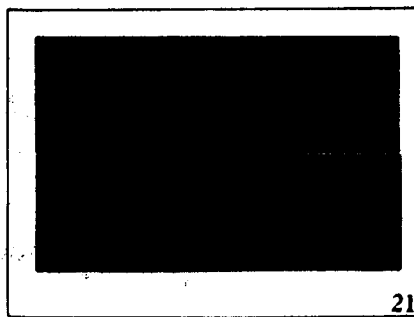
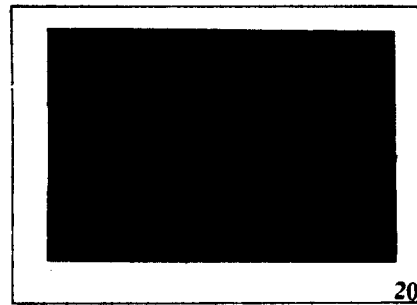
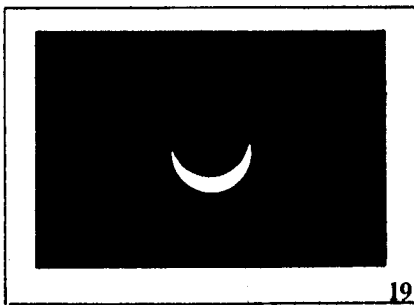
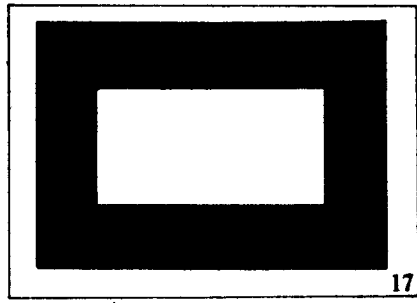
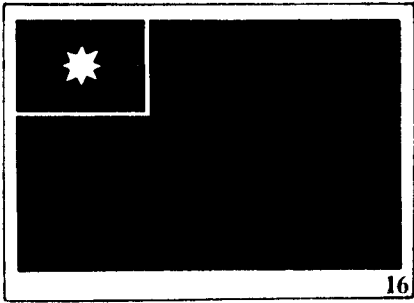
21 Pavillon terrestre

[D-VIII]

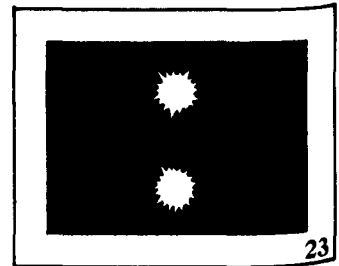
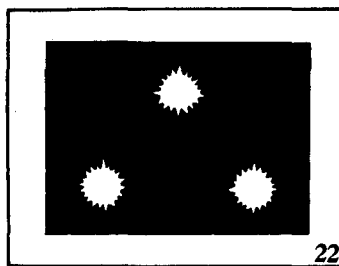
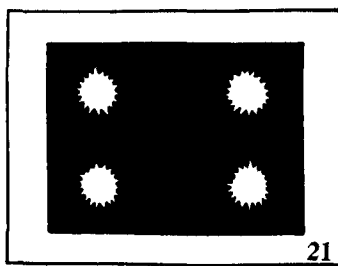
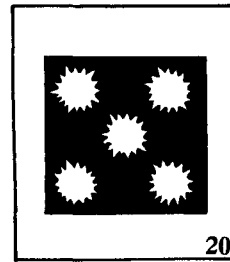
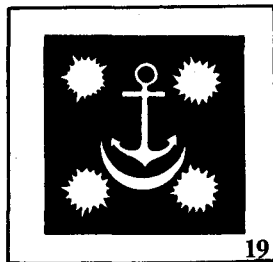
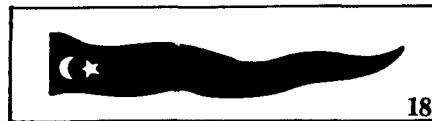
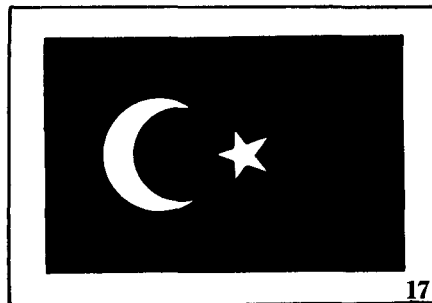
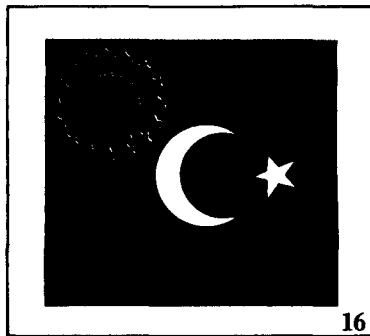
22 Pavillon de S.M. le Calife (1922 à 1923)

[A-II]

TURQUIE



TURQUIE



RÉPUBLIQUE DE TURQUIE (depuis le 22 octobre 1923)

16 Pavillon du Président de la République (adopté en 1928)

[A-II]

17 Pavillon national

[A-II et A-III]

Pavillon de la Marine de guerre

Pavillon de la Marine marchande

Pavillon de beaupré (en format réduit)

Confirmé en février 1928.

18 Flamme de guerre

[A-II et A-VIII]

19 Marque du Commandant en chef des forces armées

[A-III]

La marque du Ministre de la Marine est identique, mais sans croissant.

20 Marque du Grand-Amiral

[A-III]

21 Marque d'Amiral de la Flotte (*Mushir*)

[A-II]

22 Marque d'Amiral ou de Vice-Amiral d'Escadre (*Berindji-Ferik*)

[A-II]

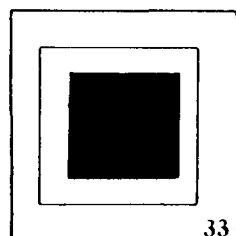
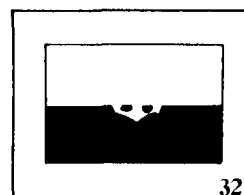
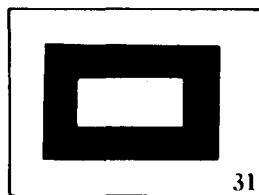
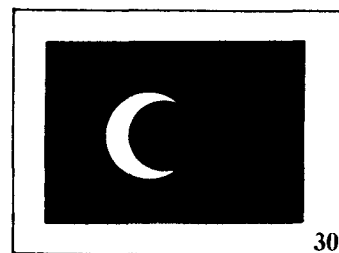
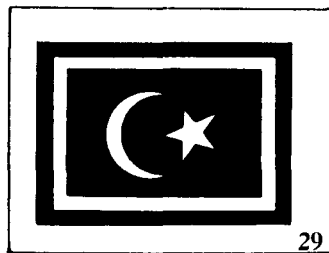
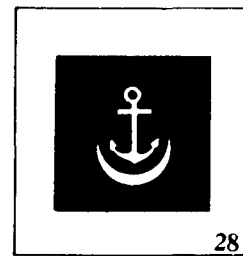
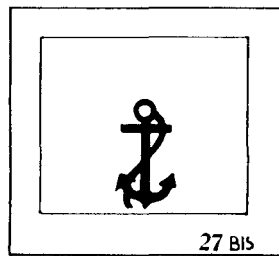
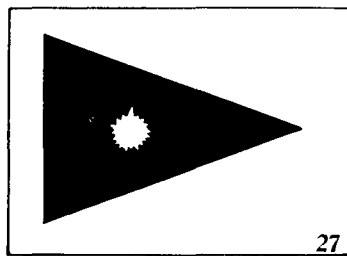
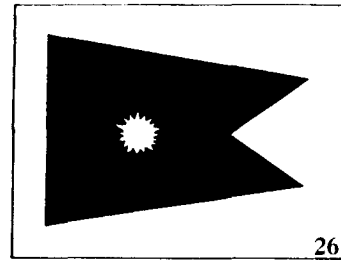
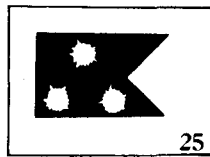
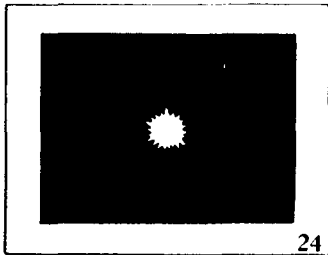
23 Marque de Vice-Amiral (*Ferik*)

[A-II]

RÉPUBLIQUE DE TURQUIE (depuis le 22 octobre 1923) (*suite*)

- 24 Marque de Contre-Amiral (*Mir-Lewa*)
[A-II]
- 25 Marque de Capitaine de Vaisseau, Chef de Division
[A-III]
2 bombes blanches verticales : marque de Capitaine de Vaisseau.
- 26 Marque de Capitaine de Frégate
[A-II]
Ancienne marque unique de Commodore.
- 27 Marque du Commandant le plus ancien
[A-II]
- 27 bis Marque de Commandant de port
[A-III]
- 28 Marque de Commandant de base navale
[A-III]
La même en forme de guidon : marque de Commandant de la Marine.
- 29 Pavillon des bâtiments de la douane
[A-II]
- 30 Pavillon des navires-hôpitaux
[A-II]
- 31 Pavillon pilote (vers 1923)
[A-II]
- 32 Pavillon pilote actuel
[A-III]
- 33 Marque des aéronefs (ailes et fuselage) (depuis 1923)
[A-II]
- 34 Marque du gouvernail ou de dérive (vers 1935)
[A-III]
La marque actuelle porte un petit pavillon national carré entouré d'une bande blanche.

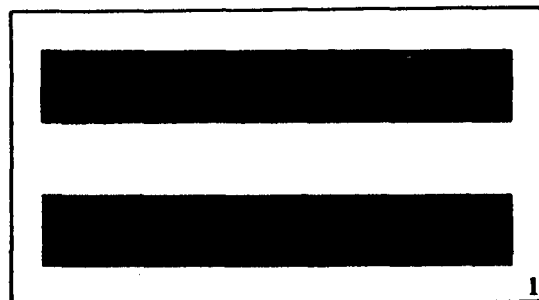
TURQUIE



RÉPUBLIQUE ARABE UNIE



RÉPUBLIQUE SOUDANAISE



RÉPUBLIQUE ARABE UNIE (R.A.U.) (1958)

1 Pavillon national de la République

Adopté en 1958 lors de l'Union en une seule République des Etats d'Egypte et de Syrie. Les deux étoiles vertes représentent l'Egypte et la Syrie. [A-III]

RÉPUBLIQUE SOUDANAISE (1947)

1 Pavillon national

[A-III]

11636

**LES BIBLIOTHÈQUES AU MAROC
ET QUELQUES-UNS DE LEURS MANUSCRITS
LES PLUS RARES**

Toutes les civilisations qui sont arrivées à un haut degré de la connaissance se sont distinguées par la profusion de livres écrits sur toutes les questions et par l'institution de lieux de lecture publics. Mais de toutes, il est certain que c'est la civilisation arabo-musulmane qui a produit le plus grand nombre d'ouvrages. Ceux-ci, évidemment, vu que l'imprimerie n'était pas encore connue ne pouvaient pas être reproduits en un nombre considérable d'exemplaires. Mais d'autre part, comme les pays sur lesquels régnait la civilisation musulmane étaient très étendus, les ouvrages d'une certaine importance étaient transcrits partout et répandus depuis l'Extrême-Orient jusqu'à l'Extrême-Occident d'alors (Al Maghrib al Aksa = le Maroc). C'est ainsi qu'ont pu être conservés des manuscrits précieux et d'une grande valeur scientifique. Mais les bibliothèques qui renferment de pareils ouvrages ne sont pas toutes connues ; leurs livres ne sont pas tous inventoriés et catalogués ; et il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine : en particulier dans des pays musulmans où l'arabe était la langue de l'enseignement et où de ce fait, les savants cherchaient à acquérir les ouvrages que l'on écrivait dans les autres contrées musulmanes. Le Pèlerinage à La Mecque jouait un grand rôle dans la propagation des livres parmi les intellectuels du Monde musulman. Un savant de Fès, au Maroc, par exemple, emportait avec lui dans ses bagages un certain nombre de livres écrits par ses compatriotes de l'Occident musulman. En cours de route il entrait en rapport avec les savants des pays qu'il traversait et était amené à prendre connaissance des nouveautés parues et qui n'étaient pas encore parvenues dans son pays. Il en faisait faire des copies, en faisait des échanges contre ses propres livres qu'il ferait facilement remplacer une fois de retour. Arrivé à La Mecque il rencontrait d'autres savants venant de pays plus lointains et ayant avec eux aussi des livres

écrits par leurs compatriotes ; et le même processus se reproduisait. Et de cette façon les livres écrits en Orient entraient dans les pays de l'Occident et vice versa. Et nous retrouvons aujourd'hui des livres considérés comme perdus dans des bibliothèques non explorées jusqu'ici.

C'est le cas des bibliothèques marocaines dont je veux vous parler aujourd'hui. Le Maroc est un des pays où les savants et les princes avaient à cœur d'acquérir les livres les plus rares. Dès les IV^e et V^e siècles de l'hégire l'histoire nous parle des bibliothèques contenant des centaines de milliers d'ouvrages traitant de toutes les disciplines comme la fameuse bibliothèque des savants de la famille des Ibn al-Maljoum à Fès.

Mais c'est au temps de la dynastie des Mérinides aux XIII^e-XV^e siècles que des bibliothèques publiques furent fondées dans les grands Collèges (*Madâris*) de Fès et des autres villes du royaume. La plus importante fut celle dont le fonds existe encore dans la Bibliothèque de l'Université Qaraouiyyine. Elle fut installée par Abou Yousouf Ya'qoûb dans la médersa Saffarine en l'année 679 de l'hégire (1308 A.C.). Elle fut transportée en 750 (1400) à la Qaraouiyyine même par Abou Inane et enrichie de précieux manuscrits traitant des sciences religieuses, naturelles, philosophiques et linguistiques comme dit Ibn Al-Qâdi dans son livre *Jadwat al Iqtibâs* :

من الكتب المحتوية على علوم الاديان والابدان والاذهان واللسان ،

Au cours des XV^e et XVI^e siècles le grand mouvement chadilite suscité par les invasions chrétiennes sur les côtes marocaines fut accompagné d'une renaissance des études musulmanes concentrées dans les célèbres *Zawiya* de Dila dans le Moyen-Atlas, de Tamagrout dans le sud-est saharien, des Fâsiyyine à Fès, et d'autres moins célèbres mais n'ayant pas moins joué un rôle important dans la propagation de la science et dans l'acquisition de manuscrits d'une grande importance.

Les Saadiens développèrent ce mouvement et l'actuelle Bibliothèque de la Qaraouiyyine est due justement à Al-Mansour ad-Dahabi. Ce sultan célèbre par sa victoire à côté de son frère Abd Al-Malik à la bataille des Trois Rois fut un grand amateur de livres. Il a dépensé une fortune considérable à réunir les manuscrits les plus rares et pour ce faire il entretenait des correspondants particuliers dans les grands centres intellectuels du

monde musulman, chargés de rechercher et d'acheter tous les livres qui présentaient une importance particulière. Il fit construire l'édifice actuel qui renferme la Bibliothèque Qaraouiyyine, vers 996 de l'hégire (1587).

Les Alaouites, la dynastie actuelle, portèrent un intérêt tout à fait particulier à la propagation de la lecture et ils dotèrent toutes les mosquées et les collèges du royaume de bibliothèques qui nous ont conservé ainsi un nombre important de manuscrits parmi lesquels se trouvent des ouvrages très rares.

Les grands personnages, les grandes familles de savants avaient aussi leurs bibliothèques particulières.

Au temps du Protectorat une bibliothèque générale fut fondée à Rabat. Son fonds de manuscrits fut constitué par des livres pris dans les palais après l'abdication de Moulay Abdelhafid et fut enrichi par des achats nombreux.

Mais les manuscrits qui se trouvent dans toutes ces bibliothèques n'étaient pas tous connus même des érudits marocains. C'est pourquoi nous avons entrepris une campagne d'investigations dès les premiers mois de l'indépendance et c'est ainsi que des spécialistes, en particulier M. Brahim Kettani furent envoyés dans des bibliothèques qui étaient jalousement gardées par leurs propriétaires au temps du Protectorat pour en dresser des inventaires. Celle qui se révéla être la plus riche en manuscrits rares est celle de la Zaouiya de Tamagrout dans le sud saharien.

D'autre part certains personnages parmi les « collaborationnistes » dont les biens furent confisqués après l'indépendance possédaient des bibliothèques d'une grande importance par le nombre et la qualité des manuscrits qu'elles renfermaient. Les plus importantes sont celles de Abd El-Ḥayy El-Kettâni et de l'ancien Pacha de Marrakech El-Glaoui. Toutes ces bibliothèques se trouvent actuellement à Rabat.

Nous avons entrepris en même temps d'en dresser les catalogues ; mais c'est un travail de longue haleine. Et si le fichier des anciens fonds de Qaraouiyyine, de Ben Youssef à Marrakech, de la Bibliothèque générale de Rabat et de celle de Tétouan sont actuellement à jour il n'y a que trois volumes contenant 1770 titres du catalogue des manuscrits arabes de la

Bibliothèque générale de Rabat qui sont publiés, alors qu'elle contient actuellement 8000 manuscrits dont les dernières acquisitions ne sont pas toutes mises en fichier mais seulement inventoriées.

C'est pourquoi j'ai voulu citer à titre d'exemple un certain nombre de ces manuscrits parmi les plus rares et qui présentent un intérêt scientifique ou historique.

1. - Dans la Bibliothèque de Tamagrout fut découvert récemment le manuscrit arabe le plus ancien du monde. Il s'agit d'un livre sur la généalogie des Qoraïch :

حذق قريش لمؤرج بن عمر وبن الحارث السدوسي

mort en 195 de l'hégire (810 de l'ère chrétienne). Ce manuscrit est antérieur à l'année 251 car il porte cette date comme étant celle où il fut lu devant un maître qui l'avait lu devant son auteur.

2. - Dans la Bibliothèque de la Mosquée d'une petite ville du centre du Maroc, Bzou, fut découvert également un ouvrage de Jâhid mort en 255 (869) considéré comme disparu. Il s'agit de :

كتاب البرصان والعرجان والعميان

Pour ces deux premiers livres j'ai tenu à préciser le lieu où il furent découverts pour vous donner une idée de ce que peuvent recéler de livres précieux ces bibliothèques de Mosquées et de Zaouiyas disséminées dans les pays musulmans.

La liste que je vais vous donner maintenant comporte des livres de différentes bibliothèques mais tous peuvent se voir à la Bibliothèque générale de Rabat.

3. - كتاب الامالي لابي بكر بن الحسن بن دريد الازدي
(321/935).

Le septième volume seulement de ce livre d'Ibn Duraïd totalement inconnu jusqu'ici. Il est daté de 641 de l'hégire (1242 A.C.).

4. - مختار الاختيار في فوائد معيار النظر (في المعاني والبيان والبديع)

dont l'auteur est le célèbre critique Al-Jorjâni mort en 471 (1078). Totalement inconnu de même.

5. - الوسيط في الامثال لعلي بن احمد بن محمد الواحدي

mort en 468 (1076). Recueil de proverbes inconnu jusqu'ici.

6. - كتاب الادوية المفردة لابي جعفر أحمد بن محمد بن السيد الغافقي

mort en 560 (1165). Le premier volume seulement des deux que comportait cet ouvrage capital sur la matière médicale qui est la principale source d'Ibn Al-Baitâr et qui était considéré jusqu'ici comme totalement perdu. Il fut découvert à Tamagrout par M. Kettani.

7. - البيان المغرب لابي عبد الله محمد بن عذارى المراكشي

mort en 695 (1295). Le troisième volume de ce livre très important pour l'histoire du Maroc et de l'Espagne musulmane au temps des Almohades qui fut trouvé aussi à Tamagrout comporte cent folios de plus que l'exemplaire de l'Escurial. Deux professeurs de la Faculté des Lettres de Rabat, MM. Kettani et Ben Taouit, préparent une édition de ce troisième volume en collaboration avec l'orientaliste espagnol M. Huici.

8. - البسيط في شرح الجمل الكبيرة للزجاجي لابي الحسين عبيد الله بن احمد بن ابي
الربيع الاشبيلي

mort en 688 (1290). Le premier volume seulement des dix que comportait ce commentaire. Il est daté de 735 de l'hégire (1334).

9. - معالم الايمان وروضات الرضوان في مناقب المشهورين من صلحاء القيروان لعبد
الرحمن بن محمد بن علي بن عبد الله الانصاري المعروف بالدباغ

mort en 699 (1300). Cet ouvrage sur les biographies des célébrités de la ville de Kairouan n'était connu que par le supplément écrit par ابن الناجي القيرواني Ibn-n-Nâji Al-Kairaouâni mort en 837 (1433) et qui fut publié en quatre volumes. Le livre d'Ad-Dabbâgh était considéré comme perdu. Il a été découvert à Tamagrout.

10. - تذكرة النحاة لاثير الدين ابي حيان محمد بن يوسف بن علي بن حيان الجياني

mort en 745 (1344). Cet ouvrage, dont n'existe que le tome II seulement, est d'un grand intérêt pour l'histoire de la grammaire arabe. Ibn Hayyân a résumé dans ce livre des dizaines d'ouvrages de grammaires anciennes

qui sont aujourd'hui perdues. Il y discute aussi leurs opinions et émet des observations très judicieuses.

11. - طبقات القراء لمحمد بن احمد بن عثمان الذهبي
mort en 748 (1348). Ce livre était inconnu jusqu'ici.

12. - السير والمغازي لمحمد بن اسحاق المطلبي
mort en 151 (768). On croyait jusqu'ici qu'il n'existait plus de cette biographie du Prophète que les fragments conservés par Ibn Hichâm dans son ouvrage.

13. - التنبيه في آداب ابيات الحماسة المشككة الاعراب لابي الفتح عثمان بن جني
mort en 392 (1002). Cet ouvrage du grand Ibn Jinni n'est point cité non plus par Brockelmann comme tous les ouvrages précédents.

14. - المختصر الكبير في الفقه لابي محمد عبد الله بن عبد الحكيم
un des plus anciens juristes d'Egypte mort en 214 (830). Il en existe à la Qaraouiyyine seulement 30 folios de parchemin.

15. - كتاب الواضحة في السنن والفقه لعبد الملك بن حبيب السلمي
mort en 238 (886). C'est un des ouvrages de droit malékite andalou les plus anciens peut-être le plus ancien connu jusqu'ici. Il n'en existe à la Qaraouiyyine que quelques fragments écrits sur parchemin.

16. - مختصر تفسير أبي زكرياء يحيى بن سلام التيمي لأبي عبد الله محمد بن أبي زمنين
L'auteur de ce commentaire du Coran est mort en 200 (815). C'est un des plus anciens ouvrages de ce genre. L'auteur de l'abrégé que conserve dans un fort volume la Bibliothèque de Qaraouiyyine est mort en 399 (1009). Ce manuscrit est daté de l'année 611 (1213).

17. - تاليف في السياسة لابي بكر محمد بن الحسن الحضرمي القروي المعروف بالمرادي
mort en 489 (1096).

18. - نظم الدرر بآي أحمد أجل البشر لابي الحسن الرهوني
qui vivait au milieu du VII^e siècle de l'hégire au Maroc (XIII^e). C'est un

poème en mètre *rajaz* de 6 300 vers qui constitue une espèce d'épopée. Le manuscrit fut écrit en 661 (1263) pour la Bibliothèque du Calife almohade Al-Murtada (mort en 665/1266).

19. - ديوان عبد الكريم بن محمد بن عبد الكريم القيسي الاندلسي

Ce poète qui était vivant en 836 (1481) d'après ce que nous apprend son *Diwân* est absolument inconnu. La découverte de ce recueil nous apporte des indications très intéressantes sur la situation des musulmans en Espagne pendant les dernières années avant leur expulsion définitive de la péninsule. L'auteur a passé une partie de sa vie en captivité chez les chrétiens d'Espagne et il a assisté aussi à la chute des dernières villes musulmanes entre les mains des espagnols. Il a enregistré tous ces événements dans ses vers.

20. - كتاب التاريخ لابي عمرو خليفة بن خياط الشيباني البصري

mort en 240 (854). Ce livre d'histoire qui commence à la naissance du Prophète et se termine en l'année 232 de l'hégire (846), est un document d'une grande importance parce qu'il représente l'historiographie arabe à ses débuts. Le manuscrit lui-même est une recension du célèbre juriste andalou Baqiy Ibn Makhlad mort en 276 (889). Il est daté de l'année 477 (1084).

21. - كتاب التعازي والمراثي لابي العباس محمد بن يزيد الازدي

mort en 286 (899). Ce livre du célèbre auteur du *Kâmil* était inconnu jusqu'ici.

22. -

الدلائل في شرح ما أغفله أبو عبيد وابن قتيبة من غريب الحديث لابي محمد قاسم

mort en 313 (926). Al-Qâli, l'auteur des *Amâli*, a dit : « On n'a pas écrit un livre pareil en Occident » « ... même en Orient » ajoute Ibn Al-Faradi. Seuls les tomes 2 et 3 ont été conservés par la Bibliothèque de Qaraouiyine.

23. - ديوان أبي القاسم محمد بن هانيء الازدي الاندلسي

mort en 362 (973). C'est une copie excellente et complète du *Diwân* d'Ibn Hâni appelé le *Mutanabbi* de l'Occident.

24. - كتاب الفصوص لصاعد بن الحسن البغدادي

mort en 417 (1026). Cet ouvrage d'un auteur oriental qui vivait à la cour des Khalifes omméyades d'Espagne et suscitait beaucoup de jalousie parmi les poètes et intellectuels andalous était considéré comme perdu.

25. - المحكم في اللغة لابي الحسن علي بن اسماعيل ابن سيده

mort en 458 (1066). Des volumes de ce grand dictionnaire se trouvent dans différentes bibliothèques et une édition en est préparée en ce moment par l'Institut des manuscrits arabes de la Ligue des États arabes. Les trois tomes de la Bibliothèque de Qaraouiyyine, d'une exactitude parfaite seraient d'une grande utilité à l'édition en cours.

26. - Un Recueil contenant trois ouvrages d'Ibn Abd-Al-Barr, l'auteur de l'*Istî'âb* mort en 463 (1071) comme compléments à son grand dictionnaire biographique des compagnons du Prophète et absolument inconnus jusqu'ici ; les titres de ces trois ouvrages sont :

- 3 - من لم يوقف له منهم على اسم ولا عرف بغير كنية
- 2 - اسماء المعروفين بالكنية من التابعين ومن بعدهم
- 1 - من عرف من الصحابة بالكنية ولم يوقف له على اسم او اختلف فيه

27. - كتاب النكت في تفسير كتاب سيبويه لابي الحجاج يوسف بن عيسى الشنتمري المعروف بالاعلم

mort en 476 (1084). C'est un ouvrage capital qui constitue une mise au point d'une haute valeur des connaissances grammaticales dont le célèbre *Kitâb* de Sibawaih représente la somme.

28. - البيان والتحصيل لابي الوليد بن رشد

mort en 520 (1120). C'est un fort volume en parchemin daté de 720 (1320) et qui en plus de sa valeur scientifique est un des beaux manuscrits de la Bibliothèque Qaraouiyyine.

29. - منال الطالب في شرح طوال الغرائب لمجد الدين المبارك بن محمد بن عبد الكريم ابن الاثير ،

mort en 606 (1210). Ce manuscrit daté de l'année de la mort de l'auteur est totalement inconnu de Brockelmann et même du *Kašf ad-dunûn*.

30. - ديوان اثير الدين ابي حيان محمد بن يوسف الاندلسي

mort en 745 (1344). Ce Recueil de vers du célèbre grammairien était inconnu.

31. - الطريق الواضح المسلوک الى تراجم الخلفاء والملوک لناصر الدين محمد
ابن عبد الرحيم بن علي المعروف بابن الفرات ،

mort en 807 (1045). Les deux volumes de cette encyclopédie historique, le deuxième et le sixième sont uniques. L'Université américaine de Beyrouth édite en ce moment cet ouvrage. Nous lui avons envoyé une reproduction photographique du volume 6.

32. - La Bibliothèque de la Qaraouiyyine possède trois volumes de l'histoire d'Ibn Khaldoun qui faisait partie de l'exemplaire en 7 volumes envoyé par l'auteur lui-même à cette Bibliothèque avec une dédicace de Waqf de sa propre main datée de l'année 799 (1397).

33. - رجز طویل في علم انطب لمحمد بن عبد الملك ابن الطفيل

Cette œuvre didactique du célèbre philosophe et médecin andalou compte plus de 7 000 vers.

Ceci est un aperçu de quelques ouvrages découverts récemment et qui étaient pour la plupart totalement inconnus par ailleurs. Mais les bibliothèques du Maroc contiennent des milliers de manuscrits d'ouvrages dont certains sont déjà publiés et dont nos manuscrits offrent des additions, des variantes plus exactes. Récemment le professeur Hamidullah, après avoir publié le premier volume de شرف قريش للبلاذري, est venu au Maroc voir notre exemplaire et il a pu en tirer une centaine de pages d'observations.

Dans nos bibliothèques se trouvent également des exemplaires uniques concernant l'histoire politique et littéraire du Maghreb musulman et dont je ne vous ai pas entretenu, le temps qui m'est imparti ne permettant pas de m'étendre sur ce sujet. Ainsi nos bibliothèques renferment un grand nombre d'ouvrages d'Ibn Al-Ḥatīb, du Cadi 'Iyâḍ, d'Ibn Rošd, d'Al-Bâjī, d'Abu Bakr Ibn Al-Jadd, d'Ibn Abd-Al-Barr, d'Ibn Bassâm, d'Ibn Ḥayyân, d'Ibn Abd-el-Malik Al-Marrâkuchi, d'Al-'Abdarī, d'Al-Balawī et de tant d'autres aussi célèbres ou moins connus.

Il faut que je vous signale d'autre part que la Bibliothèque Qaraouiyine contient un très grand nombre de fragments d'ouvrages anciens d'auteurs connus ou inconnus : ainsi des fragments des évangiles en arabe de St Luc, de St Jean et de St Marc, une partie d'un livre de Galien appelé حلية البرء par son traducteur Ḥunayn Ibn Ishâq, un livre de cuisine andalouse, des ouvrages d'Aristote et d'autres philosophes grecs.

On peut se rendre compte par cet exposé succinct des perspectives nouvelles qui s'ouvrent pour la recherche dans le domaine de l'histoire de la civilisation et de la culture arabo-musulmane.

Je suis à votre disposition pour répondre aux questions que vous voudriez poser à propos de cette communication.

Mohammed EL FASI,
Recteur de l'Université marocaine.

LE PALMIER DANS LE DÉCOR MUSULMAN D'OCCIDENT

Dans un article récent, j'ai eu l'occasion, en analysant le décor de divers fragments de marbre trouvés à Madīnat az-Zahra (1), de montrer que l'axe central autour duquel se répartit, selon un thème bien connu, les éléments végétaux stylisés, évoquait d'étrange façon la silhouette du palmier. Une recherche plus poussée dans l'art musulman d'Espagne au x^e siècle, a révélé de fréquentes évocations de cet arbre si cher aux musulmans, notamment dans l'ornementation du *mihṛāb* de la grande mosquée de Cordoue, œuvre d'Al-Ḥakam II (fig. 2, 4, 5, 6) et sur quelques autres panneaux de pierre provenant des fouilles de Madīnat az-Zahra.

Ce rappel est généralement indiqué par la retombée symétrique de tiges de part et d'autre de la partie supérieure d'un axe, lesquelles tiges semblent ployer sous le poids d'énormes formes bulbeuses, mais un examen détaillé de quelques-uns de ces décors révélera diverses interprétations de ce thème général.

La composition n° 2 présente une tige axiale travaillée en enroulements pouvant déjà évoquer l'aspect rugueux du tronc de palmier. Au-dessus d'une fleurette étalée (bien connue dans l'art byzantin, mais passée aussi dans le décor de Madīnat az-Zahra) (2) deux rameaux s'éloignent du tronc en s'évasant tandis que, plus haut, la tige axiale forme une excroissance bulbeuse annonçant une seconde forme semblable, s'ouvrant en deux cotylédons lancéolés. Cette seconde excroissance précède tout un ensemble de rameaux qui divergent symétriquement en s'évasant vers le haut tandis que deux énormes fruits lancéolés font ployer sous leur poids deux tiges qui coupent dans leur évolution, les rameaux inférieurs. On remarquera également au centre, une excroissance triangulaire ornée de chevrons qui semble symboliser le cœur du palmier, l'endroit où se for-

(1) Mon article : *Note sur un décor de marbre trouvé à Madīnat az-Zahra*, Al-Andalus, 1960, tome III.

(2) *Ibid.*, croquis n° 2 et 10.

ment les futures palmes ; ce que les botanistes appellent le chou-palmiste. Si l'allure générale du dessin ne manque pas d'évoquer le palmier-dattier, les fruits lancéolés peuvent schématiser le régime de dattes ; on constate très rapidement que le souci de réalisme ne va pas plus loin. Tout le décor de remplissage paraît exploiter au maximum les ressources de l'acanthé qui permet d'habiles découpages et des entrelacs savants ; rien n'évoque la palme elle-même ; aucune forme ne fait songer au fruit du dattier (3).

Je rapprocherais de ce décor celui d'un panneau de marbre provenant des ruines de Madinat az-Zahra (fig. 3). On ne peut manquer d'être frappé par la disposition analogue des rameaux et des formes lancéolées, mais, à l'intérieur de ces bulbes, on distingue nettement, comme enveloppée par deux palmes, une grappe aux fruits allongés qui rappelle assez bien un petit régime de dattes. Il semblerait ainsi qu'il y ait là un désir plus poussé de réalisme de la part de l'ornemaniste.

Ce désir d'évoquer le palmier avec plus de réalisme semble se manifester également dans une autre panneau de pierre du *mihṛāb* de la grande mosquée de Cordoue (fig. 4) où l'on trouve, plus nettement traduit encore, le régime de dattes et, à la partie inférieure du panneau, la palme aux folioles soudées, voire écartées, mais cette partie du dattier est encore mieux reproduite dans un troisième panneau du *mihṛāb* de Cordoue (fig. 5), tandis qu'un quatrième panneau du même *mihṛāb* est surtout caractéristique par l'allure générale de son décor (fig. 6).

Les exemples donnés ci-dessus m'ont paru les plus caractéristiques mais nombreux sont les ensembles décoratifs de la même époque où on pourrait en relever de semblables (4). En bref, le thème paraît très répandu dans l'art musulman de cette époque des Umayyades et cette prédilection pour le palmier appelle quelques réflexions.

On sait que cet arbre, si courant en Arabie, ainsi que dans le Moyen-Orient est assez rare en Espagne sauf sur la côte sud-est de la péninsule

(3) On constatera encore beaucoup plus de fantaisie dans la flore du panneau de marbre étudié dans mon article *Note sur un décor de marbre*, fig. 2.

(4) Cf. en particulier L. TORRES BALBÁS : *Arte Hispanomusulmán*, extrait de la *Historia de España* de Ramón Menéndez Pidal, Espasa-Calpe, S.A., t. V, 1957, fig. 231, p. 441, 340, p. 535, 478, p. 672, 496, p. 680, 504, 505, 506 et 507, p. 684, 508, p. 685, 519, p. 691, 520, p. 692, 521, p. 693 (gauche) 522, p. 595 (droite) 524, p. 696, 557, p. 718, 573, p. 736, 576, p. 739, 577, p. 740, 578, p. 741 etc.

où l'on trouve, en particulier à Elche, une oasis surprenante qui ne déparerait pas, sans doute, celles du sud du Magrib ou celles du Moyen-Orient. Resterait à savoir si cette palmeraie existait au x^e siècle (5).

Quelques auteurs citent cependant le palmier, arbre isolé semble-t-il en Andalousie, notamment à Cordoue et sur les rives du Guadalquivir jusqu'à Séville (6). Les textes qui évoquent cet arbre laissent tous deviner sa rareté en Espagne musulmane. On est alors amené à se demander si cette caractéristique n'en fait pas tout le prix, si cet arbre cher aux Orientaux, n'éveille pas en eux la nostalgie du pays lointain ou du pays merveilleux qu'évoquaient les anciens immigrés dans leurs récits, leurs légendes, ces chants populaires qu'on se transmet de générations en générations, si enfin le palmier n'est pas un thème du folklore local passé dans l'art local.

Une première constatation crée un doute : pourquoi ce motif n'apparaît-il vraiment en Andalousie qu'au x^e siècle alors que la dynastie orientale des Umayyades est installée depuis deux siècles en Espagne ? Pourquoi cette nostalgie, si elle existe, a-t-elle attendu si longtemps pour se manifester ?

Dans une étude minutieuse, H. Pérès a recherché méthodiquement les textes arabes où le palmier est cité. Il arrive à cette conclusion qu'une seule allusion poétique est faite de cet arbre dans quelques vers attribués au prince 'Abd ar-Raḥmān ibn Mu'āwiya, celui-là même qui fut surnommé *ad-Daḥīl* (l'exilé) parce qu'il fuyait la Syrie de ses ancêtres pour chercher refuge en Espagne où il perpétuera le nom et la dynastie des Umayyades de Damas renversés et massacrés par les 'Abbāsides. 'Abd ar-Raḥmān avait passé son enfance et son adolescence en Syrie, il rêvait, à n'en pas

(5) Al-Idrīsī (m. 548/1154) a décrit en quelques lignes le petit bourg et la région d'Elche. Il n'y mentionne aucun palmier. *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, texte, p. 193, tra-d. 234. Est-ce un oubli ? On pourrait le penser en constatant que, moins d'un siècle après, Yaḡūt (m. 626/1229) décrivant Elche écrit : « C'est une ville de l'Espagne province de Tudmir ; ses raisins secs (*zabīb*) surpassent tous les autres en qualité ; elle possède d'excellents palmiers (*nahīl ḡayyida* [sic]), qui ne réussissent pas en d'autres lieux de l'Espagne... » *Mu'ḡam al-Buldān*, éd. Wüstenfeld, L. 350, cité par H. Pérès : *Le palmier en Espagne musulmane...*, Mélanges Gaudéfroy-Demombynes, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français, 1937, p. 235. On pourra également trouver ce texte dans le dictionnaire géographique : *Marāšid al-iḡlā' 'alā asmā' al-amkīna wa' l-biqā'*, *Lexicon geographicum*, éd. Juynboll, Leyde, 1852-1864, t. I, p. 88.

(6) H. Pérès a recherché les textes qui évoquent le palmier en Espagne musulmane dans l'article cité ci-dessus. Nous renvoyons le lecteur à cet article paru dans les Mélanges Gaudéfroy-Demombynes.

douter, du pays perdu à jamais et la vue d'un palmier lui arrache ce cri du cœur :

Tu as grandi sur une terre où tu es étranger ; comme toi, je suis éloigné et comme moi tu es bien loin. (7)

On reste cependant étonné qu'elle ne l'ait pas davantage inspiré ni que d'autres poètes aient tiré parti de cette évocation nostalgique. Les prosateurs ne sont guère plus prolixes. S'ils parlent (rarement) du palmier, c'est dans la nomenclature d'une description géographique ou au sujet d'une anecdote dans laquelle le palmier ne joue à peu près aucun rôle. Cette carence littéraire indique, à n'en pas douter, que le palmier ne fait pas partie du folklore local, partant, qu'il n'inspire ni les poètes ni les artistes. Il faut donc chercher ailleurs, à mon sens, les raisons de l'apparition et la vogue de ce thème décoratif au x^e siècle.

On pourra se demander d'abord quelle place tient le palmier dans l'art musulman en général. On constatera alors que les Aglabides n'ignoraient pas ses ressources décoratives. On relève une évocation de l'arbre aux palmes étalées dans un claustrum du tambour du *mihṛāb* de la grande mosquée de Kairouan (8), mais ce thème est beaucoup mieux évoqué encore dans un des panneaux de bois de l'admirable *minbar* de la même mosquée (fig. 7). La composition de ce décor, la disposition des éléments, leur répartition et surtout les détails du dessin ne sont pas sans évoquer l'art de Cordoue, le précédant d'un siècle ; mêmes retombées de fruits lancéolés, même bourgeon central, mêmes feuilles aux folioles soudées. Est-ce là une évocation exceptionnelle dans l'art des Aglabides ? On pourrait le croire en raison de la rareté du thème dans les vestiges qui nous restent de l'art du x^e siècle en Ifrīqiya.

Contemporains des Umayyades de Cordoue de la période califale, les Fāṭimides ont également utilisé le palmier comme thème de décor, notamment à la mosquée d'al-Azhar (9), mais, là également, le peu d'exemplai-

(7) H. PÉRÈS, *op. cit.*, p. 226.

(8) Cf. G. MARÇAIS : *Coupoles et Plafonds de la Grande Mosquée de Kairouan*, Notes et Documents publiés par la Direction des Antiquités et Arts de Tunis, 1925, pl. I, II, III.

(9) Cf. K.A.C. CRESWELL : *The Muslim Architecture of Egypt*, Oxford, Clarendon, t. I, pp. 50 et 51.

res de ce thème ne nous permet pas d'affirmer qu'il ait été courant dans le répertoire artistique des Egyptiens des x^e et xi^e siècles (10). De même, il y a tout lieu de croire qu'il était peu employé par les ornemanistes musulmans du Moyen-Orient (11).

En fait, il semble bien, jusqu'à plus ample informé, que le palmier a surtout inspiré les artistes andalous du x^e siècle. Nous essayerons de voir plus loin s'il est possible de trouver les raisons de cet engouement.

*
* *

Le palmier représente, à n'en pas douter, une des plus vieilles traditions artistiques du monde. On le trouve en abondance dans le décor des monuments de l'Asie ancienne (12) où il est employé comme un axe décoratif (arbre de vie ?) de part et d'autre duquel, la plupart du temps, s'affrontent des animaux : bouquetins, chevaux ailés ou non, lions ailés ou non, oiseaux, girafes ou personnages. Il semble apparaître parfois comme le symbole de la fécondité, mais on peut également imaginer le désir de glorifier l'arbre quasi miraculeux qui croît où tous les autres refusent de pousser et apporte aux caravanes une véritable manne céleste ; parfois encore il paraît avoir été utilisé comme symbole prophylactique par des chasseurs. Sans nous attarder sur ces diverses interprétations, nous devons

(10) Il y a peut-être lieu de penser que le palmier a été plus fréquent dans le décor fâtimide en notant la fréquence de ce thème dans l'art des Normands de Sicile qui est en grande partie musulman et s'inspire volontiers de l'art des Fâtimides (voir en particulier les mosaïques des divers monuments de Palerme, fig. 8). Je suis moins affirmatif en ce qui concerne l'origine possible du décor du manteau de couronnement de Roger II, faisant partie de l'ancien trésor impérial de Vienne, (cf. G. MIGNON : *Manuel d'Art musulman*, Paris, Picard, 1927, t. II, p. 311. Je trouve en effet une ressemblance étrange entre le palmier qui joue le rôle d'arbre de vie et partage le décor en deux parties symétriques et les palmiers arbres de vie des décors de marbre de la période des Umayyades d'Espagne. Le rapprochement, en particulier entre les régimes de dattes de ce décor et ceux de notre figure 3 s'impose de toute évidence. Cette analogie de conception et d'expression illustre, pour moi, l'impression que j'ai pu ressentir en visitant les monuments de Palerme et plus particulièrement les objets réunis au musée Abatelli de cette même ville, à savoir, celle d'une influence hispano-mauresque plus abondante que je ne le supposais au préalable. En bref, je suis enclin à penser que le fameux manteau de Roger II, exécuté à Palerme en 528/1134, s'inspire davantage de l'art de l'Espagne musulmane que de celui des Fâtimides.

(11) Citons à ce sujet cette remarque de G. Marçais : « Cependant il est notable que les miniaturistes persans si curieux de paysages, semblent l'ignorer complètement... Il (le palmier) figure dans les mosaïques de la coupole du Rocher à Jérusalem et dans les fresques de Qoçaïr Amra... », *Sur un bas-relief musulman du musée Stéphane Gsell*, Annales de l'I.E.O., t. I, 1934-1935, p. 173.

(12) Cf. entre autres Hélène DANTINE : *Le Palmier-dattier et les arbres sacrés dans l'Iconographie de l'Asie occidentale ancienne*, Paris, Geuthner, 1937, publ. du Haut Commissariat de la Rép. Franç. en Syrie et au Liban, Biblioth. Arch. et Hist., t. XXV.

constater la place prééminente accordée à cet arbre dans le décor, place que ne suffit pas à justifier l'effet esthétique qu'on en peut tirer (13). A la période assyrienne, le palmier se présente déjà comme arbre sacré. Cette tradition se perpétuera, semble-t-il, dans l'art romain de la période païenne, rappelant les vieux symboles orientaux (fig. 9) et surtout dans l'art chrétien où il symbolise l'arbre de Jérusalem, celui qui vit naître le Rédempteur et abrita la Sainte Famille. « Non seulement ses palmes s'associent à l'allégresse de l'entrée du Christ, mais, dressé à côté de figures de saints ou de bienheureux, il (le palmier) atteste leur triomphe dans la Jérusalem céleste. » (14)

Traité avec un réel souci de réalisme, le palmier est parfois représenté seul en frises décoratives (ph. 10), mais, le plus souvent, il n'est qu'un élément d'un décor plus complexe. Il serait vain de tenter de donner une liste des objets et des endroits où on peut le trouver. En fait, on le rencontre partout où le christianisme a pénétré. Il est sans doute plus opportun de souligner une certaine stylisation de l'arbre qui, dans l'art byzantin, nous conduira peu à peu à l'art musulman (15).

Influences byzantines ? Influences des vieux thèmes sassanides ?... On peut hésiter. Sans doute, dans ce domaine de l'évolution des formes, les interférences jouent-elles continuellement, brouillant constamment les pistes. Sans doute également est-il possible de penser que plusieurs sources peuvent être retenues. Il semble bien, en effet, que les représentations du palmier du genre de celles relevées à Kairouan s'inspirent étroitement de motifs byzantins. Dans les deux cas, l'arbre isolé semble jouer un rôle de symbole. Evidemment, il ne saurait s'agir d'une identique interprétation. L'arbre sacré de Jérusalem, aux yeux des chrétiens, est, par ailleurs, l'arbre de vie du nomade arabe, l'arbre que le Prophète a glorifié et au sujet duquel il aurait dit : « Honorez le palmier, qui est votre tante paternelle » (16). Il semble ainsi logique que les musulmans, en présence de ce

(13) Il convient de noter comme l'a fait G. Marçais, que les miniaturistes persans ne l'ont pas connu dans leurs œuvres, cf. *supra* note 11.

(14) G. MARÇAIS, *Sur un bas-relief...*, p. 173.

(15) Cf. entre autres L. BRÉHIER : *La Sculpture et les Arts mineurs byzantins*, Paris, éditions d'Art et d'Histoire, 1936, pl. VIII, 1.

(16) S. DE SACY : *Chrestomathie arabe*, 2^e édit., t. III, Paris, 1827, p. 39. Cette expression attribuée au Prophète semble découler de ce que, dans son esprit, le palmier a été formé du reste du limon dont Adam fut créé.

thème ornemental fréquent dans l'art chrétien de Syrie, n'aient vu aucun obstacle à l'adopter dans le décor musulman sans avoir à craindre une de ces innovations blâmables *bida'*, objet de terreur des pieux docteurs de la Foi musulmane.

Je suis moins persuadé de la même filiation en ce qui concerne la représentation du palmier dans l'art de Madīnat az-Zahra. Rappelons une nouvelle fois le rôle éminemment constructif de l'arbre dans les décors étudiés. Il s'agit bien, en fait, d'un axe autour duquel se répartit le décor, axe qui s'apparente à l'arbre de vie des Sassanides et qui inspira tant de compositions musulmanes. Le fait que le thème du palmier utilisé comme support central du décor se développe et devient prépondérant au x^e siècle en Espagne, est à rapprocher, croyons-nous, de l'engouement de la Cour de Cordoue pour tout ce qui vient d'Orient et plus particulièrement de Bagdad. Qu'on se rappelle, dès le règne de 'Abd ar-Raḥmān II, le rôle joué dans les mœurs par le musicien oriental Ziryab, censeur pittoresque des mœurs, arbitre des élégances, prince des bonnes manières (*adab*). Ziryab fut, à n'en pas douter, le plus extraordinaire, mais non pas le seul de ces personnages, danseuses, chanteuses et chanteurs qui font parfois oublier les savants, les hommes de loi et fort probablement les artistes. Aucune raison ne permet de croire que ce courant oriental se soit tari aux périodes suivantes ; bien au contraire, on a tout lieu de penser qu'il s'accroît sous les règnes brillants des deux califes 'Abd ar-Raḥmān III et al-Ḥakam II qui ont établi des relations bien connues avec le monde oriental, y compris avec le monde byzantin. Il suffit parfois de peu de chose, d'un simple objet, pour inspirer un artiste et lui faire adopter un thème qu'il assimile, c'est-à-dire qu'il fait sien à travers sa personnalité et les possibilités que lui offre sa technique. Ainsi, parfois, se trouve lancée une mode qui fait école. Par une évolution analogue, mais non concomitante, le symbole va s'idéaliser dans l'esprit du musulman comme il le fit dans celui du chrétien. Arbre sacré puisque arbre des aïeux, de cette Arabie où naquit l'Islamisme, arbre vénéré du Prophète, arbre essentiellement musulman (17) le palmier est aussi l'arbre du monde de l'au-

(17) Qazwīnī a écrit : « Cet arbre béni ne se trouve que dans les pays où l'on professe l'Islamisme », cf. S. DE SACY : *Chrestomathie...*, p. 395.

delà, de cette *Janna* où évoluent les Bienheureux. Il ne saurait donc se confondre avec l'arbre terrestre pétri de l'essence des choses périssables. Le merveilleux laisse alors à l'artiste toute l'immensité de la fantaisie imaginative, le souci du réalisme fait place au rêve, à l'affabulation créatrice, qui exclut toutefois le désordre et l'anarchie. Le rêveur est bien éveillé, c'est un penseur, il guide le trait, combine les courbes, les enlacements, il mêle sans vergogne les végétations les plus diverses qui d'ailleurs s'idéalisent sous son ciseau, il équilibre avec une habileté incomparable, fruit d'une longue pratique, voire d'un atavisme séculaire, les pleins et les vides. Dans cette apparente débauche d'imagination, lui seul connaît encore la valeur du symbole initial, ses imitateurs, ses successeurs le comprendront-ils ?... Il est permis d'en douter.

L. GOLVIN.

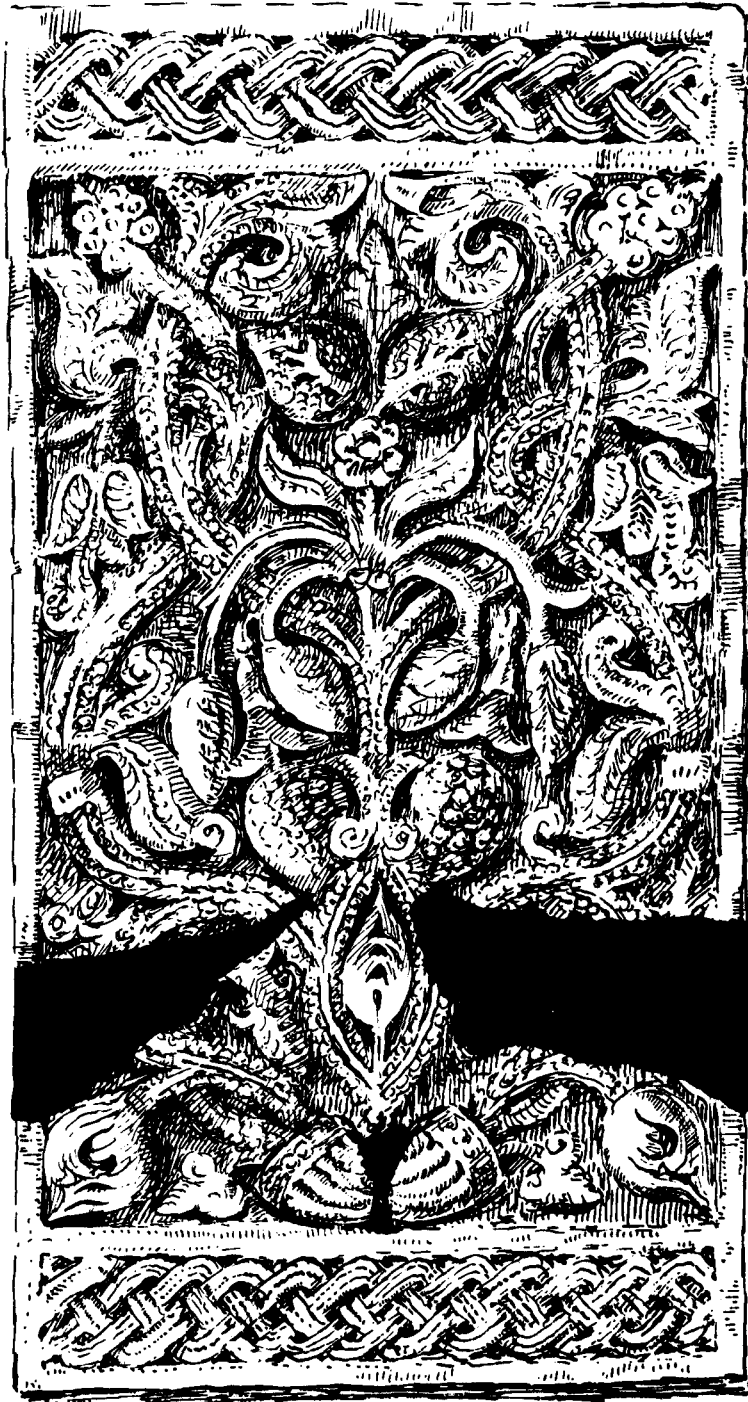
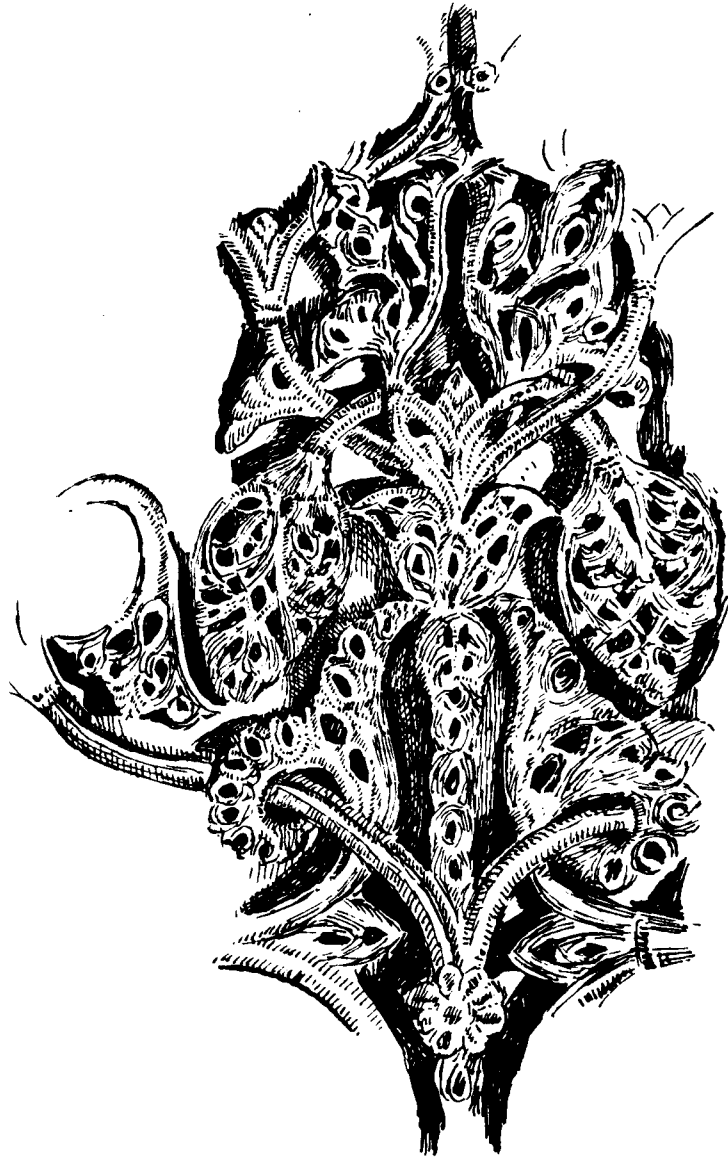
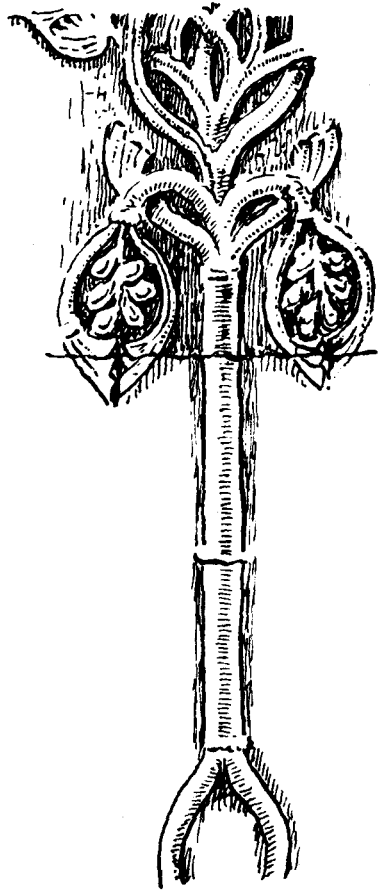


Fig. 1.



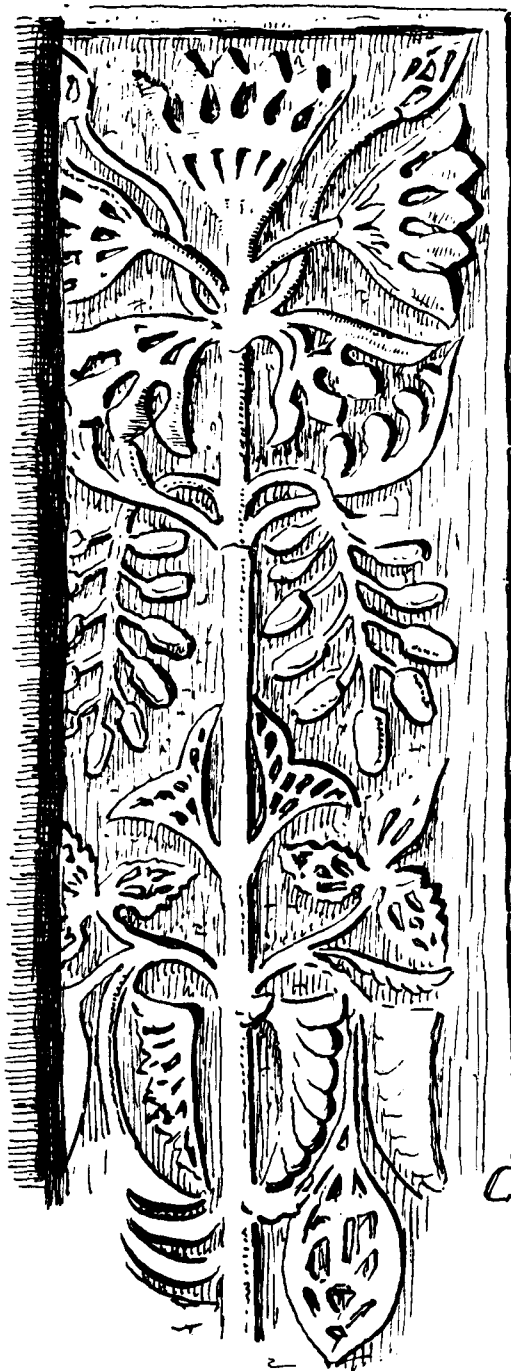
Cordoue .

Fig. 2.



Madinat Al-Zahra'

Fig. 3.



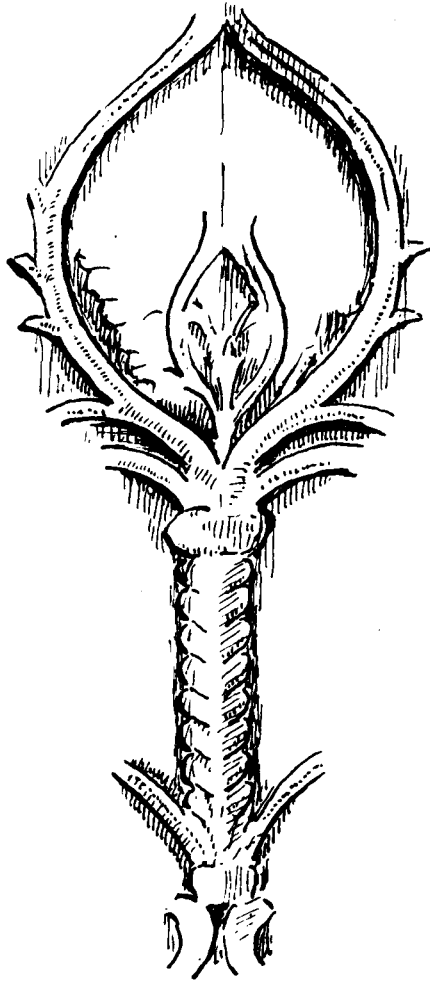
*Cordoue
Mirhāb*

Fig. 4.



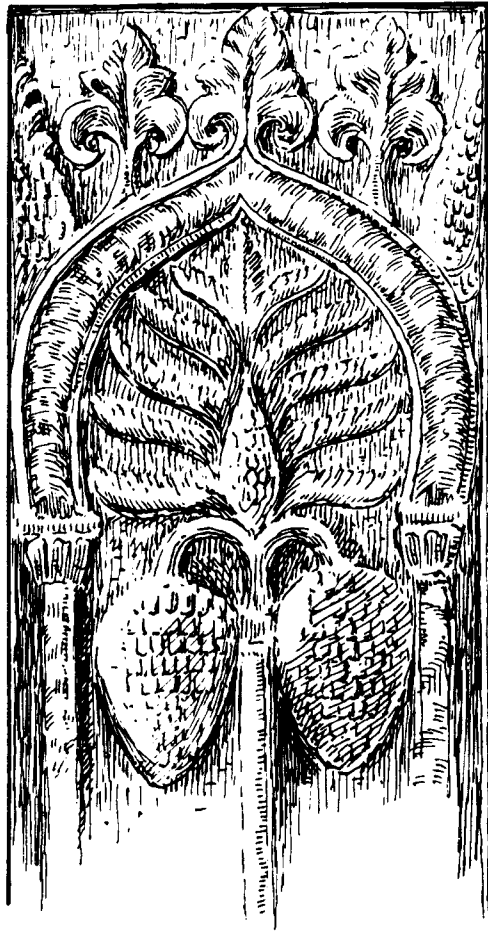
*cordoue
mihrāb*

Fig. 5.



Cordoue (mihrāb)

Fig. 6.



*Kairouan
Minbar*

Fig. 7.



Fig. 8. — Palermo : La Ziza.

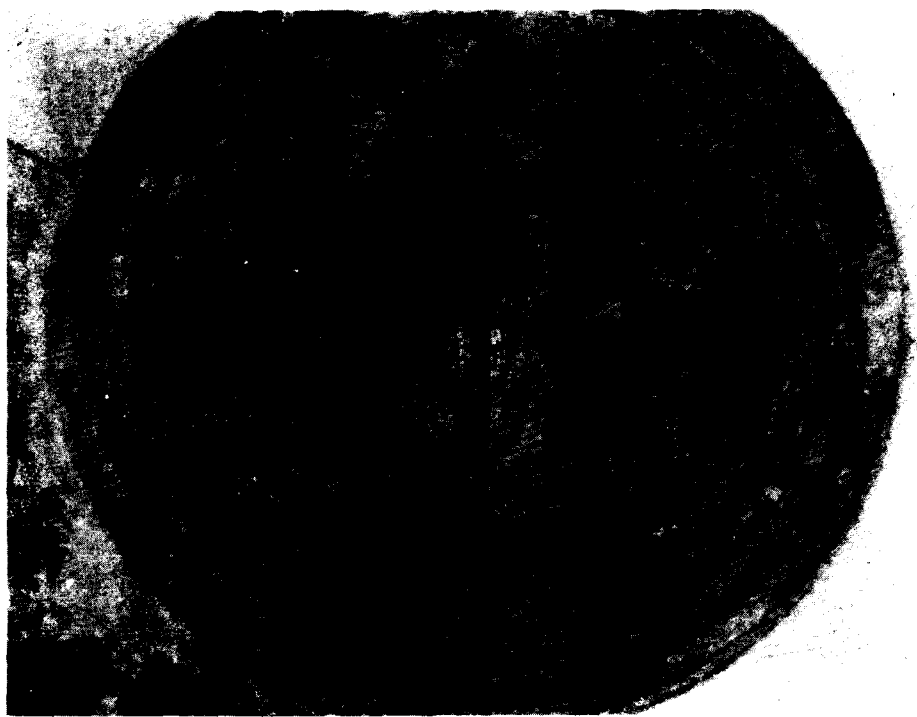


Fig. 9. — Mosaïque de Sousse (Tunisie).

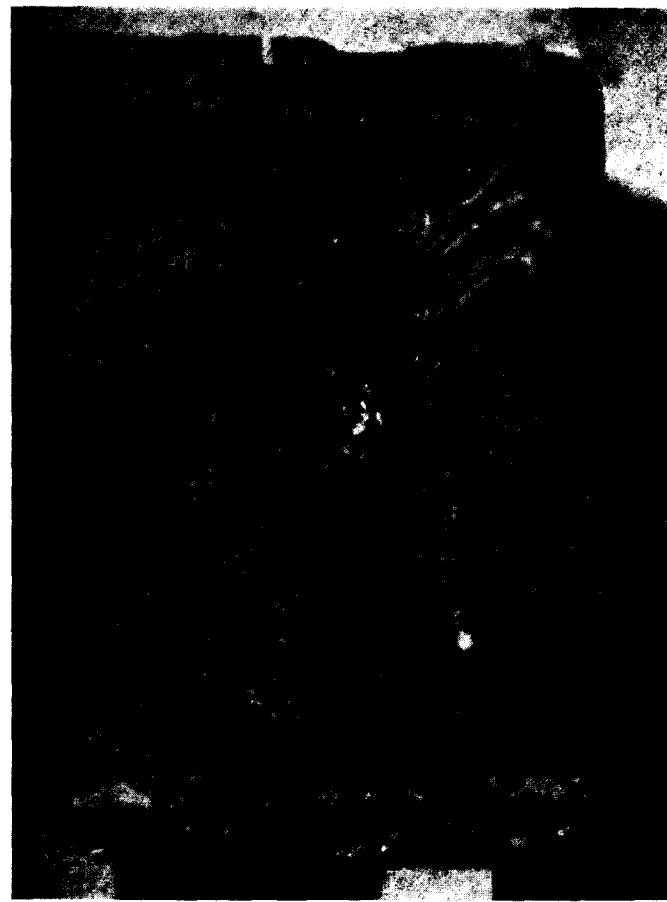


Fig. 10. — Pierre provenant de Gurzah.
(*Musée de Tripoli.*)

حول « كتاب القدح المعلى، في اكمال المحلى »

لابن خليل

في صيف سنة 1957 أقيمت بمؤتمر المستشرقين الدولي الرابع والعشرين المنعقد بمدينة مونيخ بألمانيا الغربية - وكنت حضرته مندوبا عن معهد الدراسات المغربية العليا بالرباط - حديثا عن الجزء الاول المخطوط من « كتاب المورد الاحلى، في اختصار المحلى » المجهول المؤلف، والذي وقفنا فيه لأول مرة على خبر كتاب « القدح المعلى، في اكمال المحلى » لابن خليل الذي لم نقف له على ترجمة ولا ذكر في كتاب آخر (I).

ثم اني عثرت - بعد ذلك - على ذكر « القدح المعلى » تميم « المجلى » ! عند جلال الدين السيوطي (849 - 911 هـ / 1445 - 1505) في كتاب « الاتقان، في علوم القرآن، ولكنه نسبه لابن حزم !

فقد قال في النوع 22 وما معه من الانواع، عند كلامه على ما نسب لابني مسعود حول فاتحة الكتاب والمعوذتين : وقال ابن حزم في كتاب « القدح المعلى، تميم المجلى » ! : هذا كذب على ابن مسعود وموضوع ... السح (2)

(I) وقد كانت مجلة « دعوة الحق » التي تصدرها وزارة الاوقاف المغربية نشرت النص الكامل لهذا الحديث في العددين السادس والسابع من سنتها الاولى (1377 هـ / 1957 - 1958 م، ص 21 - 26 و ص 35 - 36). كما نشرته ببعض اختصار مع مقدمة « المورد الاحلى » مجلة معهد المخطوطات بالجامعة العربية في الجزء الثاني من المجلد الرابع سنة 1958، ص 309 - 344.

ونشرت مجلة (Hesperis) التي يصدرها معهد الدراسات المغربية العليا بالرباط نصه العربي مع ترجمته الى الفرنسية بقلم الاستاذ المستعرب . أ . فور A. Faure في العدد الثاني الصادر سنة 1958 م . ص 298 - 327 . كما نشر ملخص له بالفرنسية ترجمة الاب فنواي في سجل اعمال مؤتمر المستشرقين الدولي المذكور الذي أشرف على نشره المستشرق هيربر فرانك (Herbert Franke) في مدينة ويسبادن (Wiesbaden)، 311 - 312 Akten des Vierundzwanzigsten Internationalen Orientalisten Kongresses München, herausgegeben von Herbert Franke.

(2) السيوطي : « الاتقان » ج 1 ص 81، طبع المطبعة الازهرية سنة 1318 هـ .

وتابعه على ذلك الشيخ طاهر الجزائري (I268 – I338 هـ / I852 – I920 م) في كتابه «التبيان» ، لبعض المباحث المتعلقة بالقرآن (3) وهو أمر غريب من الشيخ طاهر الجزائري الخبير بالكتب الواعية لآخبارها !

ثم تابعهما الشيخ محمد عبد العظيم الزرقاني – من مدرسي الأزهر المعاصرين – في كتابه «مناهل العرفان» ، في علوم القرآن» (4) ولكنه اقتصر على ذكر الجزء الأول من اسم الكتاب .

وعند ما رجعت الى «كتاب البرهان» ، في علوم القرآن» لبدر الدين الزركشي محمد بن عبد الله (745 – 794 هـ / I344 – I392 م) – وهو المرجع الذي طالما اعتمده السيوطي في «الاتقان» (ونقل كثيرا من فصوله ، مرة معزوة اليه ، مرة بدون عزو !) (5) فوجدت الزركشي ينسب الى ابن حزم في «المحلى» (6) ما نسبه السيوطي اليه في «القدح المعلى» ! وما نسبه الزركشي الى «المحلى» هو كذلك فيه (7)

ومهما يكن من امر ، فان السيوطي قد ذكر كتاب «القدح المعلى» – وان يكن قد أخطأ : أ) في قوله انه «تمة المحلى» مع انه تمة المحلى !

وب) في نسبه لابن حزم مع انه لابن خليل !

وت) في نسبه « للقدح المعلى » شيئا موجودا في «المحلى» نفسه ! – فقد يكون السيوطي قد قرأ شيئا عن «القدح المعلى» أو وقف على النقل عنه ، فبقى اسمه في ذاكرته ، وهو قد وقف من الكتب على عدد عديد .

ثم انى وقفت في رحلتي لاطاليا في صيف سنة 1959 م في مكتبة الاميركايتاني (Caetani) (I286 – I345 هـ / I869 – I926 م) في أكاديمية لينشى الوطنية (Accademia Nazionale dei Lincei) برومة على مجلد مخطوط من كتاب « الوافي

- (3) طاهر الجزائري : « التبيان » ، ص 97 ، طبع المنار سنة 1334 هـ .
- (4) الزرقاني . «مناهل العرفان» ج 1 ، ص 268 ، الطبعة 3 ، سنة 1373 هـ ، طبع دار احياء الكتب العربية .
- (5) محمد ابو الفضل : مقدمة « البرهان » ، ج 1 ، ص 13 .
- (6) الزركشي : « البرهان » ، ج 2 ، ص 128 ، طبع دار احياء الكتب العربية ، سنة 1376 هـ 1957 م ، بتحقيق محمد أبو الفضل ابراهيم .
- (7) ابن حزم : « المحلى » ، ج 1 ، ص 13 ، مطبعة النهضة ، سنة 1347 هـ .

بالوفيات « لصالح الدين الصفدي (696-764 هـ / 1296 - 1363 م) به ترجمة لابن حزم ليس فيها شيء جديد الا قوله : « وله كتاب المجلى وشرحه المحلى ولم يكمله ، وكمله تلميذه ابن خليل . رأيت هذه التكملة ، في ثلاثة مجلدات ، بخط ابن خليل ، عند ابن سيد الناس » .

وهذا النص من معاصر لصاحب «المورد الاحلى» ذو أهمية لا تخفى - رغم قصره - فهو الى جانب ما فيه من تأكيدات لما استفدناه - لأول مرة - من مقدمة « المورد الاحلى » قد تضمن معلومات زائدة :

(1) فتكلمة ابن خليل» كانت عند الحافظ ابي الفتح ابن سيد الناس اليعمرى (671 - 734/1273 - 1334 م) الذي كانت عنده أمهات من الكتب أحضرها أبوه أبو عمرو (645 - 705 هـ / 1247 - 1305 م) معه الى الديار المصرية ومنها «كتاب المحلى» لابن حزم (8) وقال الصفدي ان غالبها حضر اليه من تونس (9)

(2) ويظهر أن نسخة «المحلى» التي كانت عند ابي الفتح ابن سيد الناس لم تكن معها تنمة ابي رافع الفضل بن ابي محمد ابن حزم فان الصفدي لم يشر الا لتكملة ابن خليل التي رآها عند شيخه ابن سيد الناس .

(3) بخط مؤلفها ، وربما كانت هي نفس النسخة التي وقف عليها صاحب «المورد الاحلى» ووعد بأن يضيفها الى كتابه عند فراغه من اختصار «المحلى» ، فهو في طبقة تلامذته - ان لم يكن منهم .

ومن يدري ؟ فقد تكون النسخة الوحيدة التي كتبت من الكتاب ، فبقيت تتناقلها رفوف المكتبات الخاصة الى ان وصلت الى الشرق العربي حيث تحدث عنها شخصان متعاصران ، وهذا ما يمكن ان يفسر السكوت المطبق عن هذا الكتاب من اهل المغرب والشرق ، فلو تعددت نسخه لتحدث الناس عنه ناقدين او مادحين

(8) العسقلاني : « الدرر الكامنة » ، ج 4 ، ص 208 ، طبع دار المعارف العثمانية بحيدر آباد الدكن ، 1350 هـ ؛ ابن شاکر : « فوات الوفيات » ج 2 ، ص 345 ، مطبعة السعادة بمصر 1951 ؛ الشوكاني «البدر الطالع» ، ج 2 . ص 249 ، مطبعة السعادة بالقاهرة .

(9) الصفدي : « الوافي » ج 1 ، ص 292 ؛ نشر جمعية المستشرقين الالمانية سنة 1931 باستانبول .

(4) وتقع «تكملة ابن خليل» في ثلاثة مجلدات ، وهذا قريب مما كنا توقعناه من قبل ، وليست رسالة من بين رسائل يضمها مجموع كما زعم المنجد من غير تثبت !
(5) وابن خليل اندلسي كما توقعناه .

وهي كلها معلومات زائدة على ما استفدناه من مقدمة «المورد الاحلي»

(6) واما قول الصفدي عن ابن خليل انه تلميذ ابن حزم فهو امر لا يتفق مع ماورد في الفصل الثالث من مقدمة «القدح المعلى» لابن خليل - حسبما أوردها صاحب «المورد الاحلي» من الاشارة الى احراق كتب الفروع بقوله : كما فعل بعض من ولاء الله من اقطار ارضه امرا ، فجزاه الله خير الجزاء . والمعروف أن احراق كتب الفروع وقع على عهد الدولة الموحدية ، أيام الخليفة العادل ، الامام المجتهد ، امير المومنين يعقوب المنصور - رحمه الله - الذي ملك فيما بين (580-595 هـ 1184 - 1199 م) وقد شاهدها المؤرخ عبد الواحد المراكشي (581 - بعد 620 هـ 1185 - بعد 1223 م) - وهو يومئذ بفاس «يؤتى منها بالاحمال فتوضع ويطلق فيها النار» (10)

وكان دخول عبد الواحد المراكشي لفاس أول مرة سنة 590 هـ 1193 م عند ما كان سنه 9 سنين ، فلم يزل بها الى ان قرأ القرآن وجوده ، ثم عاد الى مراكش فلم يزل مترددا بين المدينتين . (11)

ويزيد عبد الواحد المراكشي ان محو المذهب المالكي وازالته من المغرب مرة واحدة وحمل الناس على الظاهر من القرآن والحديث كان مقصد أبيه - يعني ابا يعقوب يوسف الذي ملك فيما بين (558-580 هـ 1163-1184 م) - وجده - يعني عبد المؤمن بن علي (524-558 هـ 1130-1163 م) - الا أنهما لم يظهره . وأظهره يعقوب هذا . (12)

(10) المراكشي : « المعجب » ، ص 171 ، طبع سلا ، سنة 1357 هـ .

(11) » » ، ص 232 .

(12) » » ، ص 171 .

وعند ابن زرع المتوفى حوالي 726 هـ (1326 م) في «القرطاس» (I3) وتابعه الناصري (1250-1315 هـ 1835-1897 م) في «الاستقصا» (I4) ان عبد المؤمن امر سنة خمسين وخمسمائة بتحريق كتب الفروع ورد الناس الى قراءة الحديث ، وكتب ذلك الى طلبة المغرب والاندلس والعدوة .

فاذا تذكرنا ان ابن حزم توفي سنة 456 هـ 1063 م علمنا ان تلميذه لا يمكن ان يدرك حادثة احراق كتب الفروع على عهد يعقوب المنصور 590 هـ 1193 او بعدها - بل ولا الامر باحراقها سنة 550 هـ . 1155 م حسبما عند صاحب القرطاس - لاننا اذا فرضنا انه تلمذ - وهو صغير السن - لابن حزم في اواخر عمره ، وانه عمر الى سنة 550 هـ فسيكون سنه اذ ذاك قد تجاوز المائة بكثير ، وهو ليس السن الذي يشتغل فيه المرء بالتأليف ، ولو عاش هذا العمر الطويل لكان ذلك وحده كافيا لحمل اصحاب الطبقات على الترجمة له وعدم اهماله ، اما سنة 590 هـ 1193 م - او بعدها - فلا يمكن ان يكون احد تلاميذ ابن حزم بقي حيا اليها !

ومن العجب ان الصلاح الصفدي الذي وقف على «تكملة المحلى» في ثلاث مجلدات لم يكلف نفسه مشقة الترجمة لابن خليل هذا في النسخة التي وقفت عليها من «الوافي بالوفيات» لا في محمد بن عبد الملك ولا في ابن خليل !

ومهما تكن ضالة هذه المعلومات التي استفدناها من نص الصفدي هذا ، فانها على كل حال تفيدنا حلقة مفقودة تضم الى ما كنا قد عرفناه بواسطة مقدمة «المورد الاحلى» مؤملين ان تساعد زملاءنا الباحثين في الشرق والغرب - على العثور على معلومات اوسع واوفى .

محمد ابراهيم الكتاني

(I3) ابن زرع «القرطاس» ، ص 138 ، طبع حجر ، بفاس 1305 هـ .

(I4) الناصري : «الاستقصا» ، ج 2 ، ص 113 ، طبع دار الكتاب بالبيضاء 1954 م .

A PROPOS DE L'OUVRAGE

AL-QIDH AL-MU^cALLĀ FI IKMĀL AL-MUḤALLĀ

D'IBN ḤALĪL

Au cours de l'été de l'année 1957, j'ai présenté, en ma qualité de représentant de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines de Rabat, au XXIV^e Congrès international des Orientalistes qui s'est tenu à Munich, en Allemagne occidentale, une communication sur le tome I manuscrit du *Kitāb al-Mawrid al-'ahlā fi-ḥtiṣār al-Muḥallā*, ouvrage anonyme grâce auquel nous avons eu connaissance, pour la première fois, du *Qidh al-mu^callā fi ikmāl al-Muḥallā*, d'Ibn Ḥalīl dont on ignore la biographie et dont il n'est question nulle part ailleurs, que dans cette ouvrage (1).

Postérieurement à cette communication, j'ai trouvé qu'il était fait mention du *Qidh al-mu^callā*, comme complément du *Mujallā* (!) chez Jalāl ad-Dīn as-Suyūṭī (849-911/1445-1505), dans l'*Itqān fi 'ulūm al-qur'^{ān}*. Mais l'auteur l'attribue à Ibn Ḥazm ! Il dit dans le *naw^c* 22 et dans les autres '*anwā^c*', lorsqu'il fait état des assertions imputées à Ibn Mas'ūd à propos de la *Fātiḥa* et des *Mu'awwidatāin* : « Ibn Ḥazm a dit, dans le livre du *Qidh al-mu^callā*, complément du *Mujallā* : ... c'est là un mensonge dirigé contre Ibn Mas'ūd, une fabrication... » (2).

Le ṣaiḥ Ṭāhir al-Jazā'irī (1268-1338/1852-1920), dans son *Tibyān li ba'd al-mabāḥit al-muta^calliqa bi-l-qur'^{ān}* (3), emboîte le pas à Ibn Ḥazm. C'est une chose surprenante de la part du ṣaiḥ Ṭāhir al-Jazā'irī qui est un expert en matière de bibliographie.

(1) La revue *Da'wat al-ḥaqq*, organe du ministère marocain des Habous, a publié in extenso cette communication, la première année de sa parution, c'est-à-dire en 1377 H / 1957-1958, dans les fascicules 6 et 7 (pp. 21-26 ; 35-36). — La revue de l'Institut des Manuscrits de la Ligue Arabe l'a également publiée, avec la préface du *Mawrid al-ahlā*, dans son fascicule II, du tome IV, de l'année 1958 (pp. 309-344), en l'abrégant quelque peu. — *Hespéris*, revue de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines de Rabat, en a publié le texte arabe accompagné d'une traduction française du professeur A. Faure, dans son fascicule II de l'année 1958 (pp. 298-327). — Enfin, un résumé de cette communication traduit en français par le R.P. Anawati, figure dans le recueil des Actes du XXIV^e Congrès international des Orientalistes, publié sous l'autorité de l'orientaliste Herbert Franke, à Wiesbaden (pp. 311-312).

(2) Suyūṭī, *al-Itqān*, maṭba'at al-azhariya, 1318 H, t. I, p. 81.

(3) Ṭāhir al-Jazā'irī, *al-Tibyān*, éd. du Manār, 1334 H, p. 97.

Il en est de même pour le šaiḥ Muḥammad ʿAbd al-ʿAzīm az-Zarqānī, professeur, actuellement à el-Azhar, dans son livre *Manāḥil al-ʿirfān fī ʿulūm al-qurʾān* (4). Toutefois ce dernier ne désigne l'ouvrage que par la première partie de son titre [au lieu de le désigner par son titre complet : *al-Qidḥ al-muʿallā fī ikmāl al-Muḥallā*, il se borne à donner : *al-Qidḥ al-muʿallā*].

M'étant reporté au *Kitāb al-burhān fī ʿulūm al-qurʾān*, de Badr ad-Dīn az-Zarkašī Muḥammad Ibn ʿAbd-Allāh (745-794/1344-1392), qui est la référence sur laquelle Suyūṭī s'appuie avec constance dans l'*Itqān* — il lui emprunte nombre de sections, tantôt en se référant à lui, tantôt sans rien indiquer ! (5) —, j'ai constaté que cet auteur prête à Ibn Ḥazm dans le *Muḥallā* (6) les assertions mêmes que Suyūṭī lui attribue dans le *Qidḥ al-muʿallā* ! (Mais) ce qu'az-Zarkašī mentionne comme ayant été dit par Ibn Ḥazm dans le *Muḥallā* s'y trouve, en fait, tel quel (7).

Quoi qu'il en soit Suyūṭī a bien fait mention du *Qidḥ al-muʿallā*. Il a, toutefois, commis une triple erreur : a) il l'a considéré comme le complément du *Muḥallā* alors qu'il est le complément du *Muḥallā*; b) il l'a attribué à Ibn Ḥazm, alors qu'il est d'Ibn Ḥalīl; c) il a cité comme étant du *Qidḥ al-muʿallā* un passage qui se trouve (en réalité) dans le *Muḥallā* même. En dépit de tout cela, il est possible d'admettre que Suyūṭī a dû lire quelque chose se rapportant au *Qidḥ al-muʿallā*, ou qu'il a eu connaissance d'un texte qui en était extrait; compte tenu du grand nombre d'ouvrages dont il a eu connaissance, le titre de ce dernier lui est resté en mémoire.

Par la suite, au cours d'un voyage que j'ai effectué pendant l'été de l'année 1959, en Italie, j'ai pu prendre connaissance, dans la bibliothèque du prince Caetani (1286-1345/1869-1926), à l'Accademia Nazionale dei Lincei, à Rome, d'un volume manuscrit du *Wāfi bi-l-wafayāt* de Ṣalāḥ ed-Dīn aṣ-Ṣafādī (696-764/1296-1363), renfermant une biographie d'Ibn

(4) Zarqānī, *Manāḥil al-ʿirfān*, Dār Iḥyā' al-kutub al-ʿarabiya, 3^e éd., 1373 H, t. I, p. 268.

(5) Muḥammad Abū-l-Faḍl, *muqaddimat al-Burhān*, t. I, p. 13.

(6) Zarkašī, *al-Burhān*, Dār Iḥyā' al-kutub al-ʿarabiya, 1376 H / 1957, apparat critique de Muḥammad Abū-l-Faḍl Ibrāhīm, t. II, p. 128.

(7) Ibn Ḥazm, *al-Muḥalla*, maḥbaʿat-an-Nahḍa, 1347 H, t. I, p. 13.

Ḥazm, dans laquelle on ne trouve rien de nouveau, sinon l'assertion suivante : « Il est l'auteur du *Mujallā* et d'un commentaire qu'il lui a consacré, intitulé *al-Muḥallā*, qu'il n'acheva pas, mais qu'acheva son disciple Ibn Ḥalīl. J'ai vu ce complément, en trois volumes, écrit de la main d'Ibn Ḥalīl, chez Ibn Sayyīd an-Nās ».

Ce texte, émanant d'un contemporain de l'auteur du *Mawrid al-'ahlā*, est d'une importance manifeste, en dépit de sa brièveté. Outre qu'il confirme les renseignements que nous avons tirés pour la première fois de la préface du *Mawrid al-'ahlā*, il contient des informations supplémentaires :

1° Le *Complément* d'Ibn Ḥalīl se trouvait chez le Ḥāfiẓ Abū-l-Faṭḥ Ibn Sayyīd an-Nās al-Ya'murī (671-734/1273-1334) qui avait chez lui les ouvrages fondamentaux qu'avait apportés, en Egypte, avec d'autres livres, son père Abū 'Amr (645-705/1247-1305). Parmi ces livres figurait le *Muḥallā* d'Ibn Ḥazm (8). Šafadī rapporte que la majeure partie de ces ouvrages lui venait de Tunis (9).

2° Il apparaît que l'exemplaire du *Muḥallā* détenu par Abū-l-Faṭḥ Ibn Sayyīd an-Nās, ne comportait pas le *Complément* d'Abū Rāfi' al-Faḍl Ibn Abī Muḥammad Ibn Ḥazm. Šafadī ne fait allusion qu'au *Complément* d'Ibn Ḥalīl qu'il avait vu chez son maître Ibn Sayyīd an-Nās écrit de la main de l'auteur.

3° Peut-être s'agissait-il de l'exemplaire même dont avait eu connaissance l'auteur du *Mawrid al-'ahlā*, cet exemplaire (même) qu'il promettait de joindre à son abrégé du *Muḥalla*. Cet auteur est classé dans la catégorie des disciples d'Ibn Ḥazm, même s'il n'est pas l'un d'eux.

Qui sait ? Cet exemplaire du livre est peut-être l'unique qui ait été écrit. Il aurait voyagé sur les étagères des bibliothèques particulières jusqu'au moment où il serait arrivé en Orient où deux personnes contemporaines (seulement) en ont parlé. Ceci expliquerait le silence général qui

(8) 'Asqalānī, *ad-Durar al-kāmina*, Dār al-ma'ārif al-uṭmāniya, Haiderābād, 1350 H, t. IV, p. 208 ; Ibn Šākir, *Fawā'id al-wafayāt*, maṭba'at as-Sa'āda, Le Caire, 1951, t. II, p. 345 ; Šawkānī, *al-Badr al-ṭālī*, maṭba'at as-Sa'āda, Le Caire, t. II, p. 249.

(9) Šafadī, *al-Wāfi*, édité par l'Association des Orientalistes allemands, Istamboul, 1931, t. I, p. 292.

s'est fait autour de cet ouvrage autant chez les orientaux que chez les maghrébins. Si les exemplaires de ce livre s'étaient multipliés, on en aurait parlé, soit pour le citer, soit pour le critiquer ou en faire l'éloge.

4° Le *Complément* d'Ibn Ḥalīl comporte (bien) trois volumes. C'était, à peu près ce à quoi nous nous attendions déjà. Ce n'est pas un simple petit traité incorporé à d'autres, dans un recueil factice, comme l'a cru al-Munajjid, avec trop de hâte.

5° Ibn Ḥalīl est andalou comme on s'y attendait.

Toutes ces notes viennent s'ajouter aux renseignements que nous avons tirés de la préface du *Mawrid al-'ahlā*.

6° Quant à l'assertion de Ṣafadī qu'Ibn Ḥalīl est un élève d'Ibn Ḥazm, c'est là une chose qui ne s'accorde pas avec l'allusion faite par Ibn Ḥalīl à l'autodafé des livres de *furū'*, dans la troisième section de sa préface du *Qidh al-mu'allā*, telle que la rapporte l'auteur du *Mawrid al-'ahlā* : « ... Ainsi que le fit certain prince que Dieu avait investi du pouvoir sur certaines de Ses terres, que Dieu lui octroie la meilleure récompense. ».

On sait que l'autodafé des traités de *furū'* eut lieu à l'époque de la dynastie almohade, pendant le règne de Ya'qūb al-Manṣūr (580-595/1184-1199). L'historien 'Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī (581-après 620/1185-après 1223) en fut témoin oculaire, alors qu'il était à Fès. « On en apportait, dit-il, des charges qu'on déposait et qu'on jetait au feu » (10). 'Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī était entré à Fès pour la première fois en l'année 590/1193 ; il était alors âgé de neuf ans, et il y avait séjourné sans interruption jusqu'à ce qu'il eut appris à lire et à psalmodier le Coran ; puis il était retourné à Marrakech, faisant ensuite, de manière constante, la navette entre les deux villes (11).

'Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī ajoute que l'abolition du *madhhab* malékite, sa suppression au Maghreb, d'un seul coup, la pression exercée sur les gens pour les amener à s'en tenir à la lettre du texte du Coran et des Traditions avaient été le but que s'était assigné le père de Ya'qūb al-Manṣūr, c'est-à-dire Abū Ya'qūb Yūsuf (558-580/1163-1184) et son grand-père, 'Abd al-Mu'man Ibn 'Alī (524-558/1130-1163) ; toutefois, ni l'un, ni l'autre n'en avait fait montre comme Ya'qūb (12).

(10) Marrākuṣī, *al-Mu'jib*, éd. de Salé, 1357 H, p. 171.

(11) *al-Mu'jib*, p. 232.

(12) *al-Mu'jib*, p. 171.

Ibn Abī Zar^o, mort aux alentours de 726/1326, dans le *Qirṭās* (13), suivi par Nāṣirī (1250-1315/1835-1897), dans l'*Istiqṣā* (14), rapporte que 'Abd al-Mu'man donna l'ordre, en l'année 550 H de brûler les traités de *furū'* et de ramener les gens à la lecture du texte des Traditions. Il avait adressé cette prescription, par écrit, aux *Ṭalaba* du Maghreb, de l'Andalous et de la *'Idwa* (rive africaine de l'empire). Si nous nous souvenons qu'Ibn Ḥazm est mort en 456/1063, nous comprendrons qu'il était impossible à son disciple direct d'avoir vécu jusqu'à l'autodafé des traités de *furū'*, à l'époque de Ya'qūb al-Manṣūr, 590-1193) ; pas plus qu'il ne lui était possible d'être en vie en 550 H, date à laquelle, selon ce qui en est dit dans le *Qirṭās*, l'ordre aurait été donné de les brûler. Si nous supposons, en effet, qu'Ibn Ḥalīl — qui devait être jeune — se soit attaché comme disciple à Ibn Ḥazm, lorsque celui-ci était dans le dernier tiers de sa vie, et qu'il ait vécu jusqu'en l'année 550 H, il aurait donc atteint un âge excédant de beaucoup le siècle. A cet âge, on ne compose pas de livres. Et d'ailleurs, s'il avait vécu aussi longtemps, cette longévité, à elle seule, aurait suffi à amener les biographes à s'intéresser à lui, et à lui consacrer un article dans leurs recueils biographiques. Quant à l'année 590/1193, ou toute autre postérieure, il est impossible à aucun disciple direct d'Ibn Ḥazm de l'avoir atteinte.

Il est vraiment surprenant que Ṣalāḥ aṣ-Ṣafadī qui avait eu connaissance des trois volumes du *Complément* du *Muḥallā* ne se soit pas donné la peine de composer une biographie d'Ibn Ḥalīl, dans l'exemplaire que j'ai vu du *Wāfi bi-l-wafayat*, ni à Muḥammad Ibn 'Abd al-Mālik, ni à Ibn Ḥalīl.

Si pauvres que soient les renseignements que nous avons tirés de ce texte de Ṣafadī, ils n'en enrichissent pas moins nos connaissances d'un chaînon qui était perdu et qui s'ajoute à ceux que nous a fait connaître la préface du *Mawrid al-aḥlā*. Nous espérons qu'il aidera nos confrères d'Orient et d'Occident à découvrir des éléments d'information plus amples et plus poussés

Mohammed Ibrahim EL-KETTANI.

(Trad. française de A. FAURE.)

(13) Ibn Abī Zar^o, *al-Qirṭās*, éd. lithographiée de Fès, 1305 H, p. 138.

(14) Nāṣirī, *al-Istiqṣā*, Dār al-Kitāb, Casablanca, 1954, t. II, p. 113.

SOBRE LAS RAÍCES REMOTAS DE LA HISTORIA DE MARRUECOS

Comenzamos a estar en condiciones de ensayar un esquema de lo que fueron las grandes líneas de la Historia de Marruecos desde las primeras civilizaciones que podemos en cierto modo llamar históricas —es decir desde el Neolítico— hasta la islamización, que determinará el futuro del país hasta nuestros días. Extensa y variada época, tratada hasta ahora casi siempre sólo en trabajos eruditos, normalmente monográficos y fragmentarios.

Ha llegado, creemos, el momento de empezar a esbozar las primeras síntesis. Posibles hoy porque las investigaciones de los últimos años permiten una visión panorámica, todavía no definitiva, pero suficientemente segura en sus líneas generales. Y necesarias, ya que es lógico que el país, a continuación de haber alcanzado su independencia, desee edificar su propia historia nacional, de la que las épocas anteriores al Islam representan las primeras etapas, las raíces indispensables para comprender la base sobre la que se ha de desarrollar la historia posterior.

Estas breves notas no tienen otro objetivo que trazar un esquema, muy rápido, de lo que hoy sabemos sobre este mundo oscuro, incierto, sin profundizar y sin disquisiciones eruditas. Esquema que en otras ocasiones será necesario completar y ampliar. Pero que creemos conveniente avanzar ahora, ya que posiblemente es la primera vez que se realiza —por lo menos a partir de los datos modernos.

Cuatro direcciones determinarán —como sucederá después— los primeros tiempos de su pasado : la occidental terrestre, que lo liga al bloque del Mogreb y que es la fundamental; la mediterránea marítima, que habrá de enlazarlo, esporádicamente, con Oriente; la sahariana, cada vez más débil desde que, a partir de fines del Neolítico, el Sahara se deseca y pasa de ser un foco de vida a un espacio aislante. Y por último, muy débil, la que viene dada por las posibilidades de navegación de la fachada atlán-

tica, sólo a tener en cuenta en algunos momentos (en la época fenicia), y como derivación de la marítima mediterránea. Contra lo que muchos prehistoriadores han escrito reiteradamente, las relaciones con la Península Ibérica han sido escasas hasta que fueron llevadas —parcialmente— por agentes externos. Sólo en el momento de los fenicios hubo una comunidad entre ambos lados del Estrecho como consecuencia de su implantación simultánea en ambas orillas. Comunidad que después sigue en periodo romano, por formar la Península Ibérica y Marruecos parte de un mismo mundo político y espiritual. Pero cuando no son estos dos elementos (siempre forasteros), la circulación es mucho menor de lo que se ha venido repitiendo y de lo que la proximidad geográfica y la relativa facilidad de comunicación podrían hacer esperar.

En lo fundamental, de la primera ocupación humana relativamente estable hasta el Islam, aparecen en Marruecos las siguientes etapas :

1. Un mundo de estructura todavía paleolítica, es decir, de gentes viviendo de la caza y de la recolección de frutos silvestres y pequeños animales, con una industria de piedra rudimentaria que se conoce con el nombre impropio de civilización ibero-mauritánica. Extendiéndose por gran parte del Mogreb, es la primera vez que hallamos un grupo humano con unos tipos de vida y técnicas homogéneos, prefigurando lo que ha de ser más adelante la gran unidad —con sus inevitables matices— de la « Isla de Occidente ». Unidad que se reafirma, puesto que los « ibero-mauritánicos » presentan un tipo humano bien caracterizado, el llamado por los antropólogos tipo Mechta (o Mechta-Afalou), cuyas perduraciones en lo físico son evidentes en la población posterior.

2. Los primeros grupos de pastores (y, en menor escala, agricultores), viviendo en cuevas casi siempre, con una distribución marcadamente litoral. Forman parte de un gran conjunto de civilización, que ocupó toda la zona costera del Mediterráneo Occidental. A lo que hay que añadir posibles influjos del Neolítico sahariano entrados por el Sur del país.

3. La expansión fenicia, marcada con seguridad, por lo menos, a partir del siglo VIII antes de la Era cristiana, con la presencia en casi todas las costas marroquíes de comercio y establecimientos de grupos portadores de una civilización urbana, con alfabeto y otros elementos propios del

mundo ya muy evolucionado del Próximo Oriente. Y, como consecuencia, el impacto sobre los pastores y agricultores del país y la subsiguiente creación de los primeros núcleos urbanos propios, de la aparición de un sistema de escritura norteafricano, incorporación a la economía monetaria, aparición de los primeros reyes, etc. Época que nosotros hemos denominado púnico-mauritana y que tendrá su florecimiento entre los siglos III y I.

4. La incorporación de Marruecos al mundo romano, la primera civilización de tipo superior del Mediterráneo Occidental, que transformará el país de modo muy considerable, aproximándolo al estadio de los países vecinos, tanto del Mogreb como de Europa.

5. La fase entre la desintegración de la estructura política romana y la aparición del Islam. Período que es hoy el peor conocido, quizá, de las cinco etapas esbozadas, con un gran vacío de fuentes, tanto escritas como arqueológicas.

Dejando aparte la primera de las fases inmediatas (que con los escasos datos asequibles difícilmente podemos incorporar, hoy, a la problemática histórica), las cuatro restantes cubren un mínimo de 4.000 años de la Historia de Marruecos.

Nos detendremos un momento en las dos que van de la primera oleada neolítica (por lo menos de la primera conocida hoy) hasta la romanización.

Como en todo el resto del mundo, la aparición de los primeros grupos de pastores y agricultores —la entrada en lo que se ha llamado la revolución neolítica— es fundamental, pues coloca las bases de las primeras comunidades que viven, en lo esencial, como en los restantes períodos históricos.

Contra lo que se había creído desde los primeros tiempos de los estudios de Prehistoria hasta hace muy pocos años —menos de una década—, ni Marruecos, ni el Mogreb, ni tan sólo el Norte de Africa en general (con la excepción de Egipto, que fué siempre un mundo aparte) tuvieron un papel destacado en la creación del foco de neolitización occidental. No sólo en este momento se trata de una zona simplemente receptora —y no creadora—, sino que ni tan sólo fué importante como camino entre Oriente y Europa, a través de una supuesta vía de divulgación norteafricana de Este a Oeste. Por otra parte, Marruecos queda al margen del rico foco

de pastores del Sahara, que crearon el tan conocido arte rupestre y una industria de sílex de rara perfección.

Es posible que la visión actual esté influenciada por el hecho de que las investigaciones más densas se han realizado en la zona costera. Quizá nuevos descubrimientos vendrán, a la larga, a equilibrar la distribución geográfica que ahora se insinúa. Pero esto es hipotético. En todo caso hay dos hechos que de momento se presentan así : por una parte, las penetraciones del mundo neolítico sahariano son más bien escasas. Por otra, la civilización neolítica mejor definida en Marruecos se halla en el litoral mediterráneo, en las proximidades del Estrecho de Gibraltar —cuevas de Tánger, Gar Cahal, Caf taht el Gar—, y en la orla marítima atlántica (cueva de Dar es Soltán). Se trata de un mundo que, tanto a través de sus formas de vida como de sus producciones industriales, y en especial de su cerámica decorada con impresiones, enlaza con los grupos de los alrededores de Orán hacia el Este y con las de las costas hispánicas hacia el Norte. Todos ellos forman parte de un gran conjunto homogéneo, con variantes regionales, que se halla, más o menos en el mismo momento, en casi todas las tierras que rodean el Mediterráneo Occidental. Los podemos seguir desde los alrededores de Lisboa, pasando por Andalucía, Valencia y Cataluña, hasta el Sur de Francia y el Noroeste de Italia. Se manifiesta denso, asimismo, en la parte Sur de la Península Itálica, en especial por el lado del Adriático, enlazado con las islas de Sicilia y Malta. No parece que el arco se cierre por el extremo oriental del Mogreb, ya que en el territorio tunecino el Neolítico presenta un matiz propio, quizá derivado del sustrato capsense que existía allí desde siglos anteriores.

Es evidente que se trata de una gran unidad provocada por un fenómeno similar de una civilización que partiendo de un punto concreto se expandió por toda el área señalada. Está claro también que es el primer Neolítico de Occidente. El punto de partida es indudable que fué el Próximo Oriente y, dentro de esta zona, las costas del Asia mediterránea. En efecto, en los últimos años se va perfilando en varios yacimientos de Siria y zonas próximas la presencia de una cultura similar, vieja por lo menos de 5.000 años antes de la Era cristiana. Con este antecedente, y dada la distribución indicada, no parece dudoso que en la difusión los caminos marítimos tuvieron un papel esencial. Sin que de momento podamos decir cuál

de las zonas occidentales jugó un papel más importante en la transmisión, por ser anterior a los restantes grupos, ni tan sólo si este hipotético foco secundario primitivo existió al Oeste de Sicilia, o tuvo lugar una difusión más o menos paralela en el tiempo.

Pero esta unidad mediterránea occidental se rompe después, y precisamente por el lado africano. No se ha señalado hasta qué punto en el período siguiente hay un corte histórico, que separa radicalmente el Mediterráneo Norte —europeo— del Mediterráneo Sur —africano—. Y aparece por vez primera en la historia (aparte de los tiempos paleolíticos) esta caracterización que luego será casi una constante : Europa y el Norte de Africa se deslindan.

Este hecho es trascendental y sin duda tiene una profunda proyección hacia los tiempos posteriores —y hasta nuestros días—. Y viene provocado por dos hechos. Primero, porque sobre este Neolítico primitivo, igual en todas las costas del Mediterráneo Occidental, en las europeas aparece una segunda oleada (todavía anterior al conocimiento de los metales) más marcadamente agrícola que la anterior, que no llega ni a Marruecos ni al resto del Magreb. Entonces se produce el curioso fenómeno de que hallamos más similitudes entre este segundo Neolítico europeo (que los autores ingleses llaman « Neolítico occidental ») y Egipto, que no entre Egipto y el resto del Norte de Africa. Segundo, porque por razones que se nos escapan, el litoral norteafricano queda también al margen de otra gran corriente. La que a partir de poco antes del año 2000 antes de J.C. se extiende por el resto del Mediterráneo, ocupando la mayor parte de las tierras ribereñas occidentales y las islas más alejadas (Baleares, Cerdeña), que antes no habían sido tocadas, partiendo del Mediterráneo Oriental. Este movimiento de mecanismo similar al anterior, del primer Neolítico, lleva el conocimiento del metal (cobre y después bronce), junto con ciertos ritos religiosos, como los enterramientos colectivos, en megalitos de varios tipos o en cuevas. Su importancia para la Europa Occidental es indiscutible. Además de los adelantos técnicos del metal, de las nuevas corrientes religiosas, tiene una influencia clara en la transformación social. Se crean unas comunidades mucho más estratificadas que las neolíticas, aparecen los primeros poblados de cierta envergadura, se intensifica la agricultura.

Todo esto falta en Marruecos, como en el resto del ámbito norteafricano. Los intentos que hasta ahora se han hecho para defender la existencia

de una Edad del Bronce en el Mogreb se apoyan sobre bases muy débiles. Es posible, y lógico, que existieran algunos contactos. No sería imaginable un aislamiento total y absoluto en un momento en que la navegación mediterránea era intensa. Pero resulta evidente que tales contactos no fructificaron, que no hubo una implantación de este tipo de civilización, ni colonial ni local. Basta ver, por ejemplo, en qué ambiente, tan poco eneolítico (o de la Edad del Bronce, la terminología es lo de menos), se encuentran los fragmentos de vaso campaniforme hasta hoy hallados en Marruecos.

Cuando a poco de iniciarse el primer milenio antes de J.C. los fenicios comienzan los contactos con las costas marroquíes al mismo tiempo que las del Sur de la Península Ibérica, o de las islas meridionales — Sicilia, Cerdeña, Ibiza—, el panorama de los territorios europeos y norteafricanos es muy distinto. En estos últimos el ambiente es todavía neolítico. Así se explica la diferencia de reacción de los pobladores autóctonos de unas y otras zonas. Así, mientras al N. del Estrecho de Gibraltar se crea, como resultado, la civilización tartésica, en Marruecos habrán de pasar todavía varios siglos (hasta los siglos III-II), para que cuajen las influencias.

Los fenicios edificaron las primeras ciudades en el país, desde las que pueden considerarse como verdaderas urbes — Lixus, quizá Tánger — hasta las pequeñas factorías de las que sólo conocemos algunos ejemplos —tipo Sidi Abdselam del Behar—. Introducen a la larga, la economía monetaria, técnicas nuevas, como el uso del hierro, el torno del alfarero, o las explotaciones industriales de la pesca. No está claro que el llamado alfabeto líbico, el primero y autóctono norteafricano, se creara en territorio marroquí, sino probablemente en el Este del Mogreb, pero en todo caso su uso aquí es otra consecuencia de la presencia fenicia.

Sobre estas bases, y después de un largo período de contactos —un mínimo de cuatrocientos años—, aparece la primera civilización autóctona dotada de una categoría históricamente correspondiente a otros grupos culturales del Mediterráneo Occidental.

Es curioso comprobar como este impacto, de infiltración lenta, se manifiesta precisamente cuando ya se había producido el eclipse del mundo fenicio-púnico. En efecto, el momento de florecimiento es posterior a la segunda guerra púnica, y se manifiesta paralelamente al hundimiento

definitivo de Cartago en el siglo II. Por ejemplo, Tamuda, ciudad típica de lo púnico-mauritano, en los alrededores de Tetuán, se crea y vive cuando los romanos estaban ya instalados en la costa de enfrente, y dominaban Cádiz y Málaga. Y, si bien es cierto que las relaciones comerciales son intensas (una buena parte de las cerámicas finas de Tamuda son importaciones romanas, « campaniense »), el ambiente de la ciudad es una clara mezcla de fenicio-púnico por una parte y de bereberes locales por otra. De los primeros tiempos de Banasa, recientemente descubiertos, cabe decir algo parecido, y con mayor seguridad del mismo período en Lixus.

Como indican los ejemplos que acabamos de citar —Lixus, Banasa, Tamuda—, las referencias de la aparición de centros urbanos, no estrictamente « coloniales », a partir del siglo III, son litorales. ¿ Qué pasaba entretanto en el interior? ¿ Cabe suponer que hubo unos primeros atisbos de civilización urbana aparte de las zonas costeras?

No existe documentación, por el momento, para afirmarlo. Y hoy por hoy la suposición resulta aventurada. A través de lo que se comprueba en las cuevas excavadas, cabe decir que la vida cavernícola había acabado, sin haber alcanzado posiblemente la fase urbana o semiurbana. Una probable intensificación de la agricultura había creado la vida de aldea y es plausible pensar que algunos de los actuales poblados tengan base remota en esta época.

Sobre esta estructura social, urbana en las costas, aldeana en el interior, es sobre la que se apoyaron los primeros ensayos de una organización estatal estructurada autóctona, cuyo representante máximo es el rey Iuba II. Esta es la situación que hallaron los romanos cuando en tiempos del emperador Claudio, incorporan Marruecos a la gran construcción latina. Con ello termina la etapa que podríamos llamar de las fundaciones del país y se abre un largo paréntesis, durante el cual Marruecos forma parte de la gran unidad mediterránea, paréntesis que vuelve a cerrarse cuando se hunde el Estado que Roma creó. Pero las grandes líneas de estas últimas etapas caen fuera del tema de estas notas.

M. TARRADELL.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

RESEÑAS BIBLIOGRAFICAS

ANDRÉ (A.) et GAYOT (H.) — *De la cartographie en langue arabe*, Notes Marocaines, Revue de la Société de Géographie du Maroc, Rabat, 1960, n° 13, pp. 109-112 (8 planches).

Essai intéressant pour créer une série d'alphabets de styles différents en partant de caractères bas de casse d'une seule famille et dont la différenciation ne porte que sur le tracé du calame.

Gaston DEVERDUN.

Philippe de COSSÉ BRISSAC. — *Les sources inédites de l'histoire du Maroc*, 2^e série, France, t. VI, *Publications de la Section historique du Maroc à Paris*. Paris, Geuthner, 1960, 1 vol. in-4°, 870 pages.

On sait comment naquit la collection des *Sources inédites*... Tout au début de notre siècle, le colonel et comte Henry de Castries voulut écrire une *Histoire du Maroc*, mais il se rendit compte que les bibliographies marocaines n'étaient riches qu'en apparence et que bien des ouvrages par elles signalés semblaient fort sujets à caution. Aussi jugea-t-il nécessaire, comme il l'a écrit lui-même, de « rechercher de nouveaux éléments d'information et de recourir aux sources authentiques, aux documents originaux, en un mot d'entreprendre dans les dépôts d'archives et les collections de manuscrits une active campagne d'exploration. Il voulait ainsi faire revivre le passé du Maroc d'après les sources existant dans les pays étrangers, faute de documents marocains, alors impossibles à consulter et, aujourd'hui encore, bien difficiles à exhumer des archives où ils peuvent se trouver. Cette idée originale a permis de découvrir de très nombreux documents : traités de paix ou de commerce, lettres de souverains, d'ambassadeurs, de consuls, de marins et de marchands, contrats d'affrètement, associations de commerçants, etc., etc. Tous ces documents ont répandu un jour nouveau sur l'histoire du Maroc, rectifié des dates erronées, révélé des événements ignorés, dévoilé les négociations secrètes des chancelleries. Mais leur recherche a entraîné un travail considérable dans maintes archi-

ves européennes — en France, en Espagne, au Portugal, aux Pays-Bas, en Angleterre —, travail que le colonel de Castries a mené jusqu'à sa mort survenue en 1927. Après lui, son œuvre a été continuée par Pierre de Cenival, décédé en 1937, M. Robert Ricard, M. Philippe de Cossé Brissac et Mlle Chantal de la Véronne.

Le volume dont nous voulons parler — le vingt-cinquième de la collection — concerne l'histoire du Maroc de 1700 au 2 mai 1718, d'après les sources françaises et traite donc essentiellement des relations franco-marocaines.

C'est l'histoire de la course et des captifs qui domine alors ces relations. En effet, l'état d'hostilité continuait et, de part et d'autre, on faisait sur mer des prisonniers, réduits en esclavage ; les Français étaient presque tous rassemblés à Meknès, où ils travaillaient aux constructions du sultan Moulay Ismaïl, tandis que les Marocains ramaient sur les galères du roi de France. Au xvii^e siècle, le problème de la libération des esclaves avait donné lieu à plusieurs ambassades qui avaient toutes échoué, dont celle d'Abdallah ben Aïcha, venu à Paris et à Versailles en 1699. Durant la période qui fait l'objet du livre de M. de Cossé Brissac, les négociations sont suivies par les consuls français et surtout par les religieux rédempteurs, Mercédaïres ou Trinitaires. Ceux-ci font alors de nombreux voyages au Maroc et parcourent le pays sur lequel, dans leurs écrits, ils donnent maints détails intéressants.

Mais les relations franco-marocaines à cette époque présentent encore un autre aspect. Malgré un état de guerre de fait, des liens commerciaux existent entre les deux pays. Des consuls du Roi Très Chrétien exercent leurs fonctions dans l'empire chérifien et des navires français, surtout marseillais, importent des marchandises européennes dans les ports marocains d'où ils exportent les produits du pays.

Dans son volume, M. de Cossé Brissac publie une centaine de pièces, notamment des lettres de consuls ou de marchands français, de religieux rédempteurs, du fameux corsaire Abdallah ben Aïcha — l'ambassadeur de 1699 — et de Moulay Ismaïl, ces dernières adressées à Louis XIV, aux consuls du roi de France, à un caïd marocain et même au parlement britannique ; une note sur le commerce de Tétouan ; divers mémoires, dont l'un sur les ports de Safi et Mogador ; enfin, de larges extraits de la *Relation des voyages au Maroc des Rédempteurs de la Merci en 1704 et 1712*.

Ces documents parlent longuement des négociations suivies en vue de la libération des esclaves, des difficultés rencontrées par les religieux pen-

dant leurs séjours dans l'empire chérifien et font connaître les résultats obtenus : plus de soixante-dix Français et à peu près autant de Marocains rendus à leur pays. On y trouve également de nombreuses indications sur les lettres de Moulay Ismail avec les Turcs d'Alger et surtout sur les intrigues du fils du sultan dans le Sous. Il apparaît que cette province fut alors pratiquement en dissidence. Un des enfants du Chérif, Moulay M'Hamed el Alem, s'y conduisait en 1704 comme un souverain indépendant et tentait de négocier avec la France et l'Espagne. Plusieurs lettres ou mémoires donnent de curieux détails sur sa mort et sur celle de Moulay Zidan. D'autres parlent des agissements de certains de leurs frères, Moulay Ahmed el-Dehebi, Moulay Abou n-Nasr, Moulay ech-Chérif, Moulay Mimoun.

A propos du commerce dans l'empire chérifien, le nouveau volume des *Sources inédites...* nous renseigne : sur la ferme de la cire et des cuirs, donnée à des négociants de Fès en 1705 ; sur la situation des marchands français, qu'un ordre de Moulay Ismail, de 1707, enjoint au caïd de Rabat de protéger ; sur certaines difficultés rencontrées par nos compatriotes établis à Agadir ; sur la contrebande du soufre, dont l'exportation de France au Maroc fut interdite par une ordonnance royale de 1703.

Toutefois, la *Relation ... des Rédempteurs...* — M. de Cossé Brissac le souligne à juste titre — est quelque peu sujette à caution. C'est en effet, peut-on dire un livre de propagande, « écrit pour exciter la compassion et la charité des fidèles à l'égard des captifs ; aussi ne faut-il pas prendre à la lettre tout ce qui y est dit sur les cruautés de Moulay Ismaïl et sur les traitements infligés aux esclaves chrétiens. Mais on y trouve quantité de précieux renseignements sur la vie des habitants du pays — musulmans et israélites — leurs mœurs, leurs religions, leur façon de se vêtir et leur existence quotidienne.

Les documents publiés sont accompagnés d'un appareil critique considérable et de premier ordre. De très nombreuses notes, judicieusement rédigées, font ressortir la valeur et l'intérêt particulier de chaque document, en même temps qu'elles identifient les personnes citées et renvoient très souvent à d'autres sources. De plus, aux textes qu'il nous fait connaître, l'auteur a joint deux savantes études : la première, sur la *Rédemption des captifs français au Maroc*, résume l'histoire, souvent confuse, des pourparlers qui se sont déroulés de 1700 à 1718 et sert heureusement de fil conducteur pour en suivre le développement. La seconde, qui a pour titre *Etienne Pillet, l'avanie de 1716 et la suppression du consulat de Salé*, met en évidence les difficultés rencontrées dans l'empire chérifien par le commerce français. Ce sont des difficultés qui entraînèrent la rupture des

relations officielles entre la cour de Versailles et celle des sultans pendant quarante-neuf ans. Enfin, l'auteur a dressé deux listes, des captifs français au Maroc et des captifs marocains en France, listes desquelles il ressort que le nombre des uns et des autres était sensiblement le même.

Un tel ouvrage a demandé des recherches énormes. L'auteur n'a publié qu'une centaine de documents, mais il en a rassemblé et étudié plus de trois mille, tous cités dans ses notes, avec des références très complètes et très précises. Ainsi, les érudits qui voudront entreprendre une étude approfondie sur un point particulier seront à même de trouver facilement toutes les sources nécessaires.

On ne saurait trop insister sur la valeur scientifique du travail de M. de Cossé Brissac, qui constitue un admirable recueil et un incomparable instrument de travail.

L'auteur suit ainsi heureusement la voie ouverte par le colonel de Castries il y a plus d'un demi-siècle. La collection des *Sources inédites de l'histoire du Maroc* est trop peu connue, sauf dans certains milieux érudits, où elle jouit d'une grande renommée, entièrement justifiée. Sa continuité est assurée par la *Section historique du Maroc à Paris* que dirige M. de Cossé Brissac, à laquelle participent utilement plusieurs jeunes musulmans et dont l'œuvre fait grand honneur à la science française et marocaine.

Jacques CAILLÉ.

Jean GANIAGE. — *Une entreprise italienne de Tunisie au milieu du XIX^e siècle. Correspondance commerciale de la Thonaire de Sidi Daoud.* Presses Universitaires de France. Paris, 1960, 173 p.

L'Université de Tunis a entrepris la publication des Sources de l'histoire de la Tunisie. Dans cette nouvelle collection J. Ganiage, bon connaisseur de la Tunisie au XIX^e siècle, à laquelle il a consacré sa thèse, publie la correspondance commerciale de la famille Raffo concernant la thonaire de Sidi Daoud. Guiseppe Raffo, né à Tunis en 1795 tint à la cour du Bey un rôle non négligeable. Il exploitait, depuis 1826, le droit de pêcher le thon sur la côte du cap Bon, et la thonaire de Sidi Daoud demeura entre les mains de la famille jusqu'en 1901. La correspondance publiée en italien n'est évidemment pas complète. Elle ne fournit que les lettres au départ de Tunis, et ne couvre que la période du 1^{er} avril 1851 au 31 mars 1853 ; le décès de la détentrice du fonds Raffo ayant interrompu à cette date la publication. Les années 1854 à 1856 auraient été des plus intéressantes par suite du bouleversement apporté dans l'économie méditerranéenne (prix et échanges) par la guerre de Crimée.

Le livre de Ganiage nous fait pénétrer dans la vie quotidienne d'une firme européenne de moyenne importance occupant, à chaque campagne, près de 200 personnes, ayant un budget annuel d'environ 425 000 francs or. L'activité commerciale s'étend de Tunis à Civitavecchia, Malte, Livourne, Naples, Trapani, Gênes et Marseille. Gênes et Livourne sont les principaux marchés du thon, Marseille surtout la place financière (banque Durand). L'introduction de Ganiage (pages 7 à 20) éclaire l'essentiel de cette activité, fournissant des renseignements sur le fonctionnement de la thonaire, le personnel, les fournisseurs et les clients, les dépenses. Elle laisse pourtant dans l'ombre quelques points importants. Et, avant tout, celui du financement de l'entreprise. Une note (page 78, note 43) fait brièvement allusion à « di Martino consul général de Naples à Tunis qui semble avoir été un des commanditaires de Raffo ». G. ne nous en dit pas plus, ni quant aux indices sur lesquels se fondent ses présomptions, ni quant aux autres commanditaires ainsi indirectement évoqués. Que la famille di Martino ait été intéressée par l'affaire n'est pas pour surprendre. Elle joue en effet un rôle important dans la politique et le commerce italien en Méditerranée au milieu du XIX^e siècle. Renato di Martino, né à Sorrente, était consul général de Naples à Tunis où un de ses fils lui succéda. Un autre de ses fils, Giacomo, fut pendant trente ans consul général à Tanger et Gibraltar, puis en 1861 consul général d'Italie au Maroc et enfin député au Parlement italien ; son frère Joseph était consul à Alexandrie. La famille, de large assiette, disposait de nombreuses relations dans le monde des affaires et de la politique.

On peut regretter également que n'apparaisse pas, à travers les 230 lettres publiées et les notes, la place de la thonaire de Sidi Daoud dans l'activité générale des thonaires génoises en Méditerranée occidentale. Les archives de Gênes fournissent d'importants renseignements sur l'exploitation des madragues sardes à Gibraltar et à Cadix, sur les tentatives faites à la même date au Maroc. Il y a là tout un réseau d'activités à l'intérieur duquel il aurait été utile de replacer l'entreprise Raffo.

J.-L. MIÈGE.

ENRICO DE LEONE. — *La colonizzazione dell'Africa del Nord (Algeria, Tunisia, Marocco, Libia)*. t. II, Padova, 1960, 627 p.

Enrico de Leone, professeur d'histoire et de politique coloniale à l'Université de Cagliari, nous donne le tome II de son important ouvrage sur

la colonisation en Afrique du Nord. Le premier volume, paru en 1957, avait réuni trois études :

1. L'Africa del Nord nell'antichità, survol, en quelque soixante pages, de l'histoire nord-africaine des origines à 1830 ;
2. L'Algeria, de 1830 au gouvernement de R. Lacoste (110 pages) ;
3. La Tunisia, du début du XIX^e siècle à l'indépendance, avait la part la plus belle avec 250 pages.

Le volume II comprend deux parties, l'une sur le Maroc de la fin du XVIII^e siècle à l'indépendance (1), l'autre consacrée à la Lybie de 1835 à nos jours. Dans cette deuxième partie, qu'il connaît mieux, le professeur Leone est manifestement plus à son aise ; aussi lui accorde-t-il, pour une période sensiblement plus courte 322 pages au lieu des 250 auxquelles le Maroc a droit.

L'ouvrage, dans son ensemble ne répond guère aux promesses du titre. Il s'agit non pas d'un travail général sur la colonisation, en dégagant les lignes de force, communes aux différents pays d'Afrique du Nord, ainsi que l'originalité propre à chaque territoire, mais de simples études juxtaposées, sans liens entre elles. Il n'est, en outre, qu'accessoirement question de colonisation au sens exact du terme et des problèmes de contacts de sociétés et d'économies mais, beaucoup plus, d'histoire politique et diplomatique. Les facteurs économiques et sociaux n'apparaissent qu'incidemment, sans que soit souligné leur influence sur les événements. Pourtant, ici comme là, de quelle portée furent les débuts de l'industrialisation, le problème des terres, la montée de la bourgeoisie, le gonflement urbain, la naissance du prolétariat.

Même réduit aux perspectives choisies par l'auteur, qui sont légitimes, l'ouvrage appelle, dans sa conception, au moins trois réserves. Le plus souvent la petite histoire l'emporte au détriment des grandes lignes d'évolution. L'auteur semble s'être abandonné à sa documentation. Là où elle est abondante, il s'étend sans souci des proportions ; ainsi l'important traité de commerce anglo-marocain de 1856, dont les conséquences vont si lourdement et si longtemps peser sur le pays, est passé sous silence, sauf dans une incidente (p. 32), cependant que quatre pages sont consacrées au séjour de Garibaldi à Tanger en 1849-1850, événement mineur dans la vie de la petite colonie européenne, et ceci dans un chapitre qui, en

(1) Divisée en cinq chapitres pertinemment intitulés : La politique d'isolement — La politique d'équilibre — La crise — Le protectorat — La reconquête de l'indépendance.

45 pages seulement, retrace l'évolution du Maroc pendant les trois premiers quarts du XIX^e siècle.

L'histoire de chacun des pays de l'Afrique du Nord n'est pas replacée dans l'ensemble du contexte historique. Le jeu diplomatique en Europe, la trame complexe des relations internationales, sont cependant indispensables pour suivre et comprendre la politique des puissances vis-à-vis du Maroc ou de la Lybie. L'intérêt manifesté par l'Allemagne à l'Afrique du Nord après 1871 est, ainsi, directement lié à des préoccupations européennes, avec une volonté de pression sur le gouvernement français jusqu'en 1878, une évolution en sa faveur ensuite et, pendant quelques mois une franche collaboration qui se transforme brusquement en opposition lorsque Bismarck se rend compte qu'il ne peut rallier Jules Ferry à une alliance germano-française. Or dans le livre d'Enrico de Leone le nom de Bismarck n'est même pas cité.

N'est-ce pas s'interdire de comprendre la vraie nature des problèmes que de ne les envisager que dans le cadre limité de chaque Etat ? Que de semblables forces aient joué à l'ouest comme à l'est de l'Afrique du Nord n'est pourtant pas douteux. L'intérêt britannique pour la Lybie au milieu du XIX^e siècle est, en grande partie, comparable à celui porté au Sud marocain, et, dans l'un et l'autre cas, les perspectives d'accès au monde noir ne sont pas absentes. Les forces économiques engagées en Tunisie et qui joueront un rôle sinon décisif du moins important dans les origines du protectorat français, M. de Leone aurait pu les retrouver au Maroc, dans ces mêmes années 1880-1885. On pourrait multiplier les exemples.

Sans doute de telles lacunes de conception et de rédaction sont dues, en grande partie, à celles de l'information. La documentation originale se limite à quelques archives italiennes. De celles-ci il ne semble pas que l'auteur ait, d'ailleurs, tiré tout le parti possible ; nous pensons notamment au riche fonds de la Chambre de commerce de Gênes conservé à l'Archivio di Stato. Quant à la Bibliographie elle est indigente. Aucun des grands ouvrages parus sur l'Afrique du Nord depuis une dizaine d'années n'a été utilisée, de la thèse de M. Le Tourneau aux enquêtes dirigées par Robert Montagne, aucune des multiples études, souvent si neuves, de M. Emerit n'est signalée, etc. Ces manques ne sont pas propres aux ouvrages de langue française ou récents. Il n'est que de citer au hasard parmi les plus notables des travaux anglais : ceux de Cruikshank, Fournoy, Williamson, Murphy, Anderson, Landau ont été oubliés. Plus suprenante est l'omission d'ouvrages italiens, notamment de l'excellent article de Baldocchi *L'Italia e la prima crisi marocchina*, paru dans la *Rivista di stud.*

polit. internaz. en février 1957 et, plus encore du livre fondamental de Carlo Zaghi, P.S. Mancini, *L'Africa e il problema del Mediterraneo*, 1884-1885, Rome 1955. Les livres de Bono Ferrari (2), riches en détails sur cette population ligure installée au Maroc, à laquelle de Leone consacre ses meilleures pages, n'ont pas plus été utilisés.

Si des œuvres importantes sont oubliées, des articles et ouvrages de seconde main sont traités en autorité.

Tout est loin cependant d'être indifférent dans cette œuvre qui, dans certaines de ses pages, ne manque pas de puissance. Les parties les plus neuves sont, pour le Maroc, celles qui décrivent, avec un grand luxe de précisions biographiques, les origines de la colonie italienne et qui tracent le portrait des acteurs italiens de l'histoire ou de la petite histoire : les Chiappe, Montanaro, Scovasso, Gentile, Carpeneti, Malmusi... (3). Intéressantes aussi les pages, reprises d'un article publié par l'auteur dans la revue *Universo* en 1950, sur la mission militaire italienne et les origines de la célèbre maquina de Fès, et plus encore celles, consacrées aux visées italiennes de 1869 et qui sont le résumé de l'excellent ouvrage que de Leone a publié en 1955 : *Le prime ricerche di una colonia e la esplorazione geografica, politica ed economica*. Tout le chapitre qui étudie l'évolution récente, *La riconquista dell'indipendenza*, est d'un vif intérêt ; sur un terrain encore brûlant E. de Leone n'hésite pas à s'avancer.

Dans un ouvrage aussi important et si riche en détails il est inévitable qu'erreurs et inexactitudes se relèvent. Signalons, parmi bien d'autres ;

— D. Hay ne fut pas nommé consul général de Grande-Bretagne en 1844 mais en 1845 après la mort de son père survenue à Tanger en fin février ;

— Il est inexact que le représentant du royaume des Deux-Siciles, de Martino, ait habité Gibraltar et non Tanger ; il a vécu dans cette ville où il se maria en février 1839, où naquit son fils Renato en 1843 ;

— Descos n'était pas (p. 70) ministre de France à Tanger mais premier secrétaire de la Légation ;

— L'affirmation (p. 27) que jusqu'à la mort de Moulay Abd er-Rahman seul J.D. Hay s'était rendu en ambassade à Marrakech, fait bon marché

(2) GIO BONO FERRARI, *L'epoca eroica della vela. Capitani e bastimenti di Genova e della Riviera di Ponente del secolo XIX*, Gênes 1941, et *Capitani di mare e bastimenti di Liguria del secolo XIX*, Rapallo, 1939.

(3) Les archives étrangères auraient fourni à certaines de ces notices des précisions utiles, ainsi pour les Chiappe, dont Leone souligne justement l'activité à la fin du XVIII^e siècle tant à Tanger qu'à Mogador et à la cour chérifienne, d'importants documents existent aux archives portugaises. L'activité des Revello en liaison avec Gibraltar est bien éclairée par les documents anglais, etc.

de la mission conduite par Edme de Chasteau dans la ville en fin 1846, mission dont le capitaine de Maisonneuve a laissé une longue et importante relation ;

— L'emprunt marocain de 1861 ne fut pas contracté auprès du gouvernement anglais mais de financiers particuliers...

Au total un livre utile par de nombreux détails, avec quelques paragraphes neufs et d'un réel intérêt, mais auquel il a manqué, pour être un grand ouvrage, une plus riche information et plus de force de synthèse.

J.-L. MIÈGE.

M. LESNE. — *Les Zemmour : évolution d'un groupement berbère*, 472 p., VIII pl. cart. et XXXVI pl. photos h.t., 44 fig, Ecole du Livre, Rabat, 1959.

Le sujet que M. Lesne a présenté comme thèse de doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris et qui a obtenu la mention très honorable présente d'abord ce mérite d'être la première grande étude de géographie consacrée au territoire d'une tribu marocaine. En effet si le sous-titre : *Evolution d'un groupement berbère*, souligne la préoccupation de l'auteur de porter l'éclairage davantage sur les activités humaines que sur le cadre physique dans lequel elles se déroulent, cependant l'étude du milieu naturel n'est pas négligée. Au total c'est à une véritable monographie régionale qu'ont abouti les travaux de M. Lesne.

Le sujet avait de quoi tenter un chercheur préoccupé de définir les groupements du bled marocain dans leurs rapports avec les données du milieu et les contingences de l'histoire. La confédération des Zemmour, pointe avancée de la poussée berbère qui a affecté le Maroc central aux XVIII^e et XIX^e siècles, était en passe de s'implanter dans le Rharb et d'atteindre à la mer, lorsque l'instauration du Protectorat a stoppé sa progression et l'a même refoulée vers le Sud au-delà de la Tranchée centrale de la Mâmora. Comment vont réagir ces tribus « obligées de substituer à une occupation mouvante et instable une implantation réelle dans un pays devenu depuis peu de temps le support de leur patrie ethnique » ? (p. 4). La réponse à cette question se trouve dans les 472 pages de l'ouvrage abondamment illustrées et riches d'une solide documentation.

La première partie (38 pages) décrit les « aspects humains et géographiques du Pays zemmour » ; celui-ci se présente sous la forme d'un qua-

drilatère de plateaux de 70 km de côté se relevant du Nord, 150 à 200 m d'altitude en Mâmora, vers le Sud jusqu'à 1284 m vers El-Harcha. Le secteur central, le long de l'axe routier Rabat-Meknès, est favorisé par la planité et la relative fertilité des sols : *hamris* dérivant des sables argileux du « Sahélien », *tirs* sur les marnes miocènes. Au nord les sables de la Mâmora provenant du remaniement de la formation rouge villafranchienne sont beaucoup plus pauvres et voués à la forêt. Au Sud le territoire zemmour empiète sur le relief appalachien du Massif central avec ses crêtes de quartzites, ses pentes schisteuses, ses vallées sinueuses et enfoncées.

Une pluviosité relativement abondante, avec une moyenne de 500 mm de pluie tombant en 60 jours et certaines précipitations occultes, favorise la croissance de l'arbre : les forêts de chênes-lièges couvrent 124 000 ha, dont 64 000 pour la Mâmora et 60 000 vers le Sud, entourant une clairière médiane ouverte à la suite des défrichements opérés au détriment de la brousse à oliviers et lentisques.

Dans la deuxième partie : « Evolution de l'économie agricole et pastorale », M. L. expose d'abord l'« ancien état de fait » et il insiste sur les conséquences de « l'insécurité trait dominant du *bled siba* ». Il en résulte que « le seul mode originel d'acquisition des terres reste la conquête, et la propriété est d'abord collective » (p. 43).

L'unité d'exploitation est la *zouja*, superficie que peut travailler un attelage et attribuée par partage annuel selon le nombre de bêtes de labour possédées. La permanence de l'occupation aboutit progressivement à la melkisation de la terre et à la constitution de propriétés privatives familiales indivises.

L'économie traditionnelle tient du semi-nomadisme à prépondérance pastorale. La culture des céréales (orge, blé dur et accessoirement sorgho et mil) et la cueillette (champignons, artichauts, glands, etc.) le cèdent dans le genre de vie à l'élevage. La mobilité du troupeau le soustrayant aux incursions ennemies. Des pactes de *tata*, alliances conclues avec des groupements voisins, assurent la tranquillité des rythmes de transhumance.

Dans l'étude des facteurs de transformation (p. 81-131) l'auteur met en premier lieu l'accent sur l'instauration de la sécurité qui entraîne la stabilisation des groupements, dont les territoires sont délimités d'une façon définitive, et l'installation d'une autorité hiérarchisée. Cadres tribaux fixés, administration solidement établie, la voie est ouverte à « l'action d'influences évolutives délibérées ».

Une législation nouvelle prend corps qui codifie les modes d'appropriation des terres. Le caractère domanial des forêts est précisé, leurs

limites sont fixées. Cependant les droits d'usage sont garantis et en principe réservés aux seules tribus riveraines.

Les terres collectives qui gardent un si grand rôle dans le Rharb voisin se réduisent à environ 15 000 ha. « Réduites par la melkisation, l'appropriation abusive des chefs traditionnels, les expropriations ou les aliénations perpétuelles au profit des colons, les terres collectives restantes ne peuvent jouer ni un rôle économique important du fait de leur faible valeur agricole, ni un rôle nouveau, par suite de l'état d'esprit des collectivités » (p. 108).

Autre différence sensible avec la plaine du Bas-Sebou, la colonisation européenne n'a pas pris ici une grande extension. En 1927 elle était encore à peu près inexistante. Alors le gouvernement du Protectorat se préoccupa de jalonner par des fermes européennes les routes Rabat-Meknès et Tiflet-Oulmès et créa des lotissements de colonisation officielle comptant 40 exploitations et couvrant 8 650 ha. Les expropriations de terres collectives ou melk ne furent pas sans causer des remous dans la tribu. L'établissement de la colonisation privée (30 000 ha, 180 domaines) suscita moins de troubles. L'agriculture européenne est avant tout céréalière, ne laissant qu'un quart des surfaces cultivées (21 000 ha environ) aux légumineuses, au tabac, aux cultures fourragères ou florales et à la vigne.

L'équipement mécanique de ces fermes, dotées d'un matériel hors de mesure avec le train de culture du fellah, en a réduit la valeur d'exemple ; « mais l'implantation de familles françaises dans la campagne, l'apparition du salariat, les contacts avec une civilisation différente vont ... faire évoluer les populations et même modifier certaines structures sociales ». (p. 127).

L'intervention de l'Etat ne s'est guère manifestée qu'à partir de 1935 et c'est seulement après 1945 qu'elle prend une certaine extension. A l'action diluée des SOMAP (Sociétés marocaines de prévoyance) et de la S.C.A.M. (Société coopérative agricole marocaine) sous forme de prêts à court et moyen terme, de distributions de semences, de plants, d'engrais, de petit matériel et création de stations de monte, s'ajouta l'intervention plus concentrée de trois S.M.P. (Secteurs de Modernisation du Paysanat). Mais au total l'action des S.M.P. 18 à Dar-es-Soltane, 22 à Sfassif, 35 à Tedders, ne s'exerçait en 1954 que sur 3 500 ha travaillés à façon. Leurs réalisations demeuraient infimes par rapport aux besoins.

Bien qu'insuffisantes ces diverses actions ont transformé l'économie du Pays zemmour dont M. L. dresse ensuite un tableau complet (p. 182 à 303) et dont les faits marquants sont : une faible extension des surfaces cultivées par conquête de friches marginales, un meilleur assolement par

développement des légumineuses et des cultures de printemps, les progrès de l'arboriculture et des cultures maraîchères, celles-ci étaient d'ailleurs souvent le fait des *Sahraoua*, métayers au quart (*rebbaâ*). Cependant la situation de l'agriculture reste précaire comme l'atteste la faiblesse des rendements : 7 q/ha pour le blé dur.

Les conséquences de cette évolution sur le plan social sont multiples : apparition d'une catégorie de « jeunes fellahs » ou « colons zemmouris », morcellement de la propriété, développement des associations agricoles, diminution du khamessat et développement du salariat agricole.

Les progrès de la culture ont pour corollaire la régression de l'élevage avec la diminution du cheptel, la substitution de la transhumance au semi-nomadisme antérieur, la modification dans les rythmes des déplacements (en particulier la réduction des mouvements vers la Mâmora). Dans les formes nouvelles de l'activité pastorale on note la multiplication des contrats d'élevage, l'apparition des bergers salariés et le maintien des troupeaux en permanence dans certaines zones éloignées.

Dans la troisième partie : « Evolution générale », l'auteur, après avoir exposé les modes de contact avec le monde extérieur : — route et cars ; — radio et cinéma ; — écoles ; — militaires démobilisés, étudie les transformations qui en résultent dans la société zemmourie. Les aspects les plus notables en sont : le passage de l'économie fermée à l'économie d'échange, l'apparition de besoins nouveaux, l'éclatement du douar (au groupement de tentes d'autrefois se substituant une semi-dispersion de maisons en dur), l'influence des centres ruraux et tout spécialement de Tiflète et Khemis-sète.

Cette évolution fait craquer les cadres traditionnels : la famille patriarcale se divise en cellules conjugales ; le sentiment de la communauté nationale se substitue à celui du clan ancestral ; le parler arabe progresse (le bilinguisme est partout pratiqué, sauf encore par les femmes). Le droit coutumier local en dépit de vives résistances doit admettre certains termes de cette évolution : la femme acquiert le droit à l'héritage et la personnalité juridique.

Telles sont les lignes directrices de cet ouvrage qui vaut autant par le choix des témoignages que par la sûreté du jugement et la qualité d'un style vigoureux et imagé. Jamais encore le Maroc n'avait connu une étude aussi complète d'une organisation tribale. Dorénavant « les Zemmour » de M. Lesne constitueront un élément de référence indispensable pour toute étude de géographie humaine en ce pays.

J. LE COZ.

Gilbert CHARLES-PICARD. — *La civilisation de l'Afrique Romaine*. Paris, 1959.

Divide el Sr. Charles-Picard su libro en dos partes de tres capítulos cada una. La primera comprende « La revolución política » (Cap. I), « La revolución económica » (Cap. II) y « El problema social » (Cap. III). La segunda abarca « Vida urbana y confort » (Cap. IV), « Las costumbres » (Cap. V) y « El barroco africano » (Cap. VI).

En su primer capítulo, « La revolución política », considera el Sr. Charles-Picard que el punto de partida de la historia del Africa Romana se halla en la conquista de Julio César, aunque éste se limitara a apoderarse de lo que es hoy el Túnez occidental.

Desde el primer momento Roma no se preocupa de asimilar más que la población ya ganada a la civilización mediterránea y los territorios susceptibles de ser explotados por los agricultores, que se agrupan en ciudades. No hay que olvidar, ante todo, que la ciudad es el crisol donde se forja la vida política del mundo romano. Aparece así el Imperio como una federación de ciudades de las que una, la « respublica romana », forma por sí sola la cabeza y el corazón de todo el sistema.

Es un hecho que en ninguna provincia occidental se consigue, con tanto éxito como en Africa, la asimilación de las poblaciones autóctonas a través de unas ciudades que van brotando sin cesar. Sólo en la provincia proconsular (más romanizada, a diferencia de la imperial, Mauritania, más levantisca), hubo más de 200 ciudades, que se sepa hasta ahora. Cada una disponía de unos 500 m² de espacio, lo que indica una gran densidad.

Augusto, siguiendo la política africana de Julio César, fue creando colonias a donde enviaba soldados desmovilizados o propietarios italianos desposeídos de sus bienes, para abrir paso, en Roma, a sus parciales. La organización de estas colonias, dispersas sobre el territorio de la provincia, obligaba a los inmigrados y a los autóctonos a una compenetración más estrecha. La elasticidad imperial, no manteniendo discriminación racial alguna, permitió la evolución natural de los grupos. La obtención del estatuto municipal por algunos de éstos produjo el cambio de la colonia en una comunidad completamente asimilada, lo que se completó con la obtención de la ciudadanía.

Lentamente van apareciendo en todas las ciudades africanas, santuarios, estatuas de grandes personajes, emperadores, benefactores... Hay, incluso, arcos triunfales dedicados al emperador. Y las ciudades, como los individuos, van a la caza de honores y a intentar ejercer un papel más

importante en el país. En todas existe la propiedad individual y la desigualdad de riquezas esta paliada con la generosidad de los ricos, que necesitan de la masa para alcanzar sus pretensiones políticas.

Los cargos se eligen sin distinción entre autóctonos o emigrados, de forma que, a la larga, los africanos llegaron a ejercer un gran papel en la vida política del imperio. La asimilación, a su vez, por la mitología romana, de los dioses púnicos —lo que no deja de ser una paradoja— adorados por los naturales, fundió las últimas diferencias.

La paz romana basada, no en el poder, sino en el consentimiento de unos hombres encuadrados en la república romana, no fue solamente una atracción espiritual ejercida por un pueblo superior. Por el mejoramiento del nivel de vida, por el enriquecimiento que procuraba junto a su modo de actuar con los naturales, mereció Roma la devoción que hacia ella sintieron los pueblos africanos.

En « La revolución económica », su segundo capítulo, el Sr. Charles-Picard nos habla de uno de los más grandes hechos romanos, la transformación agrícola de las provincias africanas. A consecuencia de la conquista, el suelo africano pertenecía al pueblo romano. Era el « ager publicus ». Una sabia política agraria cedía a los naturales y a los romanos establecidos en la provincia este terreno, a cambio de cierta tasa. Un gigantesco trabajo de catastro se llevó a cabo, entonces, por la Administración. Todas las zonas susceptibles de ser cultivadas fueron divididas en rectángulos de unas 50 Ha. cada uno. Se despreció la zona montañosa, con pantanos o bosques. Y aunque existen grandes propietarios de terrenos, nada queda sin cultivar, pues éstos alquilan sus posesiones a cambio de un estipendio. Este « desmigajamiento » del terreno hubiera podido ser nocivo si la famosa « Lex Manciana », al mismo tiempo que regulaba la relación entre propietarios e inquilinos, no hubiera favorecido la asociación de los « cultores ». El agrupamiento era indispensable, especialmente para la utilización del agua, rara y preciosa.

Esta organización agraria, muy complicada en su administración, pero casi perfecta en la práctica, tenía una faceta muy interesante. Y era que favorecía la recuperación de tierras dadas por inútiles en el primer catastro, y la implantación en ellas de cultivos más rentables.

Africa del Norte, convertida en el granero de Italia, aparte de cubrir sus necesidades, consiguió ganar para el cultivo montañas, sitios pantanosos, lugares improductivos, logrando hacer un formidable trabajo. Protegidos por los emperadores que concedían ventajas excepcionales a los que plantaban olivos (s. II), se recuperaron más tierras, tras un trabajo

de canalización de aguas que aun hoy sorprende. Asombra, visto desde el avión, el terreno que se laboraba en la época romana. Zonas que hoy se desprecian por estériles o por poco aptas para el cultivo, llevan en su entraña la huella del catastro.

Lentamente las provincias africanas se fueron transformando de trigueras en oleícolas. El comercio y la industria giraron en torno al aceite que se consumía entonces, en el Mediterráneo, más que hoy. Nació, relacionada con esta industria, una cerámica que compensaba, económicamente, la compra de objetos metálicos necesaria a la provincia. La exportación en gran escala del aceite favoreció la mejora de los puertos. El comercio interior se hacía por grandes vías construídas por los romanos. Del límite de ellas partían caravanas hacia el sur que traían oro, marfil, esclavos, etc. del Sudán y del Níger.

Puede decirse que Africa del Norte disfrutó de gran prosperidad desde el siglo I hasta mediados del siglo III. Bibliotecas, termas, salas de espectáculos, fueron construídas por los emperadores. Pero toda esta riqueza se derrumbó. La mediocridad de las inversiones creadoras que permitirían emplear útilmente tanto beneficio, la falta de progreso técnico, etc. fueron, entre otras, las causas de las crisis económicas del pueblo romano, una de las cuales alcanzó también a Africa a mediados del siglo III.

Estudia el Sr. Charles-Picard en su Capítulo III « El problema social ». Vivían en las provincias romanas de Africa púnicos, libios y romanos. Nacimiento, origen étnico y religión ejercieron un papel secundario en la clasificación jerárquica. En realidad la distinción entre conquistadores y conquistados es tan poco notable que con dificultad puede el investigador reconocer el origen de tal o cual persona.

Ahora bien, existía la jerarquía de clases hereditarias : senatorial, ecuestre, decurial, que se basaba en la riqueza. No se podía ser senador sin poseer un mínimo de un millón de sestercios. Y no es temerario estimar en más de un millar el número de fortunas medias comprendidas entre 400.000 y un millón de sestercios en el Africa Romana.

Por debajo de senadores y caballeros hay una muchedumbre de burguesía municipal que poseía, como término medio, unos 50 000 sestercios. Fuera de esta clase opulenta, o medianamente rica, que fue ocupando grandes puestos, había los 5/6 de la población que eran la clase pobre, hombres libres, artesanos, campesinos y esclavos. Respecto a éstos últimos se puede llegar a la conclusión de que a fines del siglo II el esclavo rural tendía a desaparecer. En cuanto a los de la ciudad era su número poco elevado en relación con los de Roma. La revolución de las costumbres y de las leyes hacía costoso su mantenimiento.

El proletariado agrario era un fracción muy importante de la población total. En sí era ejemplo del defecto más evidente de la sociedad imperial, la desproporción de la vida entre las poblaciones rurales y la burguesía ciudadana, cáncer que, a la larga, arruinaría al imperio.

Las categorías de este proletariado rural eran muchas, desde los « coloni » a los « incolae ». Estos últimos eran los más miserables, privados de derechos políticos, vecinos a la servidumbre. Los que se libraban mejor eran los proletarios de las ciudades, que gozaban de los repartos de trigo y comida y a los que, en general, era más fácil la subsistencia. De todas formas, y en elogio de la política imperial, los campesinos no se encontraron nunca aislados y desprovistos de medios con que defender sus derechos. A partir del siglo I se produjo una mejora jurídica con la romanización. Para estudiar todos estos hechos es fundamental tener en cuenta que la clase social, tal como la concebimos actualmente, no existía en el mundo romano.

Lentamente la aristocracia itálica se vio sustituida por la africana, pues muchos emperadores, a partir del siglo II, prefieren hombres nuevos a los de viejas familias latinas. Muchos africanos, completamente romanizados ya, ocuparon cargos, cada vez más importantes, en la administración y en el ejército. Así Vettio Latro, gobernador de la Mauritania Cesariense ; Fronton, maestro de Marco Aurelio ; Silvio Juliano, jurisconsulto ; en fin, Septimio Severo, emperador.

El capítulo IV, « Vida urbana y confort », encabeza la segunda parte de este interesantísimo libro. Siendo el Imperio Romano, como ya se ha dicho, organizado en función de las ciudades más que de los campos, el triunfo de la romanización en Africa se mide por la abundancia de ciudadanos. Puede decirse que de unos 6 ó 7 millones de habitantes que tenía la Berbería romana en tiempos de su apogeo, la tercera o cuarta parte eran habitantes de ciudades. Se puede calcular en unos 300.000 h. la población de Cartago (años 150-258), ciudad que se tenía por la segunda o la tercera de todo el Imperio Romano.

No se puede calcular con exactitud, hasta ahora, los habitantes que tendrían otros centros. El Sr. Charles-Picard supone la existencia de 10 ó 12 con unos 300.000 ó 400.000 h. en su conjunto. Existieron muchos más que alcanzaron un mínimo de 10.000 cada uno. Desde luego, todo africano que se tuviera por acomodado, en los siglos II y III, era habitante de ciudad.

En el Alto Imperio la ciudad es considerada más que como centro comercial o militar, como centro político y como lugar de recreo. Se exceptúan los grandes puertos en los que la actividad industrial y comercial es considerable.

La ciudad acostumbraba a trazarse de un modo geométrico, con dos arterias principales que se cortaban en cruz (Timgad). Había lugares fijos reservados al foro, al teatro, y en general a todos los edificios públicos esenciales. El rigor geométrico de los planos se enmascaraba con ingenio, gracias a arcos de triunfo, estatuas, mármoles de colores, dorados etc. Nace así una ciudad suntuosa y teatral cuyos arquitectos acostumbran a ser orientales.

Escapan, sin embargo, a esta regularidad geométrica algunas ciudades, bien porque remontaban a la época núnica o púnica (Mactar) o por la naturaleza misma del terreno (Djemila), o por ambas cosas al mismo tiempo (Dugga). De todas formas es preciso poner de relieve el carácter occidental de la urbanización del Africa Romana. La ciudad romana, como la nuestra, está destinada a un hombre que busca, ante todo, asegurar su felicidad por su actividad personal. Ahora bien, si los arquitectos se inspiraban en un ideal y una técnica romana, los obreros continuaban subordinados a una tradición local de origen púnico, como se advierte en la elección de los materiales esenciales, en las medidas fenicias al tallar los bloques, el uso de ladrillos crudos, etc.

El confort romano estaba regido, más que el nuestro, por un sentido de la colectividad que lo presenta a nuestros ojos con una concepción más moderna de la vida que la actual. De este concepto nace, en la ciudad romana, el pórtico, refugio al calor; las salas ciegas de las termas, en donde se podía dormir la siesta (Cartago); los jardines públicos cuajados de árboles que prestan mucha sombra (Tebesa); cisternas de agua en casi todas las casas acomodadas (2.500 000 m³ en Cartago); termas gigantescas que exigían trabajos hidráulicos considerables (Mactar, Cartago). La obra maestra de la arquitectura romana es, sin duda, las termas, lugar donde se reunían todas las comodidades que un pobre no podía tener en su casa (baños y letrinas). Centros de deportes, de actividad intelectual y política, son expresión característica de un « modo de vivir ». Las termas de Cartago nada tenían que envidiar de las de Roma. Solamente la « cella media » tenía las proporciones de una catedral, sin contar sus capiteles en mármol blanco más grandes que un hombre, sus columnas de granito rojo, etc.

Africa Romana, dice el Sr. Charles-Picard en su V capítulo, « Las costumbres », gozaba en un principio de la misma diversidad de vestimenta que hay todavía en muchos lugares de Africa del Norte. Pero del mismo modo que el traje y las costumbres europeos se van imponiendo y uniformando la vida en estos lugares, pasó en el Africa Romana.

Al traje púnico (túnica amplia, mangas cortas y anchas, ceñida por un cinturón y capa rectangular, unida a los hombros por fíbulas) sucede

otro, oriental, más complicado (siglo I). Pero a partir del siglo II aparece el traje romano compuesto, esencialmente, de una túnica, acompañada de una toga. Se llevaban, generalmente, dos túnicas, una encima de otra. Los africanos gustaban de llevarlas ajustadas y adornadas de galones. Como nota curiosa recordemos que en el siglo II se pusieron de moda los abrigos cosidos con capuchón, originarios de la Galia. Pues bien, los bereberes los adoptaron e hicieron de ellos su traje nacional. De forma que la vida popular del Magreb conserva, en uno de sus rasgos más exóticos, la huella de la civilización romana.

A este uso de una prenda gala hay que añadir la dalmática y las bragas, tres elementos nórdicos. De la vestimenta externa femenina se sabe menos. La mujer africana, como la romana, dió gran importancia al peinado, y parece muy enterada de los cambios de moda en la metrópoli. El eterno femenino era idéntico. Lo mismo las mujeres que los hombres gustaban de adornarse con joyas.

Leyendo a los antiguos romanos se tiene la impresión de que la población se dividía en dos clases : los ricos, que tenían mesa abierta, y los pobres, que comían a cuenta de algún anfitrión generoso. De todas formas poco sabemos de la comida corriente, y sí estamos enterados de los banquetes, publicados en frescos y mosaicos. En ellos corría generosamente el vino.

En cuanto a la medicina, los discípulos de Esculapio eran numerosos, aunque de mediocre posición hasta el siglo II. Su mérito fue saber concordar sus prácticas religiosas con unas, higiénicas y dietéticas, bastante razonables. Pese a la deficiencia de sus galenos, la naturaleza africana era lo suficientemente sólida para que algunos llegaran a centenarios.

Respecto a la muerte, los romano-africanos pasaron de las costumbres cartaginesas, que creían que el difunto vivía en un mundo aparte del que no convenía turbarle, y por eso la tumba estaba desprovista de arquitectura exterior, al monumento funerario destinado a perpetuar la memoria del desaparecido, entre los vivos. Por eso debía atraer la atención, incluso por su utilidad como faro, abrigo a los viajeros que huyen de la lluvia... Nada causaría más placer a estos burgueses, dice humorísticamente el Sr. Charles-Picard, que la búsqueda de los arqueólogos interesados en reconstruir su historia, aunque les estropeen las tumbas. Habrían perdonado hasta que rompieran la paz debida a sus cenizas, con tal que los popularizaran.

Con las diversiones pasa lo mismo que con el confort, que están regidas por un sentido colectivo. Griegos y romanos consideraban que las autoridades debían proporcionarles los medios para entretenerse.

Como hoy, se clasificaban las distracciones en deportes y espectáculos. Entre los deportistas los había aficionados y profesionales. Todo el edificio de las termas estaba concebido como una palestra y hay que reconocer que los africanos eran de lo más apasionado en practicar los juegos.

En gran escala se hacía gimnasia, que encontraba siempre mecenas dispuestos a ayudar al económicamente débil; se ejercitaban en natación, ya en piscinas de las termas, ya en el mar; se cazaba mucho. Los aficionados descansaban aplaudiendo, a su vez, a los profesionales, púgiles y luchadores. También se iba al anfiteatro a ver a los « venatores », que afrontaban la lucha con leones. Todavía eran más populares los aurigas, cuyas hazañas se celebraban. Había, por último, sacrificios humanos en los circos.

En descargo de algunas diversiones de los romano-africanos, dice el Sr. Charles-Picard, hay que decir que si bien en todas las ciudades había un teatro, no se prodigaba lo mismo el anfiteatro o el circo.

El papel del cine lo representaba entonces el « mimo ». Ciertos actores, de rango internacional, se desplazaban por todo el Imperio.

La moralidad media del africano reposaba en la familia, restringida a un hogar en donde viven los hijos hasta que se casan. En su conjunto, la sociedad africana era más seria, en el siglo II, que la romana. El triunfo del estoicismo a fines del siglo II, la renovación espiritual que preparó el triunfo del neoplatonismo, contribuyeron a recomendar una vida más austera. El burgués africano medio vivía alegremente, pero para su familia era tradicionalista. La mujer se ocupaba de los hijos y del hogar. Pese a ello hubo mujeres que ejercieron influencia en la política y fueron admiradas por los filósofos.

En el capítulo VI y último el Sr. Charles-Picard nos habla del complejo cultural al que llama por sus características especiales, « El barroco africano ».

Si el emperador Domiciano que rechazó a Floro, por ser africano, al conceder el premio de poesía, hubiera levantado cabeza medio siglo más tarde, hubiera quedado bien castigado, por su estrechez de espíritu. Los africanos habían sido los herederos del saber itálico, que sufría al mismo tiempo un eclipse cultural y económico. Nadie en Roma dudaba que el orador Fronto era superior a Cicerón, o que Silvio Juliano reinaba en lo jurídico. Las « universidades » de Roma y de Atenas pululaban de africanos, entre los que destacaba el extraordinario Apuleyo de Medauro. Frente al helenismo triunfante, la latinidad hubiera sucumbido a no infundirle savia nueva estos africanos entusiastas. Algunos de ellos, convirti-

dos al cristianismo, harían nacer a la misma Roma en una iglesia hasta entonces griega. En efecto, si el latín es hoy lengua litúrgica, se lo debe a los africanos de los siglos II y III.

Por otra parte, la cultura púnica hubiera podido ejercer influencia en la romana, si hubiera habido letrados bastante instruidos en ambas. Pero el escolar que se instruía en lo fenicio, dado el sistema educativo de la época, no podía optar también por lo clásico. Y así, instruido en lo púnico, no podía ejercer ningún cargo en la república, ya que se necesitaba el latín. Su única salida era el sacerdocio africano. La reforma que latinizó definitivamente la liturgia, a fines del siglo II y principios del III, suprimió indirectamente la formación fenicia.

El africano del siglo I había conocido, pues, a intelectuales bilingües; pero la producción literaria aún no había dado su fruto. El siglo II había visto la oposición entre los educandos en ambas culturas. En el siglo III, por último, el púnico ya no se escribe. Queda reducido a un dialecto que se transmite de padres a hijos muy imperfectamente.

Finalmente, si bien es cierto que los griegos afluyeron a Cartago antes de la conquista romana, cuando los latinos establecen su dominación política cogen las riendas de lo económico y los desplazan. A ejemplo de Apuleyo muchos estudiantes completaban su educación retórica en Atenas, siguiendo en ello el ejemplo de los itálicos; pero con este hecho no se podía decir que hubiera influencia del helenismo en la literatura africana. La cultura africana es enteramente latina. Casos como el de Apuleyo, que dominaba perfectamente ambas lenguas, son excepcionales en el Norte de Africa.

La aportación africana a la cultura latina reposa sobre un extraordinario esfuerzo de educación popular de la metrópoli. Los latinos seguían el refrán que dice : « la letra, con sangre entra ». Mas, a pesar de sus defectos, la enseñanza recogió sus frutos. El estudiante seguía diversas etapas : 1) « litterator » (formar las letras, leer, contar); 2) estudio de la gramática en el « ludus » (especie de establecimiento de estudios secundarios); 3) la retórica, sin abandonar la literatura. Para vencer esta última etapa, que era la verdaderamente difícil, el escolar, si podía, se iba fuera a estudiar.

En alabanza de las familias africanas hay que destacar los sacrificios económicos que muchas realizaban para que sus retoños pudieran llevar a buen término brillantes estudios. Había quienes vendían sus bienes, con tal de proporcionar excelente educación a sus hijos.

Los estudiantes solían ir a Cartago, en donde no sólo había magníficos profesores sino también diversiones en profusión. En realidad era esta ciu-

dad el verdadero centro intelectual del país. Poseía una rica biblioteca, cuyo emplazamiento aún no se ha encontrado. Elevada al rango de los grandes centros culturales de Oriente, fue sede de Apuleyo, de actividad semejante a la de Cicerón, verdadero « nacionalizador » de la cultura latina itálica.

La cultura tuvo un carácter casi místico en el Imperio Romano. Homero y Virgilio eran considerados a manera de transmisores de la revelación divina. Ahora bien, este misticismo humanista tomó un carácter especial en tierra africana. Los africanos dieron gran importancia al hermetismo y al cultivo de la forma. Pero, en compensación, eran más dados a interesarse por la realidad y a observar con precisión y exactitud. Y así, en composiciones de forma retorcida, e incluso de fondo fantástico, aparecen lagunas totalmente realistas. Su mejor representante, Apuleyo, sintió una gran afición por lo científico. Practicaba la experimentación directa. Facilitó a sus compatriotas el estudio de las matemáticas, astronomía y agronomía, redactando para ellos unos manuales accesibles. Este hombre excepcional supo así actuar contra el principal defecto que la educación helenística había legado al Imperio Romano, la ausencia de estudios científicos, considerados sólo como antesala de la Filosofía. Apuleyo, en esto, es al mismo tiempo el heredero de los físicos griegos y el precursor de los alquimistas medievales. Pero otra cualidad relevante encerraba este hombre admirable, y es su inteligencia por los fenómenos sociales. No hay escrito suyo en donde no se hayan recogido los problemas esenciales del momento. Solo Petronio, el James Joyce de la antigüedad —según deliciosa puntualización del Sr. Charles-Picard— tuvo esta inteligencia sociológica que había desaparecido con la comedia antigua de los griegos.

Apuleyo, como buen africano, como buen representante de su época y de su país, no poseerá el equilibrio, ni en el fondo, ni en la forma, ni entre sí las partes de sus obras. He aquí por qué encaja el término « barroco » a este complejo cultural que ofrece todas las seducciones y todos los peligros de un « gongorismo » y de un « conceptismo ». Ni siquiera los africanos cristianizados pudieron librarse de él. Tertuliano, por ejemplo, personificando objetos materiales o nociones abstractas, sobrepasó en mucho a Góngora.

Si el aspecto literario de esta cultura ha sido desde mucho tiempo conocido, no ocurre así con su arte, tenido siempre por grosero, bárbaro y carente de originalidad. No obstante existió siempre, en las provincias africanas, un vivo sentimiento por la belleza, un interés constante por las creaciones estéticas y una gran curiosidad por los procedimientos de la técnica.

Lucha, en este país, el espíritu púnico, enemigo de la naturaleza y de su expresión realista. Su influencia hará preferir de todos los modos de expresión plástica los que dan poca importancia al espacio, la materia y la técnica : el relieve plano, el grabado sobre piedra o metal, lo simbólico. Por otra parte en la arquitectura libia era tradicional la construcción de tumbas megalíticas (Medracen) cuyo modelo procedía, sin duda, de la Europa atlántica; pero que los propios libios habían aprendido por caminos misteriosos. Estas construcciones ciclópeas proporcionaron a los africanos el gusto por la arquitectura grandiosa, de grandes masas.

Los reyes númidas, que presumían de helenizantes, trajeron artistas griegos. Y así, el substrato púnico y la influencia griega, hacen brotar nuevas escuelas (Mactar) en donde se llevan a cabo obras en las que son patentes la tradición teológica fenicia y el espiritualismo heleno (estela de Ghorfa).

Mas este arte no gustaba al burgués romanizado. Desde la época antonina hace decorar sus tumbas y ex-votos por artistas « ilusionistas » que trabajan a la moda de la capital. Surge así un arte oficial, frío y conformista. Pero junto a él se formó la verdadera escuela africana, que encontró su módulo en la decoración teatral y fantástica, en donde diera rienda suelta a su fantasía. La ciudad en donde pusieron de relieve su dominio y habilidad fue Lepcis (arco, basílica, foro), ciudad elevada al rango de capital imperial por mecenazgo de Septimio Severo. El arte severiano, producto y obra maestra de las escuelas africanas que desde el siglo II elaboraban su estética particular, triunfó en el siglo III y se impuso al arte imperial. Ahora bien, es indudable que recibió una influencia patente de los escritores y literatos. El gusto por el movimiento, por la búsqueda del efecto extraño, paradójico, por la expresión tumultuosa, tiene su raíz en la retórica de un Apuleyo o de un Tertuliano.

La fantasía poética de los africanos se pone de manifiesto en los mosaicos, de los que han sido hallados a millares. Son el fruto de una corriente artística muy viva, que nace en el siglo I y se prolonga hasta la Edad Media, con las últimas basílicas y los primeros palacios árabes.

A finales del siglo I ya hay muestras de un estilo impresionista, que trabaja a base de manchas coloreadas y saca mucho partido del claroscuro. En el siglo II, de reacción clasicista, se dibuja con más precisión. Los mosaicos puramente geométricos son de una elegancia severa, aunque esto no quiere decir que se prescindiera de escenas figurativas, de gran fantasía. Conforme avanza el reinado de Adriano, los arabescos vegetales van ganando terreno a los puramente geométricos. Cuando Apuleyo elabora sus obras maestras es el momento del triunfo del realismo. En la época

antonina los artistas son virtuosos de la anatomía humana. Se conserva el gusto por paisajes pintorescos, a la moda de Alejandría; pero la observación directa predomina sobre los modelos griegos.

A partir del siglo III reaparecen triunfantes las tendencias « románticas » patéticas e impresionistas. La evolución estética guarda, una vez más, relación estrecha con la evolución social y política. A la ornamentación serena, del siglo II, suceden ahora composiciones apasionadas, ricas en motivos pesados y complejos, florones de acanto atormentados... Las figuras animadas dejan de ser el centro de la composición, y se unen, como simples motivos ornamentales, a lo que la composición en su conjunto reporta.

Todo el siglo III gira alrededor de una orientación artística que lentamente va empobreciéndose, hasta que se produce un nuevo renacimiento en la época tetráctica, una vez que la paz y la prosperidad han sido recuperadas.

Africa, pues, ha devuelto a Roma tanto, por lo menos, como había recibido. Y si el legado del Africa Romana al patrimonio de la cultura universal no tiene la importancia del de Egipto o la Hélade, sin Apuleyo, sin Tertuliano, ni San Agustín en las letras, sin los mosaistas y escultores de Lepcis y Cartago, ni la cultura de la Europa cristiana, ni la del Islam, serían lo que son hoy.

Este extraordinario libro, tan erudito como ameno, es ejemplo de cómo el saber no está reñido con el buen decir. Su autor continúa en él la línea de su anterior « *La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal* », escrito en colaboración con su esposa. No queda más que decir de él sino que, cuando se comienza su lectura, se lee con apasionamiento hasta la última página.

Dora BACAICOA ARNAIZ.

José M^a MILLÁS VALLICROSA. — *Nuevos estudios sobre historia de la ciencia española*. — Barcelona, 1960. — 364 págs. con 5 grabs. + xv láms. + 2 hojas. — 225 mm.

Esta obra constituye una continuación de la titulada « *Estudios sobre historia de la ciencia española* », publicada por el Dr. Millás en 1949. Siguiendo el mismo criterio que en aquella ocasión, se nos ofrece ahora un grupo de artículos en los que se estudian diversos temas de historia de la ciencia. Algunos de estos artículos habían sido ya publicado en revis-

tas científicas especializadas, si bien ahora han sido reelaborados, ampliándolos y modificándolos adecuadamente, mientras que otros son totalmente inéditos.

El volumen comprende dos partes desiguales : la primera, de unas 50 páginas de extensión, está dedicada a « problemática general » y en ella se incluyen dos trabajos que estudian respectivamente la obra de Toynbee « *A Study of History* », debidamente valorada y a la cual se proponen algunas rectificaciones de que está evidentemente necesitada, y las de Américo Castro « *España en su Historia* » y de Claudio Sánchez Albornoz « *España, un enigma histórico* », a propósito de las cuales valora el Dr. Millás las aportaciones romana, islámica y judía a la historia de España.

La segunda parte del volumen, sensiblemente más amplia que la primera, pues se desarrolla a través de unas 300 páginas, tiene por objeto el estudio de temas muy diversos de « problemática particular » presentados por orden cronológico.

Unos capítulos están dedicados a los problemas que plantea la transmisión de las ciencias a Europa, como el que se ocupa del manuscrito A 19 de la Biblioteca Nacional de Madrid y de sus influencias en la transmisión de las ciencias; el que examina las primeras traducciones científicas de origen oriental hasta mediados del siglo XII; el que estudia la traducción latina del « *Liber de motu octave sphere* », del cual se nos da la edición crítica, con las variantes principales.

Los temas de Astronomía están representados por estudios sobre los primeros tratados de astrolabio en la España musulmana; sobre la doctrina del movimiento de las estrellas fijas en Rabí Abraham bar Hiyya ha-Bargeloní; acerca de una nueva obra astronómica alfonsí : el *Tratado del cuadrante « sennero »* de Rabí Zag de Toledo, ofreciéndonos la edición del texto según el manuscrito 8322 de la Biblioteca del Arsenal, de París; sobre una traducción catalana de las Tablas astronómicas de Jacob ben David Yomtob, de Perpiñán; sobre las Tablas astronómicas del rey Pedro IV de Aragón.

Los estudios de Agricultura se reflejan en los capítulos que dedica a la tradición de la ciencia geopónica hispanoárabe; a la obra de Agricultura de Ibn Baṣṣāl, cuya recensión menor ha sido editada en su texto árabe, acompañado de la traducción castellana y un estudio, a cargo del Dr. Millás y de Sid Mohammed Azimán, por el Instituto Muley el-Hasan de Tetuán; a diversas aportaciones para el estudio de la obra agronomica de Ibn Ḥayyāy y la de Abū-l-Jayr; al cultivo del algodón en la España musulmana.

Otros temas aparecen en esta colección, igualmente interesantes. Así encontramos un capítulo que versa sobre el oftalmólogo hispanoárabe Alcoatí ; otro en que se examinan algunas relaciones entre la doctrina luliana y la Cábala ; un tercero en que se recoge una medición de alturas efectuada en tiempo de don Enrique de Villena, tomada de la « *Crónica* » de Alvar García de Santa María, y de la cual se edita el pasaje correspondiente; y todavía otro nos da una nueva referencia de la enfermedad sufrida por Fernando I de Aragón, según la misma « *Crónica* » de Alvar García de Santa María, de la que asimismo se edita el pasaje que refiere la enfermedad del monarca aragonés.

Por último, cierran el volumen dos estudios que versan sobre la cultura cosmográfica en la Corona de Aragón durante el reinado de los Reyes Católicos y sobre Náutica y Cartografía en la España del siglo XVI.

Esta escueta enumeración de los temas desarrollados con su habitual rigor y seriedad por el Dr. Millás, nos puede dar buena idea del interés que encierra el volumen, en el cual hemos visto que se incluye la edición de textos inéditos de gran valor para la historia de la ciencia, además de ofrecernos reunidos trabajos que han aparecido dispersos en diferentes revistas y que resultan difícilmente asequibles en su primera versión.

Por todo ello creemos un acierto la publicación de estos « *Nuevos estudios sobre historia de la ciencia española* », que vienen a complementar adecuadamente los publicados por el Dr. Millás en 1949.

Mariano ARRIBAS PALAU.

CHARLES, Raymond. — *L'Evolution de l'Islam*. — Paris, 1960.

Como siempre que se plantea el problema del Islam surgen los conceptos de « islamismo » y « arabismo », el uno designando una comunidad de religión y el otro de lengua y civilización. En efecto, hay 400 millones de mahometanos en el mundo, de los que únicamente 80 son árabe-musulmanes. Y estos últimos guardan, como es lógico, la conciencia de ser ellos el pueblo matriz de la verdadera fe.

Sin embargo no existe error alguno al evocar al mundo islámico como un todo, ya que el Corán lo que exalta es precisamente esto, lo comunitario. Otro hecho digno de tenerse en cuenta, antes de pasar adelante, es la expansión « horizontal » del Islam en estos últimos tiempos, sobre todo en el seno del Continente Negro.

Tras enumerar el área geográfica que abarca el Islam, alude el Sr. Charles a su extraordinaria pujanza en los siglos medios. ¿Qué provocó su decadencia? Distintas respuestas se han dado a esta pregunta. Unas son de orden material, como el suponer que se produjo al carecer el mundo musulmán de los recursos energéticos necesarios para participar en la industrialización del mundo. Otras son de orden espiritual, como es el hecho de que para el mundo islámico cuente la fe, no las obras y que predominen los valores espirituales sobre los materiales. Sea cual fuere la causa, estas u otras, el caso es que el « milagro árabe » se desvaneció y que la civilización islámica quedó paralizada. Ha vuelto ahora a despertar el Islam —desde el siglo XIX— ¿Qué dirección tomará mañana lo que hoy es aún cruce de caminos? A esta pregunta intenta contestar el Sr. Charles con su libro.

El musulmán es ante todo, y por encima de todo, religioso. En su temperamento predominan las tendencias afectivas. Siendo inteligente, cultiva en especial la memoria, con lo que el mecanismo mental descuida el encadenamiento lógico y la generalización. Gusta en exceso del análisis en detrimento de la síntesis. Posee una gran sensualidad, producto, acaso, de su exceso de emotividad. Quizás haya que relacionar su erotismo a su tendencia guerrera, que acaba así reafirmando su temperamento viril.

Hay un punto sobre el que todos los musulmanes comulgan en sus arranques emotivos : la fe. Ahora bien, la sumisión a la omnipotencia divina, reflejada en la ley canónica, confiriendo carácter de « tabú » a los principios del Libro, es trascendental a la civilización islámica, pues, como se sabe, el Corán prescribe no solamente la vida religiosa sino la civil, la penal, la moral. Este « inmovilismo » tiene graves consecuencias. Ocurre, además, que uno de los hechos modernos que condicionan la técnica es hacer esclavo al tiempo. Pues bien, aunque el musulmán no ignore su valor, lo concibe como algo eterno, como algo homogéneo, algo que no se desdoblara en pasado, presente y futuro. Este desdén hacia lo cuantitativo priva a la ciencia y a la industria musulmanas de tablas y medidas, de calendarios a plazo fijo, que han permitido el desenvolvimiento económico y la posesión de la naturaleza a otras civilizaciones no islámicas.

Esta sociedad de tipo teocrático, que ha vivido tanto tiempo sumergida en sí misma, se ha puesto en contacto directo con Occidente, especialmente a través del prisma de la civilización. Se ha puesto en contacto, sobre todo, con las ciencias exactas, con la noción del tiempo, con métodos gubernamentales y administrativos, con modos de vida testigos de una constante desobediencia a lo divino, tal como es concebido por el musulmán tradicional.

Ante este mundo poseedor de una gran riqueza material, el mundo islámico decidió — según el Sr. Charles — adoptar la técnica europea echando por la borda lo que la organización musulmana tenía de escolástico; pero sin dejarse asimilar por Occidente. Su misión actual es llegar a formar un gran imperio árabe que salve a la humanidad envejecida, ya que el Islam, según recuerda el R.P. Abd el-Jalil, no reconoce más límites que los del globo terráqueo.

¿ Qué evolución sufre, entre tanto, el Islam, en el plano ideológico ? Diversas revisiones se han hecho en su seno. Quizás la más atrevida sea la de Abd al-Raziq, al pretender que el mensaje primero confiado por Allah al Profeta era únicamente espiritual, y no gubernamental (1925). Por su parte el indio Iqbal proclama abiertamente la necesidad de una renovación en los « conceptos de los sistemas teológicos encubiertos en la terminología de una metafísica prácticamente muerta » (1930). No hay duda de que la reforma es necesaria ; pero aún no se ha encontrado el « justo medio » que salvaguarde la identidad teórica de lo espiritual y lo temporal. Es cierto que no es más que una pequeña minoría la que se preocupa del problema, ya que a la masa le es totalmente ajeno. Pero no hay que olvidar que Occidente tardó cuatro siglos en adoptar, y a veces de un modo precario, el concepto racional del conocimiento.

Tras estudiar el nacionalismo musulmán, al que el Sr. Charles da como doble vertiente la « unión sagrada » frente a lo no islámico y la pérdida del prestigio occidental tras las guerras del 1914 y 1940, pasa a ver la transformación que han sufrido la sociedad y las instituciones musulmanas. Hace del tema diversos apartados : el político, el económico, el social, el del derecho y el de la mujer.

Sobre política llega a la conclusión de que los nuevos dirigentes — en general — no marchan por un camino netamente definido. Siguen más bien una línea de balanceo que les puede conducir, a pesar de su habilidad, a caer en manos de alguna gran potencia que les ofrezca su apoyo en aras de una pretendida amistad. Considera que el arquetipo de los países árabes es Egipto, cuya evolución analiza a través de la historia.

La economía ejerce, por su parte, un « tropismo » sobre la evolución política y social de los pueblos. El mundo rural no ha ocupado aún el lugar destacado que le corresponde en un Islam en evolución, cuya población crece sin cesar. En Argelia, por ejemplo, en 1856 había 2 500 000 musulmanes, cifra que se ha convertido en 9 400 000 en el año 1954.

Padece el campo dos males esenciales : el de los múltiples intermedios de quienes depende, y el de sus métodos anticuados de cultivo,

a pesar de que la técnica de los riegos ha mejorado en algunos países. Es cierto que se han intensificado los cultivos que son capaces de ser industrializados, como el tabaco, la caña de azúcar, el algodón etc. Pero estas materias primas, objeto de exportación, van a enriquecer a los compradores, que son los que los industrializan y les sacan el provecho. Por eso, a pesar de su lento progreso, la agricultura es incapaz de nutrir todavía al mundo árabe.

De la industria, por otra parte, sólo la minera ha sufrido un gran progreso desde la última guerra mundial. Los hidrocarburos de Oriente Medio, por ejemplo, alcanzan el 9/10 del consumo europeo. Pero las avideces de la minoría poseedora de los pozos de petróleo, la falta de preparación moderna y de cuadros técnicos, así como la codicia de las compañías explotadoras del precioso « oro negro », no le permiten al mundo árabe sacar el partido que podría de sus riquezas.

Sobre la evolución de la sociedad islámica opina el Sr. Charles que ejerce un papel beneficioso en alto grado la enseñanza racional que, con sus modernos métodos, contribuirá a desterrar rutinas ancestrales. El musulmán actual tiende, así como la mujer, a conquistar su autonomía, si no su independencia. La familia patriarcal está en vías de disgregación. Las condiciones del trabajo, la conciencia del valor del dinero en la economía moderna, el ejemplo de la vida europea, están constantemente influyendo en el individuo. El matrimonio va también cambiando de horizontes. La mujer se instruye, consiente en su matrimonio, trabaja fuera de casa, interviene en la política, se ocupa de la administración de sus propios bienes.

¿ Y en un terreno tan cerrado como el jurídico ? La sociedad islámica va cambiando su ritmo de vida. Esto tenía que provocar, más pronto o más tarde, un desacuerdo entre el sistema jurídico existente y el elemento cambiante de la conciencia social. Todo un cuerpo legislativo ha ido surgiendo al margen de la ley sagrada, justificado por el deber que tiene la autoridad temporal de velar por que sus correligionarios marchen por el camino recto. Sin embargo hay que tener en cuenta que esta autoridad no ha dudado, llegado el momento, de solicitar, en difícil y respetuosa medida, el texto sagrado.

En el derecho público se ha producido una escisión clara con la era constitucional. Dejando aparte a Turquía, que en 1923 hizo laicas todas sus instituciones, el Iran proclamó, en 1907, la separación de poderes, dejando a los ulemas el derecho al veto en el caso de que las leyes contrarioran los santos principios. La constitución siria daba en 1953 la ley sagrada como fuente principal de su legislación. La constitución del Pa-

kistán, en 1956, ordena a la vida individual y colectiva guiarse por el Santo Corán y la Sunna. La constitución egipcia de 1956 dispone que el Islam sea la religión del Estado.

Por su parte el derecho penal ha experimentado una evolución semejante, así como los derechos individuales del hombre. Claro que muy pocos países, como Turquía, se han atrevido a rechazar en bloque las prescripciones sacras para admitir, a cambio, códigos civiles europeos.

El despertar cultural del Islam data del siglo XIX. Desde comienzos del XX hasta 1956 fue El Cairo el líder de este movimiento. Pero esta preeminencia le es hoy disputada por la escuela sirio-libanesa, e incluso por el Irak. La enseñanza, cada vez más organizada, juega en ello un papel fundamental. De todas formas el Islam, para sus progresos técnicos y sus intercambios internacionales, necesita de una lengua que le sirva de vehículo, el francés en el Magreb y el Líbano; el inglés, en Egipto; el ruso, en el Irak. El sustrato tradicional y el modernismo están en pugna, y es indudable que la joven generación, dotada ya de diplomas, desplazará antiguos prestigios.

A su vez la evolución del sexo femenino varía de un país a otro. En Turquía en 1957 había ya más de 5 000 mujeres con títulos de doctor en diversas ramas de las letras y de las ciencias. En los países bolcheviques el nivel femenino del mundo islámico se ha elevado de un modo asombroso. En la India se le ha concedido a la mujer el derecho a la sucesión después de la posibilidad de divorciarse. En Egipto, tras las campañas del padre del feminismo, Qasim Amin, y de la señora Charawi —además del papel que ha ejercido la revista « La Egipcia »— la condición de la mujer ha mejorado mucho. En Argelia hasta 1935 no se escolarizaron las jóvenes. Y, cosa curiosa, en el plano político la mujer ha obtenido resonantes triunfos, como es el derecho a voto. En conjunto las jóvenes musulmanas buscan en la formación profesional una seguridad social. Su porvenir no deja de ser risueño, pues se ven animadas por la comprensión del elemento masculino joven, sobre todo del que se ha formado en la escuela y en las universidades.

Dedica el Sr. Charles un capítulo de su libro al Magreb, aunque en realidad trata exclusivamente de la cuestión argelina. Después de analizar este espinoso problema, llega a la conclusión de que reside en que ambas psicologías, la musulmana y la argelino-europea, se desconocen entre sí y de ahí nacen sus incompatibilidades mutuas.

Concluye el Sr. Charles su libro hablando en los últimos capítulos del mañana del Islam, y de sus relaciones con el comunismo. Considera como

elemento importante en favor de una actualización del espíritu musulmán, el hecho de una « juventud » demográfica. Es decir, que en la mayoría de los países islámicos hay más de la mitad de la población que tienen menos de 20 años. A pesar de los peligros que puede encerrar una juventud impetuosa, cabe esperar de ella, dice el Sr. Charles, tendencias dinámicas que provoquen una renovación en todos los órdenes de la vida.

En cuanto al futuro político caben dos hipótesis : o bien su acción se centralizará en una postura que es muy querida a los musulmanes, el « mahdismo », o bien se producirá una sustitución de los cuadros tradicionales por otros de clara ideología marxista. Acaba, por último, el Sr. Charles deseando que las relaciones entre Occidente y el Islam no se inspiren en « bases militares », sino en un desenvolvimiento cultural mayor que hasta la fecha, en fructíferas relaciones económicas y en todo aquello que sea símbolo de la cultura y de la paz de los pueblos.

El libro del Sr. Charles, interesantísimo, revela un profundo conocimiento del tema, aunque a veces —todo hay que decirlo— peque un tanto de parcialidad.

Dora BACAICOA.

Henri JAHIER et Abdelkader NOUREDDINE. — *Anthologie de textes poétiques attribués à Avicenne*. (Publications de la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie d'Alger), Alger, 1960.

Un docteur en médecine et un arabisant patenté ont l'heureuse idée d'associer leurs compétences et leurs efforts pour explorer la littérature médicale et philosophique — voire poétique — des grands médecins qui ont utilisé la langue arabe et ont laissé leurs noms à la postérité. C'est ici le quatrième volume qu'ils publient à ce sujet.

Ils ne peuvent manquer, cela va sans dire, de s'intéresser à Avicenne qui a joui d'une renommée flatteuse dans l'univers de son époque, et dont le nom reste toujours illustre encore en notre temps de progrès accélérés.

Cependant, l'œuvre du grand homme est considérable. Déjà nos auteurs ont publié, traduit et annoté le « Poème de la médecine ». Ici, ils ne veulent donner qu'une anthologie des textes poétiques attribués à Avicenne, traitant de sujets médicaux, philosophiques ou littéraires.

Car au temps d'Avicenne, les grands esprits ne cantonnaient pas leur activité intellectuelle dans des domaines strictement limités et la spéciali-

sation, au-delà du domaine purement littéraire, ne sévissait pas encore. Et ils écrivaient en vers.

D'autre part, ces grands esprits n'ont pas manqué de disciples et d'imitateurs qui ont eu la modestie et le désintéressement de laisser attribuer à leur modèle les chefs-d'œuvre de leur imagination et de leur talent.

Ainsi s'explique la prudence qui se révèle dans le titre de l'ouvrage, objet de notre propos : « *textes attribués à* », poèmes apocryphes. On ne prête qu'aux riches ; il convient de décanter dans une matière trop abondante ce qui est propriété indiscutée du poète de ce qui n'est qu'exercice de versification à la manière du maître.

Il faut bien dire que les poésies d'origine douteuse sont ici en plus grand nombre, mais il faut bien dire aussi qu'il est difficile, pour ne pas dire plus, de distinguer l'original du pastiche, du fait que la métrique arabe est d'une rigueur peu commune. L'inspiration seule, décelée surtout par l'originalité des images pourrait donner des titres de propriété aux poètes, si elle n'était trop facile à reprendre et à imiter.

MM. Jahier et Nouredine ne manquent pas de remarquer que la poésie d'Avicenne rappelle celle de Khayyam qui écrit en persan (Avicenne lui-même composa dans cette langue). Cependant les confusions entre les deux poètes ne sont pas possible : nous avons affaire à deux génies bien originaux.

Dès que l'on voit le nom d'Avicenne sur le titre de l'ouvrage on est porté à croire que la médecine médiévale va nous être offerte. Il n'en est rien ici, heureusement, ou du moins presque rien. MM. Jahier et Nouredine ayant traité le sujet de la médecine avicennienne dans un autre ouvrage, ils nous présentent ici un homme supérieur, un philosophe, pour mieux dire un sage. C'est alors que le lecteur éprouve cette émotion apaisante, cette joie de l'esprit, ce désir d'élévation morale que seuls les chefs-d'œuvre savent faire naître.

Sans doute, notre intelligence rationaliste s'amuse-t-elle à la lecture des prédictions astrologiques d'Avicenne que les auteurs ont bien fait de classer au nombre des poésies apocryphes. Mais ils ont bien fait aussi de les publier afin de mieux faire connaître l'esprit du grand homme sous toutes ses faces. Une statue marmoréenne excite l'admiration, mais non l'affection ; une petite faiblesse rend le héros plus humain. L'éditeur de « Nostradamus », de nos jours récents ne s'est-il pas enrichi ? Sachons faire preuve d'une modestie charitable.

La présentation de cette anthologique est digne d'éloges : le texte arabe à droite, la traduction française à gauche, sont faciles à lire et à

comprendre ; la graphie arabe manuscrite est d'une clarté et d'une élégance indiscutables ; les voyelles et les signes sont au complet : c'est ainsi que l'écriture arabe devient d'une lecture aisée, engageante, chose indispensable quand il s'agit de poésie. Cependant une trentaine de pages, à droite du livre, toutes en caractères arabes d'imprimerie, non vocalisés — mais la prose a moins besoin de voyelles que la poésie — donnent sur Avicenne et sur ses poèmes de très utiles indications qui complètent sans les répéter les pages et les notes qui les précèdent à gauche.

Une autre trentaine de pages est consacrée à des notes explicatives de certains mots et de certains vers. Elles attirent toute notre attention par leur érudition, par la richesse des aperçus et par leur caractère instructif, car elles débordent leurs sujets ou les approfondissent.

Ainsi l'anthologie que MM. Jahier et Nouredine présentent est une importante et heureuse contribution à la connaissance de l'œuvre d'Avicenne, non seulement grand médecin mais homme supérieur dans toutes les acceptions de cet adjectif laudatif. Grâce à eux, on a de nouvelles raisons d'admirer, d'aimer même, celui qui fut au Moyen Age un pôle (comme disent les mystiques musulmans) de la science médiévale et de la sagesse philosophique.

L. BRUNOT.

T.F. MITCHELL. — *Prominence and syllabication in Arabic* dans *Bulletin of Oriental and African Studies*, University of London, vol. XXIII, part. 2, 1960.

En une vingtaine de pages, si denses qu'on ne saurait les résumer, M. T.F. Mitchell donne les conclusions auxquelles il arrive dans ses recherches sur la syllabe et l'accent dans les parlers arabes d'Orient. Sans doute, les dialectes marocains sont assez éloignés de ceux-là dans le domaine des investigations de l'auteur. C'est une raison de plus pour que les linguistes marocains s'y intéressent, la comparaison de leurs dialectes occidentaux avec ceux de l'Orient ne pourra que leur révéler mieux l'originalité de leurs parlers propres. Ce travail de comparaison leur sera d'autant plus facile et à la fois plus utile, que M. Mitchell connaît bien les idiomes citadins du Maoc et, sans les citer, en fait cas dans son exposé.

La syllabe arabe, par ailleurs, pose des problèmes de phonétique et de phonologie, tant en classique qu'en dialectal, qui sont d'un très grand intérêt. Le R.P. Fischer les a étudiés pour le classique en exposant les

théories des grammairiens arabes et en les éclairant par les données de la linguistique générale. M. Mitchell de son côté donne ici des aperçus nouveaux sur la partie dialectale et orientale de la question. Et il n'est pas interdit de penser que d'autres savants partant de ces études solides, les confirmeront en les élargissant et en les imitant.

En les imitant, disons-nous, car précisément l'exposé de M. Mitchell est si imprégné des découvertes les plus récentes de la science linguistique qu'il offre en même temps que les résultats précieux d'une enquête, un plan pour des recherches nouvelles, et, comme substrat, un cours de phonologie appliquée.

L. BRUNOT.

IMPRIMERIE DE L'AGDAL - RABAT

DERNIÈRES PUBLICATIONS — ÚLTIMAS PUBLICACIONES

des sections de recherche de la Faculté des Lettres de Rabat
de las secciones de investigación de la Facultad de Letras de Rabat

I. — PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES MAROCAINES

- LX. — DEVERDUN (G.), *Inscriptions arabes de Marrakech*, Rabat, Editions techniques nord-africaines, 1956.
- LXI. — JEAN-LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, trad. A. Epaulard (2 vol.), Paris, Adrien-Maisonneuve, 1956.
- LXII. — DEVERDUN (G.), MEUNIE (J.) et TERRASSE (H.), *Nouvelles recherches archéologiques à Marrakech*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1957.
- LXIII. — ALLOUCHE (I.S.) et REGRAGUI (A.), *Catalogue des manuscrits arabes de Rabat* (Bibliothèque générale et Archives du Maroc). Deuxième série (1921-1953), II, Rabat, Editions techniques nord-africaines, 1958.

II. — COLLECTION « HESPÉRIS »

- XIV. — LAMBERT (Elie), *Histoire d'un tableau, l'Abderrahman, sultan du Maroc, de Delacroix*, Paris, Larose, 1953.
- XV. — VAJDA (Georges), *Juda ben Nissim ibn Malka, philosophe juif marocain*, Paris, Larose, 1954.

III. — COLLECTION « TEXTES ARABES »

- XII. — FAURE (A.), *At-Tašawwuf ilā rijāl at-tašawwuf*. Texte d'Abū Yaḳūb Yūsuf ibn Yaḳyā at-Tādilī, publié avec une Introduction et six index, Rabat, Ed. techniques nord-africaines, 1958.

IV. — COLLECTION « NOTES ET DOCUMENTS »

- XVIII. — TRYSTRAM (J.P.), *L'ouvrier mineur au Maroc*, Paris, Larose, 1957.
- XIX. — AYACHE (G.), *Aspects de la crise financière au Maroc après l'expédition espagnole de 1860*, Rabat, Imprimerie royale, 1959 (trad. arabe de l'article paru en français dans la *Revue historique*, t. CCXX, oct.-déc., 1958).

INSTITUTO MULEY EL-HASAN

- MILLÁS VALLICROSA (José María), *La ciencia geopónica entre los autores hispano-musulmanes*. Traducción árabe de °Abd al-Laṭīf al-Jaṭīb. Tetuán, 1957.
- Vernet Ginés. Texto árabe. Tetuán, 1958.
- GUENNÚN (°Abd Allāh), *Dīwān del rey de Granada Yūsuf III*. Texto árabe. Tetuán, 1958.
- TARRADELL MATEU (Miguel), *Lixus*. Historia de la ciudad. Guía de las ruinas y de la sección de Lixus del Museo Arqueológico de Tetuán. Texto castellano. Tetuán, 1959.
- AL-MAGRIBĪ (Ibn Sa'īd), *Kitāb baṣṭ al-arḍ fi-l-ḥāl wa-l-'arḍ* (Libro de la extensión de la tierra en longitud y latitud). Editado por el Dr. Juan Dāwud (Muḥammad), *Historia de Tetuán*, vol. I. Texto árabe. Tetuán, 1959.
- Al-Tiṭwānī (Muḥammad b. Abū Bakr), *Ibn al-Jaṭīb según sus libros*, vol. II. Texto árabe. Tetuán, 1959.

SERIE « HISTORIA DE MARRUECOS »

- I. — PERICOT GARCÍA (Luís), *Prehistoria*. Primera parte : *El Paleolítico y el Epipaleolítico*. Tetuán, 1953.
- V. — BOSCH VILÁ (Jacinto), *Los Almorávides*. Tetuán, 1956.
- IV. — VERNET GINÉS (Juan), *La Islamización*. Tetuán, 1957.
- VI. — HUICI MIRANDA (Ambrosio), *Historia política del Imperio almohade* (2 vols.). Tetuán, 1956-1957.

مجلة علمية تعنى بدراسة المغرب من سائر النواحي الجغرافية والتاريخية والاجتماعية وتهتم بتاريخ الحضارة العربية المغربية بإفريقيا والاندلس وتصدر ثلاث مرات في السنة .

HESPERIS TAMUDA

La revue HESPERIS-TAMUDA publiée par la section de recherche de la Faculté des Lettres, est consacrée à l'étude du Maroc, de son sol, de ses populations, de sa civilisation, de son histoire, de ses langues et d'une manière générale, à l'histoire de la civilisation de l'Afrique et de l'Occident musulman. Elle continue, en les rassemblant en une seule publication, HESPERIS, qui était le Bulletin de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, et TAMUDA, Revista de Investigaciones Marroquíes, qui paraissait à Tétouan.

Elle paraît annuellement en trois fascicules simples. Chaque fascicule comprend, en principe, des articles originaux, des communications, des comptes rendus bibliographiques, principalement en français et en espagnol, et, éventuellement, en d'autres langues.

Une revue bibliographique périodique concernant tout ce qui est publié sur le Maroc, complète pour le lecteur le tableau des résultats de l'enquête scientifique dont ce pays est l'objet de la part des savants de toutes les disciplines.

Pour tout ce qui concerne la RÉDACTION DE LA REVUE (insertions, publication de manuscrits, épreuves d'impression, tirages à part, demandes de comptes rendus), s'adresser, pour les articles en français, au Service des Publications, des Echanges et de la Diffusion de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines, Rabat ; pour les articles en espagnol, à M. le Directeur adjoint de l'Institut Moulay el-Hasan, Tétouan ; pour les articles en une langue autre que le français et l'espagnol, s'adresser indifféremment à l'un des deux secrétariats.

La Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Rabat est chargée des échanges.

Les demandes d'ABONNEMENTS et d'ACHATS doivent être adressées à l'Imprimerie de l'Agdal, 22, rue du Béarn, Rabat.

* * *

Le système de translittération des mots arabes utilisé dans cette revue est celui de l'ancien Institut des Hautes Etudes Marocaines et des Ecoles d'Etudes Arabes de Madrid et de Grenade.

La revista HESPERIS-TAMUDA, publicada por la sección de investigaciones de la Facultad de Letras, está dedicada al estudio de Marruecos, de su suelo, de su población, de su civilización, de su historia, de sus lenguas y de modo general a la historia de la civilización de Africa y del Occidente musulmán. Esta revista continúa, reuniéndolas en una sola publicación, a HESPERIS, que era el Boletín del Institut des Hautes Etudes Marocaines, y TAMUDA, Revista de Investigaciones Marroquíes, que aparecía en Tetuán.

HESPERIS-TAMUDA aparece anualmente en tres fascículos. Cada fascículo comprende, en principio, artículos originales, varia, reseñas bibliográficas, principalmente en francés y en español, y eventualmente en otras lenguas.

Una revista bibliográfica periódica, que recoja todo lo que se haya publicado acerca de Marruecos, completa para el lector el cuadro de los resultados de la investigación científica de que es objeto este país por parte de los especialistas de las distintas materias.

Para todo lo que concierne a la REDACCIÓN DE LA REVISTA (inserciones, publicación de originales, pruebas de imprenta, separatas, peticiones de reseñas), la correspondencia deberá dirigirse, para los artículos en francés, al Servicio de las Publicaciones, Intercambios y Difusión de la Facultad de Letras y de Ciencias humanas, Rabat ; para los artículos en castellano, al Sr. Director adjunto del Instituto Muley el-Hasan, Tetuán ; y para los artículos en lengua distinta al francés y al español, la correspondencia podrá dirigirse indistintamente a cualquiera de las dos secretarías indicadas.

La Biblioteca de la Facultad de Letras en Rabat tiene a su cargo los intercambios.

Los pedidos de SUSCRIPCIÓN y COMPRA deben dirigirse a la Imprimerie de l'Agdal, 22, rue du Béarn, Rabat.

* * *

El sistema de transcripción de palabras árabes utilizado en esta revista es el del antiguo Instituto de Altos Estudios Marroquíes y el de las Escuelas de Estudios Arabes de Madrid y Granada.

	Dirhams •	Dollars Dólares
<i>Prix de l'abonnement — Precio de suscripción anual :</i>		
Maroc, Espagne, France — Marruecos, España y Francia	30	6
Autres pays — Demás países	35	7
<i>Prix du fascicule — Precio del fascículo suelto :</i>		
Maroc, Espagne, France — Marruecos, España y Francia	12	
Autres pays — Demás países	13	2 ½
• 1 dirham = 100 francs marocains anciens.		

HESPÉRIS TAMUDA

Vol. II - Fasc. 2-3

1961

SOMMAIRE - SUMARIO

ARTICLES — ARTÍCULOS :

- Mohammed ARKOUN. — *Risâla fi Mâ'yyat al-^oadl wa bayân Aqsâ-
mih de Miskawayh* 215
- Dora BACAICOA ARNAIZ. — *El Brigadier-Ingeniero Don Joseph
Gayoso y el sitio de Ceuta en 1720* 231
- Jacques CAILLÉ. — *Mathieu de Lesseps au Maroc* 279
- Germain AYACHE. — *La question des archives historiques marocaines* 311

*
*
*

COMMUNICATIONS — VARIA :

- Mariano ARRIBAS PALAU. — *Cartas árabes de Mawlāy Muhammad
b. °Abd Allāh, relativas a la embajada de Ibn °Utmān de 1780* .. 327
- Bernard DUBREUIL. — *Les pavillons des Etats musulmans (fin)* .. h.t.
- Henri MORESTIN. — *Le dieu au chef cornu de Banasa* 337
- Georges SOUVILLE. — *XVII° Congrès préhistorique de France* .. 345
*VI° Congrès international des sciences pré-
historiques et protohistoriques* 348

*
*
*

*
* *

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES — RESEÑAS BIBLIOGRÁFICAS

Histoire - Historia. — Michel PONSICH, *Les lampes romaines en terre cuite de la Maurétanie Tingitane* (R. Rebuffat), p. 367. — Dj. Jacques MEUNIÉ, *Cités anciennes de Mauritanie* (P. Berthier), p. 371. — José D. GARCIA DOMINGUES, *O Garb Extremo do Andaluz e « Bortuqal » nos historiadores e geógrafos árabes* (Mariano Arribas Palau), p. 374. — *Miscelánea de estudios Árabes y Hebraicos*, vol. VIII, fasc. I (Mariano Arribas Palau), p. 375. — Luis SECO DE LUCENA, *Documentos árábigo-granadinos* (Mariano Arribas Palau), p. 381. — Chantal de LA VÉRONNE, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc, archives et bibliothèques d'Espagne*, t. III (J. Caillé), p. 383. — *Etudes d'orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal* (Germain Ayache), p. 386.

Sociologie - Sociología. — S.M. SALIM, *Marsh Dwellers of the Euphrates Delta* (David M. Hart), p. 388.

Droit - Derecho — Maurice MORÈRE, *Manuel d'organisation judiciaire au Maroc* (Jacques Caillé), p. 390.

Langue et littérature - Lengua y literatura. — FLEISCH (R.P. Henri), *Traité de philologie arabe*, vol. I (Louis Brunot), p. 391. — F.T. MITCHELL, *Teach Yourself Colloquial Arabic* (The living language of Egypt) (Louis Brunot), p. 395.

RISÂLA FI MÂ'YYAT AL-^cADL WA BAYÂN AQSÂMIH DE MISKAWAYH

INTRODUCTION

I. — PLACE DE LA *RISÂLA* DANS L'ŒUVRE DE MISKAWAYH (1)

En philosophie comme en *adab* (2), la *risâla* semble avoir été pour les auteurs arabes un cadre favori pour condenser à l'intention d'un disciple ou d'un correspondant de haut rang les connaissances relatives à un sujet donné. Parce qu'ils étaient réputés détenir l'explication rationnelle de toutes choses, les philosophes jouissant de quelque notoriété étaient particulièrement sollicités par des esprits soucieux de percer le mystère de l'homme et de l'univers, ou simplement amateurs de spéculations (3). Miskawayh, pour sa part, a largement tiré parti de cette pratique non seulement en composant un certain nombre de *rasâ'il* plus ou moins étendues (4), mais en se prêtant à une correspondance suivie avec l'un de ses plus illustres contemporains : Abû Ḥayyân al-Tawḥîdî. Cette correspondance nous a été conservée dans le *K. al-Hawâmil wa-l-Šawâmil* auquel nous avons récemment consacré une assez longue analyse (5).

(1) Sur la vie et l'œuvre de cet auteur mort en 421/1030, cf. °A. Badawi, *al-Ḥikma al-ḥâlîda*, introd. pp. 14-25, éd. Le Caire, 1952 ; M. Arkoun, *L'humanisme arabe au IV^e/X^e siècle d'après le K. al-Hawâmil wa-l-Šawâmil*, in *Studia Islamica*, XIV-XV.

(2) Nous pensons surtout à des écrits courts, mais denses comme ceux de Gâḥiẓ. Le terme *risâla* est aussi utilisé en *fiqh*, mais pour désigner plutôt un traité, ou un manuel.

(3) Cf. par exemple, certaines *rasâ'il* de Kindî, éd. Abû Rîdâ, Le Caire 1950-53 ; ou d'Avicenne, éd. du Caire (*Tis^o rasâ'il*), 1326 H. et *Traité mystiques*, éd. A.F. Mehren, Leyde 1889-99.

(4) Elles sont conservées dans *Mağmū'at Râgîb Pacha*, Istambul, 1463. Nous venons de donner dans le Bulletin de l'Inst. fr. de Damas (1962) l'édition de deux d'entre elles : *Risâla fi-l-laqqât* et *Risâla fi-l-nafs wal-^caqal*.

(5) Cf. *L'human. ar.*, op. cit.

Parmi les nombreuses questions (*hawâmil*) figurant dans cet ouvrage, l'une porte sur l'injustice (*al-zulm*) (6).

Que signifie, demande Tawhîdî, ce propos du poète (7) :

« l'injustice est inscrite dans la nature (*ḥuluq*) des âmes ; si tu rencontres quelqu'un qui se contient (*dâ 'iffatin*), c'est qu'une raison quelconque l'empêche d'opprimer ».

« Et tout d'abord, poursuit l'interrogateur, quelle est la définition (*ḥadd*) de l'injustice ? Les théologiens dogmatiques (*al-mutakallimûn*) s'étendent beaucoup sur de tels sujets, sans toutefois rien dire d'impartial : c'est comme s'ils étaient en colère et en dispute.

« J'ai entendu un certain personnage (*fulân*) pendant son vizirat déclarer : « Moi, je me délecte dans l'injustice. ». Qu'entendre par là ?

« Et quelle en est l'origine (*manša'*), je veux parler de l'injustice ? Provient-elle de l'action de l'homme, ou est-elle un effet de la nature (*tabî'a*) ? ».

Selon sa tendance constance (8), Tawhîdî, on le voit, voudrait obtenir l'explication scientifique d'un fait d'observation courante. Il ne parle même pas de justice (*'adl*) dans sa question. Cela n'a pas empêché Mis-kawayh de consacrer l'essentiel de sa réponse à l'étude de la justice, car, dit-il, « l'injustice est un écart par rapport à la justice » (p. 84) : on ne peut donc comprendre celle-là sans passer par celle-ci. Autrement dit, la justice est une essence, une Idée, alors que l'injustice n'est qu'un accident lié à une certaine formation de l'homme (9).

A cette nécessité purement philosophique de traiter de la justice, Mis-kawayh ajoute, pour justifier la composition de sa *risâla*, des considérations qui ne laissent aucun doute sur l'authenticité (10) du texte que nous publions.

(6) Cf. *K. al-Hawâmil*, p. 84.

(7) Il s'agit d'un vers de Mutanabbi, *Diwân*, II, 383.

(8) que nous avons dégagée dans notre étude *Human. ar.*, XIV, pp. 79 et sv.

(9) C'est-à-dire, en définitive, à sa nature morale (*ḥuluq*) car la répétition irréfléchie d'un même acte aboutit à un habitus (*malaka*), cf. *Šawâmil*, p. 86.

(10) que corrobore également la première phrase de la *Risâla* : 'ilâ 'Alî b. M. Abî Hayyân al-šâfi...

« Expliquer ce propos ⁽¹¹⁾, dire vraiment ce qu'est (*mâ'iyya*) ⁽¹²⁾ la justice et en donner les divisions et les propriétés demandent beaucoup de développements qui, je le crains, seront trop longs pour toi ⁽¹³⁾ et m'entraîneraient loin de cet impératif (*šarīta*) que je me suis fixé au début de ce livre d'être bref. Aussi, ai-je consacré au sujet une *risāla* à part que tu recevras conjointement avec la présente [réponse à la] question et qui est susceptible de te donner satisfaction, avec l'aide de Dieu. » (p. 85).

« Si, poursuit-il, nous avions trouvé un exposé satisfaisant d'un philosophe connu, ou un traité (*kitāb mu'allaf*) commenté, nous l'aurions indiqué selon notre habitude et nous y aurions renvoyé selon notre règle (*rasm*). Mais nous ne connaissons sur le sujet que la *risāla* de Galien tirée des propos de Platon ⁽¹⁴⁾. Or elle ne suffit point en l'occurrence puisqu'elle se limite à inciter à la justice, à mettre en évidence son éminence et l'idée qu'on la préfère et aime pour elle-même » (*ibid.*)

La *Risāla fi mâ'iyyati-l-^oadl* apparaît ainsi comme un simple appendice à la réponse volontairement limitée qui est donnée dans les *Šawāmil* ⁽¹⁵⁾. Mais elle s'offre aussi comme le premier essai philosophique objectif sur une question considérée comme capitale.

II. — ANALYSE DE LA RISÁLA

On ne manquera pas d'être frappé en lisant le texte de la *Risāla* par l'allure solidement structurée de l'exposé où les idées sont ordonnées selon un plan très clair et développées dans un style aisé. C'est que l'auteur n'oublie jamais la destination didactique de ses écrits ⁽¹⁶⁾. Aussi, l'ana-

(11) Il vient d'affirmer que « la justice et l'égalité font rayonner l'amour (*maḥabba*) entre les hommes, unissent leurs cœurs, font prospérer leurs cités, garantissent leurs relations d'échanges (*mu^oāmala*) et sauvegardent leurs pratiques (*sunan*) » (*Šawāmil*, p. 84).

(12) Ce mot se retrouve dans le titre de la *Risāla*.

(13) Il s'adresse à Tawḥīdī.

(14) Les bibliographies de Galien ne mentionnent pas de *Risāla* traitant de la justice. Il ne semble pourtant pas que Miskawayh pense ici au résumé du *Timée* fait par Galien et traduit par Hunayn b. Ishāq, *Fihrist*, éd. Flügel, 291.

(15) Miskawayh se contente comme toujours de répondre point par point au texte de son correspondant.

(16) Il a une notion élevée de la responsabilité du philosophe auprès de ses semblables ; cf. *Šawāmil*, p. 215.

lyse que nous allons donner vise moins à faire connaître un texte si facile d'accès qu'à introduire le lecteur à une terminologie délicate.

Miskawayh annonce dès le début les parties et le but de son exposé : il s'agit de montrer que les trois types de justice — justice naturelle (*ṭabīʿī*), justice d'institution (*wadʿī*) et justice divine (*ʿilāhī*) — relèvent de la nature du Bien absolu (*al-ḥayr al-mahḍ*).

Mais alors qu'est-ce que le Bien absolu ? C'est l'Existence totale (*al-wujūd al-tāmm*) que seul l'Un (*al-wāḥid*) possède en surabondance. Le Bien s'oppose au Mal (*al-šarr*) qui est la non-existence (*lāwujūd*), c'est-à-dire le non-être (*ʿadam*)⁽¹⁷⁾ lié à la multiplicité (*al-kaṭra*), de même que l'Un s'oppose au non-Un (*lāwāḥid*) (§ 1).

Le non-être est une appellation relative qui ne prend son sens que par référence à une certaine existence (§ 2). Le non-être désigne donc le manque (*faqd*) : l'injustice, c'est le manque de justice, comme la maladie est le manque d'équilibre dans le tempérament naturel, etc. Mais il faut distinguer les choses qui s'opposent comme deux contraires (*ʿaddād*), c'est-à-dire qui représentent deux extrêmes situés sur une même ligne comme le blanc et le noir⁽¹⁸⁾ et les choses d'espèces différentes qui s'opposent comme l'être (*mawjūd*) au non-être, le voyant à l'aveugle, le parlant au muet (§ 2).

Sur la base de ces préliminaires, on peut dire que les corps célestes (*al-ʿajrām al-ʿulwīyya*) réalisent cette unité (*al-wahda*) qui leur assure l'existence et qui est l'expression la plus sublime de la justice naturelle. En effet, ces corps sont faits d'une cinquième nature⁽¹⁹⁾ qui échappe aux luttes, aux incompatibilités et aux oppositions des quatre natures qui composent les « corps inférieurs qui nous entourent » (§§ 3-4).

(17) Miskawayh va insister sur ce sens très particulier de *ʿadam* car beaucoup de gens entendent par là néant absolu. Sur ce sens cf. Platon, *République*, 478b, 479c.

(18) Miskawayh reprend ici la distinction entre les opposés et les contraires, cf. Aristote, *Catégories*, 10-11, (tr. fr. J. Tricot).

(19) *Ṭabīʿa ḥāmisa* : il s'agit de la matière commune aux éléments simples et qui, de ce fait échappe à la génération et à la corruption ; cf. Aristote, *De la génér. et de la corrupt.*, II, 5, 32a, 5 sv. ; Altmann et Stern, *Isaac Israeli*, p. 123, § 5. Mais on voit que chez Miskawayh, la cinquième nature désigne comme chez les Iḥwān al-Ṣafā' (*Rasāʾil*, II, 370) et Masʿūdi, *Tanbih*, 8-10, l'élément des sphères planétaires.

Dans ces derniers, la justice naturelle ne peut se réaliser que sous forme d'égalité (*al-musâwâ*) ; elle devient perceptible aux sens lorsque deux corps sont égaux non seulement par leur substance (exemple : deux morceaux d'or ; deux gouttes d'eau), mais aussi quantitativement. Ainsi, en suspendant aux extrémités A et B d'une barre (*°amûd*) de centre O deux quantités égales de terre ou d'un autre corps quelconque, la « barre reste parallèle à l'horizon » (§ 4). De même, les corps composés de substances quantitativement et qualitativement (*kammiyya wa kayfiyya*) différentes peuvent réaliser entre eux un équilibre (*i°tidâl*) qui est une autre forme de la justice. Si chacun des quatre éléments et chacune de leurs qualités n'étaient en proportion équivalente par rapport à l'autre (*nisbatu-l-'idâfa*), ils seraient en lutte les uns contre les autres et, par suite, le monde serait détruit. Tout le travail des alchimistes (*'aṣḥâb al-kîmiyâ'*) vise à déterminer ces proportions, ce qui donne naissance à la science des balances ⁽²⁰⁾ (*°ilm al-mawâzîn*) (§ 4, fin).

A cette justice cosmologique se rattache la justice qui se réalise entre les trois facultés de l'âme grâce au règne de la faculté raisonnable ⁽²¹⁾. Tout le privilège de l'homme sur le reste de la création est lié ainsi à l'exercice de cette faculté qui permet d'atteindre le Bonheur suprême et le bien de ce monde et de l'autre (§ 5).

La justice d'institution peut être générale (*°amm*), ou particulière (*ḥaṣṣ*). La justice générale est celle que tous les hommes à travers toute la terre habitée (*al-ma°mûra*) s'accordent à pratiquer en utilisant, par exemple, l'or comme valeur d'échange ⁽²²⁾. La justice particulière est celle que revendiquent tel groupe, telle région, telle cité, ou même tel foyer, ou simplement deux partenaires. C'est donc une justice variable, ondoiyante que nul ne peut définir ; elle est essentiellement adaptée aux circonstances

(20) Sur les origines, les applications et la portée cosmologique de la notion de « balance », cf. P. Kraus, *Ġâbir et la science grecque*, Le Caire 1942, pp. 189 et sv.

(21) Ce type de justice relève donc du libre choix de l'homme : voilà pourquoi Miskawayh l'appelle : *al-°adl l-iḥtiyârî* (cf. § 7 de la *Risâla*). Comparer Platon, *République*, 436a, 441c ; *Timée*, 69c, *Phèdre*, 253d et sv.

(22) Miskawayh analyse plus longuement le rôle socio-économique de la monnaie dans *Ṣawâ mil*, pp. 346-49.

et aux coutumes locales comme le montre l'exemple des règles définies par l'auteur de la Tradition et le Législateur (*ṣāhib al-sunna wa wāḍi' al-ṣarī'a*) (23).

La *justice divine* n'existe que dans le domaine métaphysique (*mā ba'd al-ṭabī'iyyāt*), c'est-à-dire dans le monde des choses éternelles et immatérielles. C'est ce qui la distingue de la justice naturelle qui, tout en étant également éternelle (24), est inséparable de la matière (*mādda*) (25) (§ 8).

III. — HORIZONS PHILOSOPHIQUES ET SIGNIFICATION DE LA *RISĀLA*

Dans son *Tahdīb al-'aḥlāq* Miskawayh a consacré également un assez long développement au problème de la justice, mais d'un point de vue bien différent de celui adopté dans la présente *risāla* (26). Là, en effet, il ne fait pratiquement que reprendre les analyses de l'*Ethique à Nicomaque* (27) sur les types de justice qui président aux échanges entre citoyens.

Ici, comme notre précédente analyse a pu le suggérer, l'auteur se place dans la perspective platonicienne et pythagoricienne telle qu'il a dû la découvrir en lisant, en particulier, la littérature alchimique (28). L'influence de celle-ci est particulièrement nette dans l'analyse relativement longue et précise réservée à la justice naturelle. Les exemples accumulés par Miskawayh, sa référence explicite à la « science des balances » confir-

(23) Ces deux expressions qui reviennent souvent chez les *falāsifa* (cf. en particulier *Rasā'il Iḥwān*, passim) constituent un bon exemple de prégnance à la fois religieuse et philosophique. Cf. par ex. *Tahdīb al-'aḥlāq*, pp. 33, 40, 172 (éd. 1329).

(24) Notons cette prise de position indirecte sur le problème de l'éternité du monde (*qidamul-'ālam*).

(25) L'exposé s'achève par des indications obscures à force d'être allusives sur la méthode des pythagoriciens (*ṣi'at Fiṭṭāgūras*) qui recourent au symbolisme du nombre pour la représentation de cette idée (*ma'na*) abstraite de justice divine. Miskawayh a dû s'expliquer sur ces questions dans son *Muḥtaṣar fi ṣiṇḍat al-'adad* qui semble malheureusement perdu. Cf. *Tahdīb*, p. 134.

(26) Cf. *Tahdīb*, pp. 132-159.

(27) Dans notre traduction du *Tahdīb* qui paraîtra prochainement, nous avons identifié avec précision les passages cités ou simplement paraphrasés de l'ouvrage d'Aristote.

(28) Nous pensons principalement au *corpus* gâbirien si bien étudié par P. Kraus et à l'œuvre de Rāzī (m. 313/925). Cf. note suivante.

ment ce que nous savons par ailleurs ⁽²⁹⁾ sur son engouement pour l'alchimie. Mais par delà l'aspect pratique et concret de la recherche alchimique, il convient de caractériser l'horizon ultime vers lequel s'oriente la pensée du philosophe.

Selon Platon, la Justice est, avec la Beauté et la Vérité, l'un des trois succédanés du Bien que l'esprit humain peut atteindre en recourant à ces inventions de la raison que sont le nombre, le poids et la mesure. Le degré de fixité et, par suite, de vérité des choses étant fonction de l'harmonie des proportions des éléments combinés, toute investigation sur le réel visera à définir ces proportions. Plus un mixte se rapproche de l'égalité, plus il participe de l'unité et de l'existence ; plus, au contraire, il y a hétérogénéité et disparité des éléments combinés, plus le mixte est ravalé à la condition de non-être ⁽³⁰⁾.

Ce bref rappel de l'idéalisme platonicien suffit à montrer à quel point Miskawayh l'a assimilé puisqu'il en reprend le mouvement général et même la terminologie. Son exposé est malheureusement trop bref et trop scolaire pour qu'il soit possible d'y relever des références précises à une source platonicienne, ou simplement platonisante. Mais pour qui s'attache non pas à éclairer ce problème toujours redoutable de la filiation des textes, mais l'œuvre de Miskawayh en elle-même, la *risāla fi-l-ʿadl* apporte un témoignage précieux. On peut y voir une sorte de prologue-cadre où sont esquissés les options maîtresses de l'auteur et les domaines principaux de sa quête philosophique. Ainsi, toute sa conception du Bonheur suprême, c'est-à-dire toute son Ethique est liée à cette notion primordiale de la Justice-Unité-Existence que l'homme doit actualiser en lui-même et dans la cité en s'astreignant à une ascèse appropriée ⁽³¹⁾.

(29) Selon Tawhīdī, *Imtāʿ*, I, 35-36, Miskawayh se serait longtemps passionné pour l'alchimie et laissé séduire par les œuvres d'Ibn Zakariyā' et de Ġābir. Voir ce que Miskawayh dit lui-même sur cette science dans *Šawāmil*, pp. 324-27.

(30) Cf. L. Robin, *Les rapports de l'être et de la connaissance d'après Platon*, Paris 1957.

(31) Les règles pratiques de cette ascèse sont celles définies par Aristote, mais le *projet* qu'elles servent est celui défini par Platon : Miskawayh réalise sur le plan éthique cette « conciliation des deux philosophes » (*al-jamʿ bayna-l-ḥakīmayn*) que Fārābī avait tenté sur d'autres points.

IV. — REMARQUES SUR LA PRÉSENTE ÉDITION:

L'unique manuscrit qui semble avoir été conservé de la *risāla fi-l-'adl* est celui de *Mašhad* signalé par Brockelmann (32). C'est grâce à l'entremise d'un ami Iranien (33) que nous avons pu obtenir une copie extrêmement soignée de ce manuscrit. N'ayant pas vu celui-ci, nous ne saurions en donner une description et notre édition se fonde uniquement sur la copie exécutée à notre intention. Ce procédé peut nous être reproché ; mais si nous avons pu vaincre nos hésitations à publier un texte sans avoir pris un contact direct avec le manuscrit, c'est en raison des considérations suivantes :

1° L'auteur de la copie a signalé scrupuleusement les variantes et les lectures probables qui sont d'ailleurs en nombre réduit ;

2° Il s'agit d'un texte court où les occasions d'erreur sont limitées. Nous avons pu facilement remédier aux rares imperfections du texte dont nous disposons ;

3° Le texte dans son ensemble est suffisamment clair et correct pour être considéré comme authentique ;

4° Notre édition aura du moins l'avantage de faire connaître un texte qu'un spécialiste ayant la chance de se trouver à *Mašhad* pourrait, le cas échéant, améliorer.

Mohammed ARKOUN.

(32) Cf. S.I., p. 583.

(33) M. Muḥammad Khonsari, chargé de cours à la Faculté des lettres de Téhéran. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance.

بسم الله الرحمن الرحيم

رسالة للشيخ ابي علي احمد بن محمد بن يعقوب مسكوية الى علي ابن محمد ابي حيان الصوفي في مائة العدل.

قال ادام الله تأييده :

§ 1 [اقسام العدل].

العدل ينقسم الى ثلاثة اقسام : طبيعي ووضعي والهي . وهاهنا عدل اختياري خاص بالانسان ولكنه في هذه الثلاثة (I) فلذلك لم نفرده منها . ونريد ان نبين مائة كل واحد (2) منها ونذكر خصائصه وعوارضه ولواحقه وأن جميع اقسامه من طبيعة الخير واختلفت وجوه التشبه اليه .

ونبدأ(3) بالطبيعي ، لان مبدأه (4) من الحسن وهو أقرب الينا ثم نترقى منه الى الالهي الذي هو ابعد منا ؛ ولان هذا السلوك أوضح في الافادة وأشبه بالترتيب الفلسفي . فنقدم مقدمتين مسلمتين :

احدهما (5) أن الواحد المحض الحق الذي لاغيرية فيه بوجه ولا سبب ، أشرف الاشياء وأكرمها وأفضلها ولذلك كمال الوجود فيه وتوفيره عليه . وينبغي أن يفهم من قولنا الوجود التام والواحد الحق شيء واحد (6) لان الاشارة بهما ليست الى طبيعتين مختلفتين ، بل من شأن النفس اذا لاحظت [شيئا] لاكثرية فيه من جهة نفسه ولا من جهة اضافته الى غيره ، أن تفهمه (7) واحدا وتسميه (8) به .

(I) الثلاثة

(2) واحدة

(3) نبده

(4) مبدئه

(5) احدهما

(6) شيئا واحدا

(7) يفهمه

(8) يسميه

فاذا صحت هذه المقدمة ، فمقابلها الذي هو **لا واحد** ، أعني الكثرة التي هي سبب الاختلاف والتباين بالغيريات التي فيها ، أرذل الاشياء وادونها واحسها لنقصان الوجود وانتشاره فيها . وان وجد لهذه الكثرة سبب يوحدتها بوجه من الوجوه صار لها به قسط من الشرف ونسبه الى الواحد . وبحسب قسوة التآحد وضعفه يحكم لها بالشرف أو الضعة ؛ وبقدر النسبة بعضها الى بعض في هذا المعنى يقال هذا أفضل من هذا ، وهذا اشرف من هذا .

والاخرى ان الخير المحض هو الوجود التام الذي حكمنا ان كماله في الواحد [و] توفيره عليه ، لان الطبيعة هي طبيعة الوجود ولا خلاف بينهما . وانما حدث هذا الاسم - أعني لفظة الخير - لما (9) طلبته الاشياء كلها بالذات . فكأن اسم الخير عرض للوجود التام حين قصدوا الكل .

واذا صحت هذه المقدمة الاخرى فمقابلها الذي هو **الشر** هو لا وجود لا واحد ، وتلخيص هذه العبارة انه **عدم** في كثرة .

فقد صح من هاتين المقدمتين ان الخير هو وجود في واحد وان الشر هو عدم في كثرة .

§ 2 [المعاني والاشياء متقابلة]

ولما كانت الهيولى قوة موضوعة لقبول الصورة وهي (IO) في ذاتها عامدة لجميعها ، صارت مقترنة بأعدام كثيرة ، فهي اذن معدن الشر وينبوعه فمقابلها (II) اعني الذي يعطي الهيولى الوجود في شيء شيء ويثبت صورته فيها معدن الخير وينبوعه .

هذا على العموم ، فاما على الخصوص ، فان وجود شيء بعينه اشرف من عدمه . ولا يغلظنك هذا القول فتظن ان عدم السقم والظلم والموت خير من وجودها . فان السقم والظلم واشباههما ليست ذوات ولا وجودات بل هي اعدام وانما لحقتها هذه الاسماء لتدل على ان كل عدم منها فهو لوجود ما . ثم ليس للعدم عدم . فاما السقم فهو فقد اعتدال المزاج ، واما الظلم فهو فقد العدل ، واما الموت

(9) لها
(IO) هو
(II) الذي

فهو فقد الجسد افعال النفس . وهذه الاسماء تغلط (I2) كثيرا من الناس ؛ بعضها (I2*) بمنزلة اسماء الاضداد - اعني الطرفين اللذين بينهما غاية البعد - وبعضها جنس واحد كالسواد والبياض واشبههما وليس الامر فيها ذلك .

وليس هذا الموضع (I3) لائقا لشرح هذا الكلام ولكن ينبغي ان يعلم بالجملة ان هاهنا ايضا [اشياء] متقابلة تجري (I4) مجرى الاضداد وكل اثنين منها متقابلان ولهما وجود . وهاهنا ايضا اشياء متقابلة ليس للواحدة (I5) من مقابلة الا العدم وليس المتقابلان فيها موجودين جميعاً بل احدهما موجود والآخر المقابل له هو عدم ذلك الوجود بعينه فوضع له اسم يدل على انه في مقابل صاحبه ، ومن ذلك الموجود والمعدوم والبصير والاعمى والناطق والآخرس واشباههما .

3 § [الوحدة حافظة للوجود]

ونعود الى سنن الكلام الاول فنقول :

انما (I6) امتنع في الجسم وجود الوحدة لاجل ما لحقه اولا من الابعاد الثلاثة التي قومت ذاته ، ثم لما لحقه اولا من آثار الطبيعة التي نوعته ضروب الانواع وشخصته فنون الاشخاص ، فحصل (I7) متكررا ذا قوى متقابلة وخصائص متعاندة . وكل ما كان من هذه الاجسام أقل فصولا واعراضا واقل قبولا للقوى المتضادة كان اقرب الى الوجود ، اشبه بالواحد وافضل من غيرها ، اعني من التي (I8) يكثر فيها التركيب والفصول والاعراض . اللهم الا ان يوجد مع الكثرة سبب توحد فيصير لجميعها حكما واحدا ، فانه يشرف به كما ذكرنا وبيننا آنفا . ولذلك صارت الاجرام العلوية اكرم واشرف وصار الوجود فيها أتم ، وحصلت باقية بالشخص لانها من طبيعة خامسة ، لا تكثر فيها ولا تضاد . يدل على

- (I2) يغلط
(I2*) يبطها (?)
(I3) الوضع
(I4) يجري
(I5) للواحدة
(I6) انها
(I7) حصل
(I8) الذي

ذلك ان حرقتها واحدة دورية وطبيعتها ايضا واحدة . وليس هناك من تغالب (I9) الطبائع وتضادها (20) ما عندنا في الاشياء المركبة من الطبائع الاربع المتضادة فاذا كانت الطبيعة واحدة لم يكن (2I) تضاد ، واذا لم يكن تضاد لم يكن تغالب ، واذا لم يكن تغالب ، لم تكن استحالة ، واذا لم تكن استحالة لم يكن كون ، واذا لم يكن كون ، لم يكن فساد . فقد تبين في الاجرام العلوية من جملة الاجسام الطبيعية ان الوحدة هي التي حفظت الوجود عليها .

§ 4 [معنى المساواة : العدل الطبيعي]

فاما الاجرام السفلية التي عندنا ، فانها لما فاتتها الوحدة وتركبت من اربع طبائع متعادلة متضادة ، لم يوجد شيء اشبه بالوحدة فيها من المساواة بينها . وذلك ان التساوي في الاشياء الكثيرة سبب قوي [لـ] تاخذها وهذا التساوي يكون في الجوهر ويكون في الكمية وفي الكيفية وفي سائر المقولات مجموعة ومقترنة . فكلما كان وجود التساوي فيه اكثر كان الى الوحدة والوجود اقرب وكانت نسبته الى الشرف اعظم . والتساوي في الجوهر كالجزء من الماء مع الجزء (22) من الماء وكالجزء من الارض مع الجزء من الارض ، وفي المركبات فيها الجزء (23) من الذهب مع الجزء (24) من الذهب .

فان هذه قد استوت في الجوهر ، فان استوت في الكمية ايضا حتى يكون الجزء من احدها مساويا لنظيره في الكمية [و] المساحة من الجزء الاخر ، حصل العدل الطبيعي ظهرا للحس . وذلك لو توهمت خطأ او عمودا مستقيما موازيا للافق قد قسم بقسمين متساويين على نقطة معلومة حتى يحدث التساوي في الخط ايضا ، ثم توهمت في النقطة علامة لبقية الخط على موازاة الافق ولم يختلف وضعه ولم يرجح احد قسميه بالآخر . وذلك للمساواة التي هي سبب الاعتدال والعدل . ثم ان علق

(I9) يغالب

(20) يضادها

(2I) تكن

(22) الجزو

(23) يظهر ان القراءة « كالجزء » اصوب ، اعتمادا على ماورد في الفقرة السابقة .

(24) الجزو

في احد طرفي ذلك الخط الجزء من الارض الذي (25) ساوى الجزء الآخر في الجوهر والمساحة وعلق بازائه الجزء المساوي له في الجوهر والمساحة ، بقي الخط بحاله من موازاة الافق ولم يحدث اختلاف في الموضع ولا مرجح ، لمكان العدل .

وكذلك الحال في الذهب والذهب ، والحديد والحديد ، والزجاج وكل جسدين من نوع واحد . فان تساوت الجواهر المختلفة في الكيفية حتى يحدث بينها اعتدال من هذا الوجه ، صارت ايضا مناسبة الوحدة والوجود .

مثال ذلك ان الارض والماء قد اختلفا بالجوهر ، فان تساويا [في] الثقل الذي هو كيفية فيها جميعا ، حدث بينهما ايضا عدل وتأحد . فاذا علق باحد طرفي العمود جزء من الارض وبازائه في الطرف الآخر جزء من الماء مساو في الثقل لجزء الارض ، حدث الاعتدال ، وبقي الخط موازيا للافق ، وان (26) كانا مختلفين بالجوهر والكمية ، اعني المساحة .

وكذلك الحال في الذهب والحديد وفي الرصاص والزجاج ، فان الثقل المساوي في كل اثنين منها يحفظ الاعتدال عليهما وهو العدل الطبيعي . فان كانت الجواهر مختلفة بالجواهر وبالكمية والكيفية ، ولكنها متساوية في الاضافة حدث ايضا من هذا الوجه بينها اعتدال . وذلك كالارض والهواء والنار والماء ، فان هذه وان اختلفت بالجوهر والكمية والكيفية ، فان الاضافة التي بين قواها متساوية وقد حفظت عليها العدل والوجود . ولولا ان بين قوى هذه ، مع تضاد هذه البتة (27) في الاضافة ، لاحال بعضها بعضا وغلب احدها الآخر وفسد العالم بأجمعه . وانت ترى ذلك عيانا : فكرة الارض مخالفة لكل واحدة من كرة الهواء وكرة الماء وكرة النار في جواهرها وكمياتها وكيفياتها وكذلك كل واحدة من الباقيات تخالف (28) صوابها . فلولا نسبة بين اليبوسة التي في الارض وبين الرطوبة التي في الماء تساويها في القوة عند الاضافة لتغالبا . وكذلك برودة عند حرارة الهواء وكذلك حالهما معا عند الناز (29) .

(25) التي

(26) فان

(27) يقتضي السياق ان نقرأ : قوى هذه [تساويا] منع تضاد ...

(28) يخالف

(29) يلوح ان الجملة محرفة (؟) .

وهذه النسبة ليست من جهة الجوهر ولا من جهة الكمية ولا الكيفية لانها مختلفة ، وانما هي نسبة الاضافة . أعني ان قوة مقدار قسط (30) من الحرارة تقاوم اعظم منه من البرودة ويعادل (31) كثير ذاك حتى تتكافأ القوتان . وعلى هذا نسبة الباقيات بعضها الى بعض حتى تكافأت . ونسبتها في المركبات منها ، كذلك ، أعني الحيوان والنبات والحجارة . فان هذه النسبة ، كلما كانت فيها اعدل ، كان ذلك المركب منها ابقى (32) وأقل تضادا وتغالبا وايضا استحالة وتنقل صورة . والذهب من الاشياء التي صحت فيها هذه النسبة او قاربت الصحة ، فهو لذلك اتقن (43) الجواهر المركبة من هذه الاسطقسات (34) . وطلب هذه النسبة هو الذي الفت اصحاب الكيمياء وكثروا فيها الكتب ورمزوها وسموا عليها علم الموازين وهو لعمرى صعب شاق متعب جدا .

§ 5 [للانسان خصوصية تسمو به الى الوحدة]

ولعل سائلا يسأل عن الانسان الذي هو اكثر الاشياء تركيبا وهو مع ذلك اشرف الموجودات التي في عالم الكون ، فيعارض ما اكثرنا الكلام فيه وقطعنا الحكم عليه . ونحن نقول ان الانسان انما شرف بشيء واحد (35) فيه فوحد كثرته ، وصار لجميع اجزائه حكم واحد عند ترقيها الى القوة التي تسمى الحس (36) . ثم ان ذلك الحاكم الواحد يتصرف فيها فيبطل بعضها ان كان كاذبا ويثبت بعضها اذا كان صادقا . وكذلك في جميع قوى الانسان واجزائه ، فانها تتأحد بذلك الشيء الواحد . ثم ان من شرفه وصدق الوحدة فيه ان جميع الكثرات اذا صارت فيه تأحدت (37) وصارت هي وهو شيئا واحدا . ولولا هذه الفضيلة العظيمة الباهرة التي خص بها الانسان دون الحيوانات كلها لكان أدونها وارذلها ، لا بل أحس جميع الكائنات . ولكنه

(30) هكذا في الاصل .

(31) تعادل

(32) انفى

(33) لعل الصواب : أبقى

(34) الاستقصاء

(35) وحد

(36) اكانى : كذا في الاصل (عميد)

(37) تأحد

بهذه المرتبة والخصوصية شرف جدا وعظم وبهذا الشيء الكريم الموهوب له خاصة ينال السعادة العظمى ويصل الى خير الدنيا والآخرة .

6 § [العدل الوضعي]

فاما العدل الوضعي فهو ضربان : خاص وعمام .

فالعام منهما (38) ما اصطلح الناس عليه كافة كالتعامل بالذهب واجماع الناس في المعمورة باسرها عليه وانه المقوم لكل مهنة وعمل والعيوض من كل جوهر على الاطلاق . وهذا وان كان بالاصطلاح والوضع ، فلم يقع ذلك بالاتفاق ولكنه حاصل (39) بعد نظر طويل وفحص كثير وعلم سابق . فان الناس على تباينهم [انتهوا] الى أن الذهب ابقى الموجودات في هذا العالم واخفها محملا وواقعا من النفس واكثرها قبولا في العين واعزها وجودا وابعدها من العال (40) ؛ وان من بدل الاشياء الكثيرة واقتناه بدلا منها وعوضا من جميعها مصيب لانه واجد به متى شاء ماشاء وهو آمن عليه من انواع الفساد التي تلحق غيره مدة عمره ان ذخره لنفسه او لعقبه من بعده . لا يغيره ماء ولا نار ولا هواء ولا ارض . وجعلت الفضة خليفة له وقوم كل واحد عشرة منها بواحد منه لانها تالية له في الفضائل المذكورة .

واما العدل الوضعي **الخاص** فما اصطلح عليه قوم دون قوم في اقليم بعد اقليم وما اتفق عليه اهل مدينة دون مدينة الى ان ينتهي الى العدد اليسير والى المنزل الواحد والى ان يصطلح اثنان على امر فيلزمانه ويتعادلان فيه ولا يخرجان عنه . وهذا كثير عند التصفح وانما لم نحصه لانتشاره ولان الوضع والاصطلاح الخاص لا يضبطه (41) أحد ولكنك تجد هذا المعنى كثيرا في السنن وشائعا فيها غير منكر وذلك ان صاحب السنة و واضع الشريعة يفرض بحسب الحال ويقدر الطباع التي يسوسها والعادات التي يشاهدها ، امورا لا يجوز ان تثبت (42) ابدا بل تتغير (43) بتغير الاحوال والعادات وكل واحد منهما (44) في وقته عدل والخروج عنه جور وظلم .

(38) منها

(39) ولا كف حامل : كذا في نسختي ، وهو تصحيف لسنا ندرى من المسؤول عنه .

(40) كذا في الاصل (عميد) (?)

(41) تضبطه

(42) يثبت

(43) يتغير

(44) يريد المؤلف صاحب السنة وواضع الشريعة .

§ 7 [العدل الاختياري]

فاما العدل الاختياري الموجود للانسان خاصة الممدوح به ، فهو مسألة قوى نفسه بعضها لبعض حتى لا تتغالب ولا تتباغى وهي تجري من النفس مجرى الصحة من الجسد اذا اعتدلت طبائعه بالمزاج المعتدل فلم تتغالب (45) وبحسب شرف النفس وفضلها على الجسد يكون فضل وشرف (46) ، وصحتها على صحته .

§ 8 [العدل الالهي]

واما العدل الالهي فموجود فيما بعد الطبيعيات وفي الامور السرمديّة الابدية الوجود . والفرق بينه وبين العدل الطبيعي - وان كان ذاك ايضا سرمديا - ان هذا وجوده في غير مادة وذلك لا وجود له الا في مادة . وكان شيعة فيثاغورس يمثلون هذا المعنى بالعدد لانه اذا جرد من المعدود وجد له في ذاته خواص لازمة ونظام لا يجوز عليه التغير وهو نعم العون على بلوغ ما يلتمس من هذا الباب . وذاك ان احدا لا يشك في ان خاصته شيء من الاعداد لا يجوز عليه التبدل في شيء من الازمان حتى يظن بخاصة زوج الزوج ان يستحيل ويتغير فيما يأتي من الزمان الى غير ما هي عليه الآن . ولا يقول احد لعل ما كانت فيما مضى على غير ما هي عليه اليوم . ويتبين في الارثماتيقي من هذا المعنى شيء كثير جدا . وكذلك يبين في الخواص التي تلحق المقادير المجردة من الاجسام اعني الهندسة . والمرتاض بهذين العلمين يليه ان يطلع الامور الالهية التي لا مادة لها ولا هي مأخوذة (47) من المواد مجردة عنها (48) .

وهذا هو ماخوذ العدل الالهي الذي لا يمكن ان يتكلم عليه باكثر من هذا القدر في هذا الموضوع . وفيه كفاية وبلاغ لمن تأمله ووفاه من النظر حقه .

الحمد لله حق حمده

وصلى الله على نبيه محمد وآله اجمعين

وحسبنا الله وحده وكفى

(45) يتغالب

(46) لعل الصواب : فضل [الانسان] وشرفه .

(47) مأخوذ

(48) عليها

EL BRIGADIER-INGENIERO DON JOSEPH GAYOSO Y EL SITIO DE CEUTA EN 1720

(I) « RELACIONES DEL REINO DE MEQUINEZ... »

Corría ya el año 1715 hacia sus postrimerías cuando el Mariscal de Campo, y entonces gobernador de Ceuta, Don Francisco Fernández Rivadeo (1) recibió carta — fechada en Madrid, 15 de noviembre— en la que se le pedía por orden de S.M. Felipe V, noticias sobre la ciudad y sus sitiadores. Se pretendía liberarla de su prolongado bloqueo comenzado, como se sabe, en 1694 por el sultán de Marruecos Mawlāy Ismā'īl.

Esta carta, a la que el gobernador no respondió más que con moratorias, acompañada de otra, fechada en 15 de febrero de 1720 (en la que se le recordaba al Rey este asunto, se le proponía un desplazamiento general de tropas en la Península como preludeo a la expedición de Ceuta, y se le aconsejaba pedir a dos personas la información requerida a Rivadeo), más la respuesta (2) de una de estas personas, el Capitán General de las Costas de Andalucía (3), fueron publicadas por mí bajo el título « Informe y proyecto del Capitán General Don Juan Francisco Manrique Arana sobre el sitio de Ceuta. 1720 » (4).

(1) D. Francisco Fernández de Rivadeo (o Ribadeo) fue nombrado gobernador de Ceuta el 12 de agosto de 1715. Cesó en su cargo el 26 de marzo de 1719. Fue nombrado nuevamente el 28 de septiembre de 1720.

Para los gobernadores : DORNILLAS, Afonso, « Elementos para a Historia de Ceuta », Lisboa 1923. (Separata del IV vol. de « Historia y Genealogía » del mismo autor.)

(2) Documento nº 1, 2, 3 respectivamente.

(3) D. Juan Francisco Manrique Arana gobernó la Plaza de Ceuta desde el 1 de enero de 1705 al 1 de septiembre de 1709, fecha en que se le nombró Capitán General de las Costas de Andalucía. Ejerció un nuevo mandato desde el 15 de mayo de 1720 al 28 de septiembre del mismo año.

(4) V. « Tamuda », 1959, págs. 53/75.

El documento nº 2 acaba así : « Parece que, de todo lo referido, lo que corre más prisa son el reconocimiento y las noticias que se pidieron a Rivadeo, y en el interin que esto se executa (5), combiniera también que una copia de la carta, que se escribió a este, se remitiesse reservadamente a Don Juan Francisco Manrique para que digesse su parecer, porque tiene muy buena capacidad, y muy bien comprendida aquella Plaza... » (6).

« Se hace presente que el Yngeniero y Brigadier Don Joseph Gayoso se halla en Cadiz, y a la mano, por si pareciere hacerle pasar prontamente a Zeuta con algun pretexto, embiando la expresada copia a fin que haga el reconocimiento y se informe de las cosas que en ella se apuntan, porque tiene buena capacidad para entender estas cosas, cuyo informe anticipadamente combiniera tener mientras se hace el que se propone por sugeto de mas grado » (7).

Decidió, pues, el Rey, que se llevara a la práctica esta sugerencia que Manrique escribiera su informe y que se enviase a Ceuta a una persona a reconocer el terreno. Y así se lee en una minuta adjunta a las tres cartas citadas. « Nombrar al que ha de ir a reconocer. No se deuen mouer las tropas hasta estar hecha la suspensión de armas (8). Al que fuere a reconocer se le dara copia de lo que se mando a Ribadeo, y se embiara tambien a Manrique » (9).

Siguiendo el mismo orden que se manifiesta en la minuta se envió la copia antes a Gayoso que a Manrique. Tenía que desplazarse de Cádiz a Ceuta, y el caso urgía. Y así leemos en el documento número 1, al margen, « en 25 de febrero se embio copia al Brigadier D. Joseph Gayoso » (10), mientras que el Capitán General comienza su informe recordando:

(5) Se refiere a un previo movimiento de tropas que se consideraba necesario para preparar la expedición.

(6) BACAICOA, Dora, « Informe y proyecto del Capitán General Don Juan Francisco Manrique Arana sobre el sitio de Ceuta ». « Tamuda », 1959, pág. 70.

(7) BACAICOA, id., pág. 71.

(8) Alude a lo que se llamaría la « Paz de Cambray », por la que se cedía Sicilia al Emperador, Cerdeña a Saboya y se reconocía al infante Don Carlos la sucesión de Parma, Plasencia y Toscana.

(9) BACAICOA, id., pág. 75.

(10) BACAICOA, id., pág. 63.

« En carta de 26 de Febrero se siruio V.S. incluyrme copia de otra que se escriuio en 15 de Nouiembre de 1715 a D. Francisco de Ribadeo... » (11).

Como es lógico la respuesta del Capitán General llegó antes que la del Brigadier. No hay que olvidar que Manrique conocía a fondo la cuestión ceutí, ya que había sido gobernador de la ciudad durante cuatro años, y de los más concienzudos, aunque hombre de poca fortuna para organizar expediciones guerreras. Ahora bien, el informe de Manrique, agudo y certero, dejaba ciertos puntos sin precisar. No en vano hacía once años que había dejado el cargo. Así se advertía en el documento número 2 : « solo le faltara la idea puntual de los ataques, abenidas, campamento y otras circunstancias de la presente situación de los Moros » (12).

El caso de Gayoso es distinto. Se trata de una persona nueva, desconocida, que iba sobre el terreno mismo a adquirir noticias recientes. Su informe, fechado el 25 de mayo, tardó dos meses en elaborarse, contando desde el momento mismo en que se escribió la copia. Lo notable de este asunto es que aun no había mandado el Brigadier sus escritos —fueron dos, como se verá— cuando ya gobernaba Ceuta, de nuevo, D. Juan Francisco Manrique Arana.

Se hallaba al frente de la ciudad, cuando el Brigadier pisó tierra ceutí, D. Luis de Rigio, Príncipe de Campo Florido (13). Había sido nombrado para el cargo el 25 de julio de 1719, y hay que resaltar —como ya lo advertí en mi anterior artículo sobre Manrique— que no se le tuvo en cuenta para la concepción de la empresa. Sin embargo llevaba en su cargo más tiempo que en el suyo Rivadeo cuando se le pidió a éste noticias con vistas a deshacer el sitio.

¿ Conocía el Príncipe gobernador las actividades de Gayoso o se presentó a él —según proponía el documento número 2— como un ingeniero

(11) BACAICOA, id., pág. 71.

(12) BACAICOA, id., pág. 70.

(13) Fue el que « artilló y munició los fuertes de San Amaro, Santa Catalina, Desnarigado y Sarchal, cerrando todos los puentes accesibles a desembarco, atrincherando calas, y a fin de que la caballería corriese con más velocidad una línea tan estensa, se hicieron trabajos para la habilitación de un camino en medio de las riscosas y perpendiculares rocas de aquel recinto. Construyó una cortina abaluartada que cubría el arrabal desde la Puerta de la Sardina hasta la playa de San Jerónimo... ». MARQUEZ DE PRADO, José A., « Historia de la Plaza de Ceuta », Madrid, 1859, pág. 184.

inspector de todas las obras de Andalucía, que había sido comisionado para ver las de la ciudad sitiada? Y cuando se nombró de nuevo a Manrique ¿supo el Capitán General que el Brigadier llevaba sobre sus espaldas la misma delicada tarea que él ya había cumplimentado? Es posible que no. Por mucha que fuera la valía de Gayoso es probable que el Capitán General se hubiera sentido disminuído al saberlo.

Sea lo que fuere, no deja de ser curioso que dos personas, un oscuro Brigadier, un brillante Capitán General, que habían sido comisionadas, cada una por su lado, en la misma empresa, se reunieran en el lugar mismo de las operaciones. Quizás el escrito de Manrique indujera al monarca a enviarlo otra vez a Ceuta, para que adquiriera esa « puntual idea de los ataques, abenidas, campamento y otras circunstancias de la presente situación » que le faltaban. Máxime cuando Gayoso no había presentado aún su informe. Ante la incertidumbre de lo que el avisado ingeniero pudiera notificar, Manrique era persona segura, conocedora del problema, de capacidad bien probada. Ulteriores circunstancias motivarían un cambio en el Rey, que decidió destituir a Manrique y nombrar a Rivadeo, en el momento en que la expedición estaba a punto de ponerse en marcha. Así D. Francisco Fernández Rivadeo —¿fué éste un sutil castigo de Felipe V?— pudo palpar como hecho consumado un proyecto del que, con sus continuas dilaciones, se negó a tomar parte.

Pero esto no es más que una pura disgresión. A lo mejor los hechos fueron más simples, y la fábula no encierra ninguna moraleja.

*
* *

¿Qué informes se le pedían a Gayoso?. En su extracto el documento número uno reclama reseñas sobre los apartados siguientes :

1. Sobre los sitiadores, de los que había que considerar sus trincheras, sus armas, socorros que podían recibir, calidad y rapidez en obtenerlos, etc.
2. Sobre la ciudad de Ceuta, puntualizando su estado de defensa y modo de disponer tropas de refresco en ella.
3. Sobre las tropas que habían de realizar las operaciones, delimitando su número, ya como infantes, ya como caballeros.

4. Sobre los pertrechos y municiones precisas.
5. Sobre el tiempo en que debía llevarse a efecto la operación.
6. Sobre los víveres necesarios para alimentar a tanta gente, almacenes y hornos de construir.

Se pide, finalmente, « que en el Reconocimiento y Execucion de lo que se encarga a V.S. no interbenga persona alguna, para escriuir sus memorias, ni para otra cosa, sobre lo qual dira V.S. lo que se le ofreciere y pareciere con toda brevedad que fuese posible » (14).

Gayoso estudió el asunto en sus dos aspectos, sitiadores y sitiados. Y así contestó con dos escritos, uno que alude al apartado primero, titulado « Relaciones del Reyno de Mequinez respectivas a su estado y Govierno Militar, especialmente en la provincia de Algarves, frontera de Zeuta, y estado presente del sitio de esta Plaza, todo dividido en 4 puntos », y « Proyecto para libertar Ceuta de la opresión del sitio », en el que responde al resto del documento número uno.

Los cuatro puntos que cita el Brigadier en sus « Relaciones de Mequinez... » son los siguientes :

1. « Noticias de la Ciudad de Mequinez y Idea del Gobierno y fuerzas Militares del Rey. »
2. « Descripcion particular de la Provincia de Algarves y Gobierno de su Alcayde Bachá con motivo del sitio de Ceuta. »
3. « Noticias de la Marina en las Costas de la Provincia de Algarves, desde el río de Tetuan, en el Mediterraneo, hasta la buelta del cavo de Espartel, en el Océano. »
4. « Descripcion del Campo de los Moros y estado presente del sitio que tienen puesto a Ceuta. »

Habla Gayoso en su « punto primero » del sultán Mawlāy Ismā'īl, al que define como hombre activo, codicioso y cruel, aunque no por ello incapaz de hechos de « humana razon », que le han dado fama de uno de los príncipes más notables de Marruecos.

(14) BACAICOA, id., págs. 65/66.

Tiene su residencia en Mequinez, de la que describe especialmente la alcazaba.

Posee el Rey fábricas de armas de fuego y pólvora —en las que emplea cautivos y extranjeros (es de suponer que aquí la palabra « extranjeros » quiere indicar hombres libres, a sueldo)— distribuídas en Fez, Tetuán, Sus y otros pueblos. Lo que producen, sumado a lo que puede obtener de los gobernadores, pasa a los almacenes de Mequinez o de otros lugares en donde haya milicias. Estas fábricas son a modo de « Oficina de Armeros y Polvoristas », están mal administradas y es poco y de mala calidad lo que de ellas puede obtener este Príncipe.

Algunos súbditos distinguidos pueden tener escopetas para su propio uso ; pero se considera que toda arma pertenece al soberano. Por ello están obligados a servirle en todo momento.

Las escopetas, con llaves de extraordinaria hechura, son embarazosas de cargar y nada prontas en su manejo.

Sus tropas, más bien « milicias », son gente de a pie et de a caballo, blanca y negra. A los blancos los convoca el Bachá. Sirven sin sueldo, y se han de mantener a sí mismos. En realidad se confían al abastecimiento que les puede suministrar el país. No usan más elementos de transporte que los lomos de acémilas, caballos, asnos y camellos. Luchan con escopetas, alfanges, e incluso con lanzas y ballestas, a la manera antigua. No combaten formados, sino juntos. Acabada la expedición regresan a sus casas, si no desertan antes. Cuenta el Rey, pues, con tantos soldados como súbditos capaces de manejar armas.

Son poco disciplinados e incapaces de mantenerse mucho tiempo en una frontera, a no ser que se establezcan en ella, como ha ocurrido en Ceuta. Son fáciles de vencer, ya consumiéndolos con movimientos, ya sorprendiéndolos y forzándolos con tropas bien organizadas.

Las milicias de negros —después vuelve a hablar de ella en el « punto cuarto »— se componen también de gente de a pie y de a caballo. Fueron adquiridos por el Rey en Etiopía o lugares próximos. Es como extranjera en el reino. Dicen que puede consistir en unos veinte mil de a caballo, y unos diez mil hombres de a pie. Los sustenta el soberano, proporcio-

nándoles caballos, trajes y tiendas. Es tropa que observa cierta disciplina, por estar agrupada en Cuerpos, bajo el mando de cabos mayores y menores, nombrados por el rey. Gozan de la confianza de éste, que los prefiere a sus guerreros blancos.

Cerca de Mequinez tiene Mawlāy Ismā'il unas caballerizas de capacidad hasta de cuatro mil o cinco mil animales. Dentro de la ciudad posee otras para su propio uso. Para la remonta compra los potros de sus vasallos, a los que indemniza según el arbitrio de los gobernadores, que tienen la obligación de proporcionarle cierto número de animales jóvenes al año.

La mayor parte de la caballería negra está estacionada próxima a las costas, hacia Salé, la Mamora y Larache, donde hay espaciosos campos para que pasten los caballos. Las poblaciones próximas contribuyen al mantenimiento de los animales, suministrándoles paja en abundancia. Los soldados viven agrupados en chozas o barracas, y llevan una existencia transhumante, condicionada a los pastos. De esta caballeriza al aire libre saca el rey los ejemplares que necesita para su uso particular, y los del reino.

No se sabe que existan en el país fábricas de artillería. Toda la que posee el sultán ha sido conseguida en presas marítimas, o por naufragio de barcos extranjeros en costas de Berbería.

Trata Gayoso en el « punto segundo » de la « Provincia de los Algarves y del Riffe », cuya extensión de costa correspondía, poco más o menos, a lo que fue zona española de Marruecos, más Tánger. Su límite sur entonces llegaba a Mequinez. La gobierna « Hamet Benaly Benabdalat », hijo del Bachá que puso sitio a Ceuta en 1694.

Es el gobernador hombre soberbio, duro y codicioso. Se pone en contacto con su rey por medio de jinetes, que le llevan y traen los correos. Tiene en la Corte personas que cuidan de su prestigio, y para mantenerlo acostumbra a enviar suntuosos presentes a su monarca.

Tetuán es ciudad principal, uno de los puntales del comercio exterior del país. Por ella pasan a Europa los principales productos del reino.

Sus alrededores son fértiles. La baña el Río Martín —llamado en el documento y en los escritos de la época el « Río de Tetuán »— en cuya desembocadura hay un pequeño puerto al que atracan las embarcaciones de poco calado. Esta ciudad abastece a los sitiadores. Una legua más arriba de la población se halla el gran camino de Mequinez.

Tánger, gobernada por el hermano del virrey, está poco poblada. Su comunicación con Ceuta por tierra es difícil, y por mar no acostumbran a hacerla los naturales por temor a los barcos españoles.

Cita Gayoso otros lugares, como « Angera », « Gibelgibi », Alcazarquivir... Se extiende sobre el modo de vivir de sus habitantes, sobre el cultivo de los campos —la vid, en Tetuán—, labrados al estilo de Andalucía; sobre sus casas, mal fabricadas en piedra o en barro, ya agrupadas en pueblecitos, ya diseminadas.

Acaba este apartado con una nota guerrera : en un rebato el Bachá puede juntar hasta 15.000 milicianos.

Enumera el Brigadier-ingeniero en su « tercer punto » las embarcaciones utilizadas por los marroquíes en esta región. Hay galeotas de dos árboles, vela latina y dieciocho remos por banda, capaces de transportar 80 hombres, aparte de la tripulación; otras, más pequeñas, de diez remos por lado, pueden llevar 30 hombres; carabos, embarcaciones menores, de un sólo árbol y con vela latina también; falúas rateras, semejantes a los carabos, pero de menos porte. Describe sus defensas, utilidad de cada una etc.

Se fabrican en el « Río de Tetuán » y astilleros de la « Playa Martín ». No pueden ser mayores debido a la escasa capacidad del río, que en verano y baja mar alcanza poco más de un codo de agua.

En Tánger también se construyen, en pequeña escala, embarcaciones de poco calado, que envían después a Tetuán. Y como no tienen en el Mediterráneo puertos mejores en donde se puedan nutrir de marinería y fabricar barcos, todos los que pueden reunir en caso de ataque improvisado son unos ochenta. Y si quieren tener algunos de más envergadura, han de acudir a los argelinos, o a la marina de Salé y demás puertos del Océano Atlántico.

No son buenos marineros los súbditos de Mawlāy Ismā'īl. Saben manejar embarcaciones pequeñas; pero los navíos y fragatas van manejados por argelinos o extranjeros a sueldo, con ciertos arbitrios para su mantenimiento.

Señala los lugares de la costa más aptos para desembarcos, desde Ceuta a Tetuán, y desde Ceuta a Tánger. Hace notar que en toda la costa tienen los marroquíes atalayas con centinelas para avisar la llegada del enemigo.

Es el « punto cuarto » de las « Relaciones de Mequinez... » el más extenso, como es lógico. El brigadier está en el centro neurálgico del asunto.

Tan prolongado sitio, observa acertadamente Gayoso, sólo ha servido para que Ceuta se refuerce y los marroquíes hayan tenido excelente campo de disciplina

Haciendo historia nos habla del repartimiento primitivo de tropas, que aún subsistía, aunque muy disminuído. Aun sin saber el número de soldados que comenzaron el sitio en 1694 se puede decir que los años transcurridos han debilitado a los asaltantes. Se supone que hay unos 2 500 blancos y unos 1 000 negros, y no más de 300 jinetes.

Los milicianos habitan en pequeñas chozas o barracas hechas de piedra y barro, cubiertas de cañas y juncos. Las tropas se relevan cada luna y las viviendas que dejan las ocupan los de la misma ciudad o región.

Aparte de la gente de guerra hay otras personas que residen allí con sus familias. Son los desheredados de la fortuna, que no teniendo nada en otras partes del país se han domiciliado en las cercanías de Ceuta y viven de lo que les produce el suelo, o de comerciar baratijas. El Bachá les permite vivir en el lugar porque a veces los utiliza.

Describe Gayoso la residencia del gobernador, situada en la parte más alta del campamento, fuera del alcance de la artillería. Próxima a ella se halla el almacén de pólvora.

Hay detrás de la casa del gobernador o Bachá « visorrey », una cañada. A su través se comunican los marroquíes de costa a costa. Se supone que

es lugar habitado, y donde están los almacenes de avituallamiento. Habla del campo cultivado, que se descubre desde la Plaza, y en donde imagina que puede maniobrar sin dificultad la caballería.

Las trincheras de los sitiadores son a manera de tres paralelas, con ángulos y líneas confusas. La más inmediata a la Plaza está tan próxima que se le pueden tirar granadas con la mano.

Habla de las baterías, de su emplazamiento, de los elementos que las integran; de las guardias en las trincheras, que cambian todos los días al amanecer; de las tropas —los negros se hallan situados en el centro—; de un teniente alcalde, jefe único en las trincheras, mozo « bien dispuesto y bien quisto entre ellos ».

No se nota renovación alguna en el campo. Viven confiados en sus puestos. Pasan a veces meses enteros sin tirar un cañonazo. Disparan 30 ó 40 tiros de escopeta, a blanco determinado de antemano. Cuando les parece que hay movimiento de tropas en Ceuta, suben algunos a caballo a reconocer el mar desde las alturas; pero no forman algarazas, como dicen que hacían antes.

Vuelve a tratar Gayoso del mantenimiento de la tropa, esta vez refiriéndose concretamente a la que integra el sitio. La de color es alimentada por el virrey, que le proporciona las vituallas de Tetuán. Tiene en el campamento molinos de mano, hornos para cocer pan, que hacen también de cebada. Tetuán suministra las subsistencias, bien conducidas por mar en embarcaciones pequeñas, que desembarcan en la Playa de la Tramaquera, o por tierra, a lomos de animales. Insiste en lo dificultoso que es el comercio con Tánger, para remachar que sin la ciudad de Tetuán no podría mantenerse el campamento.

Hace unos meses, añade el ingeniero, han levantado los marroquíes un campamento en las cercanías de Tetuán, desde la « Playa Martín » al mar. Se dice que hay de 8.000 a 10.000 hombres. También, que han reunido todas las embarcaciones que han podido, y que han hecho fabricar más. De todo esto han llegado a Ceuta avisos de que piensan asaltarla por mar y tierra. « Y en este estado permanece todavía la apariencia de esta operación ».

El 19 del actual mes de mayo D. Juan Francisco Manrique hizo un reconocimiento con dos galeras, una fragatilla y otras cinco embarcacio-

nes menores, armadas en plan de guerra. Al acercarse la pequeña flota a la costa, los marroquíes dieron puntualmente la alarma, y se aprestaron a la defensa de la « Playa Martín » unos 600 u 800 naturales del país. A mediodía se retiraron las embarcaciones españolas sin haber visto señal alguna de campamento.

*
* *

En su extenso informe Gayoso procede, con buena lógica, de lo general a lo particular : una idea sobre el rey de Marruecos, la capital que habita y en especial su ejército; geografía de la amplia zona fronteriza con Ceuta, la llamada « Provincia de los Algarves », sin olvidar la persona del gobernador; noticias sobre la marina marroquí de la región, que podía acudir en poco tiempo, con vistas a que la expedición española sería rápida y había de apoyarse en el mar; detalles minuciosos sobre el campamento sitiador.

El Brigadier está informado hasta el pormenor, a pesar de haber conseguido sus datos desde una plaza sitiada. En su trabajo geográfico-militar nunca falta el detalle humano ni, junto a éste, la noticia aprovechable para la guerra.

Así, mientras Manrique en su escrito, nos dice sintéticamente que « a una voz de Ismael, su Rey, se muebe toda Berbería por el gran miedo que tienen a su crueldad », Gayoso nos describe a este monarca, uno de los más notables de la historia marroquí.

La visión del Brigadier está próxima a la que suelen ofrecernos los historiadores y viajeros de la época. Que era « fecundo en hijos » y « vengativo con los suyos por seguridad propia » es cosa bien conocida. A su hijo Mawlāy Muḥammad al-Ālim le hizo cortar una mano y un pie, pese a prometer que lo perdonaría. Mawlāy Zaydān que fue, según parece, el que lo venció y aprisionó, al conocer el trágico fin de su hermano —para el que creía haber obtenido la clemencia— se rebeló a su vez. Murió, según unos, envenenado, según otros asfixiado por sus concubinas, siguiendo —según ambas versiones— las ordenes del rey (15).

(15) EZZIANI, Abulqasem Ben Ahmed, « Le Maroc de 1631 à 1812 ». Publicado y traducido por O. Houdas. Paris, 1886, págs. 47/50.

BUSNOT, P. Dominique, « Histoire du Règne de Mouley Ismael, Roy de Maroc ». Paris, 1714, págs. 63/127.

No falta escritor que compare a Mawlāy Ismā'īl nada menos que con el rey Salomón, pues siendo ambos monarcas bastante sanguinarios, fueron grandes constructores, agobiando a sus súbditos con un esfuerzo abrumador; crearon ambos un ejército y tuvieron una guardia personal de extranjeros que oponer a su propio pueblo; fueron, en fin, muy dados a las mujeres y sobrepasaron a los demás soberanos en esposas y concubinas ⁽¹⁶⁾.

Y en su afán de veracidad no duda Gayoso en afirmar de este monarca, enemigo de su rey, que « así en dichos como en hechos... le han dado crédito de vno de los principes mas especiales... » ⁽¹⁷⁾.

Mequinez, residencia de Mawlāy Ismā'īl, es una ciudad « compuesta de dos a tres mil casas, tan populosa que se encuentra el Gento como hormigas por las calles... » y su alcazaba está rodeada por « vna Cerca de fuerte y alto muro que ciñe un espacio considerable de terreno, donde quedan encerrados diferentes edificios... » « ... la mejor parte de los demas sirven como para Maestranzas de diferentes obras y trabajos de su gusto... »

En efecto, en ella residía Mawlāy Ismā'īl, primero como particular, después como gobernador, en vida de su hermano el sultán Māwlay al-Rašīd, y finalmente como soberano.

Al-Zayyānī nos dice que habitaba al principio en la antigua casbah de los almohades, en donde se había hecho construir un palacio ⁽¹⁸⁾. Todos los viajeros que durante este reinado visitaron Mequinez coinciden en mencionar sus vastas proporciones y su desordenada construcción. Al P. Busnot ⁽¹⁹⁾ le pareció ciudad notable por el número de casas, la eleva-

(16) CASTRIES, Henry de, « Moulay Ismaël et Jacques II ». Paris, 1903, págs. 13/15.

(17) « Su actuación se encaminó a robustecer el poder, realizando una política unificadora y favoreciendo el feudalismo militar, que en el Magreb era el menos temible, para restar influencia al religioso, representado por los morabitos y cofradías, que eran los verdaderos dueños del Imperio. En este sentido representa un gran paso el haber asentado las bases del ejército permanente... », BECKER, Jerónimo, « Historia de Marruecos ». Madrid, 1915, pág. 135.

Al describirse este reinado acostumbra a olvidarse una de las más conseguidas realizaciones del monarca : la seguridad con que se podía recorrer el reino. Viajeros como Pidou de Saint-Olon, embajador francés, o el P. Busnot reflejan en sus obras el orden que logró implantar este soberano en su país, que se podía recorrer sin temor a ser asaltado por nadie, hecho insólito en algunos de los grandes países europeos de la misma época. V. SAINT-OLON, « Relation de l'Empire de Maroc ». Paris, 1695, pág. 108. BUSNOT, Id., pág. 12.

(18) EZZIANI, Id. pág. 24.

(19) BUSNOT, Id. págs. 13/16.

ción de sus mezquitas y la abundancia de jardines y árboles frutales. Ya en ella cierto tiempo, le fueron menguando su entusiasmo primitivo la falta de pavimentación de sus calles, la escasa longitud de éstas —sólo la del barrio judío era amplia y llena de comercios— y los rudos materiales empleados en la elaboración de los edificios.

Según la « Relation de ce qui c'est passé ... dans les Etats du roy de Maroc... » del P. Nolasco ⁽²⁰⁾, Mequinez era una mezcla de cinco ciudades : la antigua; la moderna, construída bajo la dirección de Mawlāy Ismā'īl; el barrio judío; la alcazaba, de enorme extensión, y un inmenso aduar, al oeste, en donde vivían las tropas negras. Al mercedario le parecía la alcazaba, sobre todo, una de esas decoraciones teatrales que cambian a cada acto, ya que el soberano estaba sin cesar modificándola con nuevas construcciones.

Por su parte el embajador francés Pidou de Saint-Olon ⁽²¹⁾ nos dice que la ciudad era muy populosa. Tenía, según él, unos 60.000 habitantes. El modesto Gayoso considera que « podrá contener de doze a quinze mil familias ». Para Saint-Olon lo que realmente cuenta de Mequinez es su alcazaba. Estaba rodeada de varias murallas muy altas, espesas y blancas. Abarcaba unos cuarenta y cinco pabellones y dos mezquitas de altos minaretes. Cada pabellón tenía un patio con su fuente. La entrada principal era una bella puerta con columnas, llamada la « puerta de mármol ».

Al-Zayyānī nos ofrece una brillante descripción de la residencia real que merece recordarse : « La nouvelle casbah était percée de vingt portes fortifiées et surmontées de bastions portant canons et mortiers. A l'intérieur le sultan avait fait établir une grande pièce d'eau sur laquelle on pouvait se promener en barque. On y trouvait aussi un grenier à grains, près duquel étaient des réservoirs d'eau très profonds et recouverts de voûtes; au-dessus il y avait une batterie de canons. Le sultan avait éga-

(20) « Relation de ce qui c'est passé dans les trois voyages que les religieux de l'ordre de Nostre-Dame de la Mercy ont faits dans les Etats du Roy de Maroc pour la rédemption de captifs en 1704, 1708 et 1712, par un des Pères Députés pour la Rédemption, de la congrégation de Paris, du même ordre ». Paris, 1724.

BEN ZIDAN, « Histoire de Meknès ». Rabat, 1929/1932.

Terrasse define la construcción de Mawlāy Ismā'īl como « les vestiges d'un grand rêve barbare, réalisé par des moyens cyclopéens ». TERRASSE, Henri, « Histoire du Maroc ». Casablanca, 1949, tomo II, pág. 269.

(21) SAINT-OLON, Id., págs. 73/81.

lement installé une écurie pour ses chevaux et ses mulets; elle était longue de trois milles et tout le pourtour était garni de râteliers; on y pouvait, dit-on, attacher douze mille chevaux. » (El modestísimo Gayoso habla de unas « Cavallerizas grandes y capaces de quatro a cinco mil cavallos » estacionadas en las proximidades de Mequinez. Menciona, también, otras : « Demas de estas Cavallerizas tiene el Rey dentro de Mequinez otras para los cavallos, y ganados mulares de su propio vso ». Estas son, posiblemente, las que describe al-Zayyānī.) « Le plancher reposait sur des voûtes sous lesquelles on mettait l'orge destiné à la nourriture des chevaux. Au milieu on avait bâti un immense magasin très solide et très élevé qui servait à remiser les selles et autres parties du harnachement. Ismaïl avait encore fait construire dans la casbah un palais appelé El Mansour; ce palais renfermait vingt coupoles et chacune de ces coupoles avait une tour d'où l'on dominait le panorama formé par les plaines et les montagnes de Méquinez. Sur toute la longueur de l'écurie, on avait planté des arbres des espèces les plus rares. La casbah renfermait environ cinquante palais, chacun d'eux ayant sa mosquée, son bain et sa salle d'ablutions, en sorte qu'il était indépendant du palais voisin... » (22).

La enorme afición del Rey a los caballos se ve confirmada en los escritos de los viajeros que visitaron el país, en los que abundan anécdotas que demuestran el amor, rayano en la veneración, que experimentaba el monarca por estos nobles animales. El P. Busnot en su libro nos describe, por ejemplo, con toda minuciosidad el pienso con que se les alimentaba. Y dado que el caballo era elemento indispensable para la guerra, lo que cuenta Gayoso sobre la remonta es indudablemente cierto.

Nos dice el Brigadier que el soberano recogía los potros nuevos de sus vasallos, tras haberles dado cierto « corto y señalado precio » por cada uno, fijado al arbitrio de los gobernadores. El cónsul Estelle narra en su « Mémoire... » que los únicos que se redimían de la « garmme » —impuesto que recogían, por cierto, los negros— eran los que sostenían un caballo. Los alcaydes proporcionaban la paja, el heno y la avena para alimentarlo; pero era preciso que estuviera dispuesto en todo tiempo para cumplir la menor orden real. En cada pueblo, según el cónsul francés,

(22) EZZIANI, Id., págs. 28/29.

sostenían 20, 30, 40 ó 50, de acuerdo con las posibilidades económicas de la población (23).

« Emplea en las fábricas de armas de fuego y pólvora los cautivos »... « Es corto y de mala calidad el número de Armas y cantidad de Polvora que puede recoger este principe... ». El P. Nolasco en su « Relation... » distingue entre los esclavos ennegrecidos y llenos de carbón que trabajan en la pólvora y los que se hallan blanqueados por ocuparse en las construcciones. Se conoce el nombre de un esclavo español, un tal José Díaz Pimienta, capturado por los marroquíes en 1689, que era algo así como el « maestro de la pólvora » (24). Por su parte el P. Busnot, cuando habla de los cautivos, se limita a mencionar los que se empleaban en la edificación.

Se sabe que el rey tenía en Fez y Mequinez más de diez fábricas de pólvora (25) Respecto a la obtención de ésta y de las armas por el sultán de Marruecos hay que recordar la bula « In coena, Domini », que prohibía proporcionarla a los infieles, corsarios y piratas. Luis XIV —aunque a Francia no llegó la bula— en vista de que el azufre que se enviaba a Marruecos para blanquear la lana servía en realidad para elaborar pólvora, decretó, en octubre de 1703, la prohibición de importarlo a este país (26). El asunto de la pólvora y armas era tema obligado en la correspondencia que los enviados franceses sostenían con la metrópoli. Brouillet y Gautier —el primero comerciante francés en Salé y el segundo comerciante y vicecónsul en la misma ciudad— aseguran al P. Blandinières —Provincial de la orden de la Merced en Guyena y Languedoc— que los holandeses redimen a sus cautivos a cambio de cañones de fusil, platinos y pólvora, lo mismo que los ingleses (27). Esto último lo confirma el cónsul J.B. Estelle al Conde Pontchartrain (28). El P. Busnot, en carta al citado Conde,

(23) CASTRIES, Henry de, « Les Sources inédites de l'Histoire du Maroc ». Deuxième série, Dynastie Filalienne, France, tomo III. Paris, 1927, págs. 314/315.

(24) Fue enviado como embajador del Rey de Marruecos a Inglaterra en 1707/1709, y muerto por orden real el 21 de abril de 1718. COSSÉ-BRISSAC, Philippe de, « Les Sources inédites de l'Histoire du Maroc », deuxième série, Dynastie Filalienne, France, tomo VI, 1700-2 mai 1718. Paris, 1960, pág. 399, nota 1.

BUSNOT, Id., pág. 42.

(25) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », tomo VI, pág. 311, nota 1.

(26) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., págs. 311/312.

(27) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., págs. 226/227.

(28) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., pág. 279.

dice que tiene noticias de que el embajador de Holanda ha hecho un presente a Mawlāy Ismā'īl en el que, entre otras cosas, le regala 60 quintales de pólvora, 700 bombas y 2 morteros ⁽²⁹⁾. En 1708 los ingleses estaban dispuestos a proporcionar pólvora y armas a Marruecos a cambio de vituallas para Gibraltar ⁽³⁰⁾. El tráfico de armas y pólvora que en gran escala desarrollaban los protestantes franceses con Marruecos era asunto que preocupaba en gran manera a los representantes de su majestad católica Luis XIV en este país ⁽³¹⁾.

Es un hecho, en fin, que si los cautivos españoles, franceses y portugueses hubieran sido redimidos a cambio de platinos de fusil, y de pólvora, su liberación hubiera sido mayor, y no hubiera encerrado tantas dificultades ⁽³²⁾. En la memoria del P. Nolasco se dice que en diciembre de 1709 el enviado portugués, que llevaba un gran presente al sultán, así como un copioso número de mercancías para comenzar el pago de los esclavos a redimir, según tratado concertado de antemano, no pudo obtener el intercambio porque el rey exigía un tratado nuevo, en el que se consignaba que Portugal había de proporcionar pólvora y platinos de fusil ⁽³³⁾. Por último, los marroquíes que sitiaban Ceuta se nutrían de la pólvora que los ingleses les enviaban desde Gibraltar ⁽³⁴⁾.

La manera de hacer la leva, según Gayoso, se ve confirmada por el relato que de ella hace el cónsul J.B. Estelle en su « Mémoire... ». « Lorsqu'il a dessein de former quelque siège ou aller à quelque autre expédition, il ordonne à ses alcaydes de luy mettre au champs telle armée qu'il désire. Ces alcaydes ou gouverneurs s'assemblent entr'eux, conviennent de ce que chacun doit fournir à proportion de l'estendue de leurs gouvernements. Cela fait, les gouverneurs vont faire ces levées ou envoient l'ordre à leurs lieutenans de les faire; lesquels exécutent ces ordres avec facilité, par le moyen du rolle qu'ils ont des habitants qui payent la

(29) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., págs. 387/388.

(30) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., pág. 421, nota 2.

(31) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., págs. 286/287. Carta de Fabron al Conde Pontchartrain.

(32) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., págs. 295/296. Carta del P. Blandinières al Conde Pontchartrain.

(33) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., pág. 438. Memoria de la Merced.

(34) GODARD, Léon, « Description et Histoire du Maroc ». Paris, 1860, tomo II, pág. 523.

garamme. » (Gayoso menciona « vn equivalente tributo, con cierta y mal ordenada quenta en cada Partido ».) « De 3 frères, sigue Estelle, on lève 2; mais on n'y peut forcer que les hommes mariés et établis. Si les jeunes hommes non mariés n'y veulent point aller, on les laisse; et il est permis aux mariés qui n'y veulent ou peuvent aller d'y mettre des gens de liberté en leurs places » (Gayoso, aclara, que los que van a la guerra están exentos de este tributo.)

« Il est en usage —dice el cónsul francés— que ces gens sont obligés de se nourrir et entretenir à leurs dépens, tant qu'ils sont au service de leur roy. » (Gayoso : « Lleva cada vno, de por si, la providencia que puede para mantenerse en las marchas y en Campaña; pero, en lo general, van fiados en el abasto que deve suministrarles el Pays y las Poblaciones donde han de transitar y acampar. »). « Il ne portent que les armes qu'ils peuvent avoir chez eux, le prince ne leur en donnant pas. Aussi la plus part y vont avec le seul bâton »; (el Brigadier habla de lanzas y ballestas, « al modo antiguo »). « Ce prince ne leur fournit pas mesme la poudre pour les armes à feu, quand ils ont des mousquets ou pistolets; ils portent 5 ou 6 balles et autant de charges de poudre noués dans un coing de leurs chemises. » (Gayoso : « Por lo tocante a las armas de fuego, polvora, cavallos y tiendas de Campaña, se suele hacer entre ellos alguna distribución por el Rey ».). « Le Roy peut avoir 5 ou 6.000 mousquets en son alcasabe, dont il fournit quelque fois à ses alcaydes... » (35).

Este cuidado que ponía el rey en no dilapidar armas y pólvora, que con tanta dificultad podía obtener, explica el detalle que cuenta Gayoso en su escrito, que el monarca consideraba de su propiedad todas las armas que existían en el reino. De forma que la posesión de ellas por sus súbditos habría de interpretarse como una especie de « préstamo real », o como concesión graciosa de uso hasta que el sultán las precisara, utilizando, en caso de necesidad, armas y súbditos, ambos al mismo tiempo.

Al hablar Gayoso de las tropas de color parece expresar cierta incertidumbre respecto a su origen « esclavos del Rey, como conquistados o por otro medio adquiridos en las fronteras de Etiopía... ».

(35) CASTRIES, « Les Sources... », tomo III, págs. 314/315

Nadie está aun de acuerdo, en efecto, sobre el origen de las tropas negras. Según Jackson, cónsul inglés que recogió tradiciones orales en el Sudán (36), entre los adversarios contra los que tuvo que luchar Mawlāy al-Rašīd, hermano de Mawlāy Ismā'īl, se hallaba un tal 'Alī Ben Haydar (Ali Bu Hasun, según al-Zayyānī; Abu Hasnu, según al-Ufrānī), que se estableció en el Sus. Mawlāy al-Rašīd decide, en 1670, atacar a su enemigo. Este huye al Sudán, en donde hace amistad con su rey, Biton, cuyas tropas infligen una derrota a los marroquíes. En 1672 decide el fugitivo tomar la ofensiva, reúne un ejército de millares de negros y penetra en Marruecos. Pero el sultán acaba de morir, y el rebelde licencia a su ejército, pues que ya no tiene objeto el mantenerlo en pie de guerra. Sabedor Mawlāy Ismā'īl de la existencia de estas tropas, hace reunir a los elementos dispersos, que constituyen el primer núcleo de su ejército de color.

Al-Zayyānī lo cuenta de otra manera. Habiéndosele presentado al Rey de Marruecos un registro en el que figuraban los negros que habían integrado el ejército de Aḥmad al-Manṣūr, el sultán concibió el proyecto de agruparlo él a su vez. Mandó, pues, que se reunieran todos los negros que habitaban Mequinez y Marraquech y que se compraran todos los que vivieran en el resto del país. Una vez agrupados los envió a Mechra Erremel (cerca del actual Sidi Sliman). Allí se les dió tierras para que las cultivaran y se les construyeron viviendas (37).

Delafosse (38), por su parte, nos dice que en efecto Aḥmad al-Manṣūr había recibido varios convoyes de negros cautivos cuando sus renegados andaluces tomaron Tumbuctú. Pero que es improbable que gentes llegadas a Marruecos entre 1591 y 1593 se hallasen vivas en gran número en 1672. Es más, los que quedasen habrían cumplido ya los cien años. Sus hijos y nietos serían, en tal caso, los que reclutaría Mawlāy Ismā'īl. A Delafosse, no obstante, le parece más digna de crédito la opinión de Jackson, aunque admite una solución intermedia. Quizás el ejército del fugitivo formara el primer núcleo de las tropas negras, y los descendientes

(36) JACKSON, J. Grey, « An account of the Empire of Morocco and the districts of Sus and Tafilét ». Londres, 1809.

(37) EZZIANI, Id., págs. 29/31.

(38) DELAFOSSE, Maurice, « Les Débuts des troupes noires du Maroc ». « Hespéris », tomo III, 1923. págs. 1/11.

de los soldados de al-Manşūr y los esclavos comprados, el segundo. Cree también posible que la idea de constituir un ejército negro le hubiera venido a Mawlāy Ismā'īl a la vista del registro de tropas de al-Manşūr, y que la llegada del fugitivo con sus sudaneses le hubiera proporcionado la ocasión de poner en práctica su proyecto. El tercer núcleo lo formó, según Jackson, enviando a finales de 1672 a su sobrino Aḥmad al Sudán a reclutar negros. Al-Zayyānī no lo menciona, aunque habla de una expedición a Chiquetti (Mauritania) en 1678, en la que obtuvo 2.000 « herratín » con sus hijos que, una vez equipados, engrosaron los contingentes de Mechra Erremel. Al-Ufrānī, por su parte, asegura que Mawlāy Ismā'īl conquistó varias provincias del Sudán. Esto, indudablemente, dice Delafosse, habría solucionado el reclutamiento del ejército negro.

El número de negros es difícil de calcular. Gayoso supone « veynte mil cavallos y diez mil de a pie ». Al-Zayyānī asegura que en el registro militar había unos 150.000 hombres; de ellos vivían en Mechra Erremel 70.000, en Mequinez 25.000 y el resto repartido en las fortalezas que escalonaban las fronteras del imperio. Asegura haber tomado los datos del secretario de Mawlāy Ismā'īl. Terrasse cree que estas cifras comprenden mujeres y niños. Al-Nāşirī asciende el número a 14.000 al fin del reinado; unos 10.000 acantonados en Mechra Erremel y 4.000 en Tadla. Terrasse supone que éste era, en realidad, el número de soldados negros. Mawlāy Ismā'īl podría disponer en sus últimos tiempos de unos 30.000 ó 50.000 combatientes de color (39). Los cálculos de Gayoso, pues, no iban muy descaminados.

« La Cavallería monta a la gineta y son muy firmes a cavallo, y diestros en el manejo del alfange... » advierte el ingeniero. Al-Zayyānī cuenta detalles curiosos sobre el cuidado que tenía el sultán de sus importados súbditos. A los negros instalados en Mechra Erremel se les destinaba —salvo casos graves— a procrear hijos. Cuando los niños tenían unos diez años se les enseñaba durante un año el oficio de albañil, carpintero etc. o a trabajar en la argamasa. El segundo año se ejercitaban en conducir mulos y el tercero se empleaban en apisonar tierra para construir murallas. El cuarto aprendían a montar y tirar desde el caballo. Cuando

(39) TERRASSE, Id., tomo II, pág. 47.

tenían dieciséis años de edad se les reclutaba, se les casaba con jovencitas negras a las que, durante el mismo tiempo se les había hecho ejercitarse en labores del hogar, y a las más bonitas, en música. Acabada la educación de ambos se les regalaba traje y dote, se les casaba y se les incluía en el registro (40). Su habilidad, pues, en manejar el caballo y las armas estaba bien justificado, ya que había formado parte de su educación como soldados.

« Tiene la preferencia entre las Milicias de Blancos, y otras prerrogativas... », escribe Gayoso. Hasta tal punto protegía el Rey a sus tropas negras que, a pesar de que la ley musulmana prohíbe a los esclavos poseer bienes, les concedió el privilegio de llegar a propietarios lo mismo que los blancos, y mandó modificar lo estatuido. En mayo de 1697 escribió al cadí y a los ulemas de Fez increpándolos por no haberse puesto de acuerdo sobre esta cuestión. Y al año siguiente dirigió un nuevo escrito a Fez reafirmando este derecho a los mulatos, documento que fue leído en las mezquitas (41).

« Esta reputada por la mejor y de mayor confianza del Rey esta Milicia de Negros, y por esto se vale principalmente de ella quando se trata de reducir algunas Provincias o Pueblos sublevados ». Y así era, como lo afirma el Brigadier. Su influencia en el país fue tan grande que llegó a formar, con el tiempo, una fracción política que nombraba y deponía sultanes, como la guardia pretoriana, césares. Puede decirse que hasta fines del siglo XVIII fue la dispensadora del poder soberano. Su decadencia sobrevino al no ser renovada por los sultanes. Murió de consunción.

« También ay una especie de Cavallería de Blancos, como estrangera, que llaman Alarbes, y son los que vsan lanzas... » Mawlāy Ismā'īl heredó de las dinastías anteriores unas tropas blancas, los árabes. En ellas intentó apoyarse y en ellas pensó primero para formar un aguerrido ejército. Pero las campañas argelinas le demostraron que era una fuerza bastante débil, sin empuje ni adhesión a su persona. Por eso formó una tropa más potente y fiel, que le era totalmente adicta; una tropa que se lo debía todo, hasta el derecho a ser igual a sus súbditos, los blancos. Y así creó el ejército de soldados de color, los « abid ».

(40) EZZIANI, Id., págs. 30/31.

(41) EZZIANI, Id., pág. 47.

Disponía, además, de una tropa de renegados que formaban cuerpo a parte, mandado a su vez por renegados. Se les empleaba en expediciones de castigo. Posiblemente eran los técnicos en artillería e ingeniería (42).

Refiriéndose ya Gayoso a las tropas que sitian Ceuta, en el « punto cuarto », explica que « los Blancos eran Milicias sacadas por repartimiento de las Ciudades y Lugares de la Provincia de los Algarves, que gobernaba (43), a que se añadió vn cierto aumento de las del Reyno o Provincia de Fez, que es gobernada por distinto Alcayde Visorrey ». Al-Zayyānī nos confirma esto último. Dice el historiador musulmán que entre los soldados que sitiaban Ceuta había quinientos arqueros de Fez, que se renovaban cada seis meses (44).

Gobernaba la « Provincia de los Algarves » el bachá, gobernador visorrey « Hamet Benaly Benabdalat », hijo de « Aly Benabdalat », su antecesor en el mismo cargo, y quien puso sitio a Ceuta en 1694. Y más adelante vuelve a recordar : « puso sitio (como queda dicho) el Alcayde visorrey de Tetuán Aly Benabdalat en el año 1694... »

Este singular personaje, °Alī Ben °Abd Allāh al-Ḥamāmī, padre del gobernador que regía los destinos de la provincia en 1720, hacía siete años que había muerto, no seis, como afirma el Brigadier. Conocía al-Ḥamāmī a su soberano a la perfección. Sólo él gozaba del honor de ir a caballo al lado del sultán, lanza en mano, y de hablarle con una familiaridad que a otros habría costado la cabeza. Saint-Olon afirma que era hijo de un pescador y que no sabía ni leer ; pero que tenía una grand habilidad para los negocios. Violento, caprichoso, capaz de hacer víctima de su cólera a sus mejores amigos, cuando recobraba la calma, dice Saint-Olon, era humano, tratable.

Tanto la « Relation... » del P. Nolasco como la « Histoire... » del P. Busnot se hacen eco del prestigio de que gozaba el fallecido gobernador. Según la primera el rey le estimaba tanto porque habiendo estado

(42) TERRASSE, Henri, « Les aventures d'un renégat anglais au Maroc sous Moulay Ismaél », « Bulletin de l'Enseignement public au Maroc », 1926.

(43) Alude a °Alī Ben °Abd Allāh, virrey en aquella época de la « Provincia de los Algarves »

(44) EZZIANI, Id., pág. 43.

juntos en el comienzo del sitio, °Alī Ben °Abd Allāh recibió varios tiros de fusil sin ser herido por ninguno. Ello hizo que el sultán le considerara santo. Sin embargo no todo era tan halagüeño. En Mequinez tenía poderosos enemigos que intentaban por todos los medios desprestigiarle. Pero siempre sabía triunfar por su habilidad innata y los extraordinarios presentes que llevaba todos los años para su rey a Mequinez.

En la Corte, dice Saint-Olon, se hace presentar como enemigo de los cristianos; pero en realidad lucha por ser él el único intermediario con las potencias extranjeras. Estaba en tan buenas relaciones con los ingleses que éstos le avisaron —y así pudo transmitirlo al soberano a tiempo— que los franceses intentaban una expedición contra los principales puertos marroquíes. Se trataba de la de Pointis (45). Siempre fue muy favorable a la amistad con la Gran Bretaña, y fue precisamente con este alcaide con quien trataron los ingleses en 1708 de avituallar Gibraltar, muy resentida del bloqueo que le infligían España y Francia (46). Intervino también, de forma activa, en las negociaciones franco-marroquíes para la redención de cautivos. Precisamente murió cuando estaba en plenos tratos con los trinitarios y mercedarios (47).

Su hijo, Aḥmad Ben °Alī Ben °Abd Allāh, llamado también Abū-l-°Abbās Aḥmad Ben °Alī al-Rifī, era gobernador de Tetuán y Tánger en vida de su padre. Al morir éste la noche de agosto del 28 al 29 en 1713, se pensó que heredaría automáticamente el virreinato Aḥmad Ben Ḥaddū al-Rifī, su tío, gobernador, por aquel entonces, de la ciudad de Larache, y que había ocupado el cargo desde que esta plaza la conquistaron los marroquíes en el año 1689.

En efecto, apenas sabida la muerte de su pariente, Aḥmad Ben Ḥaddū partió para Mequinez en compañía de los sobrinos que sabían montar a caballo (48). Pero, en consideración a los servicios prestados por el difun-

(45) COSSÉ-BRISAC, « Les Sources... », tomo VI, pág. 177, nota 1.
Sobre la expedición de Jean-Bernard-Louis Desjean, barón de Pointis : págs. 126/129, 165/180, 265/269.

(46) COSSÉ-BRISAC, « Les Sources... », Id., pág. 421, nota 2.

(47) COSSÉ-BRISAC, « Les Sources... », Id., pág. 86, nota 3.

Sobre este personaje : BUSNOT, Id., págs. 208/210. — SAINT-OLON, Id., págs. 125/129.

(48) COSSÉ-BRISAC, « Les Sources... », Id., págs. 501/503. Carta del cónsul La Magdaleine al conde Pontchartrain. Y pág. 501, nota 1.

to, el sultán legó a su hijo Aḥmad Ben °Alī Ben °Abd Allāh todos los cargos, según aseguraba éste (49). No obstante la cosa no debió de ser tan sencilla como él contaba, ya que tío y sobrino lucharon entre sí por la posesión del virreinato, hasta que la balanza se inclinó hacia el segundo (50). Catorce años estuvo Aḥmad Ben °Alī en su puesto, al frente de la provincia. Pero en 1727 tuvo que abandonar Tetuán siendo suplantado por °Umar al-Wakkāš. Parece que en 1738 volvió a gobernar Tetuán de nuevo. Durante las guerras civiles que siguieron a la muerte de Mawlāy Ismā'īl se rebeló contra el sultán Mawlāy °Abd Allāh y fue muerto en julio de 1743, combatiendo contra él (51).

Por lo demás el juicio de Gayoso sobre este gobernador se aproxima bastante a la realidad. Su arbitrariedad y violencia se ve confirmada en cartas de La Magdaleine, cónsul francés en Tetuán (52).

En sus noticias sobre la capital de la « Provincia de los Algarves » nos dice : « populosa hasta de dos mil y quinientas familias, sin las de sus arrabales ». Según el cónsul Vatry (53) solamente en comerciantes judíos había unos 2.000. Saint-Olon calcula 15.000 habitantes, que hablan casi todos el español, pues se dicen descendientes de los moriscos andaluces (54). Al declinar el comercio disminuyó bastante el número, ya que era el carácter de esta población eminentemente comercial. Es de suponer que en 1720 oscilara poco la cifra del Brigadier, que cita « familias » y que, además, no tiene en cuenta los arrabales.

Tetuán era, en efecto, una ciudad comercial por excelencia, con signo internacional. « Comercian en ella algunas naciones de Europa ». El cónsul Vatry, ya citado, menciona aparte de las casas francesas, dos inglesas,

(49) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., págs. 512/517. Carta de Aḥmad Ben °Alī Ben °Abd Allāh al Conde Pontchartrain.

(50) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., pág. 548. Carta de La Magdaleine al Regente de Francia Felipe de Orléans.

(51) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id. pág. 500, nota 3.

« Villes et tribus du Maroc ». Vol. VII. « Tanger et sa zone », págs. 86/92.

ENNASIRI, « Kitab el Istiqqa ». « Archives Marocaines », tomo IX, págs 157/227.

(52) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., págs. 520/525. Carta de La Magdaleine al Conde Pontchartrain.

(53) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., pág. 306. Carta del cónsul Vatry al Conde Pontchartrain.

(54) SAINT-OLON, Id., pág. 12.

dos griegas, dos armenias y los dos mil judíos. Sin embargo en 1712, según el cónsul Bonal, las casas francesas habían quedado reducidas a una; las griegas se habían establecido en Italia y Cádiz, todo a causa de la decadencia que padecía el comercio europeo. El cónsul aconseja incrementar el comercio en Tetuán pues le parece que encierra buenas perspectivas (55).

El comercio más importante fue el de la cera y el cuero. La cera amarilla, especialmente, era la más solicitada, por ser muy buscada en España, y no sólo para la metrópoli sino para las colonias con el fin de fabricar cirics. Los franceses vendían en Marruecos telas a cambio de esta cera que, después, exportaban a Cádiz. Tan buenos dividiendos produjo tal mercancía que los marroquíes abrieron los ojos y decidieron tomar ellos, a su vez, la ofensiva económica. Y así consiguieron del sultán en 1705 los habitantes de Fez el arriendo del comercio de la cera y del cuero. Enviaron incluso emisarios a las principales ciudades del reino, entre ellas a Tetuán, para requisar la mercancía acumulada, que sería de este modo obtenida a un precio inferior al de costo.

Semejante monopolio arruinaba al comercio extranjero de Tetuán, especialmente al francés. Los comerciantes franceses, entonces, cursaron diversas peticiones al sultán. Lo único que consiguieron fue que Mawlāy Ismā'īl les permitiera disponer de la cera y del cuero almacenados. Eso sí, les concedía libre comercio de tabaco, lanas, almendras, cobre, plumas de avestruz, goma arábica y otras mercancías (56).

Esta fue la causa principal de la ruina del comercio francés en Marruecos. Los monopolizadores, que eran muchos —entre ellos se contaba el virrey °Alī Ben °Abd Allāh desde 1708—, consiguieron, además, la ventaja de ser los que marcaban el precio de compra de los artículos, con lo que se aprovechaban de los que en justicia debían haber sacado partido del cambio de cosas. De esta manera los que salieron perdiendo fueron los dueños de las colmenas y del ganado. Y como a los españoles les estaba prohibido entonces todo comercio con los marroquíes a causa de la guerra, tanto musulmanes como judíos se hicieron con representantes en Cádiz

(55) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., pág. 489. Carta del cónsul Bonnal a los diputados de comercio de Marsella.

(56) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., págs. 334/341. Cartas de Mawlāy Ismā'īl en favor de los comerciantes franceses establecidos en Marruecos.

que, como es lógico, vendían más barato que los franceses, antes los principales importadores. No pudiendo éstos resistir tal competencia fueron suprimiendo consulados en Marruecos. En 1718 se cerró el de Salé. Bonnal fue, en 1712, el último cónsul titulado en Tetuán (57).

Al hablar de la marina marroquí limita Gayoso su informe a la que se halla en las « Costas de la Provincia de los Algarves, desde el río de Tetuán, en el Mediterráneo, hasta la buelta del Cavo Espartel en el Océano ». Y lo hace así, con muy buen acuerdo, porque en caso de una expedición española sólo estarían prestas a combatir y resistir las embarcaciones próximas a Ceuta. La marina de Salé o la argelina llegaría siempre tarde, a no ser que tuviera conocimiento previo del hecho, como sucedió en la tan citada expedición de Pointis. He aquí por qué se recomendaba tan especialmente el secreto en la empresa, hasta pedir que fuera el interesado quien escribiera por su propia mano la información.

Se enumeran en el escrito toda clase de barcos, tan conocidos por los ceutíes, detallando su capacidad, defensa, utilidad. Se habla de los astilleros donde los construyen, Tetuán y Tánger. Se puntualiza que no tienen los naturales « en todas las partes del Mediterráneo, ni en las del Estrecho, ningún otro puerto mayor ni igual a estos dos en donde puedan surtirse de Marinería y fabricar embarcaciones. Y, finalmente, se calcula el número de éstas que estarían dispuestas a combatir : « para vna prompta expedicion llegarían en todas al numero de 80 poco mas o menos... ».

Por otra parte, según parece, la marina propiamente dicha no tenía un número de barcos fijo. Se construían conforme iban desapareciendo, ya por vejez, ya por ser apresados por otros. Suponía Saint-Olon que de doce o trece barcas grandes seis pertenecían al soberano. Se les armaba con 18 ó 20 cañones. Lo máximo eran 24 piezas. Pero en general iban mal provistos de municiones, velas, cuerdas y aparejos de todo género, de forma que si no fuera por los ingleses y los holandeses pronto quedaría reducidísimo el número de embarcaciones.

(57) GIRARD, Albert, « Le commerce de la cire et les relations hispano-marocaines jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ». « Bulletin de la Société d'Histoire moderne », Noviembre 1913, págs. 238/245.

SEE, Henri, « Document sur le commerce de Cadix ». Folleto de la « Revue d'Histoire des Colonies françaises », 1926/1927, pág. 75.

Mantener a la tripulación, según el embajador francés, no le costaba nada al monarca, pues corría a cargo de los gobernadores del lugar en donde se recogía siempre el navío. De las presas daban al rey la mitad y la otra se la repartían entre el gobernador y la oficialidad, que a su vez daba cierta parte a los marineros. Ahora bien, si las presas eran esclavos, el rey se quedaba con todos, pagando 50 escudos por cada uno de los que no estaban comprendidos en la parte que le correspondía.

Los barcos que no pertenecían al monarca no estaban obligados más que a darle la quinta parte. Si había esclavos el rey pagaba también 50 escudos por cada uno de los cuatro quintos del botín (58).

Dice Gayoso sobre la « Playa Martín » que en ella penetraban « galeotillas de corso » y embarcaciones pequeñas para comerciar. Había frecuentemente galeras de argelinos que venían a Río Martín a cambiar o vender sus presas, aparte de las embarcaciones marroquíes. Cuando el cónsul Estelle propone atacar por mar a Mawlāy Ismā'īl sugiere que se ayude a los españoles a levantar el sitio de Ceuta, empresa que, no obstante, se debe pensar mucho ya que saldrían perdiendo con ella los comerciantes franceses. Para ello bastaba que la flota fingiera ir a Tánger, se volviera de pronto y cayera sobre Río Martín y Tetuán por sorpresa. Al llegar a la playa se habían de quemar los barcos que en ella hubiere, aunque « on court le risque d'y brûler des bastiments d'Alger... » en un tiempo en que Francia sostenía con los argelinos muy buena amistad (59).

Tetuán « fue en lo antiguo ciudad bien murallada; pero se hallan muchos portillos en sus muros, que la dejan abierta », sigue diciendo el Brigadier. En su citada « Mémoire... » Estelle escribe a este respecto : « Pour cette expédition il n'est point besoin de canons; les murs de Tetouen sont en ruine et celui que' est le plus fort y entre... » (60). El Capitán General en su informe propone un desembarco en « el Rio Tetuan y destruyr y arruinar enteramente aquella Ciudad que dista dos

(58) SAINT-OLON, Id., págs 14/15.

COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources inédites de l'Histoire du Maroc », deuxième série, Dynastie Filalienne, France, tomo V, págs. 984, 438/439.

(59) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... », Id., págs. 229/240. Memoria de J.B. Estelle al Conde Pontchartrain.

(60) COSSÉ-BRISSAC, « Les Sources... ». Id., pág. 236. Id.

leguas cortas de la boca del río y por diferentes partes « tiene las murallas desportilladas »... » (61).

La diferencia de población que marca el manuscrito entre Tánger y Tetuán —lugar el primero « hasta de 400 vezindades », mientras la segunda se apunta 1.500— se explica por el estado en que se encontraba la que muchos años más tarde se convertiría en capital internacional. Entonces tenía « muros antiguos, en parte arruynados »... « De Tanger saca el Campo muy corta subsistencia por ser tierra misera y hoy de muy poco o ningun comercio ».

Había sido tomada Tánger por los portugueses en 1471 y fue cedida a los ingleses como dote de la princesa Catalina de Portugal en su casamiento con Carlos II Stuard en 1662. En 1685 determina Inglaterra abandonarla, y haciendo oídos sordos a las peticiones portuguesas que mantenían el empeño de volverla a ocupar, destruyen el puerto y todas las obras que habían levantado y la dejan. Recuperada por los marroquíes Tánger intenta rehacerse; pero a pesar de todos los esfuerzos de sus habitantes quedó muy quebrantada y empobrecida. Tetuán, en cambio, era residencia de cónsules y representantes extranjeros, aparte de ser ciudad bien comunicada con Mequinez, como apunta Gayoso al decirnos que cerca de ella pasaba el gran camino que conducía a la entonces capital del reino.

Cita entre otros lugares el manuscrito a « Angera », atribuyéndole idéntico número de habitantes que a Tánger. En el mismo paraje sitúa Godard a Anyera un siglo después. « Si se escala la sierra Bullones se descende a Anyera, pueblecito situado en la vertiente meridional, entre Tetuán y Tánger a unos 30 km. de Ceuta » (62). De « Gibelgibi » —¿quizás el actual Yebel Hebib?— dice que tiene « 600 vezindades », mientras Alcazarquivir alcanza « 1.000 vezindades ». La veracidad de Gayoso y su información escrupulosa nos permite hacer un cálculo comparativo sobre la importancia de estas poblaciones en 1720.

(61) BACAICOA, Id., pág. 74.

(62) GODARD, Id., tomo I, pág. 64.

Tras señalar los lugares de desembarco más propicios en la costa enumera en el « punto cuarto », al hablar del repartimiento de las tropas, una serie de poblaciones : « Alcofar », « Feria del Lunes », « Sierra Querida » (« Gibelgibi » en otra grafía del manuscrito), « Feria del Martes », Alcazarquivir, « Aljumasi », « Beniazaga », « Teza », « Angera », Tánger y Fez. « Feria del Lunes » y « Feria del Martes » deben referirse a Letznin (Zoco del Lunes) y Tlata (Zoco del Martes), días en que se celebra mercado en tales lugares y que sirven para denominarlos. « Aljumasi » será quizás El Jemis (Zoco del Jueves) y « Teza », Taza, así como « Angera », Anyera.

Describe el Brigadier el campo sitiador que se veía perfectamente desde Ceuta. Nos habla de sus terrenos cultivados y de las moradas de sus habitantes, siendo éstos una mezcla heterogénea de soldados, mercanquifles y gente de todas clases que allí se había establecido al calor de una situación que se había eternizado. Al tomar los españoles, mandados por el Marqués de Lede, lo que había sido el campamento marroquí « la población, libre al cabo de 26 años, se derramó alegremente por las afueras, cubiertas de jardines, de huertas muy bien cultivadas, de multitud de barracas y casas en grupos que formaban pueblecillos » nos explica el historiador Galindo y de Vera ⁽⁶³⁾.

Heredó Aḥmad Ben °Alī a la muerte de su padre lo que Gayoso llama « el Real del Bachá », que se hallaba situado en « el centro y parte más alta del Campamento ». « Distínguese claramente desde ella con las conveniencias de corrales y huertas, y demás comodidades propias del modo de vivir de aquellos Gefes ». Según la « Relation... » del P. Nolasco el alcaide °Alī Ben °Abd Allāh había hecho edificar el campo, fuera del alcance de los cañones, una casa muy cómoda para él y para su numerosa familia. Parece ser que con ello quería probar a los españoles que no levantaría el campo hasta tomar la ciudad de Ceuta. Esta nueva « Santa Fe » estaba destinada también a convencer al monarca marroquí de su resolución en vencer o morir en la empresa. Sin embargo el P. Busnot, haciéndose eco de lo que se murmuraba en Mequinez, nos dice que

(63) GALINDO Y DE VERA, « Historia, vicisitudes y política tradicional de España respecto de sus posesiones en las costas de Africa ». Madrid, 1884, pág. 298.

el alcaide °Alī « est bien aisé d'avoir vn prétexte pour demeurer sur les côtes, et se tenir une porte ouverte aux Négociations qu'il entretient avec les Etrangers. Aussi s'est-il retranché dans son Camp comme s'il étoit lui même assiégé » (64). Las malas lenguas, los envidiosos de la buena suerte del virrey y de su habilidad con el monarca, susurraban que °Alī Ben °Abd Allāh no tomaba Ceuta porque no le convenía, pues el terreno del sitio poseía grandes extensiones de viñas en donde los soldados le trabajaban gratis, y que de aquí sacaba él muy saneados dividendos.

No puede calcular Gayoso concretamente cuántos cañones y morteros sostenían los marroquíes en el sitio de la ciudad. En el primer ataque que las tropas del marqués hicieron a los sitiadores en 1720 quedaron en poder de los españoles 28 cañones, cuatro de bronce, y tres morteros, amén de pertrechos abundantísimos (65). El P. Nolasco cuenta en su « Relation... » un detalle curioso. Según pudieron averiguar los padres mercedarios los cañones que apuntaban a Ceuta estaban emplazados de manera que, una vez hecho el disparo, caían en un foso apto para recibirlos. De este modo se impedía que los cañonazos que lanzaban desde la plaza pudieran desbaratarlos. No sabemos si este dispositivo continuaría en tiempos de Gayoso —el último viaje de los misioneros mercedarios fue en 1712— y la ciudad sitiada creía que trasladaban los cañones de un sitio a otro, como se dice en el manuscrito.

Sobre las trincheras supone que forman paralelas, en número de tres. En realidad eran cuatro y un laberinto inextricable de contrafuertes, reductos y fosos profundísimos que ocupaban de mar a mar toda la lengua de tierra que confronta la plaza (66). Pero esto no impidió el paso de la infantería, como lo demostraron las tropas de Lede y como aseguraba nuestro ingeniero : « por la parte interior podrán ser profundas, como lo contemplo, para sus comodidades; pero no para que puedan cortar el paso de vna Infantería bien determinada y sostenida... ».

Termina Gayoso su informe hablando de un reconocimiento que el 15 de mayo de aquel mismo año hizo el Capitán General Manrique a la

(64) BUSNOT, Id., págs. 229/230.

(65) GALINDO Y DE VERA, Id., pág. 298.

(66) GALINDO Y DE VERA, Id., págs. 296/297.

Playa de Río Martín, con el fin de averiguar qué había de cierto sobre una proyectada expedición marroquí, de la que Gayoso calcula ocho o diez mil hombres y Manrique dieciocho mil ⁽⁶⁷⁾. Llegaron a la playa y nada descubrieron. En el tiroteo que se entabló murió D. Pedro Cambri-les, que mandaba la galeota « Reina Ana », y en el camino apresaron a una embarcación inglesa que llevaba un cargamento de bombas a los marroquíes.

¿Responde el documento de Gayoso a todas las aclaraciones que se le pedían en la famosa carta de 15 de noviembre de 1715?

El Brigadier-ingeniero cumple su misión informativa con gran holgura. No sólo se extiende con gran detalle sobre todas y cada una de las incógnitas que se le planteaban, sino que proporciona una abundante información sobre el reino de Mawlāy Ismā'īl en general y la extensa zona fronteriza a Ceuta en particular. A través de un enfoque lógico —el Brigadier estaba en la Plaza sitiada, y estaba allí precisamente para estudiar los puntos flacos de los marroquíes— se adivina en Gayoso una gran humanidad. Se fija en los campos, cultivados al estilo de Andalucía. Sabemos que los campesinos recogían el trigo en silos excavados en el suelo, mientras la ciudad lo hacía en trojes y graneros, y cómo construían sus casas. Se nos hace simpático el mozo « Hamed el Barbon », jefe de las trincheras. Y si menciona la crueldad del rey respecto a su familia añade que lo hace « por seguridad propia ». Y así muchos detalles, importantes unos, pintorescos otros.

Junto a ellos, el número de soldados que sitian la ciudad; si son blancos o negros; cuántos de cada uno; gente que puede acudir a un rebato; costas sobre las que se puede desembarcar; barcos que pueden acudir a defenderlas; guardias de los ataques y su relevo; abastecimiento...

(67) Manrique cree que los movimientos de las tropas ceutíes han hecho desconfiar a los naturales y por eso han reunido un ejército de 18.000 hombres en la Playa de Río Martín. Esta noticia repetida en los dos informadores, aunque con gran diferencia de cálculo en el número de soldados, unida a una frase del Capitán General « lo mas que reconocia la segunda vez que estuve » ¿no hace suponer que Manrique había visitado Ceuta a propósito de su informe, y que no se había valido de segundas personas para obtener el dato mencionado? En tal caso Felipe V le habría otorgado un nuevo mandato, no para que adquiriera más conocimiento de la Plaza, y suplir así los años de ausencia, sino por considerarlo la persona idónea para preparar la llegada de la proyectada expedición. ¿Por qué fué entonces sustituido tan pronto?

Y dado que España estuvo en constante lucha con Marruecos durante el largo reinado de Mawlây Ismâ'îl, no pudieron los españoles visitar esta nación ni como comerciantes, ni como representantes diplomáticos. Carecemos, pues, de esas memorias, de esa correspondencia jugosa que acostumbra a ser fruto de los viajeros, de los visitantes curiosos.

Un oscuro Brigadier nos redime un poco de esta carencia obligada. Un Brigadier que era ingeniero, que se hallaba en Cádiz, que se llamaba Joseph Gayoso —él firmaba « de Gayosso »— y que vino a Ceuta a hacer un informe « Relaciones de Mequinez... » con título largo y prolijo, como era costumbre en toda persona del siglo XVIII que manejase la pluma y se preciase de hacer las cosas bien.

Dora BACAICOA ARNAIZ.

/ RELACIONES DEL REYNO DE MEQUINEZ /
 / RESPECTIVES (*sic*) Â SU ESTADO Y GOBIERNO MILITAR, /
 / EXPECIALMENTE EN LA PROVINCA DE ALGARVES, /
 / FRONTERA DE ZEUTA Y ESTADO PRESENTE DEL SITIO /
 / DE ESTA PLAZA, TODO DIVIDIDO EN 4 PUNTOS. /

/ REMITIDOS POR DON JOSEPH GAYOSO, /
 / CON CARTA DE 24 DE MAYO DE 1.720. / (68)

(*Fol. 1, r.*) / Relaciones del Reyno de Mequinez res/pectivas â su estado y gobierno Militar; especialmen/te en la Provincia de Algarbes, frontera de Ceuta / Y estado presente del sitio de esta Plaza; todo dividido en quatro puntos/ (69).

/ Punto 1º /

/ Notiçias de la Ciudad de Mequinez, / y Idea *general* del gobierno, y fuerzas / Militares del Rey. /

(68) B.N., Ms. P.V.C. 21, nº 35, nº 5.

(69) Al margen : « De Joseph / de Gayosso ».

/ Muley Ismael, Rey actual de Mequinez/, Fez, La Escauda y Sus, Emperador / de Marruecos. Ya es viejo de 86 años / de edad; hombre activo y determinado con / las primeras impresiones; extravagante / en sus resoluciones; codicioso y avaro de / riquezas; cruel y vengativo con los suyos / por seguridad propia, y por esto temido / de sus Vasallos; muy lujoso y fe/cundo en hijos, y solo alguna vez que / parece estar libre de estas pasiones, o lison/geado del embuste y adulación, exerçe algu/nos actos de humana razon, asi en / (Fol. 1, v.) dichos como en hechos, que no solo en/tre sus subditos, sino tambien entre / Estrangeros le han dado credito de / vno de los Prinçipes mas espeçiales / que han tenido aquellos Barbaros. /

/ Tiene su Corte y residencia en Mequi/nez, que dista de Ceuta 45 leguas : / las 7 â Tetuán, 6 â Gibelgibi, 9 â / Alcazarquivir y 23 â Mequinez/, que es la carrera ô gran camino que / cursan los Naturales (70). Es esta Ciudad / compuesta de dos â tres mil casas, tan / populosa que se enquentra el Gentío / como hormigas por las calles y se con/sidera podra contener de doze â quinze / mil familias. /

/ La Alcazava de Mequinez consta / de vn Castillo que sirve de Palacio, don/de habita el Rey; desde él corre vna / Cerca de fuerte y alto muro que ciñe / vn espacio considerable de terreno, don/de quedan cerrados diferentes edificios; / el principal sirve de alojamiento ô Ser/rallo de sus mugeres y la mejor par/te de los demas sirven como para Ma/estranzas de diferentes obras y trabajos / de su gusto, especialmente de escopetas / (Fol. 2, r.) polvora y armas blancas, de cuyos ge/neros tiene formados distintos Almazenes. /

/ Emplea en las fabricas de armas de fuego / y polvora los cautivos y estrangeros de / inteligencia en ellas, procurando intro/duçir el arte en los Naturales, de cuyo punto / es vno de los de mayor atencion de aquel / Prinçipe. En su nombre, y de su quenta / se administran estas fabricas de Armas y / Polvora, no solamente en Mequinez sino / tambien en Fez, Tetuan, Sus y otros / grandes Pueblos, donde ay algunas y / de ellas pasan las porçiones de escopetas / y de polvora que pueden

(70) Aparte de la imprecisión de las distancias, cosa común en la época, es evidente el error al mencionar dos veces Mequinez con 45 leguas una vez y 23 otra.

Juntar los Al/caydes ô Governadores â los Almacenes / de Mequinez ô â otros parages donde son / menester para armar las Milicias; pero / como estas fabricas no son de establecimiento / general como las de los Prinçipes de Europa, / sino al modo de tal, qual oficina de Ar/meros y Polvoristas que, demás de ser / raras en todo el Reyno, son administra-das / con infinitos absurdos, es corto y de mala / calidad el numero de Armas y cantidad de / Polvora que puede recojer el Principe. /

/ Los Moros de alguna distincion pueden te/ner, y tienen, escopetas para propio vso; /(Fol. 2, v.) pero como estas se consideran pertenezcer / todas al Rey, están obligados â servirle / con ellas siempre que en les Pue-blos y / Partidos convoquen ô repartan Milici/as para acudir a los reba-tos y movimien/tos de Guerra. /

/ Sus escopetas son comunmente vna terçia / parte mas largas del cañon que nuestros / Fusiles; sus llaves, de extraordinaria / hechura, y diferentes de las que se vsan / en Europa; son, en fin, Armas de seguro / fuego, pero embarazosas para cargar; y, / por consiguiente, nada promp-tas para el / manejo, ny apreciables entre nuestros sol/dados; sí solo aquellas en que se suelen / hallar algunos adornos de plata. /

/ El estado Militar de este Prinçipe se / reduce generalmente a Gente de a pie y / de a cavallo, compuesta en ambas especies / de Blancos y de Negros. La Gente / de armas de Blancos, asi de a pie, como / de a cava-llo son los Naturales de las mu/chas y vastas Provinçias de los Dominios / de este Prinçipe, â quienes no se pueden / llamar Tropas, sino propia-mente Mi/licias, porque le sirven sacadas de sus / casas y chozas, segun repartimientos hechos / en los Partidos. Estas Milicias / asi convocadas y juntas marchan /(Fol. 3, r.) armadas y â su costa bajo la conducta / de vn Bachá ô Gefe â la expedicion que / el Rey le encarga. Por lo tocante â / las armas de fuego, polvora, cavallos y tiendas / de Campaña, se suele hazer entre ellas alguna / distribuçion por el Rey : en lo demás es/tán obligadas â servir (durante la ex/pedicion) sin sueldo, ni otro gasto algu/no, mediante la excepcion de vn equiva/lente tributo, con cierta y mal ordenada / quenta en cada Partido, y familia. Lle/va cada vno, de por si, la providençia que puede / para mantenerse en las marchas y en / Campaña; pero, en lo general, van fiados / en el abasto que deve sumi-

nistrarles el / Pays y las Poblaciones donde han de transi/tar y acampar. No se sirven de / carreterias en sus marchas; todos sus me/nesteres los conducen en cargas, â lomo de azemilas, cavallos, camellos, asnos, etc. / Sus armas para la Guerra, así de a pie / como de a cavallo, son escopeta y Alfange: / La Cavalleria de algunas Provinçias vsa / todavia de Lanza. No combaten for/mados, y divididos en Cuerpos, sino juntos / y desordenados entre si los de cada Partido. Acavada la expediçion los / hazen retirar a sus casas y çesa la ex/cepçion del tributo; pero si no acava / (Fol. 3, v.) luego desertan y se buelven sin lizenzia / por su propia inconstançia y por las / dificultades de subsistir. /

/ De esta Milicia se puede deçir que para / un esfuerzo tiene este Prinçipe tantos / hombres quantos son sus vasallos capa/zes de manejar armas : bien que solo po/dria armar con escopetas vn cierto li/mitado numero; los demas irian â / la Guerra con sus Alfanges, Lanzas, y / Ballestas, al vso antiguo, que todavia per/manece en vnas Provincias más y en / otras menos. Y de todo lo dicho / se infiere la poca disçiplina militar de / estos Barbaros, lo imposible de / mantenerse mucho tiempo en vna fron/tera, ny aun en el Pays interior de / los propios Dominios, â menos que sea / formando habitaçion de asiento, como / succede en su Campamento de Ceuta, / y, finalmente, lo facil de vencerlos con tropas Europeas, ya sea consumiendolos / por medio de movimientos de campa/ña, ô sorprendiendolos y forzandolos / â su tiempo, con la resoluçion y el / arte de nuestra disciplina. /

/ La Milicia de Negros se compone tam/bien de Gente de a pie y de a cavallo; son / esclavos del Rey, como conquistados / (Fol. 4, r.) o por otro medio adquiridos en las fronteras / de Etiopia confinantes; y como tales / son sustentados y estimados de aquel / Prinçipe : la mejor y mayor parte sirve / de a cavallo, sin mas armas que escope/ta y Alfange, como tambien los de a pie; / a vnos y otros da el Rey Armas, cava/llos, vestidos y tiendas, y cierto sueldo / en moneda ô en arbitrios de los Pueblos / para su manutençion. Esta Milicia / es como estrangera en el Reyno; dizen / que puede consistir en vn numero de / veynte mil cavallos y diez mil de a pie. / Es la que observa entre si algunas reglas / de disciplina por estar repartida en Tro/zos ô Cuerpos, bajo de Cavos mayores / y menores señalados por el Rey. La / Cavalleria monta a la Gineta y son

muy / firmes a cavallo y diestros en el manejo / del Alfange. Está repu-
tada por la / mejor y de mayor confianza del Rey / esta Miliçia de Ne-
gros, y por esto se / vale prinçipalmente de ella, quando se / trata de
reduzir algunas Provinçias o / Pueblos sublevados y para otras impor/
tançias de su seguridad en el Trono. / Tiene la preferençia entre las Mili-
çias / de Blancos y otras prerrogativas; / (Folio 4, v.) pero en sustançia
combate con el / mismo desorden que ellos, â corta / diferençia, porque
la disciplina que / se le atribuye mas mira al gobierno de / su manuten-
cion que al modo de pelear. / Tambien ay vna especie de Cavalleria /
de Blancos, como estrangera, que lla/man Alarbes y son los que mas
vsan / de Lanzas. /

/ Para la remonta de la Cavalleria recoge / el Rey los Potros nuevos
de sus Vasallos, / dando â los Dueños vn corto y señalado / preçio por
cada vno, al arbitrio de los Al/caydes o Governadores de Partidos, que /
tienen obligacion de remitir vn çierto nume/ro de Potros al año a las
Cavallerizas / que el Rey tiene cerca de Mequinez / para este efecto.
Estas Cavallerizas son / grandes y capaces de quatro â cinco mil / cava-
llos. Demâs de estas Cavallerizas / tiene el Rey dentro de Mequinez otras
/ para los cavallos y ganados mulares / de su propio vso. /

/ La principal y mayor parte de la Cavalleria / de Negros subsiste
como de Quartel / ordinario sobre las costas del Occe/ano azia Sale, La
Mamora y / Larache, con destinaçion de vnos espacio/sos campos y al-
cornocales, donde / (Fol. 5, r.) pastan los Cavallos; tambien se les / sub-
ministra paja con abundançia de las / Poblaciones vezinas y tal vez algu-
na cevada, / aunque poca, y sin regla determinada. Los / Soldados se
mantienen acampados ô en Cho/zas, y Barracas. Mudan de lugar â /
diversas sazones del año, ya con motivo / del pasto y alimento de los
Cavallos, ya / por su propia extravagancia. De estos / parages haze
marchar el Rey la Cavalle/ria que neçesita en otras Provinçias, ya /
para la Guerra, ô para extorsionar â / sus Subditos. /

/ No se save que tenga este Prinçipe fa/brica alguna de Artilleria de
bronçe, ny de / fierro; sí solo que vn Inglés hizo fun/dir en Tetuan vnâs
Bombas, y que, / llamado despues â Mequinez, fundió allí / algunos Mor-
terillos de bronçe; pero no ay / noticia de que se continúen ô ayan esta-

ble/cido este genero de fabricas. Y / toda la Artilleria que tiene / este Príncipe en Mequinez, en / el Campo de Ceuta, en sus Puer/tos y en otros parages, procede de las / presas que hân hecho algunos de sus / (Fol. 5, v.) Navios ô de naufragios de los estrange/ros sobre las Costas de Berberia. /

/ Punto 2° /

/ Descripçion particular de la / Provincia de Algarves y / Gobierno de su Alcayde Ba/chá, con motivo del sitio / de Ceuta. /

/ Provincia de Algarves y del Riffe / llaman aquella parte de Berberia que / se estiende desde Ceuta por toda la / costa del Estrecho de Gibraltar, Cavo / y Costas de Espartel hasta Larache, / en el Oceano; en el Mediterraneo / por toda la costa desde el mismo Ceuta / hasta las cercanias de Melilla; y / por tierra firme hasta las de Mequi/nez 14 leguas mas allá de Alcazarquivir. /

/ Sus Alcaydes supremos o Governado/res y Capitanes Generales de ella / tienen señalada su residencia ordinaria / en Tetuan. /

/ Gobierna hoy esta Provincia el Bacha / (Fol. 6, r.) Hamet Benaly Benabdalat, hijo / de Aly Benabdalat, su antecesor en / el mismo Cargo, y quien puso sitio â / Ceuta en el año 1694. /

/ Continúale el hijo de seis años a esta / parte, que faltó su Padre y con este mo/tivo estableçieron vno y otro sus residen/çias en el Campamento de Ceuta, don/de fabricaron nuevas casas de morada, / que son las que se distinguen desde la / Plaza en lo mas alto del Campamento. /

/ Hamet Aly Benabdalat, Ba/chá Visorrey de Tetuan, de la Provincia / de Algarves y de la del Riffe, es hom/bre de 50 años de edad, sobervio vano, duro / en el mando, malquisto, y codicioso en / extremo. Tiene por Themiente Alcayde / en Tetuan vn Hermano suyo (71), y quando / el Bachá se ausenta del Campo, pasa / este a él para sustituyrle en el mando. /

(71) Quizás fuera el hermano de Ahmad Ben °Alí que murió en el ataque de Ceuta, en noviembre de 1720, llamado por Galindo y de Vera Hamed Yadu y por Marquez de Prado, con manifiesta equivocación, Jaluf.

/ Obedeçen a este Bachá todos los Pue/blos de dichas Provincias de Algarves y / de Riffe, en cuyas Ciudades y / Lugares tiene nombrados Thenientes / Alcaydes a su voluntad. /

/ Su correspondençia con el Rey se re/duze a darle prinçipalmente quenta / (Fol. 6, v.) de las cosas del Sitio : para esto y / para imbiar ordenes por toda su / Jurisdiccion le sirve como de correos / la poca Cavalleria que tiene en el / Campo. Para mantenerse con cre/ditos en la graçia del Rey, es su mayor / conato lisongearle el gusto con espe/ranzas y promesas de rendir â Ceuta; / tiene en Mequinez Agentes a quienes / paga para que fomenten la idea de / que le tengan en gran conçepto; y / haze, con estos fines, quantiosos regalos / en dinero y en generos preciosos â las / Mugerres del Serrallo, y al mismo / Rey. /

/ Tetuan es como caveza de toda su Ju/risdiccion, Ciudad prinçipal y populo/sa de hasta dos mil y quintas (sic) fami/lia, sin las de sus Arrabales; co/merçian en ella algunas Naciones / de Europa, y sacan de Berberia / por aquella via, cera, curtidos, cor/dovanes, tafiletos, cobres, datiles, al/mendras, esteras de juncos, etc. Sus / contornos son fertiles en trigos, ceva/das, Miel, manteca, azeyte, y todo / genero de semillas, Ganado bacuno / y cabruno; ay tambien viñas / (Fol. 7, r.) y en Tetuan se vende, y consume mucho / vino pagando cierto tributo y con otras / facultades. Bañala el rio, que lla/man de Tetuan o La Herradura, don/de pueden entrar y entran hasta la / Playa Martín diferentes Embarçacion nes pe/queñas de comerçio y Galeotillas de curso: / Este Rio se forma de las vertientes de / las sierras vezinas, que le hazen poco / caudaloso; no tienen puente alguno; / frente de Tetuan se vadea en verano, y / en hyvierno se pasa de la otra parte con / Barcos; vna legua mas arriba de / Tetuan es por donde le atraviesa el gran / camino para Mequinez, y se pasa / allí por medio de vnas piedras que / llaman Basates. Fue en lo an/tiguo Ciudad bien murada; pero hoy se / hallan muchos portillos en sus muros / que la dejan considerar abierta; en su inmediaçion y parte mas alta de su çircunfe/rençia tiene vn Castillo antiguo, son sus tor/res y almenas, que se mantiene en estado : / dista siete leguas de Ceuta, y es de donde sa/can los Moros todas las provisiones y de/mas cosas neçe/sarias a la manutençion / de su Campamento delante de esta Pla/za, con-duzentes por Mar y por tierra; / las que le traen por Mar las desembar-

can / (Fol. 7, v.) en la playa oculta de la Tramaguera, / que se halla cubierta del fuego de la / Plaza con la punta de tierra llamada / el Morro; las que traen por tierra es en / cargas â lomo de ganado, no tanto / por lo aspero del camino quanto por / no vsarse carreterias en aquellos con/ tornos (72). Esta comunicacion es la prin/cipal que haze subsistir el Sitio de / Ceuta. /

/ Sobre las Costas del Estrecho se halla / Tanger â 7 ô 8 leguas de Ceuta; es lugar / de hasta 400 vezindades o familias, con muros antiguos por parte arruynados; / tiene tambien su Castillo antiguo ô / Alcazava; gobiernale como Theniente / Alcayde otro hermano del Bachâ / Hamet Benaly Benabdalat; su / comunicacion por tierra con el Campa/mento de Ceuta es de camino muy / fragoso y agrio, por razon de las monta/ ñas de Bullones que le cortan; por / lo qual es poco frequentada de los Moros / esta avenida, sino solo para paso y / desfiladero de Gente â pie; pero por / Mar suelen venir â vezes algunas / embarcaçiones de Tanger â su Campa/mento y entrar en la Cala ô Playa / de Benítez, que está tambien oculta / y cubierta del fuego de la Plaza; / (Fol. 8, r.) pero esta avenida la frequentan poco los Moros / así por no ser Tanger Poblacion considera/ble para sacar abastos de ella, como por temor / de las Embarcaciones de *nuestra* Costa, que / navegan con superioridad en el Es- trecho. /

/ Por la parte de tierra firme azia la Costa del / Estrecho, y en distan- cia de tres leguas de / Ceuta, se halla Angera, Lugar poco me/nos que Tanger en vezindad; en lo demas / de poca consideraçion. /

/ Gibelgivi, ô Sierra querida, es otro Lugar / de hasta 600 vezindades que se halla tierra / adentro, sobre el camino que va de Tetuan / â Alca- zarquivir; este vltimo es Lugar / mayor de mas de 1000 vezindades, que son mas considerables Lugares que por / el frente de tierra se hallan mas inme/diatos â Ceuta. Sus casas son gene/ralmente bajas y por la mayor parte mal / fabricadas de piedra y de barro, entre las / quales ay muchas que solo son propia/mente Chozas o Barracas. Otras ha/bitaçiones ay como sueltas ô â trechos / que se pueden considerar, por las campañas /

(72) En su « Relation... » el P. Nolasco cuenta que al visitar Marruecos el viajero debe llevar subsistencias y lecho para dormir; pero que puede contar con camellos, mulas o caballos para el transporte. Otra cosa no hay, ya que se desconocen las carrozas, sillas de mano y los coches.

fértiles, como cortijos y moradas de Labradores; y la ordinaria comunicación / de todas estas Poblaciones con el Campamento de Ceuta es solamente por la grande avenida y camino de Tetuan o por el / (Fol. 8, v.) de Tanger, à menos que se encuentre tal / qual senda por lo fragoso de la cordillera / de los asperos y inaccesibles Montes / de Bullones, ô por otro nombre de los / Ximios, que corren de mar à Mar por / el frente de Ceuta, como representa el / adjunto Mapa. / (73).

/ Los Labradores cultivan los campos llanos / de esta Provincia con arados, Bueyes, / mulas, cavallos etc. al modo que en / Andalucia y Granada, con corta diferencia, aunque no con tantas comodidades; / hacen considerables cosechas de granos que / recojen en Silos escavados en la tierra / y en troxes y graneros en las Ciudades / y grandes Lugares. En vn Rebato / podra juntar, de prompto, el Bachá / de las Ciudades y demás Poblaciones / de esta Provincia sobre sus costas y / frontera de Ceuta hasta 15.000 Miliçianos, asi de a pie como de a cavallo ar/mados con escopetas y muchos más con / solas armas blancas. /

/ Punto 3° /

/ Noticias de la Marina / en las Costas de la Provincia / de Algarves, desde el rio / (Fol. 9, r.) de Tetuán, en el Mediterraneo, / hasta la buelta del Cavo de / Espartel, en el Océano. /

/ Las mayores Embarcaciones de que se sirven / los Moros en el rio de Tetuan son las Galeotas de a dos arboles y vela latina que navegan à vela y remo; las de mayor porte / tienen à 18 remos por vanda, de à dos marineros cada remo; son capaces de hasta / 80 Hombres de transporte, demás de la / Marineria; suelen tener dos pequeñas Piezas de Artilleria y quatro Pedreros de Mar / en la Proa y otros dos Pedreros en la / Popa; sondan cargadas hasta tres codos / de agua; son rasas de borde, al modo de / Bergantines Mallorquines; sirven para / el Corso y son à proposito para hazer desembarcos, pudiendose barar a tierra y saltar desde ellas en qualquiera Playa, à vn / pie de agua o poco mas. Las menores / Galeotas de este mismo genero son de à 10 remos por vanda, de a vn marinero cada remo; son capaces de 30 Hombres de / trans-

(73) Se incluye en la 2ª parte de este artículo.

porte, demás de la Marineria; suelen / tener sus Pedrericos y en lo demas
sirven / como las antecedentes, y ambos generos / son de cubierta. /

/ Carabos son otras Embarcaciones menores / (*Fol. 9, v.*) de vn solo
arbol y vela latina; navegan / tambien â vela y remo. tienen de 5 â 6 /
remos por vanda; son capaces de 30 â 40 / Hombres de transporte,
demás de la Mari/neria; sondan asi lo mismo que las / Galeotas, y son
â propósito para trans/portes y desembarcos. /

/ Falúas rateras son vnas Embarcaciones / semejantes a los Carabos
de menor porte, / algo mas ligeras y tienen sus dos ô / quatro Pedreros;
son las con que / los Moros suelen pasar de noche a las / costas de España
â robar y cautivar / los pasajeros. /

/ Todos estos generos de Embarcaciones se / fabrican en el rio de
Tetuan y Astilleros / de Playa Martín, sin que se puedan / fabricar alli
otras mayores por no ser / capaz de ellas el Rio. Su boca / o Barra por
el Estio, y â baja mar, / tiene poco mas de vn codo de agua, en / cuyos
tiempos se badea por alli sin di/ficultad. En las Mareas regula/res de
plea mar, tendra dos codos y / medio de agua, y en las vivas ô caveza /
de agua, hasta tres codos y medio. /

/ De manera que los tiempos comodoss para / entrar y salir del Rio
son solamente / los de Mareas vivas; en los / demás suele / ser preçiso
alijar las Embarcaciones / (*Fol. 10, r.*) y pasarlas frequentemente sobre
barate / puestos encima de la arena, segun son / mayores ô menores. /

/ En Tanger ay tambien Playa y Astillero / para Embarcaçiones pe-
queñas; pero muy cor/ta fabrica de ellas, y quando se haze alguna /
se imbian Moros de Tetuan. Y no / tienen estos Barbaros / en todas sus
costas / del Mediterraneo, ni en las del Estrecho, / ningun otro puerto
mayor ni igual â estos / dos de donde puedan surtirse de Marineria / y.
fabricar Embarcaciones, por lo que se consi/dera que todas las que po-
dran juntar en / estos Mares de los generos referidos para / vna prompta
expedicion llegarian en todas / al numero de 80 poco mas ô menos, sin
que / tengan mas recursos para formar armamentos / de mayor conse-
quencia que valerse de / los Argelinos, sus confinantes, ô de la / Marina
de Sale y demas Puertos que / tienen en el Océano. /

/ Los Subditos de Muley Ismael / no son inteligentes ni buenos practicos en / Marineria; sí solo para embarcaçiones pe/queñas y costas donde estan habituados. /

/ Para Navios y Fragatas de que son capa/zes sus Puertos del Ocea-no, se sirve este / Príncipe de Argelinos, ya buscados o fugi/tivos en sus Estados, que son los que / (Fol. 10, v.) mas aprecia para Pilotos y Mari-neros; / a estos y demas estrangeros de esta pro/fesion da sueldos y cier-tos arbitrios para / su manutencion; a los Marineros Sub/ ditos solo con-cede excepcion de algun tributo / mediante la qual estan obligados a ser-virle. /

/ Los parages mas a proposito para hazer desem/barcos en la Costa de Berberia, desde Ceuta / â Tetuan son los siguientes : Cala / Trama-guera; Playa de los Castillejos; Pla/ya de Negron (74), de ambos lados del monte / a las bocas de los rios Negron y Zimy (75); / Playa Almu-ñecar, mas alla del Zimy; / Playa de las Salinas, de la otra parte de la punta de / Tetuan alias Cavo Negrete (76); y gran parte de la costa de vno y otro lado de la / boca del rio de Tetuan; todas estas Playas son arenosas, capazes, y los bor/des de tierra, llanos y accesibles. /

Desde el mismo Ceuta â Tanger ay / los siguientes : Cala de Beni/tez; Playa de Almarza (77), / Playa de Zeguel (78) y las Pla/yas y Bahía de Tanger que / son muy capazes y buenas. /

/ Por todas estas costas tienen los / Moros, a trechos, diferentes tor/res o Atalayas con sus Centinelas / (Fol. 11, r.) para tocar rebato contra desembarco / de sus enemigos. /

/ Punto 4° /

/ Descripción del Campo de los / Moros y estado presente del / Sitio que tienen puesto â Ceuta. /

(74) Río Negro.

(75) Debe ser el Río Smirn.

(76) En Cabo Negro había un fortín construido, según Godard, en 1639 por el pachá Moham-med Narsus.

(77) Almansa.

(78) Alcazarseguer posiblemente.

/ Por lo tocante a las fortificaçiones de la Plaza / se puede dezir que este sitio sirvió más / para fortalecerla con nuevas obras y efica/zes provi-
dencias de su defensa que para com/batirla y rendirla. Al paso que tam-
bien / se deve notar que tan dilatado Sitio y / los infinitos combates y
acciones de Guerra / que en él se vieron, mas han servido / a los Moros
de theatro de disciplina mi/litar (en que son ya tan brozales) que / de
aniquilacion y daño suyo. /

/ Puso el sitio (como queda dicho) el Alcay/de Visorrey de Tetuan
Aly Benabda/lat en el año 1694 con vn numero / considerable de Gente
de a pie y de a cavallo / Blancos y Negros. Los Blancos eran / Miliçias
sacadas par repartimiento de las Ciudades y Lugares de la Provinçia de
Algarves, / que gobernaba, â que se le añadió vn cierto / (Fol. II, v.) au-
mento de las del Reyno o Provinçia / de Fez que es gobernada por dis-
tinto Al/cayde Visorrey; estas Ciudades y Lugares / son Alcofar; Te-
tuan; Feria del Lunes; / Sierra querida; Feria del Martes; Alca/zarqui-
vir; Aljumasi; Beniazaga, / Teza; Angera; Tanger; y Fez, que / es
el parage mas distante, â 45 leguas / del Campo. /

/ Los Negros eran cantidad de Gente de / a pie y algunos cavallos
que el Rey con/cedió por extraordinaria asistencia para / esta expedi-
cion. /

/ Nunca se supo bien de que numero se com/ponian todas estas Mili-
cias, porque como / no marchan en orden, ny divididas en / Cuerpos,
es dificultoso tantearlas. /

/ Lo mas aparente es que en su principio / llegaria esta destinacion a
10.000 de a pie / y 1.000 de a cavallo. / (79).

/ Esta misma disposiçion permanece, bien / que con los accidentes
de tan largo Sitio / y, Natural inconstancia de esta Nacion / Barbara, se

(79) GUASTAVINO GALLET : siete mil hombres, de ellos negros enviados desde Mequinez (« Los comienzos del sitio de Ceuta por Mawlāy Ismā'il ». Tamuda, 1954, pág. 219).

MARQUEZ DE PRADO : Unos treinta mil combatientes (Id., pág. 155).

EZZIANI : Unos veinticinco mil hombres, de los que había negros de Mequinez, 500 arqueros de Fez y hombres reclutados en las cabilas cercanas a Tetuán (Id., pág. 43).

CÉNILVAL, Pierre : « Les Sources inédites de l'Histoire du Maroc », deuxième série, Dynastie Filalienne, France, tomo IV. Paris, 1931. — Carta de Estelle al Conde Pontchartrain : siete mil hombres.

BACAICOA : J.F. Manrique supone dieciseis mil soldados en los comienzos del sitio (Id., pág. 71).

hâ alterado, de modo que / solo susiste aquella primera forma; / pero tan deteriorada en la practica actual, / que se asegura podran llegar los Moros / de armas que hoy se mantienen en / su Campamento al solo numero de / tres mil y quinientos hombres; los / (Fol. 12, r.) dos mil y quinientos de Miliçianos Blan/cos y los mil de Negros, toda Gente / de a pie y hasta trezientos de a cavallo. La / ocasion de este descauçimiento y de otros in/finitos desordenes, abusos y extravaganc/çias que notamos en los Moros naçe de / dos causas principales : la primera se redu/ze a la misma confusion de su Gobierno / en que aunque tienen algunos cortes / de intençion y de resoluçion jamas exe/cutan bien lo determinado; todo lo hazen / de montón y con tropelía, sin reflexion / y sin regla, y como por cumplir, (excepto / aquellas cosas que cada vno haze para sí) / de que proçede logran siempre imper/fectamente sus fines ô los malogran ente/ramente; la segunda causa és la insaciable / avariçia que reyna entre sus Gefes, Al/caydes o Gobernadores; defraudan estos / al Rey y roban a los Pueblos todo lo / que pueden, y despues redimen el castigo / con coechos y con embustes, hasta que / alguna vez sus mismas riquezas, codi/ciadas de los Mayores, y del mismo Rey, son motivo de su deguello./

/ El referido repartimiento de Miliçias / para el Sitio de Ceuta parece que sub/siste; pero dispensada y redimida de / (Fol 12, v.) esta carga la mayor parte de ellas y, de / las que vienen a sus turnos, se buelven / muchas â sus Pueblos despues de pagada / por vn tanto la deserçion. /

/ A este mismo respecto se hallan maneja/das las demás cosas de este Sitio : Mu/danse en cada Luna las Milicias de / repartimiento de cada Lugar y Ciudad; su / Campamento no es de tiendas ny forma/do en alguna regularidad; consiste en vnas pequeñas Chozas ô Barracas he/chas de piedra y barro, y cubiertas de / Caña y junco, en las cañadas de su / Campo, â cubierto del fuego de la Artilleria / de la Plaza; vense y reconocense bien / en saliendo â la Mar por ambos costa/dos â distancia competente. Las / Miliçias que vienen al Campo de muda / entran de alojamiento en las Chozas que / dejan las que salen del mismo Parti/do. Fuera de estas habitaciones ay / otras Chozas ô casas de Moros que son / voluntariamente fixos y permanentes / en el Campo con sus familias; estos / son los que no teniendo nada en sus / tierras se hân domiçiliado allí, inge/niandose para vivir en labrar algun / pedazo de tierra ô huerta;

comprar / y vender algunos embustes traydos / de Tetuan y de otras partes; y final/mente son Gente de algun serviçio / (Fol. 13, r.) y vtilidad al Bachá por lo que les / conçeде arbitrios de manutençion. /

/ El Real del Bacha son vnas casas / blancas hechas de cal y canto en el çentro / y parte mas alta del Campamento, y â tiro / perdido de la Artilleria de la Plaza : / distinguen se claramente desde ella con / las conveniençias de corrales, huertas / y demás comodidades propias del modo / de vivir de aquellos Gefes; está en su / inmediaçion la Mosquea; en otro / parage mas apartado se distingue la casa / o Magaçen de la Polvora, y en otro / mas distante la Casa ô Serrallo de las / Muger es del Bachá. /

/ Detrás del Real del Bachá ay vna / cañada que no se descubre desde la Plaza; / por ella se comunican los Moros â cubi/erto de mar â mar, desde la Playa / de Benitez a la de Tramaguera; y / se supone que esta cañada tienen / mucha poblaçion de Choças y el princi/pal establecimiento de providençias para / los abastos y otros menesteres del Campamento. /

/ Mirando desde la Plaza al Campo, / sobre la derecha, ay vna antigua cerca / de muro con sus torres ô cubos que / (Fol. 13, v.) llaman la Alzira, ô Ceuta Vieja : / hallase en grandes espacios arruynada / y abierta y solo se sirvieron los Moros / de ella para formar Chozas arri-ma/das al muro. /

/ Todo lo demás que se vé desde la Plaza, / entre el Real del Bachá y los ataques, és / vn Campo bastantem^{ente} descubierta, labrado y sembrado, con algunas cañadas / suaves por donde se comunican los Mo/ros, y aunque es tierra algo desigual, / puede muy bien en ella obrar la Cavalleria. /

/ Los ataques ⁽⁸⁰⁾ y trincheras de los Moros for/man la figura de tres paralelas; pero di/rigidas con angulos y lineas confusas por / ocupar el copete de diferentes alturas que / aquel quebrado terreno ofreze al

(80) Equivalente a ramal de trinchera. En los ataques denominados « Reales » se empleaba cañones y morteros. Manrique habla del ataque Real que tenía una altura de setenta pies con cincuenta de base. Al construir a su pie la Luneta de S. Javier y el Rebellin de S. Ignacio se encontró una galería bien formada y muy larga que corría todo el interior.

frente / de *nuestras* obras mas exteriores; la parale / la mas inmediata
 â ellas lo está tanto / que por la parte del Reducto de Africa / se pueden
 arrojar de vn Puesto â otro / piedras y Granadas con la mano, como, /
 con efecto, se arrojan *algunas* veces. /

/ No me han parecido estas trincheras / de la fortaleza, arte y trabajo
 que hê / oydo exagerar; son propiamente vnas / zanjas de tierra que,
 por estar abiertas / por los copetes dichos, se ofrezan â la vis/ta supe-
 riores, por partes, â las obras de / la Plaza; tienen los moros puestos /
 (Fol. 14, r.) por todos los bordes de ellas vnas esta/quillas delgadas, desi-
 guales, del todo des/preçiables para embarazar los asaltos; por / la parte
 interior podrán ser profundas, como / lo contemplo, para sus comodi-
 dades; pero / no para que puedan cortar el paso de vna In/fanteria bien
 determinada y sostenida *para* / hechar los Moros de todas sus obras. /

/ Tienen formadas tres ô quatro Batterias / antiguas en diferentes pa-
 rages de sus Atta/ques : la prinçipal, y mas alta, es la de la / Punta del
 Morro, desde donde descubren to/dos los edificios de la Plaza, y parte
 de / las murallas de su frente. Suelen / mudar sus cañones de Artilleria
 de vnas / Batterias â otras y llevarlos y traerlos de / Tetuan al Campo,
 y del campo â Tetuan. / De manera que no se puede saber bien *quantos*
 / cañones y Morteros tienen â punto fixo. / pues segun las observaciones
 que vltimamente / se han hecho tendrán al presente dis/tribuydos en
 todas sus Batterias hasta onze / cañones, parte de bronze y parte de
 fierro, / y los Morteros con que suelen tirar pic/dras. /

/ Las Guardias de sus Ataques las mudan / cada dia al amanecer ô
 antes, y segun / lo que se ha advertido desde la Plaza al / entrar y salir
 de sus trincheras podrán / ser vnos 300 Hombres los que entran / (Fol. 14,
 v.) diariamente de Guardia en ellas. Por / su derecha y parte del Morro
 ocupan / ordinariamente los Ataques las Mili/cias de Moros Blancos auxi-
 liares del / Reyno de Fez y de otros Partidos confinantes. Por la izquier-
 da las ocupan / las Milicias de Blancos de Tetuan, Partido de Feria de
 Lunes y otros, y el / centro lo suelen ocupar las Miliçias / de Negros. /

/ Tiene el Bachá vn Theniente Alcayde / ô Gefe fixo de los Ataques,
 que es como / Cavo subalterno suyo, que manda so/lamente las Miliçias
 que van de Guardia / â ellos; mantienese, por lo ordinario, en / las Trin-

cheras y tiene su casa de des/canso inmediata a ellas, cerca de la muralla antigua, que he referido, llamada / Alçira ou Ceuta vieja. Este Alcayde / (conocido por el nombre de Hamet el Barbon) / es mozo bien dispuesto y bien quisto en/tre ellos. /

/ En todas las Trincheras de los Moros / no se reconoze renovacion alguna, ni / tierra frescamente movida; por lo que / se puede considerar viven habituados en / ellas en vn pie ordinario de manutençion, sin que ayan pensado en mejorarse en muchos años â esta parte, ma/yormente quando no se hallan fatigados /(Fol. 15, r.) con salidas de la Plaza, de que tambien / se puede inferir viven confiadamente en / sus Puestos. Disparan rara vez con / Artilleria, tanto, que se pasan meses enteros / que no tiran vn cañonazo. /

/ De la escopeteria disparan sus 20 â 30 ti/ros al dia, y ordinariamente a tiro de punteria, / lo que se puede discurrir lo executan las / Centinelas solamente y en general es más / el fuego que se les haze de la Plaza que / el que ellos hazen de sus trincheras. /

/ Quando en la Plaza se hazen algunos mo/vimientos de Tropas, embarco ô desem/barco de ellas, salvas de Artilleria y / otros rumores de Guerra, se notan en / el Campo algunos Moros a cavallo, que / salen como a reconozer y observar la oca/sion de estos rumores; pero ya no se im/mutan con tropelia y algazara, como dizen / lo executavan en otros tiempos. /

/ En vno de los capitulos antecedentes queda / dicho como mantiene el Rey sus Mi/licias de Blancos y de Negros; sobre / el mismo pie mantiene las que forman / este Sitio. Las de Blancos traen de / sus casas las prevençiones y arbitrios que / pueden para mantenerse durante la Lunaçion de la Muda; para los Negros / y otros consumos se abasteze y subminis/tra de Tetuan arina, trigo, cevada /(Fol. 15, v.) azeyte y manteca; de la Cevada hazen / tambien pan, y en el Campamento tienen / sus molinos de mano, y hornos de cozer, / con los demás menesteres de su modo de /vivir, en que no son nada prolijos. /

/ Estos Bastimentos y demas cosas / necesarias, asi para la operacion del Sitio, / como para su propia subsistencia, las / proveen de Tetuan,

conduzidas por Mar / en Embarcaçiones pequeñas â la Playa / de Trama-
guera, ô por tierra, en cargas / â lomo de azemilas y de Cavallos. /

/ Hallanse en el Campo vna especie de / Vivanderos y Mercantes,
que surtien/dose en Tetuan de los generos que les convie/ne, los vende
â los Miliçianos y â los de/mas Moros que en él se mantienen / como
avezindados. /

/ De Tanger saca el Campo muy corta / subsistençia por ser tierra
misera y hoy / de muy poco ô ningun comercio; demás / que para ha-
zerlo por Mar les seria pre/çiso exponerse â ser insultados desde / *nues-*
tras Costas de España, y por tierra es agria / y dificultosa la communi-
caçion por la aspe/reza de los Montes que la atraviesan y cor/tan. De
manera que se puede afirmar / que sin la communiçion y abastos de /
Tetuan fuera imposible mantenerse el Cam/po del Moro delante de Ceu-
ta. /

/(*Fol. 16, r.*) De algunos meses â esta parte han formado / estos Bar-
baros otro Campamento nuevo con tien/das en las cercanias de Tetuan
y ribera de / aquel Rio, desde Playa Martin hasta la / Mar, de cuyo
numero de Miliçias se habla / con variedad y segun los mejores recono/ci-
mientos y notticias *que* ha havido, podrán / llegar al ocho o diez mil
Hombres, de / donde continuamente se van vnos y buelven / otros de
la tierra adentro. /

/ Tambien juntaron en la Bahia de la misma / Playa Martin todas las
Embarcaçiones que / pudieron, y hizieron fabricar algunas otras / de
nuevo; de cuyos aparatos resultaron los / avisos de aver formado el
intento de venir / â asaltar â Ceuta por Mar y tierra â / vn mismo *tiem-*
po; y en este estado permanece / todavia la apariençia de esta operaçion. /

/ El 19 del presente mes de Mayo hizo / hazer el *Señor Capitan* Ge-
neral, don Juan Francisco / Manrrique vn reconocimiento más for/mal
de los antecèdentes de este Campa/mento de Tetuan con dos Galeras, vna
Fra/gatilla y otras çinco Embarcaçiones menores / armadas en Guerra,
mandado todo por / el Gefe de Esquadra, Don Pedro de Mon/temayor.
Dieron puntualmente los / Enemigos su rebato â la punta del dia / en
las Playas y Costas del Rio de / Tetuan, â cuya boca se avia presentado
/ *nuestro* Armamento con disposiçion aparente / (*Fol. 16, v.*) de hazer

algun Desembarco : junta/ronse a la defensa como 600 ô 800 Moros, / repartidos en diferentes puestos (atrinche/rados algunos) desde donde hizieron fuego / de su escopeteria; respondienseles con el / de *nuestra* Artilleria y Fusileria, en que expe/rimentaron algun daño, hasta cerca de / medio dia, que se retiraron *nuestras* Embar/caçiones con la notticia de no aver ya visto / tiendas ni otra señal alguna de Campa/mento en el parage, que antes se avia / visto, y que no se avia podido reconozar / si acaso le huviessen retirado mas tierra / â dentro o levantadole enteramente. /

/ Ceuta, 24 de mayo de 1720. /

MATHIEU DE LESSEPS AU MAROC ⁽¹⁾

Mathieu de Lesseps est le père de Ferdinand de Lesseps, le créateur du canal de Suez. C'est pourquoi son nom retient l'attention — comme celui de Louis de Chénier, le père du poète André Chénier — parmi ceux des agents officiels de la France au Maroc.

Troisième et dernier enfant de Martin de Lesseps et d'Anne Gaysergues, il naquit le 4 mars 1774 à Hambourg. Son père, consul en cette ville du roi Louis XV, fut nommé quelques mois plus tard à Saint-Pétersbourg. Aussi le jeune Mathieu passa-t-il son enfance en Russie où, en sus de sa langue maternelle, il apprit le russe, l'allemand, l'espagnol et l'arabe. Revenu en France en 1788, il acheva ses études au collège de Versailles.

En 1792, âgé de dix-huit ans à peine, Mathieu de Lesseps partit pour le Maroc en qualité de secrétaire de légation, auprès du consul général et chargé d'affaires du roi, Jean-Baptiste Du Rocher ⁽²⁾, en résidence à Rabat. Le 1^{er} avril 1795 ⁽³⁾, on le nomma chancelier du consulat général

(1) Sources et bibliographie. — *Archives nationales* : AF IV 1687, *Lettres sur le Maroc par M. Mathieu Lesseps* ; *Affaires étrangères*, B¹36 - B¹37. *Archives du Ministère des Affaires étrangères : Mémoires et documents. Maroc*, t. 3, f^{os} 240-270, manuscrit intitulé « Empire de Maroc », portant en marge la mention « 12 mai 1809 » ; *Correspondance consulaire et commerciale, Maroc*, t. 20, 21, 24, 25 et 26. *Archives du comte Charles de Lesseps*. — L. BRIDIER, *Une famille française, les de Lesseps*, Paris, 1900. Cet ouvrage renferme de précieuses indications sur la vie de tous les membres de la famille de Lesseps, mais comporte beaucoup d'erreurs. Ainsi, l'auteur qualifie de « général » Jean-Baptiste Du Rocher, qui était consul et ne fut jamais militaire. D'autre part, si on l'en croit, Mathieu de Lesseps « resta peu de temps » à Tripoli, alors qu'en réalité, il ne s'y rendit même pas. Bridier écrit également que le Directoire nomma le jeune Mathieu chancelier-interprète au consulat du Maroc en 1794 ; or, on sait que le Directoire date seulement du 27 octobre 1795. On pourrait citer encore bien d'autres inexactitudes.

(2) Dans les documents par nous consultés, ce nom est écrit *Du Rocher* ou *Durocher*. Nous avons adopté la première orthographe car c'est ainsi que signait le consul. Sur ce personnage, cf. Mme HOSOTTE-REYNAUD, *Quatre documents inédits touchant les relations entre la France et le Maroc, 1794-1810*, dans *Hespéris-Tamuda*, 1960, fasc. III, pp. 549-551.

(3) Nous n'avons pas trouvé le décret de nomination de Mathieu de Lesseps en qualité de chancelier du consulat général de France au Maroc et nous avons retenu la date du 1^{er} avril 1795 (12 germinal, an III), indiquée dans un document des *Archives nationales* (AFIII, 52-55, pp. 1-2), qui mentionne que son traitement est de 1 200 F, à compter de sa nomination : 12 germinal an III. Mais, d'après une note des *Archives du comte Charles de Lesseps*, il aurait été désigné pour remplir ces fonctions le 3 décembre 1794. En outre une autre note, qui figure à son dossier des *Archives du Ministère des Affaires étrangères*, fixe au 1^{er} nivôse an III (21 décembre 1794) cette désignation, que L. BRIDIER (cf. cit., p. 150) situe en 1794, sans préciser davantage.

de la République Française au Maroc. Moins de trois ans plus tard, par un arrêté du 25 août 1797, il se vit appeler à remplir la même charge au consulat général de Tripoli de Barbarie. Mais il ne put rejoindre ce poste, la Régence ayant déclaré la guerre à la France et un nouvel arrêté, du 23 mai 1799, le rétablit dans sa précédente situation à Tanger (4). Le 1^{er} janvier 1800, il était chargé de remplir provisoirement les fonctions de sous-commissaire des relations commerciales (5) et de chancelier à Cadix et cette nomination fut rendue définitive par une décision du 4 février suivant.

Sans doute n'a-t-il pas tenu un rôle de premier plan parmi les agents diplomatiques ou consulaires français envoyés dans l'empire chérifien. Cependant, de 1792 à 1798, il a parcouru le pays, de Tanger jusqu'au Tafilalet et à la région du Dra. En outre, il y revint en 1816 et l'année suivante, participa utilement à une négociation difficile avec le makhzen, duquel le gouvernement du roi Louis XVIII voulait obtenir l'autorisation d'exporter du blé.

Ce sont ces deux séjours au Maroc que nous nous proposons de rappeler dans les pages qui suivent.

*
* *

Quand Moulay Yazid remplaça son père, Sidi Mohammed ben Abdallah, sur le trône du Maroc, en 1790, le consul général Du Rocher s'empessa d'aller le saluer et le féliciter. Le nouveau sultan le reçut très aimablement et manifesta le désir de recevoir à l'occasion de son avènement, une ambassade du roi de France. Informés de ce désir, les ministres de Louis XVI rappelèrent Du Rocher à Paris, d'où ils se proposaient de le faire repartir au Maroc, comme envoyé extraordinaire. Mais un tel représentant ne pouvait arriver seul à la cour chérifienne.

(4) Le consulat général de France au Maroc avait été transféré de Rabat à Tanger à la fin de 1795. *La correspondance consulaire et commerciale* ne renferme aucun document relatif à ce transfert. La dernière dépêche du consul, datée de Salé — c'est-à-dire Rabat — est du 14 thermidor an III (1^{er} août 1795) et la première écrite de Tanger, du 24 frimaire an IV (15 décembre 1795).

(5) A partir de la fin de l'année 1799, le titre de « Consul » fut réservé aux chefs du gouvernement et les anciens consuls furent appelés « Commissaires des relations commerciales ».

C'est pourquoi il écrivit à La Neuville, un fonctionnaire du bureau des Consulats au Ministère de la Marine : « Je me suis en conséquence occupé de me composer une suite et parmi les sujets qui m'ont paru plus propres à remplir cet objet, j'ai cru devoir donner la préférence à Mathieu Lesseps, fils de l'ancien consul général à Saint-Pétersbourg et frère du consul de Cronstadt... Je me propose de me faire accompagner de ce jeune homme en qualité de secrétaire de Légation pendant la durée de ma mission. Je serais trop heureux si ce voyage pouvait un jour faciliter son entrée dans la carrière consulaire » (6). Il demanda en outre l'autorisation d'emmener avec lui un second secrétaire, Charles-Antoine-Dominique Fournet. Sa requête agréée, il partit de Toulon et arriva le 22 avril 1792 à Gibraltar, avec ses deux compagnons.

Il y apprit la mort de Moulay Yazid, survenue au mois de février 1792. Un autre fils de Sidi Mohammed ben Abdallah, Moulay Sliman, avait été proclamé sultan, mais il dut lutter plusieurs années contre deux prétendants pour faire reconnaître son autorité dans tout le pays. Avec raison, Du Rocher voulut attendre que la position du nouveau souverain fût bien établie avant de remplir sa mission et il alla s'installer provisoirement à Cadix. D'ailleurs, il était dangereux de rester à Gibraltar, car les relations devenaient très tendues entre la France et la Grande-Bretagne. Quand la rupture franco-anglaise fut consommée et que les Britanniques s'emparèrent de navires français, Du Rocher put, de Cadix, négocier avec les autorités de Gibraltar la libération des équipages et des passagers capturés. Durant son séjour en Espagne, il se loua beaucoup de Lesseps, à propos duquel il écrivait : « Le plus avantageux de mes deux secrétaires est M. Lesseps ». « Il apporte les soins les plus assidus à l'étude de l'espagnol et de l'arabe... Ce jeune homme donne les espérances les plus fondées et est plein d'une émulation bien louable » (7).

Il se sépara néanmoins de lui et l'invita, ainsi que Fournet, à se rendre au Maroc. En effet, il avait besoin d'être renseigné sur l'évolution des événements dans l'empire chérifien, où seul demeurerait pour représenter la

(6) *Lettre de Du Rocher à M. de la Neuville*, du 2 décembre 1791, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm.*, Maroc, t. 20.

(7) *Lettre de Du Rocher à M. de la Neuville*, du 2 juillet 1792, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm.*, Maroc, t. 20.

France le vice-consul Mure, qui exerçait ses fonctions à Rabat et ne pouvait guère quitter sa résidence. Aussi Lesseps fut-il « expédié par M. Du Rocher dans le Roïaume de Maroc pour observer les révolutions, en rendre compte, et afin de visiter tous les comptoirs français établis sur la côte » (8).

En conséquence, le jeune Mathieu partit de Cadix, sur une tartane française qui devait le conduire à Rabat. Mais des vents contraires obligèrent le bâtiment à mouiller dans le port de Tanger, où notre compatriote débarqua le 14 juillet 1792 et prit ainsi contact avec la terre marocaine. Venu dans l'empire chérifien pour une mission de quelques mois il allait y rester plus de six années.

Au mois d'août suivant, Lesseps se trouvait à Rabat, où il s'était rendu par voie de terre. Son rôle semble avoir été plutôt modeste au consulat de France, que gérait le vice-consul Mure et c'est à peine si, dans la correspondance officielle avec Paris, on trouve quatre ou cinq lettres de lui.

L'une d'elles mérite pourtant d'être signalée. En 1793, Du Rocher était rentré directement de Cadix en France et, le 2 mai 1795 seulement, il s'embarquait à Livourne pour regagner le Maroc, d'où il était absent depuis quatre ans. Mais les Anglais le firent prisonnier, car le navire qui le transportait dut, en raison du mauvais temps, relâcher à Gibraltar. Mure, invité par le gouvernement français à faire toutes les démarches nécessaires « en vue de l'élargissement du consul général » (9), répondit le 15 décembre 1795 au Comité de Salut Public : « Vous avez vu, citoyens, par toutes ces dépêches (celles par lui adressées antérieurement) les soins que je me suis donnés auprès de ce gouvernement (celui du sultan) au sujet de l'arrestation du citoyen Du Rocher » (10).

Si l'on en croit Lesseps, ces soins auraient été bien modestes. En effet, quelques mois plus tard, il écrivait à son frère dans les termes suivants : « Si je n'ose pas lui (à Mure) donner une espèce de part dans l'arrestation de Du Rocher, je puis dire sans crainte qu'il en a ressenti de la joie... Il se

(8) *Archives du comte Charles de Lesseps, Note s.d. intitulée Services de M. Lesseps, Commissaire Impérial aux Iles Ioniennes.*

(9) *Lettre de Lesseps au Comité de Salut Public, du 25 frimaire an IV (15 décembre 1795), Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc, t. 20.*

(10) *Lettre de Mure au Comité de Salut Public, du 24 frimaire an IV (15 décembre 1795), Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc, t. 20.*

voyait espérant la régie de ce consulat... Sans sa faiblesse à demander la délivrance de notre ami, le Roi (Moulay Sliman) aurait fait beaucoup plus d'efforts »... (11). Le plus curieux de l'affaire c'est que cette lettre strictement personnelle, se trouve dans la *Correspondance consulaire et commerciale* du ministère des Affaires Etrangères, où elle figure en copie, certifiée conforme par le Ministre de la Police générale en personne.

La même correspondance renferme en outre, à la date du 5 messidor an V (23 juin 1797) le serment suivant que Lesseps a prêté par écrit : « Je jure haine à la royauté et à l'anarchie, je jure attachement et fidélité à la République et à la Constitution de l'an troisième » (12).

Si la correspondance officielle de Lesseps est très restreinte, par contre il reste de lui un recueil de dix-huit lettres privées, (13) généralement assez longues, qui s'échelonnent sur plus de six années, mais sans que leur destinataire y soit indiqué.

Elles montrent que Lesseps a circulé dans toutes les régions du pays, sauf au Maroc Oriental. La première est datée de Tanger (15 juillet 1792) et la seconde de Salé (14) (18 août 1792). Viennent ensuite cinq lettres de Taroudant (10 mars, et 20 octobre 1793, 2 janvier, 10 et 30 — *sic* — février 1794). Les onze autres sont écrites : du Tafilalet (19 avril 1794) ; de Meknès (2 juillet 1794), de Fès (10 septembre 1794), de Marrakech (3 septembre 1794) (15), de Tata (10 février 1795), de Tétouan (8 avril 1796), de Tanger (1^{er} mai 1797), de Salé (20 mai 1798), de Mogador (10 juillet 1798), de Sainte Croix de Barbarie (16) (s.d.) et de Tanger le (25 décembre 1798). Il

(11) Souligné dans le texte *Lettre de Lesseps*, du 27 germinal an IV (16 avril 1796), *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 20.

(12) *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 20.

(13) *Arch. nat.*, AFIV 1687. Ces lettres sont copiées les unes à la suite des autres et la signature de Mathieu de Lesseps figure seulement à la fin de la dernière. Le texte en est reproduit dans le document des *Arch. Aff. étr. (Mémoires et documents*, t. 3) cité *supra*, n.1 ; toutefois, on y a fait quelques coupures, notamment au début de la première lettre et l'on a entièrement supprimé la seconde lettre, qui renferme la traduction d'un assez long passage du Nozhet-Elhâdi. Ce document porte *in fine* la mention : « Présenté par Mathieu de Lesseps, ex-consul général de France en Egypte et en Toscane le 13 novembre 1809 ».

(14) En réalité, cette lettre, comme celle datée également de Salé et du 20 mai 1798, a sans aucun doute été écrite à Rabat, où se trouvait la maison consulaire de France. Mais, à cette époque, l'appellation de Salé désignait soit la ville actuelle de Salé, sur la rive nord du Bou-Regreg, soit celle de Rabat sur la rive sud, soit même l'ensemble des deux agglomérations.

(15) Cette date du 3 septembre est certainement une erreur de plume. En effet, la lettre de Marrakech vient après celle de Fès, qui est du 10 septembre. Elle a dû être écrite le 3 octobre, ou le 3 novembre ou le 3 décembre.

(16) Agadir.

est vraisemblable qu'après avoir débarqué à Tanger et s'être rendu à Rabat, notre compatriote a fait en 1793 et 1794 une longue expédition qui l'a mené dans le Sous, au Tafilalet, à Meknès, à Fès et, sans doute après être passé par Rabat, à Marrakech et à Tata ; mais on se demande pourquoi il aurait séjourné près d'une année à Taroudant. Ce serait de Tanger, où le consulat général de France fut, comme on l'a vu transféré à la fin de 1795, qu'il serait parti pour effectuer les déplacements beaucoup plus limités, au cours desquels il écrivit ses dernières lettres.

Quoi qu'il en soit, il a visité des régions alors réputées inaccessibles aux Chrétiens et l'on s'en étonne quand on connaît les difficultés rencontrées au XIX^e siècle par les voyageurs européens, tels entre beaucoup d'autres René Caillié en 1828 et le Père de Foucauld en 1883-1884.

On aurait pourtant aimé savoir dans quelles conditions il se déplaçait. Mais il ne donne presque aucune indication à ce sujet et même écrit dans une de ses lettres : « A l'avenir je vous promets de ne plus faire de digression et je tiendrai ma parole aussi fidèlement que celle que je vous ai faite de ne point faire d'épisode, ni de vous fatiguer, comme le font ordinairement les voyageurs, du récit de mes voyages, des événements qui me sont personnels, et de ce qui arrive ordinairement à ceux qui parcourent en tous sens des pays presque sauvages » (17).

Aussi savons-nous seulement que, pour aller du Tafilalet à Meknès, il acheta une mule et un chameau, se joignit à une caravane et fit vingt-cinq jours de marche. De plus, il écrit de Tata, « sous la tente », qu'il est parti de Marrakech avec Moulay Hossein, un frère de Moulay Sliman, qui « l'a pris en affection et va parcourir quelques provinces intérieures » (18).

Ses lettres ne constituent donc pas du tout un carnet de route ou un récit de voyage. Elles présentent un tableau d'ensemble du Maroc, où l'on trouve, d'une part, des considérations d'ordre général sur l'histoire du pays, la population et son activité et, d'autre part, quelques renseignements particuliers sur plusieurs villes et certaines régions.

(17) 2^e lettre, de Salé, le 18 août 1792.

(18) 12^e lettre, de Tata, le 10 février 1795.

Lorsqu'il débarque à Tanger, Lesseps est surpris d'une civilisation qu'il ignore encore complètement et, quand il découvre les Marocains, il écrit : « Leur costume, leurs usages et leurs mœurs m'inspirent en ce moment trop d'étonnement... pour que j'en puisse parler de sang-froid » (19). C'est le langage d'un homme sage qui ne veut porter de jugement qu'à bon escient.

Les pages qu'il consacre à l'histoire du Maroc s'inspirent souvent du livre de Chénier (20), et ne révèlent pas de faits nouveaux. Cependant, il mentionne, mais sans aucun détail, un tremblement de terre qui en 1731, aurait partiellement détruit Agadir, lointain présage du séisme qui anéantit cette ville en 1959. Mais ses indications ne sont pas toujours parfaitement exactes ; par exemple, il situe en 1579 la bataille d'El-Qsar el-Kébir, ou des Trois-Rois, qui se déroula le 4 août 1578. A ce propos, il donne la traduction d'un assez long passage du *Nozhet-Elhâdi*, d'El-Oufrani, alors inédit (21).

Il y aurait eu au Maroc, à la fin du XVIII^e siècle, huit millions d'habitants. Cette appréciation est certainement exagérée ; mais on constate des erreurs analogues chez tous les auteurs qui ont écrit avant les recensements effectués au XX^e siècle. La population comprenait des Arabes, des Berbères, des renégats et des Israélites, ces derniers au nombre de 20 000 à peine. La plupart des hommes sont des laboureurs, bien que la terre soit peu et mal cultivée : « Les travaux les plus rudes, les plus humiliants roulent sur les femmes, généralement regardées comme des esclaves » (22). Lesseps divise les Berbères « en deux classes bien distinctes..., les Berbères proprement dits et les Cheleu » (23), ces derniers habitant le pays qui s'étend du Sous au désert. « Ces hommes, écrit-il, grossièrement nourris, nés dans un climat sauvage et ardent, accoutumés à combattre les lions et les tigres, toujours divisés par des querelles intestines, ont une fierté de caractère qui se plierait difficilement à une dépendance servile ». Il signale encore que les Berbères « sont les seuls Musulmans qui se permettent l'inoculation de

(19) 1^{re} lettre, de Tanger, le 15 juillet 1792.

(20) Louis de CHÉNIER, *Recherches historiques sur les Maures et histoire de l'empire de Maroc*, 3 volumes, Paris, 1787.

(21) Cf. EL-OUFRANI, *Nozhet-Elhâdi, Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670)*, trad. Houdas, Paris, 1889, chap. XXIII, pp. 114 et sq.

(22) 4^e lettre, de Taroudant, le 20 octobre 1793.

(23) Cette citation et celles qui suivent, dans le même paragraphe, sont tirées de la 3^e lettre de Taroudant, le 10 mars 1793.

la petite vérole », ce qui laisse croire, dit-il, « contre l'opinion généralement établie, que cette maladie existait en Afrique avant que les Arabes y eussent établi leur domination ».

Les transactions sont alors fort rares et « l'action même du commerce est concentrée dans les foires » (24), dont la plus renommée se tient à Tata, une oasis du Sud, voisine du Dra : « On voit accourir à ce marché le nègre avec son or, avec ses esclaves ; l'habitant du désert, des montagnes, de la plaine avec ses chevaux, ses moutons, ses chameaux, ses bœufs, ses grains et ses peaux ; le marchand des côtes avec les objets des manufactures, avec les productions de l'Asie, de l'Europe ou du pays, qu'il peut espérer de vendre. Ce mouvement rapide dure une semaine ; il commence quarante jours après que le pèlerinage de la Mecque est terminé ».

A propos du commerce, Lesseps parle aussi de la « caravane, à laquelle la soif des richesses fait braver hardiment les plus grands périls » (25) et qui se rend du Tafilalet à Tombouctou en soixante jours de marche, particulièrement pénible à travers le désert. Les hommes qui la composent « échangent leur tabac, leur sel, leurs autres marchandises contre l'or abondant dans ces contrées ». Mais, écrit le Français, « cette ville dont on a tant parlé, sur laquelle on a débité tant de merveilles... n'est, je l'avance hardiment, qu'un amas informe de cabanes où s'établit le marché ; il est presque désert quand cette époque est passée ». Notre compatriote précise qu'il s'est entretenu à ce sujet avec beaucoup de Marocains et que ses interlocuteurs étaient étonnés de le « voir demander des renseignements sur une ville à laquelle eux-mêmes n'osent donner ce nom ». Il ne se trompait pas et René Caillié, qui pénétrera dans Tombouctou en 1828, écrira : « Revenu de mon enthousiasme, je trouvai que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente ; je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une toute autre idée : elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre, mal construites ; dans toutes les directions, on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune, et de la plus grande aridité » (26).

(24) Les citations de ce paragraphe sont tirées de la 12^e lettre, de Tata, le 10 février 1795.

(25) Cette citation et les trois suivantes sont tirées de la 12^e lettre, de Tata, le 10 février 1795.

(26) René CAILLIÉ, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenne dans l'Afrique Centrale, précédé des observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous et d'autres peuples pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828*, t. 2, Paris 1830, p. 301.

D'autre part, les marchés d'Oued-Noun — aujourd'hui Ksabi — de Skoura et de Demnat sont également assez importants. Des principales villes du pays, Lesseps s'attache surtout à rappeler le passé, mais le fait souvent de façon un peu vague ou inexacte. Quelquefois cependant, il rapporte ses constatations personnelles.

A Tanger, il n'y a ni digues, ni bassins, ni aucun ouvrage dans le port ; dans la ville, on voit seulement « de vieux murs, d'antiques tourelles ruinées, qui renferment des cabanes sans ordres et sans goût, au milieu desquelles s'élèvent quelques maisons un peu plus apparentes sur lesquelles flottent les pavillons des puissances européennes » (27).

Marrakech n'aurait alors rien conservé de sa splendeur d'autrefois ; elle « essuiera donc le sort de toutes ces vastes cités qui sont anéanties, écroulées et oubliées, comme les grands Empires dont elles étaient les capitales » (28).

Taroudant « n'a de remarquable que d'être bâtie en pierres » (29). Mais les campagnes de la province du Sous, dont elle est la principale ville, « donnent assez de bled, de riz, de vin, d'indigo, de sucre pour faire penser qu'elles enrichiraient des peuples assurés de jouir du fruit de leurs sueurs ». Dans l'extrême-Sud, la région du Dra « est un asile sûr pour les criminels » (30).

Les dattes sont la plus grande ressource du Tafilalet où l'on compterait 40 000 habitants. « Les hommes vivent de ce fruit agréable et en nourrissent leurs chevaux, leurs mulets, leurs volailles et même de ses noyaux broyés leurs chameaux. Saignez l'arbre qui le porte, il vous donnera une boisson douce qui, fermentée, deviendra une boisson enivrante et distillée, une très bonne eau-de-vie. Il n'y a point de production dont les espèces sont aussi variées. Les naturalistes en comptent plus de quatre cents, qui diffèrent sensiblement par la forme, par le goût et par la couleur. Celle qui croît aux environs de la Mecque est réputée la meilleure, et les pèlerins un peu courtisans ne manquent pas d'en porter à leurs protecteurs » (31).

(27) 1^{re} lettre, de Tanger, le 15 juillet 1792.

(28) 11^e lettre, de Marrakech, le 3 septembre 1794.

(29) Cette citation et la suivante sont tirées de la 7^e lettre, de Taroudant, le 30 (sic) février 1794.

(30) 3^e lettre, de Taroudant, le 10 mars 1793.

(31) 8^e lettre, du Tafilalet, le 19 avril 1794.

Fès apparaît comme « la cité la plus peuplée, la plus industrielle, la plus éclairée, la plus riche et la plus civilisée du Maroc » (32).

Meknès est « un des plus agréables séjours de l'Empire » (33), où la seule industrie est une manufacture de faïence, dont les produits servent « de lambris aux murs et de pavé aux appartements ». A l'une des extrémités de l'agglomération s'élève « le plus beau palais qui soit dans l'Empire. C'est seulement un rez-de-chaussée qui occupe un espace immense. Quoique les bâtimens, les cours, les jardins soient très régulièrement disposés, quoique les eaux, les marbres, les ornemens, soient beaucoup trop prodigués, il résulte de l'ensemble un air de grandeur qui ne déplairait pas aux meilleurs juges en architecture. Le tremblement de terre qui, en 1755, détruisit Lisbonne, causa des dommages à ce monument unique du goût maure, mais le mal ne fut pas aussi grand que les papiers publiés l'annoncèrent ».

Les environs de Meknès ont autant de charme que la ville elle-même. Ils « ont tous quelque chose de très pittoresque ; dans les vallons, c'est une suite ininterrompue de potagers et de vergers, dont les légumes et les fruits sont d'un goût exquis. Les coteaux charment la vue par des cultures extrêmement variées et par des oliviers conduits avec assez d'art. Ces sites heureux sont embellis et fécondés par des ruisseaux et des fontaines sans nombre qui ajoutent beaucoup à l'éclat du tableau » (34). Quant à la route qui conduit de Meknès à Fès, c'est « le meilleur chemin de l'Empire » (35).

Enfin, dans ses lettres, Lesseps parle à plusieurs reprises de Moulay Sliman. Il souligne « la douceur et la justice... (36), l'humanité généreuse et compatissante » (37) du sultan, qui « n'a cessé de lui témoigner des sentiments d'estime et de bienveillance » (38) et dont il rapporte la « grande admiration pour le héros immortel qui vient de conquérir l'Egypte » (39).

(32) 10^e lettre, de Fès, le 10 septembre 1794.

(33) Les citations de ce paragraphe sont tirées de la 9^e lettre, de Meknès, le 2 juillet 1794.

(34) 9^e lettre, de Meknès, le 2 juillet 1794.

(35) 10^e lettre, de Fès, le 10 septembre 1794.

(36) 12^e lettre, de Tata, le 10 février 1795.

(37) 18^e lettre, de Tanger, le 25 décembre 1798.

(38) Lettre de Lesseps au Général Donzelot, citée par L. BRIDIER, *op. cit.*, p. 151.

(39) 18^e lettre, de Tanger, le 25 décembre 1798.

Ce tableau du Maroc cause parfois un certain étonnement. On a peine à croire, en effet, qu'à la fin du XVIII^e siècle il y eut dans le pays beaucoup de lions et de tigres, que l'inoculation contre la petite vérole ait été pratiquée par les Berbères et que Marrakech présentât l'aspect d'une ville quasi-ruinée.

Mais Lesseps, avec raison, a signalé la bonté du sultan Moulay Sliman, la prospérité de la ville de Fès, les ressources de la région du Sous et le charme de celle de Meknès. Sans doute exagère-t-il quand il considère le palais de Moulay Ismaïl comme le plus beau de l'empire ; néanmoins, il est certain que ce palais valait surtout, comme il le dit, par son « air de grandeur ». Du reste, on admet aujourd'hui que les constructions de Moulay Ismaïl à Meknès constituaient « un ensemble prodigieux par sa masse..., un grand rêve... réalisé par des moyens cyclopéens » (40). En outre, notre compatriote a justement apprécié l'importance, très relative de Tombouctou et c'est avec intérêt qu'on lit ses lignes consacrées au marché de Tata.

Mais on ne saurait trop regretter la réserve et la discrétion dont il fait preuve dans ses lettres. Ses considérations sur l'histoire du Maroc nous paraissent aujourd'hui assez banales. On aurait infiniment préféré un récit détaillé de ses déplacements à travers le pays. Il est bien dommage qu'il n'y ait pas conté la façon dont il voyageait, dont il était reçu et logé, les entretiens qu'il a certainement eus avec les autorités locales et qu'il n'ait pas donné plus de précisions sur les villes où il a séjourné, ainsi que sur leurs monuments.

*
* *

On a vu que Mathieu de Lesseps était devenu sous-commissaire des relations commerciales à Cadix, à compter du 1^{er} janvier 1800. Mais à cette date il n'était déjà plus au Maroc. En effet, il avait quitté Tanger le 31 décembre 1798, pour Malaga, d'où il devait se rendre en Italie et, de là gagner Tripoli, où il avait été nommé en 1797. Les circonstances l'empêchèrent de rejoindre son poste et il se trouvait à Paris quand il apprit, à la fin du mois de mai 1799, qu'il était rétabli dans ses fonctions au Maroc. Mais, le 25 juin 1799, le consul général par intérim à Tanger, Charles-

(40) Henri TERRASSE, *Histoire du Maroc*, t. II, Casablanca 1950, p. 269.

Antoine Guillet, alla, en raison d'une très grave épidémie de peste qui sévissait alors dans l'empire chérifien, s'établir provisoirement à Tarifa et ce fut en cette dernière ville qu'à la fin de l'été, Lesseps retourna exercer sa charge de chancelier du consulat général de la République française.

Au printemps 1800, il alla prendre possession de son nouveau poste à Cadix. L'année suivante, le 21 mai 1801, il épousa M^{lle} Catherine Basile de Grivegnée, fille d'un riche négociant de Malaga, originaire des Pays-Bas. Cette union lui valut ultérieurement de devenir le grand-oncle de l'impératrice des Français. En effet, la sœur aînée de sa femme épousa le baron de Kirkpatrick et donna le jour à la future comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie.

Par la suite Mathieu de Lesseps exerça successivement plusieurs fonctions : sous-commissaire des relations commerciales à Damiette, le 7 mars 1803 ; commissaire général, puis consul général en Egypte, à Alexandrie, le 21 août 1804 ; consul général à Livourne, le 1^{er} août 1806 ; commissaire général du gouvernement aux Iles Ioniennes, avec résidence à Corfou, le 1^{er} juin 1809. Ce fut alors qu'il était consul général en Egypte que vint au monde, à Versailles, son fils Ferdinand, le 19 novembre 1805. Préfet du Cantal durant les Cent-Jours, il sut gagner l'estime de ses administrés, même de nombreux royalistes, qui témoignèrent en sa faveur après la chute de Napoléon. Néanmoins, en 1816, il était devenu « consul en inactivité ».

Bien qu'éloigné de l'empire chérifien pendant dix-huit ans il ne s'en désintéressa pas complètement. Nous avons déjà dit (note 13) qu'en 1809, il avait écrit un mémoire sur le Maroc. Ce fut sans doute à la demande de Napoléon 1^{er}. L'année précédente, en effet, l'empereur avait menacé le sultan Moulay Sliman, s'il « faisait la moindre chose contre la France », de « passer en Afrique avec 200 000 hommes, Français et Espagnols » (41). En outre, il avait chargé le capitaine du génie Burel d'une mission au Maroc : « Il observera, écrivait-il, tout à Fez et sur la route, en bon ingénieur, et se mettra en état de me rendre compte de l'état des fortifications,

(41) *Lettre de Napoléon 1^{er} au Grand-Duc de Berg*, du 28 mai 1808, dans *Correspondance de Napoléon 1^{er} publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III*, Paris 1865, t. XVII, pp. 227-228.

de la nature du terrain, de la force des armées, de la population, enfin de tout ce qui m'intéresse au point de vue militaire » (42).

D'autre part, toujours en 1809, Mathieu de Lesseps intervint en faveur d'un Marocain, Hadj Mohammed Ouzara, dont le navire *Merbouka* avait été saisi à Gênes avec son chargement et qui s'était rendu à Paris pour demander réparation du préjudice ainsi subi. Alors en France, avant d'aller rejoindre son poste de commissaire général du gouvernement à Corfou, il accompagna Ouzara chez diverses personnes.

Sept ans plus tard, alors qu'il se trouvait en inactivité, néanmoins toujours « attaché aux Affaires Etrangères », comme l'écrivait le consul de France à Tanger, il vint passer quelques jours en cette ville, au mois d'août 1816. Il était porteur d'une lettre pour le sultan de Sir Sidney Smith — l'amiral anglais qui avait défendu Saint-Jean-d'Acre contre Bonaparte en 1799 — lettre accompagnée d'un présent, « une boîte d'or » (43). Pour remercier l'ancien chancelier du consulat de France, Moulay Sliman lui donna l'autorisation d'exporter deux mules et deux chevaux. A la fin de la même année 1816, Mathieu de Lesseps allait revenir au Maroc, et, cette fois, y faire un séjour bien plus long et plus important.

*
* *

Le 13 novembre 1816, à Malaga, il recevait du duc de Richelieu, ministre des Affaires Etrangères du roi Louis XVIII, la lettre suivante, en date du 28 octobre précédent :

« Persuadé, Monsieur, de votre zèle pour le service du Roi ainsi que de l'utilité dont vous pouvez être par votre expérience, je vous invite à vous rendre le plutôt possible à Tanger.

« Monsieur Sourdeau, consul général de Sa Majesté dans cette résidence, est chargé en ce moment d'une négociation dont il vous donnera connais-

(42) *Lettre de Napoléon I^{er} au Grand-Duc de Berg, du 16 mai 1808*, dans *Correspondance de Napoléon I^{er} publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III*, Paris 1865, t. XVII, p. 145. Sur la politique marocaine de Napoléon I^{er}, cf. Henri de CASTRIES, *Napoléon et le Maroc*, dans *La revue hebdomadaire*, 1908, pp. 313-337 ; J. CAILLÉ, *La mission du Capitaine Burel au Maroc en 1808*, Paris, 1953, Introduction, *passim*.

(43) *Arch. Aff. étr., Correspondance consulaire et commerciale, Maroc*, t. 24, *Bulletin du Consulat général de France au Maroc*, 27 août 1816.

sance et dans laquelle vous voudrez bien l'aider de vos conseils, de vos démarches, et enfin lui prêter le concours le plus actif » (44).

L'ancien chancelier du consulat de France au Maroc accusa aussitôt réception de cette lettre et ne tarda pas à partir pour Tanger, où il arriva le 18 novembre, vers cinq heures du soir. Sourdeau n'avait encore reçu aucune instruction sur la mission qu'il allait avoir à remplir. Néanmoins, Lesseps et lui n'eurent aucune hésitation sur la nature et le but de la négociation qui leur incomberait : obtenir du gouvernement chérifien l'autorisation d'acheter du blé dans le pays et de l'envoyer en France. En effet, quelques mois auparavant, le consul avait adressé à son ministre un rapport sur la possibilité d'exporter des céréales du Maroc. Il avait même, à ce sujet, écrit au sultan, qui lui avait répondu de façon plutôt évasive, déclarant notamment : « Quand le peuple verra charger du bled, il dira que c'est une coutume nouvelle qu'on va établir et si on venait à en charger, le prix augmenterait nécessairement » (45). De son côté, Lesseps, qui n'ignorait pas que la France manquait de blé, avait fait des offres de service au gouvernement

Mais Sourdeau conçut sans doute un certain dépit de la présence de l'ancien chancelier du consulat devant lequel il ne voulait pas s'effacer. C'est du moins ce qui semble résulter d'une lettre par lui adressée le 27 novembre 1816 au duc de Richelieu et dans laquelle il s'exprimait ainsi : « L'Empereur, quel que soit l'individu qui lui est adressé, ne communique pas avec lui : il ne veut avoir de point de contact qu'avec les consuls encore est-ce par l'organe de son ministre ; ma présence auprès de lui (Lesseps) sera donc nécessaire » (46). Il ne semble pas d'ailleurs qu'aucune mésentente ait existé entre les deux Français ; au contraire, chacun d'eux, en écrivant au ministre, ne dit que du bien de son compatriote.

Quoi qu'il en soit, le consul de Tanger fit, sans attendre, les démarches nécessaires pour obtenir une audience du sultan, ce qui demandait un certain délai. D'autre part, il voulut « préparer efficacement les moyens de

(44) *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc, t. 24.*

(45) *Lettre de Moulay Sliman à Sourdeau du 26 août 1816, Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc, t. 24.*

(46) *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc, t. 24.*

succès » (47). A cette fin, il s'efforça d'obtenir le concours de plusieurs hauts personnages du makhzen, auxquels il « vanta la magnanimité de leur Maître » (48). En outre, il fit traduire en arabe et envoyer à Moulay Sliman divers « papiers publics », notamment le discours du roi de France à l'ouverture des Chambres, « dans lequel le Père du peuple montre des inquiétudes pour les besoins de sa grande famille ». Il pouvait écrire à Richelieu : « J'ai tout employé pour préparer l'esprit de ce gouvernement ».

Ces préparatifs étaient nécessaires, car il était en principe interdit au Maroc de vendre des céréales aux Chrétiens. Cependant en 1766, à la suite de récoltes très abondantes, le sultan Sidi Mohammed ben Abdallah avait demandé aux *Ulema* si l'on ne pouvait pas autoriser « l'extraction » du blé, afin d'acheter les armes et les munitions dont le makhzen avait besoin. La réponse ayant été favorable, le sultan permit à plusieurs reprises, de 1767 à 1774 des exportations d'orge et de blé en Espagne (49). En outre, Moulay Sliman lui-même avait accordé, encore aux Espagnols, de semblables autorisations (50).

Sourdeau pensait bien que la France obtiendrait le même avantage. En effet, au mois d'avril 1816, le sultan avait écrit à Louis XVIII : « Tout ce que vous désirerez de notre Cour vous sera rendu facile, conformément à l'ancienne alliance et à l'amitié suivie que nos ancêtres ont laissées à leurs descendants » (51). Quelques jours après, le consul fut reçu par Moulay Sliman à Meknès et lui remit une note dans laquelle il était dit : « ... 2° La France demande qu'après avoir été obligée de fournir à des besoins extraordinaires produits par les événements qui viennent de se passer, elle puisse espérer trouver dans le gouvernement Maure des ressources, si ses besoins le demandaient un jour... 4° La France demande que les prohibitions

(47) *Lettre de Lesseps au Duc de Richelieu*, du 31 octobre 1816, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 24.

(48) Cette citation et celles qui suivent, dans le même paragraphe, sont tirées d'une *lettre de Sourdeau au Duc de Richelieu* du 29 janvier 1817 : *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

(49) Cf. L. de CHÉNIER, *op. cit.*, t. III, pp. 471-472.

(50) Cf. *Observations particulières que j'ai fait sur le Royaume de Maroc et sur son gouvernement, sur ses forces maritimes et de la manière de faire la guerre avec eux*, par le Comte de Pouilly, dans J. CAILLÉ, *Une ambassade autrichienne au Maroc en 1805*, Paris, 1957, p. 107.

(51) *Lettre de Moulay Sliman à Louis XVIII*, du 25 avril 1816, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 24.

d'exportation de certaines denrées comme *bled, huile, suifs, laines* (52) soient levées ou au moins obtenir pour alimenter ses fabriques des extractions limitées » (53).

Mais le temps passait sans que Sourdeau et Lesseps eussent des nouvelles du ministre des Affaires Etrangères de Paris, à qui l'un et l'autre écrivirent plusieurs fois pour lui demander des instructions et le mettre au courant de leurs démarches. Au mois d'octobre 1816, le consul avait été avisé qu'un fonctionnaire français, Delaporte, (54), allait être envoyé prochainement à Tanger, pour y remplir les fonctions de chancelier-interprète du consulat. Il ne doutait pas que son nouveau collaborateur fût porteur de lettres du ministre et attendait sa venue avec impatience.

L'objet de sa mission lui fut cependant confirmé indirectement. Dans la première moitié du mois de décembre 1816, le préfet de Bordeaux lui écrivait qu'une société de négociants de cette ville devait incessamment envoyer des navires charger du blé au Maroc. Un peu plus tard, avant Noël, un sieur Bazin, envoyé par la maison Sautter, de Marseille, se présentait au consulat général. Il était chargé de « l'exécution de l'extraction des grains, dans le cas où Sa Majesté l'Empereur de Maroc la permettrait » (55).

Enfin Delaporte arriva en rade de Tanger le 29 janvier 1817, à sept heures du matin. Il apportait à Sourdeau une longue lettre du duc de Richelieu, lui donnant toutes les indications nécessaires pour remplir sa mission, de concert avec Mathieu de Lesseps. A ces instructions était jointe une lettre du roi destinée au Sultan et dans laquelle le monarque chrétien écrivait :

«... Nous n'avons pas été moins sensible à l'assurance que nous donne Votre Majesté, conformément à notre ancienne alliance, d'accueillir les demandes qui vous seraient faites en notre nom par notre Consul général et Chargé d'affaires, le sieur Sourdeau. Persuadé de la sincérité des offres

(52) Souligné dans le texte.

(53) *Lettre de Sourdeau au Duc de Richelieu*, du 7 mai 1816, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 24.

(54) Sur Delaporte, cf. Mme HOSOTTE-REYNAUD, *Un ami méconnu et deux œuvres inédites d'E. Delacroix*, dans *Hespéris*, 1953, 3^e et 4^e trimestres.

(55) *Lettre de Sourdeau au Duc de Richelieu*, du 25 décembre 1816, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 24.

qui nous sont faites par Votre Majesté, nous désirons qu'elle veuille bien nous en donner une marque signalée, en permettant que ceux de nos sujets qui lui seront indiqués par notre dit Consul général et Chargé d'affaires Sourdeau, puissent acheter dans les Etats de Votre Majesté et en faire sortir les grains, dont il y a surabondance dans vos provinces et qui seraient nécessaires pour compléter l'approvisionnement de notre Empire. Cette preuve de votre amitié nous sera doublement précieuse en ce qu'elle calmera les inquiétudes paternelles que nous pourrions concevoir sur les moyens d'assurer la subsistance de nos bien aimés sujets et qu'elle deviendra un nouveau garant de l'union sincère que nous désirons ardemment perpétuer à jamais entre la France et l'Empire de Maroc » (56).

Sourdeau et Lesseps pouvaient dès lors remplir la mission dont ils étaient chargés et pour laquelle ils allaient retrouver à Rabat le sieur Robert, agent de Bazin, le représentant de la maison Sautter. Nos deux compatriotes, accompagnés d'une escorte de soldats chérifiens, partirent de Tanger le 1^{er} février 1817, trois jours seulement après l'arrivée de Delaporte, à qui fut confié le soin de gérer le consulat de France en l'absence du titulaire. Le voyage par terre, à travers le Gharb, fut assez pénible et, le 8 février, ils atteignirent Rabat, où ils logèrent dans l'ancienne maison consulaire de France.

Les jours suivants, Sourdeau se mit en rapport avec un certain nombre de notables, auxquels il témoigna toutes sortes d'égards, pour dissiper leurs préventions contre les exportations de blé au profit des Chrétiens. Il ne s'agissait pas en l'espèce, leur dit-il, d'une opération commerciale, mais de venir en aide au roi de France ; d'ailleurs la faveur qu'il demandait au nom de ce dernier tournerait à la gloire de leur souverain.

Moulay Sliman arriva le 15 février à Rabat. Dès le lendemain, il fit savoir au consul par un court billet écrit de sa propre main, qu'il le recevrait le 17 février « dans son grand jardin à dix heures du matin » (57).

(56) *Lettre de Louis XVIII à Moulay Sliman, du 22 octobre 1816, Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et Comm., Maroc, t. 24.*

(57) Cette citation et les suivantes dont l'origine n'est pas indiquée sont tirées du *Procès-verbal de l'audience que Sa Majesté Marocaine a accordée à Monsieur le Consul Général et Chargé d'Affaires de Sa Majesté Très Chrétienne Monsieur de Sourdeau à Rabat de Salé ; procès-verbal joint à la lettre de Lesseps au Duc de Richelieu, du 19 février 1817, Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm. Maroc, t. 25.*

Sourdeau répondit aussitôt qu'il se présenterait au jour et à l'heure indiqués et ajouta : « Le Roi, mon maître, vous demande des secours en subsistance pour ses peuples. Ses besoins sont si pressants que j'ai ordre de lui envoyer un exprès après avoir eu mon audience pour calmer les inquiétudes de son cœur paternel sur ses sujets qui sont en très grand nombre. Je prie Votre Majesté d'indiquer elle-même les concessions qu'elle fera, les quantités, les ports, les droits de sortie, soit en argent, soit en munitions de guerre ou autres objets qui lui conviendront et qui lui seront envoyés à son contentement. La sage politique de mon Roi remet tout à sa discrétion et à son amitié pour lui ».

Le 17 février, à neuf heures, l'administrateur des douanes Gérardif⁽⁵⁸⁾ et le pacha de la ville vinrent chercher en leur demeure les Français, qui se mirent en route une demi-heure plus tard et ce fut un véritable cortège qui se dirigea vers le jardin du sultan. En tête marchaient le pacha et ses cavaliers, suivis des artilleurs de la place en uniforme et des marins du port. Venait ensuite l'administrateur Gérardif qui précédait Sourdeau, Lesseps et Robert, tous trois à cheval et entourés des *raïs* du Bou Regreg. Derrière les chrétiens, des hommes portaient les présents destinés au sultan. Enfin, les soldats de Tanger, qui avaient accompagné les Français, fermaient la marche.

Parvenus au jardin impérial, nos compatriotes attendirent un moment et bientôt Moulay Sliman apparut. Il était à cheval et portait un burnous fait d'un beau drap de vigogne que le consul de France lui avait offert l'année précédente. Sourdeau et Lesseps, celui-ci faisait fonction d'interprète, s'approchèrent alors du souverain et s'entretenirent avec lui durant plus d'un quart d'heure. A deux reprises, le chérif déclara qu'il aimait les Français, dont le roi était pour lui « un ami bien cher » et qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour lui être agréable. Par l'intermédiaire de Lesseps, le consul présenta ses remerciements et manifesta le désir de savoir le plus tôt possible, « afin de dissiper les inquiétudes du Roi son maître sur un intérêt si cher à son cœur », la suite donnée par Moulay Sliman à la demande qu'il lui avait présentée. A quoi le sultan répondit : « Le caïd

(58) Dans les lettres de Lesseps et de Sourdeau, le nom de ce Marocain est généralement transcrit *Gératif*, mais parfois aussi *Géralif*.

Ahmed vous portera ma réponse avant que vous partiez. Reposez-vous et vous serez contents ».

L'audience prit fin sur ces paroles et nos compatriotes regagnèrent leur demeure. Le lendemain, 18 février, à midi, se présentèrent à la maison consulaire le caïd Ahmed Moul-atay, « faisant fonction de premier ministre » et un secrétaire de Sa Majesté Chérifienne, El-Hadj-Larbi ben Tahar Fennich, fils ⁽⁵⁹⁾ de l'ambassadeur envoyé en France par Sidi Mohammed ben Abdallah en 1777/1778. Ils eurent un très long entretien avec Sourdeau et Lesseps, qui apprécièrent « l'esprit naturel, l'abandon et l'effusion de cœur » du premier, tandis qu'ils trouvèrent le second très au courant de la politique et des affaires européennes.

Après avoir remis au consul une lettre de Moulay Sliman destinée à Louis XVIII, le caïd Ahmed déclara : « Mon maître ne peut rien refuser au roi de France ; ses infortunes, l'intérêt qu'ont tous les souverains à son rétablissement et à son maintien sur son trône doivent leur inspirer le désir de faire tous les sacrifices pour l'aider et concourir à toutes ses vues ». De telles paroles étaient de bon augure.

Le ministre précisa ensuite que Moulay Sliman accordait « l'extraction des grains de ses Etats », sans restriction, sans limitation de quantité et sans paiement d'aucun droit. Le sultan désirait seulement que l'exportation se fit par le port de Rabat, où le consul séjournerait jusqu'à ce qu'elle fût achevée. A ces paroles, si l'on en croit Lesseps, « l'attendrissement des agens du gouvernement français fut à son comble et les larmes leur vinrent aux yeux de voir leurs travaux couronnés d'un si brillant succès ». Mais le caïd ajouta presque aussitôt que les chargements de blé ne commenceraient qu'au mois de juin, lorsque la récolte serait faite ou du moins pourrait être évaluée.

Cette restriction déçut profondément nos compatriotes. Un tel délai, fit remarquer Lesseps, rendait presque nuls les effets de la bonne volonté du sultan et diminuait le mérite de sa bonne action. Moulay Sliman, dit-il, voulait se placer au rang des souverains qui aidaient le roi Louis XVIII à

(59) *Le Procès-verbal de l'audience...* indique que ce Marocain aurait été le neveu de l'ambassadeur envoyé en France en 1777-1778, mais le libellé de son nom indique bien qu'il était son fils

se maintenir sur le trône ; pour le faire utilement, il devrait permettre immédiatement l'exportation du blé, afin d'éviter les troubles que pourrait amener en France le manque de pain. La demande du roi n'était pas faite dans un but de spéculation, mais en raison du besoin urgent de ses sujets. Il fallait au moins que le sultan donnât « dès cet instant quelques acomptes » sur ce qu'il permettait d'exporter au mois de juin.

Français et Marocains échangèrent ensuite maintes considérations sur la cherté des grains, la disette de l'année précédente, les ravages des saute-relles, les représentations du peuple, les révoltes que pourrait entraîner l'exportation de blé en faveur des Chrétiens, la crainte de l'opinion publique que paraissait éprouver Moulay Sliman, « le prince le plus absolu de l'univers ».

Après une longue discussion, les représentants du sultan se retirèrent, promettant de remettre immédiatement à leur souverain une note ainsi conçue : « 1° Le Consul demande plusieurs bâtimens à compte de l'extraction donnée en juin ; 2° Le Consul s'engage à ne pas permettre aux négociants d'acheter au-dessus du cours du jour où l'on lui permettra de charger, afin de ne pas alarmer les Maures ; or, il ne peut rien acheter au-dessus de dix onces le moud » (60).

Le lendemain, El-Hadj Larbi vint annoncer à Sourdeau et Lesseps que le caïd Ahmed et lui-même avaient mis cette note sous les yeux du sultan et qu'ils pensaient qu'elle serait favorablement accueillie. Au moment de se retirer et comme le consul, sa montre à la main, lui demandait à quel moment il pourrait lui rendre sa visite, il répondit qu'il n'avait pas de montre et ne pouvait lui fixer une heure ; Sourdeau, alors, offrit aussitôt la sienne à son interlocuteur, qui parut très satisfait.

Le 24 ou le 25 février, Sourdeau et Lesseps furent avisés que leur requête était agréée. Moulay Sliman accordait l'autorisation de « charger sur-le-champ dix bâtimens de grains pour la France » (61), soit 10 000 quintaux ; il demandait seulement l'assurance formelle que ces grains ne serviraient

(60) *Lettre de Sourdeau au Duc de Richelieu*, du 20 février 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

(61) Cette citation et celle qui suit sont tirées d'une *Lettre de Lesseps au duc de Richelieu*, du 28 février 1817, *Arch., Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

qu'à la subsistance des sujets du roi Louis XVIII. Des ordres allaient être envoyés en conséquence à l'administrateur en chef des douanes chérifiennes, qui résidait à Tanger et celui-ci remettrait au consul les autorisations nécessaires. Mais on ne cacha pas aux deux Français que Moulay Sliman éprouvait quelque peine à s'exposer « aux murmures et aux réclamations de ses peuples » qui, sans doute, allaient exagérer, sinon dénaturer les conséquences de l'exportation sur l'économie marocaine. C'est pourquoi Sourdeau, non seulement donna l'assurance demandée, mais encore prit l'engagement solennel qu'aucun achat de blé ne serait effectué à un prix supérieur à celui de douze onces le moud ⁽⁶²⁾, alors pratiqué et que les achats seraient faits à l'intérieur du pays et non pas à Rabat même.

L'affaire semblait réglée. En conséquence, le consul repartit pour Tanger le 26 ou le 27 février, laissant sur place Lesseps et Robert. Sitôt arrivé à son poste, il avisa le représentant de la maison Sautter à Gibraltar, lui enjoignant d'envoyer sans délai des bâtiments à Rabat et, le 4 mars, il écrivait au duc de Richelieu : « Tout est donc en mesure, Monseigneur et Votre Excellence peut-être assurée que sous peu *Marseille verra dans son port les grains du Maroc* » ⁽⁶³⁾.

Lesseps et Robert restaient à Rabat pour surveiller les achats et les chargements de blé, avec le concours des autorités locales. Ils continuèrent d'habiter l'ancienne maison consulaire de France, servis par plusieurs domestiques, dont au moins un Européen et deux Marocains très dévoués. Un soldat chérifien, mis à leur disposition par le pacha, gardait la porte de leur demeure.

Sourdeau avait recommandé à ses compatriotes de se montrer très économes. Aussi Lesseps évitait-il, autant que possible, toute relation officielle et directe avec les autorités et les notables de la ville car, à cette époque, la coutume voulait que toute visite faite par un Chrétien à l'une de ces personnes s'accompagnât obligatoirement d'un cadeau, souvent onéreux. Il communiquait avec les Marocains par l'intermédiaire d'un Israélite, agent du consulat français, qui demeurait au mellah et qu'il allait voir ou

(62) On remarquera la différence de ce prix avec celui indiqué dans la « note » dont il est question *supra*.

(63) Souligné dans le texte. *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

dont il recevait la visite presque chaque jour. En outre, il était en rapports quotidiens avec le commandant d'une bombarde française, *le Saint-Pierre*, mouillée dans le port du Bou-Regreg, le capitaine Jarlier.

Les premiers jours qui suivirent le départ de Sourdeau se passèrent tranquillement. Lesseps attendait les autorisations que devait envoyer l'administrateur des douanes de Tanger, après avoir reçu l'ordre de Moulay Sliman. Mais la situation ne tarda pas à devenir délicate. D'une part, les relations des Français avec le pacha furent parfois assez tendues. D'autre part la situation agricole du Maroc causa de graves soucis, car la pluie n'était pas tombée depuis le début du mois de novembre 1816 ; il s'ensuivit parmi la population une profonde inquiétude sur la prochaine récolte et, par suite, une agitation dont nos compatriotes furent les victimes.

Dès le début du mois de mars, le prix des céréales monta rapidement. Alors que le moud de blé se vendait de dix à douze onces (8 à 10 NF) le 26 février, il atteignit avant la fin du mois de mars le cours de vingt-deux onces. Sur ces entrefaites, le sultan fit savoir à Lesseps qu'il devrait acquitter un droit d'exportation de deux piastres (environ 20 NF) par quintal. Cette mesure n'était sans doute prise que pour calmer l'agitation des R'batis et leur montrer qu'aucune faveur n'était accordée aux Chrétiens. Mais elle constituait un grave obstacle à l'exportation escomptée ; d'ailleurs l'engagement pris par Sourdeau sur le prix d'achat des céréales suffisait déjà à rendre impossible l'opération.

Comme le blé, toutes les denrées renchérisaient et les marchés devenaient déserts. Les bestiaux et les bêtes de somme se vendaient à vil prix, car il n'y avait plus de pâturages. Les processions, les prières, les jeûnes, les sacrifices aux sanctuaires se multipliaient, mais la sécheresse persistait et les esprits s'excitaient de plus en plus.

Aux prières se mêlaient « les imprécations publiques et privées contre les deux Infidèles (Lesseps et Robert) qui venaient insulter à la misère publique, enlever les dernières ressources en denrées » et acheter au sultan « le bled, l'orge, l'huile, le beurre, les troupeaux de ses sujets » (64). La

(64) *Rapport de Lesseps à Sourdeau*, du 12 avril 1817, *Arch. Aff. étr., corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

malheureuse sécheresse qui se prolongeait exaspérait la population et la fermentation des esprits augmentait, en même temps que la crainte de manquer de pain.

Un premier incident se produisit bientôt. Lesseps et Robert furent invités par « l'écrivain de la maison consulaire » à passer un après-midi dans le jardin d'orangers qu'il possédait sur le bord du Bou Regreg, un peu en amont de Rabat. Instruit du fait, le pacha défendit aux Français de sortir de la ville et, sur leur réclamation, répondit qu'il n'avait pas d'ordres du sultan et n'assurerait pas leur protection. L'affaire s'arrangea cependant, grâce à l'intervention d'un ami marocain de Lesseps, mais elle en laissait présager de plus graves.

Pour éviter de nouvelles difficultés, de Lesseps écrivit au caïd Ahmed Moul-atay, sans se plaindre aucunement et simplement pour le prier de le recommander au pacha et à son khalifa. Le ministre lui répondit très aimablement et lui adressa une lettre, conforme à son désir et destinée au pacha, à qui elle fut immédiatement transmise.

Quelques jours plus tard, Lesseps et le capitaine Jarlier allèrent au mellah voir l'agent du consulat pour faire traduire une phrase de la lettre du caïd qui leur avait paru quelque peu obscure. Le lendemain, ils apprirent que le pacha avait fait arrêter, d'une part, le soldat chargé de veiller à leur sécurité, pour les avoir laissés sortir de leur demeure et, d'autre part, les gardiens de la porte du mellah, pour les avoir laissés entrer dans le quartier juif. Cette fois encore, le différend fut réglé assez rapidement et Lesseps offrit une montre au pacha. On remit en liberté les hommes arrêtés, mais le soldat de la maison consulaire reçut l'ordre d'en interdire l'accès aux Marocains, Musulmans et Israélites, à l'exception des gens de service.

Informé par ses domestiques musulmans que le renchérissement des denrées et sa présence à Rabat faisaient croître l'agitation, Lesseps s'abstenait de circuler en ville et restait chez lui. Il n'y fut cependant pas à l'abri des insultes et des violences. Vers le 15 mars, il voulut un jour prendre l'air sur le perron de sa maison, qui donnait au-dessus du Bou Regreg. A peine avait-il fait quelques pas qu'il reçut « une grêle de pierres dont une très grosse le frappa sur les épaules » (65). Presque aussitôt, il fut injurié et

(65) Cette citation et celle qui suit sont tirées du *Rapport de Lesseps à Sourdeau*, du 12 avril 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

menacé par quelques hommes, groupés près de la porte de sa demeure. Une bagarre s'ensuivit entre ces hommes et le soldat et les domestiques maures des Français. L'intervention de plusieurs notables voisins, affirmant qu'il n'était pas question de charger du blé, ramena le calme. Peu après, le pacha envoya plusieurs soldats pour protéger les Chrétiens, fit assurer ceux-ci de « tous ses secours » et les informa qu'un des manifestants avait été arrêté.

Lesseps et Robert allèrent le remercier et lui offrirent un coupon de drap, d'une valeur d'environ vingt-cinq piastres — au moins 250 NF — et un mouchoir de soie. Ils trouvèrent chez lui le cadî et de nombreux notables, qui les prièrent d'excuser ce qui s'était passé, mais leur conseillèrent de ne pas chercher à acheter et charger du blé, car ils ne pourraient pas répondre des agissements « d'une population alarmée sur sa propre existence » (66). A quoi Lesseps répondit que Sourdeau avait promis qu'aucun achat ne serait effectué tant que le prix du blé ne serait pas revenu à douze onces le moud (67). Le lendemain, il reçut du pacha une belle peau de lion.

Mais la pluie ne tombait toujours pas et la population restait très excitée. Les Français ne sortaient plus de leur demeure car, si seulement ils se montraient au balcon de leurs fenêtres, ils étaient l'objet de cris et de menaces ; aussi vivaient-ils dans la plus grande inquiétude. Le capitaine Jarlier, son fils et l'un de ses matelots passaient la nuit dans la maison consulaire avec Lesseps et Robert. Ils se barricadaient et tous avaient des armes, afin de pouvoir se défendre, le cas échéant, car ils craignaient qu'on tentât de s'emparer des sommes importantes apportées de Tanger pour payer les achats de blé.

Un autre incident se produisit à la fin du mois de mars. Alors que de nombreux Marocains allaient, pour demander de la pluie, prier au tombeau d'un saint dont la qoubba était voisine du Bou Regreg, un certain nombre d'exaltés se mirent à lancer des pierres sur les trois navires chrétiens mouillés dans le port, celui du capitaine Jarlier et deux bâtiments portugais ; un

(66) *Rapport de Lesseps à Sourdeau*, du 12 avril 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

(67) Cf. *supra*.

matelot fut blessé. Ils se dirigèrent ensuite vers la maison consulaire de France, mais les soldats du pacha les dispersèrent sans trop de peine. Néanmoins, Lesseps écrivit : « Jamais plus qu'en ce jour, les vociférations et les torrents d'injures que nous entendions de nos fenêtres n'ont été plus violents » (68).

A la suite de ces manifestations, plusieurs négociants de la place, des hommes sages et pondérés que de Lesseps connaissait depuis son premier séjour au Maroc, lui firent dire qu'il devrait se retirer à Tanger et y attendre des jours meilleurs. Il se rendait bien compte, du reste, de l'impossibilité d'acheter et de charger du blé et de l'inutilité de sa présence à Rabat. Aussi décida-t-il de « céder à l'orage ». Ce n'est pas sans hésiter qu'il prit cette décision. En effet, Sourdeau, tenu par lui au courant des événements, l'y avait d'abord autorisé, en lui annonçant son intention d'envoyer à l'estuaire du Bou Regreg le chancelier Delaporte, dont la qualité donnerait peut-être moins d'ombrage à la population ; mais, par la suite, il l'avait invité de façon pressante, à ne pas quitter Rabat.

Naturellement, Lesseps avisa de son projet le pacha, qui refusa de le laisser partir sans un ordre du sultan. Il écrivit alors au caïd Ahmed, lui demandant, d'une part, de confirmer la décision de Moulay Sliman permettant d'acheter 10 000 quintaux de blé, dès que le cours serait redescendu à douze onces le moud et, d'autre part, l'autorisation de se rendre à Tanger. Le ministre lui répondit favorablement, mais en même temps manda au pacha que les Français devraient voyager par terre, accompagnés d'une escorte militaire.

Lesseps ne crut pas devoir s'incliner. Il estimait que, partant de Rabat dans de telles conditions, il aurait l'air d'être expulsé. En outre, il redoutait de nouvelles manifestations à l'occasion desquelles des malfaiteurs pourraient chercher à s'emparer des sommes importantes qu'il détenait, notamment lorsqu'il traverserait le Bou-Regreg. Après une visite au pacha et à l'administrateur des douanes, auxquels il offrit des cadeaux de vingt piastres et de dix piastres (200 et 100 NF), il obtint, non sans peine, l'autorisation de s'embarquer sur la bombarde du capitaine Jarlier.

(68) Cette citation et les suivantes, pour lesquelles aucune référence n'est indiquée, sont tirées du *Rapport de Lesseps à Sourdeau*, du 12 avril 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

En conséquence, le dimanche 6 avril, il se rendit à bord du *Saint-Pierre*, avec Robert, leurs domestiques, l'argent qu'il détenait et leurs bagages. Mais il n'aurait pas voulu partir avant l'arrivée de Delaporte et, depuis plus de dix jours, il était sans nouvelles de Sourdeau. Il intervint auprès du pilote du port et le bâtiment ne prit pas la mer le jour même, bien que la barre fût praticable.

Dans la nuit du 6 au 7 avril, la pluie se mit à tomber : c'était la première fois depuis cinq mois. Or, le caïd Ahmed avait écrit à Sourdeau au mois de mars : « Je vous apprends que le Roi mon maître a ordonné de sa bouche aux gouverneurs et administrateurs qu'ils laissent sortir à vos amis le bled qu'il vous a permis d'exporter, mais si la pluie tombe et que le bled ne soit pas au-delà de vos propres limites ». Lesseps conçut alors l'espoir de réussir dans sa mission. Le matin, il descendit à terre, rencontra l'administrateur Gérardif à la douane et lui demanda s'il avait l'ordre de « le laisser acheter en cas de pluie », car, dans cette hypothèse, il resterait à Rabat. Gérardif répondit n'avoir aucun ordre en ce sens : d'ailleurs, il était persuadé que les achats et les chargements ne pourraient se faire que dans un mois et demi ou deux mois, après la nouvelle récolte. Sur son conseil, Lesseps se rendit alors chez le pacha. Ce dernier l'accueillit aimablement, mais lui fit observer qu'il était impossible d'acheter du blé avant la prochaine récolte et que, du reste, il avait l'ordre de presser son départ. Ecrivez au makhzen, lui dit-il, pour l'informer que vous reviendrez à Rabat dès que l'exportation pourra se faire.

Mathieu de Lesseps suivit ce conseil et s'empressa d'envoyer au caïd Ahmed une lettre ainsi conçue : « Les pluies arrivant grâce à Dieu, je voulais rester pour exécuter les ordres du Roi relatifs à l'extraction des grains, mais étant déjà embarqué et le vice-consul de France arrivant, j'ai pensé que je devais continuer ma route pour Tanger. Je vous envoie un exprès à la hâte pour vous prier d'envoyer au pacha et à Gérardif les ordres nécessaires pour acheter, ils disent qu'ils ne l'ont pas ; si le temps mauvais dure, votre réponse me trouvera ici, sinon à Tanger, où on me l'enverra et d'où je reviendrai ». Puis, il regagna la bombarde du capitaine Jarlier qui, profitant d'une brise favorable, franchit la barre du Bou Regreg et se dirigea vers Tanger.

La décision de Lesseps était sage et ne peut qu'être approuvée. L'agitation qu'entraînait sa présence à Rabat l'empêchait de remplir la mission

dont il était chargé. D'ailleurs, Delaporte allait arriver et serait à même, si les circonstances le permettaient, de procéder à l'exportation.

En raison des vents contraires, le *Saint-Pierre* dut faire relâche à Gibraltar, où il demeura trois jours. Par suite, ce fut seulement le 13 avril que Lesseps put débarquer à Tanger, où il apprit que Delaporte venait de partir pour Rabat.

Pendant qu'il était à Gibraltar, il avait longuement écrit au duc de Richelieu, pour rendre compte de ses efforts et justifier sa conduite. Le consul et moi, disait-il, « avons fait tout ce qu'il était humainement possible pour assurer la réussite de notre mission... Je n'ai quitté Rabat que forcé par la nécessité » (69). Il faisait ensuite ressortir les difficultés rencontrées et présentait ses observations sur la manière dont la négociation devait être poursuivie. A son avis, il était inutile de faire de nouvelles démarches pour l'exportation des 10 000 quintaux tant que le prix du blé ne serait pas redescendu à douze onces le moud et que les autorités locales n'auraient pas fait connaître qu'elles avaient l'ordre de laisser acheter et charger. On devrait se borner à prier le sultan d'indiquer les conditions définitives auxquelles était subordonnée « l'extraction illimitée » prévue pour le mois de juin. Il faudrait lui demander : qu'il désignât un second port d'embarquement, en raison du « caractère turbulent » (70) de la population de Rabat et des difficultés d'accès du Bou Regreg, que la barre rendait trop souvent impraticable ; qu'il donnât des ordres formels afin que l'exportation put s'effectuer en juin sans incident ; que le droit de deux piastres, par quintal, fixé lorsque le cours du blé était très élevé, fût ramené à une piastre, puisque, après la récolte, le prix des céréales aurait très sensiblement diminué.

Dès son arrivée à Tanger, Lesseps fut invité par Sourdeau à rester près de lui, en attendant de retourner à Rabat. Il acquiesça sans difficulté au désir du consul, d'autant plus que la pluie tombait abondamment à Rabat comme dans les provinces de l'intérieur et que le cours du blé se mettait à baisser.

(69) *Lettre de Lesseps au duc de Richelieu*, du 12 avril 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

(70) *Lettre de Lesseps au duc de Richelieu*, du 23 mai 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

Mais il reçut bientôt une lettre du ministre de Moulay Sliman, en réponse à celle qu'il lui avait adressée de Rabat le 7 avril. Le caïd Ahmed s'exprimait en ces termes : « La fermentation et les inquiétudes ont été grandes, comme vous en avez malheureusement été le témoin. Cette époque-ci est l'espérance de l'année, l'instant critique et incertain. Le roi ne vous avait d'abord remis au mois de juin que parce qu'il craignait ce qui arrive et à présent attendez que l'année soit certainement déterminée, ⁽⁷¹⁾ que le grain devienne à bon marché et que les gens soient tranquilles et occupés ; alors commencez au nom Saint de Dieu votre opération et nous ne vous manquerons pas de parole, s'il plaît à Dieu » ⁽⁷²⁾.

En même temps, le caïd Ahmed écrivait à Sourdeau dans des termes sensiblement analogues, mais plus précis : « Vous avez passé au milieu des bleds verts, vous avez vu l'état où ils sont ; attendez jusqu'au battage, alors le nouveau grain sortira, les prix diminueront, s'il plaît à Dieu et tout ce que Sa Majesté a promis vous sera accordé, si Dieu le veut. Mais présentement, vous avez été témoin des mouvements du peuple, de ses craintes et de la cherté. Que dirait-il, s'il entendait qu'au milieu d'une cherté si désolante vous achetiez ; mais que l'abondance soit assurée et le temps du battage arrivé, personne s'il plaît à Dieu ne fera attention aux grains » ⁽⁷³⁾.

Il n'y avait donc plus à espérer une exportation immédiate, même limitée. En conséquence et d'accord avec le consul, Lesseps décida de rentrer en France pour renseigner de vive voix le ministre des Affaires Etrangères sur l'état de la négociation, sauf à revenir au Maroc, s'il le fallait, au moment de la récolte. Il s'embarqua le 9 mai et le 21 du même mois, arrivait à Marseille. Après une quarantaine au lazaret du port, il s'apprêtait à se rendre à Paris quand lui parvint, le 3 juin, une lettre du duc de Richelieu — en date du 15 avril et réexpédiée de Tanger — qui l'invitait à rester au Maroc, pour surveiller éventuellement les chargements de blé. Une nouvelle lettre du ministère, en date du 20 juin, lui donna l'ordre d'y retourner immédiatement ; sept jours plus tard, il faisait voile à destination de Tanger.

(71) Lesseps, qui a traduit cette lettre, ajoute ici, entre parenthèses : « ce qui signifie : *qu'on commence à moissonner le blé.* ».

(72) *Lettre du Caïd Ahmed à Lesseps, s.d., jointe à la lettre de Lesseps au duc de Richelieu, du 22 avril 1817, Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc, t. 25.*

(73) La traduction de la lettre du Caïd Ahmed à Sourdeau se trouve dans la *Lettre de Lesseps au duc de Richelieu, du 23 mai 1817, Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc, t. 25.*

Pendant son absence, la négociation avait continué et, dès son retour, il joignit ses efforts à ceux de Sourdeau pour qu'elle finisse par aboutir. Le sultan fit savoir qu'il se contenterait d'un droit d'une piastre au lieu de deux piastres et qu'il donnait « les ordres les plus patens et les plus notoires » (74) de laisser acheter aux Français « 10 000 quintaux de bled à quelque prix que ce fut ». Il invita même les autorités locales à concourir à l'achat et au chargement des marchandises. Le prix du blé était alors de quinze onces le moud ; cependant, il y avait encore avantage à l'acheter au Maroc. Mais il fallut envoyer des instructions à l'agent de la maison Sautter, qui résidait à Gibraltar et celui-ci dut adresser des ordres à Rabat. Or, le prix du blé augmenta de nouveau, si bien que l'opération n'était plus réalisable que si Moulay Sliman renonçait à tout droit d'exportation. Sourdeau écrivit alors au sultan pour demander cette faveur.

Mais la récolte avait été moins bonne qu'on l'espérait. On avait dû, à Tanger, faire venir du blé de Safi, ce qui occasionna dans ce port une certaine agitation et amena une nouvelle augmentation des cours à Marrakech. D'autre part, les Fassis, qui s'approvisionnaient alors dans la région de Rabat, protestèrent énergiquement contre l'autorisation donnée aux Français, qui allaient, dirent-ils, les priver de pain. C'est pourquoi le sultan décida d'interdire toute exportation et envoya aux autorités de Rabat « l'ordre de ne laisser acheter ni charger un seul grain de blé aux Européens ». En outre, il fit adresser à Sourdeau une lettre ainsi conçue : « Cette année, il est impossible de rien charger, sans droits, ni avec droits ; la disette s'est manifestée à Fez et à Maroc comme vous l'aurez appris ; dès qu'on a appris qu'il y avait extraction de grains à Saffy, on n'a point pensé si c'était pour des Musulmans ou des Chrétiens, car les Arabes et le peuple ne distinguent point, à l'instant la renommée a volé, la cherté a accru dans tous les pays de notre domination et même dans notre résidence de Fez. Que serait-ce si l'on chargeait à Rabat. Que Dieu ait pitié de nous et salut ». Lesseps alors d'écrire au duc de Richelieu : « J'éprouve une véritable douleur en annonçant à Votre Excellence que tout espoir de charger des grains de cette contrée pour la France pendant le cours de cette année est entièrement évanoui ».

(74) Cette citation et les suivantes, pour lesquelles aucune référence n'est indiquée, sont tirées d'une *Lettre de Lesseps au duc de Richelieu*, du 29 septembre 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

Dans ces conditions, sa présence au Maroc n'avait plus aucune utilité et, le 3 octobre, le ministre des Affaires Etrangères l'invitait « à repasser en France à la première occasion favorable » (75). Mais une épidémie de peste, qui sévissait dans l'empire chérifien, y rendait difficiles les communications avec l'Europe. Au mois de décembre seulement, notre compatriote put s'embarquer pour Lisbonne. Il repartit du Portugal le 24 janvier 1818 à destination de Toulon et, le 23 mars suivant, annonçait au duc de Richelieu son arrivée à Paris. Sa mission au Maroc était définitivement terminée.

Un point de la négociation de 1817 ne manque pas d'étonner : c'est l'offre faite par Sourdeau au sultan de « munitions de guerre » (76). En effet, la bulle *In Coena Domini*, dont l'origine paraît remonter au pontificat de Boniface VIII (1294-1303), frappait d'excommunication tous ceux qui favorisaient les hérétiques, les pillards et les corsaires. Bien que cette bulle n'ait jamais été reçue officiellement en France, les Rois Très Chrétiens avaient toujours refusé de fournir aux sultans du Maroc des armes et des munitions et défendu à leurs sujets de le faire. Ainsi, l'offre de Sourdeau semble marquer l'abandon d'une vieille tradition.

D'autre part, Lesseps souligne la bonne foi de Moulay Sliman, qui avait autorisé l'exportation de blé sans « aucune restriction mentale : mû par un sentiment spontané, il n'avait pas encore partagé l'inquiétude de ses peuples » (77). Le sultan, écrivait notre compatriote à la fin du mois de février 1817, a « manifesté dans toute leur étendue ses sentiments pour notre auguste monarque. Il était difficile d'attendre d'un souverain quelconque... une preuve plus touchante de magnanimité, de générosité et de véritable dévouement » (78). Par la suite, évidemment, Lesseps regretta que le chérif, contrairement à ce qu'il avait dit, n'ait point « partagé avec notre souverain disette ou abondance » (79). Mais il en trouvait la cause dans ce qu'il appelle

(75) *Lettre du duc de Richelieu à Lesseps*, du 3 octobre 1817 *Arch. Aff. étr., Corresp., cons. et comm., Maroc*, t. 25.

(76) Cf. *supra*, p.

(77) *Lettre de Lesseps au duc de Richelieu*, du 29 septembre 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

(78) *Lettre de Lesseps au duc de Richelieu*, du 28 février 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

(79) Cette citation et celles qui suivent dans le même paragraphe, sont tirées de la *Lettre de Lesseps au duc de Richelieu*, du 29 septembre 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

heureusement la « très grande timidité politique » du sultan. Ce sentiment lui « commande des démonstrations pacifiques et amicales envers les puissances européennes », mais le rend hésitant quand se produisent des difficultés.

En prenant sa décision, Moulay Sliman avait exprimé certaines craintes et celles-ci allaient se justifier. La sécheresse, inaccoutumée, fit naître des doutes sérieux sur les résultats de la prochaine récolte et sa persistance fut la cause des manifestations que nous avons signalées. Devant « les représentations et les murmures »⁽⁸⁰⁾ de ses sujets, le chérif voulut d'abord temporiser et fixa de nouvelles conditions afin de calmer les esprits. L'agitation continua néanmoins : il n'osa pas résister à la pression de l'opinion publique et fut contraint de reporter à une date ultérieure l'exécution de sa promesse. Ainsi s'explique l'échec de la négociation de 1817.

*
* *

Mathieu de Lesseps n'apporte sans doute pas, dans ses lettres et ses rapports, une grande contribution à la connaissance du Maroc de son époque. Du moins, il s'y révèle comme un lettré, qui écrit de façon élégante et n'ignore rien de l'histoire de l'empire chérifien, telle qu'on pouvait alors la connaître.

Il était intelligent, très actif, d'une grande conscience et profondément dévoué à son pays. On trouvera peut-être qu'il manque de bienveillance à l'égard de Mure, mais son appréciation, si dure qu'elle soit, paraît justifiée ; au surplus, elle se trouve seulement dans une lettre confidentielle, interceptée par la police. D'ailleurs, s'il se montre sévère pour le vice-consul, par contre sa correspondance avec le duc de Richelieu témoigne de l'estime en laquelle il tenait Sourdeau. A maintes reprises, il parle de celui-ci en des termes particulièrement flatteurs et fait « les plus grands éloges sur le zèle, le dévouement, l'activité et le crédit de M. le Consul général et sur la manière éclairée avec laquelle il a dirigé une si importante négociation »⁽⁸¹⁾.

(80) *Lettre de Lesseps au duc de Richelieu*, du 29 septembre 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

(81) *Lettre de Lesseps au duc de Richelieu*, du 19 février 1817, *Arch. Aff. étr., Corresp. cons. et comm., Maroc*, t. 25.

Lesseps ne devait jamais revenir au Maroc. Après son retour en France en 1818, il resta quelque temps sans emploi, puis fut nommé successivement consul à Philadelphie en 1819, consul général à Alep en 1821, enfin en 1827, consul général et chargé d'affaires à Tunis, où il mourut en fonctions le 28 décembre 1832. Ainsi l'Afrique du Nord fut le théâtre, à la fois, des débuts et de la fin de sa carrière.

Jacques CAILLÉ

LA QUESTION DES ARCHIVES HISTORIQUES MAROCAINES

Depuis un demi-siècle, les travaux historiques n'ont pas manqué, au Maroc et sur le Maroc. Certains d'entre eux sont, même, de première valeur. Pourtant, il faut bien constater qu'en menant leurs recherches dans des sens fort divers, les historiens ont, dans l'ensemble, tourné le dos à la source la plus riche à la fois, et la plus sûre de la connaissance historique : les archives.

Entendons-nous. Toutes les archives n'ont pas été ignorées indistinctement. « Les Sources inédites de l'Histoire du Maroc » sont des documents d'archives, essentiellement. Tout récemment aussi, J.L. Miège a mis en œuvre une masse d'archives considérable. Mais, dans les deux cas, les seuls que l'on puisse citer, de quelles archives, exactement, s'agit-il ? De celles que des étrangers, militaires, diplomates ou marchands constituaient pour leur usage, sur le sol marocain. Documents étrangers relatifs au Maroc, elles ne sont pas ce qu'on peut, légitimement, appeler « archives marocaines ». Leur valeur est incontestable, mais dans certaines limites seulement. N'oublions pas que l'Européen, au Maroc, ne regardait pas le pays comme une chose « en soi ». Il l'étudiait « pour soi », à des fins de pénétration économique, politique, militaire. Sa connaissance en était orientée, sélective, restreinte. N'oublions pas non plus que, confiné dans les ports et quelques autres centres, il demeurait un étranger. Et malgré ses agents secrets qui, eux, ne manquaient pas de circuler, il ne recueillait, en définitive, que des informations orales, indirectes. Sûres pour tout ce qui regarde sa propre activité, les archives qu'il nous a laissées le sont infiniment moins pour tout le reste, qui est l'essentiel de la vie marocaine. Par conséquent, si utile, si nécessaire qu'ait été et demeure leur consultation, elle ne peut dispenser du recours aux archives nationales

auxquelles, ici comme ailleurs, doit revenir le dernier mot : celles des particuliers, celles des collectivités, mais avant tout, vu leur fonction et leur masse, celles de l'Etat. C'est à ces archives, aux dernières surtout, que nous pensons très précisément quand nous disons que, dans l'ensemble, on leur a tourné le dos.

Une situation aussi peu normale, dont le caractère ne manquait pas d'être ressenti, semble avoir eu pour corollaire, une tendance à poser en termes évasifs la question générale des archives marocaines et à faire, en particulier, le silence sur les archives de l'Etat.

C'est ainsi que Robert Montagne écrivait, il y a trente ans : « Les sources historiques vraiment dignes de ce nom sont rares en ce pays ». Et à ses yeux en effet, elles se réduisaient à « quelques rares pages d'Akensous et d'Ahmed en-Naciri » ou à quelques documents sporadiques en tribu ou en zaouïa. Quant aux archives de l'Etat, elles n'effleurent même pas sa pensée et cela lui permet de conclure à la nécessité de « l'enquête directe faite dans le pays » pour obtenir « ce que les textes nous refusent » (1)

Plus près de nous, Roger Le Tourneau publiait un article intitulé « Les archives musulmanes en Afrique du Nord » (2). Un article qui nous plaçait donc au cœur du problème. Car, par « archives musulmanes », il est clair que l'auteur désigne les archives nationales pour les distinguer et des archives consulaires, et de celles de l'administration française. Pour le Maroc, Roger Le Tourneau, mieux informé que Robert Montagne, attire fort justement l'attention sur les archives des Habous. Mais, comme Robert Montagne, il laisse, lui aussi, dans une ombre totale la question des archives essentielles, des archives de l'Etat.

Or, il aurait suffi de poser la question pour que, d'elle-même, la réponse vînt se présenter. Le géologue n'a pas besoin d'avoir vu le pétrole jaillir pour se convaincre qu'une contrée en recèle. Pour être sûr que des archives existaient au Maroc, il n'était pas nécessaire, non plus, d'en avoir mis à jour. Depuis des siècles, ce pays avait son Etat. Un Etat moins

(1) « *Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc* » (Introduction, pp. XI-XII), 1930.

(2) in « *Archivum* », tome IV, année 1954.

complexe, sans doute, que les États modernes. Mais il faisait payer l'impôt à des gens qui, au nom du Sultan, étaient administrés par leurs gouverneurs, des gens qui vendaient, achetaient des biens, comparaissaient devant des juges, effectuaient le service militaire. Comment cela se conçoit-il sans la rédaction quotidienne d'une multitude d'écrits, sans une correspondance régulière du pouvoir central et des autorités locales, sans la tenue de registres et de rôles, sans la conservation, sans le classement, pour y recourir au besoin, de tous ces documents, de ces archives, pour dire le mot ? Admettons qu'il y ait eu, avec le temps, des pertes et des destructions. Il y en a eu, en effet, et beaucoup. Naguère Ben Zidane ne se plaignait-il pas qu'avec ces précieux papiers on ait allumé des fours et fait des cornets à vendre les épices ? Mais en quel pays les archives se sont-elles conservées dans leur intégrité ? Et si après des millénaires on exhume aujourd'hui les manuscrits de la Mer Morte, pourquoi fallait-il qu'au Maroc, et là seulement, on se comportât d'emblée comme si, absolument, tout avait disparu ?

On pouvait, comme on voit, se livrer à la conjecture. Mais précisons que jamais on n'y fut réduit. En effet, il y a soixante ans déjà, Eugène Fumey publiait à Paris, en fac-simile, un « Choix de correspondances marocaines » (3). Ces lettres, dont la plus ancienne est datée de 1784, et qui émanaient de « diverses autorités chérifiennes » appartenaient à la Légation de France à Tanger. Comme toutes les légations étrangères, celle de France en possédait quantité d'autres pareilles.

Quelques années plus tard, M. Nehlil publiait à son tour des « Lettres chérifiennes » (4). Il s'agissait, cette fois, de lettres adressées à de hauts fonctionnaires marocains par les sultans ou leurs vizirs depuis Moulay Abderrahman. Ce n'était là, bien sûr, que des échantillons. Mais on pouvait, en les lisant — ce que personne ne s'avisait de faire — constater non seulement leur valeur intrinsèque de documents, mais surtout leur valeur indicative quant à l'existence d'archives marocaines d'État, et à leur importance.

(3) Maisonneuve éditeur, Paris, 1903.

(4) Guilmoto éditeur, Paris, 1915

Neuf ans plus tard, encore, paraissait un livre intéressant de A.G.P. Martin (5). Officier interprète, l'auteur avait séjourné dans les régions du Sahara qui relevaient naguère de l'autorité marocaine et que la France venait d'occuper. Il y découvrit en foule, des documents d'Etat qui lui révélèrent l'histoire de ces contrées lointaines. Le livre, qui valut à Martin la réprobation de ses chefs, est aujourd'hui difficile à trouver et certains auteurs l'omettent même dans leur bibliographie. Il est pourtant connu des spécialistes. Il leur prouvait, à tout le moins, que même à la périphérie extrême de l'empire marocain, il y avait à découvrir des archives d'Etat et, souvent, très anciennes.

En 1929, enfin, commença à Rabat la publication par Abderrahman Ben-Zidane, du dictionnaire biographique « Ithaf A'lâm en-nâs ». Les cinq volumes de l'ouvrage étaient truffés de documents dont l'auteur détenait lui-même les originaux ou qu'il avait recopiés à Rabat « au Dépôt des archives du Palais Royal ».

Après une telle révélation, comment demeurait-il possible de nier ou même d'ignorer l'existence des archives ? D'autant plus qu'à la même époque, Coufourier, un interprète, classa et inventoria quelque dix mille documents qui se retrouvent aujourd'hui dans ce fameux « Dépôt du Palais Royal ». Un coup d'œil sur le catalogue dressé par Coufourier eût suffi à montrer que ces documents concernaient tous les aspects de la vie marocaine depuis la fin du XVIII^e siècle. Il est vrai que ce catalogue ne fut pas publié — on peut d'ailleurs s'en étonner — mais une étude de Jacques Riche, quelques années plus tard, en informa les spécialistes (6).

Une telle accumulation de faits convergeants aurait dû mettre fin à la légende d'un Maroc sans archives. Mais, on l'a vu, la légende a survécu et résiste encore. Il y a, bien sûr, à cela des raisons. Cependant, notre intention n'est nullement de les chercher ici. Il nous semble, en effet, que l'essentiel était d'abord de poser la question, une bonne fois et très nettement. Nous avons tenté de le faire. L'essentiel, ensuite, était

(5) A.G.P. MARTIN, « Quatre siècles d'histoire marocaine — 1504-1912 ». Paris, 1924.

(6) « Les archives au Maroc ». Emile Nourry éditeur, Paris, 1939.

d'apporter quelques indications nouvelles. Et c'est cela que, maintenant, nous nous proposons.

*
* *

Parmi les fonds, collections ou dépôts d'archives aujourd'hui connus au Maroc, ceux dont l'importance est suffisante pour justifier qu'on les mentionne se ramènent aux suivants :

1. — Le fonds de Tétouan. Provenant de la « Niaba », organisme que les sultans entretenaient à Tanger pour leurs rapports avec l'étranger, il comprend en gros, les archives de l'époque où cette Niaba fut dirigée par Mohammed ben Larbi Torrès. Les héritiers de Torrès, qui avaient conservé ces archives, les cédèrent aux autorités espagnoles vers 1940. Elles furent alors déposées à l'Archivo de Tétouan où elles sont demeurées. Il s'y trouve environ quinze mille pièces contenues dans cent soixante et un cartons et classées à la fois par postes et par ordre chronologique (7).

2. — La collection de la Zidania à Meknès. Elle comprend un minimum de vingt mille pièces d'époques et d'origines très diverses, rassemblées au cours de sa vie par l'historien Ben Zidane et qui sont, à sa mort, devenues propriété de ses fils. Ben Zidane avait fait relier une partie de ces documents qui forment, actuellement, une soixantaine de forts volumes. Il semble que les éléments de ces volumes provenaient d'un fonds dont les familles Zebdi et Bargach détiennent toujours l'autre partie à Salé. La Zidania contient aussi une importante quantité d'autres documents en liasses ou en vrac, accumulés dans des tiroirs.

3. — La collection de la Kettania. Abdelhaï Kettani avait une réputation solide de bibliophile et d'amateur d'autographes. On ignore par quelle voie exactement, ont abouti dans sa bibliothèque, les quelque cinq mille documents d'archives dont nous avons, personnellement, dirigé le classement quand, sequestrés avec les autres biens de Kettani, ils ont fait retour à l'Etat. Ils sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque générale de Rabat.

(7) On ne voit donc pas à quoi répond le renseignement de J.L. Miège qui se borne à dire : « Les Archives de Tétouan conservent quatre registres de Si Torrès, naïb du Sultan à Tanger » (« Le Maroc et l'Europe », tome I, p. 22, note 1).

4. — C'est à une autre échelle de dimensions que nous passons avec le premier dépôt de Rabat que nous nommerons « Dépôt A » et que l'on peut, en restant très prudent, évaluer à un minimum de deux cent mille pièces. En 1930, il était à Rabat déjà, puisqu'à l'époque, Ben Zidane y avait pénétré. Mais il est presque certain qu'il y fut transféré de Fès ou de Marrakech après 1912 quand Rabat devint la capitale. Il est aujourd'hui dans l'enceinte du Palais Royal où il occupe deux grandes salles au sous-sol du Secrétariat général.

5. — Le fonds Glaoui qu'on peut aussi évaluer de deux à trois cent mille pièces. Sequestré comme la Kettania, il fut transporté récemment de Marrakech à Rabat, au Palais Royal. Une commission de trois membres avait été désignée pour procéder à son classement. Depuis, malheureusement, les choses n'ont pas avancé beaucoup. Actuellement, c'est, au Maroc, un fonds unique de son espèce : fonds régional que la famille Glaoua, dans sa rapide ascension, constitua par ses rapports avec le pouvoir central et avec les tribus voisines. Il y a fort à penser que les grands sacs où ce fonds fut trouvé recèlent une bonne part de ce que les textes, selon Robert Montagne, devaient toujours nous refuser.

6. — Le fonds el Mokri. Constitué par son ancien détenteur au cours de plus de cinquante ans passés dans les fonctions les plus hautes, il est également très considérable, mais on ne peut encore, à son sujet, avancer d'évaluation numérique. Il est aujourd'hui à la Bibliothèque du Palais Royal.

7. — Enfin, le second dépôt de Rabat. Nous le nommerons « Dépôt B ». Transféré de Fès en 1962, il est en cours de classement dans la Bibliothèque du Palais Royal. Sa masse est moins considérable, semble-t-il, que celle du « Dépôt A ».

La découverte de ces fonds ou dépôts est encore trop récente, certains d'entre eux, aussi, sont trop considérables pour que l'on songe, dès maintenant, à tout décrire dans son ensemble. Mais les dépôts A et B, avec les premières constatations auxquelles ils ont donné lieu, sont venus confirmer l'image qu'à partir de données plus restreintes, nous nous étions déjà formée antérieurement, des archives de l'ancien Maroc, de leur importance et de leur contenu. Cette image ainsi vérifiée nous semblant

de nature à orienter les recherches pour la découverte de nouveaux dépôts et à inspirer les principes d'un classement de tous les documents trouvés, nous croyons utile d'en donner ici une idée. Et à cette fin, nous nous bornerons donc, entre les archives, à examiner celles dont elle s'est dégagée : le fonds de Tétouan et la Kettania, auxquels viendront s'ajouter pourtant d'autres éléments d'origine diverse.

*
* *

Du fonds de Tétouan lui-même, nous ne dirons que l'essentiel. Constitué à la Niaba de Tanger et concernant tout entier l'action au Maroc des puissances étrangères, il comprend, dans sa partie la plus riche, les lettres que Torrès recevait du Sultan ou de son Vizir. C'est ainsi qu'on y trouve mille sept cent cinquante-neuf lettres portant le sceau de Moulay el Hassan entre 1875 et 1894. Trois cent dix lettres sont signées de Mohammed Gharrit entre 1884 et 1890. Pour le règne de Moulay Abdelaziz (1894-1908), il y a huit cent vingt-sept lettres scellées par le souverain, et six cent vingt-cinq autres signées par le vizir Ahmed Ben Mousa. Il s'y ajoute une abondante correspondance provenant de hauts fonctionnaires tels que Bargach, Guebbas, El-Mokri, Mousa ben Ahmed, Mohammed ben Larbi ben Mokhtar, les Tazi et divers autres. Le tout occupe trente-cinq cartons.

On sait, d'autre part, que le protocole marocain ne permettait pas de correspondance directe entre la Cour et les représentants étrangers. Tout devait emprunter, en principe, le canal de la Niaba. Quand la Cour écrivait, à l'original était jointe une copie pour Torrès. De même, les secrétaires de la Niaba prenaient copie de tout message que Torrès acheminait à la Cour depuis les ministres étrangers. Demeurées aux archives dont elles occupent vingt-sept cartons, ces copies restituent, dans leur texte intégral, une bonne part de la correspondance échangée avec l'étranger, par le gouvernement marocain. Une bonne part, disons-nous, car, bien des fois, les représentants étrangers passaient par dessus la tête de Torrès en dépêchant un coureur spécial au vizir, directement. Mais ces infractions toujours mal accueillies à Fès, ne manquaient pas d'avoir leur écho dans le reste de la correspondance, celle que nous possédons. Aussi, et en attendant que, dans les archives centrales du Makhzen, nous retrou-

vions un jour ces lettres nombreuses, sans doute, malgré leur caractère irrégulier, nous pouvons maintes fois et dès à présent, en connaître ou l'existence ou même la teneur.

Signalons enfin un usage observé scrupuleusement dans l'administration marocaine à l'époque : la lettre à laquelle on faisait réponse, n'était pas, comme aujourd'hui, désignée seulement par une référence ou par une brève indication. Elle était rappelée, au contraire, point par point, en une analyse détaillée qui tendait souvent vers une répétition textuelle. Et l'on comprend ce qu'une telle particularité peut avoir de précieux aussi longtemps que les fonds n'auront pas été tous retrouvés et reconstitués dans leur intégrité. Dans le cas que nous étudions, elle nous permet grâce aux seules archives de Tétouan, de connaître à la fois ce que le Sultan ou ses fonctionnaires écrivaient à Tanger, et ce que, de Tanger, on leur avait écrit.

Si bien qu'à la lumière des indications précédentes, on voit qu'il faut accueillir avec une certaine réserve l'opinion selon laquelle « le fonds makhzen » serait « d'une grande pauvreté et fort lacunaire... en ce qui concerne les relations avec l'étranger » (8). Le seul fonds de Tétouan, déjà assez riche par lui-même, et concernant dans son entier, ces relations précisément, montre en tout cas ce qu'une telle opinion a d'excessif dans son premier terme. Quand au second, n'est-il pas risqué si l'on considère que, jusqu'à présent, une part infime des fonds existants a été reconnue ? Non seulement il n'est pas exclu, mais il est tout à fait probable que la documentation relative aux affaires étrangères sera progressivement et, en gros, mise à jour. Ne sait-on pas déjà, qu'à la Zidania de Meknès se trouve une bonne part des archives constituées à la même Niaba par Bargach, prédécesseur de Torrès ? Qu'il s'y trouve aussi une part des lettres adressées par Sidi Mohammed à Mohammed Zebdi, commissaire aux armées durant la guerre de Tétouan ? Qu'une autre partie de cet ensemble est conservé par les familles apparentées Bargach et Zebdi de Salé ? D'autres documents enfin, se rapportant au même objet, existent aussi à la Kettania dont nous parlerons maintenant.

*
*
*

(8) J.L. MIEGE, *op. cit.*, t. I, p. 22.

Des archives de Tétouan, on pourrait dire qu'elles sont un fonds de la périphérie : elles se sont en effet, et pour l'essentiel, constituées loin du gouvernement central, et par des documents en provenance de ce gouvernement. Tout au contraire, les documents de la Kettania ont tous, le gouvernement pour destinataire, et, presque tous, c'est de la périphérie qu'ils émanent. Autrement dit, en tant qu'archives, c'est dans un dépôt central, au siège du gouvernement qu'ils ont abouti. C'est là, à n'en pas douter, qu'on les a prélevés. D'autre part, la Kettania n'est pas un fonds au sens exact du mot : ce n'est pas un ensemble de pièces toutes apparentées par l'origine ou la destination et formant une série continue. Il s'y trouve plutôt des parties de fonds très divers, détachées de leur corps principal et rassemblées en une confuse collection. Si bien qu'en mettant de l'ordre dans cette confusion, on y découvre, en échantillons, les éléments dont, autrefois était composé au Maroc, un dépôt central des archives.

Pour les indiquer, cette fois non plus, une description complète ne sera pas nécessaire. Et bien que l'ensemble s'échelonne de 1827 à 1912, nous nous en tiendrons aux deux premiers règnes de la période : Moulay Abderrahman (jusqu'en 1859) et Sidi Mohammed (jusqu'en 1873).

Finissons-en avec ce que nous disions plus haut des documents relatifs aux affaires étrangères, en indiquant d'abord l'existence à la Kettania, des rapports en provenance de la Niaba de Tanger : quarante-neuf d'entre eux ont été rédigés par Mohammed Khatib entre 1859 et 1862, années de l'intervention espagnole et de l'occupation de Tétouan. Cent soixante-dix autres sont du même Bargach que nous mentionnions plus haut, le successeur de Khatib et le prédécesseur de Torrès. Tous ces rapports très importants pour la connaissance de la guerre de Tétouan et de ses suites, forment une série hélas, très discontinue. Mais comment ne pas voir qu'avec d'autres, d'ailleurs, que Ben Zidane a déjà publiés, ils ont été soustraits d'un fonds complet qui existe quelque part et que l'on trouvera, un jour prochain, dans un dépôt central ?

Hormis ces rapports émanant de la Niaba, il y a toute la masse des autres documents qui forment la Kettania. Adressés au siège du gouvernement, ils proviennent de toutes les régions du pays et des diverses catégories de fonctionnaires : oumanas des ports, depuis Tétouan jusqu'à

Safi, pachas de grandes villes, trésoriers régionaux, caïds des tribus, chefs militaires, proches parents du Sultan dépêchés en mission vers quelque point du territoire. Nous y avons même trouvé des rapports du conseiller financier de Sidi Mohammed, l'amine Mohammed bel Madani Bennis, celui-là même dont le point de vue avait déjà été précieux pour éclairer la situation monétaire au siècle dernier (9). Il s'agit en bref, de tout ce courrier qui, chaque jour, arrivait à la Cour. Chaque bureau, chaque « beniqua » en conservait la part qui lui était destinée jusqu'au moment où, par la force des choses, le tout se retrouvait groupé dans un dépôt d'archives.

Dans cet ensemble qu'il n'y aurait pas d'intérêt à inventorier plus en détail, il y a cependant une correspondance qui exige une mention spéciale.

On se souvient qu'autrefois le Maroc avait deux capitales entre lesquelles, effectivement, l'appareil de l'Etat gravitait et se répartissait. Quand le Sultan était à Fès, un khalifa le remplaçait à Marrakech. Inversement, quand il était à Marrakech, le khalifa venait à Fès le remplacer. Le système, que des conditions non étudiées encore, rendaient nécessaire, donnait notamment le moyen au Sultan, d'éprouver puis de former son successeur. C'est, en effet, ce dernier que les fonctions de khalifa désignaient aux populations. Mais autant tout cela exigeait d'harmonie entre le souverain et son lieutenant, autant il les condamnait, par le chassé-croisé qu'il impliquait, à vivre séparés, ne se voyant chaque année, que quelques semaines à l'étape de Meknès ou de Rabat, par exemple. D'où la nécessité d'une compensation épistolaire quasi quotidienne : le Khalifa rendait compte ou demandait des instructions; le Sultan approuvait, rectifiait, conseillait.

Voilà la correspondance dont il fallait parler. Car à l'inverse des autres messages que scellaient le Sultan ou son Khalifa, et qui se dispersaient à travers le pays, ceux qui la composent ne partaient de Fès que pour Marrakech ou vice versa. D'un point de vue archivistique, cela a son importance, car c'est toujours dans un dépôt central que, normalement, on les retrouvera.

(9) Voir : Germain AYACHE, « Aspects de la crise financière au Maroc après l'expédition espagnole de 1860 », *Revue historique*, tome CCXX, oct.-déc. 1958.

Sur le plan historique d'ailleurs, ces lettres sont aussi remarquables par la personnalité des correspondants et par le ton confidentiel qui s'établit volontiers entre eux. On le voit bien dans celles qu'adresse Moulay Abderrahman à Sidi Mohammed, son fils et son khalifa. Administratives mais, aussi, familières, intimes autant que politiques, elles nous livrent sans restriction toute la pensée du souverain, son jugement sur les individus ou sa doctrine du gouvernement. Pour le règne de Sidi Mohammed, c'est l'autre face de cette correspondance dont la Kettania nous révèle l'image. Les lettres sont cette fois, non pas du souverain, mais de Sidi ? *Mou* Hassan, le futur Moulay el Hassan. D'un ton plus sobre et plus réservé comme l'exigeait la position de l'expéditeur, elles n'en gardent pas moins une valeur documentaire exceptionnelle.

La Kettania contient deux cent quatre-vingts lettres de ce type. Elles forment, cela va sans dire, une série fort discontinuée mais annonçant l'existence d'un fonds copieux dont on peut espérer, croyons-nous, qu'il sera reconstitué. Ce sera alors une mine de renseignements sur les profondeurs de la vie marocaine, et, en premier lieu, sur les rapports du Makhzen avec les tribus.

Tels sont les éléments dont la Kettania nous permet d'établir l'existence dans les dépôts centraux : pour l'essentiel, des documents d'origine périphérique, adressés au gouvernement. Pourtant ces éléments ne sont pas les seuls. Rien n'assure même qu'ils représentent la part la plus considérable. Et l'on doit, en effet, y ajouter plusieurs catégories de documents.

D'abord, ceux qui s'élaboraient au siège du gouvernement, mais qui y restaient. Ainsi, toute la comptabilité centrale et, par exemple, ces grands livres où les trésoriers principaux inscrivaient, jour par jour, les recettes et les dépenses. Un de ces grands livres existe à la Bibliothèque générale de Rabat. Ainsi également, ces tableaux de fonctionnaires avec le nom de tous les « serviteurs » du Sultan — nous dirions « de l'Etat » —. Et ces guides ou indicateurs qui, à défaut de cartes géographiques, donnaient, pour chaque région, le nom des tribus avec leurs fractions, celui des localités, des ksours, des lieux-dits, des points d'eau, des passages, avec les distances en heures ou en journées de marche, le nombre des feux par douar et d'autres renseignements numériques ou statistiques. L'un de ces

guides existe aussi à la Bibliothèque de Rabat. Ainsi, enfin, les minutes des lettres expédiées. Depuis longtemps, déjà, nous avons eu en mains des registres où des scribes avaient recopié des lettres du Sultan. Toutes adressées, en général, à un destinataire unique, les lettres d'un même registre se suivaient chronologiquement. Des registres d'époques différentes offraient la même organisation. Comme ils répondaient, d'autre part, à une évidente nécessité, il n'était pas hasardeux de penser que leur tenue était d'une pratique constante. De même donc, que la Niaba de Tanger gardait copie de tout document passant dans ses bureaux, de même, on avait toutes les chances de retrouver aux archives centrales, groupées et classées en minutiers, les copies de tous les messages expédiés par le Sultan. Or, chaque fois qu'elles existent, ces copies de conformité certaine, ont une valeur documentaire égale à celle des originaux

Une autre catégorie de documents s'élaborait, elle aussi, au siège du gouvernement. Elle n'y restait pas, mais, souvent, elle y revenait. Certes, on dit couramment que dans l'ancien Maroc, un fonctionnaire, en se retirant, gardait la propriété des archives constituées pendant le temps de son service. Et le fait s'est produit, comme le prouve assez le cas des Torrès, des Bargach, des Zebdi. Mais qu'il fût la règle ou qu'il fût seulement légitime, rien n'est moins établi. Alors qu'après leur mort, le Sultan disposait, quand il le voulait, du bien privé de ses vizirs, on comprend mal comment ses droits se seraient arrêtés devant des archives qui, par nature, sont un bien d'Etat. Nous avons lu une lettre écrite le 11 juillet 1846 par un certain Jilali ben Driss Jerari. Jerari dont le père avait, de son vivant, rempli une fonction publique, répond au Vizir Mohammed ben Driss qui lui demandait de chercher, dans les papiers laissés par le défunt, une certaine pièce de caractère officiel. Jerari rappelle que tous les papiers officiels laissés par son père, avaient à sa mort, été réclamés, et qu'on les avait renvoyés au siège du gouvernement.

Cette lettre ne suffit pas, bien sûr, à établir que tous les documents émanant de l'autorité centrale revenaient au siège de cette autorité. Mais elle suffit à prouver qu'au Maroc comme ailleurs, l'archive était propriété d'Etat et considérée comme telle. Si donc, en violation de ce principe, elle est parfois devenue la propriété de particuliers, le fait ne peut être considéré comme général. Bien souvent, au contraire, comme dans le cas

de Jerari, les lettres émanant du Makhzen ont dû, après un temps, reprendre le chemin de Fès ou de Marrakech où elles ont été conservées.

Enfin, une dernière catégorie. Leur nature, semblait-il, ne destinait pas les documents qui la constituent à finir dans un dépôt central. Il s'agit des archives régionales, celles que les agents de la douane, par exemple, ou des finances, constituaient pour eux-mêmes, pour assurer à leur gestion sa continuité, en dehors de leurs rapports avec le gouvernement central. De telles archives, logiquement, étaient faites pour demeurer sur place. Et sans doute y demeuraient-elles au moins un certain temps. Mais ce qui est sûr, c'est que beaucoup n'y sont pas demeurées toujours. Nous savons, par exemple, qu'en mai 1894, Moulay el Hassan visitant le Gharb, fit rassembler, inventorier et mettre en caisse, une quantité notable de ces archives, en provenance de divers ports. Et il les emporta dans ses bagages, à Marrakech. Nous savons encore par un inventaire daté de 1900, qu'une opération analogue fit entrer dans la « Beniqua » de Marrakech d'autres archives régionales extrêmement diverses par leur nature et par leur origine. S'agissait-il, en fait, d'une centralisation systématique ou de simples prélèvements en vue d'un contrôle ? Des indices contradictoires ne permettent pas de décider. Mais même dans la seconde hypothèse, des prélèvements massifs et répétés ne pouvaient aboutir qu'à la formation de stocks importants d'archives régionales dans les dépôts des deux capitales.

*
* *

Voilà donc cette image des archives dans l'ancien Maroc telle que nous avons pu nous la représenter à partir du fonds de Tétouan, de la Kettania et diverses autres sources.

Pour ce qui est des dépôts centraux, et ils y tiennent de loin, la place prépondérante, on devait y trouver, en résumé, les éléments suivants :

1. — Correspondance adressée au Makhzen par tous les services de l'Etat, y compris la Niaba qui, de Tanger, transmettait les messages des puissances.

2. — Correspondance particulière du Souverain avec son khalifa.

3. — Livres de l'administration centrale, tableaux de fonctionnaires, indicateurs et guides régionaux.

4. — Registres minutiers conservant la copie de toute la correspondance adressée par le Makhzen.

5. — Une part de cette correspondance elle-même récupérée par les services centraux.

6. — Des stocks importants d'archives régionales.

Et nous disions plus haut que cette image a été confirmée depuis, par les premières constatations faites dans les dépôts A et B. Nous ne pouvons ici que le répéter en précisant seulement, et par exemple, que les registres-minutiers et les livres de comptes de l'administration centrale s'y trouvent déjà par centaines. La présence de stocks d'archives régionales a été, de même, très largement vérifiée. Les guides et indicateurs forcément plus rares, s'y remarquent moins. Mais il y en a, et les Presses du Palais Royal viennent justement de publier le contenu de l'un d'entre eux qui se trouve dans le dépôt B. Il se rapporte à la région du Touat.

Il n'est pas exclu, bien sûr, que les dépôts A et B contiennent d'autres éléments, encore absents de notre liste dressée antérieurement. Mais on comprend que dans la masse de ces dépôts, il soit plus facile de retrouver des éléments déjà connus et d'en vérifier la présence, que de discerner des éléments nouveaux. Ces derniers ne pourront, s'il en existe, se révéler que plus tard.

*
* *

Cependant, quoi que l'avenir nous apprenne sur ce point précis, les choses, dès maintenant, sont assez claires. Nehlil, en 1915, parlait de « l'absence d'archives officielles que les précédents Makhzens ne s'étaient pas préoccupés de centraliser » (10). Rien n'est plus faux que cette affirmation. Les archives existaient bel et bien au Maroc et leur centralisation, loin d'être négligée, y a peut-être été poussée à un degré exceptionnel

(10) *Op. cit.*, Introduction, p. 1

si, comme on l'a vu, des fonds régionaux ont eux-mêmes abouti dans des dépôts centraux. Et ces archives, on ne peut plus en parler au passé seulement. Elles ont existé, oui, mais il en existe encore. On en a découvert, en quantité, mais d'autres quantités, plus grandes sans doute, en seront retrouvées.

Dès lors, ce qui reste à faire peut se résumer en deux points. Il faut que tous les dépôts qui subsistent soient remis au jour; il faut, simultanément, classer et inventorier.

Deux points de difficulté inégale et dont le premier est le plus simple, de beaucoup. Le « Dépôt A » a été retrouvé à Rabat sous les bureaux mêmes de la Présidence du Conseil. Il y a tout lieu de croire que les autres dépôts dorment ainsi, ignorés, à portée de la main. Mais jusqu'ici, le problème n'était pas posé et les trouvailles ne dépendaient que du hasard ou d'initiatives individuelles. Il suffira donc d'une décision pour doter le Maroc qui n'en a pas encore, d'un Service des Archives historiques, comme il existe en d'autres pays. Et ce service accomplira sa mission, aisément.

Le second point par contre, est d'une exécution plus délicate. S'il exige, lui aussi, qu'un Service des Archives soit créé, il demande autre chose encore. On ne peut, sans méthode, classer des archives historiques. On ne peut pas les classer toutes suivant un principe uniforme. Avant d'être « historiques », elles étaient des archives tout court, les archives ordinaires d'une administration qui y recourait chaque fois qu'elle en avait besoin, et qui devait s'y retrouver. Elles devaient donc, dès leur constitution, être classées dans un ordre connu des utilisateurs mais pour nous, inconnu. Car cet ordre leur était dicté par les conditions d'une époque qui n'est plus la nôtre, que nous ne connaissons pas, que nous ne connaissons bien que par les archives. Or c'est pour étudier les archives que justement, nous voulons les classer ! Cercle vicieux ? En apparence oui, mais en apparence seulement. En fait, on peut en sortir, et l'on en sort, mais au prix, on l'imagine, de beaucoup de prudence et d'une analyse qui a besoin d'un historien autant que d'un archiviste. Alors seulement, on peut retrouver cet ordre initial oublié. Et dans le cas qui nous occupe, c'est celui qu'observait l'administration marocaine avant 1912. C'est dans cet ordre

qu'il faudrait replacer les archives, chaque fois que des accidents seront venus le déranger. Mais c'est dans cet ordre qu'il faudrait les laisser chaque fois qu'elles y seraient restées. Et rien ne serait plus grave qu'une intervention brutale, irréfléchie qui, appliquant mécaniquement le premier classement venu, disloquerait les fonds et détruirait, cette fois sans retour peut-être, l'ordre réel, organique, de tout le système.

Germain AYACHE.

COMMUNICATIONS - VARIA

CARTAS ÁRABES DE MAWLĀY MUḤAMMAD B. °ABD ALLĀH, RELATIVAS A LA EMBAJADA DE IBN °UṬMĀN DE 1780

Entre los documentos árabes procedentes de Marruecos que se conservan en el Archivo Histórico Nacional de Madrid, he encontrado unas cartas que guardan relación con la embajada de Muḥammad b. °Uṭmān a Madrid en 1780, que dio como resultado la firma del Convenio de Aranjuez (1).

Estas cartas son : la credencia de Muḥammad ibn °Uṭmān como Embajador de Mawlāy Muḥammad b. °Abd Allāh ante Carlos III, la carta de presentación de Muḥammad b. °Uṭmān al Conde de Floridablanca acompañada de una copia de la credencial, y por último la carta en que el Sultán Mawlāy Muḥammad b. °Abd Allāh envía a Carlos III el Convenio debidamente firmado y pide que se le envíe también firmado el ejemplar que se había quedado en Madrid.

(1) La embajada de Muḥammad b. °Uṭmān a España en 1780 ha sido estudiada por Vicente RODRÍGUEZ CASADO, « *La embajada del talbe Sidi Mohamed Ben Otomán en 1780* » en revista « *HISPANIA* », Madrid 1942, y « *Política marroquí de Carlos III* », Madrid 1946, págs. 285-306.

El texto árabe original de la carta credencial de Muḥammad ibn °Uṭ-mān es el siguiente :

(A.H.N. Estado, legajo 4348)

بسم الله الرحمن الرحيم ولا حول ولا قوة الا بالله العلي العظيم
2 | من عبد الله الغالب بالله المفوض جميع اموره الى مولاه

[Sello de Mawlāy Muḥammad b. °Abd Allāh]

3 | اعزه الله تعالى بعزیز نصره * وأمده بمعونته و يسره * امين | 4 | الى كارلوس (٢)
عظيم الاصينيول (٣) سلام على من اتبع الهدى | 5 | اما بعد فانه لا يخفانا
ما انت عليه من المحبة في جانبنا العلي بالله | 6 | التي اوجبت لك عندنا التمييز
على غيرك من عظماء | 7 | النصرى (٤) وقد وجهنا اليك كاتبنا السيد محمد بن عثمان
8 | ليتفقد احوال اسارى المسلمين الذين بأيديكم فنحيك ان | 9 | نوجهه اليهم حتى
ينظرهم ويختبر احوالهم وهم وان لم يكونوا | 10 | من اياتنا ولا لهم تعلق
بنا فقد وجب علينا ان نتفكرهم ونبحث | 11 | عنهم لان كلمة الاسلام جمعتنا
واياهم فلا ينبغي لنا ان نهملهم | 12 | ولا ان نغفل عنهم ومن اجل ذلك بعثنا
اليكم كاتبنا السيد | 13 | محمد بن عثمان البشاور (٥) تجديدا لعهدكم وتاكيدا لمودتكم
14 | ومحبتكم التي ثبتت عندنا ويبلغكم كلامنا الذي اوصيناه عليه ويصلكم
15 | معه عشرة آلاف مثقال من سكتنا صدقة على جميع الاسارى الذين في اياتك وغيرها
16 | مثل رومة (٦) والجبوة (٧) والكرنة (٨) ومرسيلية (٩) يأخذ الاسارى
الذين في اياتك خمسة مثاقيل للواحد | 17 | وما فضل عنهم يفرق على الاسارى الاخرين
على التساوي وما كلفناك بهذا الامر الا | 18 | لمحبتك لتأخذ حقاك من الاجر وبعثنا
اليك ستة من النصرى (٤) مالطية (١٠) تذكرة ومحبة | 19 | ولو كان عندنا اكثر

(2) Transcripción árabe de « Carlos ».

(3) Transcripción árabe de « español » con artículo

(4) Por « النصرى ».

(5) Transcripción árabe de « Embajador ».

(6) Transcripción árabe de « Roma ».

(7) Por « الجنوة » (Génova).

(8) Transcripción árabe de « Ligorna ».

(9) Transcripción árabe de « Marsella ».

(10) Adjetivo derivado de « مالطة » (Malta).

منهم لبعثناهم اليك لاننا لنا محبة في تسريح الاسارى فالفه يسرحهم | 20 على ايدينا
وايديكم وكذلك اساراكم لا نفعل عنهم ان شاء الله والسلام ونحن معكم على الصلح
| 21 والمهادنة صدر الامر به في عشرين شوال عام ثلاثة وتسعين ومائة والف

TRADUCCIÓN

En el nombre de Dios, clemente, misericordioso.

Y no hay fuerza ni poder sino en Dios, excelso, magnífico.

Del siervo de Dios, el vencedor por [la gracia de] Dios, el que confía todos sus asuntos a su Señor.

[Sello de Mawlāy Muḥammad b. °Abd Allāh]

Dios (ensalzado sea) lo fortalezca con lo poderoso de su socorro, Dios le asista con su ayuda y con su facilidad de ejecución, amén.

A Carlos, Soberano del [imperio] español :

Paz a quien sigue el camino recto.

Y después :

En verdad no se nos oculta la amistad que sientes por nuestra Majestad, exaltada por Dios, la cual nos obliga a distinguirte por encima de los demás soberanos cristianos.

Te enviamos a nuestro Secretario el sayyid Muḥammad ibn °Uṭmān para que averigüe la situación de los cautivos musulmanes que están en vuestro poder y deseamos de tí que lo envíes a ellos a fin de que los observe y conozca bien su situación y a ellos mismos. Si no son de nuestras provincias ni tienen ninguna conexión con nosotros, en verdad [a pesar de ello] nos es obligado ocuparnos de ellos y hacer averiguaciones acerca de ellos, porque la ley del Islam nos comprende a nosotros y a ellos y nos es preciso no abandonarlos ni desentendernos de ellos. Por causa de eso os enviamos a nuestro Secretario el sayyid Muḥammad b. °Uṭmān, como Embajador, en renovación de vuestra alianza y en confirmación de vuestro afecto y vuestra amistad, que es cierta para nosotros

El os hará llegar nuestras palabras, que le hemos ordenado [comunicaros].

Con él os llegarán diez mil mizcales de moneda nuestra en concepto de limosna para todos los cautivos que están en vuestras provincias y en otras, como Roma, Génova, Liorna y Marsella, percibiendo los cautivos que están en tus provincias, cinco mizcales cada uno, y lo que sobre se repartirá a los otros cautivos por igual.

Y no te hemos encargado de este asunto sino por tu amistad, para que tomes la parte que te corresponde de la recompensa [que Dios concede a estas acciones].

Te enviamos seis cristianos malteses, como regalo y en prueba de amistad. Si hubiera habido entre nosotros un mayor número de ellos, ciertamente te los hubiéramos enviado, porque nosotros tenemos interés en la liberación de los cautivos. Dios los liberará por mediación nuestra y vuestra, e igualmente vuestros cautivos, no nos desprecuparemos de ellos, si Dios quiere.

Y la paz.

Y Nos estamos con vosotros en paz y tregua.

Se dio la orden de escribir esta carta a veinte de Šawwāl del año mil ciento noventa y tres ⁽¹¹⁾.

* * *

La carta de presentación de Muḥammad ibn °Uṭmān al Conde de Floridablanca dice así en su texto original árabe :

(A.H.N. Estado, legajo 4310)

بِسْمِ اللّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِیْمِ وَلَا حَوْلَ وَلَا قُوَّةَ إِلَّا بِاللّٰهِ الْعَلِيِّ الْعَظِیْمِ

[Sello de Mawlāy Muḥammad b. °Abd Allāh]

2 | الی وزیر عظیم الاصبینیول (۱۲) کئد دفلرد بلانکه (۱۳) سلام علی من اتبع الهدی
3 | اما بعد فانه ثبت عندنا ما أنت علیه من محبة جانبنا العلی بالله

(11) Esta fecha del calendario musulmán corresponde al 31 de Octubre de 1779.

(12) Transcripción árabe de « español » con artículo.

(13) Transcripción árabe de « Conde de Floridablanca ».

4 | ووقوفك في جميع امورنا و أغراضنا فقد عرفنا ذلك كله منك وتحققناه | 5 | وهانحن
بعثنا اليكم كاتبنا السيد محمد بن عثمان انبشاضور (١٤) | 6 | فقف معه في قضاء الامور
التي بعثناه على شأنها لانك مميّز عندنا | 7 | ومنزلتك لدينا لم يدركها احد من
الوزراء والسلام في العشرين من شوال | 8 | عام ١١٩٣

*

TRADUCCIÓN

En el nombre de Dios, clemente, misericordioso.

Y no hay fuerza ni poder sino en Dios, excelso, magnífico.

[Sello de Mawlāy Muḥammad b. °Abd Allāh]

Al Ministro del Soberano del [imperio] español, Conde de Florida-
blanca :

Paz a quien sigue el camino recto.

Y después :

Nos consta la amistad que sientes por nuestra Majestad, exaltada por Dios, y tu interés por todos nuestros asuntos y propósitos. Hemos sabido todo esto de tí y lo hemos constatado. Pues bien, Nos os enviamos a nuestro Secretario, el sayyid Muḥammad ibn °Uṭmān, en calidad de Embajador. Ocúpate, pues, con él de la resolución de los asuntos, para el arreglo de los cuales lo enviamos, ya que tú eres distinguido por Nos y tu rango ante Nos no lo alcanza ninguno de los ministros.

Y la paz.

A veinte de Šawwāl del año ١١٩٣ (15).

*
* *

(14) Transcripción árabe de « Embajador ».

(15) Que corresponde, según hemos indicado antes (nota 11), al 31 de Octubre de 1779. La traducción oficial que hizo de esta carta Casiri ha sido publicada por Vicente RODRÍGUEZ CASADO, « Política marroquí de Carlos III », pág. 304, nota 6.

Esta carta iba acompañada de una copia de la credencial de Ibn 'Uṭmān dirigida por Mawlāy Muḥammad b. °Abd Allāh a Carlos III. Esta copia comienza en la forma siguiente :

الحمد لله وحده هذه نسخة من كتاب مولانا المنصور بالله

que significa :

Loor a Dios único. Esta es la copia de un escrito de nuestro señor al-Manṣūr bi-llāh.

Después se copia el texto de la carta credencial, sensiblemente igual al de la carta original que hemos transcrito. Únicamente se aprecian ligeras diferencias, que recogemos a continuación.

El sello de Mawlāy Muḥammād b. °Abd Allāh es sustituido por las palabras « سيدي محمد بن عبد الله بن اسماعيل الله وليه ومولاه ». En la línea 8 del original dice « الذين بايديكم », mientras que en la copia se lee « الذين على ايديكم ». En la línea 13 del original figura la palabra « Embajador » transcrita en la forma « البشاضور » y en la copia se transcribe « انبشاضور ». En la línea 14 del original se dice « ويبلغكم », mientras que en la copia se lee « ويبلغ اليكم ». En la línea 16 del original se lee « والجبوة », mientras que en la copia se nos da la buena lectura, que es « والجنوة ». En la línea 18 el original dice « لمحبتك », mientras que la copia dice más correctamente « لمحبتك فينا ». En la copia falta la fórmula « والسلام », que figura en el original en la línea 20. En la línea 21 del original, el día del mes está indicado así « في عشرين شوال » y en la copia leemos « في العشرين من شوال ». Por último el año en el original está expresado en letra y en la copia en cifra.

*
* *

Presentadas las cartas que dejamos consignadas y cumplida con éxito la misión de Ibn 'Uṭmān, que culminó con la firma del Convenio de Aranjuez (16), el Embajador marroquí regresó a Marruecos y sometió a la

(16) El texto castellano del Convenio de Aranjuez fue publicado por D. Alejandro del CANTILLO en su « Colección de tratados, convenios y declaraciones », de donde lo tomó Manuel CONROTTE, « España y los países musulmanes durante el Ministerio de Floridablanca », Madrid 1909, apéndice XLI, págs. 403 y sigs. Para el texto árabe del Convenio, véase mi artículo « El texto árabe del Convenio de Aranjuez de 1780 » en revista « TAMUDA », VI (1958), págs. 327-335. La versión francesa de este Convenio fue publicada por E. ROUARD DE CARD, « Les relations de l'Espagne et du Maroc pendant le XVIII^e et le XIX^e siècles », Paris 1905, págs. 175-179, recogida por Jacques CAILLÉ, « Les accords internationaux du Sultan Sidi Mohammed Ben Abdallah (1757-1790) », Tánger 1960, págs. 233-237.

aprobación del Sultán Mawlāy Muḥammad b. °Abd Allāh el texto del Convenio. Una vez refrendado por el Sultán, este texto fue enviado a Carlos III acompañado de la siguiente carta :

(A.H.N. Estado, legajo 3372, carpeta 14)

بسم الله الرحمن الرحيم
ولا حول ولا قوة الا بالله العلي العظيم
2 | من عبد الله محمد بن عبد الله

[Sello de Mawlāy Muḥammad b. °Abd Allāh]

3 | الى عظيم اصبانية (١٧) كارلوس (١٨) الثالث سلام على من اتبع الهدى اما بعد
فانه منذ ورد علينا | 4 | من عندكم كاتبنا البشدر (١٩) السيد محمد بن عثمان
وهو يحدثنا بما رآه وعايته من | 5 | محبتكم الخالصة ومودتكم الصادقة في جانبنا
أنت و ولدك سلطان نابلس (٢٠) | 6 | وأثنى عليكم ثناء حسنا من وقوفكم في جميع
مثاربنا وقضاء أغراضنا كما هو معروف فيكم | 7 | فأوجب ذلك ان تكون مرتبتك
عندنا لا يدركها احد من ملوك النصرى (٢١) وأنت عندنا مميّز ومقدم على كل
| 8 | احد وكذلك رعيتك مجازاة (٢٢) لمحبتك فينا بمثلها واما لنجليز (٢٣) فقد أخرجناهم
من مرسى طنجة وتطوان ولم | 9 | يبق لهم فيها نفع وكل ما كانوا يحملون منها من
الماكولات فقد منعناهم منه وجعلناه مقصورا على رعيتك ومراكبك
| 10 | وشروط الصلح التي جعلتم مع السيد محمد بن عثمان المذكور امضيها وتصلكم
مع كتابنا هذا ممضية | 11 | فابعثوا لنا نسختها التي بقيت عندكم بعد ان تمضيها
ونحن معكم على المهادنة والصلح التامين | 12 | والسلام كتب في طنجة رابع المحرم
الحرام فاتح سنة خمسة وتسعين ومائة وألف

TRADUCCIÓN

En el nombre de Dios, clemente, misericordioso.

Y no hay fuerza ni poder sino en Dios, excelso, magnífico.

(17) Transcripción árabe de « España »

(18) Transcripción árabe de « Carlos ».

(19) Transcripción árabe de « Embajador ».

(20) Transcripción árabe de « Nápoles ».

(21) Por « النصرى ».

(22) En el original « مجازات »

(23) Por « الانجليز », transcripción árabe de « Inglés » con artículo.

Del siervo de Dios, Muḥammad b. °Abd Allāh,

[Sello de Mawlāy Muḥammad b. °Abd Allāh]

Al Soberano de España, Carlos III :

Paz a quien sigue el camino recto.

Y después :

En verdad, desde que nos llegó de junto a vosotros nuestro Secretario, el Embajador, el sayyid Muḥammad ibn °Uṭmān, nos ha estado refiriendo lo que había visto y comprobado con sus propios ojos respecto de vuestra amistad pura y de vuestro afecto sincero por nuestra Majestad, tanto en lo que respecta a tí como a tu hijo el Sultán de Nápoles. Os ha dedicado bellos elogios por vuestra atención a todo lo que nos es necesario y a la satisfacción de nuestros deseos, como es conocido en vosotros. Esto obliga a que vuestra alta posición junto a Nos sea tal que no la alcance ninguno de los reyes cristianos y tú eres junto a Nos distinguido y antepuesto a cualquier otro, e igualmente tus súbditos, compensando tu amistad por Nos con su similar.

En cuanto a los ingleses, ya los hemos expulsado del puerto de Tánger y de Tetuán y no les queda en ellos ningún beneficio; todo lo que cargaban por ellos en materia de productos alimenticios, les hemos prohibido que lo hagan y lo hemos reservado exclusivamente a tus súbditos y a tus barcos.

Las cláusulas de la paz que habéis establecido con el citado sayyid Muḥammad ibn °Uṭmān, las hemos firmado y os llegarán junto con la presente carta, [debidamente] firmadas. Enviadnos, pues, la copia de ellas que se quedó con vosotros, después de que la firmes.

Nos estamos con vosotros en tregua y paz completas.

Y la paz.

Fue escrita en Tánger el cuatro de Muḥarram, el sagrado, inicial del año mil ciento noventa y cinco (24).

*
* *

(24) Esta fecha corresponde al 31 de Diciembre de 1780. La traducción oficial que se hizo entonces de esta carta ha sido publicada por Vicente RODRÍGUEZ CASADO, « *Política marroquí de Carlos III* », págs. 302-303.

Estas son las cartas árabes que he encontrado relacionadas con la embajada de Muḥammad ibn ʿUṭmān de 1780, cuyo texto he creído suficientemente interesante para justificar su publicación.

Mariano ARRIBAS PALAU.

Bernard DUBREUIL

LES PAVILLONS DES ÉTATS MUSULMANS

(Fin)

ROYAUME D'ARABIE SÉOUDITE

- 1 Ancien pavillon des souverains séoudites du Nedjed (avant 1918)
[D-VIII]

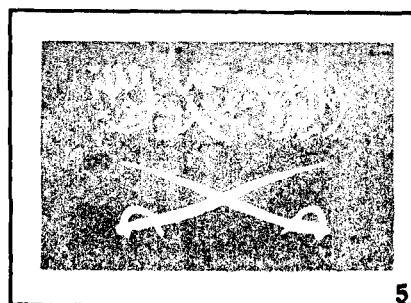
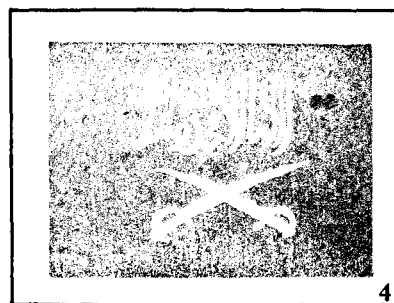
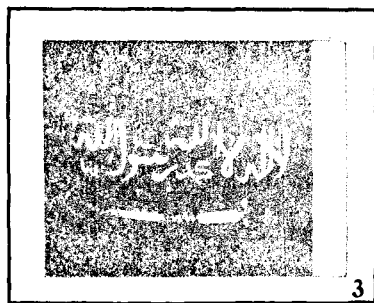
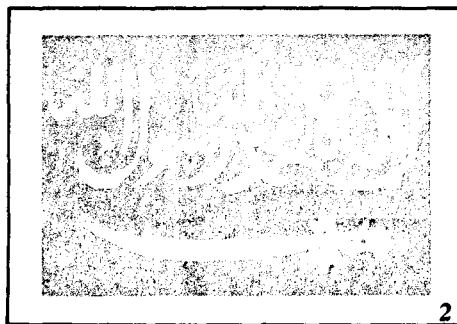
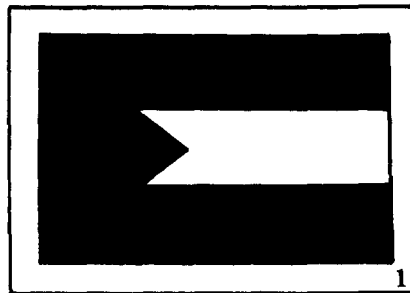
- 2 Pavillon royal (depuis 1918)
La couleur verte est la couleur de l'Islam.
L'inscription arabe est la profession de foi musulmane : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. »
Le sabre est le symbole des qualités guerrières nécessaires à la défense de la foi mahométane.
[A-VIII]

- 3 Pavillon national vers 1930
Le pavillon de commerce était identique au pavillon national mais encadré de blanc avec une ancre sous le sabre.
[D-V]

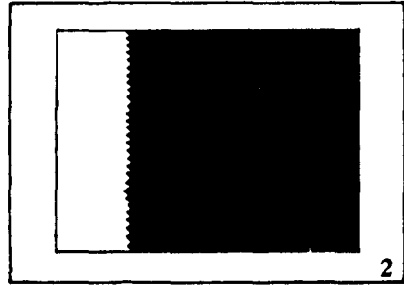
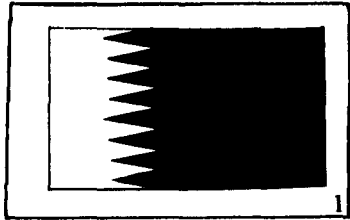
- 4 Pavillon national actuel
[A-V]

- 5 Pavillon national actuel (autre forme)
[A-III]

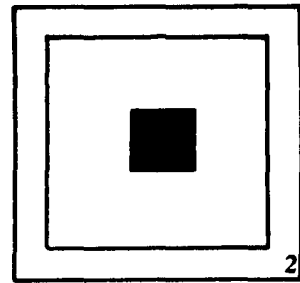
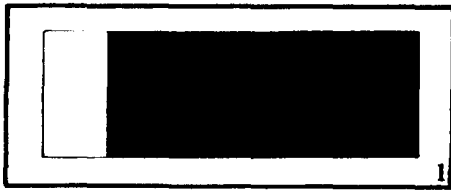
ARABIE SÉOUDITE



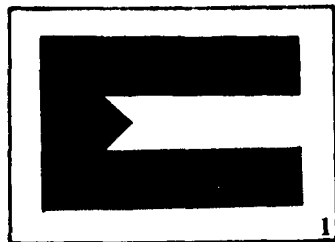
BAHREIN



COTE DES PIRATES



HEDJAZ



SULTANAT DE BAHREIN

- 1 Pavillon national
Ce pavillon date de 1932.
[A-III]
- 2 Pavillon national (autre forme)
[D-II, D-III]

SULTANATS DE LA CÔTE DES PIRATES (TRUCIAL COAST)

- 1 Pavillon n° 1 de la Côte des Pirates (Trucial Coast n° 1)
[A-III]
Pavillon des Etats de : Abu-Dhabi,
Ajman,
Debay,
Oum-Al-Kuweyn.
- 2 Pavillon n° 2 de la Côte des Pirates (Trucial Coast n° 2)
[A-III]
Date de 1936. Pavillon des Etats de : Shargeh,
Ras-Al-Keymeh,
Kalba.

ROYAUME DU HEDJAZ (1920-1926)

- 1 Pavillon national de 1920 à 1926
[A-II]
Ce pavillon, adopté après la première guerre mondiale, est celui du Chérif Hussein de La Mecque. Le noir est la couleur de la dynastie des califes abbasides, le blanc celle de la dynastie des califes omeyyades, le vert est la couleur de l'Islam et celle des dynasties fatimides et rashidites. Le rouge est la couleur des chérifs de La Mecque, ancêtres du roi Hussein.

SULTANAT DE KATHIRI

- 1 Pavillon national
[D-II]
- 2 Pavillon national (autre modèle)
[D-IV]

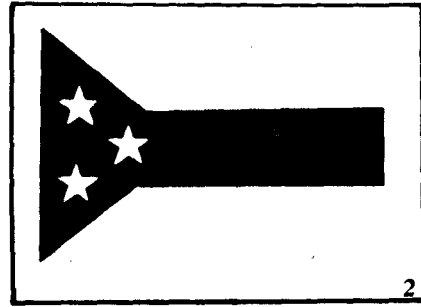
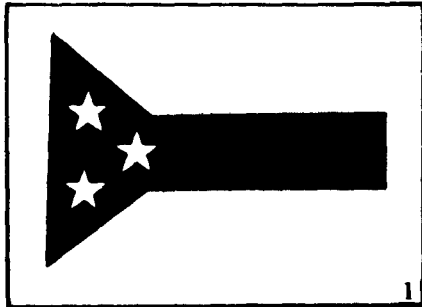
SULTANAT DE KOWEIT

- 1 Pavillon national
Date de 1914. Les caractères arabes représentent le nom du pays en arabe.
[A-III]

SULTANAT D'OMAN ET DE MASCATE

- 1 Pavillon national
Le rouge est la couleur des chérifs de La Mecque.
[A-III]

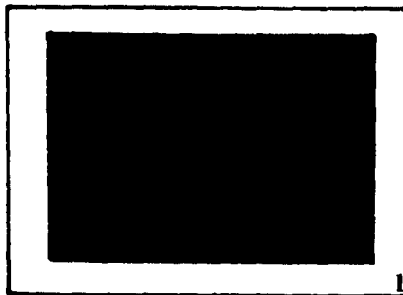
KATHIRI



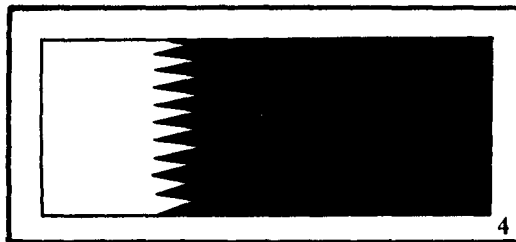
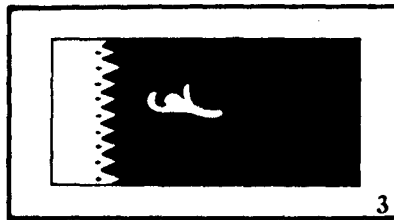
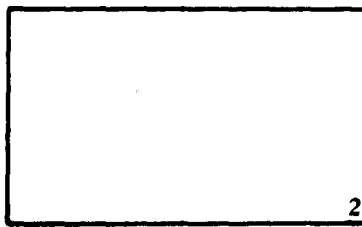
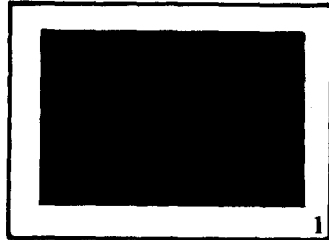
KOWEIT



OMAN ET MASCATE



QATAR



SULTANAT DE QATAR

- 1 Pavillon national avant 1930
[A-II, D-II]
- 2 Pavillon national de 1930 à 1936
[D-V]
- 3 Pavillon national de 1936 à 1961
[A-III]
- 4 Pavillon national depuis 1961
[A-III]

SULTANATS DE SHIHR ET MUKALLA (ÉTAT KAAITI)

1 Pavillon national

Date de 1940.

[D-II]

ROYAUME DU YEMEN

1 Pavillon national (de 1931 à 1934)

L'inscription en arabe signifie : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son Prophète ».

[D-V]

2 Pavillon national (depuis 1931)

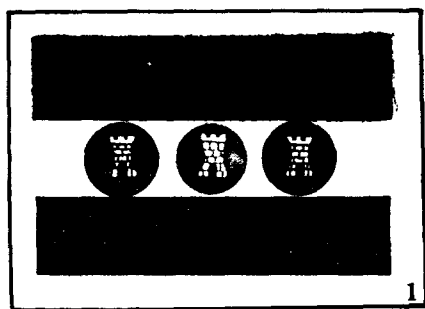
Les cinq étoiles représentent Mohammed, Ali, Fatima, Hassan et Hossein, c'est-à-dire le Prophète, son beau-fils, sa fille et ses frères.

[D-IV]

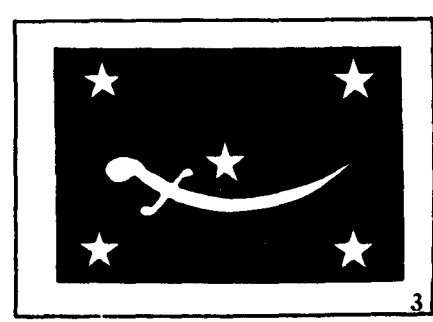
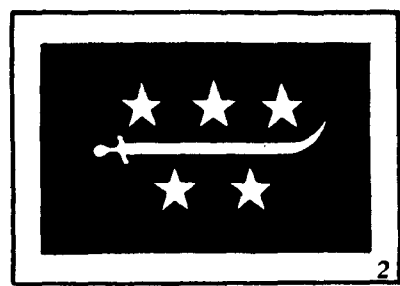
3 Pavillon national actuel (autre forme)

[A-III]

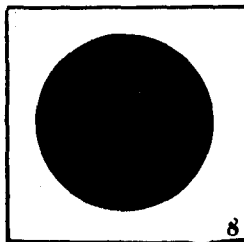
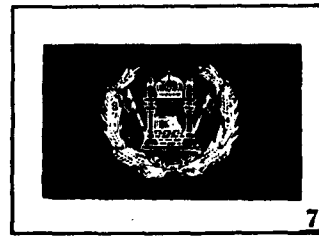
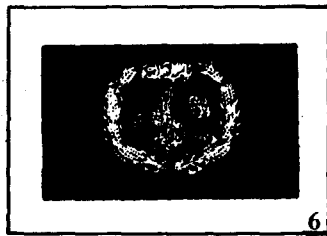
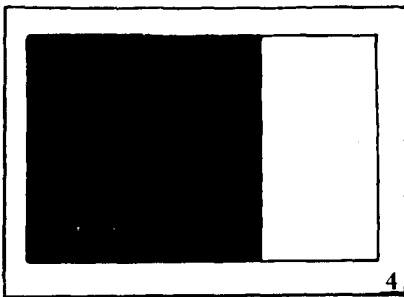
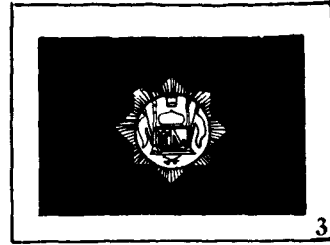
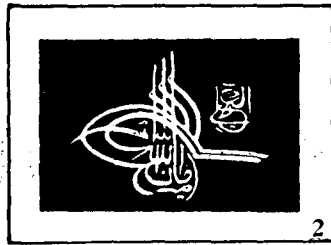
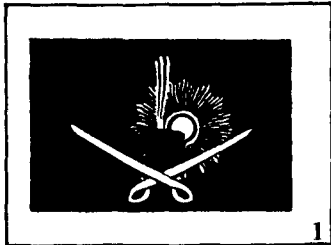
SHIHR ET MUKALLA



YEMEN



AFGHANISTAN



AFGHANISTAN

A. ÉMIRAT D'AFGHANISTAN (1747-10.VI.1926)

1 Pavillon de l'Émir (avers)

[A-II]

2 Pavillon de l'Émir (revers)

[A-II]

3 Pavillon national (en vigueur jusqu'au 14.I.1929)

[A-II]

B. ROYAUME D'AFGHANISTAN (10.VI.1926)

4 Pavillon national du 14.I.1929 au 8.X.1929

Pavillon adopté pendant le court règne de Habib Oullah Ghazi, usurpateur du trône.

[D-IV]

5 Pavillon national depuis le 8.X.1929

Pavillon adopté par le roi Mohammed Nadir Schah. La bande noire rappelle les anciennes couleurs nationales et maintient ainsi les traditions. Le rouge symbolise le sang versé dans la lutte pour conquérir l'indépendance. Le vert est la couleur de l'Islam, religion dominante de l'Afghanistan : il symbolise aussi l'espoir en l'avenir. Au milieu de la bande rouge les armoiries représentent l'arc de la mosquée avec *mihrab* et *minbar* au milieu, accompagnés en flanc de deux drapeaux, en pointe du chiffre 1348 (année de l'Hégire correspondant à 1929) ainsi que du mot « Afghanistan » en caractères arabes. Le tout entouré d'une gerbe de blé.

[A-III]

6 Pavillon royal (avers)

[A-III]

7 Pavillon royal (revers)

[A-III]

8 Marque des aéronefs (ailes)

[A-III]

Le gouvernail est peint à trois bandes verticales : vert, rouge, noir (noir à l'avant).

I R A K

A. ROYAUME D'IRAK (1920-1958)

1 Pavillon national (1920)

L'Irak fut un des nombreux pays du Moyen-Orient à adopter après la première guerre mondiale un drapeau inspiré de celui du chérif Hussein, de La Mecque. Celui-ci portait trois bandes horizontales et un triangle rouge. Le noir et le blanc sont les couleurs des deux premières dynasties des califes de Bagdad (respectivement les Omeyyades et les Abbassides). Le rouge est la couleur utilisée par les ancêtres de Hussein. Le vert enfin est la couleur traditionnelle de l'Islam. En Irak le triangle rouge a été coupé pour former un trapèze. Mais ce sont surtout les deux étoiles blanches à 7 pointes qui sont le signe distinctif du pavillon irakien. Elles représentent, selon les uns, les deux races : Arabes et Kurdes, selon les autres les deux fleuves : Tigre et Euphrate.

[A-III]

2 Pavillon royal

[A-III]

3 Marque des aéronefs (ailes et fuselage)

[A-III]

4 Marque de dérive des aéronefs

[A-III]

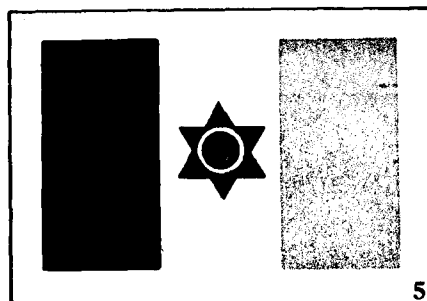
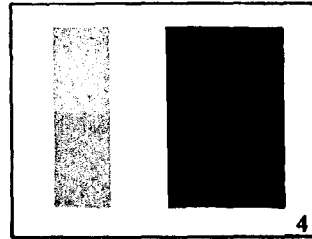
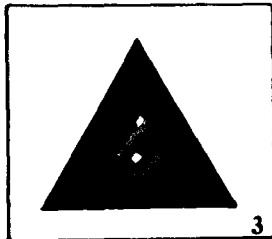
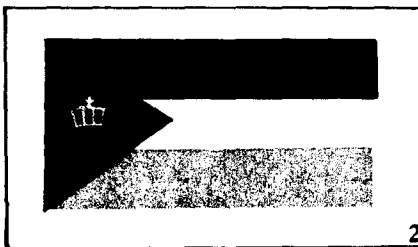
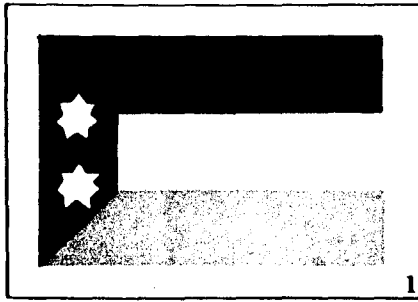
B. RÉPUBLIQUE IRAKIENNE (1958)

5 Pavillon national

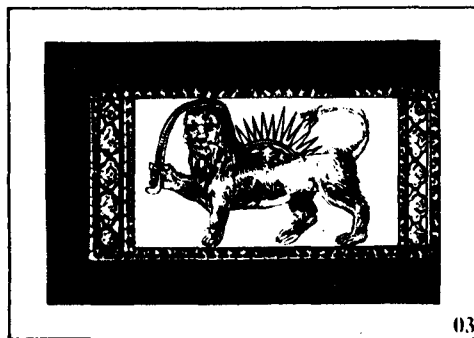
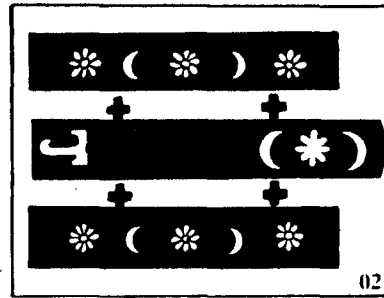
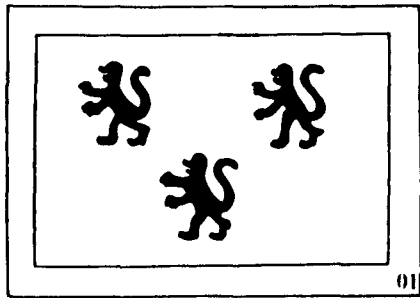
Ce pavillon flotte depuis le 14 juillet 1959 (premier anniversaire de la Révolution qui a renversé la royauté) sur tout les édifices publics irakiens. Selon les milieux officiels le noir symbolise la bannière du Prophète et celle des Arabes d'Irak, le vert les Alaouites et le blanc les Arabes de Damas. L'étoile (dite arabe) symbolise la révolution irakienne et sa couleur rouge les Arabes d'Andalousie. Enfin les deux cercles intérieurs représentent l'un (blanc) les Kurdes et l'autre (jaune) la bannière de Saladin.

[A-III bis]

I R A K



IRAN



IRAN (PERSE)

A. ROYAUME DE PERSE (→1933)

01 Drapeau perse dit « Saphi » en 1826

[D-VIII, B-IV]

02 Drapeau perse dit « Mongol » en 1826

[D-VIII, B-IV]

03 Pavillon perse en 1858

Ce pavillon est arboré quelquefois par les bâtiments qui naviguent sur la Mer Caspienne. Il est un peu de fantaisie comme tous les pavillons du Royaume de Perse. à cette époque, à l'exception du pavillon 04.

[A-I]

04 Pavillon national du Royaume en 1858

Arboré sur le palais royal, sur les forts, porté par les armées et arboré à l'arrière de tous les bâtiments de guerre.

Le lion d'or armé d'un cimenterre et derrière lequel se lève le soleil est le lion de Babylone, vieil emblème persan.

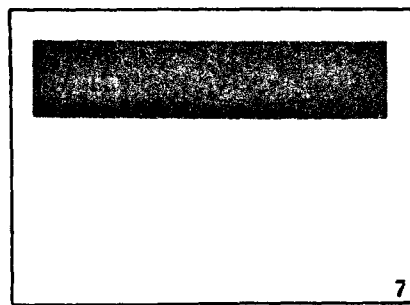
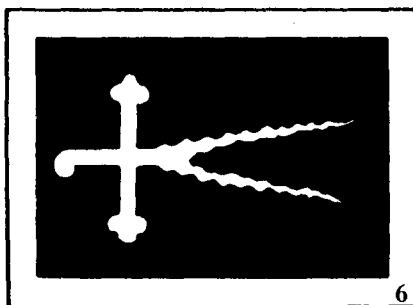
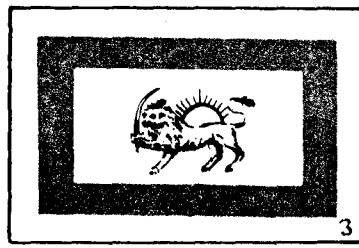
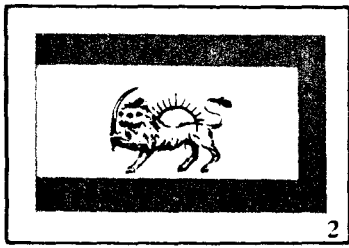
[A-I]

IRAN (PERSE) (*suite*)

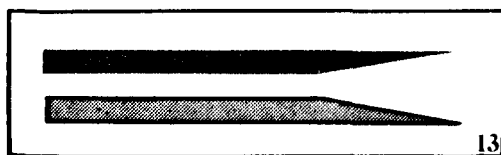
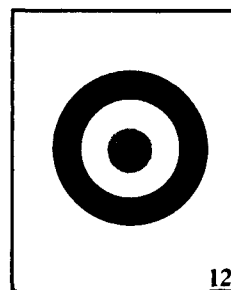
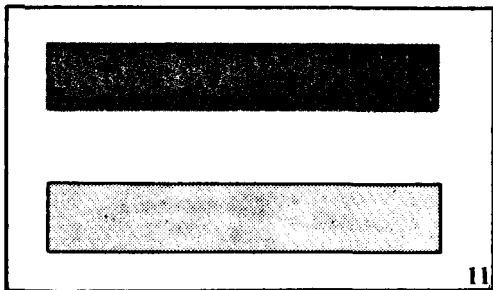
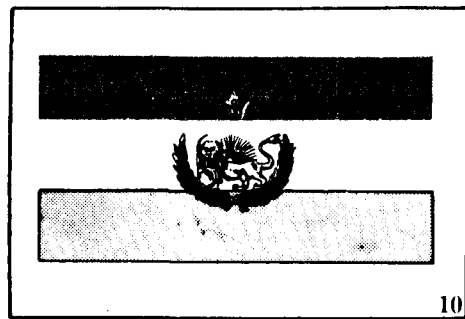
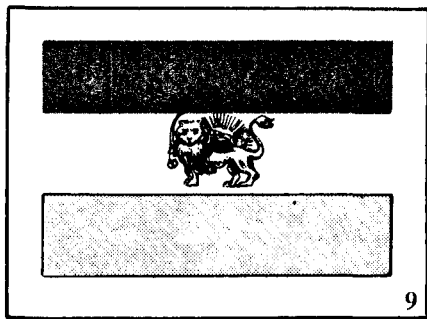
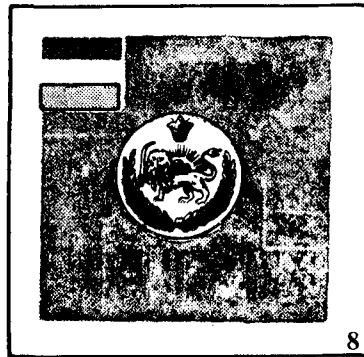
ROYAUME DE PERSE (*suite*)

- 1 Pavillon du Royaume sous Nasr ed-Din (vers 1870)
[D-I]
- 2 Pavillon national vers 1890
[D-VIII]
- 3 Drapeau national vers 1890
[D-VIII]
- 4 Pavillon de la marine de guerre vers 1910
[D-VIII]
- 5 Pavillon national vers 1910
[D-VIII]
- 6 Pavillon nommé « Zulfekar » vers 1910
[D-VIII]
- 7 Couleurs nationales vers 1910
[D-VIII]

IRAN



IRAN

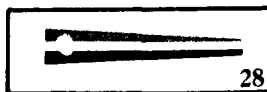
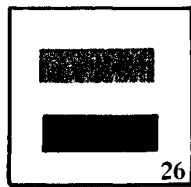
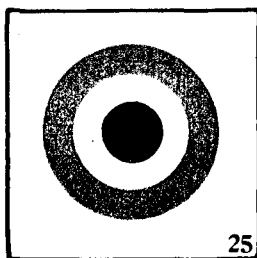
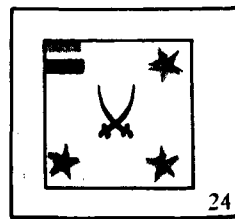
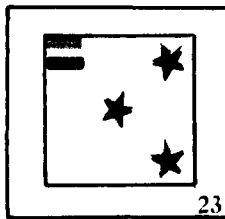
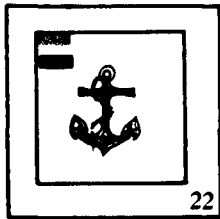
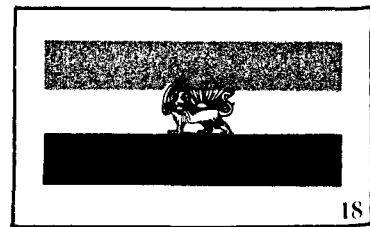
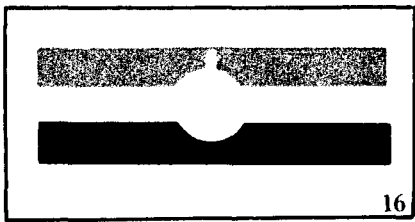
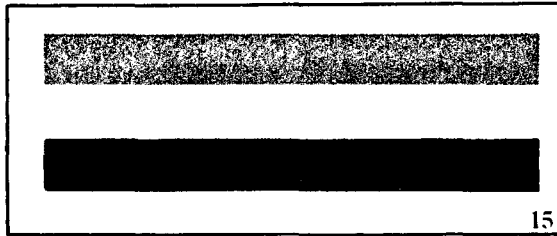


IRAN (PERSE) (*suite*)

ROYAUME DE PERSE (*suite*)

- 8 Étendard impérial (vers 1920-1933)
[A-II]
- 9 Pavillon gouvernemental (vers 1920-1933)
[A-II]
- 10 Pavillon militaire (vers 1920-1933)
[A-II]
- 11 Pavillon national (vers 1920-1933)
[A-II]
- 12 Flamme nationale (vers 1920-1933)
[A-II]
- 13 Marque des aéronefs (vers 1920-1933)
[A-II]
- 14 Marque du gouvernail de direction (vers 1920-1933)
[A-II]

IRAN



IRAN (PERSE) *(suite)*

B. ROYAUME D'IRAN (1933)

[Référence commune aux pavillons 15 à 28 : A-III]

15 Pavillon national et de la marine marchande (depuis 1933)

Ce pavillon est inspiré d'un vieux drapeau kurde qui portait trois bandes horizontales : rouge, blanche, verte.

Le vert et le blanc sont les couleurs de l'Islam, le vert étant plus particulièrement la couleur du Prophète Mahomet. Le rouge fut le premier symbole du devoir religieux des Arabes musulmans.

16 Pavillon de la marine de guerre

17 Ecusson du pavillon de la marine de guerre

Au-dessus du traditionnel lion de Babylone figure la couronne des Pahlavi (dynastie régnante). Le lion tient en sa dextre un badelaire. Le tout est entouré d'une couronne de feuilles de laurier et de chêne.

18 Pavillon gouvernemental

Arboré sur les édifices civils, les légations et les consulats.

19 Étendard impérial

(Carré de 1,24 m.)

Le pavillon du Prince héritier est le pavillon 19 avec pavillon national.

Le Pavillon des Princes du sang est le pavillon 19 sans insignes militaires.

20 Pavillon de beaupré

21 Marque des Ministres de la marine et de la guerre

La marque des autres ministres est la même, sans les ancres.

22 Marque d'Amiral

— Avec deux étoiles bleues aux coins supérieur et inférieur droit : Amiral.

— Avec une étoile bleue au coin supérieur droit : Contre-Amiral.

23 Marque d'Ambassadeur

24 Marque de Général de corps d'armée

— Avec deux étoiles aux coins extérieurs : Général de division.

— Avec une étoile au coin supérieur et extérieur : Général de brigade.

25 Marque des aéronefs (ailes et fuselage)

26 Marque de dérive

27 Pavillon pilote

28 Flamme de guerre

JORDANIE HACHÉMITE

1 Pavillon national

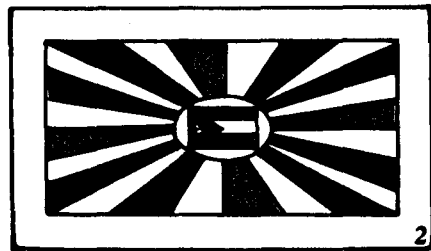
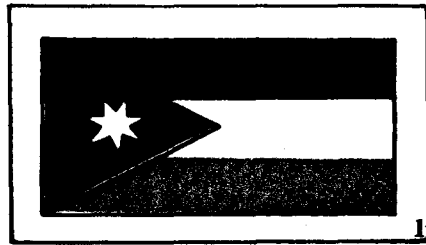
Adopté en 1928. Comme celui du Hedjaz le pavillon jordanien fut, après la première guerre mondiale, inspiré par celui du chérif Hussein, de La Mecque, lequel portait trois bandes horizontales noir, blanc, vert, et un triangle rouge près de la hampe. Le vert est la couleur de l'Islam, le blanc et le noir sont les couleurs des deux premières dynasties de califes, respectivement les Omeyyades et les Abbassides. Le rouge est la couleur utilisée par les ancêtres de Hussein. L'étoile blanche à 7 branches est l'élément jordanien du pavillon.

[A-III]

2 Étendard royal

[A-III]

JORDANIE



LIBAN

- 1 Pavillon de l'État du Grand Liban et de la République libanaise sous mandat de la France (1924-1944)

C'est le pavillon tricolore français avec l'emblème national libanais : le cèdre du Liban

[A-II]

- 2 Pavillon national, de guerre et de la marine marchande

Pavillon adopté en 1944.

[A-III]

- 3 Pavillon de beaupré

[A-III]

- 4 Marque des aéronefs (ailes et fuselage)

[A-III]

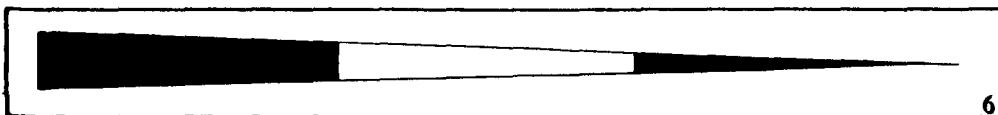
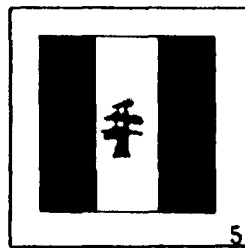
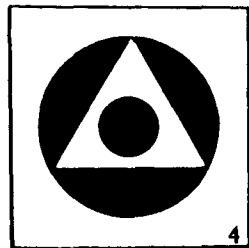
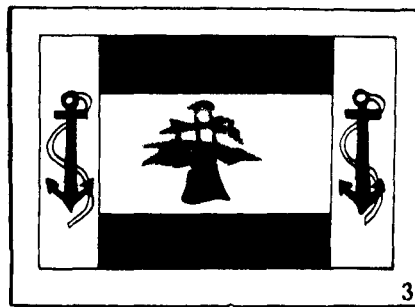
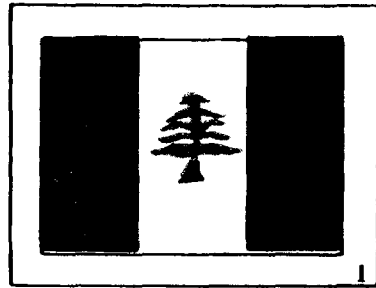
- 5 Marque du gouvernail

[A-III]

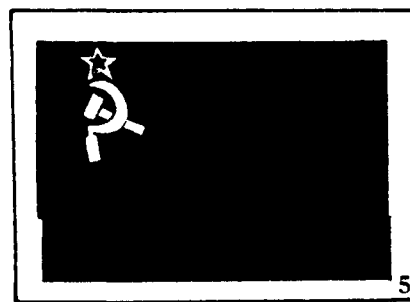
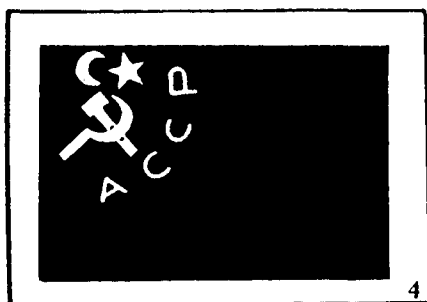
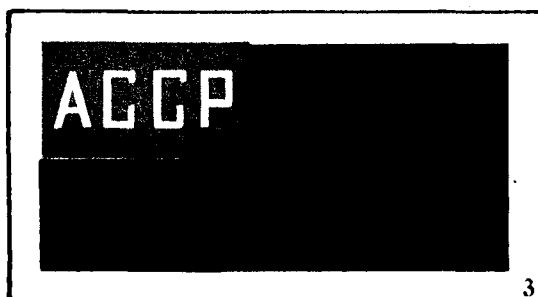
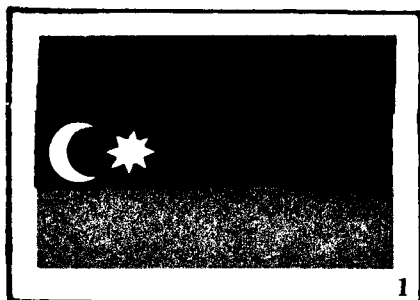
- 6 Flamme de guerre

[A-III]

LIBAN



AZERBAIDJAN



AZERBAÏDJAN (RÉPUBLIQUE SOCIALISTE SOVIÉTIQUE D')

1 Pavillon national (1918-1920)

[D-II]

2 Pavillon national (1920-1923)

[D-II]

3 Pavillon national (1923-1927)

[D-II]

4 Pavillon national (1933-1937)

[D-II]

— De 1927 à 1933 le pavillon national fut identique, mais il portait en plus les initiales de l'Etat en caractères turcs.

— De 1937 à 1950 le pavillon national était identique au pavillon n° 4, mais sans le croissant.

5 Pavillon national depuis 1950

[A-III]

MALAISIE

A. MALAISIE BRITANNIQUE (jusqu'en 1948)

1 Ecusson des Straits Settlements (Etablissements des Détroits)

Cet écusson était arboré au centre du pavillon britannique dit « Union Jack » et constituait alors l'insigne du Haut-Commissaire anglais dans les Détroits.
[A-II]

2 Pavillon national de l'Union malaise

Date de 1905. Ce pavillon est aux couleurs des Etats malais, membres de l'Union. Le tigre est l'animal type de la Malaisie.
[A-VII, D-II]

3 Pavillon de beaupré de l'Union malaise

[D-II, D-III, D-V]

B. FÉDÉRATION DE MALAISIE (1948)

4 Pavillon national de la Fédération

[A-III]

Ce pavillon a été adopté par le Conseil législatif fédéral de Malaisie en avril 1950. Il a été soigneusement choisi pour symboliser l'ensemble de la Fédération et l'histoire individuelle des différents Etats malais.

Le pavillon comprend onze bandes (rouges et blanches) et une étoile à onze pointes. Ces deux figures symbolisent l'unité des neuf Etats malais (Johore, Pahang, Negri Sembilan, Selangor, Pérah, Kédah, Perlis, Kélanan et Trengganu) et des deux anciens établissements britanniques de Penang et Malacca, formant tous ensemble la Fédération de Malaisie.

Le croissant et l'étoile sont le symbole de l'Islam, religion nationale.

Le jaune est la couleur royale de tous les Sultanats des Etats malais.

Les trois principales couleurs, bleu, blanc, rouge, représentent l'association de la Fédération de Malaisie et du Royaume-Uni au sein du Commonwealth britannique des nations.

5 Armes de la Fédération (adoptées en 1952)

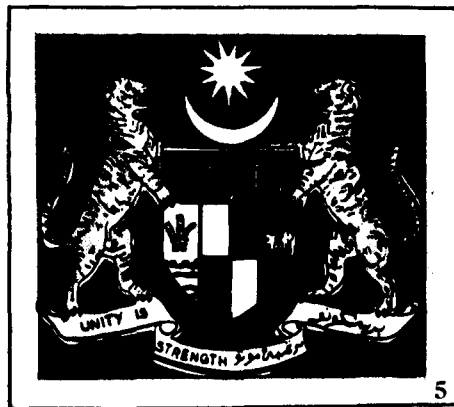
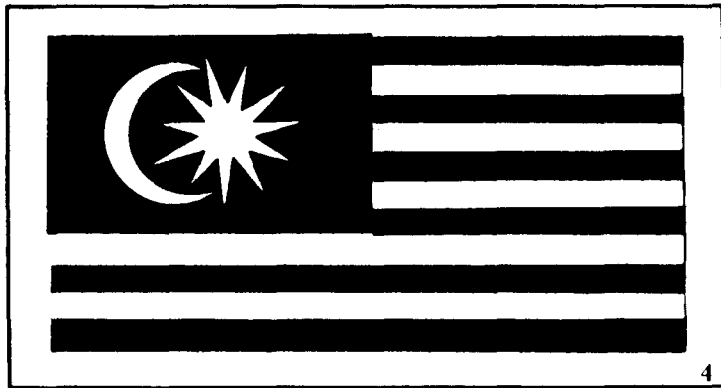
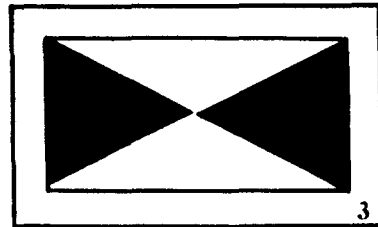
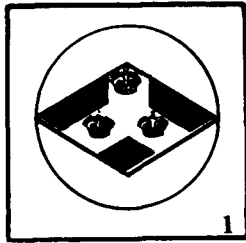
Les cinq kris de l'écu central représentent les cinq anciens Etats malais non fédérés (Johore, Kédah, Perlis, Kélanan et Trengganu). La division de gauche représente les armes de l'établissement de Penang (Ile du Prince de Galles) et la division de droite, représentant la « Santiago Gate », symbolise l'établissement de Malacca. Au centre, les couleurs noire et blanche sont celles de Pahang, rouge et jaune sont celles de Sélangor, blanc, jaune et noir sont celles de Pérah, jaune, rouge et noir celles de Négre Sembilan.

Les tigres sont les animaux typiques de la Malaisie.

La version, en caractères latins, de la devise inscrite dans la banderolle, écrite en jawi, est « Bersekutu Bertambah Mutu » qui est l'équivalent malais de « Unity is strength » ou de « l'Union fait la force ».

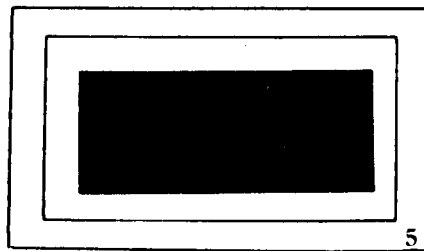
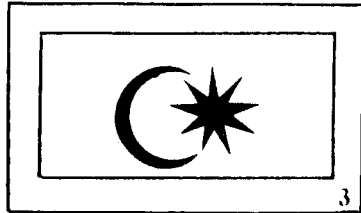
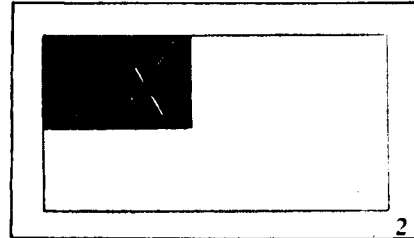
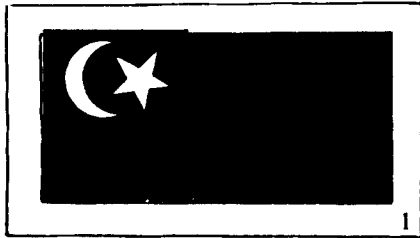
La couleur jaune est celle de Leurs Hauteurs les Souverains des Etats malais.

MALAISIE

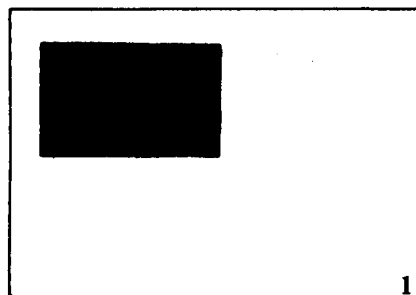


MALAISIE

JOHORE



NEGRI-SEMBILAN



ÉTATS FÉDÉRÉS DE MALAISIE

A. ÉTAT DE JOHORE

- 1 Pavillon national et de la marine marchande
Date de 1871.
[D-II]
- 2 Pavillon de guerre et de la marine de guerre
[D-II]
- 3 Étendard du Sultan de Johore
[A-II]
- 4 Pavillon de l'État et des édifices publics
[A-II]
- 5 Pavillon de beaupré
[D-II]

B. ÉTAT DE NEGRI SEMBILAN

- 1 Pavillon de l'État
[A-II, D-II]

ÉTATS FÉDÉRÉS DE MALAISIE (*suite*)

C. ÉTAT DE KÉDAH

1 Étendard du Sultan

[A-II]

2 Pavillon national

[A-II]

3 Pavillon de la marine marchande

[D-II]

D. ÉTAT DE TRENGGANU

1 Pavillon du Gouvernement

[A-II]

2 Pavillon national avant 1933

[A-II]

3 Pavillon national de 1933 à 1947

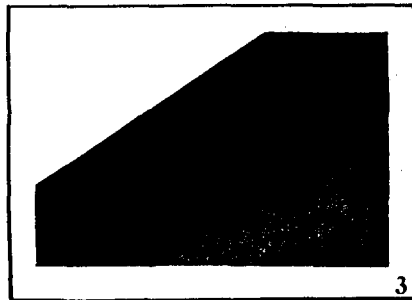
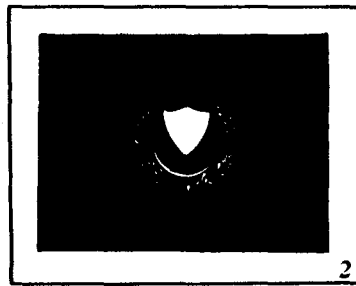
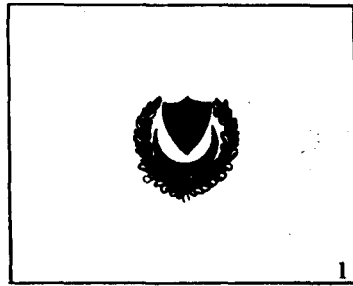
[D-II]

4 Pavillon national depuis 1947

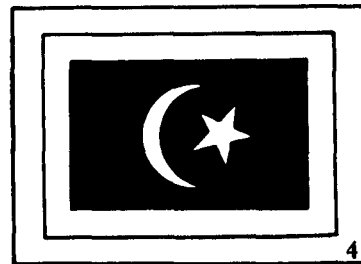
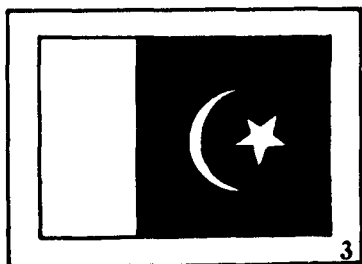
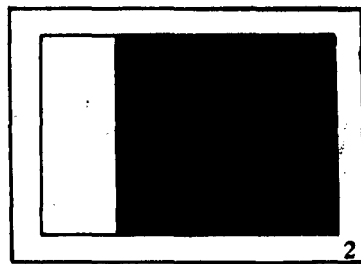
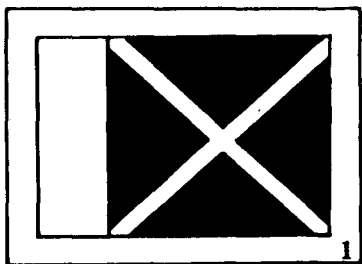
[D-II]

MALAISIE

KEDAH

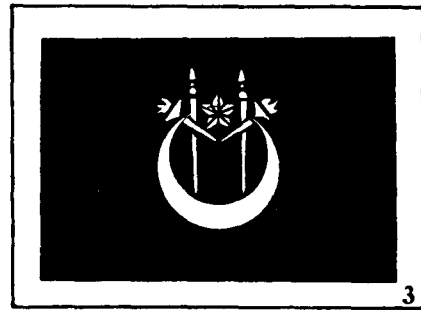
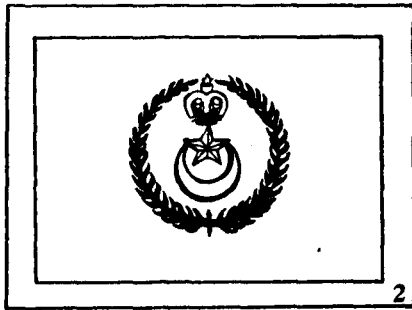
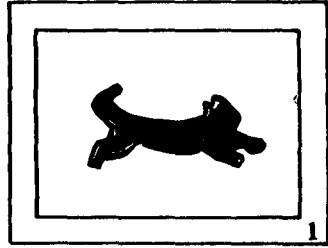


TRENGGANU

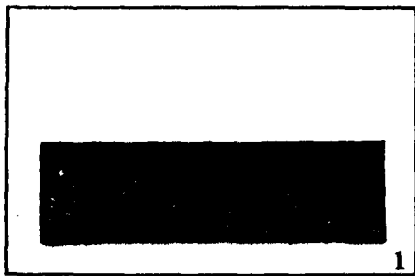


MALAISIE

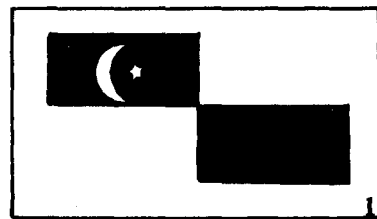
KÉLANTAN



PERLIS



SÉLANGOR



ÉTATS FÉDÉRÉS DE MALAISIE (*suite*)

E. ÉTAT DE KÉLANTAN

- 1 Pavillon national avant 1923
[D-II]
- 2 Étendard du Sultan
[A-II]
- 3 Pavillon national depuis 1923
[A-II]

F. ÉTAT DE PERLIS

- 1 Pavillon de l'État
[A-II, D-II]

G. ÉTAT DE SÉLANGOR

- 1 Pavillon de l'État
[A-II]

ÉTATS FÉDÉRÉS DE MALAISIE (*suite*)

H. ÉTAT DE PAHANG

- 1 Pavillon national
[A-II, D-II]

- 2 Pavillon de beaupré
[D-II]

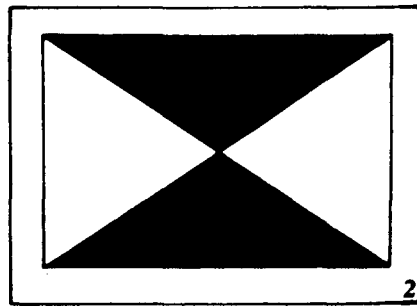
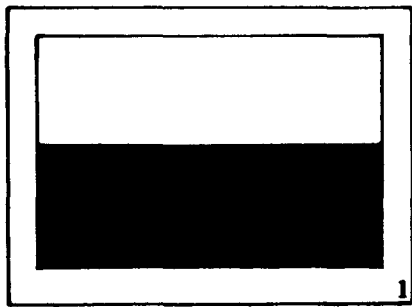
I. ÉTAT DE PÉRAK

- 1 Pavillon national
[A-II, D-II]

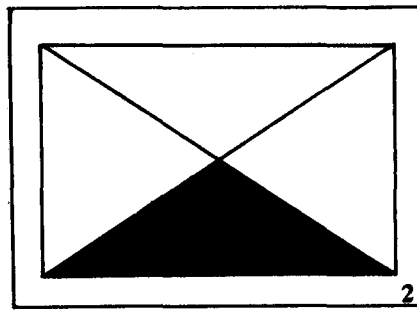
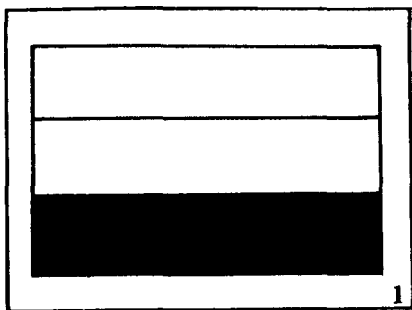
- 2 Pavillon de beaupré
[D-II]

MALAISIE

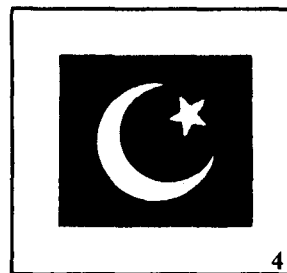
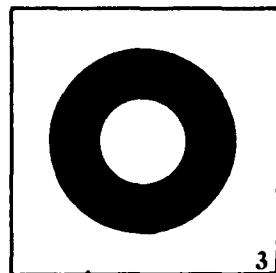
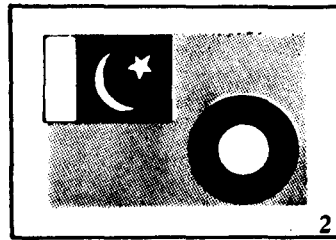
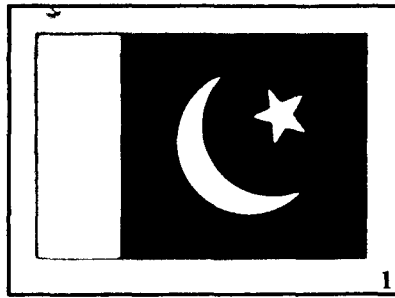
PAHANG



PÉRAK



PAKISTAN



PAKISTAN

[Référence commune : A-III]

1 Pavillon national et de beaupré

Pavillon adopté en 1947 lors de la fondation de l'Etat musulman du Pakistan. La bande blanche représente les minorités du pays et la protection qui leur est accordée. Le reste est le vieux drapeau vert de la Ligue musulmane (le vert étant la couleur traditionnelle de l'Islam et du Prophète et le croissant l'emblème universel de l'Islamisme). C'est le premier ministre Liakhat Ali Khan qui aurait insisté pour que les minorités non islamiques soient représentées.

2 Pavillon de l'aéronautique

3 Marque des aéronefs (ailes et fuselage)

4 Marque de dérive

NOTA. — Les navires de guerre arborent le « White Ensign » et la flamme de la Marine royale britannique.

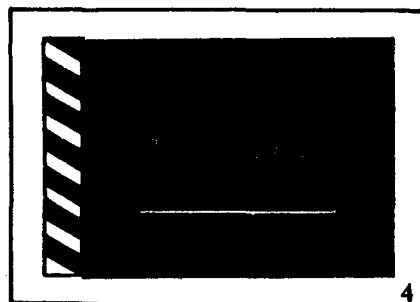
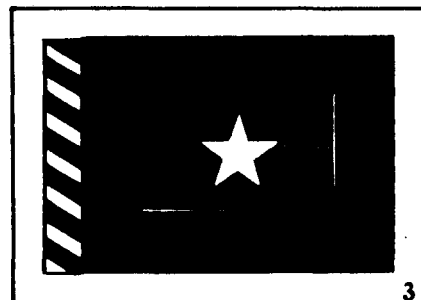
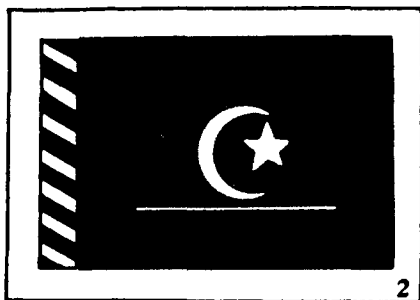
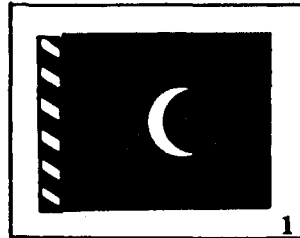
— Les marques de commandement sont celles de la Marine royale.

ÎLES MALDIVES (MALDIVES ISLANDS)

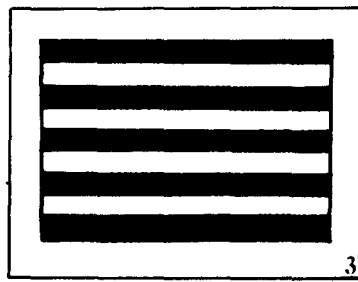
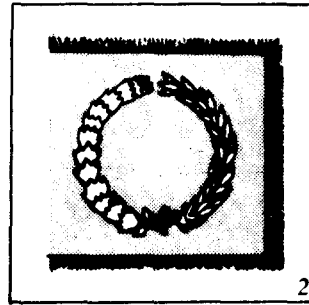
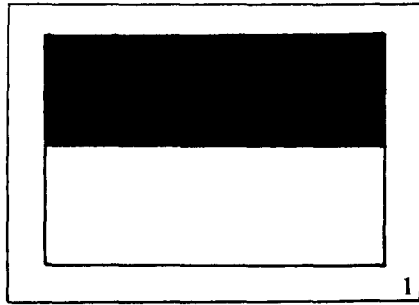
[Référence commune : A-III]

- 1 Pavillon national
- 2 Pavillon du Sultan
- 3 Pavillon des navires du Gouvernement
- 4 Pavillon de la marine marchande

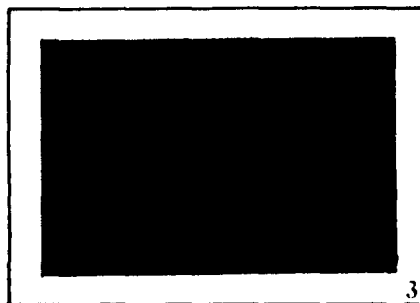
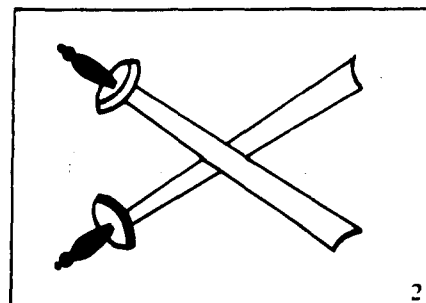
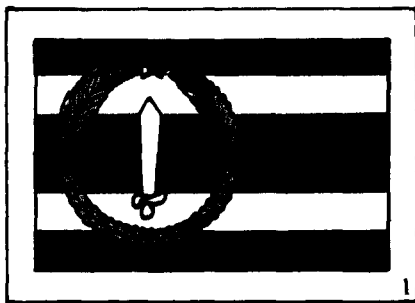
ILES MALDIVES



INDONÉSIE



PAVILLONS PARTICULIERS



RÉPUBLIQUE D'INDONÉSIE

- 1 Pavillon national, des navires de guerre
Pavillon de la marine marchande

Ce pavillon date de 1945. Il aurait été le pavillon des Royaumes javanais hindous du XII^e siècle et notamment de l'Empire Modjopahit entre 800 et 1400 AD. Il apparaît et réapparaît, au cours des siècles, à l'occasion de révoltes contre la Hollande. Depuis 1929 il était l'emblème du « Mouvement national indonésien ».
[A-III]

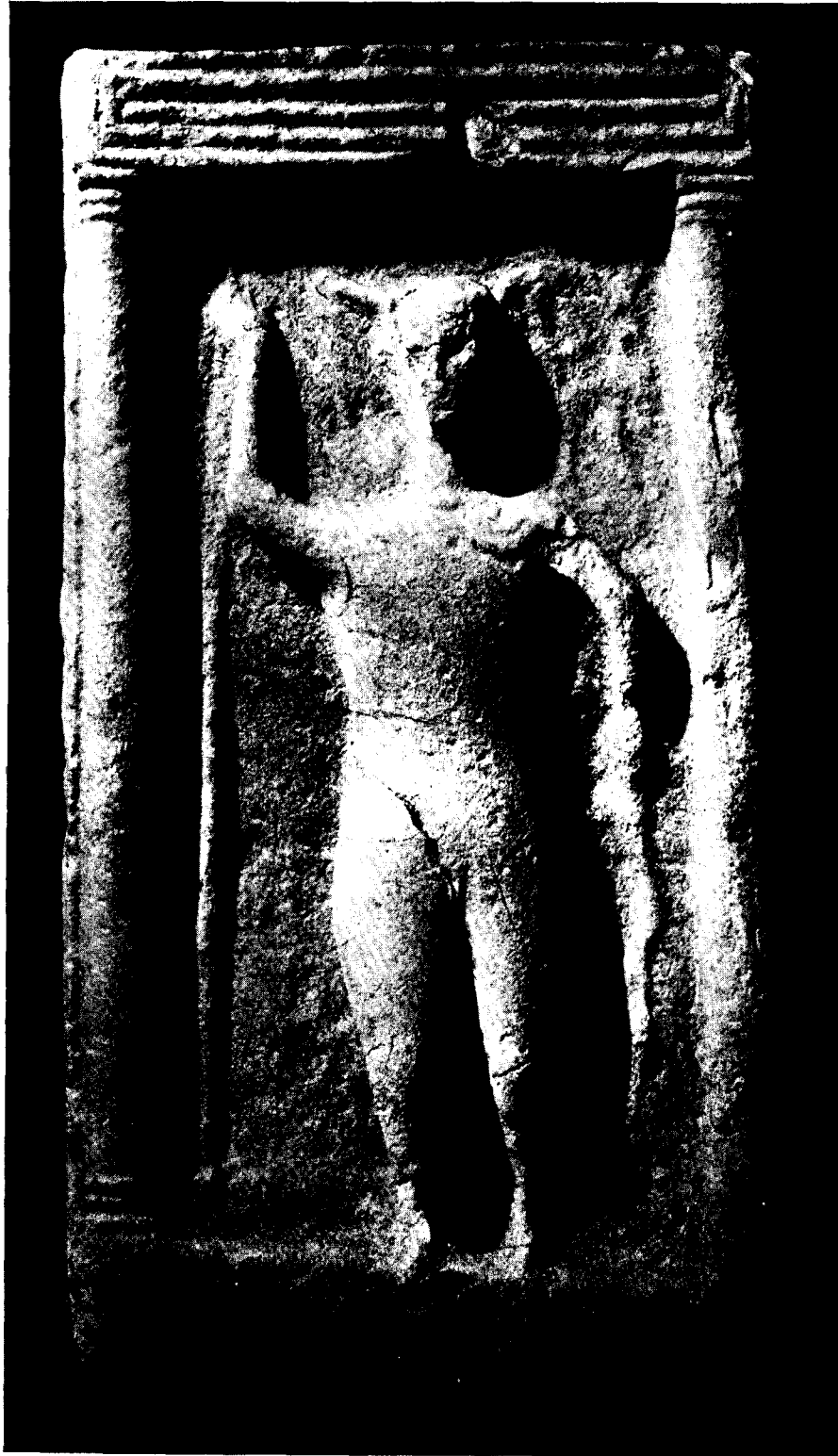
- 2 Pavillon du Président de la République
[A-III]

- 3 Pavillon de beaupré
[A-III]

Marque des aéronefs (ailes et fuselage)
Représentée par un petit pavillon national.
[A-III]

ANCIENS PAVILLONS PARTICULIERS D'INDONÉSIE

- 1 Pavillon de Batavia dans l'île de Java (XVIII^e siècle)
[B-I, B-IV]
- 2 Pavillon de Bantam dans l'île de Java (XVIII^e siècle)
[B-I, B-IV]
- 3 Pavillon des Îles Moluques (XIX^e siècle)
[B-II, B-IV]



11076

LE DIEU AU CHEF CORNU DE BANASA

C'est par centaines que l'on compte les stèles votives qui attestent à Volubilis la vitalité des cultes indigènes (1). Par contre, les chantiers de Banasa n'ont jusqu'à maintenant livré qu'une seule stèle qui, en dépit de l'originalité de ce qu'elle représente — un personnage au chef cornu — s'apparente à celles de Volubilis.

Elle provient du quartier méridional de la ville et a été exhumée pendant la campagne de 1953-1954 dans des conditions que nous ignorons (2). Elle se présente sous la forme d'un parallélépipède (3) pris dans une pierre jaunâtre, peu résistante, au grain moyen, qui ressemble beaucoup aux marnes qui ont donné tant de stèles au « Temple B » de Volubilis. Soigneusement dressées, les faces postérieure, latérales, supérieure et inférieure n'offrent rien de remarquable (en particulier, ni inscriptions, ni traces de scellement ou d'encastrement). L'effort de l'imagier s'est exclusivement consacré à mettre en œuvre la face antérieure. On y voit un personnage debout entre deux colonnes (dont les bases et les chapiteaux sont soulignés d'un double tore) qui supportent une « architrave » décorée de cinq bandes horizontales évoquant une sorte de caissonnage. Les jambes de la figurine s'engagent dans le sol, les pieds sont inexistantes (4). Le tout est traité en assez fort relief (5). Le personnage est debout et à peu près nu. Ses membres inférieurs, vigoureusement modelés, se terminent par des jambes très grêles (6). Les bras sont minces, mais plus courts. Le droit tient, soulevé et

(1) voir — à paraître — mes recherches sur « les stèles du Temple B de Volubilis ».

(2) Elle est aujourd'hui déposée à Rabat, au Musée Louis-Chatelain, rez-de-chaussée, deuxième vitrine à gauche ; elle porte deux cotes d'inventaire : P 19 et B 675.

(3) dimensions extrêmes : hauteur 32,5 à 33 cm — largeur 17 cm — épaisseur 7 à 8 cm.

(4) cet engagement indique peut-être un culte de caractère chthonien (voir les stèles du Temple B).

(5) saillie de 1,3 à 2,4 cm sur le champ délimité par les colonnes et l'architrave ; dimensions de ce champ : hauteur 26 à 27 cm — largeur 13 cm — profondeur 1,3 à 1,8 cm — la figurine est donc en saillie par rapport à l'encadrement de la face antérieure de la stèle.

(6) on retrouve le même corps fuselé, mais avec moins de raideur, sur certaines terres-cuites africaines : du Coudray de la Blanchère et P. Gauckler : Catalogue du Musée Alaoui, I, 1897, pl. XXX nos 14, 27, 29, 35, 38, 41 et pl. XXXI n° 52.

vertical, un objet long et mince qui ressemble à un bâton. Le gauche pend verticalement à hauteur de la taille et se prolonge par un objet sinueux qui touche presque le sol. Sur l'épaule une draperie est rendue par deux cercles concentriques. Le cou est long, grêle et raide. La tête, grossièrement trapézoïdale, est amincie au menton ; le front, élargi, porte deux appendices obliques qui évoquent des cornes. Les traits du visage sont esquissés par de fines incisions.

Le tout est presque intact. Une éraflure touche presque en son milieu le bord inférieur du caisson de l'architrave. La corne gauche est moins apparente que l'autre (mais il s'agit de l'usure naturelle de la pierre). Une fissure intéresse le côté droit du visage. Une autre, de la hanche à l'aîne, sépare la cuisse droite du corps. Elle empêche de reconnaître formellement le sexe de la figurine qui paraît pourtant masculine (carrure et faible développement de la poitrine). La partie inférieure de la jambe droite fait défaut. Aucune de ces altérations ne paraît avoir été volontaire.

La facture générale est simple, mais relativement soignée : rien ne rappelle la hâte barbare que trahit l'exécution de trop nombreuses stèles de Volubilis (7). Le matériau employé — une pierre facile à mettre en œuvre mais dont le grain serré donne une certaine netteté aux reliefs — la décoration qui représente un édifice et même certaines défaillances artistiques (8) permettent de rapprocher la stèle de Banasa des milliers de monuments de même type et de travail indigène trouvés en Afrique Mineure.

Essai d'interprétation :

Le décor. — Les colonnes et leur architrave peuvent aussi bien figurer une niche qui abriterait une statue de culte qu'un sanctuaire devant lequel se tiendrait un orant. La stèle est rectangulaire (9), le toit de l'édicule (ou de la niche) est donc plat. L'absence de fronton peut trahir une influence

(7) d'abord dessinée, la représentation a ensuite été dégagée par défonçage vigoureux du champ sur lequel elle s'enlève ; ensuite, ses contours ont été soigneusement arrondis. Nous avons rencontré cette technique à Volubilis.

(8) manque de proportion entre les membres inférieurs, solidement campés, et les bras dessinés comme de longs rubans grossièrement renflés à leur extrémité (figuration des mains).

(9) aucune stèle de ce type n'apparaît dans le recueil de planches de G. Charles-Picard : Catalogue du Musée Alaoui, Nouvelle série, collections puniques, t. I, planches, Tunis, s.d.

architecturale africaine ⁽¹⁰⁾ ; elle évoque plus simplement un baldaquin dont le toit ou le ciel serait aplati ⁽¹¹⁾. Le linteau horizontal reposant sur ses deux colonnes rappelle les « naoi » de style égyptisant de nombreuses stèles puniques ⁽¹²⁾. Les colonnes, aux bases et aux chapiteaux soulignés d'un double tore, sont de conception moins ancienne ⁽¹³⁾. La cella occupe toute la face antérieure de la stèle, dont elle accapare toute la signification rituelle ⁽¹⁴⁾.

La figurine. — Elle peut être un dévot ou un dieu. Bien que ni son attitude ni son vêtement ne soient ceux des orants néopuniques ⁽¹⁵⁾, le personnage cornu rappelle — aux deux détails près des cornes et de l'objet sinueux prolongeant le bras gauche — certaines figurines des stèles de Volubilis ⁽¹⁶⁾.

Mais rien n'empêche, non plus, qu'il représente une divinité — qu'il serait impossible d'identifier, faute de détails caractéristiques. L'absence d'inscription ajoute à la difficulté. Au hasard de quelques rapprochements, il n'est guère possible que de hasarder les suppositions suivantes :

— rejeté en boule sur l'épaule, le vêtement rappelle certaines figurations de Mercure ⁽¹⁷⁾ ; mais si, à la rigueur la représentation maladroitement des ailes du pétase ⁽¹⁸⁾ ressemble à des cornes plantées dans la chevelure,

(10) A. Lézine : architecture punique - Recueil de documents. Publications de l'Université de Tunis, Faculté des Lettres, 1^{re} série, vol. V, Paris, s.d., pp. 28-29.

(11) A. Lézine, *op. cit.*, p. 29, n. 20.

(12) G. Charles-Picard, *op. cit.*, pp. 108 et s. ; fig. Cb 255 et s.

(13) A. Lézine, *op. cit.*, p. 63.

(14) Certaines stèles puniques, de grandes dimensions, offrent des cellae au décor très riche. Mais d'autres thèmes religieux accompagnent la représentation du lieu de culte qui s'intègre dans une symbolique dont elle n'est qu'un élément. Sur la stèle de Banasa au contraire la cella est l'essentiel. Voir les stèles puniques très richement décorées dans G. Charles-Picard, *op. cit.*, Cb 965 à 974 — des cellae plus simples, *ibid.*, Cb 963, 982, 985, 990 ; une cella déterminée par des colonnes (ou des pilastres), Cb 945. A Volubilis, lorsqu'elles figurent, les cellae occupent toute la face antérieure des stèles : nouvelle analogie avec la stèle de Banasa.

(15) qui sont vêtus de longues robes (G. Charles-Picard, *op. cit.*, Cb 1, 4, 5, 53, 55, 57, 58, 61, 63, 64, 65) et élèvent souvent la main droite en signe de prière ou d'adoration, la gauche serrant sur la poitrine une cassolette (*ibid.*, Cb 1, 2, 56, 60, 58, 68, 69, 91, 95, 96, 98, 99) ou un vase (Cb 92).

(16) même disposition des bras, même engagement des pieds, même nudité que l'on peut considérer comme rituelle, même long bâton.

(17) E. Espérandieu, Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine, t. II, 1908, n° 1263.

(18) E. Espérandieu, *op. cit.*, t. VIII, 1922, n° 6009.

l'absence des attributs caractéristiques d'Hermès ⁽¹⁹⁾ oblige à renoncer à cette hypothèse. La divinité de Banasa ne relève pas du Panthéon classique ⁽²⁰⁾ ; ses cornes nous ramènent dans un autre monde : celui des divinités indigènes de l'Afrique ;

— on connaît des divinités berbères figurées par des idoles qui portent des cornes de bélier enroulées sur elles-mêmes, la pointe dirigée vers le bas ⁽²¹⁾. Ici, au contraire, les cornes pointent obliquement, à la façon de celles des bovidés ⁽²²⁾. Les cornes de bélier peuvent caractériser le dieu libyque Gurzil, fils d'Ammon et d'une génisse ⁽²³⁾. Mais Gurzil est également, parfois, incarné par un taureau ⁽²⁴⁾, il n'est donc pas impossible, a priori, qu'il ait pu être sur une stèle représenté par une silhouette portant des cornes plantées obliquement à la façon de celles des taureaux ⁽²⁵⁾. Or les tribus Louata qui révéraient Gurzil ⁽²⁶⁾ auraient donné leur nom à la Libye avant de glisser plus tard vers l'Ouest et atteindre l'Océan ⁽²⁷⁾. L'élevage des bovidés était déjà prospère dans l'Afrique du Nord antique ⁽²⁸⁾ et l'on sait quelle place ces animaux tiennent dans la religion populaire du Moghreb d'aujourd'hui ⁽²⁹⁾. Pour ces deux raisons, rien ne s'oppose à

(19) coq, bouc, tortue, caducée et bourse : E. Espérandieu, *op. cit.*, t. III, 1910, n° 2029, et t. IV, 1911, n° 322.

(20) on a cherché en vain un type qui pût lui être comparé dans E. Espérandieu, *op. cit.*, t. I à XIV, et dans S. Reinach, *Répertoire...*, t. I à V.

(21) A. Berbrugger, livret de la bibliothèque et du musée d'Alger, *Revue Africaine*, 1859-1860, pp. 105-118 (en particulier, p. 110), *ibid.*, 1857-1858, p. 368-371 : notice sur un autel aux dieux maurétaniens récemment découvert à Cherchel. Les deux articles sont peu explicites ; ils paraissent pourtant concerner deux idoles distinctes, l'une venant de Cherchel, l'autre du « Vieil-Azreu » (Saint-Leu).

(22) sur la signification magique de l'animal cornu, voir A. de Miranda, *Magia et religión del toro norte-africano*, *Archivo Español de Arqueología*, XXVII, 1954, n° 89-90, p. 3-44.

(23) Corippus, *Iohannidos seu de bellis libycis*, ed M. Petschenig, Berlin 1886, I, II, v. 108-111.

(24) celui que les tribus Louata lâchent sur les romains au plus fort du combat : Corripus, *op. cit.*, I, V, v. 22-26. Les idoles représentant Gurzil sous la forme d'un taureau et que leur grand prêtre n'a pu sauver (Corripus, *op. cit.*, I, V, v. 494-495) sont jetées au feu par les Romains victorieux (Corripus, *op. cit.*, I, II, v. 404-407).

(25) sur la religion des taureaux divins en Afrique, voir le vieil article de H. Tauxier, *Revue Africaine*, XXI, 1877, p. 183-197.

(26) la Bible les appelle « gens du pays de Loub » (Ezéchiel XXX, 5 — Chroniques, II, XII, 3 (trad. E. Dhorme, « La Pléiade », 1956-1959).

(27) Jean Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. A. Epaulard, Paris 1956, t. II, p. 454, n° 171. Pour Ibn Khaldoun (*Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Alger 1852, t. I, p. 241) les Louata auraient gagné un pays dit « Sous ». Une agglomération du nom de Louata a existé, près de Fès, jusqu'au milieu du XI^e siècle.

(28) L. Joleaud, *Etudes de géographie zoologique sur la Berbérie*, II, les bovidés, *Revue Africaine*, 1918, pp. 161-214.

(29) en particulier dans les sacrifices : voir E. Dermenghem, *le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Paris 1954, p. 153.

ce que Gurzil ait été révééré en Tingitane. Bien qu'il ne soit nulle part désigné par son nom, Gurzil fait partie des divinités locales qui étaient encore invoquées au temps des Romains (30). Il participe donc à leur caractère protecteur et poliade (31) ; on l'invoque donc — en les invoquant — pour le succès d'une campagne (32) ou le salut d'un empereur (33). Les dévots sont souvent des militaires (34), mais on y rencontre de grands personnages : un haut dignitaire (35) et même un gouverneur de la Césarienne (36). Gurzil paraît donc avoir eu en commun avec les « dii mauri » un aspect tutélaire et militaire. Cette vocation salvatrice et guerrière est-elle rappelée par le « bâton » que brandit la main droite, et qui peut schématiser aussi bien une lance qu'un thyrses ? Le port du manteau, agrafé et roulé sur l'épaule a de son côté un tour très militaire.

Si le « dieu » de Banasa est bien Gurzil, la stèle représenterait donc le fils — ou une hypostase — de l'Ammon libyque. Les Banasitains auraient donc révééré une divinité extrêmement puissante et autant dire fondamentale, qui aurait incarné les plus remuants des peuples nomades du Nord de l'Afrique en même temps que le sentiment confus d'une « légitimité » que, faute de terme plus approprié, nous pouvons appeler « nationale » (37).

S'il n'est pas Gurzil, il peut plus modestement représenter un numen local adoré par des fidèles peu instruits ou illettrés (38) qui n'auraient pas éprouvé la nécessité de définir ni de désigner clairement leur divinité topique.

— L'étrange silhouette cornue peut donc se rapprocher de Gurzil. Mais elle évoque aussi le thème légendaire si répandu aujourd'hui encore dans les pays d'Islam du « héros aux deux cornes » (39) que le Coran (40) et d'in-

(30) S. Gsell. Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, t. VI, Paris 1927, p. 135.

(31) CIL VIII 8435 : « dieux maures » associés au génie local — CIL VIII 20251 : « dieux maures conservateurs » accompagnant les « genii » du lieu.

(32) CIL VIII 2641, 21486.

(33) CIL VIII 2638.

(34) CIL VIII 2638, 2639, 21720.

(35) un préfet de la flotte de Germanie : CIL VIII 9322.

(36) CIL VIII 21486.

(37) retenir les prétentions du roi numide Iarbas à descendre de Gurzil par la nymphe Garamantis (A. Berbrugger, art. cit., p. 110).

(38) on peut dans ce sens interpréter le caractère anépigraphique de la stèle.

(39) le « dhu'l kornain ».

(40) XVIII, 82 et s.

nombrables traditions populaires identifient avec Alexandre le Grand ⁽⁴¹⁾. Ce surnom peut désigner les « cornes » (mieux les loupes ou les excroissances sur le front) que la tradition attribue au roi de Macédoine ⁽⁴²⁾. Mais il peut avoir aussi un sens symbolique et faire allusion à la dualité philosophique qui pèse sur la vie du héros : né de deux familles d'égal lignage, il aurait reçu le don de la connaissance intérieure et extérieure avant de gagner les régions de la lumière et des ténèbres ⁽⁴³⁾ et de régner sur « les deux extrémités du monde » ⁽⁴⁴⁾. Or la Tingitane est aux bords de l'Océan qui sépare le monde des vivants du séjour des morts et Banasa se trouve pratiquement rejeté à l'extrémité occidentale de l'Oïkoumène, aux confins de ces pays « de l'ombre et de la lumière » que le Conquérant aurait visités. Cette coïncidence géographique et mythographique devait être signalée ⁽⁴⁵⁾.

Le « bâton » tenu verticalement évoque le thyrses que figurent tant de stèles de tradition néopunique (en particulier dans la série de celles du Temple B de Volubilis). Il n'est pas possible de lui attribuer une signification rituelle plus précise.

L'objet sinueux qui prolonge le bras gauche de la figurine peut représenter un serpent. Il est tenu à gauche, donc du côté qui s'apparente au

(41) voir Encyclopédie de l'Islam, 1^{re} édit., 1913, t. I, art. « dhu'l kornain ». On rappelle que la « Montagne aux Deux Cornes » (djebel Bou Kornein) qui domine la plaine de Carthage abritait le sanctuaire de Saturne Balcaranensis (J. Toutain, le sanctuaire de Saturne Balcaranensis au djebel Bou Kornein — Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, 1892, p. 3-124).

(42) Encyclopédie de l'Islam, art. cit. — R. Basset : Mille et un contes arabes, t. II, Paris 1926, pp. 258-259 : « les cornes d'Alexandre étaient dissimulées sous un turban, le premier qu'on connût (2^e partie, conte 34).

(43) Masoudi : Les Prairies d'or, II, pp. 248-249 (citées par Encyclopédie de l'Islam, art. cit.) — Le Coran (xviii, 84) dit que Dhu'l Kornein « marcha jusqu'au couchant du soleil ; il vit le soleil se coucher dans une fontaine boueuse » (trad. Kasimirski, Paris, 1909, pp. 238-239. Arrivé aux bords de l'Océan, lors de la première occupation du Maroc par les musulmans, Sidi Okba aurait regretté de ne pouvoir pour cela gagner « le royaume de Dhu'l Kornein » (cité par En Nouaïri, § 6, Journal Asiatique, t. XI, 3^e série, 1859, p. 125, et par H. Fournel : les Berbers, t. I, Paris 1875, p. 173, n° 5).

(44) R. Basset, *op. cit.*, t. III, Paris 1927, p. 137-138, conte n° 87 (« naissance d'el Iskander et de Khaddir »).

(45) sans prétendre rappeler le contenu du cycle légendaire qui s'est développé autour d'Alexandre en terre maghrébine, on sait que l'« Homme aux deux cornes » est le patron des eaux souterraines dans les oasis du Sahara (L. Joleaud, Gravures rupestres et rites de l'eau en Afrique du Nord, Journal de la Société des Africanistes, 1933, p. 197-282).

Des grottes lui sont consacrées au Maroc : il serait enterré en compagnie de « Joseph fils d'Aristote » dans une caverne proche du tombeau de Moulay Bou-Selham, le grand santou du Gharb marocain (H. Basset, Le culte des grottes au Maroc, Alger 1920, p. 29).

Ce caractère chthonien que la tradition postérieure reconnaît au héros est peut-être annoncé, sur la stèle de Banasa, par le serpent que le « dieu cornu » tient au bout de son bras gauche.

monde de l'obscurité, de la nuit, de la mort, des esprits infernaux, des cultes chthoniens (46). Le serpent figure assez souvent sur les monuments religieux de l'Afrique romaine (47), mais on ne peut prouver qu'il se rapporte uniquement à des cultes indigènes : il paraît plutôt se rattacher à des survivances d'origine punique (48). Les anciens connaissaient bien les reptiles d'Afrique du Nord (49) et colportaient sur leur compte des histoires fantastiques (50) qui furent plus tard reprises — et amplifiées — par les traditions berbères et arabes. Aujourd'hui les légendes maghrébines sont intarissables sur ce sujet (51). En soi, le « serpent » de la stèle de Banasa n'a donc pas de signification religieuse bien définie. Mais rapproché de Dhu'l Kornain, il rappelle brusquement qu'il fut intimement associé aux épisodes fondamentaux de la vie d'Alexandre : sa naissance et sa consultation de l'oracle de Siouah. Le Conquérant, à en croire Plutarque (52) aurait été le fils de Zeus qui pour s'approcher d'Olympias aurait pris la forme d'un serpent. Plus tard, sur la route du sanctuaire d'Ammon, le roi aurait été guidé par des serpents miraculeusement surgis du désert (53). De plus nous savons qu'Olympias était une fervente dévote de Dionysos et qu'elle ne répugnait pas à participer aux orgies bachiques en compagnies de serpents sacrés qui... « s'enroulaient autour des thyrses » (54). Sur la stèle, le « serpent » semble se débattre, comme pour échapper à la main qui le retient. Or, au III^e siècle après J.C. Dionysos étant assimilé à Saba-

(46) W. Deonna, Les cornes gauches des autels de Dréros et de Délos, *Revue des Etudes anciennes*, 1940 pp. 111-126 (en part., pp. 118-119).

(47) Références dans S. Gsell, *op. cit.*, t. IV, Paris 1920, p. 320, n. 7 et p. 321, n. 1 et 2.

(48) S. Gsell, *op. cit.*, t. IV, p. 321. Pour avoir brisé, au début du IV^e s., un serpent de bronze que l'on adorait sur la colline de Tipasa, Sainte Salsa fut condamnée au martyre. Ce serpent pouvait rappeler le vieux culte punique d'Eschmoun (S. Gsell, Tipasa, ville de Maurétanie Césarienne, *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 1894, pp. 291-450, et, en particulier, pp. 310-311). Les serpents figurent souvent parmi les objets religieux trouvés dans les tombeaux de Carthage : Bertholon, *Essai sur la religion des Libyens*, *Revue Tunisienne*, 1910, p. 145.

(49) références dans *Real-Encyclopädie de Pauly et Wissowa*, au mot « schlange ».

(50) les serpents gigantesques du Bagra das (Tite Live, 2, XVIII), les reptiles plus ou moins fabuleux (Pharsale, IX, v. 700-734) ou terribles (*ibid.*, IX, jusqu'au v. 838) de Lucain. Voir C. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. I, Paris 1885, pp. 320-326.

(51) les saints apparaissent souvent sous la forme d'un serpent E. Dermenghem, *op. cit.*, pp. 97-98 ; le serpent est souvent commis à la garde d'un trésor : J. Herber, *Mythes et légendes du Zerhoun*, *Archives Berbères*, 1915, pp. 152-160.

(52) Plutarque, *Vies* : Alexandre (II, éd. Garnier, et IV, éd. Amyot). Ammon s'est présenté à Olympias sous la forme d'un « dragon » (éd. Garnier) ou d'une « serpent » (éd. Amyot).

(53) G. Radet, *Alexandre le Grand*, Paris 1931, p. 119 : Ptolémée rapporte que les animaux surgissant ainsi miraculeusement étaient des serpents, pour d'autres informateurs, c'étaient des corbeaux.

(54) Plutarque, *op. cit.*, Paris, Garnier, p. 134.

zios, le jour de l'initiation aux mystères de ce dieu, un serpent d'or était glissé entre les seins du myste, « on le rattrapait plus bas » (55). A Banasa le serpent, en mouvement, comme s'il glissait verticalement, accompagne une figure pratiquement nue et dont la poitrine est largement découverte. Il y a-t-il souvenir du serpent de Sabazios qui représentait son dieu ? N'oublions pas non plus que les légendes orientales associent fréquemment le serpent aux aventures d'Alexandre (56) et que cet animal est par excellence l'intermédiaire vivant entre le monde terrestre et celui des puissances chthoniennes ou infernales (57).

En conclusion, l'intérêt de la stèle de Banasa est réel. En la présentant on a posé plus de problèmes que l'on espérait en résoudre. Pourquoi aucune autre représentation africaine ne lui ressemble-t-elle pas (58) ? Pourquoi, à Banasa même, est-elle isolée ? Qui étaient les dévots qui l'ont modelée, auquel de leurs dieux l'ont-ils consacrée ? Que représentent les « cornes » ? Une coiffure de cérémonie ? Le dieu Gurzil ? Alexandre, « Dhu'l Kornain » (59) ? L'enquête ne serait complète et n'aurait quelque chance d'aboutir qu'à la condition de dépouiller toutes les sources du folklore maghrébin. Car l'histoire des cultes indigènes de l'Afrique punicienne ou romanisée ne s'arrête ni à la ruine de Carthage, ni à l'effacement de Rome, ni même à l'avènement de l'Islam. De toute façon, la stèle « au dieu au chef cornu » présente sous un jour curieux un aspect de l'iconographie de certains cultes locaux de l'Afrique romaine. Provenant d'une région faiblement touchée par les influences venues du dehors, elle confirme ce que nous savions — ou devinions — de la fragilité de l'influence exercée par les maîtres du pays sur des populations qui en réalité leur échappèrent. Puissent un jour de nouvelles découvertes étoffer et consolider cette tentative de mise au point.

Henri MORESTIN

Octobre 1961

(55) R.P. Festugière, Les mystères de Dionysos, Revue Biblique 1935, pp. 336-396 (en part., p. 376).

(56) R. Basset, *op. cit.*, t. I, 1924, p. 79, conte n° 15 : « La conquête du diamant » ; voir aussi Revue des Traditions Populaires, t. XXII, 1907, p. 194.

(57) Real-Encyclopädie, art. cit.

(58) certaines ressemblances (le motif de l'orant (ou de la divinité) debout devant un temple ou une niche) l'apparentent cependant aux traditions des imagiers néo-puniques.

(59) ces hypothèses d'identification ont un point commun : elles évoquent la divinité libyque (donc africaine et de tradition nomade) qu'était « Jupiter » Ammon.

XVII^E CONGRES PREHISTORIQUE DE FRANCE

Le Congrès préhistorique de France, qui s'était réuni à Monaco en 1959 (1), a tenu sa dix-septième session en Bretagne, du 4 au 15 septembre 1961 (2). M.P.R. Giot, maître de recherche au C.N.R.S. et directeur du Laboratoire d'Anthropologie préhistorique de la Faculté des Sciences de Rennes, en fut l'organisateur, aidé de ses collaborateurs habituels, MM. Briard et L'Helgouach ; ils rendirent la session particulièrement intéressante ; grâce à eux, les excursions furent parfaitement organisées, tant dans le domaine scientifique que sur le plan matériel. M.P. Peccatier, secrétaire général adjoint de la Société préhistorique française et du Congrès, mit au service de tous son habituel dévouement.

Le Congrès fut ouvert par une séance solennelle à la Faculté des Sciences de Rennes, le 4 septembre, où furent rappelées les recherches préhistoriques entreprises durant ces dernières années en Bretagne et évoquée la mémoire du maître de la Préhistoire, l'Abbé Breuil, récemment disparu. Les congressistes visitèrent ensuite le Musée de Bretagne qui vient d'être réinstallé de façon remarquable, bien qu'encore incomplète (3). La Bretagne contemporaine est présentée de façon très vivante et agréable ; une exposition conçue spécialement pour le Congrès donne un aperçu de la préhistoire de la région, particulièrement riche pour le Néolithique et l'âge du Bronze. Une des plus belles pièces exposées est certainement la statue-menhir reconstituée du tumulus de Kermène en Guidel (4).

Les séances de travail eurent lieu à Rennes les 5, 6 et 7 septembre et furent surtout consacrées au Néolithique et à l'âge du Bronze. Peu de

(1) SOUVILLE (Georges), *XVII^e Congrès préhistorique de France*. « Hespéris-Tamuda », t. I, 1960, pp. 291-293.

(2) Le Congrès ne s'était plus réuni en Bretagne depuis sa deuxième session de 1906 (Vannes).

(3) Le Musée des Beaux-Arts, dont les riches collections sont également très bien représentées, se trouve dans le même bâtiment que le Musée de Bretagne.

(4) GIOT (P.R.), *Une statue-menhir en Bretagne (ou le mystère archéologique de la femme coupée en morceaux...)* « Bull. de la Soc. préhist. franç. », t. LVII, 1960, pp. 317-339, 9 fig., 1 pl., particulièrement pp. 323-330, fig. 6-8, pl. I.

communications eurent trait à l'Afrique du Nord. Celle de G. Camps, *Essai de classification des monuments protohistoriques nord-africains*, intéresse tout le Maghreb ; après avoir rappelé les principaux modes de classement utilisés, notamment par Letourneux, Pallary et Stéphane Gsell, il propose de définir les principaux types en se basant sur l'architecture, faute de repaires chronologiques valables. Cette classification est d'autant plus utile que la plupart des monuments funéraires européens ne se retrouvent pas en Afrique du Nord, où il en existe au contraire de très particuliers.

Trois études sont spécialement marocaines. G. Souville apporte des *Éléments nouveaux sur les monuments funéraires pré-islamiques du Maroc*, tandis que Jean Malhomme, dans *Morbihan et Grand Atlas, Quelques pétroglyphes communs*, essaie de retrouver en Bretagne certains signes de l'Atlas marocain (5), notamment la crosse, le trait serpentiniforme, le cercle, les demi-cercles concentriques, les « idoles », les lignes ondulées et parallèles, les chevrons, l'« écusson » et la hache plate ; il constate que les signes communs sont assez rares et ne tente pas d'établir des rapprochements hasardeux.

On ne trouve malheureusement pas la même prudence dans les deux communications de Madame Bleton (6), *Description d'un galet historié et utilisé par l'homme préhistorique* et *Etude d'un outil de facture acheuléenne peint et historié*. Malgré leur apparence scientifique, ces deux études n'apportent pas la preuve de la moindre action de l'homme sur ses galets, récoltés par l'auteur à Sidi Abderrahman mais que l'on retrouve en de nombreux autres endroits.

Les 8, 9 et 10 septembre furent occupés par des excursions entre Rennes et Brest, puis autour de Brest (pays de Léon, presqu'île de Crozon et Monts d'Arrée), montrant, à côté des sites naturels célèbres de la Bretagne et de ses monuments classiques (calvaires, enclos paroissiaux notamment), de nombreux monuments mégalithiques : menhirs, dolmens, allées couvertes et tumulus. C'est ainsi qu'a pu être visité le grand cairn de Barnenez (Finis-

(5) MALHOMME (Jean), *Corpus des gravures rupestres du Grand Atlas*. « Publ. du Service des Antiquités du Maroc », fasc. 13, 1959, et 14, sous presse.

(6) Cf. « Hespéris-Tamuda », t. I, 1960, p. 293.

tère) recouvrant onze dolmens à couloir, avec des gravures rappelant celles du Morbihan (7).

Le 11 septembre s'est tenu à Brest le Colloque atlantique où furent présentés différents rapports accompagnés de discussions : S. Piggott, professeur à l'Université d'Edimbourg, sur *les civilisations du Néolithique occidental* (8), G.E. Daniel, professeur à l'Université de Cambridge, sur *les Mégalithes* (9), E. Sangmeister, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brigau sur *la Civilisation campaniforme*, à la suite duquel G. Camps (10) rappela la présence de Campaniforme en Algérie et au Maroc et y signala les récentes découvertes d'objets en bronze (11). On entendit également R.J.C. Atkinson, professeur à l'Université du Pays de Galles, sur *les Tumulus de l'âge du Bronze ancien*, J. Briard, sur *l'Age du bronze de facies atlantique* (12), F.R. Hodson et W. Kimmig, professeur à l'Université de Tübingen, sur *l'Age du Fer de facies atlantique*.

Lors de la séance de clôture du Congrès, il fut décidé, sur la proposition du professeur Balout, Vice-Président du Congrès, de continuer la tradition du colloque atlantique et de réunir de telles assemblées restreintes, à l'échelon régional, national ou international, sur des questions particulières, au cours ou entre les Congrès.

Le Congrès se prolongea, le 12 septembre, par une excursion de Brest à Quimper, au cours de laquelle on put visiter le Musée préhistorique finistérien à Saint-Guérolé. Enfin, deux excursions complémentaires étaient organisées du 13 au 15 septembre, l'une en Bretagne méridionale (Carnac, Locmariaquer, Gavrinis), l'autre en Bretagne intérieure.

Le Congrès n'eut donc qu'un nombre restreint de séances de travail ; mais si les communications furent peu nombreuses, leur intérêt n'en fut pas

(7) GIOT (P.-R.) et L'HELGOUACH (J.), *Le cairn méridional de Barnenez-en-Plouézoc'h (Finistère), campagne de fouilles de 1955*. « Bull. de la Soc. préh. franç. », t. LIII, 1956, pp. 326-333, 6 fig. ; *id.*, *campagne de fouilles de 1956*. « *Ibid.* », t. LIV, 1957, pp. 358-366, 5 fig.

(8) Discussion avec G. Bailloud, J. Arnal, E. Sangmeister, J. L'Helgouach, etc.

(9) Discussion, notamment avec H.T. Waterbolk.

(10) Waterbolk prit également part à la discussion.

(11) Les gravures rupestres du Haut Atlas découvertes par J. Malhomme montrent aussi la présence d'armes en bronze au Maghreb.

(12) Intervention particulièrement intéressante de J. Millotte.

moins grand qu'à l'ordinaire ; au contraire, elles eurent l'avantage d'être orientées sur des questions voisines, questions qui furent largement débattues au Colloque atlantique. Les excursions, nombreuses et variées, permirent de connaître ou de redécouvrir les vestiges de la Protohistoire bretonne au milieu de monuments plus récents, mais très attachants comme la nature qui porte les uns et les autres.

Georges SOUVILLE

VI^e CONGRES INTERNATIONAL DES SCIENCES PREHISTORIQUES ET PROTOHISTORIQUES

Du 29 août au 3 septembre 1962 a eu lieu à Rome le VI^e Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques. Le précédent s'était tenu à Hambourg en 1958, le prochain doit se réunir à Prague en 1966.

Le Congrès avait d'abord été préparé par le regretté Baron Alberto-Carlo Blanc dont la disparition causa une immense perte, non seulement à la science italienne mais encore à toute la Préhistoire. A la mort de ce dernier, le P^r M. Pallatino, de l'Université de Rome, avait accepté la présidence du Congrès ; il eut la charge de l'organiser, aidé en cela par le P^r L. Cardini, de l'Institut italien de Paléontologie humaine et de l'Université de Florence, secrétaire général ; ce dernier avait d'ailleurs été l'amical et actif collaborateur du P^r A.C. Blanc. L'accueil des organisateurs italiens fut à la fois amical et efficace. La Baronne Blanc et ses filles furent des hôtes parfaites ; grâce à elles se trouve continuée l'œuvre de celui qui fut l'animateur de la Préhistoire italienne et dont on regrettait tant l'absence.

Le Congrès a tenu ses séances de travail à la Faculté de Lettres et de Philosophie de l'Université de Rome. La chaleur lourde et l'humidité furent les principaux défauts du Congrès. Bien souvent, les congressistes s'échappèrent des salles de communications pour envahir les deux bars installés à la Faculté. Plus de 600 membres titulaires et de 220 membres associés,

appartenant à 50 pays différents, étaient inscrits ; G. Souville y représentait officiellement le Rectorat de l'Université Marocaine et le Centre Universitaire de la Recherche Scientifique.

Les travaux scientifiques consistaient en 277 rapports généraux et communications, répartis en huit sections : problèmes généraux, méthodologie, problèmes techniques ; rapports entre la préhistoire et les sciences naturelles ; rapports entre la préhistoire et la linguistique et les traditions historiques et ethnologiques — Paléolithique et Mésolithique — Néolithique — Age du Bronze — Age du Fer — Préhistoire et protohistoire des continents extra-européens (hors des limites du Monde ancien) — Anthropologie préhistorique — Problèmes de l'Art préhistorique et protohistorique.

Dans chacune des sections, une ou plusieurs personnalités scientifiques avaient été chargées de préparer un rapport ; l'ensemble de ces travaux fut réuni en un volume formant le tome I des Actes. Si, dans la plupart des cas, les Actes des Congrès attendent plusieurs années avant de paraître, nous avons eu ici un premier volume de 360 pages. Outre cet effort remarquable, cette innovation représente une notable amélioration dans la méthode de travail du Congrès. Grâce à ces rapports, parus avant la session, il a été possible aux spécialistes de discuter sur des bases solides. Malheureusement, aucun d'entre eux n'intéressait la préhistoire nord-africaine, mais plusieurs communications lui furent consacrées, notamment celle de M^{me} Camps-Fabrer, *Nouvelles représentations animales dans l'art mobilier préhistorique d'Afrique du Nord* (sur os, tests d'œufs d'autruche, pierre et poteries, elles concernent surtout l'Algérie et la Tunisie ; mais l'auteur cite également la pierre gravée de Tatoralt représentant un Eléphant), et celle de G. Camps, *Les recherches protohistoriques en Afrique du Nord de 1952 à 1962* (où l'auteur fait état des progrès réalisés en Anthropologie et en Archéologie, grâce aux nouvelles fouilles néolithiques, protohistoriques et puniques ; en Berbérie occidentale, on peut désormais affirmer l'existence de relations avec la Péninsule ibérique dès le Néolithique et le Chalcolithique et reconnaître l'existence d'un âge du bronze). La seule communication intéressant directement le Maroc est celle de G. Souville : *Recherches sur l'existence d'un âge du Bronze au Maroc* ; l'auteur, à la lumière de documents anciens, mal ou insuffisamment interprétés, ou de découvertes récentes (objets de métal, céramique campaniforme, gravures rupestres du Haut

Atlas), essaie de démontrer l'existence d'un âge du bronze au Maroc, longtemps niée par les historiens.

Ouvert solennellement au Capitole en présence des Présidents du Sénat, de la Chambre des Députés et du Conseil des Ministres, le Congrès fut gratifié d'une audience particulière de S.S. le Pape Jean XXIII, à Castel Gandolfo. Plusieurs manifestations scientifiques et culturelles eurent lieu durant la session : inauguration des Musées documentaires et archéologiques de l'Université, nouvelle présentation du Musée préhistorique du Latium, ainsi qu'une Exposition de la photographie aérienne au Service de la Préhistoire. Des visites de nuit du Musée étrusque de la Villa Giulia et des Musées du Capitole furent organisées, ainsi qu'une réception à l'Université, une représentation des Ballets de Rome à la Villa Giulia. Enfin, la visite de l'imposante Villa Hadriana fut suivie d'une très agréable réception dans le cadre célèbre des jardins illuminés et des grandes eaux de la Villa d'Este à Tivoli.

Plusieurs excursions eurent lieu avant le Congrès (Sicile, Italie adriatique et méridionale), durant (Latium) et après la session (Nord de l'Italie).

Parallèlement aux séances de travail du Congrès se réunit le Conseil permanent de l'Union internationale des Sciences préhistoriques et protohistoriques (le Maroc y est représenté par le P^r M. Tarradell et M.G. Souville). Le Conseil, outre les questions administratives et financières habituelles, eut à examiner l'état des publications préhistoriques de caractère international patronnées par l'Union : *Inventaria Archaeologica*, *Glossarium Archaeologicum*, *Bibliographie de l'âge de la pierre taillée*^o; il a été enfin décidé de créer un Comité pour la préparation d'un Atlas archéologique du Monde.

Georges SOUVILLE

COMPTES RENDUS DES SEANCES MENSUELLES
DE LA FACULTE DES LETTRES DE RABAT

SÉANCE DU 11 JANVIER 1961

M. Germain AYACHE. — *Compte rendu du XXV^e Congrès des Orientalistes tenu à Moscou en août 1960.*

M. Ayache a conclu son exposé dans les termes suivants :

« En somme, si je devais caractériser l'orientalisme soviétique par référence à celui que nous connaissons, je dirais que loin de viser au détachement et à la sérénité, il se propose des problèmes pratiques, actuels, aux implications forcément politiques. Et cette conception qui était, ne l'oublions pas, celle de la délégation invitante, n'a pas manqué de donner au congrès de Moscou, une marque particulière.

*
* *

Mais la question qui se pose, c'est de savoir si cette marque s'effacera dans l'avenir ou si, au contraire, elle ne s'installera pas ? Certains autres traits du congrès de Moscou permettent peut-être d'entrevoir le sens de l'évolution.

L'un de ces traits, c'est la participation abondante aux travaux du congrès, de délégués africains et asiatiques. Il ne m'a pas été possible de comparer avec les congrès antérieurs, auxquels je n'assistais pas. Mais ces délégués venus des pays qui font l'objet de l'orientalisme m'ont semblé particulièrement nombreux. Autrefois — c'est la logique même — les orientalistes étaient tous des occidentaux, de même qu'à l'origine, et jusqu'à saint Paul, pour être chrétien, il fallait être juif. J'ignore si un jour les orientaux tiendront à Pékin ou à New Delhi des congrès d'occidentalistes. Mais pour le moment, voici qu'eux, les orientaux, d'objets qu'ils étaient de l'orientalisme, en deviennent des sujets, ou plutôt, tout en en demeurant l'objet ils en deviennent aussi les sujets. Pour parler en langage plus humain, tandis que les problèmes de l'orient étaient autrefois pensés avant tout par les occidentaux, voici qu'ils sont aujourd'hui pensés par les orientaux eux-mêmes.

Et il ne fait aucun doute que cette circonstance aura des effets sur l'orientalisme traditionnel, sur son extension, sur ses problèmes, sur son optique.

En ce qui concerne les problèmes traités, il est possible de constater dans les travaux de Moscou et justement de la part des délégués orientaux, une tendance à traiter des sujets économiques, sociaux, politiques, et, en littérature, de questions contemporaines.

En ce qui concerne l'extension, le concept d'orientalisme semble purement et simplement s'ajuster désormais à la notion de « groupement afro-asiatique ». Quand je vous parlais à l'instant de délégués orientaux, je pensais autant à ceux de l'Angola, du Cameroun ou du Sénégal qu'à ceux de l'Inde ou de l'Égypte.

En ce qui concerne enfin l'optique, il n'y a qu'à voir l'évolution qui s'est produite ces derniers mois à l'O.N.U. pour imaginer celle dont le Congrès de Moscou est peut-être le point de départ.

De même que l'O.N.U. voit s'affronter des conceptions politiques antagonistes, les assises de l'orientalisme verront peut-être s'affronter des idéologies antagonistes : celle du colonisé d'aujourd'hui ou d'hier contre le maître blanc présent ou passé.

Je mentirais d'ailleurs si je disais que les Soviétiques ont essayé de contrarier ce mouvement. Déjà, dans son discours à la séance inaugurale, M. Mikoyan avait lancé des salves nourries contre l'impérialisme. Mais à la séance de clôture également, le Président du Congrès, tirant les leçons du travail accompli, proposa, pour l'avenir, une méthode nouvelle : au lieu que chacun vienne parler vingt minutes sur un sujet de son choix, ce qui aboutit à une poussière de résultats disparates, il vaut mieux, déclara-t-il, qu'une ou deux questions, répondant à la conjoncture présente, soient proposées à la réflexion des congressistes. Qu'un mémoire sur ces questions soit adressé à chacun d'entre eux avant le congrès. Ainsi tous les congressistes viendront apporter leur contribution à la discussion du ou des problèmes fondamentaux choisis.

Cette méthode, il est difficile d'en contester la supériorité, sur la méthode traditionnelle. Mais il est clair qu'elle risque d'attiser le conflit idéologique dont je parlais à l'instant.

D'ailleurs, au cours même du XXV^e Congrès, les prodromes de ce conflit ont pu être perçus. notamment quand il s'est agi de fixer le lieu du congrès suivant. Les Égyptiens avaient proposé le Caire. Les Occidentaux proposaient New-York ou Madrid. Vent d'Est ou Vent d'Ouest ?

Les deux tendances déjà s'affrontaient et il leur fut impossible de s'entendre jusqu'à ce qu'une nouvelle candidature fût proposée, celle de l'Inde. Le choix de New-Delhi fut en définitive ratifié à l'unanimité moins une voix, par l'assemblée générale. Mais New-Delhi c'est l'Orient, ce sont les Afro-asiatiques, et le vote, bien qu'unanime, ne dissimule pas ce fait nouveau : c'est que l'orientalisme échappe maintenant à l'occident et il est assez douteux qu'il y revienne. Le congrès de Moscou aurait alors été le premier temps de ce changement. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ?

Je laisse à chacun d'entre vous le soin d'en décider.

M Jean-Louis MIÈGE. — *Compte rendu du XII^e Congrès international des Sciences historiques de Stockholm (août 1960).*

SÉANCE DU 8 FÉVRIER 1961

Mlle JOUIN. — *Essai de folklore comparé. Parallélisme entre certaines croyances et coutumes populaires marocaines et européennes.*

M. Paul BERTHIER. — *Présentation d'un film sur les recherches, au Maroc, sur la canne à sucre.*

Le 8 février 1961 le cinéma a fait pour la première fois son apparition aux séances mensuelles de la Faculté des Lettres. La revue Hespéris-Tamuda a cru pouvoir marquer cette date en publiant, à titre de compte rendu de cette séance exceptionnelle :

a) La présentation assez étendue faite par son promoteur M. P. Berthier, chargé de recherches au C.N.R.S. (Paris) ;

b) Le commentaire du film lui-même avec une courte description des différentes séquences.

Les personnes qui seraient intéressées par ce court métrage documentaire pourraient en demander la projection soit à l'Association Marocaine du Cinéma Scientifique (rue Henri Popp à Rabat), soit à M. P. Berthier (Plateau de Bettana à Salé) qui en possède personnellement une copie sonorisée.

A en juger par la discussion qui suivit il semble que l'essai ait été concluant et que ce procédé d'exposition d'une question historique ait, sans difficulté, acquis droit de cité dans le domaine de l'érudition.

Monsieur le Directeur ⁽¹⁾,

Monsieur le Doyen,

Messieurs,

Pour la sixième fois depuis 1955 je me propose de vous parler des anciennes sucreries du Maroc. Preuve de la richesse du sujet, sans doute, mais aussi danger de redites et de monotonie.

Mon projet primitif était de vous rendre compte des deux campagnes de fouilles accomplies au cours de l'année 1960 en mai-juin et octobre-novembre à Chichaoua et à la Zaouïa de Sidi Chiker grâce aux ressources mises à ma disposition par le Service des Monuments Historiques qui fort opportunément (et je tiens à en remercier ici M. Sefrioui) a pris le relai de la Faculté des Lettres qui fut mon premier employeur.

Un léger retard dans le déroulement de mes travaux m'a amené à reporter à plus tard cet exposé. Subordonné à une enquête scientifique actuellement en cours mais qui sera, sans doute, assez longue, je ne compte pas pouvoir en utiliser les résultats avant quelques mois ce qui nous reporte au début de la prochaine année scolaire. Je pense qu'il n'y a, d'ailleurs, pas lieu de le regretter car cela va nous permettre de consacrer la séance d'aujourd'hui à un intermède de caractère plus original et imprévu : la présentation du film cinématographique consacré à ces recherches : « Un épisode de l'histoire de la canne à sucre » — « Les anciennes sucreries du Maroc et leurs réseaux hydrauliques » court métrage de 16 mm, en couleur, et sonorisé d'une durée approximative de 20 minutes, réalisé au cours de l'année 1959 par les soins de l'Association Marocaine du Cinéma Scientifique, avec le concours de la Faculté des Sciences en la personne du réalisateur technique M. Lousteau et du ministère de l'Agriculture qui, en raison de la nature du sujet traité, a bien voulu prendre une partie des frais à sa charge.

La Faculté des Lettres n'est, d'ailleurs, pas à exclure de cette énumération puisque c'est en qualité d'assistant technique auprès d'elle que j'ai, moi-même, dirigé les prises de vue sur le terrain, veillé à leur agencement méthodique et rédigé le commentaire que vous allez entendre dans un instant, mon rôle ayant d'ailleurs, été d'un caractère assez différent de ce qu'en langage de cinéaste on est convenu d'appeler le « conseiller technique ».

(1) S.E. Si Abd el Aziz ben Abdallah, Directeur de l'Enseignement supérieur et de la Recherche au Ministère de l'Éducation nationale.

Qu'il me soit permis ici, d'exprimer ma gratitude à tous les organismes participants et à toutes les personnes qui, à un titre ou à un autre, ont contribué à cette réalisation dans un très sympathique esprit d'équipe et de compréhension

Donc ce document a été réalisé au cours des mois de mai et juin 1959 à l'occasion d'une campagne archéologique se déroulant en partie dans le Souss aux environs de Taroudant et en partie dans la vallée de l'O. Qsob, tribu des Haha, sur les chantiers eux-mêmes, surpris en plein travail sans qu'il ait été nécessaire d'avoir recours à aucune mise en scène artificielle.

Les prises de vue nécessitèrent plusieurs déplacements de M. Lousteau qui, armé de sa caméra, souvent en coup de vent, mais toujours avec le sourire, vint nous rejoindre tantôt à Taroudant, tantôt à Essaouira (Mogador). La campagne terminée, et comme dans toute production cinématographique qui se respecte, les « intérieurs » furent tournés ici même à Rabat dans les sous-sols de la Faculté, à la salle d'ethnographie.

La réalisation technique demanda par la suite d'assez longs délais et beaucoup de travail. L'assemblage des séquences dans leur ordre à la fois logique et, pourquoi ne pas l'avouer, esthétique s'avéra minutieux et délicat. Choix de formules ramassées, la rédaction du commentaire ne présenta pas de difficultés insurmontables ; mais il fallut toute la virtuosité comme speaker de M. Lousteau qui, comme vous le voyez, a tous les talents ! pour accrocher aussi rigoureusement que possible le texte aux images fugitives qu'il avait pour but d'expliquer.

Il fallut, ensuite, faire sa place à la musique de M. Bennis car il y a de la musique ! la doser et expédier le tout à Paris pour les mises au point définitives.

Longue affaire. Le tout fut, cependant, prêt en temps voulu pour être présenté en septembre 1960 au congrès du cinéma scientifique de Prague où, si j'en crois ce qui m'a été rapporté, notre œuvre se trouva quelque peu dépaysée. Elle ne put, m'a-t-on dit, trouver place au sein des commissions, faute, sans doute, d'une commission d'histoire ou à la rigueur d'agronomie et ne put être présentée qu'au festival où je crois, d'ailleurs, qu'elle ne manqua pas de remporter son petit succès, fait peut-être de contraste.

L'histoire est-elle une science ? Il serait trop long ici d'en discuter et cela nous entraînerait trop loin de la canne à sucre. Toujours est-il qu'en projetant aujourd'hui ces images dans le cadre d'une Faculté de Lettres nous les remettons sans doute, à leur vraie place, les restituons à leur public fut-il, comme aujourd'hui, paradoxalement composé en grande partie de techniciens et de scientifiques. On en jugera. Ce que je tiens à dire c'est qu'il

ne s'agit ni d'une fantaisie, ni d'un enfantillage à caractère plus ou moins didactique, ni même d'une « belle histoire » plus ou moins affabulée ou romancée, mais d'une œuvre sérieuse, si non sévère, composée au contact de la réalité archéologique et tenant, ou s'efforçant de tenir, le plus grand compte de l'optique de l'historien et même de l'érudit. Cette optique, et ceci va rappeler à M. Lousteau quelques souvenirs, s'est trouvé parfois en conflit souvent piquant bien que toujours courtois, avec celle, parfaitement respectable du cinéaste. Elle lui a livré un amical combat pied à pied, faisant, par la force des choses, à cette dernière des concessions d'ensemble et de détail, lui en demandant aussi, n'ayant, d'ailleurs, à consentir à rien qui fut susceptible d'entamer son caractère si non de science, du moins de discipline scientifique. Sommes-nous sur ce plan parvenus à des résultats entièrement satisfaisants ? C'est un des points sur lesquels je serais heureux d'avoir, à la fin de cette séance, votre opinion et en particulier celle des historiens patentés. Par le fait que nous utilisons un art qui a toujours beaucoup sacrifié au public n'étions-nous pas exposés à des déformations : grossissements excessifs ou simplifications sommaires. Il serait intéressant de savoir si nous avons réussi à échapper à ces dangers. Dans l'affirmative on pourrait s'enhardir, faire un pas de plus et se demander si ce mode d'exposition qui réunit, par ailleurs, tant d'avantages (n'est-il pas synthétique, vivant, évocateur et coloré ?) peut être considéré comme valable pour traduire, sans trop s'éloigner des normes traditionnelles, un problème bien déterminé d'archéologie ou d'histoire, en l'occurrence, d'ailleurs, très nettement « non-événementielle »

Il me paraît difficile de contester que les résultats concrets de nos investigations n'aient été suffisamment évoqués et révélés tant dans la partie du sujet qui touche à l'hydraulique que dans celle qui concerne l'ancienne technique industrielle : aqueducs, canaux, bassins, bâtiments, tout cela va défiler devant vous. Mais ce n'est pas là, tant s'en faut, tout ce que nous avons cherché à exprimer. Consciemment ou non, nous avons été constamment préoccupés de la méthode et c'est à elle que nous avons, en somme, fait la place la plus large.

Evidemment, beaucoup des gestes que vous allez remarquer sont, en quelque sorte, un peu symboliques. Exécutés par un ouvrier, par un de nos amis topographes, par une mystérieuse main ou par moi-même, ils ont, en général, pour but non de produire un « effet », mais tout bonnement d'attirer l'attention sur un détail caractéristique :

- la cendre des fours,
- les traces de la roue hydraulique,
- les partiteurs,

— les deux petites fiches métalliques retrouvées de part et d'autre du portillon qui fermait l'entrée de l'acqueduc des Ouled Messaoud. Sous cette réserve, c'est bien toute la gamme des moyens d'investigation archéologique qui va vous être présentée dans notre effort pour percer ce petit mystère historique représenté par l'existence de plantations de cannes et d'une industrie sucrière dans l'ancien Maroc.

— Les travaux de fouille, tout d'abord, car nos installations enfouies avec le temps assez profondément dans le sol, avaient besoin d'être dégagées. On voit, en effet voler beaucoup de terre dans ce film sans que cela ne nuise le moins du monde à la netteté et à la qualité des images.

— Les travaux topographiques ensuite, moins couramment utilisés par l'archéologie mais que nous avons pris le plus grand soin de mettre en relief. Ne s'agissait-il pas ici de déterminer le tracé des anciennes séguias ou canaux d'irrigation, la pente des anciens acqueducs générateurs de force motrice par l'intermédiaire des roues hydrauliques.

La chasse aux documents est, en effet, diverse. A quoi bon s'attarder sur la perte d'un dépôt d'archives ou sur son inaccessibilité quand il suffit d'examiner le sol pour y trouver inscrites les traces du passé les plus évocatrices. Aucune pièce d'archive, à mon avis, ne peut avoir plus de sens que la reconnaissance et la matérialisation cartographique d'un canal d'irrigation semblable à la Mehdiya qui, dans une région du Souss aujourd'hui aride, se dessine avec des apparitions parfois spectaculaires sur plus de 50 kilomètres ; ou comme cet acqueduc de l'Oued Ouaar qui triomphe si majestueusement du profond ravin que nos irrigations modernes ne se risquent pas encore à franchir, ou comme le plan détaillé de telle installation après sa fouille exhaustive.

Encore faut-il que le document soit établi et restitué avec toute l'ampleur, l'exactitude et la précision désirables : besogne de philologue confiée ici aux topographes. Et l'on voit la raison de la place que nous leur avons accordée.

Mais nous ne nous sommes pas arrêtés là. Toute cette étude est infiniment redevable au P. J.B. Labat des Frères Prêcheurs, curé d'une paroisse de la Martinique vers la fin du xvii^e siècle, dont le célèbre *Traité de Sucrierie* nous a donné les moyens d'interpréter une grande partie des vestiges industriels retrouvés dans les fouilles et, en particulier, les poteries. En nous donnant la recette du « sucre terré », il nous a permis d'en comprendre l'utilisation et par là même de percer un autre petit mystère, celui des origines d'un objet populaire entre tous au Maroc : le pain de sucre. Nous avons donc tenu à rendre hommage au R.P. en présentant de lui un portrait

assez truculent où l'homme de piété et d'action qu'il était se dissimule quelque peu sous le masque du bon vivant ! De même, nous avons fait tourner quelques feuillets de son fameux traité, pris dans l'édition de 1722.

L'examen de gravures extraites de son ouvrage et leur confrontation avec le petit bric à brac que nous ont livré les fouilles ont été mises à profit et nous n'avons pas reculé devant un rapprochement rapide mais incisif avec la technique moderne ! Ce faisant, c'est avec le redoutable problème des sources analogiques et la non moins redoutable « méthode comparative » que nous nous sommes mesurés. J'espère que cette audace calculée ne nous a fait glisser dans aucune errance, ni commettre de fausse note ! Comme vous le verrez on a également pensé au folklore avec l'épisode des abeilles, narrée avec verve par un fellah des Haha, à la toponimie, à la numismatique...

Enfin, et bien que presque tout cet exercice se déroule en plein air, l'importance des recherches de bibliographie, l'intérêt des textes anciens, ceux des Sources Inédites, en particulier devaient être soulignés (et pour l'équilibre de l'exposé ne pouvaient pas ne pas l'être). C'est ce qui a été fait dans la courte séquence du début qui, comme il se doit, se déroule à la Bibliothèque générale. On aurait pu penser, sans cela, que tout un aspect du sujet avait été négligé ou méconnu.

Tel qu'il est le film dure environ 20 minutes et a l'avantage d'être extrêmement synthétique et ramassé. Vous commencez, peut-être, à vous demander, même, comment un document si court peut exprimer tant de choses et si la caméra de M. Lousteau n'est pas quelque peu ensorcelée.

C'est le moment de reconnaître qu'il n'est pas sans lacunes ni sans faiblesses et de dire un mot de ce qu'il aurait été possible de faire pour l'améliorer.

1° Il aurait été désirable... et facile d'étendre notre démarche comparative à l'Espagne voisine et notre document aurait à coup sûr beaucoup gagné à présenter succinctement quelques vues de la coupe des cannes aux environs de Malaga et de Motril ainsi que les grandes roues hydrauliques de Friguiliana contemporaines et survivantes des moulins saadiens et almohades.

2° Il aurait été souhaitable aussi de réfréner quelque peu notre hâte à aboutir et à conclure, de planifier, en quelque sorte, davantage notre tâche ce qui nous aurait permis d'atteindre la dernière campagne de fouilles à Chichaoua et à Sidi Chiker. De nouvelles vues typiques d'installations hydrauliques et industrielles auraient pu y être recueillies, mais surtout notre étude sur la datation aurait pu s'enrichir de la présentation des très

beaux éléments décoratifs révélés par la fouille du « Quartier de Maîtrise » de Chichaoua. Mais était-il légitime, un an d'avance, d'escompter cette nouvelle découverte de la part d'un chercheur dont les instants au Maroc paraissaient limités.

3° Enfin, à un point de vue strictement documentaire, le film aurait sans doute gagné à être plus systématique quitte à perdre un peu de son équilibre et de sa variété.

Mais il est inutile d'insister sur ce côté négatif des choses car pour pouvoir bénéficier de ces avantages supplémentaires il aurait fallu qu'il fût aussi mieux doté financièrement. Tout ce qu'on peut dire pour conclure c'est que grâce aux richesses archéologiques de son terroir et à l'association de nombreuses bonnes volontés, le Maroc a pu se prêter, en avant coureur, à une réalisation qui renferme, peut-être, d'intéressantes promesses d'avenir.

Faut-il y voir un encouragement à renouveler cette tentative sur un autre sujet bien délimité et s'y prêtant ?

C'est ce qu'il sera peut-être possible d'examiner après avoir assisté à la projection.

COMMENTAIRE

Séquence N° 1. — *Parcelle de canne à sucre aux environs de Taroudant.*

Contrairement à ce que pensent beaucoup de personnes, la canne à sucre n'est pas exclusivement une plante des pays tropicaux chauds et humides.

Après une jeunesse obscure dans l'Inde et avant de conquérir le Nouveau Monde, elle a été, pendant le Moyen-Age, une des cultures-types du bassin méditerranéen.

Mais elle ne peut s'accommoder des climats arides ou semi-arides que si des irrigations massives lui apportent l'appoint en eau dont elle a besoin.

N° 2. — *Bibliothèque générale, salle des archives devant les rayonnages.*

L'existence ancienne de la canne à sucre au Maroc était soupçonnée, sinon connue, avant le début de ces travaux.

Voici dans la revue africaine de 1862, un petit article substantiel de M. Berbrugger.

Voici, dans la même revue, année 1940, un article de M. Jacques Caillé.

Voici, enfin, les « Sources Inédites » de l'Histoire du Maroc, comportant près de 200 mentions relatives au sucre.

N° 3. — *Carte historique et carte archéologique de l'industrie du sucre au Maroc.*

Mais depuis, grâce aux textes et à l'archéologie, il a été possible d'établir ces deux cartes de la canne à sucre et de l'industrie du sucre dans l'ancien Maroc.

N° 4. — *Suite d'ouvrages hydrauliques de la séguia du Qsob.*

Primauté de l'eau avons-nous dit :

Nous voici dans la vallée de l'Oued Qsob, province de Marrakech.

Que représentent ces impressionnants ouvrages, ces entassements cyclo-péens de blocs de pisé brun-rouge contrastant avec le vert éclatant des arganiers ?

Ce sont les éléments, remarquablement conservés, de l'immense canal destiné à conduire jusqu'aux plantations de cannes les eaux de cet Oued aujourd'hui bien diminué et bien déchu, victime du déboisement et de ses conséquences implacables : l'érosion et la dégradation des sols.

Encore jamais signalée jusqu'à ce jour et en contraste évident avec l'irrigation traditionnelle, cette séguia gigantesque serpente, dans un terrain coupé de ravins, sur plus de 15 kilomètres et comporte plus de douze *ouvrages de franchissement* spectaculaires, dont quelques-uns d'entre eux vous sont présentés ici.

On peut la suivre, sans en perdre un moment la trace, des gorges sauvages de Taitouste jusqu'à son point d'arrivée que nous allons examiner dans un instant.

Toutes les ressources de la technique hydraulique d'alors ont été mises à profit par les constructeurs :

- passage en tranchée,
- aqueducs, dont la pente était établie au moyen du fil à plomb, des quarmoud ou « tuiles creuses » et de l'astrolabe.

N° 5. — *Sucrierie des Haha (Souïra el Qedima).*

Voici un ensemble de bâtiments d'une vaste ampleur et dont le dessin paraît assez mystérieux au prime abord.

Ces murailles, en pisé, elles aussi, sont-elles l'œuvre des hommes ou des djnouns ?

C'est une Kasbah, disait-on, avant qu'elles n'aient fait l'objet d'une étude attentive. On leur donnait le nom de Souïra el Qedima, ou de Ksour el Qedim ou de Tassourt Taqeddim, c'est-à-dire les Vieilles Murailles ou la Vieille Cité.

Etrange Kasbah, à la vérité, où l'on remarque :

- un aqueduc de 500 mètres de long,
- l'emplacement d'une chute d'eau,
- les traces de frottement d'une roue hydraulique,
- des bassins,
- bref, l'agencement compliqué d'une *installation industrielle*.

N^{os} 6 et 7. — *Sucrerie de Tazemmourt II, rive sud de l'Oued Sous*.

Grâce aux ressources fournies depuis 1957 par le Ministère de l'Éducation Nationale, il a été possible d'entreprendre la *fouille méthodique* de plusieurs de ces anciens établissements.

Nous sommes, ici, dans le Sous à Tazemmourt, point situé à quelques kilomètres au sud-ouest de Taroudant et avons le plaisir d'accueillir sur notre chantier une savante notabilité de la région.

Nous parcourons la salle des broyeurs où les cannes étaient écrasées sous de pesantes meules de pierre ou entre des tambours métalliques.

Il est difficile de se prononcer avec certitude car seules nous ont été conservées :

- des traces de scellement et
- les cavités d'encastrement des madriers constituant le bâti des machines.

A la sortie de chacun de ces broyeurs, nous remarquons de petites rigoles en béton de chaux destinées à canaliser les jus dans une citerne située dans la salle voisine.

Dans celle-ci, nous avons eu la chance de découvrir la ligne continue des six fours telle qu'elle nous est décrite dans les anciens traités de fabrication.

Une coupe a été faite sur l'un d'entre eux.

Avant de devenir du sucre, le produit y était traité par une série de cuissons successives comportant, au surplus, des opérations d'épuration et de concentration.

Cet ouvrier est occupé à retirer d'un des foyers, éteint peut-être depuis plus de 400 ans, des cendres qui paraissent toutes fraîches

Nous voici, à présent, à la fin de nos travaux. La ligne des fours est entièrement dégagée. Après avoir actionné la roue motrice, les eaux du canal de fuite s'engouffraient sous cette voûte aujourd'hui effondrée.

N^{os} 8, 9 et 10. — *Ouvrages de la séguia Medhia (Sous). Partiteur des Ouled Messaoud, topographes au travail.*

Les ouvrages hydrauliques desservant les sucreries n'ont pas été rencontrés seulement dans la vallée de l'Oued Qsob. C'est encore dans le Sous, sur la rive sud de l'Oued que nous avons trouvé l'exemplaire le plus remarquable de ces anciens canaux d'amenée d'eau.

Ces vestiges qui se développent ici sur plus de 50 kilomètres sont connus des gens du pays sous le nom évocateur de Séguia Medhia. Venait-elle comme le dit la légende des gorges d'Aoulouz ? Allait-elle jusqu'à Agadir ? C'est possible. Pour notre part nous n'avons pu la suivre que sur une partie plus restreinte de ce parcours et nous devons tenir compte, là aussi, de l'appauvrissement des ressources de la région en eau

Y avait-il un lien entre ces grands ouvrages et les sucreries ? Il n'y a plus de raison d'en douter depuis qu'à l'origine des aqueducs nous avons eu la chance de mettre à jour les partiteurs qui distribuaient les eaux :

— une partie de celles-ci allait vers les sucreries à qui elle apportait la force motrice,

— l'autre poursuivait sa course se dirigeant vers d'autres établissements ou vers les parcelles à irriguer.

Les topographes qu'on voit ici au travail relèvent le plan et la cote d'un de ces partiteurs.

N^{os} 11 et 12. — Voici un portrait : c'est celui du R.P. Jean-Baptiste Labat des Frères Prêcheurs, curé de la paroisse de Macouba, à la Martinique, vers la fin du xvii^e siècle.

Ce n'est pas seulement pour son pittoresque qu'on vous le présente ici. Ce serait, plutôt, par reconnaissance !

Car c'est grâce à ce mort qui dut, à coup sûr, être un bon vivant qu'une interprétation solide des fouilles a pu être donnée.

Toute cette industrie archaïque repose, en effet, sur une technique très ancienne, entièrement abandonnée et oubliée de nos jours. Il n'a été possi-

ble de la connaître que grâce aux écrits du R.P. et notamment son « Nouveau Voyage aux Îles de l'Amérique », où près de 350 pages sont consacrées à l'industrie du sucre et qui comporte des planches gravées d'un grand intérêt.

Voici une ligne de cuves qui nous rappelle celle que nous avons exhumée à Tazemmourt.

N° 13. — *Objets divers provenant des fouilles : cuves, tuiles, lampes à huile, boulons, rivets, etc.* Des objets assez hétéroclites ont été trouvés dans les fouilles, mais tous se rapportent à la culture de la canne (irrigations) et à l'industrie du sucre.

Ces cuves où se pratiquait la cuisson des jus de cannes, ou « vesous », proviennent de Chichaoua où elles ont été trouvées en 1957. Elles sont en cuivre presque pur et pèsent chacune près de 100 kilogrammes.

La présence de ces tuiles prouve que nos installations étaient couvertes.

Voici des lampes à huiles qui nous disent qu'en période de grand feu la sucrerie travaillait jour et nuit ! Ces gros boulons ou rivets de fer sont les débris de l'ancienne roue hydraulique. Ces fragments de cuivre proviennent sans doute, d'anciennes cuves brisées. Cette lame semble être un « couteau de sucrerie », instrument indispensable aux anciens raffineurs.

N° 14. — *Dinar d'or d'Abou Abdallah el Ghalib.* Cette pièce de monnaie, enfin, est la seule qui ait été trouvée dans les fouilles.

C'est un denier d'or pesant environ 4 grammes, frappé au nom du Sultan Saadien Abou Abdallah el Ghalib, des débuts de la dynastie.

En présence de textes beaucoup plus anciens, parmi lesquels el Bekri, Edrisi, et le Kitab el Istibçar, il ne faut pas se presser d'en conclure que les Saadiens aient été les promoteurs de cette industrie du sucre au Maroc.

N°s 15, 16 et 17. — *Sucrerie des Haha (fouilles).*

Quatorze de ces établissements : quatre au nord de l'Atlas et dix dans le Sous ont été découverts et identifiés. Il ne pouvait donc être question de s'en tenir à une seule exploration.

Après Tazemmourt, nos efforts se sont donc portés sur le secteur nord, *la sucrerie de Souïra el Qedima*, dont nous avons précédemment parlé.

Voici le chantier en plein travail :

- le dégagement de la citerne,
- celui du broyeur principal,
- celui des bassins.

Ces traces laissées sur le mur proviennent du frottement de la roue hydraulique.

En vue d'obtenir le maximum de précision scientifique, l'ensemble de ces recherches a été accompagné de levés topographiques et de mesures de relèvement qui ont pu être rattachées au nivellement général du Maroc.

N° 18. — *Un topographe monte en haut de l'aqueduc (opérations topographiques).*

On ne peut pas dire que cet intrépide géomètre ne prend pas son rôle au sérieux ni qu'il manque de qualité sportive ! Installé au sommet de l'aqueduc avec son niveau, il va nous fournir les moyens d'en déterminer la pente exacte.

N° 19 et 20. — *Plan de la Sucrierie de Tazemmourt II.*

Il a donc été possible de dresser le plan détaillé des réseaux hydrauliques et des sucreries, ces derniers entièrement conformes à ce que nous trouvons dans le P. Labat.

Voici terminées les fouilles de Souïra el Qedima. Elles nous ont donné les mêmes résultats qu'à Tazemmourt :

- l'installation hydraulique avec l'aqueduc, la chute d'eau, le canal de fuite et les bassins,
- la salle des machines avec l'emplacement des trois broyeurs,
- la salle des cuissons, avec la même ligne continue de fours.

N° 21. — *Conversation avec un fellah.*

La destination de ces constructions n'a pas été complètement oubliée des gens du pays. Ceux-ci en ont conservé la mémoire sous la forme d'une légende pittoresque qui nous représente un Sultan féru de cannes à sucre aux prises avec un Saint, protecteur des abeilles. Ne sourions pas ! Cette naïve anecdote ne nous résumerait-elle pas plusieurs siècles d'Histoire Economique au pays de l'arganier ?

N° 22. — *Bassins.*

D'après l'hypothèse qui semble la meilleure ces petits réservoirs étaient destinés à l'immersion des poteries avant leur utilisation. Il ne faut pas les confondre avec d'autres bassins beaucoup plus importants, formant partie intégrante du réseau hydraulique.

N°s 23 et 24. — *Recherche des poteries, présentation de divers exemplaires, comparaison avec le moule métallique employé par la Co-Su-Ma (Casablanca).*

De nombreuses poteries ont été découvertes au cours de ces travaux. Elles ont été utiles à l'identification des installations, puis à la reconstitution des procédés de fabrication.

Au milieu d'amas considérables de débris, quelques-unes ont été découvertes intactes. Toujours les mêmes d'ailleurs : formes à mouler et à égoutter les pains, pots de sucrerie.

Comme on vous le montre ici les formes étaient disposées de cette manière au-dessus des pots de sucrerie.

Sur les formes, qui sont à l'origine du pain de sucre traditionnel, nous remarquons l'ourlet et le trou d'égouttage ; sur les pots le collet et le fond qui, pour plus de solidité, ne devait pas comporter de pieds. A côté de ces géants au galbe élégant, le moule métallique employé actuellement dans l'industrie casablancaise n'a-t-il pas l'air d'un descendant dégénéré ? Mais n'oublions pas que nos anciennes fabriques travaillaient pour l'exportation.

N° 25. — *Gravure ancienne.*

Cette gravure extraite aussi d'un vieux livre, confirme ce qui a été dit, tout à l'heure, sur la position respective des formes et des pots dans la « purgerie ».

N°s 26 et 27. — *Aqueduc de l'Oued Ouaar, coucher de soleil.*

Abandonnons, pour terminer, la sévère Histoire des techniques pour faire un peu d'Histoire de l'Art.

Voici le vestige le plus impressionnant de tous les ouvrages se rapportant à cette « geste » de la canne à sucre : l'aqueduc qui enjambe l'Oued Ouaar, au nord-ouest de Taroudant.

D'une hauteur d'environ 15 mètres, d'une envolée et d'une légèreté admirables, il est un témoignage du génie et de l'audace des hommes qui,

à cette époque déjà lointaine, contribuèrent à la prospérité du Maroc dans ce secteur primordial de l'économie médiévale : celui de l'industrie du sucre.

Mais devant ce ravissant coucher de soleil, ayons une pensée pour l'avenir :

« On ne sait jamais, a dit Musset, si l'on marche sur des débris ou sur une semence ».

SÉANCE DU 8 MARS 1961

M. Adolphe FAURE. — *Communication sur les problèmes du bilinguisme.*

SÉANCE DU 7 AVRIL 1961

M. Gabriel BOUNOURE. — *Le colloque de Louis Massignon et de Jacques Berque sur l'arabisme.*

Le texte de cette communication a été publié dans le n° 19 de la revue « Les Lettres Nouvelles », sous le titre : « Destin de l'arabisme ». Cette publication a provoqué un échange de lettres entre Jacques Berque et Gabriel Bounoure. Les deux lettres ont été publiées également par « Les Lettres Nouvelles » (n° 22, février 1962).

SÉANCE DU 10 MAI 1961

M. LEFRANC. — *Tendances récentes de la critique shakespearienne.*

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES RESENAS BIBLIOGRAFICAS

Michel PONSICH, *Les lampes romaines en terre cuite de la Maurétanie Tingitane*, Publications du Service des Antiquités du Maroc, fascicule 15, 4° de 131 pp., XXXIV pl., 23 fig., Rabat, 1961.

Ce catalogue préfacé par M. Raymond Bloch publie 537 lampes, largement illustrées de 321 photographies et de 106 dessins de l'auteur. Mais il est actuellement encore difficile d'aborder une telle publication sans avoir personnellement pris parti sur un certain nombre de problèmes généraux concernant les lampes romaines et notamment sur leur classement typologique et chronologique. M. Ponsich n'a pas esquivé cette difficulté liminaire, et montré les « difficultés d'une typologie » (c'est le titre du premier chapitre) en analysant d'abord les classements proposés depuis Dressel par vingt-trois auteurs de catalogues ou d'ouvrages généraux, travail résumé en un original tableau comparatif en couleurs (fig. 2), qui rend surtout sensible l'identité d'ensemble des conclusions de chacun quand elles sont débarrassées de leur encombrant appareil de numérotation et de subdivision.

C'est à partir des conclusions du chapitre précédent que M. Ponsich a établi sa propre typologie (p. 29 sq.) précisée au contact du matériel de Maurétanie Tingitane, et fondée en première ligne sur l'évolution du bec. Nous la résumerons ici :

- I — Lampes helléniques et hellénistiques
 - A — helléniques
 - B — delphiniformes - bec carré
 - C — hellénistiques - bec en enclume ou queue d'Aronde

II — Lampes à volutes

A — bec triangulaire

1 — légère, sans anse...

2 — grossière, anse, bec écrasé...

B — bec en ogive

1 — volutes saillantes

2 — volutes non saillantes, anse perforée

3 — volutes à peine ébauchées

III — Lampes à bec rond

A — bec à volutes

1 — fragiles, bandeau à oves ou lauriers...

2 — lourdes, vol. juxtaposées, anse, décor varié...

B — bec à incision

1 — linéaire à deux points

2 — en trapèze ou brisée

C — bec à incision en forme de cœur

IV — Lampes à canal ouvert et lampes chrétiennes

A — canal à bords courbés

B — canal droit

C — canal prolongé autour du médaillon (1. chrétiennes)

Trois séries se situent à part de l'évolution chronologique précédente :

V — « Firmalampen »

VI — Lampes sans décor, à large ouverture, dites « lampes à suif »

A — couvercle bombé

B — couvercle plat

VII — Lampes modelées (en général postérieures aux chrétiennes).

Un tableau commode (fig. 3) illustre ces subdivisions tandis qu'un autre tableau expose la chronologie des lampes de Tingitane :

- I — jusque vers 5-10 ap. J.-C.
- II A — de 5 av. à 75-85 ap.
- II B 1 — de 10 ap. à 80-90
- II B 2 — de 30-40 à 120-130
- II B 3 — de 70 à 125-140
- III A — de 40 à 100-110
- III B — de 70 à 125-140
- III C — de 120 à 260-280
- IV A — de 260 à 330-370
- IV B — de 310 à 450-475
- IV C — de 390 à 600-625
- V — de 100 à 400-420
- VI — de 100 à 400-420

Ces dates sont, comme il se doit, présentées comme approximatives. On regrettera peut-être que leur choix ne soit pas plus abondamment motivé et commenté, ce qui aurait donné l'occasion de résoudre quelques contradictions apparentes (p. 26 : les lampes à incision en forme de cœur — type III C sont dites « du III^e siècle » ; p. 26 et 36 : les « firmalampen » se trouvent sous les Flaviens, et seraient « contemporaines des lampes à volutes »). Mais si M. Ponsich poursuit ses recherches dans ce domaine, les résultats des fouilles entreprises depuis la mise au point de son ouvrage lui seront une occasion de confronter et de préciser ses résultats avec les données archéologiques, soit à partir de recherches stratigraphiques, soit dans des sites dont on possède une date d'abandon à une époque donnée. On trouve d'ailleurs déjà dans son catalogue un tableau de répartition des lampes par sites, intéressant bien qu'il soit par essence provisoire (une simple liste des lampes classées par site l'aurait heureusement complété).

Suivent des remarques qui retiennent l'attention sur l'évolution des profils, des moulures, des anses, des trous d'alimentation et d'évent ; les remarques sur l'évolution des motifs, des pâtes et du vernis donnent envie de les voir développer davantage (Quels sont, p. 44 les motifs communs aux lampes et à la sigillée ? Les lampes en bronze fourniraient-elles aussi

des points de comparaison à retenir ?) Deux moules et une matrice de moule sont présentés pour finir, seule indication qu'on ait sur une fabrication provinciale

L'étude des éléments du décor (p. 47 sq.) est appuyée sur un tableau qui facilitera les recherches iconographiques. Chaque élément est rapidement étudié, situé chronologiquement (voie dans laquelle on souhaiterait que la recherche de conclusion soit encore plus systématique) ; des éléments de comparaison sont proposés. Certaines explications symboliques gagneraient parfois à être présentées avec plus de prudence : pourquoi le scorpion, par exemple (p. 57) est-il un symbole de fécondité et un signe cosmique ? Trouve-t-on vraiment sur les lampes des signes du zodiaque caractérisés ? En revanche, il est peut-être superflu de préciser qu'Hélios (pourquoi pas Sol) « représentait le Soleil ».

Le catalogue des marques est accompagné d'une carte, qui dans l'état actuel de nos connaissances sur les lampes romaines ne peut être qu'incomplète, mais qui telle quelle illustre la dispersion à travers le monde romain des marques trouvées au Maroc. Des cartes de ce genre, multipliées et précisées, indiqueront peut-être un jour quelque chose des lieux de fabrication des lampes.

Vient ensuite le catalogue proprement dit : pour chaque lampe est donné le site d'origine, les dimensions, une description, et éventuellement des éléments de comparaison. Des indications sur le contexte archéologique n'auraient sans doute pas pu être données dans tous les cas : mais on regrette leur absence, car elles auraient constitué une vérification critique permanente des données chronologiques adoptées.

La bibliographie (arrêtée en 1958 ; premier ouvrage cité : 1865) comporte trois rubriques : ouvrages traitant des lampes de Tingitane (8 titres) ; ouvrage offrant un catalogue, avec ou sans typologie (24 titres) ; ouvrages généraux (138 titres), la plupart accompagnés d'une brève analyse.

On voit par cet exposé que l'ouvrage de M. Ponsich n'a pas seulement l'intérêt de présenter une abondante documentation inédite : il constitue une sorte de manuel d'initiation, qui peut permettre de s'orienter au milieu des questions encore ouvertes que posent les lampes romaines. L'archéologie, sans cesse en quête de nouveaux « fossiles directeurs », l'histoire des motifs figurés, celle de la vie économique, et l'histoire de l'art elle-même deviendraient plus aisées si de nombreux catalogues semblables voyaient le jour dans d'autres provinces. Souhaitons que leurs auteurs puissent être servis comme M. Ponsich par une présentation irréprochable et une illustration nette et abondante.

Quelques remarques de détail pour qui aura à faire un usage fréquent de cet ouvrage : p. 24, les quelques lignes consacrées à l'ouvrage de M. Almagro auraient pu être rejetées en bibliographie ; p. 26, contrairement à ce qui est dit, les « firmalampen » figurent sur le tableau de la fig. 2 ; p. 31, fig. 4 : il faudrait sur le tableau II A₁ A₂ B₁ B₂ B₃ au lieu de II A B C D E ; III A B₁ B₂ C au lieu de A B C E (cf. fig. 3) ; p. 32 et 33 : les types II et III de M. Lerat ne sont pas cités dans la présentation de cette classification p. 21 ; p. 32 sq. : références à la classification de Broneer, qui n'a pas été présentée ; p. 36, « Firma lampen » : les numéros des trois lampes de ce type qui auraient été trouvées au Maroc correspondent dans le catalogue (p. 108) à des lampes chrétiennes ; les numéros 369-370 ne proviennent d'ailleurs pas de Thamusida, mais de Tamuda ; le catalogue énumère d'autre part quatre « firmalampen » (p. 109 sq) ; p. 38 et 39, fig. 6 : contrairement à ce qui est dit, il n'y a dans le catalogue aucune lampe de Thamusida qui soit attribuée au type II A ; cette pauvreté est donc comparable à celle des autres sites ; p. 53, fig. 15 : la lampe de Jupiter à l'aigle n'est pas le n° 106, mais le n° 115 ; p. 70 sq. : les références au CIL VIII auraient été utiles ; la répartition en lignes n'est pas systématiquement indiquée ; p. 71 : lire AB ASSE ; p. 112 : la catégorie des « lampes votives » n'a pas été définie précédemment ; p. 121, note : la bibliographie n'est pas en fait dans l'ordre chronologique, mais dans l'ordre chronologique des premiers ouvrages de chaque auteur.

R. REBUFFAT

Dj. Jacques MEUNIÉ. *Cités anciennes de Mauritanie*, librairie Klincksieck, Paris 1961, 195 pp., 35 fig., 80 pl. photographiques.

Au rythme lent et qu'on dit parfois majestueux des démarches scientifiques, nous avons le plaisir de saluer dans ce numéro d'*Hespéris - Tamuda* l'apparition de l'ouvrage de M^{me} Jacques Meunié *Cités anciennes de Mauritanie*, à la librairie C. Klincksieck (dépôt légal 2^e trimestre 1961). Il s'agit de la publication des résultats, enfin diffusés, de la mission accomplie par l'auteur en Mauritanie sahéenne au cours de l'hiver 1947-48 grâce aux moyens fournis par l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, en liaison avec l'Institut Français d'Afrique Noire à Dakar, l'IFAN et son éminent directeur, le grand spécialiste des Etudes sahariennes : M. Monod. La publication de ces pages d'un caractère technique très marqué n'a pas dû manquer de soulever quelques problèmes à en juger par la suscription de la couverture qui nous révèle la collaboration de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, du Centre National de la Recherche Scientifique et de l'Institut d'Etudes Sahariennes.

Donnons, à présent, un aperçu de l'articulation et du contenu de cet ouvrage :

— une première partie est consacrée à l'étude du milieu (pp. 13 à 32). Elle nous renseigne sur la géographie et l'ethnographie de ces régions désertiques, situées dans la partie la plus méridionale de la Mauritanie au Nord des bassins des fleuves Sénégal et Niger, en contact très étroit avec le « monde noir » dont on voit fréquemment se manifester les influences

— Mais l'effort de l'auteur, consistant essentiellement dans une description minutieuse de maisons d'habitation et de mosquées, a surtout porté sur les « architectures » (pp. 33 à 97) rencontrées dans ces régions, dans de petits « centres » qu'on peut classer en plusieurs secteurs géographiques :

- le Taganant occidental avec Qsar el Barka, Er Rachid, Tijikja ;
- le Taganant oriental avec Tichite, Aqréijite ;
- le Hodh avec Oualata et Néma.

C'est là que le pénétrant esprit d'observation et le sens archéologique de l'auteur se manifestent avec un maximum de pertinence, de précision et de sagacité. Il fallait toute la technicité éprouvée de M^{me} J. Meunié pour mener à bien cette enquête et avoir su voir et relever tant de détails significatifs et tant d'éléments vivants là où un œil moins exercé n'aurait remarqué que ruines, pierrailles ou débris plus ou moins ruiniformes. Voir à ce sujet les photographies N^{os} 33 a et b (Tichite) ou 49 a et b (Oualata) !

L'ouvrage s'achève sur une dernière partie intitulée « Parures de femmes, perles et bijoux » (pp. 121 à 130) où nous retrouvons l'ethnographie.

Mais avant de conclure l'auteur a voulu tenter (pp. 98 à 120) une étude comparative portant sur les constructions précédemment décrites ainsi que sur les décors ou fragments décoratifs relevés, — on pourrait parfois presque dire devinés — sur cet amoncellement de curieuses bâtisses d'aspect archaïque et vétuste. Elle a voulu tenter d'en démêler les origines et d'en préciser les caractères. Elle a cherché des rapprochements susceptibles d'en faire mieux comprendre le style et de les éclairer par l'histoire.

Je laisse au lecteur le soin de s'y reporter et, chacun selon ses lumières personnelles, pourra s'en faire une opinion. Nous nous trouvons ici, évidemment dans le domaine des aperçus et des hypothèses et la stricte précision que j'ai précédemment soulignée est, par la force des choses, obligée de faire place à un certain vague qui, dans l'ignorance encore à peu près totale où nous sommes du passé de ces contrées, est le fait de la plupart des études archéologiques de ce genre. L'auteur ne se fait, d'ailleurs, pas d'illusion et elle-même avoue l'indigence de notre information en la matière. Mais « les plus simples des hypothèses ne sont pas les plus invraisemblables » (p. 110). Et pour expliquer certaines similitudes entre les décors (d'ailleurs dégénérés) d'Oualata et ceux de certains monuments du Maroc ou d'Espagne, elle a recours à l'hypothèse almoravide qui, effectivement, nous apparaît comme une des plus acceptables.

Dans la courte mais substantielle préface qu'il a consacrée à l'ouvrage M. Henri Terrasse, membre de l'Institut, s'attache à une hypothèse portugaise que M^{me} J. Meunié avance en comparaison avec des vestiges rencon-

trés en Rhodésie ou en Angola. Mais « il faudrait pour la confirmer retrouver ces rustiques ornements au voisinage même des anciens établissements lusitaniens ». Voir préface page 10.

Mais revenons à l'effort accompli. M^{me} J. Meunié est, peut-on dire, une spécialiste des sujets ingrats et des régions et objectifs d'accès difficile. Ici, nous sommes en droit de saluer sa performance sportive. Cette randonnée en Mauritanie l'a amenée à faire plus de 600 km à dos de chameau et à passer plusieurs mois dans des conditions d'inconfort qui auraient pu rebuter un observateur moins courageux ou moins entraîné, fut-il du sexe masculin !

C'est le moment de rappeler que nous lui sommes déjà redevables d'un ouvrage assez analogue au moins quant à la rudesse d'accès des lieux et aux procédés d'observation. Je veux parler de « Greniers - Citadelles au Maroc », formant le tome 52 de la collection des publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines. Dans ce premier ouvrage M^{me} J. Meunié prenait la relève de M. R. Montagne à qui nous devons « Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc » et qui, le premier, nous a fait pénétrer dans un magasin-collectif en nous décrivant l'agadir des Ikounka (Hespéris 1929, 2^e et 3^e trim.).

Empruntons-lui ces quelques lignes s'appliquant à ce sujet et très à propos à sa continuatrice : « Il s'est trouvé une femme que rien n'a rebulée, ni les fatigues physiques, ni l'isolement, ni parfois même les avanies qui s'est mise à l'œuvre courageusement et ne s'est arrêtée qu'après l'avoir terminée ».

Cet éloge qui était déjà juste pour louer l'effort de M^{me} J. Meunié dans le Sud marocain à la poursuite des vieux agadirs aux sites inaccessibles de la montagne berbère dans l'Anti-Atlas, le Siroua, le Bani nous paraît encore plus mérité s'appliquant à l'immense randonnée dont nous parlions tout à l'heure dans ces solitudes qu'on peut être tenté de regarder comme des « bouts du monde », dont l'étrange poésie aurait été ressentie par les frères Tharaud, Chevrillon ou Loti et qui a réussi à émouvoir la chercheuse elle-même en dépit de l'orientation volontairement et strictement scientifique de son esprit. Au hasard je cite cette phrase que lui inspire le cimetière d'Aqréïjite : « A quelques centaines de mètres... se voit son cimetière, exigu comme le village lui-même. Les tombes où reposent ses morts dans le calme infini du désert se serrent auprès de leur santon dont le monument funéraire est en pierres nues comme le sont les maisons des vivants. Le village et ses mesures, le cimetière et ses tombes disparaissent sous le linceuil de sable qu'apporte sans répit le vent du désert ».

Sur le plan de l'érudition pure et de sa présentation scientifique l'ouvrage répond aux exigences les plus sévères des spécialistes. Les qualités de l'auteur qui ne se manifestent pas seulement sur le terrain, déjà révélées par ses précédents ouvrages, s'y font, à nouveau, pleinement jour.

Après la préface dont nous avons parlé et un texte très soigné de 133 pages figurent :

- des glossaires français-hassaniya (langue parlée en Mauritanie se rapprochant le plus de l'arabe marocain) et hassaniya-français portant sur l'habitation et l'architecture, le décor architectural, les outils et techniques du forgeron - bijoutier, etc. ;
- une bibliographie d'environ 150 titres qui nous montre l'auteur très familiarisée avec les études sahariennes et l'érudition nord-africaine ;
- un index très soigné ;
- une table de concordance des maisons et mosquées citées dans l'ouvrage ;
- une table et un commentaire détaillé des gravures, etc.

Les 35 plans d'habitation et de mosquées incorporés dans le texte sont d'une précision remarquable. Quatre-vingts planches photographiques provenant soit des clichés de l'auteur soit des collections de l'IFAN saisissantes de relief et d'expressivité viennent clore ce remarquable ensemble.

J'ai conscience d'être resté bien loin de tout ce que le livre de M^{me} Jacques Meunié serait susceptible de suggérer. Je pense en avoir dit assez pour inciter le lecteur à en prendre connaissance. Chacun, selon sa culture propre ou son orientation d'esprit y trouvera matière à information ou même à réflexion.

P. BERTHIER

José D. GARCÍA DOMINGUES. — « *O Garb Extremo do Andaluz e « Bortuqal » nos historiadores e geógrafos árabes* ». Separata del « Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa », Julio-Diciembre 1960 - págs. 327-362. - 245 mm.

El Prof. García Domingues divide su trabajo en cinco capítulos, precedidos de una breve introducción, en la cual expone la necesidad de analizar lo que era el Garb Extremo del Andalus, desde el punto de vista geográfico, como premisa para desarrollar la historia de la civilización islámica en Portugal, que el Prof. García Domingues tiene el propósito de reconstituir.

Los capítulos I y II están dedicados respectivamente a exponer los rasgos generales de la Historia árabe en general, en al-Andalus y en el Garb, y a la Geografía árabe.

En el capítulo III se señalan las fuentes de que disponemos para efectuar la descripción geográfica del Garb Extremo del Andalus y de « Bortuqal », y se nos dan los datos biobibliográficos más precisos sobre aquellos autores cuyas obras se han tomado como base.

Estos tres capítulos constituyen, por tanto, el antecedente obligado para desarrollar la descripción del Garb Extremo del Andalus y de Bortuqal en los historiadores y geógrafos árabes, a la cual se consagra el capítulo IV. En esta descripción se recogen de una parte los datos relativos a las ciudades del territorio estudiado y de otra la red de comunicaciones terrestres y marítimas.

Como complemento a los datos reunidos en este capítulo, se dedica otro más breve, el V, a recoger los relativos a Geografía humana, cultural, política y económica, terminando la obra con la exposición de la bibliografía utilizada y con un breve resumen en inglés.

La parte gráfica está representada por una reproducción del mapa de la Península Ibérica, según al-Idrīsī, otra que comprende la zona portuguesa del mapa de al-Idrīsī, entre los ríos Miño y Guadiana, un mapa en el que se indica el itinerario seguido por al-Iṣṭajrī y el de Ibn Ḥawqal y por último otro que señala el trazado de las vías romanas y árabes en Portugal.

Como puede apreciarse, el trabajo del Prof. García Domingues representa la exacta puntualización del marco geográfico en que se desenvuelve el Islam en Portugal, imprescindible para poder reconstituir la historia de la civilización islámica portuguesa. Esperamos que el Prof. García Domingues pueda ofrecernos pronto el estudio de esta historia, por el evidente interés que encierra el tema.

Mariano ARRIBAS PALAU.

Miscelánea de Estudios Arabes y Hebraicos. Vol. VIII, fasc. 1º. — Granada, 1959.

Este volumen comienza con un estudio de Luís Seco de Lucena sobre « La escuela de juristas granadinos en el siglo xv », en el cual, tras indicar la exageración en que suelen incurrir los escritores árabes al valorar

la cultura andaluza del siglo xv, valoración que no corresponde a la realidad, señala que el campo más cultivado por los granadinos en esa época fue el de las ciencias teológico-jurídicas, a lo cual contribuyeron diversas circunstancias que el Sr. Seco de Lucena enumera y analiza. Esta labor se aplica sobre todo al estudio y comentario de los tratados jurídicos, literarios y lingüísticos de épocas anteriores.

Las obras utilizadas para la formación científica de los intelectuales granadinos de la época, conocidas a través de los manuales biográficos, son recogidas por el Sr. Seco de Lucena, que nos señala la vinculación de Granada a la escuela cordobesa de juristas, la cual había creado fórmulas destinadas a hacer compatibles las modificaciones impuestas por el uso con los fundamentos del Derecho musulmán, manifestándose estos particularismos acusadamente en la escuela granadina, según puede apreciarse claramente en los documentos notariales.

El nexo que enlaza la escuela cordobesa con la granadina está constituido por Ibn Lubb y al-Šātībī, que fueron los maestros de los que formaron a la primera generación de juristas granadinos del siglo xv.

Después de esta parte preliminar, el Sr. Seco de Lucena recoge los datos biobibliográficos de los juristas que forman la escuela granadina del siglo xv, destacando la importancia de cada uno de ellos y agrupándolos en tres generaciones.

Los estudiados en primer lugar son : al-Mintūri, Ibn Sirāy, los hermanos Ibn ʿĀšim, al-Saraqustī, Ibn Fatūh, Ibn Manzūr, al-Mawwāq, Ibn Samʿa, al-Qarbāqī, al-Tilimsānī, al-Baqannī, al-Badawī y al-Mulīh, que constituyen la primera generación de juristas granadinos del siglo xv, junto con algunos otros de menor categoría científica.

A ésta sucede una segunda generación de juristas, de la que el Sr. Seco de Lucena estudia a los más destacados : ʿAlī ibn Dāwūd al-Balāwī, Ibn al-Qura°, al-Azraq e Ibn al-Ŷamāʿa.

La tercera y última generación de juristas granadinos del siglo xv está representada sobre todo por Muḥammad al-Bastī, Aḥmad ibn Dāwūd al-Balāwī y Aḥmad al-Daqqūn, de todos los cuales se ocupa el Sr. Seco de Lucena en este artículo, que nos ofrece una valoración sumamente objetiva de la importancia alcanzada por la escuela de juristas granadinos y de la labor que realizó.

En otro artículo, titulado « Un capítulo inédito de Algazel sobre la 'razón' », el P. Darío Cabanelas nos ofrece la traducción castellana del prólogo y del capítulo primero del « Kitāb al-maʿārif al-ʿaqliyya wa-lubāb

al-ḥikma al-ilāhiyya » o « Libro de las intuiciones intelectuales y médula de la sabiduría divina » de Algazel, del que ya en otra ocasión había publicado el P. Cabanelas un estudio, con la edición y traducción del capítulo tercero, relativo al « lenguaje ».

El prólogo nos da a conocer los motivos que tuvo Algazel para escribir este tratado. Lo que caracteriza al hombre es la razón, pero mucha gente no acierta a distinguir entre la razón, el *verbum mentis* o palabra interior y el lenguaje, lo cual engendra muchos errores. Algazel se propone estudiar la significación de estos tres nombres en otros tantos capítulos, dedicando otro a la escritura y el quinto y último a las letras que componen la escritura.

El primer capítulo estudia la razón y se divide en cinco artículos, de los cuales el primero expone el plan del capítulo y los cuatro restantes examinan los problemas fundamentales que se plantean acerca de cualquier realidad : existencia, esencia, causas y especies. Algazel estima superfluo demostrar la existencia de la razón, ya que es de evidencia inmediata y entra como elemento esencial en la definición del hombre. Así, pues, Algazel se ocupa de la esencia, causas y cualidades específicas de la razón, terminando este primer capítulo con un artículo dedicado a las relaciones existentes entre el intelecto universal y la razón, el alma universal y el alma humana, etc.

Esperemos que el P. Cabanelas pueda ofrecernos pronto la edición completa de esta interesante obra de Algazel, con su traducción, debidamente superadas las dificultades que a ello se oponen por el momento.

El profesor Douglas Morton Dunlop nos informa en un breve artículo, titulado « A little-known work on politics by Lisān al-Dīn b. al-Khaṭīb », de un tratado de política escrito por el granadino Ibn al-Jaṭīb, recogido por al-Maqqarī, que lo cita extensamente en la segunda parte de su « Nafh al-Ṭīb ». La obra está escrita en prosa rimada y de ella existe un ejemplar contenido en el manuscrito árabe n° 554 de El Escorial, que ha sido localizado por el profesor Muḥammad ʿAbd Allāh ʿInān y no mencionado por H. Derenbourg al describir el manuscrito.

El tratado de Ibn al-Jaṭīb comienza con un breve preámbulo en el que se nos dice, entre otras cosas, que ha sido dictado en una sola noche.

La obra comienza situándonos una noche en la corte de Hārūn al-Rašīd, el cual sufre de insomnio. Para distraerse ordena a sus cortesanos que vayan a la ciudad y se traigan a algún casual viandante. Así lo hacen y regresan con un misterioso anciano, que es interrogado sobre la forma mejor de gobernar.

Después de ponderar la importancia de la ley, se estudian de modo sistemático los temas siguientes : los súbditos, el visir, el ejército, los gobernadores, los niños, los sirvientes, las mujeres.

Tras una breve pausa, el anciano comienza la segunda parte de su exposición, que contiene una serie de consejos personales. Al término de sus palabras, el anciano pide un laúd y toca y canta hasta que Hārūn y los demás oyentes caen en un profundo sueño y el anciano se marcha. Al despertar Hārūn al-Rašīd y no hallar rastro del anciano, ordena que sus palabras sean recogidas por escrito.

La obra de Ibn al-Jaṭīb no es original, sino que está basada en el « Kitāb al-siyāsa li-Aflāṭūn » del egipcio Aḥmad b. Yūsuf b. al-Dāya, según demuestra el profesor Douglas Morton Dunlop al comparar el texto de las dos obras.

En otro artículo, titulado « Felipe IV y los moriscos », Antonio Domínguez Ortiz se refiere a los moriscos que continuaron en España después del decreto de expulsión y los que consiguieron regresar a ella, examinando dos problemas derivados de la expulsión, a la luz de un grupo de documentos de gran interés.

El primero de los dos problemas se refiere a los mudéjares de las cinco villas del Campo de Calatrava, que obtuvieron privilegio de los Reyes Católicos, confirmado por Doña Juana y sobrecartado por Felipe II. Al decretar Felipe III la expulsión de los mudéjares castellanos, no fueron incluidos en ella los de las cinco villas, pero luego, en 1612-13, fueron prendidos muchos, expulsados los demás y condenados a galeras algunos que habían regresado a sus hogares. Varios descendientes de estos mudéjares debieron regresar, permaneciendo en sus hogares hasta el reinado de Felipe IV, en que vuelve a reproducirse la cuestión. Los mudéjares de las cinco villas piden que se les guarden sus privilegios y se les admita a los oficios públicos y demás cosas « sin distinción ni apartamiento alguno ». Examinados los antecedentes, Felipe IV dispuso que se guardara el privilegio en aquellos lugares a los cristianos nuevos que vivieran en ellos, descendientes de los mencionados en el privilegio referido, después de lo cual los moriscos del Campo de Calatrava no debieron volver a ser molestados.

El segundo problema guarda relación con los mudéjares de Murcia, establecidos en el valle de Ricote y cuya expulsión fue la última que se realizó. Estos mudéjares se resistieron hasta última hora y fueron luego los más tenaces en regresar a sus hogares. A veces eran prendidos y enviados a galeras algunos, pero enseguida volvían los restantes a sus huertas

Con el reinado de Felipe IV recobraron la tranquilidad los mudéjares del valle de Ricote, pero en 1634 el excesivo celo de un funcionario estuvo a punto de acarrearles una nueva tragedia.

En efecto, en una visita de inspección, D. Gerónimo Medinilla redactó un informe en el que decía que el valle estaba lleno de moriscos que habían eludido la expulsión y que mantenían correspondencia con moriscos del reino de Valencia, sobre todo con los de Alcira, sospechando los más temibles designios.

Se pidió informe al virrey de Valencia, Marqués de los Vélez, quien negó que los moriscos constituyeran un peligro, pues eran gente pacífica, obediente y empeñada en vivir como cristianos. La comunicación con el reino de Valencia no era más que un contrabando en el límite aduanero de Murcia y Aragón.

En vista de este informe, se decidió instar al obispo de Cartagena para que los párrocos de los pueblos de moriscos comprobasen si éstos vivían como cristianos.

Como apéndice a este artículo figura el texto del informe emitido por el Marqués de los Vélez relativo a los moriscos del valle de Ricote.

Con el título de « The Morisco who was Muley Zaidan's Spanish interpreter » y el subtítulo de « Aḥmad bnu Qāsim Ibn al-Faqīh Qāsim Ibn al-Shaikh al Hajarī al-Andalusī, alias Ehmed ben Caçim Bejarano hijo de Ehmed hijo de alfaquí Caçim hijo del Saih el Hhachari andaluz », se ocupa L. P. Harvey de este morisco, conocido a través de dos fuentes: la traducción que hizo del español al árabe de un manual de artillería, original de otro morisco, comandante de La Goleta, de la cual se conservan al menos seis manuscritos, y el manuscrito núm. 565 de la Biblioteca de la Universidad de Bolonia, en castellano.

Con los datos que proporcionan estas dos fuentes se puede reconstruir en sus rasgos fundamentales la biografía de Aḥmad b. Qāsim. No sabemos con exactitud dónde nació, pero nos dice que fue en España y que su lengua materna fue el árabe, lo que permite sospechar que debió nacer en Valencia, o tal vez más probablemente en Granada. El sobrenombre de « Bejarano » indica que su familia era originaria de Béjar, en la provincia de Salamanca. La fecha de su nacimiento puede situarse hacia 1580.

Durante varios años estudió español y a finales de siglo huyó de España, cuando debía contar unos 18 años, dirigiéndose a Marrākuš, donde su dominio del español le abrió las puertas de los príncipes. Allí desempeñó el cargo de intérprete de español y secretario particular de Mawlāy Zaydān. A principios de Mayo de 1612 estaba en París con permiso de

Mawlāy Zaydān. Allí participó en controversias religiosas con monjes y sacerdotes. Luego pasó a Flandes, donde tuvo nuevas discusiones con los judíos.

Después de esto debió estar al servicio de Mawlāy Zaydān y de sus dos hijos ʿAbd al-Mālik y al-Walīd, marchando de Marrākuš antes de que comenzase a reinar el tercero, Muḥammad al-Ṣagīr, o sea, hacia 1044 ó 1045, para ir a Rabat y Salé a embarcar con objeto de efectuar la peregrinación a La Meca.

Cumplida la peregrinación, visitó Medina y se dirigió a Egipto, donde mantuvo contacto con los más destacados intelectuales egipcios del momento.

De Egipto se encaminó a Túnez, donde parece haberse quedado. Su llegada a Túnez debió tener lugar hacia 1637. Allí efectuó la traducción al árabe del tratado de artillería de Ibrāhīm b. Aḥmad, después de lo cual se ocupó de traducir del árabe al castellano. Así tenemos su traducción de una *juṭba* para Ramadán, probablemente original de su amigo al-Uḡhūrī, y otros textos que son probablemente obra suya.

De esto podemos deducir que la mayor cultura adquirida por los moriscos en España les colocaba en una situación ventajosa con respecto a los musulmanes del Norte de África, y así encontramos a varios moriscos como funcionarios en el Norte de África, lo cual permite señalar un punto crítico en la historia de la cultura islámica.

A continuación se nos ofrece el texto árabe del tratado de artillería, acompañado de su traducción inglesa.

De « La Hacienda de los naṣrīes granadinos » se ocupa Isabel A. Cienfuegos, quien tiene buen cuidado en señalar las dificultades que ofrece su estudio y el carácter provisional de los resultados obtenidos, basados en documentos castellanos inmediatos a la Reconquista.

Los ingresos de la Hacienda real granadina procedían del patrimonio particular de los naṣrīes, patrimonio real e impuestos, cifrados por al-Maqqarī en unos 580.000 dinares al año.

El valor del patrimonio particular de los naṣrīes debía ser equivalente al que dieron a Boabdil los Reyes Católicos en virtud de las Capitulaciones, adquirido por los mismos poco después en 21.000 castellanos de oro.

El patrimonio real estaba constituido por los palacios y sitios reales, ciertas tierras sujetas a impuestos en especie y la renta llamada la « haḡüela », cuyo valor aparece cifrado en 783.079 maravedíes en un documento de finales del siglo xv.

Por lo que se refiere a los impuestos, se pagaba en especie el diezmo del trigo, cebada y panizo, abonándose otros impuestos en especie y en metálico. Entre ellos figuran el *alacer*, la *alfitra* o *alsitra*, la *almaguana* o *almagana*, el *açaque*, el de pares o yuntas, el *cequí*, los de la seda, en que figuraba el *tartil*, el de los *tiguales*, los que gravaban la transmisión de herencias, los obtenidos de los productos decomisados, los percibidos por renta de algunas acequias, el *magran*, el *tahamil*, el *caysy*, el *fardatarroman*, el *fardatalbany* y, por último, el *tarcon*, de todos los cuales se efectúa un examen. Al final del artículo y en forma de apéndice se nos da el texto de nueve documentos utilizados para el estudio anterior.

El último de los artículos contenidos en el volumen lleva el título de « Los estudios orientales y la actividad de los arabistas en Polonia » y el subtítulo de « A propósito de la aparición de una revista ». Su autor es Jacinto Bosh Vilá, quien, con motivo de la aparición de la revista « Folia Orientalia », fundada y dirigida por el profesor T. Lewicki, y de cuyo primer fascículo se nos da una resumida información, pasa revista a la labor orientalista realizada en Polonia a partir de 1945, señalando las entidades que patrocinan o dirigen esta labor, la reorganización de las enseñanzas en el marco universitario, la sólida base histórica que adquiere el alumno en las secciones de estudios filológicos orientales, la tarea que realiza en la Universidad de Cracovia el profesor Lewicki, con sus colaboradores, y en general la actividad desarrollada por los arabistas polacos en los últimos años, de que son buen exponente la lista de publicaciones « Bibliografía Polskich prac Orientalistycznych (1945-1955) » y la « Revista orientalista », a la que ha venido a sumarse ahora la nueva « Folia Orientalia ».

El volumen concluye con las habituales páginas dedicadas a reseñas de libros, a noticias y al sumario del fascículo.

Mariano ARRIBAS PALAU.

LUÍS SECO DE LUCENA. — *Documentos árabe-granadinos*. Edición crítica del texto árabe y traducción al español, con introducción, notas, glosarios e índices. - Madrid 1961. - L + 192 págs. + 2 hjas + 4 láms. + 2 hjas. + ٢٤ + ١٨٩ págs. - 250 mm.

El Catedrático Sr. Seco de Lucena reúne en este volumen un conjunto de noventa y cinco documentos árabes granadinos cuyas fechas se extienden desde 1421 hasta 1496. Estos documentos contienen un total de

175 actas y diligencias notariales, la mayor parte de las cuales son contratos de compra-venta, pliegos particionales, decretos sultaníes aprobatorios de contratos de compra-venta de bienes del Real Patrimonio y escrituras de mandato, además de las diligencias marginales o a pie de página. Esto puede dar buena idea de la importancia de la colección para el conocimiento del Derecho islámico en la Granada del siglo xv.

El estudio comparativo de las diversas actas que versan sobre un mismo tema permite al Sr. Seco de Lucena establecer el formulario utilizado en Granada durante el siglo xv para redactar las escrituras que encontramos más repetidas en la colección, recogiendo las distintas cláusulas que aparecen en dichas escrituras.

Se fija también el Sr. Seco de Lucena en los nombres gentilicios y patronímicos de los personajes que aparecen en las actas, para llegar a la conclusión de que « el granadino del siglo xv no cuida su genealogía con ánimo de entroncar con alguna ilustre familia de claro abolengo árabe y tiene a gala declarar llanamente que él o sus antepasados proceden de Huéneja o Pechina, en lugar de vanagloriarse por un dudoso origen oriental. Se siente fuertemente enraizado al terruño y se ufana, sobre todo, de andaluz. Es un andaluz musulmán ».

Abundan, pues, los patronímicos andaluces, que el Sr. Seco de Lucena ha identificado casi totalmente.

También subraya las distintas clases sociales a que pertenecen las personas citadas en los documentos : grandes visires bien conocidos, como Riḍwān (Abū-l-Nu'aym), etc. ; jueces, como Muḥammad b. Sirāy, etc. ; juristas, como 'Alī al-Qarbāqī y otros ; el poeta al-Šarrān y el historiador al-Wādī'āšī, de todos los cuales teníamos ya referencias. Pero, además, estos documentos nos dan a conocer los nombres de muchos personajes granadinos que nos eran totalmente desconocidos. De ellos, unos son ministros del gobierno, otros son alcaldes, y algunos fueron jueces, juristas y jeques.

También ofrecen extraordinario interés los topónimos mencionados en los documentos, ya que son muchos los nombres de lugares mayores y menores que aparecen citados en ellos, situados en gran parte en la ciudad, vega y montes de Granada, algunos de los cuales son objeto de estudio particular

Los datos numismáticos que nos proporciona la colección son puestos de relieve por el Sr. Seco de Lucena. Gracias a ellos podemos conocer los sistemas monetarios vigentes en Granada durante el siglo xv, los diversos valores alcanzados por las monedas y la relación de valores entre

los metales en circulación. Los documentos permiten también identificar algunos tipos monetarios, cuyos carácter se ignoraba.

Todavía se pueden obtener de estos documentos otros datos que guardan relación con el estudio de la Economía granadina durante el siglo xv y que afectan sobre todo al valor de las fincas rústicas y urbanas y al precio de algunos productos y útiles agrícolas, muebles, enseres, etc. Y aún se podrían destacar otros aspectos relativos a la vida social, usos y costumbres de los granadinos de aquel tiempo.

Los valiosos datos que la colección proporciona para el mejor conocimiento de la historia del reino de Granada han sido ya utilizados por el autor en anteriores estudios.

Los documentos son presentados en su original árabe y en traducción castellana, en la que se aprecia claramente la ingente labor desarrollada por el Sr. Seco de Lucena.

Tanto la parte árabe como la castellana van completadas con sendos vocabularios e índices onomásticos, de topónimos y de materias, así como de un índice general.

La parte gráfica contiene la reproducción de ocho de los documentos árabes publicados.

La obra ha sido editada por el Instituto de Estudios Islámicos de Madrid, que ha logrado una bella edición, digna de la importancia de la obra y que merece todos los elogios.

Mariano ARRIBAS PALAU.

Chantal DE LA VÉRONNE. — *Les sources inédites de l'histoire du Maroc, archives et bibliothèques d'Espagne*, t. III. *Publications de la section historique du Maroc*, 1 vol. in-4° XIII et 590 p, Paris, Geuthner, 1961.

Ce volume est le vingt-sixième qui paraît dans la collection des *Sources inédites...* collection dont nous avons récemment, en cette revue (1961, fasc. I, pp. 179-182), rappelé les origines et souligné la valeur scientifique, à propos de la publication du tome VI — dû à M. Philippe de Cossé Brissac — de la seconde série des *Archives et bibliothèques de France*.

Il couvre la période qui s'étend de 1560 à 1578 et durant laquelle trois souverains régnèrent sur le Maroc : Moulay Abdallah el-Ghalib (1557-1574), Moulay Mohammed ben Abdallah (1574-1576) et Moulay Abd el-

Malek (1576-1578). Le second, chassé successivement de Fès et de Marrakech par Moulay Abd el-Malek, lutta contre celui-ci jusqu'à 1578 et obtint le concours du roi Sébastien 1^{er} de Portugal, qui organisa en 1578 une expédition au Maroc.

Ce nouveau tome, comme son titre l'indique, renferme seulement des documents provenant des dépôts espagnols. Ce sont principalement des lettres écrites par toutes sortes de personnes : Philippe II, Sébastien I^{er}, Moulay Mohammed ben Abdallah, Moulay Abd el-Malek, des gouverneurs, des ambassadeurs, des religieux, des marchands, etc. Mais y figurent également des mandements du roi d'Espagne, des relations ou des avis divers, des listes de militaires, de commerçants, etc. L'auteur publie ainsi cent vingt-et-un documents, tirés la plupart des Archives générales de Simancas.

A juste titre, elle fait remarquer que durant la période dont s'agit, deux faits marquent principalement l'histoire des relations du Maroc avec l'Europe : d'abord, la prise du Pênon de Vélez de la gomera par les Espagnols en 1564, après une tentative manquée l'année précédente, puis la campagne du roi Sébastien au Maroc, qui aboutit au désastre d'El-Ksar el-Kebir — la bataille des Trois-Rois — le 4 août 1578. Bon nombre des documents publiés se rapportent à ces deux événements.

En ce qui concerne le Pênon, on peut lire un récit de la tentative de 1563 et une relation détaillée de l'expédition de 1564, avec la liste des gentilshommes qui y prirent part. Dès que la place fut occupée, le roi Philippe II y nomma un gouverneur, qui eut sous ses ordres quatre cents soldats, outre cent sapeurs et soixante ouvriers pour relever les fortifications du Pênon. Mais celui-ci manquait totalement d'eau, qu'il fallut faire venir d'Espagne, comme tout le ravitaillement et tout ce qui était nécessaire à la vie des habitants. Aussi la situation des Espagnols y était-elle fort pénible, car tout dépendait de l'arrivée des navires de Malaga et ceux-ci étaient sans cesse en retard.

Maints autres faits signalés dans les documents réunis par M^l^e de L.V. se rattachent à l'histoire du préside. C'est ainsi qu'une trêve y fut signée le 30 janvier 1565 par le gouverneur de la place et le Caïd El-Mansour, cousin du sultan Moulay Abdallah el-Ghalib. Un peu plus tard, les deux hommes négocièrent, mais sans résultat un « projet de paix entre le Pênon de Vélez et les territoires voisins ». Dans le cours de l'année 1566, le capitaine du préside, Diego Perez Arnalte, s'empara de six Maures, « bien que l'étendard de la paix eût été hissé ». Le Caïd El-Mansour se plaignit au corregidor de Malaga et un mandement de Philippe II lui donna satisfaction : les Maures, qui avaient été vendus en Espagne, regagnèrent le Maroc. L'année suivante, le successeur de Diego Perez Arnalte signalait, d'une part, qu'un Maure était venu au Pênon pour se convertir au christianisme

et, d'autre part, que des caïds du sultan avaient amené dans la région des pièces d'artillerie qui pourraient leur permettre de s'emparer du préside. Enfin, au mois de novembre 1577, Moulay Mohammed ben Abdallah vint à Taran Vélez avec ses femmes, un de ses fils, plusieurs caïds et un millier d'hommes. Il déclara au gouverneur du Pênon qu'il désirait s'y réfugier et se mettre sous la protection du roi d'Espagne. Ses femmes et leurs serviteurs furent seuls admis dans le préside, où l'on dépensa pour eux 28 320 maravedis en biscuit, huile et farine.

Sur l'expédition qui se termina par la bataille d'El-Ksar el-Kebir, le dernier volume des *Sources inédites...* renferme un certain nombre de lettres. Beaucoup sont écrites par l'ambassadeur à Lisbonne du roi d'Espagne, Juan de Silva et les autres, par diverses personnes, notamment : le roi Sébastien, un Marocain ancien gouverneur d'Arzila, le gouverneur de Tanger, l'historien Diego Torres. On y trouve aussi une relation de la bataille des Trois-Rois et une liste des gentilshommes portugais qui y furent tués ou faits prisonniers. Les lettres du diplomate espagnol constituent de véritables rapports et contiennent de nombreux renseignements sur les préparatifs de la campagne, pour laquelle le roi de Portugal s'efforça d'obtenir le concours de Philippe II. De Silva suivit même les Portugais en Afrique, d'où ses lettres n'étaient guère encourageantes. Le roi, écrivait-il le 25 juillet 1578, n'avait personne pour le conseiller et ses troupes, qui comprenaient beaucoup de nouvelles recrues, mal commandées, mouraient de faim. D'ailleurs, il était « angoissé », mais néanmoins il refusa d'écouter les propositions de paix qu'un Israélite vint lui faire de la part de Moulay Abd el-Malek.

L'ouvrage de M^{lle} de L.V. contient encore d'autres documents. Ceux-ci mettent en évidence la forte personnalité de Moulay Abd el-Malek et font mieux connaître aussi bien ses négociations avec l'Espagne que les épisodes de la lutte qui l'opposa durant de longs mois à Moulay Mohammed ben Abdallah. Ils nous renseignent également : sur la course que pratiquait le caïd de Vélez avant 1564, sur les marchands espagnols et portugais qui faisaient alors du commerce avec le Maroc, sur « l'expédition de la rivière de Tétouan », au cours de laquelle en 1567, les Espagnols tentèrent d'obstruer l'embouchure de l'oued Martin, en y coulant plusieurs navires chargés de pierres, sur le projet, non réalisé, de fermer l'entrée de marchica la lagune de Mélélla, sur la mission d'un certain capitaine Cabrette, un Français envoyé à Madrid en 1577 par Moulay Abd el-Malek, sur le préside de Mélélla, où la vie était aussi pénible qu'au Pênon de Vélez et dont un gouverneur, accusé de malversations, fut en 1570 condamné par le conseil de la guerre à une amende de 2 500 ducats, ce qui ne l'empêcha pas, neuf ans plus tard, d'être envoyé comme ambassadeur à la cour chérifienne.

Tous les documents publiés sont accompagnés d'un appareil critique très important. Chacun d'eux est assorti de nombreuses notes, qui en soulignent l'intérêt, donnent d'utiles précisions sur les personnes citées ou les événements rapportés et, fréquemment, indiquent d'autres sources sur ces événements, car l'auteur n'a pu donner le texte de tous les documents qu'elle a trouvés dans les fonds espagnols. De plus, l'« Introduction » du volume traite de *Méllilla et le Pénon de Vélez avant la bataille d'El-Ksar el-Kebir*. Par ailleurs, M^{lle} de L.V. a rédigé un certain nombre d'*Introductions critiques*, qui éclairent, commentent ou complètent ses documents. Signalons entre autres celles qui ont pour titres : « *Note sur le siège d'Oran en 1563 ; Relations et bibliographie de la conquête du Pénon de Vélez de la gomera en 1564 ; note sur le séjour du roi Sébastien à Tanger (7-10 octobre 1574) ; contribution de l'Espagne à l'expédition portugaise de 1578 ; Les frères Gasparo Corso et le chérif Moulay Abd el-Malek (1569-1574)*. Cette dernière, qui fait ressortir l'activité méditerranéenne d'une famille de marchands d'origine corse, est peut-être la plus intéressante. En effet, elle relate les négociations de Philippe II et de Moulay Abd el-Malek, relatives à l'Algérie, à la Tunisie et au Maroc. L'un des Corso, Andréa, servit longtemps d'intermédiaire entre le roi d'Espagne et le chérif, qui aurait voulu être aidé dans la lutte qu'il allait entreprendre pour conquérir le Maroc, mais ne put obtenir satisfaction, car le Roi catholique « n'avait pas d'argent à dépenser pour les affaires du prétendant saadien ».

Notons encore que l'ouvrage comporte une *Bibliographie* et se termine par un *Index alphabétique*, très précis et très complet qui rendra les plus grands services.

Ainsi, le volume de M^{lle} de L.V. mérite tous les compliments. Comme ceux déjà parus dans la même collection, il contribue à faire des *Sources inédites de l'histoire du Maroc* une publication de premier ordre, indispensable à ceux qui veulent connaître le passé du royaume.

Jacques CAILLÉ.

« Etudes d'Orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal » (G.P. Maisonneuve et Larose — Paris, 1962).

La copie du présent numéro d'*Hespéris-Tamuda* se trouvait déjà rassemblée quand nous avons eu en mains les deux volumes d'études dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal. Mais, bien qu'il soit dans notre intention de revenir, dans nos prochaines livraisons, sur plusieurs des importantes études qu'ils contiennent, il était dès à présent nécessaire de saluer d'un

premier mot, l'ensemble de la publication : une soixantaine d'études dont beaucoup sont dues à des savants éminents d'Europe occidentale ou d'Amérique, et dont les autres, pour être signées de noms encore moins connus, n'en sont pas, tant s'en faut, d'une qualité moins sûre.

Nous avons noté la place de choix que l'ouvrage accordait à l'Islam d'Occident, à l'Andalousie, au Maghreb en général, au Maroc en particulier. Place bien naturelle, puisqu'il s'agissait d'honorer la mémoire d'un historien qui travailla longtemps au Maroc et dont les œuvres maîtresses portent sur les pays de l'Occident musulman. Signalons par exemple la copieuse étude consacrée par R. Brunschvig à un aspect peu connu d'Averrhoés, dont on a étudié surtout la philosophie. Or, Averrhoés fut aussi un juriste considérable à une époque où justement, le débat était vif sur le rôle des juristes dans la société musulmane du Maghreb. Signalons aussi une étude consacrée une fois de plus, par J. Berque à un problème de première actualité, avec « les débuts du réformisme religieux au Maghreb ». Relevons d'autres titres : « Sur quelques manuscrits de la bibliothèque de la Mosquée d'Al-Qarawiyyin » de J. Schacht qui ramènera l'attention sur un dépôt de manuscrits dont une récente exposition avait fait connaître la richesse ; « La place luso-marocaine de Mazagan vers 1660 » où R. Ricard apporte une nouvelle contribution à la connaissance des entreprises portugaises au Maroc. Nouvelle contribution également de A. Huici Miranda à l'histoire des Almoravides avec son étude du gouvernement de Tachfin ben Ali en Andalousie. D'autres, encore, malgré leur titre, ont un étroit rapport avec l'histoire marocaine. C'est le cas de ce qu'écrit D. Cabanelas « sur un projet de Uluç Ali pour la conquête d'Oran en 1883 » et qui évoque les problèmes de la politique extérieure saadienne.

Citons enfin l'article par lequel C. Cahen, à l'occasion d'une étude de textes se rapportant aux contacts de l'Orient et de l'Occident à l'époque almohade, invite à pousser, plus que par le passé, l'examen de ces contacts, sous toutes leurs formes, depuis la conquête de l'Ifriquiya.

Appel qui vient à son heure avec le rétablissement de relations directes entre les divers pays du monde arabe et leur développement à une échelle sans doute jamais atteinte jusqu'ici. Appel auquel d'ailleurs, l'article de S. D. Goitein : « La Tunisie du XI^e siècle à la lumière des documents de la Geniza du Caire », vient déjà apporter comme une première et très intéressante réponse.

Germain AYACHE

S.M. SALIM. — *Marsh Dwellers of the Euphrates Delta*, London School of Economics Monographs on Social Anthropology, N° 23, University of London. The Athlone Presse, 1962, price 30/-.

This work by an Iraqi anthropologist, at Baghdad University, is a study of the social and economic structures of ech-Chibayish, a Shī'a Muslim village, all belonging to a single tribe, Beni Isad, in the marshlands of the Euphrates Delta (as indicated by its title) in Southeastern Iraq. Dr. Salim's study pivots around the socioeconomic adaptation of the Bedouins of Beni Isad to the swamp environment of Hor il-Hammar. I use the word "adaptation" advisedly, for although according to Beni Isad traditions they have lived in the marshes since about the 13th century, their values and social obligations are very much those displayed wherever Bedouins, with their emphasis on patrilineal kin groups, endogamy and participation on lineage and clan levels in receipt or payment of fines for major infractions, are found (as Professor Daryll Forde has congenitally noted in the forward). The problem of adaptation is indeed the key problem emerging from this work, and the Beni Isad of ech-Chibayish by no means consider their present locale and the economy it has forced upon them as a blessing; in fact, it would not be overstating the case to say they resent it bitterly, because there is no occupation which they could pursue in the marshes which could in any way take the place of camel nomadism and the prestige which this and raiding the camels of an enemy tribe confers. And since the Beni Isad have presumably *not* been camel breeders for the last 700 years, this all goes to show how hard Bedouin tradition dies.

What, then, is the economy of the Beni Isad at present? A few of them have gained considerable wealth as shopkeepers through the growth of trade with the outside world (i.e., with other parts of Iraq) but the Bedouin notions of openhandedness, generosity and hospitality are precisely what have impeded the same individuals from gaining just that degree of status in community life which money does not bring. Status is accorded only to the *mukhtārs* or ordinary lineage heads; to the Ahl Khayūn, members of the ex-ruling clan from whence came the shaikh (who dominated tribal political life until 1924, when his constant intrigues and refusal to pay taxes brought a government reprisal which, aided by the consent of the Beni Isad resulted in ousting him and brought about a shaikhless regime), this clan being now in process of transition from ruling to commoner status; and especially to the *sāda* or holy men, descendants of the Prophet, some of whom, paradoxically, are the richest men in the village, some using their status toward material gain as moneylenders and the rest through monopolizing the mat-weaving trade. This fact in itself

shows that neither occupation nor wealth are status determinants, and there is no longer "a clear correlation between social status and economic advantage" (p. 710). The heads as well as the members of ordinary or common lineages all weave mats, the principle source of revenue in ech-Chibayish; an occupation which is singularly badly paid and does little or nothing, in fact, to support agriculture as a subsistence economy. Fishing, limited to one clan, is despised, as is water buffalo herding; so common among the Ma'dān marshmen to the east, along the Tigris; and once again, these are occupations inconstant with Bedouin notions of ideal behaviour.

The very different behaviour of certain segments of the population of ech-Chibayish, particularly shopkeepers, traders, and administrative employees, whose presence in the village dates from the end of World War I, as a result of greater contact with the outside world, is graphically illustrated by the fact that many of them now make their guest houses out of brick (whereas the reed guest house which is owned by virtually every lineage head is not only where everyone comes in for coffee, but, almost literally, the stage where the whole drama of village life is acted out) or have abandoned them altogether. This conflict between traditional Bedouin values and those of the modern Middle East, themselves in the process of change, is at the core of life in ech-Chibayish as Dr. Salim studied it; and its existence there has provided him with an excellent case study, of social structure and culture change, both adaptive and non-adaptive, in one Middle Eastern community of the present day.

Dr. Salim has given us a first-class ethnographic report, of top quality in all respects save two: 1) a rather choppy prose style (perhaps because the original was probably the Arabic version, i.e. Shākir Muṣṭafa Salīm, *Ach-Chibayish: dirāsah anṭhrūpūlūjīyyah li-qaryah fi ahwār al-'Irāq*, Baghdad 1956-7, and which, as English is not the author's native language, he cannot really be blamed); and, 2) a more serious defect — A very inconsistent transliteration of Arabic words in the text. Arabic terms, rather than names, have been translated by the editors (see editorial note in the book itself) in accordance with international usage, but if the same standard, this reviewer feels, had been adopted *against* Dr. Salim's wishes, for personal and place names in the text, (with the addition of an explanatory note indicating how these are locally pronounced in Southern Iraq) some rather glaring inconsistencies could have been completely avoided. These, however, are relatively minor considerations in a work of great merit, one making a substantial contribution to the (unfortunately) still pitifully thin body of literature on the social anthropology of the Muslim World.

David M. HART.

Maurice MORÈRE. — *Manuel d'organisation judiciaire au Maroc*, I. — Vol. in-8°, 185 p., Rabat, 1961.

Ce livre vient à son heure. En effet, aucun manuel ou traité d'organisation judiciaire ou de procédure marocaines n'avait été publié depuis 1948. Or, comme le souligne justement dans la préface du volume, M. Ali Benjelloun, Président de la Commission générale des comptes et secrétaire général du Ministère de la Justice, un « événement fondamental » est survenu depuis lors : l'indépendance, qui a entraîné de nombreuses et importantes réformes.

L'ouvrage de M.M. comprend trois parties respectivement intitulées : principes généraux d'organisation judiciaire, la justice civile, la justice pénale. La première se divise en quatre titres : l'action en justice en droit marocain, la compétence, la théorie générale des jugements, les voies de recours. Dans la justice civile, l'auteur étudie successivement : l'organisation centrale, la cour suprême, la justice de droit commun, la justice moderne, la justice de statut personnel. Enfin, la justice pénale fait l'objet de deux chapitres : la police judiciaire et l'organisation des juridictions répressives.

On remarquera l'originalité de ce plan, auquel certains reprocheront peut-être de manquer d'orthodoxie, mais qui se défend, puisque l'auteur a voulu nous donner seulement un manuel d'organisation judiciaire. Or, il ne pouvait guère exposer cette organisation sans parler, au moins sommairement de la compétence et de la procédure. C'est pourquoi il consacre à celles-ci un certain nombre de pages, notamment dans sa première partie. Aussi M. Ali Benjelloun peut-il écrire que M.M. est trop modeste et qu'en réalité son volume nous « offre un exposé complet de l'ensemble du Droit judiciaire privé et pénal ».

L'auteur ne se contente pas d'indiquer — avec méthode et clarté — la composition, la compétence et le fonctionnement en 1961 des juridictions de chaque ordre de la justice. Il précise l'origine de ces juridictions et, le cas échéant, nous dit ce qu'elles étaient autrefois ; on peut ainsi en suivre l'évolution.

D'assez longs développements sont consacrés à la cour suprême, la plus importante des créations intervenues depuis l'indépendance. Cette haute juridiction joue le rôle de la cour de cassation en France ; en outre, elle statue, en premier et dernier ressort, sur les recours en annulation pour excès de pouvoir formés contre les décisions émanant des autorités administratives. Mais, si M.M. insiste sur la première des juridictions du

royaume, il ne néglige cependant aucune des autres et, par exemple, étudie pareillement celles qui ont été spécialement instituées pour les mineurs délinquants et les tribunaux de l'Officialité du Vicariat apostolique du Maroc.

Avec raison, il met en évidence « le principe *d'unité de juridiction*, originalité et modernisme du Droit public marocain ». En effet, le législateur de Rabat, depuis plusieurs lustres, mais surtout depuis l'indépendance, s'est efforcé d'unifier la justice, qui présentait autrefois des aspects si divers. On peut citer plusieurs exemples de cette unification : la création de la cour suprême, qui contrôle toute l'activité judiciaire du pays; la fusion des tribunaux criminels relevant de la justice de droit commun et de ceux relevant de la justice moderne; l'organisation de la cour d'appel de Tanger, où les anciens tribunaux d'instance et de paix ont été intégrés dans les tribunaux régionaux et ceux du *Sadad*. En outre, bien des textes ont déjà été promulgués pour unifier la législation dans les trois anciennes zones du royaume, française, espagnole, tangéroise.

D'autre part, la séparation de la justice et de l'Administration est désormais acquise. Les magistrats sont tous maintenant des magistrats de carrière et ne remplissent aucune charge administrative. Comme l'a dit le Ministre de la Justice, il ne fallait plus « permettre que l'administrateur marocain cumule tous les pouvoirs ».

Enfin, l'auteur a eu l'heureuse idée d'accompagner son texte de deux tableaux synoptiques, sur lesquels il suffit de jeter un coup d'œil pour connaître les différentes juridictions de la justice civile et de la justice pénale.

En résumé, l'ouvrage de M.M. fait parfaitement ressortir l'œuvre judiciaire réalisée au Maroc depuis l'indépendance et l'on ne saurait trop en conseiller la lecture à tous ceux, juristes et autres, qui s'intéressent à l'évolution du pays.

Jacques CAILLÉ.

FLEISCH (R.P. Henri). — *Traité de philologie arabe*. Vol. I (Préliminaires, phonétique, morphologie nominale), Imprimerie catholique, Beyrouth, 1961.

Le traité de philologie arabe du R.P. H. Fleisch vient combler une lacune importante, si importante même que les étudiants ne considéraient plus cette partie pourtant essentielle de la linguistique sémitique, que com-

me l'étude d'une grammaire un peu confuse, pleine d'exceptions sinon de fantaisies, en tout cas essentiellement formelle. Dorénavant nous aurons une grammaire raisonnée d'une époque déterminée point de départ d'études qui ne seront jamais trop nombreuses sur l'évolution de la langue arabe.

Qu'il soit dit dès l'abord qu'il ne s'agit pour l'instant que du premier volume d'un ouvrage, qui en comptera deux, et ne concernant que des préliminaires, la phonétique et la morphologie nominale. Le second volume est annoncé comme étude du verbe. Ce premier tome n'en comporte pas moins cinq cent cinquante pages 25 × 175 nourries d'un texte serré quoique très clair, qui traite son sujet aussi sobrement que complètement, prévoyant tous les problèmes qui se posent et y répondant dans la mesure où l'état de nos connaissances en la matière et les méthodes les plus assurées de la linguistique, permettent d'expliquer et de raisonner les faits grammaticaux.

L'introduction mérite une lecture très attentive car elle peut être comprise comme une sorte de manifeste à l'usage des philologues de la langue arabe, tout au moins comme un programme, une planification. Dans cette introduction en effet, H.F. a soin de prévenir qu'il n'aborde que l'étude de cette langue artistique reconnue par les grammairiens arabes comme « leur pure authentique langue arabe » base de leur effort de normalisation. Car c'est à partir de la *°Arabiya* du désert, d'un désert immense, où se parlaient des dialectes nombreux, que les grammairiens ont formé, étoffé et enrichi une poésie et une prose qui ont donné finalement cette langue arabe dite classique à laquelle, malgré son antiquité, se référeront tous les grammairiens postérieurs, tous les lettrés, puis les journalistes, tous ceux qui se piqueront de purisme ou d'élégance linguistique.

Or, comme le fait observer l'auteur, en y insistant, ce n'est là que le début de la langue arabe, et le traité de philologie qui en traite n'est par conséquent qu'un début lui aussi de philologie, un commencement, car en cette science la tâche n'est pas d'étudier l'état de la langue à une certaine époque, si brillante qu'on la veuille, mais de suivre l'arabe en ses différentes périodes, avant et après.

Il faudra donc, après ce traité et en se référant à lui, de nombreuses monographies qui marqueront les étapes de l'évolution ; il faudra aussi des monographies également nombreuses qui reconstitueront la vraie langue arabe, celle qui était parlée par les Arabes, « non soumise aux normes de la poésie ni à la férule des grammairiens ».

Sans attendre, d'ailleurs, que ces dernières monographies nous éclairent, H.F. pratique des sondages dans cette *arabiya* parlée pour expliquer ces trop nombreux cas grammaticaux qui mettent à l'épreuve la perplexité des étudiants, et aussi celle des professeurs.

Car l'auteur, on s'en aperçoit presque à chaque page, songe aux étudiants — de tout âge — ce qui donne à son exposé un caractère méthodique, et met en relief un souci constant d'appui scientifique. Ainsi l'ouvrage devient un modèle pour les recherches futures dans le domaine de la philologie arabe, pour les monographies de tous les âges de la langue qui sont indispensables à la description et à l'explication de son évolution.

Comme préliminaires, d'abord, la méthode des grammairiens arabes. L'auteur expose la méthode analogique de Basra, puis la méthode analytique de Koufa, chacune d'elles ayant essayé d'expliquer, de rationaliser, avec tous les impedimenta qu'entraîne une systématisation par essence excessive. Il s'ensuit que « violence est faite à la langue », et « il reste à dégager la grammaire arabe de toute cette construction artificielle et arbitraire ». On a oublié, comme tous les grammairiens anciens de toutes les langues, « la notion de changement historique » et que « les lois du langage ne sont pas les lois de la pensée ». Ceci amène naturellement à brosser une esquisse d'un historique de la grammaire arabe. Il a fallu à H.F. explorer maints auteurs arabes, dégager leurs conceptions, exposer leurs manières d'envisager les problèmes linguistiques. Œuvre considérable qu'on sera reconnaissant à H.F. d'avoir entreprise et qui aidera les chercheurs à placer dans leurs cadres respectifs les grammairiens arabes et à les aborder sans qu'ils paraissent trop étrangers, trop nouveaux. Or, il faut le reconnaître, ces grammairiens qui pensaient la langue de leur religion, qui sentaient la nécessité et l'urgence de l'établir sans faute pour éviter hérésies ou simples incompréhensions, ont apporté un lot considérable de faits linguistiques qui, bien qu'envisagés à leur façon et non sans intelligence, servent éminemment à nos constructions modernes.

Ces préliminaires étaient indispensables non seulement pour ce qui suit de phonétique et de morphologie, mais encore pour les études ultérieures qui pourront s'y rapporter utilement.

De là, on passe à la phonétique arabe de l'époque envisagée. Ici, évidemment, c'est la science moderne qui donne l'armature de l'exposé, cependant que l'auteur s'en tient à la phonétique plutôt qu'à la phonologie telle qu'elle est née récemment. Peu à dire des consonnes fortes, mais les consonnes faibles W et Y et le hamza (avec ses démêlés au sujet de son support) donnent du fil à retordre. Les changements phonétiques de ces trois phénomènes ont encombré les grammaires et les manuels de façon rébarbative souvent inintelligente, presque toujours purement formelle. On sera reconnaissant à H.F. d'y avoir passé le démêloir d'une science mieux établie de la phonétique et d'avoir expliqué raisonnablement des lois à discerner relevant d'une psychologie originale ou qui s'imposent naturelle-

ment. La comparaison des conceptions arabes et des nôtres à ce point de vue ne manque pas d'intérêt psychologique.

La syllabe, en arabe, a un rôle si important qu'on se demande parfois si une bonne partie de la grammaire, classique ou dialectale, ne s'expliquerait pas par elle, par sa nature, ses allongements, ses exigences. H.F. l'a donc étudiée, avec son comportement en présence de la voyelle longue.

On ne peut entrer, ni ici, ni ailleurs dans cet ouvrage, dans les détails d'un exposé ferme, précis et concis qui ne manque jamais de s'imposer à la raison. Il convient de dire que chacun des problèmes qui se sont posés aux grammairiens arabes, et ils sont nombreux, reçoit sa solution logique, scientifique en face de l'explication arabe et avec les propres éléments de celle-ci. C'est certainement là que résident l'intérêt et l'attrait de l'ouvrage.

Avec le livre II, l'auteur s'attaque à la morphologie nominale. Il commence par déterminer les significations de radical et de racine. En français il reste les radicaux éléments stables auxquels les affixes, et qui ne se dégagent, tant ils sont hors de la conscience des sujets parlants, que par des analyses à l'usage des grammairiens et des écoliers. En arabe, il en va tout autrement ; cette langue a des racines, groupements de consonnes, de vrais signifiants, exprimant des idées générales et qui subissent des flexions grâce à des affixes mais encore plus grâce à des voyelles, qui jouent tous un rôle déterminant dans la formation des mots.

Il fallait insister sur cette originalité de la langue arabe qui lui a permis avec peu d'affixes, mais avec la flexion interne, et la gémiation, de composer des familles de mots d'une richesse qui étonne parfois.

Partant de ces racines, trilitères en majorité, rarement bilitères (véritable énigme) parfois quadrilitères, le développement verbal et nominal s'épanouit à la mesure des besoins du langage. H.F. signale, avec sa clarté habituelle, comme ce développement se présente. Puis il s'attaque à la morphologie nominale.

Il ne s'agit que du substantif et de l'adjectif proprement dit, c'est-à-dire qualificatifs. Pronoms et mots outils, déterminants de tout genre sont mis de côté pour le moment

Les questions les plus importantes sont celle des déclinaisons et des pluriels internes d'une part, de l'affixation d'autre part. On sait par les grammairiens arabes, que les arabisants occidentaux ont traduits, ce que sont ces déclinaisons et ces affixations et l'on se noie avec eux dans un océan de formes de pluriels. Or, si une langue se permet une telle prolifération de schèmes, c'est qu'inconsciemment ils correspondent à des néces-

sités de la pensée, ou, plus rarement qu'ils sont des résidus, plutôt des reliquats de formes anciennes. Il s'est agi pour l'auteur de classer ces formes, de révéler leur signification, c'est-à-dire leur raison d'être, de les expliquer, de les légitimer en un mot. Or, dans ce domaine du nom (substantif et adjectif) on peut, et on doit par conséquent, remonter très profondément près des origines de la langue, on peut et on doit aussi examiner ce qui s'est passé dans les parlers sémitiques voisins. On est à même alors de trouver le sens et l'histoire d'une évolution. Grâce à une érudition très vaste, l'auteur a pu dans beaucoup de cas résoudre les problèmes philologiques que pose la complexité des formes nominales arabes et, ce qui est précieux, indiquer les recherches que l'on devra poursuivre, pour combler les lacunes que laissent encore nos investigations d'aujourd'hui.

Ainsi, dans ce travail d'une rigueur scientifique telle qu'on ne s'en aperçoit plus, d'une clarté d'exposition qui fait naître une impression d'évidence, on trouve non seulement l'essentiel des écrits des grammairiens arabes, l'essentiel aussi, critiqué au besoin, des écrits des grammairiens occidentaux, le rappel des études antérieures de l'auteur, mais encore des indications précises sur beaucoup de questions de philologie qui réclament des monographies. Ajoutons qu'il se trouve aussi dans ce travail un rappel qui est loin d'être inutile, des notions fondamentales de linguistique, de ces notions qui doivent servir, aux chercheurs, de jalons indicateurs et, qui sait, parfois de frein à des enthousiasmes étourdis.

On ne saurait donc dire trop de bien d'un tel traité de philologie arabe, ni trop conseiller aux arabisants de s'en inspirer dans leurs études comme dans leurs recherches.

Louis BRUNOT

T. F. MITCHELL — *Teach Yourself Colloquial Arabic* (The Living Language of Egypt), Presses universitaires anglaises, Londres, 1962.

M. Mitchell avait publié *an Introduction to Egyptian Colloquial arabic* en 1956, dont la revue *Hespéris* a donné un compte rendu dans son tome XLIV, 1957 (1^{er} et 2^e trim.). Il donne cette année un manuel de l'arabe parlé couramment en Egypte. C'est la suite naturelle de l'ouvrage précédemment cité.

Quand on dit « manuel », le terme doit être pris dans son sens étymologique de livre qu'on doit toujours avoir sous la main et non dans l'idée qu'il

s'agit d'un ouvrage élémentaire. Car ce travail de 240 pages $17,5 \times 57$ est un compendium utile de tout ce que l'étranger doit connaître de la langue parlée égyptienne pour la comprendre et se faire comprendre.

Les ouvrages de ce genre exigent de leurs auteurs une science bien assurée de la linguistique générale et de la linguistique sémitique mise au service d'une exposition rationnelle du parler envisagé. C'est alors que la monographie devient claire et facile à comprendre, qu'elle est utile, pratique. M. Mitchell, comme à l'accoutumée, n'a point manqué d'obéir à ce devoir de savant et de pédagogue et grâce à lui, on possède un petit livre plein d'enseignement que consulteront avec profit les étudiants de tout âge tout autant que les chercheurs.

Il comprend essentiellement deux parties distinctes. La première, théorique, est un exposé très suffisamment détaillé de la phonétique et de la grammaire ; la seconde, pratique, est un vocabulaire où les mots sont groupés par centres d'intérêt (mesures, voyages, requêtes, correspondances, etc.) suivis de phrases courantes dans lesquelles les vocables prennent leur valeur

Le choix judicieux des éléments grammaticaux essentiels et leur hiérarchie, si l'on peut dire, et le choix de nombreux mots d'après leur coefficient d'usage donnent à ce manuel une indiscutable valeur. M. Mitchell rend un grand service aux arabisants et aux sémitisants, en publiant cette excellente monographie dialectale. C'est avec un plaisir toujours renouvelé qu'on prend en main ces agréables ouvrages anglais élégamment reliés, imprimés avec soin, bien aérés, qui captent par leur seul aspect l'attention du lecteur qui sent que l'éditeur a songé à lui, a voulu l'attirer. Le livre dont il est question ici appartient à cette catégorie et sa présentation augmenterait, s'il se pouvait l'intérêt qui s'attache à l'œuvre de l'auteur.

Louis BRUNOT

TABLE DES MATIÈRES — ÍNDICE

(VOL. II)

Articles - Artículos

ARKOUN (Mohammed). — Risâla fi Mâ'yyat al- [°] adl wa bayân Aqsâ-mih de Miskawayh	215
AYACHE (Germain). — La question des archives historiques marocaines	311
BACAICOA ARNAIZ (Dora). — El brigadier-Ingeniero Don Joseph Gayoso y el sitio de Ceuta en 1720	231
CAILLÉ (Jacques). — Le vice-consul Broussonet et ses « mémoires » sur le Maroc	5
CAILLÉ (Jacques). — Mathieu de Lesseps au Maroc	279
HUICI MIRANDA (Ambrosio). — Un fragmento inédito de Ibn [°] Idâri sobre los Almorávides	43

Communications - Varia

AL-KATTANI (Ibrahim). — A propos de l'ouvrage <i>al-Qidh al mu'allâ fi ikmâl al-Muḥallâ</i> d'Ibn Ḥalîl	161
ARRIBAS PALAU (Mariano). — Muḥammad Ibn [°] Uṭmân designado gobernador de Tetuán a finales de 1792	113
ARRIBAS PALAU (Mariano). — Cartas árabes de Mawlây Muḥammad b. [°] Abd Allâh, relativas a la embajada de Ibn [°] Uṭmân de 1780	327
DEVERDUN (G.) et ALLAIN (Ch.). — Le minaret almoravide de la mosquée Ben Youssef à Marrakech	129
DUBREUIL (Bernard). — Les pavillons des Etats musulmans (suite)	h.t.
— Les pavillons des Etats musulmans (fin)	h.t.
EL-FASI (Mohammed). — Les bibliothèques au Maroc et quelques-uns de leurs manuscrits les plus rares	135

GOLVIN (L.). — Le palmier dans le décor musulman d'Occident ..	145
MORESTIN (Henri). — Le dieu au chef cornu de Banasa	337
SOUVILLE (Georges). — XVII ^e Congrès préhistorique de France ..	345
— VI ^e Congrès international des sciences préhistoriques et protohistoriques	348
TARRADELL (M.). — Sobre los raíces remotas de la historia de Marruecos	171
<i>Séances mensuelles de la Faculté des Lettres</i>	351

Comptes rendus bibliographiques - Reseñas bibliográficas

ANDRÉ (A.) et GAYOT (H.). — De la cartographie en langue arabe (Gaston Deverdun)	179
COSSÉ-BRISSAC (Philippe de). — Les sources inédites de l'histoire du Maroc, 2 ^e série, France, t. VI (Jacques Caillé)	179
FLEISH (R.P. Henri). — Traité de philologie arabe (Louis Brunot)	391
GANIAGE (Jean). — Une entreprise italienne de Tunisie au milieu du XIX ^e siècle (J.L. Miège)	182
GARCIA DOMINGUES (Jose D.). — O Garb extremo do Andaluz e « Bortuqal » nos historiadores e geógrafos (M. Arribas Palau)	374
JAHIER (Henri) et NOUREDDINE (Abdelkader). — Anthologie de textes poétiques attribués à Avicenne (Louis Brunot)	208
LEONE (Enrico de). — La colonizzazione dell'Africa del Nord (J.L. Miège)	183
LESNE (M.). — Les Zemmour. Evolution d'un groupe berbère (J. Le Coz)	187
Lévi-Provençal. — Etudes d'orientalisme dédiées à la mémoire de... (Germain Ayache)	386
LUCENA (Luis Seco de). — Documentos arábigo-granadinos (M. Arribas Palau)	381
MEUNIE (D. Jacques). — Cités anciennes de Mauritanie (P. Berthier)	371

MILLÁS VALLICROSA (Jose Maria). — Nuevos estudios sobre historia de la ciencia española (M. Arribas Palau)	201
Miscelánea de Estudios Arabes y Hebraicos (M. Arribas Palau) ..	375
MITCHELL (T.F.). — Prominence and syllabication in Arabic (Louis Brunot)	210
MITCHELL (T.F.). — Teach yourself colloquial arabic (the living language of Egypt) (Louis Brunot)	391
MORÈRE (Maurice). — Manuel d'organisation judiciaire au Maroc (Jacques Caillé)	390
PICARD (Gilbert Charles). — La civilisation de l'Afrique romaine (Dora Bacaicoa Arnaiz)	191
PONSICH (Michel). — Les lampes romaines en terre cuite de la Maurétanie tingitane (R. Rebuffat)	367
RAYMOND (Charles). — L'évolution de l'Islam (D. Bacaicoa Arnaiz)	203
SALIM (S.M.). — Marsh Dwellers of the Euphrates Delta (David M. Hart)	388
VÉRONNE (Chantal de LA). — Les sources inédites de l'histoire du Maroc, archives et bibliothèques d'Espagne, t. III (Jacques Caillé)	383

DERNIÈRES PUBLICATIONS — ÚLTIMAS PUBLICACIONES

des sections de recherche de la Faculté des Lettres de Rabat
de las secciones de investigación de la Facultad de Letras de Rabat

I. — PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES MAROCAINES

- | | |
|--|--|
| <p>LX. — DEVERDUN (G.), <i>Inscriptions arabes de Marrakech</i>, Rabat, Editions techniques nord-africaines, 1956.</p> <p>LXI. — JEAN-LÉON L'AFRICAIN, <i>Description de l'Afrique</i>, trad. A. Epaulard (2 vol.), Paris, Adrien-Maisonneuve, 1956.</p> <p>LXII. — DEVERDUN (G.), MEUNIE (J.) et TERRASSE (H.), <i>Nouvelles recherches</i></p> | <p><i>archéologiques à Marrakech</i>, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1957.</p> <p>LXIII. — ALLOUCHE (I.S.) et REGRAGUI (A.), <i>Catalogue des manuscrits arabes de Rabat</i> (Bibliothèque générale et Archives du Maroc). Deuxième série (1921-1953), II, Rabat, Editions techniques nord-africaines, 1958.</p> |
|--|--|

II. — COLLECTION « HESPÉRIS »

- | | |
|--|--|
| <p>XIV. — LAMBERT (Elie), <i>Histoire d'un tableau, l'Abderrahman, sultan du Maroc, de Delacroix</i>, Paris, Larose, 1953.</p> | <p>XV. — VAJDA (Georges), <i>Juda ben Nissim ibn Malka, philosophe juif marocain</i>, Paris, Larose, 1954.</p> |
|--|--|

III. — COLLECTION « TEXTES ARABES »

- | | |
|--|--|
| <p>XII. — FAURE (A.), <i>At-Tašawwuf ilā rijāl at-tašawwuf</i>. Texte d'Abū Yaḳūb Yūsuf ibn Yaḳyā at-Tādīlī, pu-</p> | <p>blié avec une Introduction et six index, Rabat, Ed. techniques nord-africaines, 1958.</p> |
|--|--|

IV. — COLLECTION « NOTES ET DOCUMENTS »

- | | |
|---|---|
| <p>XVIII. — TRYSTRAM (J.P.), <i>L'ouvrier mineur au Maroc</i>, Paris, Larose, 1957.</p> <p>XIX. — AYACHE (G.), <i>Aspects de la crise financière au Maroc après l'expédi-</i></p> | <p><i>tion espagnole de 1860</i>, Rabat, Imprimerie royale, 1959 (trad. arabe de l'article paru en français dans la <i>Revue historique</i>, t. CCXX, oct.-déc., 1958).</p> |
|---|---|

INSTITUTO MULEY EL-HASAN

- | | |
|--|---|
| <p>GUENNÚN (°Abd Allāh), <i>Dīwān del rey de Granada Yūsuf III</i>. Texto árabe. Tetuán, 1958.</p> <p>AL-MAGRIBĪ (Ibn Sa'īd), <i>Kitāb baṣṭ al-arḍ fi-l-ṭūl wa-l-°arḍ</i> (Libro de la extensión de la tierra en longitud y latitud). Editado por el Dr. Juan Vernet Ginés. Texto árabe. Tetuán, 1958.</p> <p>TARRADELL MATEU (Miguel), <i>Lixus</i>. Historia de la ciudad. Guía de las ruinas y de la sección de Museo</p> | <p>Arqueológico de Tetuán. Texto castellano. Tetuán, 1959.</p> <p>Dāwud (Muḥammad), <i>Historia de Tetuán</i>, vol. I. Texto árabe. Tetuán, 1959.</p> <p>Al-Tiṭwānī (Muḥammad b. Abū Bakr), <i>Ibn al-Jaṣīb segun sus libros</i>, vol. II. Texto árabe. Tetuán, 1959.</p> <p>ARRIBAS-PALAU (Mariano), <i>Cartas árabes de Marruecos en tiempo de Mawlāy al-Yazīd (1790-1792)</i>. Texto árabe, con traducción castellana y estudio. Tetuán, 1961.</p> |
|--|---|

SERIE « HISTORIA DE MARRUECOS »

- | | |
|---|--|
| <p>I. — PERICOT GARCÍA (Luis), <i>Prehistoria</i>. Primera parte : <i>El Paleolítico y el Epipaleolítico</i>. Tetuán, 1953.</p> <p>IV. — VERNET GINÉS (Juan), <i>La Islamización</i>. Tetuán, 1957.</p> | <p>V. — BOSCH VILÁ (Jacinto), <i>Los Almorávides</i>. Tetuán, 1956.</p> <p>VI. — HUICI MIRANDA (Ambrosio), <i>Historia política del Imperio almohade</i> (2 vols.). Tetuán, 1956-1957.</p> |
|---|--|

مجلة علمية تعنى بدراسة المغرب من سائر النواحي الجغرافية والتاريخية والاجتماعية وتهتم بتاريخ الحضارة العربية المغربية بأفريقيا والاندلس وتصدر ثلاث مرات في السنة .

وتقوم مكتبة كلية الآداب بالرباط بالتبادل

ومطبعة الأكدال - 22 شارع البيان ، بالرباط بالبيع بالاشتراكات .